



UNIL | Université de Lausanne

Unicentre

CH-1015 Lausanne

<http://serval.unil.ch>

Year : 2017

Devenir, être et avoir été un footballeur camerounais

Berthoud Jérôme

Berthoud Jérôme, 2017, Devenir, être et avoir été un footballeur camerounais

Originally published at : Thesis, University of Lausanne

Posted at the University of Lausanne Open Archive <http://serval.unil.ch>

Document URN : urn:nbn:ch:serval-BIB_1BDDF91CEB4C6

Droits d'auteur

L'Université de Lausanne attire expressément l'attention des utilisateurs sur le fait que tous les documents publiés dans l'Archive SERVAL sont protégés par le droit d'auteur, conformément à la loi fédérale sur le droit d'auteur et les droits voisins (LDA). A ce titre, il est indispensable d'obtenir le consentement préalable de l'auteur et/ou de l'éditeur avant toute utilisation d'une oeuvre ou d'une partie d'une oeuvre ne relevant pas d'une utilisation à des fins personnelles au sens de la LDA (art. 19, al. 1 lettre a). A défaut, tout contrevenant s'expose aux sanctions prévues par cette loi. Nous déclinons toute responsabilité en la matière.

Copyright

The University of Lausanne expressly draws the attention of users to the fact that all documents published in the SERVAL Archive are protected by copyright in accordance with federal law on copyright and similar rights (LDA). Accordingly it is indispensable to obtain prior consent from the author and/or publisher before any use of a work or part of a work for purposes other than personal use within the meaning of LDA (art. 19, para. 1 letter a). Failure to do so will expose offenders to the sanctions laid down by this law. We accept no liability in this respect.

FACULTE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES

INSTITUT DES SCIENCES DU SPORT (ISSUL)

Devenir, être et avoir été un footballeur camerounais

Des arrêts de carrière en tension

THESE DE DOCTORAT

présentée à la

Faculté des sciences sociales et politiques
de l'Université de Lausanne

pour l'obtention du grade de

Docteur ès sciences du sport et de l'éducation physique

Par

Jérôme BERTHOUD

Directeur de thèse
Professeur Fabien OHL

Co-directeur de thèse
Professeur Nicolas BANCEL

Jury

Professeure Anne MARCELLINI
Professeur Niko BESNIER
Professeur Pierre KAMDEM
M. Julien BERTRAND, Maître de conférences

Lausanne
2017



UNIL | Université de Lausanne

Faculté des sciences
sociales et politiques

IMPRIMATUR

Le Conseil de la Faculté des sciences sociales et politiques de l'Université de Lausanne, sur proposition d'un jury formé des professeurs

- Fabien OHL, directeur de thèse, Professeur à l'Université de Lausanne
- Nicolas BANCEL, co-directeur de thèse, Professeur à l'Université de Lausanne
- Julien BERTRAND, Maître de conférences à l'Université Paul Sabatier
- Niko BESNIER, Professeur à l'Universiteit van Amsterdam
- Pierre KAMDEM, Professeur à l'Université de Poitiers
- Anne MARCELLINI, Professeure à la Faculté des SSP

autorise, sans se prononcer sur les opinions du candidat, l'impression de la thèse de Monsieur Jérôme BERTHOUD, intitulée :

« Devenir, être et avoir été un footballeur camerounais »

Lausanne, le 20 mars 2017

Le Doyen de la Faculté

Professeur
Jean-Philippe Leresche

Résumé en français

Ce travail s'intéresse à l'après-carrière des footballeurs camerounais, en partant du principe théorique selon lequel cette dernière ne peut être appréhendée qu'en tenant compte de l'ensemble de la « carrière » des joueurs (Hughes, 1958 ; Becker, 1985), que ce soit sur le plan social, sportif ou éducationnel. Deux questions structurent cette étude: quelles sont les étapes qui poussent les footballeurs camerounais à se convertir au métier de footballeur et comment réagissent-ils au dilemme posé par l'après-carrière ?

Dans un contexte post crise économique au Cameroun, l'engagement dans une carrière de footballeur offre la perspective d'une « individuation intra-collective » (Marie, 1997) qui permet, au moins dans l'imaginaire, de s'extraire du poids des liens communautaires, tout en garantissant la redistribution du fruit de son succès. Aux consécration individuelles imposées par le milieu du football (rétributions symboliques, attribution d'un surnom, sélection en équipe nationale,...) s'ajoute le soutien apporté par le joueur à leur entourage, transformant ainsi la conversion individuelle en un projet collectif. L'inertie de cette conversion pose néanmoins problème en fin de carrière. Sur le plan subjectif, les joueurs restent profondément convertis au football, et en particulier au projet collectif mis en place durant leur carrière. Cette conversion contraste avec la réalité objective des joueurs, puisque la carrière sportive a une fin. Dès lors une série d'adaptations sont nécessaires afin de résoudre ce dilemme et d'éviter de se retrouver bloqué dans la conversion.

A l'aide de trente entretiens réalisés sous la forme de récits de vie, complétés par un travail d'ethnographie effectué au Cameroun et dans la région parisienne, ce travail vise à articuler une sociologie des dispositions et le concept de carrière avec les caractéristiques socio-anthropologiques des milieux dans lesquels les joueurs ont grandi, évolué professionnellement et dans lesquels ils cherchent à se construire une nouvelle vie.

English summary

This study focuses on the post-career of Cameroonian footballers. It is based on the theoretical principle that the post-career can only be understood by viewing the "career" as a whole (Hughes, 1958, Becker, 1985) whether socially, sportively or educationally. Two questions structure this work: what is the process of conversion that occurs which transforms amateur footballers into professionals and how do they react to the dilemma posed by the post-career?

In the context of a post economic crisis Cameroun, a career as a professional footballer offers the prospect of an "intra-collective individuation" (Marie, 1997), which allows, at least in the imagination, to move away from the constraints of familial and community ties while simultaneously guaranteeing the redistribution of any fruit of its success. In addition to the individual consecrations imposed by the football community (symbolic rewards, the assignment of a nickname, a selection in the national team, etc.), the support given to the extended family transforms individual endeavor into a collective project. Nevertheless, the inertia of this conversion is problematic. On the subjective level, players' identities and lives remain intensely linked to football, and in particular to the collective project set up during their early career. Nevertheless, this situation contrasts with the players objective reality: the sporting career has an end, at which point a series of adaptations are necessary in order to solve this problem and to avoid getting trapped in the footballer persona and thus unable to advance.

Based on thirty life stories interviews, completed by ethnographic fieldwork in Cameroon and in the Parisian region, this work articulates a sociology of dispositions, the concept of career and socio-anthropological characteristics of the environment in which players grow up, play and try to build a new life after the end of their career.

Remerciements

Initiée en aout 2010, cette thèse n'aurait jamais vu le jour sans le soutien de nombreuses personnes que je souhaite ici vivement remercier.

- Fabien Ohl, mon directeur de thèse, pour son soutien sans faille tout au long de cette aventure. La pertinence de ses conseils, ses fines analyses et son soutien moral m'ont été d'une aide inestimable.
- Nicolas Bancel, mon co-directeur, pour ses conseils avisés. Arrivé en cours de processus, il a véritablement réussi à dynamiser mon travail en lui donnant quelques accents africains.
- Les membres du jury, pour avoir accepté de lire ce travail, pour être venu à Lausanne à deux reprises et pour avoir contribué à améliorer la première version.
- Raffaele Poli, pour m'avoir ouvert les yeux il y a plus de dix ans sur le potentiel du sport comme outil d'analyse de la société
- Mes collègues de l'ISSUL qui, autour d'une table de ping-pong ou d'une bière, ont rendu ces années particulièrement agréables à vivre. Je pense en particulier à Philippe et son humour légendaire, encore que...
- Le Professeur Jean-Pierre Dozon et mes collègues de l'IMAF, pour leur accueil à Paris, et en particulier Allison Sanders pour son aide précieuse et récurrente dans ma réflexion et dans le processus d'écriture
- Vincent, Fred et Julien et bien d'autres, dont l'amitié n'a pas été ébranlée par les années.
- Les relecteurs qui m'ont mis à disposition leur temps, leur maîtrise de la langue française et leurs nombreuses suggestions et remarques constructives : Lise Tran, Marie-Paule Berthoud, Thierry Berthoud, Irène Tran, Hugo Bréant, Claire Nicolas et Allison Sanders.
- Les anciens footballeurs camerounais rencontrés durant ce travail, qui ont accepté de me transmettre une partie de leur vie et qui m'ont accordé leur confiance. Je pense en particulier à Georges, « Pelé » et Jean-Yves, que j'ai rencontré à plusieurs reprises et qui m'ont chaleureusement présenté aux membres de leur famille.
- Mes amis camerounais de la Radio Bonne Nouvelle pour leur accueil à Yaoundé en 2012 et en 2014.
- Ma famille et en particulier mes parents, qui m'ont non seulement offert la possibilité d'étudier mais aussi soutenu et encouragé sans relâche.
- Lise, qui ne s'est pas contenté de supporter mes sautes d'humeur mais qui a été mon plus grand soutien dans le processus de réflexion et d'écriture, et avec qui j'aime partager chaque instant.

TABLE DES MATIERES

CHAPITRE 1. INTRODUCTION	9
1.1. "L'envers du décor"	11
1.2. Revue de littérature.....	20
1.3. Les structures d'apprentissage du football au Cameroun	37
1.4. Approches théoriques.....	44
1.5. Problématique.....	60
1.6. Méthodologie	62
1.7. Plan du travail	71
CHAPITRE 2. LES CONDITIONS INITIALES DE L'APPRENTISSAGE DU GOUT POUR LE FOOTBALL... 73	
2.1. Le modèle de la négation de la socialisation familiale au football	78
2.2. Lorsque la transmission familiale fonctionne	94
CHAPITRE 3. LE TALENT, PRODUIT D'UNE RECONNAISSANCE EXTRA-FAMILIALE.....107	
3.1. Le rôle décisif des « big men ».....	110
3.2. Des pratiques qui contribuent à l'engagement	117
CHAPITRE 4. DU GOUT POUR LE FOOTBALL A LA DISPOSITION PERMANENTE	133
4.1. Des constantes intergénérationnelles.....	135
4.2. Un contexte socio-historique qui favorise le double projet des Aînés.....	147
4.3. Le football comme nouveau moyen de réussite sociale pour les Cadets.....	155
CHAPITRE 5. ENTRE ELECTION ET FRAGILISATION DU CAPITAL SPORTIF.....163	
5.1. Les transferts	166
5.2. Devenir un Lion indomptable	207
5.3. L'ambiguïté des liens avec le réseau camerounais	222
CHAPITRE 6. LA CARRIERE COMME PROJET COLLECTIF	235
6.1. La solidarité familiale, entre obligations et valorisations de son statut	238
6.2. Epargne et investissement	262

CHAPITRE 7. DEVENIR UN ANCIEN FOOTBALLEUR.....	279
7.1. Prolonger sa conversion « en interne »	282
7.2. « Bloqués » dans la conversion	319
7.3. Un engagement distancié qui facilite la transition	332
7.4. Envisager une réinsertion professionnelle	341
CHAPITRE 8. CONCLUSION	353
8.1. Faire face au dilemme de l'après-carrière.....	354
8.2. Limites et perspectives futures	359
BIBLIOGRAPHIE	365
TABLE DES FIGURES	387
ANNEXES	389
TABLE DES MATIERES COMPLETE	398

Chapitre 1. Introduction

1.1. "L'envers du décor"

Pour introduire ce travail, nous souhaitons retracer, de manière chronologique, la construction de notre objet d'étude, faire part au lecteur de ce que nous appelons "l'envers du décor". Cette tâche nous semble essentielle afin d'aider le lecteur à comprendre les choix théoriques et méthodologiques qui sous-tendent notre enquête. Nous souhaitons premièrement revenir sur notre rapport affectif à l'objet d'étude. en particulier revenir sur les conditions qui nous ont amenées à nous intéresser à l'après-carrière de footballeurs camerounais, à l'impasse dans laquelle nous nous sommes rapidement retrouvé durant la récolte des premiers entretiens, et, enfin, à la stratégie mise en place afin d'y faire face.

1.1.1. Rapport à l'objet

Pourquoi passer six années de notre vie à étudier les carrières de footballeurs camerounais ? Si tout au long de ce travail nous¹ essayerons de convaincre le lecteur de l'intérêt de ce sujet d'étude, il est également important de préciser quelles sont les raisons qui nous ont poussé à investir autant de temps et d'énergie dans une telle entreprise. Définir les ressorts de notre propre engagement dans cette aventure permettra de clarifier notre rapport à l'objet, autrement dit, les liens entre le sujet et l'objet de la connaissance. Bien que le sociologue cherche à prendre une distance avec son objet, autrement dit à objectiver au maximum son sujet d'étude, il ne peut se défaire entièrement de la subjectivité. Dès lors, un travail d' « objectivation du sujet objectivant » (Bourdieu, 2001), à savoir nous-même, est essentiel, par souci de transparence vis-à-vis du lecteur. Celui-ci est en effet en droit de connaître les éléments qui peuvent avoir en partie influencé notre sensibilité, notre approche du sujet, nos questionnements de recherche ou notre analyse.

Le choix de ce sujet d'étude est influencé pas un triple rapport affectif : au football, aux minorités et au Cameroun. Notre rapport personnel au sport de haut niveau s'inscrit également dans un contexte familial : notre père et notre grand-père maternel ont en effet tous deux été impliqués dans l'organisation et l'administration du sport amateur, en tant qu'entraîneurs, fondateurs de clubs ou présidents. Cette socialisation sportive primaire a sans doute eu une influence sur notre rapport à la pratique. Alors junior dans un club de campagne, nous nous sommes imaginés devenir

¹ Le choix de recourir à la première personne du pluriel pour parler de mon implication et de mes démarches tout au long de ce travail répond à une volonté de modestie et de respect d'une neutralité axiologique . Il vise également à inclure les différents acteurs qui m'ont accompagné dans l'évolution de ma pensée tout au long de ce travail. Je pense ici en particulier à mes directeurs de thèse mais aussi les nombreux relecteurs attentionnés qui ont accepté de me relire. Malgré le soucis de « dilution » du « je » qu'implique cette position, je prends l'entière responsabilité des propos qui tenus dans ce travail.

un footballeur professionnel, vivre de notre passion pour ce sport, comme bien d'autres camarades. Les posters de Diego Maradona, Marco Van Basten ou Ruud Gullit qui recouvraient les murs de notre chambre ou notre collection personnelle d'autographes de footballeurs récoltés à la sortie des vestiaires en compagnie de notre père, ne sont que deux exemples de notre rapport au football et aux footballeurs, que l'on considérerait sans doute comme des figures légitimes de réussite sociale.

Le deuxième élément constitutif du rapport affectif à notre sujet d'étude est issu d'une sensibilité particulière aux inégalités et à la défense des minorités, en particulier en contexte migratoire, lequel se reflète notamment dans notre parcours professionnel antérieur. Dans le cadre d'un stage au bureau des Nations Unies pour le sport au service du développement et de la paix (UNOSDP) effectué en 2008, nous avons été chargé d'enquêter sur le trafic d'enfants dans le football. Nous nous sommes ensuite intéressé, dans le cadre d'une recherche financée par l'Office fédérale du sport (OFSP)², au potentiel intégrateur des clubs de football albanais et portugais en Suisse.

Enfin, le parcours des Lions indomptables³ lors de la Coupe du monde 1990 en Italie a certainement initié notre rapport affectif avec ce pays. Il a en outre précédé un voyage quasi « initiatique » sur place en 2002. Alors âgé de 20 ans, sans réelle confrontation avec une diversité autre que celle de la Suisse et de son environnement proche, nous avons été bouleversé par ce choc culturel. Cette expérience nous a à la fois rendu sensible aux inégalités de développement propre au monde dans lequel nous vivons mais aussi confronté à d'autres manières de penser et de vivre en société. Enfin, la richesse des rapports humains et les amitiés créées sur place ont également participé à notre envie de connaître ce pays plus en profondeur.

1.1.2. Un sujet médiatisé de manière caricaturale

Une des raisons qui nous ont poussé à enquêter sur l'après-carrière de footballeurs vient de l'absence d'informations à ce sujet, au-delà du traitement caricatural proposé dans les médias. Deux angles d'approche sont généralement privilégiés : les déboires et les histoires à succès. En Angleterre, Paul Gascoigne a ainsi pendant longtemps été un des sujets favoris de la presse « people ». Son penchant pour l'alcool⁴ et ses frasques à répétition ont régulièrement fait l'objet de reportages photographiques, où il apparaît en bien mauvaise posture. Au mois de juillet 2016, le *Sun* publiait un cliché de l'ancienne star du football anglais sortant d'un taxi pieds nus, vêtu d'un

² Poli, R., Berthoud, J., Busset, T., Kaya, B. (eds.). (2012). *Football et intégration. Les clubs de migrants albanais et portugais en Suisse*. Berne, Peter Lang.

³ Nom donné à l'équipe nationale camerounaise

⁴ Le sujet fait également l'objet de moqueries largement diffusées sur le Web, à l'image du blog « lordsofthedrinks.com », qui, en novembre 2012, publiait un classement des footballeurs les plus assidus à la bouteille. Paul Gascoigne n'était alors précédé que du brésilien Garrincha et de l'anglais Georges Best.

peignoir et semblant être en quête d'une bouteille de gin⁵. En 2004, les images télévisuelles de Diego Maradona, dépendant à la cocaïne et contraint de force par la suite à entrer en cure de désintoxication, le présentant avec un important surpoids pondéral, ont également fait le tour du monde. La fin de vie dramatique des sportifs fait aussi régulièrement la une des médias, à l'image du décès de Solomonzi Tyibilika, rugbyman sud-africain tué dans un township à l'âge de 32 ans⁶, ou des suicides récurrents de hockeyeurs nord-américains, souvent incapables de sortir de leur dépression⁷. Observons également que les destins tragiques des sportifs font le bonheur du cinéma, à l'instar du film de Daniel Von Burg⁸, qui retrace la vie et les déboires du coureur cycliste helvétique Hugo Koblett, vainqueur du Tour de France en 1951, rattrapé par la suite par la « triste réalité » : infidélités, dépenses inconsidérées, endettement et accident de voiture mortel.

Certes moins régulièrement, les histoires à succès font elles aussi l'objet d'une attention médiatique particulière, notamment lorsqu'un sportif devient un entraîneur à succès. Ainsi, pour le quotidien *Le Monde*, Zinédine Zidane, ancien capitaine de l'équipe de France de football et récent vainqueur de la Ligue des Champions en tant qu'entraîneur du Real Madrid, « continue d'écrire sa légende »⁹. David Beckham est, quant à lui, médiatisé pour avoir « réussi » son passage à la retraite. L'ancien joueur de Manchester United et du Real Madrid, marié avec l'ex-Spice girl Victoria Beckham, est devenu homme d'affaires et top model. Il possède notamment sa propre ligne de vêtements et une marque de whisky à son nom¹⁰.

Ce travail souhaite s'éloigner du constat binaire et souvent très descriptif réservé par les médias aux athlètes retraités. La « photographie instantanée du "que font-ils aujourd'hui ?" », pour reprendre une expression de Fleuriel et Schotté (2011) n'est pas centrale dans ce travail, lequel vise plutôt à « comprendre » (Weber, 1922) la délicate transition entre une activité professionnelle bien spécifique et une autre période de la vie des sportifs, parfois nommée la « vraie vie »¹¹. En effet, l'intensité de l'engagement « corps et âme » (Wacquant, 2000) des athlètes dans leur sport, couplée à la fragilité du métier¹² et à la durée limitée des carrières¹³, ont souvent pour conséquence des retraites peu préparées, subies, imprévues et nécessitant de retrouver une autre activité

⁵ « Agony of sick Gaza », *The Sun*, 11 juillet 2016

⁶ « Solly Tyibilika, la fin tragique d'un héros du rugby », *Le Temps*, 15 novembre 2011

⁷ « La dépression des sportifs d'élite », *Le Temps*, 24 septembre 2011

⁸ « Hugo Koblet, pédaleur de charme », Daniel Von Aarburg (Suisse, 2010)

⁹ « Ligue des champions : Zidane continue d'écrire sa légende », *Le Monde*, 29 mai 2016

¹⁰ « The fabulous life of David Beckham », *Business insider online*, 12 août 2016 (site consulté le 25 octobre 2016).

¹¹ « Comment les sportifs de haut niveau retrouvent-ils la vraie vie ? », *La Dépêche online*, 24 novembre 2013 (site consulté le 25 octobre 2016)

¹² Nous pensons particulièrement aux risques de blessures ou de non sélection.

¹³ Seuls 2.5% des footballeurs qui évoluent dans un championnat de première division en Europe ont 35 ans ou plus (Besson et al., 2011).

professionnelle. En effet, les hauts salaires des quelques athlètes au sommet de la hiérarchie sportive, fréquemment cités dans les médias, font oublier que la plupart des sportifs d'élite ont besoin de se réinsérer professionnellement en fin de carrière, et ce, non uniquement pour « s'occuper », mais simplement pour gagner leur vie.

Les fédérations sportives européennes ont progressivement pris conscience de telles difficultés de réinsertion et proposent aujourd'hui un appui aux athlètes. Sur son site Internet, le Comité national olympique suisse, qui est aussi l'association faîtière des fédérations sportives du pays, réserve une de ses rubriques à des témoignages d'anciens sportifs « reconvertis » ayant bénéficié d'un programme fédéral d'accompagnement. Le beachvolleyeur suisse Patrick Heuscher explique ainsi avoir rejoint le « Swiss Olympic Athlete Programme »¹⁴ quatre ans avant le dernier objectif de sa carrière, les Jeux Olympiques de Londres en 2012. Il estime que les conseils reçus lui ont permis de planifier au mieux sa sortie du métier : « Mon coach m'a encouragé à me poser les bonnes questions et m'a également donné un aperçu réaliste de mes possibilités »¹⁵.

Malgré les efforts d'accompagnement de certaines fédérations sportives, la majorité des chercheurs en sciences du sport mettent en avant les difficultés des sportifs européens ou nord-américains à gérer leur après-carrière, la situation de tels sportifs étant avant tout régie par des obligations de s'auto-organiser à partir de leurs ressources culturelles, économiques et sociales. Les sportifs migrants originaires de pays moins riches et aux ressources personnelles moins importantes ou plus difficiles à mobiliser, vont quant à eux cumuler les difficultés de transition. C'est dans cette perspective que nous avons pris le parti de nous intéresser aux footballeurs camerounais.

1.1.3. Entre impasse et adaptation de nos outils d'enquête

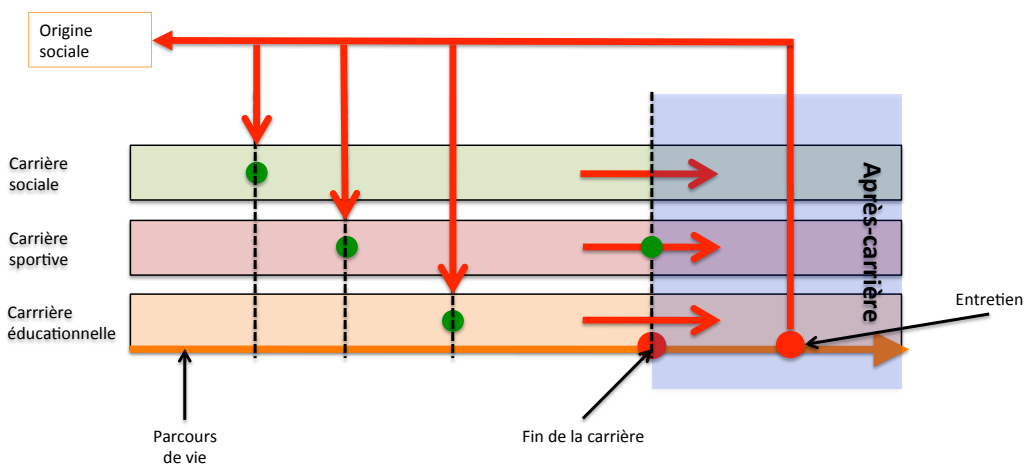
Pour enquêter sur l'après-carrière de footballeurs camerounais, nous nous sommes lancés dans un recueil d'entretiens sous la forme de récits de vie, méthode qui semblait la plus à même de s'adapter à une approche par les carrières (Hughes, 1958 ; Becker, 1985), sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir plus tard dans cette introduction. Ce type d'entretiens semblait en effet être le plus indiqué pour comprendre l'engagement des joueurs dans la pratique footballistique, leur

¹⁴ Le « Swiss Olympic Athlete Career Programme » offre, aux sportifs et aux entraîneurs, des services qui leur permettent de planifier leur carrière de manière ciblée sur les plans du sport, de la formation et de la profession, <http://www.swissolympic.ch/fr/Sport-d-elite-et-releve/Athl%C3%A8tes/Athlete-Career-Programme/Swiss-Olympic-Athlete-Career-Programme> (page consultée le 26 octobre 2016).

¹⁵ Extrait d'entretien avec Patrick Heuscher, tiré du site internet de SwissOlympic, <http://www.swissolympic.ch/fr/Sport-d-elite-et-releve/Athl%C3%A8tes/Athlete-Career-Programme/Interviews-reconversion-professionnelle/Mon-coach-ACP-m-a-donn%C3%A9-un-aper%C3%A7u-r%C3%A9aliste-de-mes-possibilit%C3%A9s> (page consultée le 26 octobre 2016).

éventuelle « conversion » (Suaud, 1978) et, enfin, leur reconversion. Nous avons alors questionné nos interlocuteurs sur leur milieu social d'origine puis retracé avec eux leur parcours de vie sur le plan social, sportif et éducationnel/professionnel. Cette démarche se voulait volontairement peu directive, cela afin de favoriser l'émergence d'hypothèses nouvelles (Glaser et Strauss, 1967), et d'éviter de « présupposer une théorie qui serait ensuite vérifiée sur tel ou tel terrain » (Demazière et Dubar, 1997). Les données ainsi récoltées devaient fournir les informations nécessaires à la compréhension des principales étapes des carrières des joueurs, et notamment celle de l'après-carrière. Cette dernière était alors pensée comme une nouvelle étape dans la vie des joueurs, conséquence de changements objectifs et subjectifs de l'identité des joueurs, advenant durant leur carrière, séparés par des moments clés ou « turning points » (Becker, 1985), comme le résume le schéma ci-dessous :

Comprendre l'après-carrière des footballeurs camerounais



Une entrée sur le terrain sous la forme d'énigmes

Après avoir réalisé puis retranscrit une première série d'entretiens, nous nous sommes néanmoins retrouvé face à plusieurs énigmes, qui nous ont poussé à revoir notre outil d'analyse. Nous souhaitons illustrer ces difficultés d'enquêter sur un terrain « éloigné » à partir de trois extraits d'entretien.

La première énigme concerne le peu d'informations recueillies sur l'après-carrière des joueurs, comme le montre l'échange suivant avec Simon. Le joueur nous répond tout d'abord brièvement

qu'il est en train de passer ses diplômes d'entraîneur et que, en parallèle, il travaille dans l'import-export. A l'image de l'extrait d'entretien ci-dessous, nous essaierons à plusieurs reprises d'en apprendre un peu plus sur cette dernière activité¹⁶ :

JB : Tu dis que tu travailles avec un ami, mais c'est un ami que tu... d'ici ou de ...

Simon : D'ici

Aussi un camerounais ?

Non

Donc vous faites de l'import-export mais pas forcément avec l'Afrique ?

Avec tout.

Et toi dans le cadre de cette... parce que c'est une petite entreprise qui est là, tu t'occupes de quoi particulièrement ?

Bon ben... Moi je suis... Enfin, je suis un peu parfois... Je suis à la logistique. Je l'aide un peu à faire un peu de tout quoi donc parfois les déplacements, en fait et tout le reste donc c'est un peu de tout.

Ok et puis ça, ça te... ça te fait ... ?

Ça me permet de tout voir, de tout toucher et puis voilà donc je vais me décider d'ici quelque temps ici à faire ce que je vais faire. En fait je ne sais pas encore vraiment ce que je vais faire, voilà.

Mais là, ce que tu fais... Enfin j'entends, ça te plaît quand même ou tu le fais pendant un petit moment et...

Si ça ne me plaisait pas, je n'allais pas le faire.¹⁷

Malgré notre insistance, Simon se montre également peu enclin à nous indiquer l'identité de son associé, le domaine dans lequel ils exercent et ce que cette activité représente pour lui. La brièveté des réponses de l'ex-joueur trahit une forme d'agacement, qui atteint son paroxysme lorsqu'il nous fait part de l'inutilité de notre question, nous signifiant, par la même occasion, son désir de mettre un terme à cette discussion. L'extrait de cet échange illustre ainsi les limites du recours aux

¹⁶ La plupart des entretiens ont été menés avec le souci de laisser nos interlocuteurs se livrer le plus possible sur leurs expériences de vie. Pour ce faire nous nous sommes contentés de les accompagner dans la construction de leur récit. Néanmoins, certaines situations déstabilisantes, à l'instar des réponses brèves données par Simon, nous ont poussé à braver certains "interdits" méthodologiques. Prenant le risque de mettre nos interlocuteurs dans une situation de « répondant » et ainsi de les empêcher d'enchaîner leurs idées (Beaud et Weber, 2003), nous nous sommes parfois sentis contraint de multiplier les relances.

¹⁷ Extrait d'entretien avec Simon (nom d'emprunt), né dans les années 1970 (par soucis d'anonymisation nous préférons ne pas donner l'année de naissance exacte). Le plus haut niveau de jeu qu'il a atteint durant sa carrière est la première division en Grèce (1D) et il a été international camerounais (int). Dans la suite de ce travail, nous nous contenterons de référencer les extraits de la manière suivante : Simon, 70', 1D Grèce, Int.

entretiens semi-directifs dans le cadre d'une enquête sur un sujet sensible comme celui de l'après-carrière. Le format de l'entretien n'a en effet souvent pas suffi à lui seul pour bien saisir toute la complexité du vécu des individus rencontrés. Le temps relativement limité de la discussion (une heure trente en moyenne) n'a pas toujours permis à notre interlocuteur de se livrer en toute confiance, lui offrant au contraire une temporalité suffisamment courte pour « garder la face » (Goffman, 1973) tout au long de la discussion.

Par ailleurs, l'apparente incohérence de certains propos, à l'image de ceux d'Éric donnés en réponse à une question posée en ouverture d'entretien, ont à nos yeux constitué un second obstacle à l'analyse des données :

JB : Le début serait pour moi de comprendre un peu où est-ce que tu as grandi au Cameroun

Éric : Moi, je m'appelle Éric, international camerounais, donc deux Coupes du monde donc un des meilleurs quarts de finalistes de la Coupe du monde en 1990. Donc à cette Coupe du monde, j'étais le plus jeune joueur (...) et j'ai joué deux Coupes d'Afrique donc 1990 et en 1992 au Sénégal. Donc j'appartiens à une génération sacrée, comme on dit en Afrique, des Lions indomptables. J'ai eu la chance de côtoyer tous ces grands joueurs et j'ai eu la chance aussi de voir venir le feu Marc-Vivien Foé, Patrick M'Boma et Rigobert Song.¹⁸

Notre question introductive devait progressivement nous amener à questionner Éric sur son origine sociale, puis sur sa carrière de footballeur. Court-circuitant la chronologie de l'entretien, l'ancien joueur nous répond en nous faisant part des principaux faits d'armes de sa carrière et en énumérant les noms de ses prestigieux coéquipiers de jeu. Comme dans l'exemple de Simon que nous citions précédemment, l'entretien avec Éric s'est, dans un premier temps, avéré être une ressource limitée dans notre compréhension du sujet. L'ex-joueur semble en effet davantage intéressé à utiliser notre présence comme une forme d'intermédiaire de notoriété, qu'à vouloir participer à un échange nous permettant d'accéder à des informations susceptibles de nous aider à mieux cerner les contours de son parcours de vie.

Enfin, nous n'avons dans un premier temps pas été en mesure de saisir le sens du contenu même de certains discours. Ainsi, lorsque nous questionnons Félix sur son bref passage en Turquie, où les essais avec plusieurs clubs ne se sont pas montrés concluants, il s'engage dans une explication pour le moins déconcertante. Félix fait alors allusion à un cauchemar, plutôt macabre, dans lequel il aperçoit des personnages inconnus qui accèdent à sa chambre. Sa tante semble jouer un rôle de leader dans cette entreprise :

¹⁸ Eric, 60', 1D Portugal, Int.

J'étais à l'hôtel, parce que j'habitais à l'hôtel, toujours en plein 14h. J'ai eu une attaque, je ne sais même pas... je ne sais pas comment je peux t'expliquer. J'étais couché dans la chambre, parce que comme je faisais le footing, je suis rentré, j'ai fait un rêve à 14h comme ça, où je voyais les gens. Ma tante-là, je l'avais vu comme ça-là. C'est son image que j'avais vue. (...) Je n'avais pas compris ce rêve. Jusqu'aujourd'hui, je n'ai jamais compris ce rêve-là, c'est comme si les gens avaient fait un long voyage, et elle était à la tête, et j'avais vu les oiseaux lugubres là, qu'on voit souvent, dans les films des vampires. Ils ouvraient... Il y avait un monsieur. Ils ouvraient, ils étaient en train de démonter les nacos¹⁹ comme ça, et elle demandait à ces gens d'entrer²⁰.

Par la suite, Félix nous précise que cette dernière fait partie d'un groupe de femmes spécifique :

[elles] gardent le village, sur un plan mystique. Elles gardent le village. Elles ont des connections avec des totems. Ça peut être des crocodiles, ça peut être une tortue, ça peut être un singe, ça peut être un serpent, quelque chose comme ça. C'est des totems. On dit que ce sont ces totems qui gardent le clan ou la tribu. Et ces totems sont connectés à des personnes qu'on a initiées.²¹

A l'instar des deux extraits précédemment cités, la plupart des discours ayant un rapport avec des phénomènes de sorcellerie nous ont, dans un premier temps, totalement désorienté.

Au retour de notre premier terrain, nous nous sommes ainsi rendu compte des limites de nos outils méthodologiques et théoriques, qui étaient principalement inspirés de recherches en sociologie du sport, tout comme de nos lacunes en matière de connaissances sociologiques et anthropologiques du terrain observé. L'ethnocentrisme conduisant à analyser les carrières des footballeurs camerounais de façon comparable à celles de sportifs suisses ou européens a été un obstacle qui ne nous a pas permis de saisir l'économie symbolique à l'œuvre. Notre cadre d'analyse s'avérait peu utile pour comprendre le sens profond des discours collectés, à l'image des extraits d'entretien menés avec Simon, Éric et Félix, que nous avons reproduits précédemment. Comment donner du sens à l'après-carrière de footballeurs, lorsque les discours récoltés ne nous informent pas sur le contenu même de cette après-carrière, ne répondent pas à nos questions ou font allusion à un imaginaire qui nous est totalement inconnu ?

Une nécessaire adaptation des cadres théoriques et méthodologiques

Afin de surmonter l'impasse dans laquelle nous nous sommes trouvé et à laquelle nous faisons référence précédemment, des changements d'ordre épistémologique se sont imposés sur les plans théorique et méthodologique²². Il s'agissait premièrement de prendre une certaine distance avec

¹⁹ Nom donné dans plusieurs pays d'Afrique francophone à des châssis de fenêtres à lames, et dont l'appellation est dérivée d'une marque déposée de la société Apimex.

²⁰ Félix, 60', 1D Grèce, Int.

²¹ Ibid.

²² Notre séjour de recherche au sein de l'Institut des Mondes Africains (IMAF) de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (EHESS) de Paris durant l'année 2014 a joué un rôle capital dans ce processus de

les travaux classiques de sociologie du sport, pour la grande majorité d'entre eux issus de terrains d'enquête européens ou nord-américains, et de nous plonger dans une littérature sociologique et anthropologique centrée sur l'Afrique subsaharienne et plus particulièrement sur le Cameroun, afin de trouver de meilleures clés d'interprétation des données récoltées. Cette démarche nous a fait prendre conscience des diversités de définitions du concept d'individu. Alors que la majorité des travaux de sociologie du sport partagent une conception de l'individu selon laquelle celui-ci est présenté comme un sujet relativement autonome, un certain nombre de travaux anthropologiques sur l'Afrique perçoivent ce dernier comme un « sujet communautaire » (Marie, 1997).

En outre, une mise à l'épreuve critique de notre méthodologie d'approche des acteurs nous a permis de compléter les entretiens semi-directifs, parfois trop « rigides » pour saisir, à eux seuls, toute la complexité du vécu des acteurs, par d'autres méthodes d'enquête moins formelles. Un important travail d'ethnographie a été entrepris à partir d'observations de terrain : nous avons ainsi mené une série d'entretiens plus informels avec une sélection d'acteurs et entrepris un travail d'enquête au sein des familles de certains joueurs. Cette nouvelle méthode nous a donné la possibilité de nous rapprocher des réalités du vécu de nos interlocuteurs et d'obtenir des outils afin d'être plus à l'aise dans l'interprétation de leurs discours.

Grâce à cette double bifurcation épistémologique, nous avons pu interpréter les discours des anciens joueurs, à l'image des extraits d'entretien avec Simon, Éric et Félix auxquels nous avons fait référence ci-dessus, de manière plus aisée. Ainsi, par exemple, des discussions informelles avec d'anciens joueurs côtoyant Simon nous ont apporté de nouveaux éléments nous permettant de mieux cerner ses difficultés à retrouver une stabilité professionnelle. Craignant certainement que nous ne nous fassions l'écho de celles-ci auprès d'un plus large public, Simon aura ainsi préféré remplir le vide laissé par la fin de sa carrière par une prétendue activité dans l'import-export. Une telle méthode d'approche nous a également permis de saisir les intentions d'Éric. Ce n'est en effet qu'en multipliant les rencontres informelles avec celui-ci et son épouse, que nous nous sommes rendu compte de son désir de rejoindre à tout prix la Fédération camerounaise de football, et ce malgré un manque de reconnaissance au sein du milieu du football camerounais. La volonté, de la part d'Éric, de souligner une « communauté de destins » avec quelques anciennes stars camerounaises, peut dès lors être interprétée comme une manière de gagner en crédibilité auprès de son interlocuteur, afin d'affirmer la cohérence de son objectif professionnel. Enfin, au-delà de notre nouvelle méthode d'entretien, une lecture plus approfondie d'ouvrages anthropologiques nous a fait prendre conscience du rôle central de la sorcellerie en Afrique de l'Ouest (Marie, 1997),

bifurcation scientifique. La participation à de nombreux séminaires, ainsi que les échanges réguliers, tant formels qu'informels, avec des enseignants et étudiants du monde entier, spécialisés dans les Etudes Africaines, furent d'une richesse inestimable.

en particulier au Cameroun (de Rosny, 1981, 1992, 2006 ; Fisiy et Geschiere, 1993 ; Geschiere, 1995, Malaquais, 2001), et en tant que face sombre de la parenté (Geschiere, 1995). Dès lors, les accusations de sorcellerie de Félix envers sa tante peuvent être considérées à l'aune de récurrents conflits familiaux. On reproche notamment à l'ancien joueur de trop privilégier sa mère dans ses redistributions, signalant ainsi un manque de reconnaissance envers ses tantes, qui ont pourtant grandement participé à son éducation.

Ce détour théorique et méthodologique s'est avéré central dans notre compréhension du sujet, et en particulier de l'emprise des liens collectifs, liés aux spécificités de la famille élargie, sur les parcours des joueurs rencontrés. Nous nous sommes rendu compte que les footballeurs sont dépendants d'une économie symbolique qui produit des attentes auxquelles ils ne peuvent pas toujours faire face.

1.2. Revue de littérature

Dans la deuxième section de cette introduction, nous souhaitons rendre compte des principaux travaux scientifiques qui traitent de l'après-carrière des sportifs d'élite ainsi que sur des migrations sportives. Dès lors, les questions qui structurent les deux paragraphes suivants sont les suivantes : quels sont les éléments qui permettent d'expliquer la difficile transition post-sportive ? En quoi le fait de s'intéresser à des athlètes migrants est-il spécifique ?

1.2.1. Appréhender l'après-carrière²³ des sportifs d'élites

Avant de nous intéresser aux différentes manières d'aborder l'après-carrière de sportifs d'élite sur le plan scientifique, nous souhaitons brièvement revenir sur les conditions qui ont donné naissance à cet intérêt, au sein de la société civile, puis dans le domaine de la recherche en sciences sociales. La question de l'après-carrière des sportifs remonte au début du professionnalisme, lorsque, à la fin du 19^e siècle, des athlètes anglais perçoivent un revenu issu de leur pratique sportive, qui les abstient de s'adonner à une autre activité rémunératrice en parallèle (Vamplew, 1988 ; Bourg et Gougnet, 2005). En France, jusque dans les années 1940, les joueurs de football sont encore « semi-professionnels », travaillant alors la journée et s'entraînant le soir. Cette situation tend néanmoins

²³ Tout au long de ce travail, nous avons pris le parti d'utiliser le terme « après-carrière » et non celui de « reconversion ». En effet, comme nous aurons l'occasion de nous en rendre compte, les sportifs interrogés ne passent jamais véritablement par une nouvelle conversion en fin de carrière. En outre, dans le langage commun, ce terme a le désavantage de faire uniquement référence à l'aspect professionnel d'une vie post-sportive. En revanche, le terme d'après-carrière plus neutre et aussi englobant plusieurs réalités, sur le plan sportif, social, familial ou professionnel.

à disparaître à l'horizon de la fin de la Seconde Guerre mondiale, période où un footballeur professionnel français gagne déjà mieux sa vie qu'un ouvrier (Wahl et Lanfranchi, 1995)²⁴.

Néanmoins, mis à part quelques rares écrits pionniers dans les années 1960 (Mihovilovic, 1968), il faut attendre les années 1980, période marquée par un contexte d'accélération de la professionnalisation des sports, pour voir apparaître un intérêt pour la question de l'après-carrière des sportifs d'élite dans la littérature scientifique. S'intéressant au football, Wahl et Lanfranchi montrent que les années 1980 correspondent à une période de « déraison », marquant l'entrée « dans une ère de dérégulation avec d'une part, un apport de capitaux en quantité illimitée provenant de capitaines d'industries modernes, des chaînes de télévisions, des collectivités locales et d'autre part, un accroissement tout aussi illimité des dépenses pour acheter des joueurs, leur verser des salaires énormes et faire face à des frais de fonctionnement princiers. » (Wahl et Lanfranchi, 1995, 215). L'apparition des chaînes de télévisions privées et, corollaire, une augmentation importante du sponsoring, ont pour conséquence l'investissement soudain d'une grande quantité d'argent dans le football (Wahl et Lanfranchi, 1995 ; Faure et Suaud, 1999), permettant ainsi aux clubs de mieux rétribuer leurs joueurs. Bien qu'à des degrés différents, d'autres sports emboîteront rapidement le pas à cette pratique.

A de rares exceptions près (Coakley, 1983 ; Conzelmann et Nagel, 2003), la majorité des travaux scientifiques portant sur les sportifs d'élite soulignent les difficultés de gérer l'après-sport. « Pouvoir et vouloir se former », tel est le sous-titre de l'ouvrage de Sophie Javerlhac (2014) indiquant les deux conditions qui, selon l'auteure, permettent de garantir la réinsertion professionnelle des sportifs en fin de carrière. A l'inverse, en l'absence d'opportunités offertes aux athlètes ou de volonté de leur part de s'investir dans une formation, la réinsertion professionnelle semble plus compliquée. Si la question du « pouvoir » fait allusion aux conditions objectives qui facilitent ou limitent l'accumulation de ressources durant la carrière, celle du « vouloir » fait plutôt référence à une difficulté de s'imaginer « autre ». En effet, la spécificité de l'engagement « corps et âme » dans le sport de haut niveau, souvent qualifié de vocationnel, transforme l'image que les sportifs se font d'eux-mêmes. Dès lors, la fin de carrière est perçue comme une menace sur le plan identitaire, et nécessite également une reconversion « sociale et symbolique ».

Dans les différents points que constitue ce paragraphe, nous souhaitons mettre en lumière les éléments permettant d'expliquer les difficultés vécues par les sportifs en fin de carrière. Nous verrons ainsi que les structures étatiques ne semblent pas tout mettre en œuvre pour favoriser le

²⁴ Outre les footballeurs, les boxeurs et les cyclistes, mais aussi les jockeys en Angleterre essentiellement, font partie des premiers sportifs à vivre de leur passion.

double-projet²⁵, alors que les clubs sont parfois accusés de favoriser doxa « anti-intellectuelle ». Un certain nombre de chercheurs ont également identifié un autre obstacle dans la réinsertion professionnelle des athlètes : le laborieux travail de reconversion sociale et symbolique. La difficulté ne semble ainsi pas tant de retrouver un emploi, mais de réussir à s'adapter à un « monde nouveau » (Papin, 2007), qui nécessite une véritable renégociation identitaire (Park et al., 2013).

De nombreux freins à l'accumulation de ressources culturelles

Plusieurs auteurs francophones pointent l'Etat comme principal responsable des difficultés d'accumuler des ressources dans le milieu professionnel. Une des grandes difficultés des sportifs semble être de réussir à se former en parallèle à leur carrière. Fleuriet et Schotté (2008) pointent la réduction du temps mis à disposition des athlètes pour préparer leur après-carrière. D'après les auteurs, la pratique du sport, caractérisée par des charges de travail de plus en plus importantes « s'accommode très difficilement d'activités parallèles telles qu'un emploi ou la poursuite d'études supérieures » (Fleuriet et Schotté, 2008, 79).

Javerlhiac (2014) insiste beaucoup sur les obstacles à l'éducation et à la formation durant la carrière, autrement dit, l'accumulation d'un capital culturel. En France, si le statut de sportif de haut niveau (SHN) peut être décerné par le Directeur national de la fédération, donnant ainsi accès à un certain nombre de droits et mesures d'accompagnement – aménagements d'horaires scolaires ou universitaires, aides financières sous forme de bourses ou encore accompagnement dans la préparation à la réinsertion professionnelle en fin de carrière – seule une minorité d'athlètes particulièrement performants y ont accès. De plus, malgré les nombreuses déclarations politiques, lois et autres décrets édictés depuis le milieu des années 1970, l'Etat et les fédérations sportives ne mettent, semble-t-il, pas tout en œuvre pour favoriser le « double projet »²⁶. Leur position ressemblerait surtout à une « allégorie discursive » (Javerlhiac, 2014, 261), masquant l'absence d'un véritable « statut de sportif de haut niveau », qui tienne compte du travail effectué et qui garantisse aux sportifs des droits tels qu'un salaire régulier ou des prestations sociales en vue de la retraite.

Selon Faure (2010), le système sportif est également responsable des difficultés d'épargne des sportifs. Dans une enquête auprès de 70 anciens skieurs professionnels français, l'auteur met en lumière l'incapacité des athlètes à faire fructifier le capital économique accumulé durant la carrière

²⁵ Terme utilisé par le Ministère français de la Jeunesse et des Sports, qui signifie la poursuite conjointe d'une carrière sportive et d'une formation scolaire voire d'études supérieures (Javerlhiac, 2014)

²⁶ L'auteure définit le double-projet comme « la conduite conjointe d'un projet sportif (l'accès au très haut niveau et, si possible, à une carrière internationale) et d'un projet professionnel (incluant une projection du sportif, qui intègre les structures du haut niveau, vers un objectif professionnel et par voie de conséquence, des choix et une orientation en matière de formation) » (Javerlhiac, 2014, 62).

pour améliorer leur position sociale au moment de leur retraite sportive. Ainsi, selon cette enquête, parmi la minorité d'athlètes qui gagnent bien leur vie en tant que sportifs de haut niveau, seuls quelques-uns semblent en mesure de vivre de leurs rentes, la majorité ne s'en sortant qu'en bénéficiant d'un large soutien de la part de leurs proches, lequel est défini par l'auteur comme « des solidarités familiales au sens large du terme qui constituent la trame de la population des stations » (Faure, 2010, 247).

L'auteur pointe le fonctionnement de l'espace du ski de haut niveau, soit toutes les institutions et les entreprises qui organisent, gèrent, administrent et financent la compétition, pour expliquer les faibles revenus des athlètes eux-mêmes. Il met ainsi en lumière un paradoxe de la part des grandes institutions sportives, lesquelles accumulent des sommes d'argent considérables à travers la production et la médiatisation des compétitions, tout en bénéficiant de la participation d'athlètes censés partager un ethos du « désintéressement » et de la « gratuité de l'effort ». Faure (2010) observe enfin une forme d'inégalité de traitement envers les skieurs observés : si ceux-ci se considèrent comme professionnels, ils n'ont pour autant pas les mêmes droits que d'autres travailleurs, à l'instar notamment des blessures, qui ne sont pas reconnues comme « accidents de travail ».

Selon Parker (2000) et Mc Gillivray et al. (2005), qui se sont intéressés à l'entrée dans le monde du football professionnel en Grande-Bretagne, l'absence de préparation de l'après-carrière ne provient pas tant du manque de temps à disposition durant la carrière. Parker (2000) précise en effet que de nombreuses formations à destination des jeunes footballeurs ont été mises en place par la Ligue professionnelle (FL) et l'Association des joueurs professionnels (PFA) au début des années 1970, pour mettre un terme aux situations de précarité d'un nombre important de joueurs en fin de carrière. Néanmoins, malgré la variété des formations proposées aux jeunes joueurs, ces derniers les considèrent comme une perte de temps, préférant s'entraîner de manière plus intensive. Selon Parker (2000), ce constat s'explique par le partage d'une doxa anti-intellectuelle au sein des clubs.

Dans un article au titre évocateur²⁷, Mc Gillivray et al. (2005) s'inspirent, pour comprendre les fins de carrière de footballeurs écossais, principalement des travaux de Bourdieu (1979, 1987), et en particulier de la notion d'habitus²⁸, de champ²⁹ et de capital physique³⁰. Selon les auteurs, la doxa³¹

²⁷ McGillivray D., Fearn R., McIntosh A. (2005). Caught up in and by the Beautiful Game. A Case Study of Scottish Professional Footballers. *Journal of Sport and Social Issues*, 29,1, 102-123.

²⁸ L'habitus est défini comme suite par Pierre Bourdieu dans son ouvrage « la Distinction » : « Structure structurante, qui organise les pratiques et la perception des pratiques, l'habitus est aussi structure structurée : le principe de division en classes logiques qui organise la perception du monde social est lui-même le produit de l'incorporation de la division en classes sociales » (Bourdieu, 1979, 191).

du football valorise plus les compétences physiques qu'intellectuelles. Une dévotion obsessionnelle des jeunes recrues pour le football se met progressivement en place en parallèle à une dévalorisation du capital culturel.

Issus, pour la grande majorité d'entre eux, des classes populaires ouvrières, les jeunes footballeurs écossais partagent déjà, « à la base », une opinion négative du système scolaire, qui fonctionne selon des codes et des valeurs qui divergent grandement de celles auxquelles ils sont habitués dans leur contexte familial. Cette observation rappelle celle de Parker (2000), qui aboutit au même constat dans son étude sur les jeunes recrues d'un club professionnel anglais. Selon celui-ci, les difficultés de réinsertion des joueurs dans le monde professionnel sont à mettre en parallèle avec la création, au sein des clubs, de codes sub-culturels méprisants à l'égard du parcours scolaire et des projets professionnels alternatifs. Les recrues étant généralement originaires de milieux sociaux populaires, ils estiment qu'une carrière de footballeur est en mesure de leur promettre un futur plus glorieux que celui qui leur serait sans doute réservé par la voie classique de l'école. Le temps passé en classe est avant tout utilisé comme un moyen de casser la routine du quotidien et comme l'occasion de réaffirmer sa masculinité au sein de groupe de pairs. En effet, le rejet du système scolaire est également à rapprocher d'un développement de l'identité masculine qui passe par un accomplissement personnel par le biais d'un métier plutôt manuel qu'intellectuel. Une observation des interactions entre les jeunes footballeurs et leurs camarades de classe souligne cette subculture masculine et anti-intellectuelle. Parker observe enfin que les membres du staff du club sont eux aussi responsables de ce désintérêt des jeunes recrues pour l'école. En effet, à plusieurs reprises, le club recommande à ces derniers de ne pas se rendre à l'école, décision qui est la plupart du temps validée et confirmée par écrit par l'institution scolaire. Le décrochage scolaire transforme ainsi la voie du football en une « inéluctabilité professionnelle »³², qui provoque, chez la majorité des jeunes joueurs, un sentiment de rejet par rapport à l'idée même de la planification d'une carrière alternative.

Mc Gillivray et al. (2005) insistent également sur le rôle des clubs, contrairement à celui du scolaire, dans la consolidation des dispositions et valeurs qui correspondent à l'habitus familial des jeunes footballeurs, issus pour la plupart de classes populaires. Dans un milieu où la masculinité est particulièrement valorisée, les jeunes joueurs vont d'autant plus se distancier du cadre scolaire, vu

²⁹ Bourdieu définit les champs comme « des sphères de la vie sociale qui, grâce au processus de différenciation, progressive du monde social du à l'accroissement de la division du travail, se sont autonomisées » (Jourdain et Naulin, 2011, 102).

³⁰ Le capital physique peut être compris comme une forme incorporée du capital culturel.

³¹ La doxa est définie comme « un ensemble de croyances fondamentales qui n'ont même pas besoin de s'affirmer sous la forme d'un dogme explicite et conscient de lui-même » (Bourdieu, 1997, 30).

³² Parker utilise le terme « occupational inevitability » (2000, 62)

la connotation féminine qui est attachée à la curiosité intellectuelle. Pour les auteurs, les clubs vont même plus loin, puisqu'ils ont tendance à dénoncer les comportements qui privilégieraient des stratégies de reconversion de la part des joueurs, au profit du maintien de leur capital corporel. Les clubs redoutent en effet que les joueurs, en s'intéressant trop à leur avenir post-sportif, ne se concentrent pas assez sur leur performances présentes.

Des ressources difficilement transférables

Dans une enquête³³ sur les sportifs allemands de très haut niveau, Conzelmann et Nagel (2003) aboutissent au résultat selon lequel les athlètes possèdent une formation supérieure à la moyenne allemande. Ces sportifs occupent de surcroît en fin de carrière des emplois considérés également comme plus « prestigieux » que la moyenne. Les auteurs expliquent ce résultat notamment par le statut social élevé des familles des athlètes interrogées³⁴. L'étude montre encore que, si au fil des années, le niveau de formation universitaire des sportifs de haut niveau tend à baisser, ce phénomène ne s'observe pas dans la population allemande. Ces résultats contrastent néanmoins avec la majorité des travaux qui portent sur les sportifs d'élite, qui s'accorde à dire que l'accomplissement de formations scolaires, professionnelles ou académiques en parallèle à la carrière semble avoir une application relativement limitée dans le domaine professionnel en fin de carrière.

Dans une étude centrée sur la réinsertion professionnelle d'anciens sélectionnés olympiques français, Fleuriel et Schotté choisissent de thématiser la reconversion en termes de conversion de ressources « produites par le monde sportif et potentiellement transférables dans d'autres régions de l'espace social » (Fleuriel et Schotté, 2011, 116)³⁵, autrement dit le « capital sportif ». Les auteurs notent que cette forme de capital peut relativement facilement être mobilisé pour occuper une fonction administrative ou de coordination. Cette observation est corroborée par celle de Papin (2007), selon qui, grâce au capital de reconnaissance accumulé durant leur carrière, la réinsertion professionnelle n'est pas véritablement un problème.

Tant Fleuriel et Schotté (2011) que Papin (2007) observent néanmoins que la reconnaissance des sportifs en dehors du milieu sportif est faible, et que peu d'entre eux arrivent à le quitter. Papin (2007) constate que 80% d'anciens gymnastes occupent une fonction en lien avec le domaine du sport et de l'éducation physique, dont 70% dans le secteur public. De plus, cette situation semble

³³ Cette enquête regroupe une population très large d'athlètes féminins et masculins, issus de 21 disciplines différentes et nés entre 1960 et 2000.

³⁴ Sur les 616 athlètes interrogés, près de la moitié sont issus de l'athlétisme, de l'aviron ou de la natation, sports, rappelons le, relativement peu pratiqués par les classes populaires.

³⁵ Les auteurs se distancient d'une acceptation religieuse de la reconversion, telle que nous aurons l'occasion de la présenter plus loin.

essentiellement correspondre à celle des anciennes générations de gymnastes, qui ont pu intégrer la fonction publique avant que l'arrivée d'une nouvelle réglementation relative aux recrutements ne rende l'accès aux postes municipaux plus compliqué. Par ailleurs, le degré de « transférabilité » vers d'autres univers sociaux est également faible pour les athlètes olympiques interrogés par Fleuriel et Schotté (2011). Les auteurs de ce travail sont ainsi d'avis que la plupart des sportifs ne se reconvertisent pas, puisqu'ils continuent à « évoluer dans leur monde » (Fleuriel et Schotté, 2011, 139). Ajouté à cela, leur capital connaît une dévaluation, dans la mesure où les postes qu'ils occupent après leur carrière sportive sont généralement bien moins valorisés socialement que ne l'était leur statut de sportif d'élite, lui-même bénéficiant d'une reconnaissance sur le plan national, voire international.

Gérer le poids de l'identité athlétique

Dès les années 1980, plusieurs travaux de psychologie sociale pointent les difficultés à s'adapter à une nouvelle vie en fin de carrière. Les différentes approches utilisées s'inspirent de modèles théoriques provenant de la « socio-gérontologie » et de la « thanatologie ». L'application du modèle de la « socio-gérontologie » vise à comparer la retraite sportive à la sortie du monde du travail (Rosenberg, 1981), tandis que l'utilisation du modèle de la « thanatologie » propose d'appréhender la fin de carrière comme une mort sociale symbolisée notamment par une isolation et un rejet (Lerch, 1984). Dans les deux cas, les modèles choisis sont utiles pour expliquer la sortie de l'univers sportif, lequel nécessite d'importants ajustements identitaires. En Allemagne, il semblerait néanmoins que les athlètes de très haut niveau échappent à ce constat, du moins si l'on se réfère aux recherches effectuées à la même époque et qui révèlent parfois même une mobilité sociale ascendante en fin de carrière (Kneyer, 1980; Lehnertz, 1979; Lötscher et al., 1979).

Dans les années 1990, l'utilisation des modèles « importés » d'autres disciplines scientifiques pour expliquer la reconversion sportive a été remise en question. Pour Lavalée (2000), la retraite sportive ne doit pas être perçue comme un « événement singulier » mais comme un « processus ». Dans cette perspective, les modèles inspirés de la thanatologie et de la socio-gérontologie ne permettent ainsi pas d'identifier les facteurs qui influencent la qualité de l'adaptation à la retraite. Un nouveau courant propose alors d'analyser la retraite sportive comme une « transition » (Taylor et Ogilvie, 1994 ; Lavalée, 2000). Selon Taylor et Ogilvie (1994), la qualité de l'après-carrière dépend à la fois des causes de la retraite, des facteurs liés à l'adaptation à celle-ci (préparation et identité) et des ressources disponibles pour y faire face (soutien social).

Les causes d'un retrait définitif de la compétition peuvent être divisées en deux catégories: volontaires et involontaires. Dans une très large revue de littérature consacrée aux travaux de

psychologie sociale sur la question de l'après-carrière des sportifs d'élite, Park et al. (2013) observent que les fins de carrières « involontaires » n'aident pas les sportifs à se reconverter, puisqu'elles limitent le temps de préparation à une réinsertion professionnelle ou à un autre style de vie. La fin de carrière semble en effet être particulièrement mal vécue lorsque la décision n'a pas été prise par le sportif mais résulte de blessures ou d'une non sélection suite à un niveau jugé insuffisant. La sortie du système peut alors être vécue comme une trahison (Papin, 2007).

Les modalités de professionnalisation du sport sont également parfois jugées responsables de fragiliser progressivement la condition des travailleurs sportifs. Faure et Suaud (1999) démontrent ainsi que les sportifs d'élite doivent notamment faire face à une concurrence et à une sollicitation physique croissantes, qui peuvent donner lieu à des fins de carrière involontaires et donc problématiques (Taylor & Ogilvie, 1994). L'adaptation à une vie post-sportive dépend également de la façon de définir l'identité. Dans le cadre d'un travail visant à définir conceptuellement la retraite des sportifs d'élite, Taylor et Ogilvie (1994) déclinent l'identité en deux facettes : l'identité « athlétique » et l'identité « sociale ». La première représente la manière avec laquelle l'athlète définit son « soi » en fonction de sa participation au sport de haut niveau et de ses performances. Lavalée et Robinson (2007) ont ainsi démontré qu'une trop forte identité « athlétique » du sportif peut mettre en péril la reconversion. L'identité « sociale » est pour sa part considérée comme diversifiée lorsque le sportif ne néglige pas les autres sphères de sa vie, telles que les centres d'intérêt, les passions, les amitiés en dehors du football, etc. (Wylleman et al., 1999). Une faible diversité de l'identité « sociale » n'encourage pas les athlètes à explorer d'autres options en termes de carrière, d'éducation ou de style de vie et, par conséquent, peut compromettre l'après-carrière (Wylleman et al., 1999). Enfin, les ressources des athlètes en fin de carrière dépendent de leur capacité à mobiliser un soutien social (Schlossberg, 1981 ; Sinclair et Orlick, 1993). Par ailleurs, les sportifs peuvent se sentir particulièrement fébriles durant les premiers mois ou années suivant la retraite. Selon Ungerleider (1997), qui s'est intéressé aux athlètes olympiques nord-américains, 63% d'entre eux manifestent des difficultés lors du passage d'une carrière sportive à une carrière professionnelle. Dans cette situation, pouvoir bénéficier d'un soutien social de la part de leurs proches est crucial (Sinclair et Orlick, 1993). En résumé, du point de vue de la psychologie sociale, l'arrêt volontaire de la compétition, la préparation à la reconversion, le maintien d'une grande diversité de l'identité « sociale », la faible identification au rôle d'athlète et le soutien social sont autant de conditions permettant de faciliter au maximum la fin de carrière.

Les travaux auxquels nous venons brièvement de faire référence ne sont certes pas sans intérêt dans la compréhension des processus internes du sujet, tels que la cognition, les affects et les attitudes. Néanmoins, dans une démarche « compréhensive », il est essentiel de tenir également

compte de l'influence de l'environnement social des individus sur leurs propres comportements, ce qui a été fait par de nombreuses études d'inspiration sociologique.

Sortir du « cocon »³⁶

Les spécificités du mode de fonctionnement de l'univers sportif sont régulièrement tenues pour responsables de la modification identitaire des athlètes. Les travaux sur les gymnastes de Papin (2007), auxquels nous nous sommes déjà référés plus tôt, de Bertrand (2008), de Wahl et Lanfranchi (2002) et de Roderick (2006), s'inspirent en grande partie de la notion d'autonomie du champ sportif, déjà identifiée par Wacquant dans son travail sur les boxeurs (1995)³⁷.

Selon Papin (2007), ce phénomène s'observe essentiellement à partir de la fin des années 1980, en parallèle à la création de dispositifs de formation des élites sportives, tels que les centres permanents d'entraînement qui fonctionnent de manière relativement autonome. Dans ce nouveau contexte, la principale fonction occupée par les athlètes retraités est celle d'entraîneur ou d'animateur sportif. Les sportifs seraient ainsi enfermés dans un « monde à part », isolés du monde « réel » (Papin, 2007), illustrant ainsi l'image de la cage et du cocon, développée par Lapeyronnie (2007) dans son étude sur les ghettos urbains. Une telle forme de mise à l'abri peut avoir comme effet pervers de déresponsabiliser l'athlète, qui, en fin de carrière, se retrouve perdu sans cette dernière. Papin (2007) montre également à quel point l'environnement des athlètes est basé sur le partage d'une « culture commune » et sur une prise en charge presque totale des athlètes par les fédérations ou les clubs. Dans le cadre du football, Wahl et Lanfranchi (2002) soulignent que « *le club lui (le joueur) demande de ne s'intéresser qu'au ballon, lui fournit son appartement, prend en charge une partie de ses factures et, s'agissant d'un étranger, les billets d'avion pour retourner chez lui* » (Wahl et Lanfranchi, 2002, 245). Tout est ainsi mis en place pour permettre au joueur de se concentrer uniquement sur ses performances sur le terrain. Le milieu du sport professionnel est à la fois « fragilisant » et « protecteur », paradoxe ne faisant que renforcer la dépendance des athlètes aux structures mises en place par les fédérations ou les clubs.

L'effet « cocon » ne s'arrête pas, semble-t-il, lorsque la carrière prend fin. Dans un ouvrage centré principalement sur le cas des gymnastes internationaux français, Papin observe en effet un « prolongement de l'ingérence de l'institution sportive » (2007, 270) dans les reconversions

³⁶ Il nous semble important de préciser que les recherches qui aboutissent aux résultats présentés ici sont principalement centrées sur le cas de la France, qui se caractérise par une emprise importante de l'État sur le sport d'élite (Irlinger, 2003), ce qui constitue une exception culturelle nationale (Gebauer, Braun, Suaud et Faure, 1999).

³⁷ Wacquant identifie un territoire replié sur soi, qui fonctionne selon une logique, des règles et des manières de se comporter qui lui sont propre. Les boxeurs finissent par incorporer cette manière d'être, de sorte qu'il devient difficilement envisageable de voir les choses autrement (Wacquant, 1995).

professionnelles des gymnastes. Les athlètes restent largement dépendants de leur fédération en fin de carrière : « C'est l'institution qui choisit de le [l'athlète] maintenir dans l'espace du sport de haut niveau en qualité de technicien ou de le conduire à s'insérer professionnellement dans un autre espace, fut-il celui de la gymnastique » (Papin, 2007, 271). Le recrutement des cadres au sein de la fédération fonctionne par ailleurs selon un système de cooptation, qui correspond à la norme en vigueur dans le monde sportif de manière plus large (Chimot et Schotté, 2006). Ce processus permet de garantir une auto-reproduction des normes et des valeurs de l'institution, comme l'ont montré Bourdieu et Passeron (1970) dans le domaine scolaire.

Faire le deuil d'un métier de vocation

Plusieurs auteurs estiment que la nécessité de renégocier son identité en fin de carrière émane de la force de l'attachement identitaire du sportif à la discipline de haut niveau. Comme cela peut aussi être le cas dans le monde artistique (Menger, 1999), la pratique du sport de haut niveau est souvent vécue sur le mode de la « vocation » ou du « désintéressement » (Bertrand, 2008).

Il est important d'observer que la vocation résulte d'un double processus, mis en place par les athlètes mais aussi par l'institution. D'une part, les jeunes sportifs s'investissent « corps et âme » (Wacquant, 2000) dans l'institution. Pour Roderick, « le football n'est pas uniquement quelque chose que l'on fait, mais aussi quelque chose que l'on est » (2006, 17). La pratique sportive est ainsi « incorporée », ce qui, selon Wacquant (1995), explique en partie la difficile reconversion des sportifs, étant donné la difficulté de réutiliser ce capital physique dans un autre champ. Dans le cas de la danse contemporaine, mais aussi de la gymnastique (Papin, 2007), les faibles opportunités d'enrichissement facilitent d'autant plus l'engagement vocationnel. D'autre part, il apparaît que l'institution impose une forme d'adhésion aux athlètes. Les danseurs confirmés et chorégraphes promettent aux jeunes recrues de satisfaire les désirs supposément construits durant leur enfance et insistent sur le côté artistique de l'activité, masquant ainsi la « violence du marché du travail » (Sorignet, 2004, 114). Papin cherche l'origine de ce qu'il estime être une conversion quasi religieuse à la gymnastique dans la spécificité du mode de fonctionnement de l'institution sportive. Selon l'auteur, « l'avènement d'une élite identifiée et reconnue comme le résultat d'une élection légitime » (Papin, 2007, 268) est la conséquence de l'enfermement des athlètes dans un monde à part, auquel nous faisons allusion précédemment. A travers un long processus de sélection qui fait office de consécration, les athlètes acquièrent le sentiment d'être « élus ». Ce processus passe tout d'abord par un repérage, de la part des clubs puis des responsables techniques régionaux, des vocations, lequel consiste à la sélection des jeunes gymnastes possédant les dispositions nécessaires à la pratique. A l'image de ce qui est entrepris dans le repérage des vocations

sacerdotales (Suaud, 1978), le travail de sélection est accompagné d'un travail de persuasion. La carrière de gymnaste est ainsi présentée comme « la plus belle de toutes les carrières » (Papin, 2007, 158). A cette description élogieuse s'ajoutent les rituels de sacralisation de l'excellence, à l'instar des remises de coupes et de médailles sur les podiums.

Ce double processus d'adhésion à la pratique sous forme de vocation a pour effet une forme de naturalisation de celle-ci. Il est en effet fréquent d'entendre certains sportifs « naturaliser » leur mode d'engagement dans la pratique sportive : « je suis né pour faire ça », « j'ai reçu un don », c'est « naturel ». Les sportifs d'élite prétendent souvent avoir la chance de « vivre de leur passion ». Comment dès lors sortir d'un métier « lorsque le coût d'entrée et le maintien ont été structurés autour d'une adhésion à une logique du désintéressement » (Sorignet, 2004, 112). En effet, la particularité de la conversion à la pratique sportive explique les difficultés de s'en retirer.

Dans de telles conditions, la sortie du métier de sportif d'élite nécessite un important travail de deuil de la représentation de soi, afin d'être capable de se lancer dans un projet de reconversion. Un danseur doit ainsi parvenir à « perdre une de ses vies sociales » (Sorignet, 2004, 130), ce qui ne va pas de soi. Dans le cas des danseurs étudiés par Sorignet, la perte du statut d'artiste, acquis par les danseurs durant la carrière, est perçue comme un déclassement (Paugam, 1986). Seule la possession d'un capital culturel relativement élevé assure la réinsertion des danseurs, pour autant qu'elle soit combinée à un réseau de relations. Enfin, l'auteur identifie quatre stratégies de reconversion : prolonger sa vie d'artiste en devenant chorégraphe ; enseigner la danse ; travailler dans le domaine de la santé et du bien-être ou se faire soutenir par son conjoint.

Au-delà des difficultés à faire valoir son expérience professionnelle de sportif d'élite dans la recherche d'un emploi, il semble que la reconversion sociale et symbolique rende l'accès au monde du travail extra-sportif particulièrement difficile. Les gymnastes rencontrés par Papin (2007) se sentent « paumés » dans cette « autre vie » que représente l'après sport. Ils évoquent ainsi un « trou » dans lequel ils tombent de manière soudaine en fin de carrière.

Tout comme les danseurs décrits par Sorignet (2004) et les gymnastes étudiés par Papin (2007), les triathlètes semblent chercher à rester dans l'univers sportif. Pour Guiot et Ohl (2008), qui s'intéressent à la reconversion des triathlètes français, ce n'est pas non plus tant la réinsertion professionnelle qui pose problème en fin de carrière. En effet, la majorité de sportifs étudiés sont diplômés ou possèdent une activité professionnelle, qu'ils ont mise entre parenthèse pendant quelques années. En fin de carrière, ceux-ci retrouvent généralement un emploi. La gestion de leur propre image semble par contre plus délicate. Tout comme les artistes décrits par Heinich (1999), la gloire soudaine des sportifs peut engendrer une épreuve de la « grandeur ». Une difficulté s'ajoute

néanmoins aux athlètes de haut niveau puisque cette dernière est automatiquement limitée dans le temps, étant donné la brièveté des carrières. Dès lors, une autre épreuve nécessite d'être passée, celle de la « petitesse » (Guiot et Ohl, 2008), provoquée par la fin de carrière. Ces deux auteurs choisissent par ailleurs d'appréhender la transition entre la carrière et l'après-carrière comme une conversion identitaire, autrement dit comme un « turning point » (Hughes, 1958). Cette transition correspond à un « rétrécissement de soi » ou à un « déclin de son capital corporel », qui nécessite de repenser son rapport à la vocation et de donner une autre signification à sa vie. Guiot et Ohl (2008) insistent sur la diversité des manières permettant de gérer ce « retour à l'ordinaire » en fonction des particularités individuelles. L'option semblant ainsi être la plus rassurante est celle de la prolongation de sa grandeur « en interne », en retrouvant une activité en lien avec celle pratiquée jusque-là, comme celle d'entraîneur par exemple. L'arrêt de la compétition ne nécessite ainsi pas de reconversion, les athlètes restant convertis à leur activité sportive.

1.2.2. Des sportifs migrants

Après avoir esquissé un aperçu des principaux travaux scientifiques qui portent sur la question de l'après-carrière des sportifs d'élite, nous souhaitons désormais nous arrêter sur une autre spécificité de la majorité des joueurs rencontrés : leur profil de migrant. Depuis les travaux pionniers de Bale et Maguire (1994), de nombreux travaux en sciences sociales (d'inspiration tantôt géographique, sociologique, anthropologique ou historique) se sont intéressés aux migrations sportives. La diversité des approches s'explique en grande partie par leur position épistémologique respective, qui se situe le long d'un continuum entre deux pôles extrêmes. Le premier, privilégiant une vision macrosociologique des migrations, considère uniquement le rôle des structures matérielles et immatérielles dans les trajectoires des joueurs. À l'inverse, le deuxième pôle met l'individu et sa capacité d'agir – son *agency* – au centre des explications des parcours migratoires. De manière quelque peu arbitraire, nous avons néanmoins choisi une frontière qui délimite ces travaux en deux grandes catégories : la première met plutôt l'accent sur les structures, la deuxième sur l'individu et sa famille.

Les structures matérielles et immatérielles qui encadrent les mouvements migratoires

Dans un contexte de globalisation et de mobilité croissante des sportifs, la majorité des recherches se tournent vers une analyse des structures (marché, clubs, académies) mais aussi des personnes (agents de joueurs) qui encadrent (ou n'encadrent pas) les mouvements de ces acteurs. Plusieurs chercheurs se sont intéressés aux structures immatérielles, à savoir le marché globalisé du football tel que l'on pourrait le nommer (Magee et Sugden, 2002 ; Maguire et Falcois, 2011). Ces derniers

perçoivent les mouvements de footballeurs comme un processus étant à la fois une cause et une conséquence d'un déséquilibre de la globalisation du sport.

Nombreux sont les chercheurs anglo-saxons (Darby, 2000, 2002, 2004 ; Bale, 2004 ; Armstrong et al., 2010) à s'être inspiré de la théorie du système-monde de Wallerstein pour expliquer la domination des pays du « centre », sur celle des pays en « périphérie ». Selon Armstrong et al., les premiers cités ont intégré les seconds « dans un système sportif global – européen-centré – de compétition, d'aide et d'importation des ressources naturelles. » (2010, 55). De son côté, Darby est d'avis que les footballeurs africains sont perçus comme les victimes d'un système, tandis que les mouvements migratoires sont la conséquence de « l'extension de l'exploitation néo-impérialiste » (Darby et al., 2007).

Les centres de formations ou académies mises en place en Afrique par des clubs européens sont souvent perçus comme la matérialisation du système d'exploitation d'une main d'œuvre bon marché, au profit des clubs européens. Le vocabulaire utilisé par Bale (2004) pour illustrer le rôle joué par certains centres de formation créés par des clubs européens en Afrique (matière première – raffinage – exportation) relève ainsi de celui des plantations aux temps de l'Afrique coloniale. Dans un article centré sur l'exemple de l'Ajax Cape Town, club ferme de l'Ajax Amsterdam, Armstrong et al. (2010), n'hésitant pas à qualifier la situation de sous-développement dépendant du club sud-africain par rapport au club hollandais. Au-delà de l'exploitation de la main-d'œuvre en soi, les auteurs soulignent également le rôle de ces structures dans l'appauvrissement du football africain : « la ponction continue des meilleures talents africains par les clubs européens empêche largement les nations africaines de développer – économiquement et qualitativement – leurs ligues nationales. » (Armstrong et al., 2010, 58).

L'approche de Poli (2008) se distance quelque peu des travaux précédant puisqu'il recourt à la théorie des réseaux (Elias, 1985 et Granovetter, 1999). Selon cette logique, l'individu est considéré comme étant au centre d'un réseau, chacun de ses mouvements ayant des conséquences sur l'ensemble des acteurs de celui-ci. La structure n'est donc pas extérieure à l'être; il en fait partie. Poli résume sa position comme étant à « mi-chemin entre un structuralisme trop poussé tendant à "oublier" la marge d'action détenue par les individus dans la société et un "individualisme" triomphant tendant à "oublier" les contraintes posées aux acteurs par les structures sociales à l'intérieur desquelles se situe leur action, ainsi que par le poids de l'histoire » (Poli, 2008, 44). Dressant un parallèle avec la fragmentation de la production de la marchandise, l'auteur observe que les footballeurs africains « acquièrent « de la valeur "dans le mouvement" à travers une circulation prenant idéalement la forme d'une chaîne de valeur ajoutée » (2008, 237). L'auteur montre que ces dernières sont souvent sous le contrôle des clubs mais aussi d'intermédiaires, qui

jouent un rôle central dans la production d'avantages comparatifs lors de transferts. Ces plus-values sont donc le résultat d'interactions entre une pluralité d'acteurs impliqués dans les transactions.

Dans un contexte marqué par l'augmentation du salaire des joueurs et une forte dérégulation du marché du travail de ceux-ci, l'analyse des structures qui encadrent les footballeurs permet en outre d'identifier les fortes inégalités de traitement entre les sportifs africains et les sportifs européens. Les premiers semblent être spécifiquement vulnérables. En effet, le prix attractif auquel les dirigeants de clubs africains sont prêts à « vendre » leurs joueurs à l'étranger en font les victimes de spéculations sur le marché des transferts (Besson et al., 2010). A cela s'ajoutent d'autres éléments ne favorisant a priori pas la réinsertion professionnelle de footballeurs en fin de carrière : départ précoce à l'étranger³⁸ impliquant un « capital culturel institutionnalisé »³⁹ (Bourdieu, 1979) souvent limité, précarité du statut de séjour en Europe et réseau d'interconnaissances réduit, limitant ainsi le recours au « capital social »⁴⁰ (Bourdieu, 1980).

Si la plupart des travaux cités ci-dessus mettent en lumière le rôle du système et des structures dans les migrations, et parfois une certaine forme d'exploitation des footballeurs africains, ils s'intéressent peu aux capacités d'agir des joueurs, ce à quoi tentent de remédier les travaux s'inspirant de l'approche « transnationale ».

Des sportifs « transmigrants »

A la suite des travaux pionniers de Glick Schiller et al. (1995), plusieurs auteurs ont cherché à appliquer l'approche « transnationale » aux migrations sportives. Cette démarche, qui représente un important tournant dans l'étude des migrations en sciences sociales, est venue remettre au centre de l'attention la prise en compte de l'*agency* des migrants, en s'intéressant aux liens et

³⁸ L'âge moyen du départ en Europe du footballeur africain est de 19.4 ans contre 21.9 en moyenne pour les joueurs expatriés (Besson et al. 2010). En outre, l'âge moyen de la première migration est en baisse constante depuis la fin des années 1990, et ce indépendamment de l'origine des joueurs. Celui-ci est en effet passé de 23.2 à 21.1 ans entre 1995 et 2015 (voir à ce sujet le rapport n° 20 de l'Observatoire du football du CIES intitulé « Les Mobilités internationales de joueurs mineurs dans le football »). Notons également que ces départs précoces ont un impact négatif sur l'évolution des carrières sportives des joueurs (Poli et al., 2016).

³⁹ Tout au long de ce travail, nous nous référons à plusieurs reprises à différentes formes de capitaux possédés par les individus. Bourdieu emprunte à Marx la notion de capital. Néanmoins, il ne le limite pas à la sphère économique ; il en étend la définition à des formes « culturelles », « sociales » et « symboliques », sur lesquelles nous aurons l'occasion de revenir plus tard dans ce travail. La distribution de ces quatre types de capitaux entre individus définit le positionnement des uns par rapport aux autres dans l'espace social. Le capital culturel institutionnalisé auquel nous nous référons ici est une des trois formes de capitaux culturels identifiées par Bourdieu (qui existe également à l'état incorporé et objectif). Il désigne l'ensemble des titres scolaires décernés acquis par un individu.

⁴⁰ Le capital social doit être entendu comme l'ensemble des ressources actuelles ou potentielles qui sont liées à la possession d'un réseau durable de relations plus ou moins institutionnalisées d'interconnaissances et d'inter-reconnaissances (Bourdieu, 1980, 2).

interactions multiples qui rapprochent les individus ou les institutions à travers les frontières des Etats-Nations (Vertovec, 1999). Cette approche se développe dans un contexte marqué par l'apparition de nouvelles technologies de l'information et de la communication, qui ont contribué à faciliter et à accélérer les connexions à distances, avec pour conséquence la désormais possibilité pour les individus d'être en mesure de participer de manière substantielle au bien-être économique de leurs proches à distance, comme l'ont montré la pléthore de travaux centrés sur les redistributions ou *remittances* en anglais (Taylor, 1999 ; Page et Plaza, 2006 ; Ngome et Mpako, 2009 ; Kunz, 2011 ; Chort et Dia, 2014).

Contrairement aux travaux cités dans le point précédent, les études privilégiant une approche transnationale des migrations sportives cherchent à comprendre l'expérience de la migration plus que les motifs qui se cachent derrière un départ à l'étranger. Carter (2007, 2011) insiste beaucoup sur les rapports entre les joueurs et leurs proches. Il met notamment en évidence le rôle essentiel de la famille des sportifs dans la compréhension de leurs trajectoires. Selon l'auteur, cette dernière n'est pas simplement une catégorie qui donne des informations sur l'origine sociale ou économique des sportifs. Elle doit être pensée comme une unité sociale dont les membres sont rattachés entre eux par des ambitions personnelles et sociales ainsi que des obligations morales (Carter, 2011). Au sein de chaque famille, existe une forme de tension entre solidarité et dépendance, qui se reflète dans la manière d'envisager la migration.

En relayant l'histoire d'un joueur de cricket dont la mère a été kidnappée en l'échange d'une rançon, Carter (2011) insiste sur le fait qu'être un sportif migrant transnational ne possède pas que des avantages, mais génère aussi un certain nombre de risques, qui peuvent avoir un impact sur la décision de quitter le pays ou non. Si partir à l'étranger est souvent perçu comme une quête de mobilité sociale pour un sportif et toute sa famille, un départ peut aussi être la conséquence de la peur d'un déclassement social. Ainsi, l'auteur cite les cas de nombreux joueurs de cricket sud-africains qui envisagent de rejoindre le Royaume-Uni afin de fuir de mauvaises conditions de travail dans leur pays d'origine.

Depuis quelques années, l'approche transnationale des migrations sportives a également été utilisée pour chercher à comprendre les carrières de femmes sportives. A ce titre, les travaux de Sine Agergaard (Agergaard, 2008 ; Bothelo et Agergaard, 2011 ; Haugaa Engh, Agergaard et Maguire, 2013 ; Agergaard et Toesler, 2014) font office de référence en la matière et ont à leur tour contribué au développement des études transnationales dans le sport. Dans ces travaux, la capacité d'agir des migrantes est prise en compte, comme étant à la base de la création de liens transfrontaliers (*cross-borders links*) avec d'autres personnes, notamment dans le cas d'un recrutement (Haugaa Engh et al., 2013).

Agergaard propose de revoir les nombreuses typologies qui tentent d'expliquer les formes de migrations sportives (Maguire, 1996 ; Lanfranchi et Taylor, 2001 ; Magee et Sugden, 2002). Selon Agergaard et al. (2014), si ces études ont largement mis en évidence les ambitions sportives et économiques des sportifs, elles ont peu cherché à connecter ces motivations avec le vécu des joueurs exilés ou les conséquences de ces migrations. En outre, ces travaux manquent d'informations relatives à l'adaptation des migrants à leur nouvelle situation de vie en exil ainsi qu'aux liens entretenus avec leur pays d'origine. Agergaard et al. (2014) propose également de dépasser l'approche transnationale classique qui, dans les années 1990, avait tendance à voir le transnationalisme comme un mode de vie partagé par tous les migrants, indépendamment de la situation des migrants dans leur pays d'accueil ou du type de liens conservés avec leur pays d'origine. Au final, Agergaard et al. (2014) proposent une nouvelle typologie des migrants sportifs en fonction de leur rapport au territoire. Les « transnational settlers », qui s'établissent de manière durable dans un autre pays, les « transnational sojourners » qui migrent de manière temporaire, avec l'objectif de revenir dans leur pays d'origine et les « transnational mobiles », qui reviennent régulièrement dans leur pays d'origine, développant des activités, un réseau et des appartenances transnationales.

Les migrations de sportifs ont longtemps été étudiées à partir du territoire d'arrivée de ces derniers, à savoir, le monde occidental. Néanmoins, les changements dans l'architecture du sport, en particulier la commercialisation et la médiatisation produisent également des effets sur la vie des habitants des pays du Sud. Ces changements nécessitent d'être pris en compte pour comprendre les mobilités sportives et l'augmentation de celles-ci, ainsi que leur signification pour les athlètes mais aussi pour la famille de ceux-ci et leurs concitoyens. Plusieurs anthropologues, se sont intéressés au contexte de départ des migrations, cherchant ainsi à comprendre ce qui poussait les jeunes à partir, mais aussi les risques associés à ces trajectoires. Parmi ces derniers, les travaux de Niko Besnier (2011, 2012, 2015) sur îles Iles du Pacifique sud offrent d'importantes perspectives de recherche.

Besnier (2012) insiste sur le rôle des agents et des contextes multiples dans l'étude des migrations sportive, soulignant également l'importance de comprendre les connections entre divers lieux de départ et d'arrivée mais aussi des lieux « exclus », souvent imaginés, qui correspondent aux espaces vers lesquels les individus ne peuvent se rendre pour des questions administratives. Besnier voit par ailleurs dans l'avènement de la modernité plusieurs éléments favorisant l'engagement de jeunes hommes dans une carrière sportive migrante. Selon l'auteur, le passage à une économie libérale, imposée par la mondialisation, dans les pays du Sud, est un élément important permettant d'expliquer les aspirations des jeunes hommes, en particulier, à se lancer

dans une carrière sportive à l'étranger. L'agriculture a perdu de son prestige et de son intérêt pour les jeunes originaires des pays du Sud suite au passage d'une économie de subsistance à une monoculture destinée à l'exportation. Au milieu du XXe siècle, sous l'impulsion de l'industrie alimentaire mondialisée, soutenue par les gouvernements locaux l'agriculture a en effet perdu de son prestige. En conséquence, un départ en ville, puis à l'étranger, devient souvent la seule option envisageable pour contribuer à gagner sa vie et permettre de faire vivre les siens. Principales victimes de cette mondialisation les jeunes hommes se voient reprocher, de la part des leurs aînés, leurs difficultés à être productifs. Ils se retrouvent ainsi incapables de reproduire les liens de sociabilité et le sens d'appartenance que partageaient leurs aînés. De manière paradoxale, les jeunes qui habitent des régions marginales ont intégré les dynamiques globales de consommation, les espoirs, et les expressions de soi : hip-hop, croyance dans les églises pentecôtistes et pratiques sportives.

Dans l'optique de « résoudre le conflit entre exclusion sociale et inclusion globale » (Besnier, 2015, 851), auquel nous venons de faire allusion, le sport peut jouer un rôle centrale. En effet, la perspective d'une carrière sportive évoque une image de succès, mais aussi la possibilité de jouer un rôle de redistributeur, comme a pu le montrer Besnier (2012) dans un article sur les joueurs de rugby de l'île Tonga au Japon. Les transferts financiers ne sont néanmoins pas l'unique forme de capital que les joueurs, et indirectement les membres de leur famille, sont capables d'accumuler. Uperesa (2014), qui a étudié le cas des joueurs de football américain originaires de Samoa ayant fait carrière aux Etats-Unis, insiste sur la possibilité par ceux-ci, de faire également valoir un capital culturel ou symbolique sous forme du prestige, ainsi que, à travers l'établissement d'un réseau professionnel, la reconnaissance d'un capital social.

Dans son travail sur les coureurs marocains, Schotté cherche quant à lui à prendre un peu de distance par rapport aux travaux inspirés du transnationalisme qui « réifient les relations que les immigrés entretiennent avec un réseau d'entre soi » (2012, 192). Schotté évoque à de nombreuses reprises les situations de dépendance dans lesquelles se trouvent les joueurs à l'étranger, à l'image de Larbi ou d'Ahmed, contraints à « écumer les courses sur route » pour pouvoir rembourser la dette contractée auprès des membres du réseau qui les accueille en France. Pour des raisons matérielles, ces coureurs se voient ainsi forcés de faire passer au second plan les épreuves sur pistes, pourtant considérées comme la voie d'accès à la carrière d'athlète professionnelle imaginée avant leur arrivée en France. Schotté met ainsi en avant l'importance du capital social initial des coureurs. A l'inverse de Larbi et d'Ahmed, ceux dont le réseau d'accueil est capable de les prendre en charge sans contrepartie financière arrivent à dégager plus de temps pour s'entraîner, étant ainsi en mesure de progresser plus rapidement.

1.3. Les structures d'apprentissage du football au Cameroun

Enfin, en plus d'être en fin de carrière et, pour la plupart, migrants, les individus interrogés dans le cadre de ce travail ont tous appris à jouer au football au Cameroun. Il nous semble donc important de nous arrêter sur les cadres d'apprentissage du football dans ce pays, qui ont fortement évolué entre les années 1960 et 2000. L'école est le premier lieu d'apprentissage du football, offrant des opportunités de faire valoir ses compétences, à travers des compétitions organisées dans le cadre de l'Organisation des Sports Scolaires et Universitaires au Cameroun (OSSUC). Dans les années 1970, la création de championnats de vacances va compléter cette offre, avant de voir apparaître les premières académies à la fin des années 1980. Retracer l'évolution des structures d'apprentissage du football au Cameroun nous permet ainsi de mettre en évidence leur progressive autonomisation par rapport à l'Etat.

1.3.1. L'école postcoloniale

Au Cameroun, le cadre scolaire s'avère être un lieu d'apprentissage important du football. Il y est premièrement pratiqué de manière informelle, en marge de l'enseignement proprement dit, c'est-à-dire dans la cour de récréation. Mais l'école offre également un cadre plus formel d'apprentissage du football. Il se pratique durant les cours d'éducation physique et lors des championnats organisés entre institutions scolaires organisés dans tout le pays. Il se développe en particulier durant la période coloniale à travers les activités physiques et sportives (APS) prescrites dans le cadre scolaire. Comme d'autres pays d'Afrique, le Cameroun s'engage dans un important processus d'étatisation du sport, au moment de son Indépendance, qui s'explique par l'émergence d'un pouvoir administratif fort dans tous les registres de la vie sociale et une planétarisation du modèle de l'Etat dans un contexte d'adhésion des nouveaux Etats aux organisations internationales (Kemo-Keimbou, 1999).

Dans les années qui suivent l'indépendance, un accent particulier est en effet mis sur les leçons de gymnastique, et ce, peut-être en particulier dans les séminaires, comme le fait savoir Léopold : « *Ce qui était très intéressant dans les séminaires, dans les enseignements confessionnels, c'est qu'on mettait un très grand accent sur le développement de l'homme. On disait un esprit sain dans un corps sain. Ce qui fait qu'on avait beaucoup d'activité physique en même temps qu'on faisait les études* »⁴¹. Selon Léopold, les lycées publics ne partageaient pas cette caractéristique :

Les lycées, par exemple, on ne retrouvait pas cette marque de fabrique. Tu vas constater que tous ceux qui ont été de très bons sportifs au Cameroun sont passés par des collèges confessionnels à internat. Parce qu'à l'internat, sans qu'on sache à

⁴¹ Léopold, 50', 1D Cameroun, int.

l'époque ce qu'était un centre de sport-étude, le collège Vogt, le collège Libermann à Douala, le collège Libamba à Makak, les grands collèges confessionnels faisaient déjà le sport-étude. On y étudiait beaucoup mais le temps consacré à la pratique sportive était aussi très élevé. Conséquence, donc je me suis retrouvé dans cet internat pendant quatre ans, j'ai vraiment développé de très grandes aptitudes à jouer au football.⁴²

Si de plus ample recherches seraient nécessaires pour établir les faits avancés par Léopold, à savoir que le sport est davantage pratiqué dans les internats religieux que dans les écoles publiques, la pratique du sport dans le cadre scolaire se développe fortement avec l'apparition de l'Office des sports universitaires du Cameroun (OSSUC), mis en place par l'administration coloniale française au début des années 1950⁴³ (Deville-Danthu, 1998). Dans l'édition 128 de la revue olympique, publiée en 1978, l'organisation du sport scolaire et de l'OSSUC est définie ainsi :

Au niveau de chaque établissement scolaire est constitué une association sportive dont le président est le chef de l'établissement ; le secrétaire est un enseignant d'éducation physique et sportive ; l'intendant ou l'économiste assume la tâche de trésorier. Cette association sportive est affiliée à l'office des sports scolaires et universitaires du Cameroun (OSSUC) qui organise des compétitions sportives à tous les niveaux scolaires et universitaires sur toute l'étendue de la République Unie du Cameroun ; ces compétitions sont couronnées chaque année par des finales nationales organisées dans la même ville.⁴⁴

Bien que financé et organisé par l'Etat camerounais, l'OSSUC réussit à attirer des sponsors privés, à l'image de la marque Coca-Cola, qui met par exemple à disposition 22000 bouteilles lors de la finale des Jeux en 1990 à Yaoundé (Mbengalack, 1995).

La majorité de joueurs rencontrés, nés dans les années 1950 et 1960, ont participé aux compétitions organisées dans le cadre de l'OSSUC durant leur apprentissage scolaire. Comme d'autres joueurs ont essayé de le faire, Félix nous explique comment fonctionne les compétitions organisées par l'OSSUC : « Il y'avait un tournoi éliminatoire dans tout le département puis on déterminait le champion régional et il y'avait donc un tournoi final dans une ville. Il y'avait à l'époque sept régions. On a ramené à 10 aujourd'hui. Et les champions de chaque région se retrouvaient donc. On jouait un tournoi final et on déterminait maintenant le champion du Cameroun au niveau scolaire. »⁴⁵ Les compétitions de l'OSSUC sont généralement organisées le week-end durant l'année scolaire, fonctionnant sur un mode pyramidal. Les meilleures équipes de chaque collège se retrouvent ainsi pour les finales dans la même ville. L'endroit était alors propice pour les sélectionneurs de clubs seniors ou des équipes nationales pour recruter un jeune joueur.

⁴² Ibid.

⁴³ Le même modèle est exporté dans d'autres pays de l'Afrique Occidentale Française (AOF), à l'image de l'OISSU en Côte d'Ivoire.

⁴⁴ Revue Olympique no 128, Juin 1978, p.388.

⁴⁵ Félix, 60', 1D Grèce int.

Ce modèle d'apprentissage du football via le cadre scolaire diffère en effet du modèle européen actuel où l'école ne favorise pas (ou peu) le sport de compétition. Dans le cas du Cameroun, plusieurs joueurs ont été repérés lors de ces compétitions de l'OSSUC. C'est notamment le cas de Benoît : « *Quand je suis arrivé au collège en classe de 1^{ère}, je jouais dans l'équipe du collège. Et bon, on est allé aux jeux OSSUC à Bamenda et c'est là-bas que l'entraîneur national junior de l'époque était venu faire une prospection et m'a détecté comme jeune footballeur.* »⁴⁶ L'intégration du sport de compétition au sein de l'école transforme le football en activité « légitime » aux yeux des enfants.

Le football scolaire a semble-t-il vécu un tournant important au milieu des années 1990, lorsque l'Office des Sports Scolaires et Universitaires du Cameroun (OSSUC) est remplacé par la Fédération Nationale des Sports Scolaires (FENASSCO), tournant qui, selon bon nombre de nos interlocuteurs, a pour conséquence une baisse du rôle de l'école dans l'apprentissage du football. Ce constat explique en partie pourquoi les récits relatés dans ce paragraphe concernent moins les joueurs nés après 1980⁴⁷.

1.3.2. Les championnats de vacances

Parallèlement au cadre scolaire, le football se joue beaucoup durant les vacances estivales. C'est du moins le cas pour les joueurs nés dans les années 1970 et plus tard. En effet, l'organisation de ces championnats s'inscrit dans le cadre du développement du football amateur, qui prend forme dans les quartiers des villes et des villages camerounais dès la fin des années 1970. Longtemps cantonné au cadre scolaire, à travers les championnats organisés par l'OSSUC, le football commence ainsi à s'approprier l'espace urbain par un double processus, mis en avant par Manirakiza (2010) dans une étude qui porte sur le clientélisme dans le football amateur au Cameroun. La croissance de cette pratique du football amateur résulte d'un côté du climat de concurrence entre élites locales (hommes politiques, jeunes diplômés, entrepreneurs ou footballeurs professionnels) qui rivalisent pour mettre sur pied de tels événements afin d'accroître leur popularité et de construire un réseau de clientèle et de loyauté qui facilitera leur visibilité vis-à-vis du parti au pouvoir (Manirakiza, 2010). De l'autre, cette présence du football en milieu urbain bénéficie de la popularité toujours plus grande du « deux-zéro »⁴⁸, une pratique autogérée du football, dont la surface de jeu et la composition des équipes varient en fonction de l'espace à disposition et du nombre de participants. Le deux-zéro se pratique essentiellement le week-end, entre amis du quartier, équipes qui

⁴⁶ Benoit, 60', 1D Cameroun, int.

⁴⁷ Ces derniers forment néanmoins une minorité de notre échantillon, puisque seuls huit joueurs sont nés en 1980 ou plus tard.

⁴⁸ Le « deux-zéro » signifie que la première équipe qui reçoit deux buts sort du terrain

représentent des entreprises locales ou anciens footballeurs professionnels. Les dépenses courantes du deux-zéro (achat de chasubles, de ballon, éventuelle location du terrain) sont en règle générale financées par les cotisations des membres.

L'organisation de championnats de vacances nécessite un investissement financier bien plus conséquent que le deux-zéro. Les organisateurs doivent notamment prendre en charge le déplacement des joueurs ou les prix distribués aux participants. Des acteurs aux revenus importants, tels que des entreprises privées, sont par conséquent bien placées pour prendre en charge la gestion de ces événements. La première entreprise camerounaise à s'être massivement impliquée dans l'organisation de ce type de compétitions, et qui a largement contribué à les populariser, est la Société Anonyme des Brasseries du Cameroun⁴⁹. Lors du lancement d'une nouvelle boisson sucrée en 1982, l'entreprise décide alors de promouvoir son nouveau produit en mettant sur pied une compétition éponyme : la « Coupe Top ». Destinée aux enfants de 12 à 14 ans, le tournoi a lieu chaque année durant les vacances de Pâques dans toutes les régions du pays. Progressivement d'autres sponsors se mettent à organiser des championnats durant les vacances scolaires. Depuis 2003, l'entreprise Orange prend une place prépondérante dans ce secteur. Afin d'accroître sa popularité, elle n'hésite pas à engager des footballeurs professionnels camerounais de renom comme parrains de l'évènement.

Rapidement, les championnats de vacances sont devenus des rendez-vous incontournables pour qui souhaite tirer des bénéfices financiers de la pratique footballistique au Cameroun, que cela soit les organisateurs, comme nous venons de le voir, mais aussi les participants. En effet, pour les jeunes camerounais, participer aux championnats de vacances est une occasion unique de se faire repérer par un dirigeant de club, un agent de joueur ou un simple quidam qui possède des connexions avec un club local ou mieux, un club européen. A la question des premiers souvenirs de football, Simon fait rapidement allusion aux championnats de vacances. Il nous explique comment se passe le recrutement des jeunes joueurs : *« C'est pendant ces championnats que les entraîneurs peuvent se balader. Ils vous regardent et puis ils disent : "ok celui-là peut me plaire pour mon équipe minime, je vais le contacter »*. Ou bien on parle de moi à un entraîneur : *"oui j'ai quelqu'un là-bas qui joue bien" (...)* Donc nous c'est comme ça que ça se passe le championnat des vacances. Tu essaies de te faire voir. »⁵⁰ Simon met bien en avant le double processus de recrutement d'un côté et de mise en avant de soi de l'autre. Les championnats de vacances servent ainsi de plateforme qui permet un échange de bons procédés entre une « offre » et une « demande ».

⁴⁹ Créée en 1948 à Douala, l'entreprise est aujourd'hui une filiale du groupe Castle et porte le nom de Société anonyme des Brasseries du Cameroun (SABC)

⁵⁰ Simon, 70', 1D Grèce, Int.

1.3.3. Les centres de formation ou académies

La rationalisation de la formation, telle qu'elle est mise en place notamment en France au milieu du 20^e siècle à travers les centres de formations⁵¹, commence à faire son apparition sur le continent africain dans les années 1980, souvent sous l'appellation d'« académie ». Ces structures privées ont fait l'objet de nombreuses recherches en sociologie du sport, principalement dans le cadre de travaux centrés sur les mouvements migratoires de footballeurs africains vers l'Europe (Poli, 2004b, 2010 ; Cornelissen et Soldberg, 2007 ; Darby et al. 2007 ; Darby, 2010 ; Alegi, 2010 ; Van der Meij et Darby, 2015).

L'apparition des académies de football en Afrique s'explique en partie par la place laissée vacante par le secteur public, qui jusque-là s'investissait massivement dans la formation des jeunes footballeurs (Darby et al, 2007), observation également valable dans le cadre du Cameroun, comme nous avons pu le voir dans la section précédente avec l'OSSUC. D'autres éléments expliquent néanmoins également le succès soudain des académies. Notons par exemple la volonté de la part de clubs européens de délocaliser la production de jeunes joueurs afin de limiter les frais de formation et d'éviter de devoir payer des indemnités en cas de transfert. Ce processus permet ainsi aux clubs européens aux budgets réduits de générer un profit parfois non-négligeable en cas de revente de ces joueurs à des clubs plus riches (Poli, 2010). Enfin, les succès de plus en plus fréquents et fortement médiatisés de quelques footballeurs africains à l'image de l'Ivoirien Drogba, du Togolais Adebayor ou du Camerounais Eto'o, sont à n'en pas douter un autre argument qui pousse les jeunes Africains à rejoindre de telles structures de formation.

Darby et al. (2007) divisent les académies en quatre catégories. La première regroupe des centres organisés et gérés par des clubs ou fédérations africaines qui fonctionnent a priori de manière similaire aux centres de formation présents en Europe. Une deuxième série d'académies fonctionnent sous la forme d'un partenariat « afro-européen », entre une académie locale ou la section junior d'un club africain et un club européen. Troisièmement, des initiatives privées peuvent voir le jour, généralement grâce aux financements individuels de joueurs ou d'anciens joueurs. Enfin, la quatrième manière de faire regroupe des initiatives privées improvisées, non formalisées et faiblement encadrées par un staff peu formé. Les auteurs précisent encore que ces

⁵¹ L'AS St-Etienne dans les années 1950 puis Nice et Nantes dans les années 1960 mettent ainsi en place des mesures de recrutement au sein de clubs amateurs de la région qui fournissent ainsi des jeunes joueurs talentueux aux clubs d'élite (Slimani, 2000). Un accent supplémentaire sur la formation est mis en place en 1973, suite à la signature d'une « Charte du football professionnel » (Wahl et Lanfranchi, 1995), qui va redéfinir les bases d'une formation spécifique au métier de footballeur (Faure et Suaud, 1999). Dans tous les clubs professionnels, des filières de formation pour jeunes footballeurs vont ainsi voir le jour et jouer un rôle toujours plus important. Ainsi, au début des années 2000, près de 90% des joueurs professionnels sont issus d'un centre de formation (Demazière et Csakvary, 2002).

catégories sont fluides, les académies évoluant généralement d'une structure à une autre au fil du temps.

Aujourd'hui le Cameroun possède une multitude de centres de formation à travers tout le pays, dont certains sont très peu formalisés ce qui les rend difficiles à comptabiliser. La plupart de ces académies ont été créées par des grandes corporations ou des entrepreneurs locaux. Plus récemment, de nombreux footballeurs de renoms tels que Marc-Vivien Foé, Eto'o ou Carlos Kameni ont également lancé leurs propres centres de formation. Néanmoins, les deux structures dominantes durant les années 1990 et 2000 restent l'Ecole des Brasseries et la Kadji Sports Academy (KSA), qui appartiennent à la première catégorie définie par Darby, à savoir des initiatives locales. Dans les deux cas, ces structures sont financées par des acteurs privés et non par le gouvernement. La domination de ces deux structures de formation au Cameroun est confirmée par plusieurs interlocuteurs. Ainsi, Jérémie, qui a intégré la KSA dans les années 1990 estime à son époque « *y'avait deux structures de foot au Cameroun : Kadji Academy, qui unissait tous les meilleurs joueurs et Brasseries (...). Soit tu étais sorti de l'Académie KSA, soit tu étais sorti des Brasseries. Y'avait pas de hasard. Eto'o c'est KSA. Geremi c'est Brasserie. (...) Ça c'était la sélection.* »⁵²

Créée en 1989, l'Ecole des Brasseries est la première structure de formation privée d'envergure au Cameroun. L'entreprise profite de l'engouement que suscite la Coupe Top, à laquelle nous faisons référence dans le paragraphe précédent, pour créer une académie, qui encadre tout au long de l'année une sélection des meilleurs joueurs du pays. Un des anciens joueurs rencontrés, Léopold, est le frère d'un des responsables de la mise en place de cette école. Il nous raconte comment l'école est née, puis comment se déroule la sélection des joueurs :

Ils [Les Brasseries] se disent que « ça fait près de 15 ans qu'on organise la coupe Top. C'est bien, la boisson Top s'est déjà enracinée, elle se consomme et elle se vend comme des petits pains. Est-ce qu'on ne peut pas faire autre chose » ? Et ils appellent mon petit frère et deux autres entraîneurs⁵³. Les brasseries les appellent pour mettre en place le concept d'une école de formation de football. (...) Les meilleurs des différentes Coupes Top sont sélectionnés et passent à un tamis provincial, comme ça se fait un peu en France. Ils passent à un tamis provincial ou régional pour que chaque région ait un fichier des 40 meilleurs joueurs résidant sur son territoire. On classe les 40 meilleurs : le sud a ses 40 meilleurs, l'extrême-nord a ses 40 meilleurs. Ça fait donc un fichier des 400 meilleurs joueurs de 15 ans dans tout le Cameroun. (...) Les 400 allaient à Douala et on leur faisait passer des tests de conduite de balle. Et puis sur ces 400, on les faisait aussi jouer les matchs. Sur ces 400, on en retenait que 40.⁵⁴

⁵² Jérémie, 80', 1D Suisse, int.

⁵³ Selon Kemo-Keimbou (1999), il s'agit de M. Wansi et de M. Sadi.

⁵⁴ Léopold, 50', 1D Cameroun, int.

L'école des Brasseries regroupe les jeunes joueurs uniquement pendant les vacances scolaires. Le reste de l'année, ils vivent dans leurs familles et sont suivis de manière ponctuelle par des entraîneurs du centre de formation. L'accès à la formation est gratuit, mais surtout, l'atout principal de l'Ecole des Brasseries est le lien entretenu avec le tournoi minime international de Montaigu en France. En effet, depuis 1986, une équipe qui représente les Brasseries est régulièrement invitée à participer à cet événement qui regroupe plusieurs sélections nationales⁵⁵. De renommée internationale, il offre une visibilité aux joueurs qui peuvent se faire repérer par des clubs européens ou des agents.

Au sein de notre échantillon, deux joueurs sont passés par l'école des Brasseries : Gilles et Albert. Tous deux ont vu leur carrière professionnelle décoller suite à cette expérience au sein de l'académie. Né en 1978, le premier intègre l'école au début des années 1990. Ce sera décisif dans sa carrière de joueur. Après deux participations au tournoi de Montaigu, il intègre l'équipe nationale junior, où il effectue toutes ses classes, avant de devenir champion olympique en 2000 avec l'équipe des moins de 23 ans. Albert rejoint également l'école des Brasseries, à la même période. Après deux années passées au sein de l'académie, il est recruté par un club de deuxième division camerounaise. Une année plus tard, il est sélectionné en équipe nationale junior pour participer à la Coupe du monde des moins de 21 ans. A cette occasion, il sera repéré par un recruteur pour rejoindre l'Europe.

L'autre grand centre de formation camerounais est la KSA, créé en 1995 (Kemo-Keimbou, 1999). Tout comme l'école des Brasseries, la KSA est basée à Douala. Néanmoins, son fonctionnement est sensiblement différent. Premièrement son accès est payant, à l'exception des joueurs au talent déjà reconnu, qui peuvent être exemptés de la taxe d'inscription. Deuxièmement, le centre accueille les joueurs tout au long de l'année. Derrière la fondation de cette académie se trouve l'homme d'affaire bamiléké Joseph Kadji. A côté de son activité dans le football, ce dernier est à la tête d'une importante fortune dans le domaine des brasseries mais aussi dans d'autres activités telles que l'hôtellerie, les assurances, la restauration ou le transport maritime. Son fils Gilbert a notamment été président du FC Rouen en France ainsi que du FC Sion en Suisse, clubs fréquentés par deux des joueurs de notre échantillon: Jérémie et Sandro.

Jérémie nous raconte comment fonctionne la structure de la KSA : *« Ils ont construit cette plateforme avec des chambres, avec des restaurants et tout. Tu entres au KSA, le lundi, tu sortais le*

⁵⁵ La dernière participation d'une équipe camerounaise date de 2007. Cette édition est marquée par les piètres performances des « Lionceaux » qui se classent avant-derniers sur 12 équipes sélectionnées mais surtout par le scandale financier qui éclate à la suite de cette participation. Cette année, le gouvernement camerounais décide de confier la participation au tournoi à une académie privée de Douala, dont les responsables laisseront derrière eux une grosse facture impayée, notamment en frais d'hôtel (Kana, 2014).

vendredi. Le lundi, à l'entrée du pont du Wouri, il y avait des voitures qui venaient, qui prenaient tous les joueurs de chaque catégorie, moins de 14, moins de 16, moins de 18. Et vous reveniez le vendredi. Et c'était comme ça que ça se passait »⁵⁶. Le joueur recevait un salaire tous les vendredis, qui équivalait à environ 300'000 CFA (458 euros) ce qui est largement supérieur à ce que gagnait son père, ouvrier, « qui ne gagnait rien ».⁵⁷

Sandro est également d'avis que son choix de rejoindre la KSA était le meilleur, sur plan financier : *« C'était le meilleur endroit. Il pouvait payer plus que des clubs de première division. »⁵⁸* Lors de son séjour à la KSA, Sandro reçoit néanmoins un salaire de 130'000 CFA par mois (198 euros), soit moins de la moitié de la rémunération perçue par Jérémie, ce qui illustre les inégalités de traitements entre joueurs, que l'on peut probablement expliquer par les compétences individuelles en matière de négociation de contrat lors de sa signature.

1.4. Approches théoriques

De la brève revue de littérature que nous avons exposé au point précédent, nous avons tiré trois constats qui nous permettront de définir notre cadre théorique. Le premier se rapporte à l'importance de la prise en compte de la temporalité dans la compréhension de l'après-carrière. L'ensemble du parcours de vie des joueurs, ou de leur « carrière » (Hughes, 1958 ; Becker, 1985), que ce soit sur le plan social, sportif ou éducationnel, semble influencer leur manière de gérer l'après-carrière. Il est en effet nécessaire de ne pas uniquement s'intéresser au moment de l'après-carrière mais aux origines des individus, à leur parcours scolaire et sportif, sans oublier la construction et le maintien d'un réseau social. Le mode spécifique de l'engagement dans le sport d'élite, en comparaison à la majorité des professions « classiques », est un deuxième élément à prendre en compte dans notre inspiration théorique. Comme dans l'univers artistique (Menger, 1999) ou sacerdotal (Suaud, 1978), le mode d'adhésion à une carrière d'athlète de haut niveau semble être celui de la vocation (Weber, 2002). On ne devient pas footballeur, on est « fait pour ça ». Enfin, le troisième élément qu'il nous semble important de prendre en considération en vue de notre revue de littérature est d'ordre épistémologique. Les travaux dont il a été question plus haut se sont uniquement intéressés au destin d'athlètes européens et nord-américains. Rares sont en effet les écrits qui se sont consacrés à l'après-carrière de sportifs originaires d'autres régions du globe, telles que l'Afrique par exemple. En quoi les concepts utilisés pour analyser les carrières et après-carrières d'athlètes français ou américains sont-ils applicables à notre cas d'étude ?

⁵⁶ Jérémie, 80', 1D Suisse, int.

⁵⁷ Ibid.

⁵⁸ Sandro, 80', 1D Suisse

Autrement dit, quelle est la place de la dimension culturelle dans le comportement des sportifs en fin de carrière ? L'après-carrière d'anciens footballeurs camerounais ne mérite-elle pas une approche particulière ? Si oui, pour quelles raisons ? Un détour par une anthropologie africaine nous permettra, en approchant l'individu comme un « sujet communautaire » (Marie, 1997), de revoir sensiblement les outils d'analyse de l'individu inspirés de Max Weber (2002).

1.4.1. Carrières et engagements

Afin de prendre en compte la temporalité dans l'analyse de l'après-carrière de sportifs, le recours au concept de « carrière » (Hughes, 1958 ; Goffman, 1961 ; Becker, 1985), qui prend racine dans la sociologie interactionniste inspirée de l'école de Chicago, nous semble être opportun. Contrairement au fonctionnalisme d'inspiration durkheimienne, qui privilégie l'enjeu de l'organisation sociale, la démarche interactionniste « valorise les professions (métiers, emplois) comme des formes d'accomplissement de soi » (Dubar et Tripier, 1998, 95). L'activité professionnelle doit être étudiée sous l'angle identitaire, comme un processus biographique, et en tenant compte des interactions entre l'individu et son entourage.

Observons qu'un des concepts-clés de l'interactionnisme symbolique est le concept de carrière. Tout d'abord, le terme de « carrière » en soi a plusieurs significations. Dans le langage courant, il renvoie à l'idée de carrière professionnelle et souvent à celle d'ascension sociale. Mais ce terme est également un concept théorique, qui émerge dans les travaux des sociologues de l'école de Chicago, afin de comprendre le monde du travail. Everett Hughes définit la carrière comme « le parcours de vie d'une personne, en particulier durant la partie de sa vie où il travaille. »⁵⁹ Par la suite, le concept a été étendu à d'autres formes de carrières, tantôt déviantes (Becker, 1985) ou morales (Goffman, 1961). Si les avantages méthodologiques, théoriques et épistémologiques du recours au concept de carrière sont nombreux⁶⁰, nous souhaitons ici en identifier deux : la prise en compte de la temporalité dans un modèle explicatif (par opposition au modèle multi varié) et la mise en évidence de transformations objectives et subjectives de l'individu.

Premièrement, le concept de carrière prend en compte le fait que « les modes de comportements se développent selon une séquence ordonnée » (Becker, 1985, 46). Une carrière peut dès lors être perçue comme « une suite de passages d'une position à une autre accomplis par un travailleur dans un système professionnel » (Becker, 1985, 47). Chaque nouvelle étape de vie peut correspondre à un changement de position dans la société et donc à une transformation identitaire. Becker (1985)

⁵⁹ Dans le texte : « a person's course through life and especially through that portion of his life in which he works » (Hughes, 1996, 389)

⁶⁰ Pour une revue des nombreuses utilisations du concept de carrière en sociologie, se référer à Darmon (2008)

démontre les limites de l'analyse multi variée, souvent utilisée en psychologie sociale, et insiste sur le fait que toutes les causes n'agissent pas au même moment. Pour étudier les conduites des individus, il propose donc un modèle qui « prenne en compte le fait que les comportements se développent selon une séquence ordonnée » (1985, 46). Recourir au concept de « carrière » permet donc d'éviter de voir l'après-carrière comme une « simple » résultante d'une accumulation de causes sous un angle synchronique. Les éléments qui déterminent le devenir d'un acteur interviennent dans un ordre bien précis. Ceux-ci sont également liés les uns aux autres, de sorte qu'ils ne peuvent être étudiés de manière distincte.

Pour les sociologues interactionnistes, chaque parcours de vie peut être appréhendé sous la forme d'une carrière, laquelle désigne alors « les facteurs dont dépend la mobilité d'une position à une autre, c'est-à-dire aussi bien les faits objectifs relevant de la structure sociale que les changements dans les perspectives, les motivations et les désirs de l'individu » (Becker, 1985, 47). Selon Becker, « dans sa dimension objective, une carrière se compose d'une série de statuts et d'emplois clairement définis, de suites typiques de positions, de réalisations de responsabilités et même d'aventures. Dans sa dimension subjective, une carrière est faite de changements dans la perspective selon laquelle la personne perçoit son existence comme une totalité et interprète la signification de ses diverses caractéristiques et actions, ainsi que tout ce qui lui arrive » (Becker, 1985, 121).

Récemment, la sociologie du sport s'est aussi inspirée du concept de « carrière » pour enquêter sur les carrières de footballeurs (Roderick, 2006) de cyclistes (Brissonneau et al., 2008) ou de bodybuilders (Coquet, 2016). Suivant cet axe théorique, l'après-carrière de sportifs pourrait ainsi se résumer à une étape de vie, conséquence d'un enchaînement d'autres étapes, séparées par des moments clés au sein des parcours sociaux, sportifs et éducationnels des joueurs. Pour prendre l'exemple du dopage chez les cyclistes, celui-ci doit être compris, non pas du point de vue « moral » mais en resituant cette pratique dans le contexte social qui l'a rendu possible. On apprend ainsi progressivement à se doper, en normalisant des pratiques au sein d'un univers favorisant cette normalisation (Brissonneau et al., 2008). Les auteurs de cette étude expliquent comment se met en place une carrière pharmacologique qui ne commence pas par le dopage, mais par l'absorption initiale de produits licites par voie buccale, puis, pour en améliorer l'efficacité, par intraveineuse, avant d'être substitués par d'autres produits illicites cette fois-ci. Ce lent processus de normalisation d'une pratique, licite à la base, rend ainsi difficile d'expliquer à quel moment les coureurs prennent véritablement conscience qu'ils sont en train de se doper.

Entrer dans une nouvelle étape de sa carrière, qu'elle soit professionnelle, déviante ou sportive, nécessite un « engagement ». Fort utile et utilisé pour comprendre les comportements des

individus ou des organisations, le concept d' « engagement » a néanmoins été peu défini, ce à quoi Becker (2006) a souhaité remédier. Selon l'auteur, celui-ci permet d'expliquer les raisons pour lesquelles les individus continuent à s'impliquer dans un domaine spécifique, ce « malgré les modifications des conditions du marché, en se référant au processus par lequel ils se sont engagés dans cette activité particulière » (Becker, 2006, 2). Le rejet des alternatives envisageables s'explique, selon Becker, par l'attachement de l'acteur à une forme de « cohérence » avec son comportement mais aussi à la nécessité de répondre à l'impératif de rendre visible sa cohérence auprès du public qui l'observe⁶¹. En effet, aussi individuel qu'il puisse paraître, un engagement implique souvent la mobilisation d'autres personnes dans le projet en question, ou du moins certaines « attentes culturelles généralisées », qui peuvent, afin d'éviter des sanctions, contraindre l'individu à rester en accord avec son choix initial⁶².

1.4.2. De la vocation à la consécration

Le concept de carrière permet de prendre en compte les changements subjectifs de l'individu, dimension essentielle dans l'analyse des métiers de vocation. S'il semble possible de choisir un métier comme on entre en religion, les études en sociologie du travail ont montré que certaines activités professionnelles se prêtaient mieux que d'autres à une analyse à travers le prisme de la vocation. C'est ainsi que les postiers semblent avoir choisi d'exercer leur profession « par hasard » (Chevandier, 2009a), tout comme les employés des pompes funèbres (Chevandier, 2009b). A l'inverse, les métiers artistiques sont considérés comme vécus de manière vocationnelle, comme le montre la variété des contributions sur les vocations artistiques d'un numéro de la revue Actes de la Recherche en Sciences Sociales⁶³. L'enseignement, ainsi que les métiers des domaines du médical et du social sont également souvent cités comme des professions de vocation, car elles comportent le sentiment de porter « l'aide et le secours à autrui » (Chevandier, 2009b, 100). Si exercer un métier représente un moyen de gagner sa vie, accomplir une vocation (*calling* en anglais) est une fin en soi qui n'implique pas de justifications complémentaires.

Si la vocation semble apparemment être « humainement inexplicable », Suaud (1978) démontre qu'elle est en réalité le produit d'un construit social. Pour comprendre un métier de vocation, il est nécessaire de mettre à jour « le système des déterminants sociaux qui expliquent la production des

⁶¹ Un jeune footballeur peut ainsi être amené à persévérer dans sa pratique malgré de nombreux échecs voire des conditions de travail médiocres, afin de rester cohérent avec sa volonté affichée de faire une carrière professionnelle.

⁶² Becker (2006) prend l'exemple d'un individu qui, deux mois après avoir commencé un nouveau travail, se voit proposer un contrat encore meilleur dans une autre entreprise. Bien que tenté par l'opportunité, il finit par refuser cette offre, craignant de passer pour une personne « instable ».

⁶³ N° 168, juin 2007

vocations » (Suaud, 1978, 10), comme l'a fait l'auteur dans une enquête sur l'accès au séminaire de prêtres français en milieu rural. Les vocations s'affirment à travers un lent processus de conversion, que l'auteur définit comme un « enchaînement de transformations subjectives qui accompagnent et conditionnent, dans l'illusion de la liberté, la transformation du statut social objectif des recrues » (Suaud, 1978, 10). Recueillir l'expérience des séminaristes, tout comme celle d'individus engagés dans toute autre activité vécue sous l'angle de la vocation, permet d'accéder aux représentations que les acteurs se font de leur propre activité. Tout en le niant, celles-ci révèlent « le travail pédagogique par lequel la vocation a été imposée, et les conditions sociales qui ont rendu ce travail d'inculcation possible et efficace » (Suaud, 1978, 11).

En compagnie de Jean-Michel Faure, Charles Suaud va importer son modèle d'analyse de la vocation religieuse dans le domaine sportif (Faure et Suaud, 1999). Enquêtant sur le football en France, ils partent ainsi du postulat selon lequel les jeunes recrues se convertissent au football de manière vocationnelle. Notons aussi que la nécessité de recourir à un tel modèle d'engagement s'explique également par l'âpreté de la condition sportive. En effet, seule une adhésion sans faille permet aux joueurs d'accepter l'ascétisme (Mc Gillivray et al., 2005) requis par l'activité sportive professionnelle ainsi qu'un engagement « intensif et incertain »⁶⁴ (Bertrand, 2008).

Si le sport de haut niveau contraint les jeunes athlètes à s'engager dans leur pratique par passion, disposition leur permettant de reléguer au second plan les sacrifices qu'une telle pratique implique, il leur offre ensuite la possibilité de vivre de cette passion. En effet, la force d'attraction des clubs et centres de formations s'explique par leur capacité à offrir la possibilité de continuer à pratiquer une activité vécue de manière passionnée. Progressivement cette passion se transforme en une élection. Le recrutement des jeunes footballeurs en France, organisé par les centres de formation, est comparé à un « rite d'institution » (Bourdieu, 1982), tandis que les joueurs sélectionnés sont des « élus » qui répondent à un « appel » (Bertrand, 2008). Enfin, l'élection se transforme en « consécration » lorsque celle-ci est complétée par un processus de séparation des sportifs avec le monde réel. Les centres spécialisés d'entraînement produisent une élite consacrée, « en ce sens qu'elle représente une sorte de monde enchanté mais aussi reconnue comme le résultat d'une élection démocratique et légitime » (Papin, 2007, 168).

Par ailleurs, le travail d'inculcation de la vocation par l'institution sportive s'accompagne de l'implication des proches des joueurs, qui jouent un rôle de « support matériel et affectif indispensable » (Faure et Suaud, 1999, 205). L'investissement des parents, et en particulier des

⁶⁴ Selon Roderick, qui accorde une place importante aux blessures dans la compréhension des parcours de footballeurs anglais, l'insécurité est une caractéristique incorporée (built-in dans le texte) dans la carrière des joueurs. L'avancement dans la carrière n'est jamais sécurisé.

pères (Bertrand, 2008), dans l'accompagnement du projet sportif de leurs enfants est d'autant plus fort lorsque eux-mêmes ont été sportifs de haut niveau, le sont encore ou sont restés dans le milieu à la suite de leur carrière. Les pères ne se contentent pas d'initier leur fils à la pratique sportive, ils jouent parfois un rôle de « prescripteur » en déposant leur fils de la décision de jouer ou non (Bertrand, 2008).

Malgré le faible intérêt suscité par la question dans la littérature scientifique, des phénomènes de baisse de la vocation (Sorignet, 2003), voire de « dés-identification cynique » (Roderick, 2014) des athlètes à leur pratique sportive s'observent également. Ces deux auteurs ont mis en évidence la capacité des individus à continuer à jouer tout en prenant, lorsque la fin de carrière approche, une certaine distance avec leur engagement vocationnel. Si cette forme de dés-identification ne vient en rien contredire le pouvoir et le contrôle des clubs sur les joueurs, elle permet aux acteurs du jeu de se sentir apaisés, au moins intérieurement, par rapport à leur engagement vis-à-vis de ce rôle social (Roderick, 2014).

1.4.3. Le poids des liens communautaires en Afrique centrale et de l'Ouest

Dans le dernier paragraphe de cette partie théorique, nous souhaitons nous arrêter sur un troisième constat, nécessaire au regard de notre revue de littérature sur l'après-carrière de sportifs d'élite. Comme nous l'avons déjà mentionné précédemment, la majorité des travaux qui se sont intéressés à la question de l'après-carrière se sont focalisés sur des athlètes européens ou nord-américains. De manière cohérente, ils se sont basés sur des concepts théoriques forgés à partir d'une conception de l'individu comme un être « autonome », tel qu'il est conçu en Occident à la suite notamment des travaux de Max Weber (2002).

Avant de nous intéresser aux éléments permettant de comprendre l'approche de l'individu privilégiée tout au long de ce travail, il convient à nos yeux de prendre une certaine distance par rapport aux travaux des sociologues ayant jusqu'ici traité de l'engagement dans le sport de haut niveau sous l'angle de la « vocation ». Il ne s'agit tant pas de porter un regard critique sur leur approche, mais plutôt de saisir les limites du recours à ces travaux, basés sur le postulat de l'autonomie du sujet, lorsque l'on étudie des sportifs ayant grandi dans un univers culturel différent. A travers une anthropologie du sujet africain, nous souhaitons pointer les limites d'une approche universelle de l'individu, telle qu'elle nous est proposée par Weber. En nous inspirant notamment des travaux de Jean-Marc Ela (2006) et d'Alain Marie (1995, 1997, 2007), nous proposons une conception de l'individu qui tient compte de certaines spécificités historiques et culturelles propres à l'Afrique, voire du Cameroun. En effet, les footballeurs rencontrés dans le cadre de notre travail sont, à des degrés qui varient évidemment d'un cas à l'autre, des agents dont

l'« action s'inscrit dans un cadre macro social qui échappe à leur emprise individuelle » (Warnier, 1993, 38).

En recourant à une anthropologie du sujet africain (et plus précisément camerounais, lorsque cela est possible), nous souhaitons mettre en avant ici les limites d'une approche wébérienne de l'individu ainsi que les raisons qui nous ont poussé à penser différemment les carrières et après-carrières des individus rencontrés. Nous entendons ainsi particulièrement identifier les rapports du « sujet communautaire » (Marie, 1997) ou collectif ainsi que sa relation au travail salarié, tel que nous l'entendons en Occident.

Le sujet communautaire et la famille élargie

Nous souhaitons ici dresser un rapide portrait de ce « sujet communautaire » qui, sur de nombreux points, se distingue du sujet autonome, tel qu'il est défini par Weber⁶⁵, et largement pris comme modèle dans les travaux de sociologie des sportifs d'élite européens ou nord-américains. Nous souhaitons à ce stade de notre travail questionner la pertinence de la vision de l'individu selon Weber en nous interrogeant sur l'universalité de son application compte tenu des spécificités historiques et culturelles qui ont façonné les rapports au soi et aux autres. Il est par ailleurs d'autant plus légitime de nous questionner à ce propos qu'une des critiques faite à Weber est précisément l'ethnocentrisme de sa pensée, laquelle l'empêcherait d'apporter une vision universelle de l'individu⁶⁶.

Observons premièrement que l'appellation de « sujet communautaire » sous-entend l'existence de liens sociaux d'interdépendances entretenus entre l'individu et son entourage, c'est-à-dire les membres de sa famille élargie, dont il s'agit ici de rendre compte. Avant de nous tourner vers la famille africaine, et plus particulièrement camerounaise, précisons ce que nous entendons par interdépendance, terme que nous préférons à celui de « dépendance » (Memmi, 1979). A plusieurs reprises dans ce travail, nous aurons en effet recours à cette notion pour illustrer la nature des liens

⁶⁵ Dans le cadre de ses travaux qui lient l'émergence du capitalisme avec la réforme protestante, Max Weber propose une nouvelle manière de concevoir l'individu, qu'il estime être un trait de culture, historiquement et sociologiquement déterminé. En effet, Weber est convaincu de l'importance de recourir à une anthropologie du sujet pour comprendre les mutations économiques qui sont à l'origine de la naissance du capitalisme en Europe. L'hypothèse centrale du philosophe allemand réside dans la thèse selon laquelle la Réforme a contribué à l'émergence d'un individu nouveau, détaché du poids de l'ethos du Christianisme romain qui prévalait au Moyen Age. L'esprit du capitalisme donne ainsi naissance à l'homo oeconomicus, dont l'identité se définit autour du travail et dans un monde « désenchanté » (Weber, 2003). En offrant la possibilité d'obtenir son salut par le travail, la réforme agit comme une étape importante de l'individualisme occidental.

⁶⁶ L'ethnocentrisme de Weber se manifeste notamment dans sa représentation des sociétés non chrétiennes. L'auteur estime que sous ces latitudes, « la domination de la magie est l'un des freins les plus puissants à la rationalisation de la vie économique » (1991, 378), ce qui a été fortement remis en question par plusieurs travaux sur la sorcellerie au Cameroun (de Rosny, 1981 ; Geschiere, 1995).

entre les joueurs et les membres de leur famille, leurs agents ou d'autres acteurs avec qui ils entretiennent des relations de proximité. Selon Deltombe, qui s'inspire de Norbert Elias, l'interdépendance consiste en une dépendance réciproque entre individus liés entre eux de multiples façons : « rien ni personne n'est totalement libre ni déterminé, ni par une force extérieure, ni par la société dans son ensemble ni par l'action, la volonté, la raison, les intérêts, les passions ou les instincts des hommes perçus comme des forces indépendantes. » (Deltombe, 2010, 32). En l'échange d'argent et d'autres formes de biens ou service envoyés ou apportés physiquement à leur famille, les migrants acquièrent un certain prestige, qui entraîne un nouveau statut au sein de la famille voire au-delà. Ce prestige se met notamment en scène lors des retours au pays durant les vacances scolaires et à Noël, périodes durant lesquelles les « bushfallers »⁶⁷ sont en quête de visibilité (Nyamjoh, 2011).

Définir les contours du fonctionnement de la famille camerounaise apparaît comme une tâche bien ardue. Il existe en effet une multitude de modèles de familles, qui varient en fonction de caractéristiques locales, lesquelles reflètent l'extrême diversité culturelle, religieuse ou ethnique propre à ce pays. Néanmoins, il semblerait que certaines tendances soient toujours en vigueur au Cameroun et en Afrique subsaharienne de manière plus large, comme le souligne notamment Adepoju (1998) dans son ouvrage sur la famille africaine. Il cite notamment les compensations matrimoniales sous forme de dot, la nécessité de la perpétuation du lignage, la résistance à la généralisation de la monogamie ou la gérontocratie.

La conception élargie de la famille semble englober une large palette des tendances citées ci-dessus. Il convient toutefois de préciser, dans un premier temps, ce que nous entendons par famille étendue. Au sein d'une telle famille, l'enfant peut être éduqué, conseillé mais aussi blâmé et puni par tout un ensemble d'aînés au sein de ce même univers familial. Ce dernier dépasse le cadre de la famille nucléaire, pour englober les grands-parents ainsi que les noyaux nucléaires de certains frères et sœurs des parents, voire au-delà. Le pouvoir s'exerce par ailleurs généralement de l'aîné⁶⁸ vers le cadet.

⁶⁷ Le terme « bushfaller » s'utilise principalement dans les régions anglophones de l'Afrique centrale et de l'ouest, notamment dans le sud-ouest du Cameroun. Il désigne une personne partie à l'étranger en quête d'une vie meilleure, évoquant, de manière métaphorique, les pratiques traditionnelles de chasse et d'agriculture à distance dans la brousse – *the bush*. La figure du bushfaller émerge principalement au début des années 1990 à la suite de la crise qui sévit en Afrique. Le départ à l'étranger devient alors une solution de plus en plus essentielle afin de gagner sa vie, de contribuer à améliorer celle de ses proches et d'obtenir une reconnaissance sociale (Nyamjoh, 2012).

⁶⁸ Précisons que la compréhension du terme « aîné » dépasse largement celle que nous partageons en Occident. Ainsi, au Cameroun, un aîné peut très bien se trouver en dehors de la famille nucléaire, c'est-à-dire au sein de la famille élargie (cousins, oncles, etc.) mais également au-delà. Dans le milieu du football, Roger Milla peut par exemple être considéré comme un aîné pour les générations suivantes. En outre, bien que l'âge soit souvent déterminant dans la distinction entre aîné et cadet, il n'est pas le seul élément

La solidarité est néanmoins loin d'être un simple échange de bons procédés équilibrés et réciproques, comme le souligne Vidal (1994) dans une enquête en contexte abidjanais. L'échange est plus complexe qu'une simple transaction de biens ou de services aller-retour entre deux individus et peut même créer des situations de souffrance (Janin, 2003). Il convient également d'observer que les relations sont souvent marquées par une asymétrie, une « domination d'une personne douée de toutes ses capacités sociales sur un être humain qui lui est directement subordonné et dont l'accomplissement individuel est limité » (Viti, 2013, 59). Endetter quelqu'un en lui offrant un bien qu'il lui sera difficile de rendre est ainsi une manière d'asseoir son pouvoir, de créer une forme de hiérarchie entre deux individus. Ce qui est bien souvent perçu comme de la générosité peut en réalité se révéler être une manière de défendre son honneur, ou sa face (Goffman, 1967). La richesse est ainsi intimement liée à la capacité de redistribuer et d'en faire profiter l'entourage.

Cette apparente « solidarité » indéfectible ne doit nullement être perçue comme un acte « désintéressé ». Au contraire, la solidarité fonctionne comme un système de contraintes, basé sur le don et le contre-don, système déjà bien décrit par Marcel Mauss pour d'autres sociétés (1925). Dès lors, le don peut également être perçu comme une forme d'investissement sur l'avenir. En endettant son bénéficiaire, le donateur crée les conditions d'un soutien futur. A l'inverse, le bénéficiaire est contraint, s'il ne veut pas « briser » la chaîne de solidarité et courir le risque de s'isoler, de rendre le don reçu.

La nature du fonctionnement des relations familiales, telles que nous venons de les observer, se reproduit également à l'échelle de la communauté et de l'Etat. Une des caractéristiques d'une société de type « communautaire » (Marie, 1997) ou « précapitaliste » (Viti, 2013) est l'apparente solidarité qui marque les rapports interpersonnels. Telle qu'elle est vécue, la société de type communautaire s'explique par un long héritage culturel. Cette société trouve son explication dans une combinaison entre un contexte précolonial, où le référent du pouvoir était moins le contrôle d'un territoire que celui des gens (Bayart, 1989), renforcé par l'action de l'Etat colonial⁶⁹ et postcolonial, lequel demeure en vigueur aujourd'hui dans une large partie de l'Afrique noire.

qui désigne l'aïnesse : « Tout aîné est susceptible de devenir cadet » (Abélès et Collard, 1985). La compréhension du terme d'aîné doit en effet être entendue de manière plus générale comme une position qui « exerce une autorité sur le groupe, concrétisée par son rôle dans la redistribution des produits » (Meillassoux, 1977, 29). A l'inverse, les « cadets » rassemblent tous ceux qui travaillent pour l'aîné et lui remettent le produit de leur activité (Meillassoux, 1977, 29).

⁶⁹ Dans les années 1940 et 1950, Georges Balandier s'est par exemple attelé à décrire le fonctionnement complexe de la structure sociale de la société Fang, originaire du Gabon actuel. Il distingue trois niveaux de groupement d'appartenance : le lignage, la tribu et le clan. Au sein de ceux-ci, « les unités sociales intermédiaires s'élargissent d'une manière concentrique ; et les relations existant entre les individus

Selon Marie, « cette logique de la dette, qui est apparue comme le moteur de la solidarité communautaire, s'avère être également le moteur de la solidarité socio-politique » (Marie, 1997, 94). En l'absence d'un système de protection sociale généralisé (Viti, 2013), un vaste système « clientéliste » se substitue à l'Etat pour assumer la redistribution des biens et la protection des individus. Ce dernier fonctionne à tous les niveaux de l'échelle sociale, où toute personne qui possède de la richesse ou un poste de responsabilité se doit d'en faire profiter les membres de sa famille et de son village, voire une collectivité plus large en fonction du statut du donateur. En effet, plus celui-ci est élevé, plus le cercle des bénéficiaires s'agrandit. Alain Marie compare ainsi le système clientéliste à de multiples « chaînes de solidarité », qui, « du haut de la hiérarchie sociale organisent des relations de dépendances successives, unissant de proche en proche patrons et clients, bienfaiteurs et obligés, en bref, créanciers et débiteurs, tous liés par cette "politique du ventre" (terme emprunté à Bayart (1989)), qui n'est pas sans évoquer une solidarité de type mafieux » (Marie, 1997, 94)⁷⁰.

L'interprétation de ce large système de dépendances renvoyant au sujet communautaire se manifeste dans la majorité des travaux en sociologie des migrations africaines jusqu'au début des années 2000. En effet, « quand la migration a été appréhendée en Europe, du point de vue des acteurs, elle a été analysée, le plus souvent, en termes de réseaux migratoires », comme le souligne Bredeloup (2014, 40). Migrer est le plus souvent perçu comme le résultat de décisions collectives. Les solidarités familiales, villageoises ou religieuses sont perçues comme le support principal de ces déplacements, et le migrant comme un envoyé au service de sa communauté (Bredeloup, 2014).

Crise économique et individuation

Si le modèle du sujet communautaire décrit dans le point précédant nous a permis de nous éloigner quelque peu du modèle wébérien de l'individu autonome, il nécessite néanmoins d'être nuancé au regard des « mutations brutales qui remettent en question les structures fondamentales de la famille en Afrique » (Ela, 2003, 139). En effet, à partir des années 1980, à la suite de la crise économique qui éclate dans une large partie de l'Afrique subsaharienne, d'importants changements d'ordre politique, économique et social ont affecté le continent africain⁷¹. Les

qu'elles rassemblent, s'expriment par une « fraternité » de moins en moins réelle, de moins en moins contraignante » (Balandier, 1982, 103).

⁷⁰ L'expression camerounaise « La chèvre mange là où elle est attachée », symbolise assez bien ces liens de proximité. Elle signifie qu'un individu tire la plupart des bénéfices du milieu qui lui est proche

⁷¹ Un certain nombre de recherches mettent en avant la capacité des individus africains à opérer des choix sur des logiques moins collectives dès les années 1950 déjà. Nous pensons ici notamment aux travaux pionniers de Jean Rouch (1956), qui s'est intéressé aux déterminants psychologiques de la migration. Les travaux de Gandoulou (1989) sur les sapeurs congolais sont un autre exemple de recherches qui illustrent des prises de décisions moins collectives et économiques mais plus existentielles.

conséquences de cette crise vont notamment donner naissance à de nouvelles quêtes d'individuation⁷² (Marie, 1997) en Afrique.

La crise économique, qui touche fortement le Cameroun et une large partie de l'Afrique centrale et de l'Ouest, va avoir d'importants effets sur les rapports entre individus et communautés. Avec les difficultés économiques, il devient en effet plus difficile de payer sa « dette communautaire » mais également de s'endetter. L'impossibilité de la redistribution va ainsi mettre en péril le fonctionnement même de la « solidarité » et créer les conditions de l'émergence d'une « individuation relative » (Marie, 1997) et d'une renégociation des réseaux d'appartenance des individus (De Latour, 2007 ; Dimé, 2007, Bredeloup, 2008, 2014).

A partir de l'indépendance au milieu des années 1970, le Cameroun connaît une importante croissance économique, estimée à 4% de moyenne (Hugon, 1996), grâce, en particulier, à une économie de rente liée à l'exportation de matières premières telles que le cacao, le café et le coton (Courade, 1994). Le choc pétrolier qui touche l'ensemble de l'économie mondiale à la fin des années 1970 est souvent cité comme moment crucial dans l'avènement de la crise qui s'étend à une large partie de l'Afrique sub-saharienne. Une des conséquences de cet événement est la baisse du prix des matières premières, dont la vente permet de couvrir une partie importante des dépenses publiques des Etats africains. Face aux pertes de recette, de nombreux pays d'Afrique sont contraints d'emprunter des sommes d'argent importantes à des bailleurs de fonds, parmi lesquels le Fonds Monétaire International (FMI) et la Banque Mondiale. En contrepartie, ces derniers imposent un contrôle strict de leurs dépenses publiques, ce qui a des conséquences importantes sur l'emploi. De nombreux licenciements et l'arrêt brutal du recrutement dans la fonction publique, dont la place dans le secteur économique « formel » est particulièrement importante, vont entraîner un chômage grandissant.

Grâce à des revenus pétroliers, plusieurs pays d'Afrique centrale, dont le Cameroun, parviennent tout de même à amortir quelque peu l'impact de la récession. Ces revenus permettent d'ailleurs à l'Etat camerounais de continuer à embaucher au sein de la fonction publique durant quelques années. Néanmoins, les effets de la crise se font progressivement sentir au Cameroun, comme ailleurs en Afrique. A partir de 1985, il est même le pays d'Afrique le plus touché par la récession (Hugon, 1997). L'année 1987 est une année charnière, marquant la chute du PIB et une augmentation du chômage. C'est ainsi que, par exemple, à Yaoundé, le chômage encore insignifiant dans les années 1970, atteint 25% en 1992 (Charmes, 1996).

⁷² L'individuation peut être considérée comme un processus « de production, de reconnaissance et d'utilisation des différences spécifiquement individuelles (interprétées en termes d'attributs, de dons et de dispositions caractérielles) » (Marie, 1997, 61).

La crise économique va avoir des effets paradoxaux sur les rapports entre individus et communauté en Afrique. D'une part, elle va réduire les moyens de la solidarité communautaire et, dans le même temps, rendre celle-ci d'autant plus nécessaire et exigeante que les conditions de vie se détériorent (Marie, 1997). Loin de disparaître, ces solidarités vont se transformer et s'adapter au nouveau contexte socio-économique. Marie parle ainsi d'une quête d'individualisation « relative », laquelle sous-tend, de la part de l'individu, une lutte pour son indépendance et son autonomie, tout en « sachant que l'individualisme absolu est un leurre et un malheur, sachant que l'autonomie ne peut se penser hors d'une solidarité négociée avec autrui » (Marie, 1997, 436). Marie insiste néanmoins sur le fait que l'individu est avant tout à la recherche d'une « individuation intra-communautaire, plus que d'une véritable individualisation, puisqu'elle n'est concevable que sous condition : qu'elle soit mise au service des autres » (Marie, 1997, 107). A partir des résultats de plusieurs travaux de recherches effectués en Afrique de l'ouest (Dimé, 2007 ; De Latour, 2001 ; Bredeloup, 2014), nous souhaitons ici exemplifier les propos de Marie relatifs à la restructuration des réseaux de solidarité.

Dans le cadre urbain de la Côte d'Ivoire, on observe un « renforcement de la solidarité à l'intérieur de la sphère conjugale et familiale, l'accentuation des liens horizontaux de solidarité (entre pairs, entre personnes partageant des conditions sociales ou d'existence similaires), la valorisation des relations amicales chez les jeunes hommes et l'écartèlement entre conformité à l'exigence de solidarité et valorisation d'aspirations individuelles débouchant sur la réinterprétation ou la reconfiguration des solidarités familiales, qu'il devient difficile de reproduire de manière inconditionnelle dans un contexte social et économique en mutation » (Dimé, 2007, 167).

Dans ses travaux sur les ghettos de rue à Abidjan, Eliane De Latour (2001) souligne quant à elle l'apparition de nouveaux liens sociaux en dehors du cadre familial qui vont jusqu'à l'émergence de nouvelles formes d'« exo-communautés ». L'auteur montre de quelle manière toute une catégorie de la jeunesse en quête de l'eldorado européen s'engage dans une série d'activités illégales (vols, braquages, trafic de drogues), tout en se regroupant dans un territoire, le ghetto. De Latour n'hésite pas à comparer ce lieu, au sein duquel les jeunes s'appellent entre eux « frères et sœurs de sang », à une « métaphore familiale ». Les liens entretenus entre membres du ghetto rendent possible la construction d'une autre forme de parenté, certes symbolique, mais aux dimensions plus égalitaires que celle qui lie les membres d'une famille. Celle-ci permet ainsi aux jeunes ivoiriens de se libérer des contraintes familiales et des relations hiérarchiques qui « dérangent »⁷³. Ces jeunes, non pour autant « désœuvrés » et désolidarisés de leur famille, comme le perçoivent

⁷³ Expression fréquemment utilisée au Cameroun pour désigner un comportement qui empêche de « vivre sans soucis », un des trois statuts recherchés parmi les habitants de Douala avec le fait d'être « responsable » et d'être un « Grand » (Séraphin, 2000). L'observation de l'auteur est très certainement applicable à la population étudiée.

souvent les associations caritatives, restent en contact fréquent avec les leurs, cherchant un « court-circuit » [vers la réussite sociale], plus qu'une mise hors circuit (De Latour, 2001).

De nouvelles formes de communautés reconstruites en dehors des cercles familiaux sont également visibles dans le cadre des migrations d'aventure évoquées dans les travaux pionniers de Sylvie Bredeloup (2008, 2014). L'auteure met le doigt sur une recomposition des liens entre migrants partis seuls sur la route de l'exil. Lors de la traversée d'un désert ou d'une frontière barbelée, de tels liens permettent de constituer des groupes solidaires qui aident à mieux appréhender les dangers de la migration. Des communautés de circonstances se créent aussi lorsqu'il s'agit de partager un logement dans l'attente d'un nouveau départ en direction de l'Europe. Bredeloup fait référence à la force des « liens faibles », théorisée par Granovetter (2000)⁷⁴, pour désigner ce type de liens mobilisés par les migrants dans leur quête d'aventure. Ces nouvelles formes de liens communautaires, bien que parfois lâches et réduites dans le temps, nécessitent néanmoins, selon Bredeloup (2014), une adaptation à d'autres catégories d'individus ainsi qu'un rapprochement, à travers, par exemple, l'apprentissage d'une nouvelle langue ou la confrontation à des us et coutumes bien différents, faisant de ceux-ci des êtres « cosmopolites », au sens donné par Bruckner (1994)⁷⁵.

Travail salarié et accumulation

Nous souhaitons désormais essayer de comprendre en quoi le travail salarié, tel qu'on le connaît en Europe ou en Amérique du Nord, n'est de loin pas généralisé au Cameroun⁷⁶. Il s'agira à nouveau de nous distancier ici d'une position trop culturaliste, qui reprendrait certains préjugés, notamment ceux relatifs aux obligations sociales imposées par les structures de la parenté (Ela, 2006, 141). Il nous semble ainsi important de nous distancier d'un « homo-africanus » qui privilégierait l'esprit du don (Mauss, 1925) par opposition à l'esprit d'entreprise que partagerait l'« homo oeconomicus » défini par Weber (Ela, 2006).

Attardons nous premièrement sur la notion de travail, telle qu'elle est définie en Europe. Si dans l'Antiquité, être libre signifiait avant tout être libéré du travail (Arendt, 1958), cette signification a beaucoup évolué depuis, en particulier depuis la réforme (Weber, 2003), comme nous l'avons déjà évoqué plus haut. Dans les sociétés occidentales, le travail dépasse largement sa fonction de

⁷⁴ Selon Granovetter (2000), les liens noués avec des individus aux origines diverses (« liens faibles ») apporteraient des informations plus efficaces que ceux qui relient les individus aux membres de leur famille. A l'inverse, les liens intra-familiaux (« liens forts ») ont tendance à fournir des informations redondantes.

⁷⁵ Sur l'« être cosmopolite », se référer également aux travaux de Michel Agier (2013), selon qui l'augmentation des mobilités, plus nombreuses et plus massives, nécessite de repenser la figure du sujet.

⁷⁶ Séraphin (2000) estime que seuls 18.3% des habitants de Douala sont salariés. Les deux autres catégories principales sont les indépendants, employeurs et agriculteurs (33.7%) et les étudiants (19.2%).

subsistance, voire de voie d'accès au « salut ». En effet, celui-ci ne se limite pas à sa seule fonction économique puisqu'il possède une forte dimension sociale. L'activité professionnelle rémunérée est au fondement du lien social, représentant le lieu principal de la socialisation humaine et constituant « un facteur essentiel de la dignité, de l'autonomie individuelle et de la libération du besoin » (Viti, 2013, 51). En outre, le travail constitue également le cadre de la formation et de la structuration des identités individuelles et collectives (Dubar, 1991), même si certains travaux relativement isolés remettent cette observation en question (Rifkin, 1997).

Pour comprendre en quoi le travail peut revêtir d'autres significations en Afrique – nous pensons en particulier au travail salarié – il est essentiel de prendre en compte son historicité. Nous souhaitons particulièrement attirer l'attention du lecteur sur trois périodes importantes ayant façonné le rapport de l'individu au travail salarié en Afrique et, par conséquent, l'imaginaire des travailleurs: l'esclavage, la colonisation et la post-colonie. Les premiers contacts de nombreuses régions d'Afrique avec le travail « à l'européenne » ont lieu dans un contexte de création d'une économie mondiale par le capitalisme européen à travers les marchands d'esclaves qui débarquant sur le continent en quête de main d'œuvre à destination des Caraïbes (Eckert, 2015). Par la suite, les travailleurs africains œuvreront pour les mêmes Européens, dans la construction de leurs empires coloniaux. Cette longue histoire est marquée par l'exploitation de la main d'œuvre africaine par des colons occidentaux, mais aussi par une « soumission vaine » des premiers aux derniers. En effet, « le système colonial n'était absolument pas en mesure de contraindre les travailleurs locaux à s'investir autant que le souhaitaient les maîtres d'œuvre et les militaires, les commerçants et les missionnaires, les scientifiques et les professeurs » (Eckert, 2015, 34) ce qui s'observe également dans le domaine sportif (Deville-Danthu, 1997; Bancel, 1999).

La période de la création des États-nations africains voit ensuite la mise sur pied d'un large système de fonctionnariat au sein duquel vont pouvoir prendre place les nouvelles élites locales formées par les administrateurs occidentaux. Dans le contexte d'un système clientéliste, omniprésent au Cameroun (Bayart, 1979), l'accès à l'emploi salarié dans la fonction publique n'est cependant réservé qu'aux « évolués » qui possèdent en outre de bonnes relations. Cette « démocratisation du salariat » ne s'étend que rarement aux autres domaines de l'économie, lesquels restent, jusqu'à aujourd'hui, marqués par l'importance de leur caractère « informel »⁷⁷⁷⁸. Mais lorsque qu'elle s'y

⁷⁷ Le BIT définit le secteur informel comme un « ensemble d'unités » avec un « faible niveau d'organisation » ainsi qu'une division du travail limitée. L'emploi est plutôt occasionnel et fondé sur des liens de parentés ou des relations personnelles et sociales plutôt que sur des accords contractuels » (Kanté, 2002, 8). Cette distinction entre secteur formel et informel est néanmoins critiquée, tant les frontières entre l'un et l'autre peuvent s'avérer poreuses.

développe, à l'image du secteur de l'agro-alimentaire, les conditions de travail sont alors très pénibles, les emplois mal rémunérés et ne laissant pas de temps libre pour une autre activité rémunératrice en parallèle (Ela, 2006). Enfin, la dévaluation de l'idée même du travail prend racine dans des phénomènes plus contemporains. En effet, lorsqu'il n'est pas confisqué par les aînés, le produit du travail communautaire, en situation de crise économique, est bien souvent faiblement rémunéré (Viti, 2013). Précisons encore que, dans un contexte de dévaluation du salariat, le travail joue un faible rôle d'assignation identitaire dans l'Afrique contemporaine. Il ne constitue en effet ni un rapport social fondamental ni un facteur d'intégration sociale (Méda, 1995).

Dans une situation où « la subordination sociale continue à prévaloir sur les aspects émancipateurs du travail » (Viti, 2013, 276), le projet migratoire représente une des principales voies de sortie. Il permet en effet de résoudre le dilemme posé par cette double injonction : acquérir une reconnaissance individuelle, peu prise en compte à l'intérieur des structures familiales, mais aussi, afin de contribuer à rembourser sa « dette communautaire » (Marie, 1997), toucher un revenu. Dans un travail sur les jeunes Sahéliens, Timera (2001) a bien montré que le désir de migrer vient principalement des « cadets sociaux », dont la position au sein de la famille peut être qualifiée de subordonnée. Ainsi, dans la vallée du Sénégal étudiée par l'auteur, la production et la consommation est réservée au patrilignage, autrement dit, à la famille élargie. Au sein d'une fratrie, l'aîné s'occupe de la gestion des terres et de l'approvisionnement de toute la famille. Si les cadets bénéficient du fruit de la solidarité familiale (hébergement et alimentation) qui les empêche de tomber dans la misère individuelle, ils n'ont pas pour autant accès à la reconnaissance à laquelle ils aspirent. Ils n'ont ainsi pas accès à la gestion privée d'un terrain⁷⁹ qui leur permettrait de répondre à leurs désirs d'objets de consommation, créés par la pénétration de l'économie marchande jusque dans les zones rurales (Timera, 2001). C'est dans ce contexte que la migration, d'abord vers les zones urbaines du pays, puis vers l'étranger, est perçue comme une réponse possible à cette quête statutaire.

Si le travail salarié est certes difficilement accessible et considéré de manière négative dans une large partie de l'Afrique, comme nous l'avons mis en avant plutôt dans ce point, il n'en va pas de même des stratégies d'accumulation. A ce titre, l'apport de Warnier, et ses travaux dans les Grassfields⁸⁰, nécessite d'être souligné, puisqu'il montre bien que plusieurs modèles

⁷⁸ Le taux d'emploi dans le secteur informel en Afrique subsaharienne est passé de 66.5% en 1980 à 73.7% en 1990 (Charmes, 1998). La deuxième enquête relative à l'emploi dans le secteur informel (EESI 2), publié en 2011 par l'Institut National de la Statistique camerounais, estime même ce chiffre à plus de 90%.

⁷⁹ L'auteur précise néanmoins que des espaces privés individualisés étaient mis à disposition des cadets avant que les conditions agricoles ne se détériorent.

⁸⁰ L'appellation « grassfields » s'applique aux régions qui regroupent les habitants des hauts plateaux de l'Ouest du Cameroun, d'où sont originaires les Bamiléké et les Bamenda.

d'accumulation cohabitent en Afrique. En effet, l'auteur a mis en exergue l'importance de l'éthos de l'accumulation chez les Bamilékés. Celle-ci contraste avec la nécessité de redistribuer ses richesses auprès de ses proches, laquelle serait censée caractériser le fonctionnement des familles africaines. Au contraire, les Bamilékés se singularisent par un recours à l'austérité et à l'épargne individuelle et par l'investissement des bénéfices dans l'entreprise, ou encore par une solidarité « sélective ». Recourant rarement à l'emploi salarié, ces derniers préfèrent commencer par effectuer toute une série des métiers de rue, « considérés comme plus lucratifs et moins contraignants » (Warnier, 1993, 25)⁸¹. Certes, comme l'a d'ailleurs bien montré Warnier, le fonctionnement bamiléké ne peut être généralisé aux autres groupes culturels camerounais. Néanmoins, il est tout à fait envisageable d'imaginer que la forte présence de ces marchands et entrepreneurs en zone urbaine, et notamment dans le milieu des affaires doualais, a une influence non-négligeable sur le fonctionnement d'une partie de la population. En mettant en évidence les stratégies d'accumulation au sein de la population bamiléké, Warnier contribue à nuancer l'a priori longtemps partagé selon lequel les populations africaines seraient plutôt enclines à redistribuer leurs richesses⁸².

L'exemple de Warnier est intéressant à un autre titre. En effet les stratégies d'accumulation sont accompagnées d'une recherche de visibilité et de prestige ainsi que d'une lutte pour la reconnaissance, lesquelles s'observent notamment lors des rituels de funérailles (Mouaffo, 1994). De tels événements sont l'occasion pour les élites qui ont réussi en affaire d'exhiber leurs signes de richesse et de renforcer leur position dans leur chefferie d'origine. Loin de représenter un « gaspillage lié au système de réciprocité et de redistribution » (Ela, 2006, 190), comme l'a également montré Vidal en Côte d'Ivoire (1991), les sommes considérables investies dans l'organisation de funérailles font partie d'un « processus d'intégration de l'individu dans la société » (Ela, 2006, 193). En territoire bamiléké, les pressions familiales sont fortes, comme partout ailleurs (Miaffo et Warnier, 1993). Dès lors, de telles dépenses doivent être perçues « comme des investissements dans les réseaux sociaux qui peuvent entretenir cette confiance nécessaire aux relations économiques ou politiques » (Ela, 2006, 193). Miaffo et Warnier (1993) font également allusion à toute une série de « parades » afin de faire face à la désaccumulation. Les deux auteurs mettent notamment en avant la stratégie de l'évergétisme, qui consiste à

⁸¹ L'éthos bamiléké s'explique tant par des conditions structurelles, telles que la pression sur les terres expliquant la nécessaire émigration des cadets et le besoin d' « assurer leur survie à la force du poignet » (Warnier, 1993, 37), que par des arguments de type culturalistes, puisque « dès l'enfance, ils sont conditionnés pour le commerce et la compétition » (Warnier, 1993, 38).

⁸² Plusieurs auteurs anglo-saxons ont également mis en avant la diversité des stratégies d'épargne ailleurs en Afrique, à l'aide d'exemple en Afrique du Sud (Makhulu, 2010) ou en Gambie (Shipton, 1995).

l'accomplissement d'actes de générosité destinés à la communauté au sens large (construction d'une école, d'un dispensaire,...) permettant de contribuer à « payer sa dette communautaire.

1.5. Problématique

A la suite de ce détour théorique, nous sommes en mesure de formuler l'objectif principal de ce travail, lequel consiste à comprendre de quelle manière se met progressivement en place le passage à l'après-carrière des footballeurs camerounais. Cet objectif principal se décline en deux grands questionnements qui structurent ce travail. Quelles formes prennent les conversions des jeunes camerounais au métier de footballeur ? Quels sont les moyens mis en œuvre pour faire face à la fin de carrière afin de retrouver une activité lucrative ou du moins une stabilité ?

Au fil de notre travail, une hypothèse principale s'est détachée: la fin de la carrière provoque chez une majorité de joueurs une injonction contradictoire, qui nécessite d'importantes adaptations. Le terme d'injonction contradictoire – également formulé « injonction paradoxale » ou encore « double contrainte » – a dans un premier temps été théorisé par Bateson et al. (1959), afin de comprendre les causes pouvant mener à la schizophrénie. Ce terme a par la suite été utilisé par Watzlawick et al. (1972) dans le domaine de la communication. Il désigne une paire d'injonctions paradoxales consistant en ordres destinés à quelqu'un qui ne peut en satisfaire un sans violer l'autre. Un exemple classique de double contrainte est un panneau de circulation au milieu duquel serait écrit « ne lisez pas ce panneau ».

La première double contrainte auxquels les joueurs doivent faire face est l'obligation d'arrêter de pratiquer le football tout en restant largement convertis à cette pratique. A celle-ci d'ajoute le deuil du rôle de redistributeur envers un large collectif. Tout comme un prêtre, ne se « défroque » pas facilement (Suaud, 1974), il semblerait que les footballeurs camerounais restent très largement converti à leur pratique, même au-delà de leur carrière sportive. Ce constat est d'autant plus valable lorsque l'horizon d'attentes est étendu.

Comme nous l'avons déjà mentionné précédemment, les travaux sur l'après-carrière des sportifs d'élite se sont particulièrement intéressés aux athlètes européens et nord-américains. Les conditions d'accès à la carrière footballistique ainsi que celles de sa sortie sont par conséquent essentiellement centrées sur l'individu, qui fait des choix, qui mobilise ses réseaux, utilise ses ressources mais qui subit relativement peu de contraintes externes de la part de son environnement, si ce n'est celle de réussir à trouver sa voie. Dès lors, les contraintes sont plus internes, liées à ses propres croyances. Lors de la sortie, le sportif d'élite européen éprouverait ainsi une certaine difficulté à se détacher d'un « métier de vocation » ; il se sentirait emprisonné dans un

« monde à part ». Sans remettre en question les acquis des travaux sur les reconversions de sportifs d'élite issus de pays occidentaux, un élément, en lien avec la population étudiée, nous semble particulièrement important à questionner : les rapports entretenus entre l'individu et son entourage.

Ainsi, en validant cette hypothèse, il nous sera plus aisé de cerner les motifs expliquant le spectre limité des différentes après-carrières possibles ainsi que, aux yeux des sportifs, son caractère peu prioritaire. Cet argument nous permettra dans un second temps de faire voir, d'une part, les raisons pour lesquelles les joueurs privilégient, durant l'entretien, une valorisation de leur parcours de footballeur plutôt que de leur après-carrière. D'autre part, cela contribuera à saisir le poids de la conversion, autrement dit les causes rendant compte de la volonté des anciens footballeurs à demeurer dans l'univers footballistique en fin de carrière, en devenant par exemple entraîneur, et ce souvent indépendamment du prix qu'il leur en coûtera et du risque de ne pas pouvoir en vivre.

Nos premières observations ont mis en évidence l'impossibilité d'appréhender de manière unique et universelle les conditions d'apprentissage du football, le métier de sportif d'élite ainsi que, plus tard, leur réinsertion professionnelle. Au contraire, les récits récoltés mettent en lumière le rôle du collectif au sein des parcours de vie des joueurs, et ce, tout au long de leur carrière.

L'après-carrière semble donc engendrer une injonction contradictoire, en raison des contraintes pratiques et symboliques. Cette transition biographique rend pour ainsi dire impossible la réalisation conjointe de ce qui jusque là allait de pair : une conversion au football vécue comme un projet collectif, qui garantit la possibilité de redistribuer ses revenus aux membres de sa famille élargie. La réinsertion professionnelle semble nécessiter une dé-conversion, par rapport à son statut de sportif d'élite et à son rôle au sein de la communauté d'origine. En effet, au-delà de la difficulté de se défaire d'une conversion sportive, les attentes collectives des différents acteurs de cette dramaturgie rendent la rupture très difficile, au profit du choix de la prolongation de la conversion en interne (Guiot et Ohl, 2008), soit en restant dans l'univers sportif.

Ce travail vise d'une part à identifier les « éléments communs récurrents au fil des différents récits » (Heinich, 1999, 180). Il s'agira néanmoins également d'identifier la singularité des expériences des individus rencontrés. En effet, la diversité des profils des joueurs, de leur parcours sportif et des rapports entretenus avec leur entourage implique diverses stratégies d'adaptation au défi que représente la fin de carrière.

1.6. Méthodologie

Les données récoltées sont issues d'un travail de terrain principalement basé sur des entretiens sous la forme de récits de vie. Ces derniers ont néanmoins été complétés par un travail ethnographique effectué entre 2011 et 2014, principalement dans la région parisienne et au Cameroun. Avant de nous intéresser en profondeur à notre démarche de recueil d'informations, arrêtons-nous sur notre population d'enquête.

1.6.1. Définition de notre échantillon

Les vingt-neuf anciens joueurs représentés dans notre échantillon principal sont tous d'anciens⁸³ footballeurs professionnels masculins camerounais (*Annexe 1*). Précisons que le terme « professionnel » doit être interprété dans son acceptation volontairement étendue mais également limitée, comme une activité dont les revenus qui y sont associés permettent au joueur de gagner sa vie, sans avoir recours à une autre alternative professionnelle. Dès lors, être un « ancien » joueur, ne signifie pas forcément que l'activité footballistique ne fait plus partie du quotidien de celui-ci mais qu'elle n'est plus considérée comme la source principale de revenus⁸⁴.

Ce travail n'a pas pour but la recherche d'une représentation statistique des carrières et après-carrières de footballeurs camerounais mais une mise en évidence, à travers une démarche compréhensive, de la diversité de leurs profils. Cette option méthodologique contribue à mettre en valeur la diversité des situations vécues. Nous nous référons ici en particulier au principe de « diversification interne », tel qu'il est défini par Pirès, soit le fait de « donner un portrait global, mais seulement à l'intérieur d'un groupe restreint et homogène d'individus » (Pirès, 1997, 65). L'homogénéité apparente de notre panel masque ainsi un certain nombre de caractéristiques qui distinguent fortement les joueurs les uns des autres. Parmi celles-ci, trois vont avoir une influence particulièrement importante sur leur profil de carrière : l'âge, le parcours migratoire et le niveau de jeu.

Premièrement, l'âge des joueurs détermine le contexte socio-politique dans lequel ces derniers ont grandi et évolué. Les plus anciens ont mis un terme à leur carrière avant la fin des années 1980 alors que les plus jeunes ont encore joué dans les années 2000. A quelques reprises, nous

⁸³ Il est difficile de déterminer de manière précise si les joueurs sont encore en train de jouer ou non, étant donné que la frontière entre carrière et fin de carrière est rarement fixée à une date précise. Bien souvent, les joueurs passent par une phase « tampon », durant laquelle ils jouent en parallèle à une autre activité, relative ou non au football.

⁸⁴ Au sein de notre échantillon, trois joueurs font néanmoins exception : Sandro, Siméon et Jules. Le contrat de Sandro, engagé par un club dans la région de Rouen, inclut également l'encadrement d'une équipe junior. En outre, certains joueurs à l'image de Jules ou de Siméon, sans contrat au moment de l'entretien, n'ont pas totalement fait un trait sur leur carrière.

distinguerons les « Aînés », nés entre 1952 et 1972 des « Cadets », nés à partir de 1973. Le contexte économique dans lequel ils ont grandi semble particulièrement différencier les deux catégories de joueurs. Les premiers ont bénéficié d'une certaine vigueur économique prévalant dans le pays jusqu'à la fin des années 1980, et qui permettait à de nombreuses entreprises publiques ou parapubliques d'intégrer des footballeurs à leur structure, tout en leur donnant la possibilité de jouer en parallèle. A la fin des années 1980, la crise économique qui affecte fortement le pays, et en particulier le secteur public, change radicalement la donne. En effet, à partir de ce moment là, envisager une carrière de footballeur au Cameroun devient pour ainsi dire inconcevable.

Les parcours migratoire des joueurs rencontrés varient également fortement d'un individu à l'autre. Soulignons que la grande majorité des joueurs sont également des migrants puisque seuls quatre joueurs, tous nés avant les années 1970, ne sont jamais partis jouer à l'étranger. Précisons encore que l'Europe n'est pas le seul continent d'émigration : onze joueurs ayant également évolué en Asie, en Amérique du Sud ou ailleurs en Afrique.

Enfin, le niveau de jeu atteint n'est pas le même pour tous les individus rencontrés. Certains joueurs comme Éric ou René possèdent deux Coupes du monde à leur actif, alors que, à l'inverse, Jules n'a jamais fait partie de l'équipe nationale et a essentiellement joué dans des clubs européens amateurs. Si, à l'exception de Jules, tous les anciens joueurs ont évolué en première division camerounaise, seuls 17 ont fait partie d'un club européen de première division. Enfin, 14 d'entre eux possèdent au moins une sélection en équipe nationale alors que 11 ont participé à une Coupe du monde.

La sélection des individus questionnés s'est faite via la méthode « boule de neige » ou « snowball method » (Patton, 1990), également nommée. Les premiers joueurs rencontrés ont ainsi été interrogés sur d'éventuels autres individus ayant un profil quelque peu différent du leur, et qui accepteraient de nous répondre. Le premier joueur rencontré a été Adam, dont le contact nous a été transmis par Raffaele Poli, ayant travaillé sur les parcours migratoires de footballeurs camerounais vers la Suisse⁸⁵. Rapidement, nous sommes entré en contact avec Éric, ancien international camerounais et figure importante de la diaspora camerounaise dans la région parisienne. Ce dernier nous a mis en contact avec un nombre important de joueurs établis dans la région parisienne. Néanmoins, afin de garantir une diversité des profils, nous avons cherché à diversifier au maximum nos sources. Nous avons également pu obtenir plusieurs contacts à travers le Syndicat des footballeurs camerounais (SYNAFOC), basé à Douala, à travers plusieurs

⁸⁵ Poli R. (2004). *Les migrations internationales des footballeurs. Trajectoires de joueurs camerounais en Suisse*. Neuchâtel : CIES.

intermédiaires : un enseignant de l'Institut des Relations Internationales du Cameroun, un journaliste du quotidien « Le Jour » à Yaoundé, ainsi que des amis vivant à Yaoundé.

1.6.2. Une démarche socio-anthropologique

Bien que centrée sur une catégorie de footballeurs africains relativement restreinte – les footballeurs sont originaires d'un seul pays - cette étude révèle certainement des tendances visibles également ailleurs, en particulier en Afrique centrale et de l'Ouest. Néanmoins, il est important de se détacher d'une vision « numérique » de la généralisation pour la penser de manière « empirico-analytique », autrement dit, retenir, à partir d'un cas précis, une série de clés qui permettent de comprendre plus facilement d'autres cas (Pirès, 1997).

Notre démarche se veut socio-anthropologique, dans la mesure où nous nous sommes retrouvés dans l'obligation de prendre en compte le cadre structurel dans lequel s'inscrivent les pratiques des anciens joueurs mais aussi leur imaginaire, comme le préconise Warnier (1993). L'un et l'autre se complètent. Les actions des footballeurs camerounais s'inscrivent dans un cadre macro-social sur lequel ils n'ont que peu d'emprise. Ils ne sont effectivement pas en mesure de modifier les structures du système scolaire et de l'emploi au Cameroun, lesquelles sont caractérisées par un fort clientélisme, tout comme celles du football professionnel, qui s'est développé principalement en Europe. Néanmoins, ces configurations n'expliquent pas l'action individuelle. Celle-ci répond également à une recherche de satisfaction de ses propres désirs, qui eux découlent de valeurs, codes, et habitudes, influencés par le contexte culturel, que seule une approche anthropologique permet de bien saisir.

Les données de ce travail sont issues d'un travail d'ethnographie multi-situé (Marcus, 1995), effectué au Cameroun, en France et en Suisse entre 2011 et 2014, comme le montre la *Figure 1* sur la page suivante.

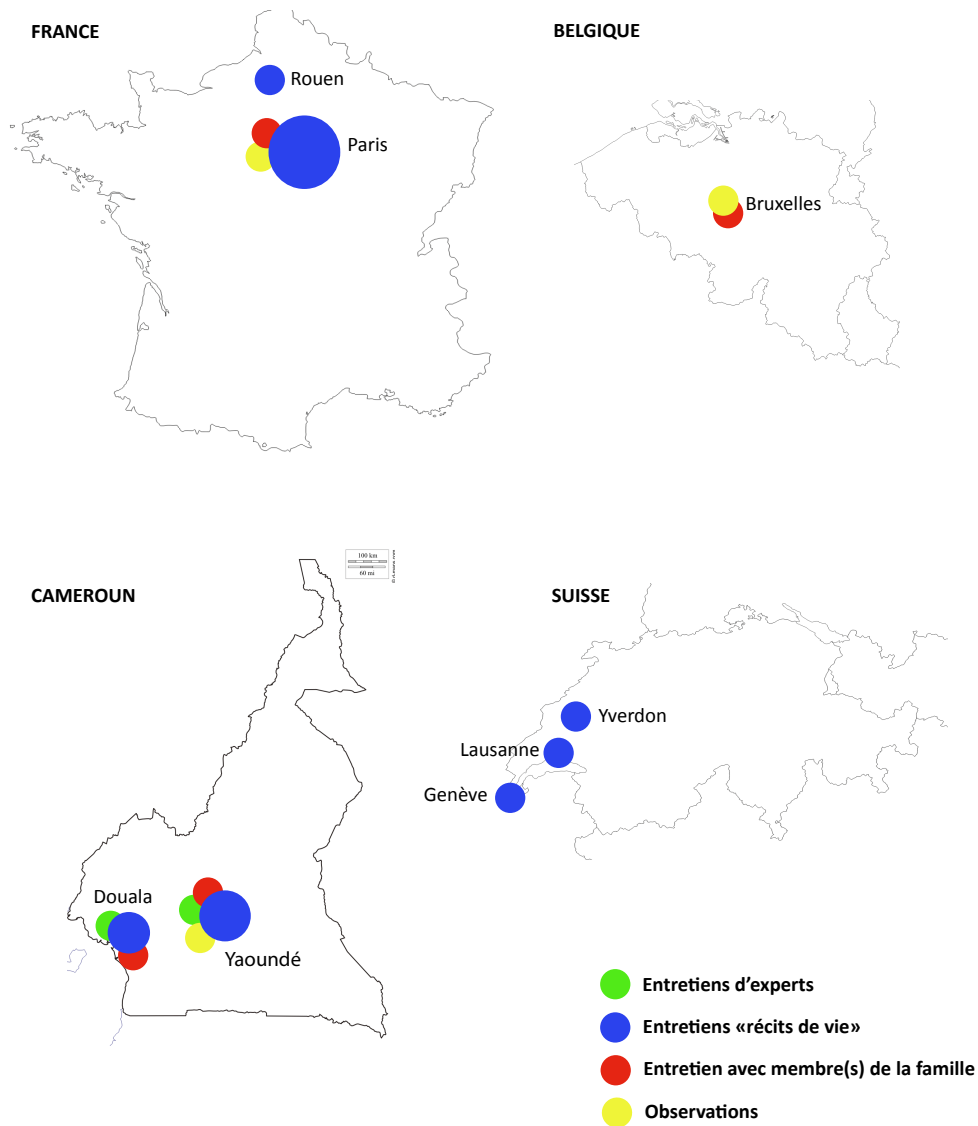


Figure 1: Localisation du travail de terrain en fonction du type de données récoltées

Notre méthode, s'est affinée au gré de la récolte de données, respectant ainsi une démarche d'enquête inductive (Glaser et Strauss, 1967). Dans un premier temps, nous nous sommes engagé dans un travail de recueil de récits de vie auprès d'anciens footballeurs camerounais. Un important travail d'ethnographie est venu s'ajouter à nos entretiens, nous permettant ainsi de nous rapprocher le plus possible des réalités du vécu des anciens joueurs. Une observation, parfois participante, a ainsi été mise en place dans la région parisienne, auprès d'une association de footballeurs camerounais « retraités » du football. Enfin, nous avons entretenu des relations plus régulières avec trois anciens joueurs rencontrés en France ainsi qu'avec plusieurs membres de leur famille rencontrés à la fois en France et au Cameroun.

Récits de vie avec des anciens footballeurs camerounais

Notre travail se base sur la récolte et la retranscription de 29⁸⁶ entretiens sous la forme de récits de vie (Bertaux, 2006) menés avec d'anciens footballeurs camerounais. Treize entretiens ont été effectués au Cameroun, treize également en France, principalement en banlieue parisienne et trois en Suisse. La durée des entretiens s'élevait de 1h15 à quatre heures, avec une moyenne se situant autour de deux heures, constituant ainsi un total d'environ 60 heures d'entretiens. La sensibilité du sujet de l'après-carrière ainsi que la difficulté d'accéder aux joueurs donnait en effet du crédit à une démarche qualitative. Durant les entretiens, nous avons pris soin de chercher à traiter certaines hypothèses de travail, tout en laissant le plus possible l'interlocuteur se raconter, sous la forme de récits de vie, lesquels visent à comprendre l'histoire vécue par une personne et le récit qu'elle peut en tirer (Bertaux, 2006). Ces récits de vie sont structurés autour d'une succession temporelle d'événements, de situations, de projets et d'actions qui en résultent ; cette suite en constitue en quelque sorte la colonne vertébrale.

Par ailleurs, la méthode des entretiens sous la forme de récit de vie était plus à même de s'adapter à notre approche en termes de carrière (Hughes, 1958, Becker, 1985) qui implique de retracer l'engagement des joueurs dans la pratique footballistique, leur éventuelle « conversion » (Suaud, 1978) et, enfin, leur reconversion. Tout en respectant une certaine chronologie, nous avons cherché à comprendre de quelle manière s'articulent trois types de « carrières » au sens de Becker (1985) : la carrière sportive, la carrière sociale (impliquant les relations familiales et interpersonnelles) et la carrière professionnelle (incluant la scolarité, les études et le monde du travail). Un accent particulier a été mis sur les transitions d'une étape de vie à une autre, sur les « turning point » (Becker, 1985), révélateurs des changements identitaires objectifs et subjectifs ainsi que des adaptations nécessaires pour faire face à de nouvelles situations. Cette démarche se voulait volontairement peu directive, cela afin de favoriser l'émergence d'hypothèses nouvelles (Glaser et Strauss, 1967), et d'éviter de « présupposer une théorie qui serait ensuite vérifiée sur tel ou tel terrain » (Demazière et Dubar, 1997). Les données ainsi récoltées devaient fournir les informations nécessaires à la compréhension des principales étapes des carrières des joueurs, et notamment celles de l'après-carrière.

Au cours des entretiens, et ce dans le but de croiser les récits, nous avons également essayé d'obtenir un maximum d'informations relatives à d'autres joueurs camerounais « retraités ». En tant qu'intervieweur, notre rôle était avant tout de relancer nos interlocuteurs sur les événements

⁸⁶ Nos données se basent néanmoins sur 29 entretiens. En effet, dix interviews effectués au Cameroun en 2012, et en partie retranscrites, ont été perdues à la suite d'un cambriolage (!) à notre domicile en 2013. Néanmoins, les pertes liées à cette mésaventure ont pu être largement compensées lors de notre deuxième terrain au Cameroun, en 2014.

clés structurant leur carrière. Nous avons mené l'entretien en prenant en considération les trois plans cités plus haut et tenté d'encourager nos vis-à-vis, en évitant autant que possible d'influencer la direction de la discussion, à mettre en avant les éléments apparaissant à leurs yeux, les plus porteurs de sens dans l'application de leur après-carrière. Cette recherche permanente de souplesse, nous a permis de mettre en lumière les éléments qui, selon nous, semblaient être les plus aptes à expliquer les parcours des joueurs, ainsi que des thématiques auxquelles nous n'avions dans un premier temps pas pensé.

Nous nous sommes efforcé de retranscrire de la manière la plus fidèle les entretiens effectués, nécessitant ainsi parfois, dans un deuxième temps, le soutien de personnes d'origine camerounaise. En effet, si tous les entretiens ont été effectués en français, cela ne nous a pas empêché de nous heurter à des mots, expressions et autres tournures de phrases qui seraient restées incomprises sans l'aide précieuse de plusieurs « interprètes » : collègues camerounais de l'IMAF, étudiants camerounais rencontrés durant nos terrains en Afrique et d'autres membres de notre réseau d'amitié à Yaoundé.

En outre, le recours à l'outil d'analyse de données qualitatives NVIVO nous a été d'une grande utilité dans le stockage, l'organisation et le traitement des données. Près d'une centaine de thématiques et de « sous-thématiques » ont été classées dans trois grands « nœuds » (avant, pendant et après). Ainsi, à titre d'exemple, les récits faisant allusion à la place du sport dans la famille d'origine des joueurs ont été rangés dans une sous-thématique de la thématique « famille », elle-même partie du nœud « avant la carrière ».

Entretiens d'experts

En parallèle aux entretiens menés auprès des anciens joueurs, nous avons également rencontré, entre Yaoundé et Douala, plusieurs personnalités influentes dans le football camerounais. Ces rendez-vous nous ont notamment permis d'obtenir des informations importantes sur le contexte socio-historique du football au Cameroun.

Grâce à un ancien Ministre du Canton du Jura ainsi qu'au soutien de l'ambassade de Suisse au Cameroun, nous avons notamment été en mesure de nous entretenir avec Iya Mohammed, alors Président de la Fédération camerounaise de football (FECAFOOT) et en campagne pour un second mandat à la tête de l'institution. Nous avons également pu nous entretenir avec Dominique Wantsi, membre du Bureau du Développement de la FIFA à Yaoundé, Jean Keller, directeur des projets de la Fondation Roger Milla. Nous avons en outre eu l'occasion de mener de longues discussions avec

Alain Betsi, auteur de plusieurs ouvrages sur le football camerounais⁸⁷, en 2012 puis en 2014 à Yaoundé. Ce dernier nous a mis en contact avec David Mayebi, alors président du Syndicat des footballeurs camerounais (SYNAFOC). Nous avons également eu diverses occasions d'échanger avec Tolo Ze Norbert, un enseignant à l'Institut National de la Jeunesse et des Sport (INJS), également doctorant en sociologie et ancien joueur professionnel camerounais, en particulier lors d'un colloque scientifique que nous avons organisé en partenariat avec l'Institut des Mondes Africains (IMAF) à Yaoundé en 2014⁸⁸.

Entretiens informels et observations

Comme nous l'avons déjà évoqué plus tôt⁸⁹, les premiers résultats de notre enquête nous ont poussé à compléter les entretiens, afin d'être dans un second temps, en mesure de mieux les analyser. Le temps relativement limité consacré à l'entretien offrait effectivement la possibilité au joueur de garder la face, en évitant, souvent de manière subtile, de parler des éléments qui (le) dérangeaient. Mais plus que la brièveté de l'échange, il nous semble que l'asymétrie de la relation intervieweur-interviewé ait pu poser problème. Comment, en effet, ne pas percevoir une certaine violence symbolique derrière cet échange entre, d'un côté, un homme noir, parfois déclassé socialement, et de l'autre, un universitaire blanc, travaillant sur la « reconversion »⁹⁰, étape de vie par laquelle l'interviewé n'est pas forcément passé ? La brièveté et le cadre de l'échange réduisaient considérablement ma possibilité d'entrer dans une relation de confiance avec les joueurs, qui leur aurait permis de se « livrer » de manière plus approfondie et détaillée sur leur situation de vie actuelle.

En conséquence, un important travail ethnographique, incluant entretiens informels et observation, est venu s'ajouter aux entretiens. Notre immersion dans le « monde » des footballeurs camerounais avait pour but principal de nous fournir de meilleures clés d'interprétation pour les récits enregistrés. En effet, malgré les difficultés rencontrées lors de la récolte des entretiens, nous ne souhaitons pas pour autant nous éloigner d'une analyse de parcours individuels.

Nos observations ethnographiques ont principalement été réalisées en 2014. Au bénéfice d'une bourse de recherche financée par le Fond national de la recherche scientifique en Suisse (FNS), nous avons pu nous consacrer pleinement à notre travail de thèse durant une année entière. Au-

⁸⁷ Betsi, A. (2010). Histoire controversée des fédérations de football au Cameroun. De l'arbitraire à l'esprit cupide 1934 – 2000 (Yaoundé, Nnâ Maria) et Betsi, A. (2013). Les crimes du football camerounais (Yaoundé, Nnâ Maria)

⁸⁸ Source : Calenda [en ligne], <http://calenda.org/297232?lang=en>

⁸⁹ Se référer au paragraphe 1.1.3 : « Entre impasse et adaptation de nos outils d'enquête »

⁹⁰ Si nous avons pris le parti d'utiliser le terme « après-carrière » dans ce travail, pour les raisons évoquées plus tôt, nous avons régulièrement approché nos acteurs en parlant de la reconversion, dont l'usage est plus communément accepté.

delà de nos engagements au sein de l'Institut des Mondes Africains (IMAF) de l'École des Hautes Etudes en Sciences Sociales (EHESS) et de nouveaux entretiens effectués, nous avons eu l'occasion de mener notre enquête en banlieue parisienne entre les mois de janvier et de juin, puis entre octobre et décembre. La deuxième partie de notre démarche ethnographique a été réalisée entre juillet et septembre 2014 au Cameroun.

Ce travail ethnographique, qui comporte environ 200 heures d'observation, peut être divisé en trois parties. A savoir, un travail longitudinal comprenant une multiplication de rencontres informelles avec certains anciens joueurs également rencontrés en entretien, l'organisation de discussions informelles avec les membres de la famille de certains joueurs ainsi qu'une observation, parfois participante, lors d'événements divers rassemblant des anciens footballeurs camerounais.

Premièrement, nous avons essayé de revoir le plus fréquemment possible, dans un cadre informel, des joueurs rencontrés en entretien. Chacune de ces rencontres avaient pour objectif de nous rapprocher d'une relation amicale avec les anciens joueurs, durant laquelle nos interlocuteurs ont, parfois, mis de côté le masque porté durant l'entretien. En effet, l'entretien informel est un outil qui a notamment fait ses preuves dans le cadre de recherches portant sur des catégories de population prolétaires ou sous-prolétaires (Whyte, 1996 ; Aquatias, 1998 ; Bruneteaux et Lanzarini, 1998). Celui-ci nous semble également être applicable aux footballeurs camerounais, non pas forcément à cause de leur appartenance à cette même catégorie de la population, mais pour la situation dans laquelle ceux-ci se retrouvent fréquemment en fin de carrière, à savoir celle d'un déclassement social. Tout comme les jeunes banlieusards interrogés par Bruneteaux et Lanzarini, certains joueurs rencontrés se retrouvaient incapables d'« étaler une "trajectoire", une "carrière", notion qui impliquent un processus d'accumulation » (1998, 160) lorsque la discussion s'orientait sur l'après-carrière, étant donné l'absence d'expériences professionnelles post-footballistiques.

A l'inverse, l'entretien informel possède la capacité de dépasser l'affrontement entre deux mondes qui a lieu durant un entretien « classique », en créant une situation de commune humanité. Pour ce faire, les auteurs conseillent plusieurs postures que nous avons également prises à notre compte. La première est la conversation orientée, qui permet d'assimiler la discussion à un échange plus « ordinaire ». La deuxième est l'acceptation de la rupture de cadre, par exemple en autorisant la présence d'une tierce personne durant la discussion. Enfin, la dernière est la création d'une relation d'humanité, qui peut notamment être mise en place en développant une importante empathie vis-à-vis de notre interlocuteur, par exemple en lui demandant de relater avec précision ses plus grands exploits sportifs.

Nous avons, en particulier, noué une relation de proximité avec Éric, Gilbert et Jules, rencontrés régulièrement entre 2012 et 2015, dans la région parisienne voire également au Cameroun. Éric, qui fait partie des premiers joueurs interrogés, a joué un important rôle de personne-ressource. A la suite de notre première rencontre, chez lui en banlieue parisienne, nous avons été amené à le voir régulièrement, notamment pour bénéficier de son carnet d'adresse. Il nous a ainsi mis en contact avec plusieurs anciens joueurs de même qu'avec son épouse. Nous avons également rencontré Éric à deux reprises lors de notre deuxième séjour au Cameroun. Quant à Gilbert, nous sommes entré en relation avec lui sur les conseils d'un autre ancien joueur. Nous l'avons vu pour la première fois sur son lieu de travail, dans les bureaux du service des sports et sommes, par la suite, restés en contact régulier. Nous sommes ainsi retourné le rencontrer à son domicile en Normandie à deux reprises, à la suite de notre séjour au Cameroun. Enfin, Jules est le dernier joueur avec qui nous avons entretenu des contacts réguliers, principalement en 2014. Nous avons lié connaissance avec ce dernier lors de rencontres de football hebdomadaire entre Camerounais à Saint-Denis, en banlieue parisienne. Progressivement, nous avons pris l'habitude de faire les trajets ensemble. Jules nous a mis en contact avec sa mère, que nous avons rencontrée au Cameroun durant l'été 2014.

Un régulier travail d'observation, parfois participante, au sein de réseaux d'anciens joueurs, a également été mis en place. Celui-ci s'est notamment matérialisé par une participation régulière aux évènements organisés par une association d'anciens footballeurs camerounais, basée dans la région parisienne. Répondant à l'invitation d'Éric, nous avons notamment participé à deux tournois de football. Au-delà de nos grandes difficultés à suivre le rythme imposé⁹¹, ces quelques expériences d'insider (Becker, 1985) ont très rapidement permis de changer le regard porté sur nous au sein de la communauté des anciens joueurs. Nous avons également assisté aux funérailles⁹² d'un joueur camerounais et de la mère d'un ancien joueur. Les rencontres effectuées lors de ces moments nous ont permis d'obtenir la confiance de nos interlocuteurs, qui se sont ainsi livrés plus facilement en face à face. De longues heures d'observation ont également été effectuées au Cameroun, notamment lors des funérailles d'un ancien international, ou de soirées réunissant d'anciens joueurs en voie de s'organiser en association. Enfin, au printemps 2014, nous avons participé à six reprises à des matchs de football à Saint-Denis, organisés les dimanches soirs par une association composée principalement de Camerounais en situation administrative irrégulière. Nous y avons notamment rencontré Jules, qui fait partie de notre échantillon de joueurs, et effectué plusieurs entretiens informels.

⁹¹ Notre pratique du football en club se limite à une quinzaine d'années de pratique au niveau amateur en Suisse, principalement au sein de classes juniors.

⁹² Loin de correspondre aux cérémonies funéraires auxquelles nous pourrions être habitués en Suisse ou en France, les funérailles camerounaises comportent une partie festive, propice aux discussions informelles, dans un cadre détendu.

Enfin, lors de notre deuxième séjour au Cameroun, nous avons fait la connaissance des membres de la famille élargie de quatre anciens joueurs : Éric, Gilbert, Jules et Adam . Ces derniers ont notamment questionnés sur les rapports entretenus avec le joueur absent de leur quotidien. Certains décalages entre les joueurs et les membres de leur famille, lesquels illustraient certaines divergences de points de vue entre les différents membres d'une famille, voire parfois certains conflits latents, ont ainsi pu être observés.

Des contacts fréquents ont été entretenus avec Amélie, la nouvelle femme d'Éric, lors d'un repas pris en commun en compagnie d'Éric, mais aussi seul à seul. Une relation d'amitié a rapidement été créée avec elle, ce qui nous a amené à nous revoir à quelques reprises, au domicile du couple, ou lors de soirées organisées par la communauté camerounaise. Durant notre deuxième séjour au Cameroun, nous avons décidé d'enquêter auprès des familles de trois joueurs. Le frère aîné de Gilbert nous a notamment pris « sous son aile », et nous a présenté à une large partie de la famille, notamment lors d'un week-end au « village ». Nous avons également logé durant une semaine entière au domicile d'un autre frère de Gilbert à Douala. Enfin, nous avons eu à deux reprises des contacts avec la mère d'Adam, toujours à Yaoundé.

1.7. Plan du travail

Ce travail est divisé en six chapitres qui, de manière chronologique, retracent l'engagement des joueurs dans leur carrière de footballeur. Chaque chapitre est divisé en sections puis en paragraphes et, enfin, en points.

Dans le deuxième chapitre, nous chercherons à identifier les conditions initiales de l'apprentissage du goût pour le football. Alors qu'en Europe la famille proche joue un rôle très fort dans la conversion au sport de haut niveau dans les premières années de la vie d'un joueur, la situation est différente au Cameroun : les premiers intermédiaires de socialisation sont souvent un membre de la famille élargie. Nous verrons que de nombreux joueurs cherchent à minimiser le rôle de ces intermédiaires de socialisation, afin de valoriser une forme de « réussite par soi-même ».

Nous observerons, dans le troisième chapitre, que l'apprentissage du goût pour le football semble être le fruit de relations entretenues avec un ensemble de « faiseurs de talents », représentés par des coéquipiers, des enseignants, des amis ou des aînés du quartier, qui vont jouer un rôle dans l'inculcation de la vocation. En parallèle, les jeunes joueurs entrent dans une première relation de dépendance, vis-à-vis de ces « autres significatifs » (Mead, 1963).

Le quatrième chapitre s'intéresse au rapport entretenu par les joueurs avec l'école et le monde professionnel. Il met en avant une différence relativement importante entre générations. En effet

les joueurs qui ont fait carrière avant la crise qui sévit à la fin des années 1980 bénéficient de conditions structurelles avantageuses leur permettant d'étudier ou de travailler en parallèle. A partir de la fin des années 1980, nous verrons que les abandons scolaires sont plus fréquents, dans un contexte où la carrière scolaire ne garantit plus seule l'accès à l'emploi. En outre, Les joueurs justifient leur choix de se lancer dans le football en faisant allusion à la possibilité de subvenir aux besoins de la famille.

Nous souhaitons, dans le cinquième chapitre, focaliser l'attention sur les processus d'élection qui renforcent la conversion au football, ainsi que sur le risque de fragilisation de leur capital sportif. Un sentiment d'être « élu » va particulièrement être atteint lors d'un transfert en Europe puis, lorsqu'un joueur rejoint un club de plus grande renommée ou, enfin, en intégrant l'équipe nationale. Chacun de ces événements favorise l'accumulation d'un « capital de prestige » (Papin, 2007), mais aussi un sentiment d'individuation. Nous verrons néanmoins que le capital sportif des joueurs est largement contrôlé par les clubs et les agents, qui ont un important pouvoir sur les trajectoires de ces sportifs. Leur position de force est d'autant plus centrale que le capital physique des joueurs est fragile, vu l'intensité et la répétition des charges de travail. Enfin, le réseau social des joueurs migrants, construit essentiellement au sein de leur réseau communautaire, n'offre de loin pas toujours le soutien espéré.

Le sixième chapitre met en évidence la création d'un projet collectif. Nous souhaitons interroger la nature des relations de solidarité entre les joueurs et les membres de leur famille élargie. Nous verrons que celle-ci prend des formes très diverses d'un individu à l'autre. Tantôt allant de soi, elle peut très bien être valorisante, perçue comme un poids mais aussi, certes plus rarement, faiblement ressentie. Ce chapitre revient également sur les stratégies d'épargne, en montrant à quel point, dans la plupart des cas, les joueurs sont contraints de s'engager dans des stratégies communes avec les membres de leur famille, qui n'aboutissent pas toujours aux résultats attendus.

Enfin, le dernier chapitre s'intéresse à la transition en dehors du football. Nous verrons que cette dernière provoque deux injonctions contradictoires. Comment les joueurs font-ils face à cette transition biographique ? Nous chercherons à regrouper les individus rencontrés en quatre groupes : les joueurs qui restent convertis, les joueurs au bénéfice d'un engagement distancié, les joueurs dé-convertis et les joueurs « coincés » dans leur conversion.

Chapitre 2. Les conditions initiales de l'apprentissage du goût pour le football

Les écrits sur les sportifs de haut niveau font régulièrement part d'une acclimatation à la pratique sportive à un âge précoce. Celle-ci se réalise le plus souvent au sein de la famille, acteur principal de la socialisation primaire de l'enfant (De Singly, 1995). Il existe, à notre sens peu de travaux scientifiques focalisés sur les socialisations sportives familiales en Afrique, à l'exception de quelques travaux sur les sportifs et sportives nord-africains (Croquette, 2004)⁹³. Dès lors, un détour par des recherches centrées sur des cas nord-américains et européens nous offrent quelques éléments d'éclairage à mettre en perspective avec le travail empirique effectué au Cameroun.

Le rôle joué par les parents, et en particulier par les pères⁹⁴, dans l'accès de leur fils à la pratique sportive a été montré à de nombreuses reprises dans la littérature sociologique, tant anglophone (Lupton, D. et Barclay, I. 1997 ; Coakley, 2006 ; Kanters et al., 2008 ; Beamon, 2010) que francophone (Wahl et Lanfranchi, 1995 ; Faure et Suaud, 1999 ; Slimani, 2000 ; Mennesson, 2004 ; Duret, 2008 ; Bertrand, 2008, 2009 ; Rasesa, 2012 ; Nazareth, 2014). De nombreux chercheurs mettent en avant le rôle déterminant du père dans l'accès à la pratique sportive dans le contexte nord-américain⁹⁵.

Ce processus de socialisation sportive familiale est semble-t-il particulièrement important dans le cadre des familles noires nord-américaines. Selon Beamon, qui cite entre autres Edwards (1983, 1988), Harris (1994) ou Oliver (1980), la socialisation s'y met en place de manière particulièrement délibérée et intensive, en limitant l'exposition à d'autres formes d'activités et modèles, et en encourageant une carrière sportive précoce (Beamon, 2010)⁹⁶. Pour Coakley (2006), l'implication grandissante des parents dans l'éducation sportive de leur fils est une des conséquences d'importants changements dans la vie familiale en Occident dans la deuxième moitié du 20^e siècle. Jusque-là, le « bon » père était surtout celui qui était capable de nourrir sa famille. Mais depuis les années 1960, de plus en plus de femmes assument une part importante du revenu familial. Dès lors, le pouvoir et l'autorité des pères courent le risque de se voir érodés. Les hommes se retrouvent ainsi coincés entre deux modèles de paternité : s'adapter à cette nouvelle donne, en

⁹³ Certains travaux centrés sur des cas africains, tels que ceux de Mbaye (1998) ou de Baller (2014) focalisés sur les Navétanes au Sénégal, s'intéressent certes à la socialisation des jeunes à l'univers footballistique mais pas au rôle des membres de la famille dans le processus d'apprentissage du football.

⁹⁴ Si la mère des footballeurs joue plus rarement un rôle direct dans l'inclinaison vers un apprentissage du football, les résistances sont rares, toujours selon Bertrand (2008b). L'auteur pointe également leur rôle dans l'organisation de l'activité, par exemple en prenant en charge le transport de leur fils à l'entraînement.

⁹⁵ Pour un aperçu exhaustif du rôle joué par les pères dans la socialisation sportive, se référer à l'édition spéciale « Fathering through Leisure » de la revue *Leisure Studies* (2006, Vol. 25, Issue 2).

⁹⁶ Il est nécessaire de préciser que le modèle américain d'accès aux études supérieures est souvent facilité pour les athlètes de haut niveau. En échange de leur participation aux prestigieux championnats inter-universitaires, ces derniers peuvent être exemptés des lourdes taxes d'immatriculation. Par conséquent, encourager un jeune à faire une carrière sportive peut certainement être une manière de lui ouvrir les portes de l'Université, en particulier au sein des familles modestes.

acceptant de revoir leur modèle de masculinité et en participant aux tâches domestiques, ou affirmer leur position de père directif, basé sur des valeurs familiales traditionnelles. L'importance prise par le sport dans l'éducation des enfants s'explique par sa capacité à résoudre ce dilemme, en partie en tout cas, en offrant aux pères un terrain propice à l'accomplissement de ces deux modèles de paternité. Il donne d'un côté la possibilité de réaffirmer une idéologie traditionnelle de genre (le sport est une affaire d'hommes) tout en permettant aux hommes de répondre aux attentes en terme d'implication parentale paternelle. Grâce à sa capacité de mesurer les efforts et les performances des enfants de manière visible et objective, le sport apparaît ainsi comme un outil intéressant pour évaluer la qualité de leur éducation. Les hommes peuvent y prendre part, sans devoir choisir entre « domestiquer sa masculinité » et « masculiniser sa vie de famille »⁹⁷ (Gavanas, 2004).

A titre d'exemple, plusieurs travaux sur les footballeurs professionnels français (Bertrand, 2008 ; Slimani, 2000 ; Wahl et Lanfranchi, 1995) mettent en avant le rôle des pères de joueurs comme « passeur de la culture footballistique » (Bertrand, 2008b, 68). Dans des proportions relativement importantes, ces derniers ont eux-mêmes joué au football durant leur jeunesse, parfois au niveau professionnel. Les heures passées sur le terrain, mais aussi le réseau de connaissances tissé au sein du milieu, les poussent souvent à encourager leurs enfants à suivre la même voie, que cela soit en faisant allusion à des souvenirs personnels, en les encourageant à jouer ou en partageant avec eux cette pratique. Cette initiation masculine façonnerait, pour la majorité des jeunes joueurs, un contexte propice à la « constitution précoce d'un intérêt pour le jeu » (Bertrand, 2009, 368). Loin de jouer uniquement un rôle d'initiateur à la pratique, le père serait également un accélérateur de la carrière sportive par son attention aux résultats. Enfin, ce dernier est également cité pour son rôle dans l'adhésion directe au club, en tant qu'intermédiaire d'une forme de culture footballistique ou en transmettant son goût pour le spectacle sportif (Bertrand, 2008).

Nazareth (2014) a également enquêté sur les rôles de l'environnement familial dans l'accès à l'espace du football français. Il s'est intéressé aux familles « de cité », mettant en avant les stratégies développées par les pères au profit de leurs fils. A la suite d'un travail ethnographique conséquent auprès d'un jeune aspirant footballeur et de son père, l'auteur souligne par exemple la présence constante de son père au bord du terrain. Ce dernier recourt d'ailleurs de manière fréquente au pronom « on » pour évoquer le parcours de son fils, signe manifeste d'une volonté de jouer un rôle important dans le destin de son enfant. Pour Nazareth, l'investissement de ce père reflète une tendance « de classe », qu'il observe à plusieurs reprises dans le contexte des banlieues

⁹⁷ L'expression originale de l'auteur « domesticating masculinity » et « masculinizing domesticity » est particulièrement appropriée.

populaires parisiennes, et qui se caractérise par un surinvestissement du père, qui tente d'éviter à son fils de reproduire ses propres échecs. A la lumière des travaux de Passeron (2006), l'observation de Nazareth va dans le sens d'une stratégie sociale d'un membre appartenant à un groupe social défavorisé, qui vise à échapper à leurs « privations », afin de réussir « quelque chose de bien dans le foot » (Nazareth, 2014, 28).

Afin de s'approcher quelque peu de la population étudiée, du moins sur le plan géographique, il n'est pas inutile de se référer aux travaux de Croquette (2004) qui portent sur les socialisations de sportives de haut niveau d'origines nord-africaines. Les futures sportives d'élite mettent plutôt en avant une socialisation initiale « par les aînés », qui commence relativement tôt (entre 6 et 8 ans). Les sportives interviewées font notamment allusion à l'acquisition de dispositions lors de pratiques sportives informelles avec leurs grands frères. Bien que centrés sur une population féminine, ces résultats sont intéressants dans la mesure où le père semble jouer un rôle moins essentiel qu'au sein des familles européennes ou nord-américaines dans l'accompagnement de l'apprentissage du football.

Au vu des spécificités sociales et culturelles propres à la famille camerounaise, et plus largement à l'Afrique sub-saharienne, quelles formes prennent les socialisations familiales au football ? Le support, le suivi et l'accompagnement familial, et en particulier paternel, identifiés sur les continents européens et nord-américains dans la littérature se manifestent-ils de la même manière au Cameroun ?

Ce chapitre cherche à saisir le rôle des parents des anciens joueurs dans la socialisation au football. Nous avons cherché à connaître le passé footballistique des parents des joueurs, leur opinion quant au désir de leur fils de s'engager dans une pratique régulière de ce sport et leur éventuel rôle d'accompagnateurs sur ou autour des terrains. De manière récurrente tout au long de ce chapitre, nous verrons que les anciens joueurs rencontrés ont recours à un vocabulaire « naturalisant » leurs compétences sportives, comme cela est fréquemment observé dans le milieu sportif.

Au-delà de ces réponses de façade, ces deux sections cherchent à comprendre comment se construit le goût pour le football chez les jeunes Camerounais, en identifiant les acteurs importants de l'apprentissage, dans le cadre de la famille restreinte puis élargie. Deux modèles distincts ont pu être observés au travers des discours des anciens joueurs. Le premier fait état de l'absence de rôle de la famille proche dans leur socialisation au football. Il se manifeste par une double négation de la part des joueurs, tant sur l'opinion des parents quant à la pratique de ce sport que dans leur accompagnement dans la pratique, au quotidien. Malgré une forte tendance de la part de nos interlocuteurs à se rapprocher de ce discours qui minimise le rôle joué par leur entourage, certains

avis divergent. La deuxième section de ce chapitre s'intéresse précisément aux discours qui font référence à des formes de socialisations familiales au football. Si nous observons quelques cas de transmissions paternelles, le réseau de transmission de l'envie de jouer dépasse généralement le cercle de la famille nucléaire, pour s'étendre à d'autres figures masculines issues de la famille élargie.

2.1. Le modèle de la négation de la socialisation familiale au football

Tout au long de cette section, nous souhaitons nous arrêter sur une constatation qui est valable pour une majorité des joueurs interviewés : un discours quasi-systématique d'une opposition des parents au projet footballistique. Ce discours étant en totale opposition avec l'état de la littérature dont nous venons de proposer quelques extraits, il nous semble important d'y attacher de l'importance.

Plus de la moitié des joueurs avec qui nous avons eu de longues entrevues (17 sur 29) nous font part de fortes réticences de la part de leurs parents dans leur engagement dans le football. Cette réticence a pu être observée sous différents angles: l'absence des parents dans l'accompagnement de leur fils dans les premiers pas de l'activité footballistique, une opposition de leur part quant à l'idée même du projet footballistique ou encore une absence d'un passé footballistique chez les parents. Nous verrons que les discours des anciens joueurs ne font pas uniquement apparaître une absence du rôle des parents dans le processus de socialisation au football. Analyser la forme de ces récits nous permet de mettre le doigt sur une emphase de cette absence, soulignant ainsi une volonté de négliger le rôle des parents.

Nous souhaitons dans un premier paragraphe retracer ces discours de « négation » du rôle familial dans la socialisation au football, en essayant de les structurer selon la nature de cette opposition. Ce résultat, qui vient a priori contredire une grande partie de la littérature à ce sujet (voir l'introduction de cette section), nécessite un certain nombre d'explications. Dans les deux paragraphes qui suivent, nous proposons deux manières d'interpréter ce résultat qui, a priori, contredit le modèle de la socialisation familiale tel qu'il est régulièrement observé ailleurs dans le monde. Premièrement, nous nous baserons sur le discours rapporté des parents des joueurs. L'opposition de ces derniers au projet de carrière dans le football de leur fils s'explique sans doute par la crainte d'un décrochage scolaire. Deuxièmement, les discours des joueurs contredisant l'effet d'une socialisation familiale au football viennent peut-être d'une volonté de « réalisation de soi » (Bredeloup, 2014) de leur part ou d'individuation (Marie, 1997).

2.1.1. « Le football, c'est pour les voyous »

Tout au long de ce paragraphe, nous verrons qu'une majorité des anciens joueurs rencontrés s'engagent dans une double négation du rôle de la famille dans leur engagement dans la pratique footballistique. La première est celle de l'éventuel passé de sportif d'un parent, qui, par conséquent, aurait pu influencer leur passion pour le football. La deuxième se manifeste par un récit d'une systématique opposition des parents à une pratique régulière de ce sport durant les premières années d'activité, lorsque le football est essentiellement joué entre amis, dans le quartier ou la cour de récréation. D'après une majorité des anciens joueurs rencontrés, le football est perçu par leurs parents comme une activité de « voyou ».

Minimiser le passé footballistique des parents proches

Certains joueurs n'hésitent pas à sous-estimer l'influence du passé footballistique d'un père ou d'un oncle sur leur propre carrière, en négligeant par exemple la qualité de cette carrière. Dans le récit de ces joueurs, l'expérience sportive des figures masculines de référence au sein de la famille ne semble pas forcément jouer un rôle décisif dans leur engagement dans le football. Les joueurs préfèrent insister sur le côté inné ou naturel de leur talent.

L'oncle de Norbert faisait partie de l'Oryx de Douala, club de première division camerounaise qui remporte la première édition de la Coupe d'Afrique des clubs champions en 1965. La performance de cette équipe n'est donc pas contestable, du point de vue sportif, mais aussi sur le plan symbolique. En effet, quatre années après l'indépendance⁹⁸ du Cameroun, la portée de cette victoire est importante, dans un contexte de construction d'une nouvelle nation. Exister sur la scène internationale sportive est une manière de légitimer la construction d'un état indépendant⁹⁹. Malgré cela, Norbert n'y voit pas forcément de liens avec sa passion pour le football :

Pfff... je ne peux pas dire que ça ait joué un rôle. Je dis beaucoup plus que... Je pense que ce qui a joué plus un rôle dans ma venue dans le foot, c'est l'environnement social. C'est-à-dire que c'est le fait d'être avec des amis qui... Pour nous c'était un amusement en fait. C'est-à-dire que chaque fois qu'on rentrait de l'école, on se débarrassait des cartables et puis au coin de la maison, parce que y'avait à l'époque... C'est pas comme

⁹⁸ Dans la plupart des pays d'Afrique en situation postcoloniale, l'indépendance ne signifie en aucun cas l'autonomie du pays dans le domaine politique et économique (Bayart, 2006, Vershave, 2000). De nombreux historiens du colonial insistent sur la nécessité de « dépasser la césure politique qui séparait artificiellement un « avant » et un « après » la colonisation » (Bancel et Combeau-Mari, 2014, 67). L'observation d'une continuité voire parfois même d'un mimétisme entre pratiques coloniales et postcoloniales s'observe également dans le domaine sportif, comme le montrent bien les travaux de Mbengalack (1993) ou de Kemo-Keimbou (1999) sur le sport au Cameroun.

⁹⁹ La reconnaissance internationale est en effet un élément constitutif de la réalité étatique, avec le pouvoir souverain, le territoire et la population (Ernest Wanko, cité dans Kemo-Keimbou, 1999).

*aujourd'hui à Douala, y'avait de l'espace presque partout. Donc il suffisait de mettre deux petits bâtons et puis c'est parti, avec un ballon, c'est parti*¹⁰⁰.

Pour Norbert, l'environnement social dans lequel il a grandi de manière large a eu bien plus d'effet sur son engagement dans une carrière de footballeur que le fait d'avoir eu un oncle sportif. Sa passion est plutôt issue des moments de loisirs partagés avec ses camarades du quartier. Certes, tenir une analyse réflexive qui intègre la question de l'influence de la famille sur ses propres choix nécessite sans doute un capital éducationnel plus important. Néanmoins, nier le rôle de son oncle dans son apprentissage du jeu est sans doute une manière de sous-estimer volontairement l'importance d'éléments extérieurs sur sa carrière, dont l'influence (même symbolique) a tendance à atténuer son propre mérite.

De son côté, Laurent nous informe certes avoir été quelque peu influencé par son oncle. Pourtant, il souligne rapidement que celui-ci n'a joué qu'à un niveau amateur, préférant lier sa réussite personnelle à une forme de talent inné : « *Oui parce que j'ai mon oncle qui a joué au football mais il n'a pas joué au haut niveau donc je me suis inspiré de lui pour faire mes premiers pas dans le football, c'est vrai qu'en dehors de ça j'étais doué, j'avais un génie, qui me permettait d'être contacté à gauche et à droite.* »¹⁰¹. Cette posture « naturalisant » son talent s'explique sans doute par la précocité de l'apprentissage. En effet, lorsqu'une pratique est apprise très tôt, le sportif a tendance à ne pas percevoir les étapes qui ont construit son engagement. Il se considère alors comme une sorte d'« élu », n'ayant pas choisi lui-même de devenir un champion.

Parfois les joueurs sont encore bien plus catégoriques à l'évocation de l'éventuel rôle joué par la famille proche dans envie de jouer au football. Lorsque nous demandons ainsi à Jean-Marc si son père avait un passé de sportif, il nous répond : « *Non, pas du tout. Pour lui c'était un truc de voyous, que ce soit le sport, que ce soit la musique ou machin, il fallait que je sois architecte, médecin, voilà.* »¹⁰² Jean-Marc ne se contente pas de nous signaler que son père ne jouait pas au football. Il anticipe nos attentes au sujet d'une éventuelle influence du passé de sportif de son père sur son propre parcours de footballeur. Il préfère insister sur le fait que son père ne percevait pas le football comme un choix de carrière envisageable pour son fils.

L'importance que revêt le contre-don au sein des relations familiales, la difficulté de rendre à laquelle se heurtent les joueurs, tout comme une forte quête d'individuation de leur part, jouent sans doute un rôle dans cette tendance à minimiser le don initial, à savoir le rôle joué par certains membres de la famille dans l'apprentissage du football. Nous aurons l'occasion de revenir à

¹⁰⁰ Norbert, 70', 1D Grèce, int.

¹⁰¹ Laurent, 60', 1D France, int.

¹⁰² Jean-Marc, 60', 1D France, int.

plusieurs reprises dans ce travail sur l'ambiguïté du rôle de la famille, qui protège et enferme les joueurs en même temps, ainsi que sur les attitudes des joueurs qui, tout en cherchant à contribuer en retour à ce bien commun, sont en quête d'individuation.

Entre interdictions et mesures disciplinaires

Un nombre important de témoignages recueillis dépasse largement le stade de la « faible influence » des pairs dans le projet footballistique, pour faire état d'une franche opposition des membres de la famille élargie à l'idée de laisser leur fils faire carrière dans le football. Les récits recueillis auprès des anciens joueurs peuvent, de prime abord, étonner le lecteur européen et venir contredire le principe d'une éducation dans laquelle la pratique sportive, au même titre que la musique, sont plutôt considérés comme complémentaires à un parcours scolaire. Afin de prendre conscience de la nature de cette opposition, nous analyserons dans un premier temps le vocabulaire utilisé par les joueurs lorsqu'il s'agit de rapporter les expressions de leurs parents. Puis nous nous intéresserons aux pratiques qui accompagnent les interdictions verbales.

Le vocabulaire utilisé par les parents de joueurs pour désigner l'activité footballistique s'inscrit dans un champs lexical perçu négativement ou, du moins, lié à la subversion (voyous, bandits, ratés), qui s'oppose à celui d'une réussite classique, à travers un parcours scolaire. Éric nous fait part des réticences de la part de ses parents devant son désir de jouer au football. Fils du maire d'un petit village et d'une mère missionnaire, il est d'avis qu'il n'a pas grandi dans un contexte favorable à un engagement dans le football. Il insiste d'ailleurs beaucoup sur le fait que ses parents ne se sont jamais rendus sur un terrain de football : « *Jamais ils n'ont supporté le foot. Pour eux c'était pour des bandits, c'était pour des ratés.* »¹⁰³

Cette opposition au football semble tout autant venir des pères que des mères. Dans le cas de Gilbert, ce sont essentiellement sa mère et sa tante qui lui interdisent de jouer. Alors qu'il n'a jamais connu son père biologique, Gilbert est élevé par sa mère, directrice d'une école primaire, puis par sa tante maternelle et son mari, comme nous avons pu le voir dans le sous-chapitre précédent. Il montre quel rapport ces deux femmes entretenaient avec le football de rue :

Au primaire on jouait devant la cour. On n'avait pas le droit d'aller plus loin que ça déjà. C'était une limite voilà. Quand on rentrait de l'école, c'était révision, révision et puis, voilà. C'est vrai qu'on avait droit à notre temps libre, les bricoles et tout, le foot dans la cour mais pas plus que ça. Et même chez ma maman c'était pareil. Je jouais au foot en cachette bien sûr. Au collège, voilà, elle estimait... Elle savait que je jouais au foot mais c'était dans le cadre de l'EPS, l'éducation physique et sportive. Donc elle ne

¹⁰³ Éric, 60', 1D Portugal, int.

*savait pas que c'était des compétitions qu'on organisait au collège. Donc bien sûr, quand elle a appris ça beh c'était... pas de foot, plus de foot.*¹⁰⁴

La réaction de la mère de Gilbert correspond à celle d'une femme dont la position hiérarchique dans la société camerounaise est relativement importante. En tant que directrice d'école, celle-ci estime que l'accomplissement d'un parcours scolaire nécessite d'être pris très au sérieux. Que cela soit sa tante ou sa mère, toutes les deux tolèrent certes une pratique du football sous l'angle récréatif. Elles se montrent néanmoins catégoriques sur l'importance de l'école et font apparemment tout pour que le football ne prenne pas le dessus. Cette situation dépasse largement les premières années de pratique puisqu'au Collège sa mère ne souhaitait toujours pas qu'il joue en dehors du cadre scolaire.

Les anciens joueurs nous font part de plusieurs mesures prises par leurs parents afin de les détourner de la voie du football, qui risque, selon eux, de mettre en péril leur parcours scolaire. Une de ces mesures est d'envoyer leur enfant dans une autre école, afin de l'éloigner du cadre footballistique qui fait son quotidien. Lors d'une discussion informelle avec Debora, la mère de Gilbert, cette dernière nous confirme avoir toujours insisté pour que son fils suive un parcours scolaire. Il est resté jusqu'en première et a eu son probatoire après avoir redoublé une fois. Puis il s'est fait renvoyer de l'école. Elle l'a alors envoyé dans une autre ville, dans un foyer, demandant spécifiquement au censeur qu'il le surveille.

Une mesure similaire est prise à l'encontre d'Adam, dont le père était employé à la Banque Camerounaise de Développement (BCD) :

*Non non, j'étais pas un bon élève. J'avais plutôt la tête à jouer, à sécher les cours pour aller faire des matchs, des trucs comme ça. Donc c'est même la raison pour laquelle on m'avait envoyé dans un internat au Nord. Pour m'éloigner un peu, pour me discipliner. J'étais toujours en train d'aller faire des tournois et puis, quand je suis rentré et que ça c'était bien passé, ben c'est les dirigeants qui sont venus voir les parents*¹⁰⁵.

Le discours d'Adam correspond à ce que nous a dit sa mère, rencontrée à son domicile de Yaoundé lors de notre deuxième séjour sur place : « La famille, et elle en particulier, s'est vraiment battue pour qu'Adam ne joue pas au football. La mère me dit que personne n'allait voir ses matchs parce qu'ils ne voulaient pas l'encourager à jouer. Lorsqu'il a été élu meilleur joueur de son lycée, sa mère l'a envoyé au Nord, dans un lycée, afin qu'il se détourne du football. »¹⁰⁶ La mesure prise par les parents d'Adam ne semble pas pour autant avoir été particulièrement efficace puisque ce dernier

¹⁰⁴ Gilbert, 70', 4D France

¹⁰⁵ Adam, 80', 1D Suisse

¹⁰⁶ Note de terrain issue d'une discussion informelle avec la mère d'Adam, 26 août 2014, Yaoundé

n'a pas cessé de jouer durant son séjour à l'internat. Au contraire, il en a profité pour jouer plus librement, loin du regard réprobateur de ses parents.

Enfin, lorsque la tentation de jouer est trop forte et que le joueur cède, il n'est pas rare que les punitions infligées par les parents soient d'ordre corporel. Voici la réponse de Brice, fils d'un gendarme, lorsque nous lui demandons ce que lui répondait son père au sujet de son envie de jouer au football : « *Mon papa, il me disait que le foot c'était un métier de voyous. En Afrique, beaucoup de papa à l'époque disaient ça : "Le foot c'est pour les voyous, il faut aller à l'école, il y a que les études qui sont importantes, le foot c'est pour les voyous". Et je me rappelle que tous les jours j'allais jouer au foot, et quand je rentrais, je me faisais bastonner.* »¹⁰⁷

Dans un contexte où l'individualisme est considéré comme une mise en péril de la cohésion sociale d'une famille ou d'un groupe plus large (Marie, 1997), il est fréquent que les désirs individuels des jeunes footballeurs ne soient pas uniquement niés mais également physiquement réprimés (Tsala Tsala, 2009). En effet, la réussite individuelle d'un jeune homme dépend en partie de sa capacité à en faire bénéficier ses proches. Il est utile de rappeler ici que la « bastonnade », les coups de fouet ou de « chicotte », sont très largement acceptés dans la société camerounaise, comme dans d'autres états postcoloniaux¹⁰⁸.

Un discours qui dépasse les différences sociologiques et générationnelles

L'origine sociale des parents de joueurs peut-elle expliquer leur positionnement par rapport à la pratique footballistique ? Sans être en mesure de répondre clairement à la question, au vu de la taille somme toute réduite de notre échantillon, nous pouvons néanmoins donner une tendance. Il semblerait en effet que l'opposition des parents au football représente une tendance générale.

Plus haut, nous nous sommes fait l'écho de récits d'opposition au football de Gilbert, Adam et Brice, qui appartiennent plutôt à une catégorie sociale moyenne ou supérieure de la population, étant respectivement fils d'une enseignante, d'un employé de banque et d'un gendarme¹⁰⁹. Cette opposition semble également partagée par les familles aux revenus plus modestes et qui sont au bénéfice d'une formation scolaire réduite. C'est notamment le cas des parents de Sandro, qui sont agriculteurs. Lorsque ce dernier signe au Fovou de Baham, une équipe de première division, il reçoit

¹⁰⁷ Brice, 70', 1D Turquie, int.

¹⁰⁸ Selon Bayart (2008), cette banalisation des peines corporelles prend racine durant la période coloniale, dans le cadre de l'école du blanc et des missions chrétiennes¹⁰⁸. Elle est ensuite reproduite par l'état postcolonial, et est aujourd'hui bien visible au sein des familles, où les parents « corrigent eux-mêmes leur progéniture au point que les accidents défraient régulièrement la chronique » (2008, 136). Devenus adultes, de nombreux enfants légitiment à leur tour cette pratique. Le titre d'un tube de l'artiste camerounais Sergeo Polo sorti en 2002, « La Chicotte de Papa », auquel Bayart fait référence, est à ce propos révélateur de l'intégration de la pratique de flagellation dans les mœurs locales.

¹⁰⁹ Pour une définition des catégories sociales utilisées, se référer à la partie introductive de ce travail.

une prime d'environ 450 euros, ce qui pour lui « *était beaucoup d'argent* ». Il revient à la maison avec cette prime dans l'optique de l'offrir à ses parents. Mécontents du choix de carrière effectué par leur fils, les parents de Sandro refusent néanmoins de l'accepter : « *Ils ne voulaient pas l'argent. Ils étaient fâchés parce que j'avais fui l'école.* »¹¹⁰ Refusant ainsi ce qu'ils considèrent comme le fruit de l'échec scolaire de leur fils, les parents de Sandro lui proposent de trouver d'autres bénéficiaires : « *Tu peux le donner à tes sœurs, tes frères.* »¹¹¹

Albert n'est pas non plus issu d'une famille aisée. Sa mère vit seule et gagne sa vie en vendant quelques produits alimentaires de base sur les marchés. Elle ne semble pas pour autant plus encline à ce que son fils joue au football. Au contraire, Albert fait mention de punitions lorsqu'il revenait à la maison après une partie de football : « *Ben en fait elle était très très sceptique au départ. Parce qu'en fait pour beaucoup de parents camerounais, avant l'an 2000¹¹², donc dans les années 1990 et 1980, la priorité c'était l'école. Donc chaque fois qu'on allait jouer, en rentrant, on se faisait punir, voilà.* »¹¹³ Il semblerait ainsi que l'opposition au football soit une norme au sein des familles, indépendamment du statut social des parents.

Les arguments générationnels, auxquelles les anciens joueurs font souvent référence, ne semblent pas non plus être déterminants. Certes les joueurs faisant partie des anciennes générations, tels que Laurent, sont d'avis qu'à leur époque, le football était, encore moins qu'aujourd'hui, perçu comme une option envisageable. Il nous fait notamment le récit de violences physiques reçues à son retour à la maison, après une partie de football : « *Oh c'était très dur. Je me faisais bastonner à chaque fois que j'allais jouer au football parce qu'à cette époque-là, jamais on aurait pensé que le football pouvait nourrir son homme. Donc quand tu faisais du football au Cameroun, ou si tu faisais de la musique, tu avais raté ta vie. Donc c'était plus aller à l'école que taper dans un ballon, surtout si c'était pour faire carrière, décider que ça devienne, n'est-ce pas, son métier.* »¹¹⁴

On sent notamment dans le discours d'Albert une volonté de bien distinguer la période durant laquelle il effectuait ses premières expériences de footballeur, soit les années 1980, de celle, plus actuelle, des années 2000. Il est d'avis que l'opinion des parents vis-à-vis du football a changé durant ces années. Aujourd'hui, les parents seraient bien plus enclins à laisser leur fils jouer au football qu'avant, « *parce que ça rapporte beaucoup* »¹¹⁵. Il cite les exemples de Patrick Mboma ou de Samuel Eto'o, qui ont fait fortune en Europe au début des années 2000. Sans doute, la crise

¹¹⁰ Gilbert, 70', 4D France

¹¹¹ Sandro, 80', 1D Suisse

¹¹² Nous ne sommes néanmoins pas en mesure de vérifier ces propos, n'ayant pas rencontré de joueurs qui auraient commencé à jouer dans les années 2000.

¹¹³ Albert, 70', 1D France, int.

¹¹⁴ Laurent, 60', 1D France, int.

¹¹⁵ Albert, 70', 1D France, int.

économique qui sévit dans le pays à la fin des années 1980, a-t-elle contribué à limiter la valeur du diplôme sur le marché de l'emploi. A l'inverse, la perspective de rejoindre l'Europe et de gagner de gros salaires en jouant au football a peut-être encouragé certains parents à soutenir leur fils dans son choix de faire une carrière professionnelle. Néanmoins, les récits de joueurs plus jeunes ne semblent pas forcément se différencier de celui d'Albert. L'interdiction de jouer au football et les punitions engendrées par une désobéissance sont en effet identifiables au sein de toutes les générations d'anciens joueurs rencontrés. Nous retrouvons ainsi ce genre de discours parmi des joueurs nés dans les années 1950 (René et Léopold), 1960 (Jean-Marc, Laurent, Alain, Timothé et Éric), 1970 (Norbert, Gilbert, Brice, Albert, Gilles) et 1980 (Sandro, Jérémie, Adam, Eliot et Tom).

Il semblerait ainsi que chaque joueur cherche à mettre en avant les difficultés auxquelles sa génération devait faire face, en sous-estimant de ce fait le mérite des générations suivantes qui auraient, elles, bénéficié de largesses de la part de leur parents. Dans la suite de cette section, nous proposons deux pistes permettant d'interpréter les discours des joueurs faisant régulièrement allusion à une drastique opposition de leurs parents à une pratique régulière du football. D'une part, le discours rapporté des parents semble être le reflet d'un « habitus communautaire ». D'autre part, les joueurs cherchent à mettre en avant leur propre réussite par souci d'individuation.

2.1.2. Le discours rapporté des parents : reflet d'un « habitus communautaire » camerounais

Si le fonctionnement des liens familiaux en Afrique est régulièrement interprété sous l'angle d'une solidarité à toute épreuve, ce constat masque en réalité une série d'obligations réciproques auxquelles les membres d'une famille sont contraints de faire face, grâce à un important processus de socialisation à un « habitus communautaire ». Ce dernier intériorise « les principes du partage, de la solidarité active, de l'entraide et de la soumission aux règles hiérarchiques qui assignent à chacun une position et un rôle dans le circuit de la solidarité communautaire » (Marie, 1997, 68).

Contrairement à l'école, l'apprentissage du football ne semble pas rentrer dans le cadre de cet habitus. Au contraire, ce sport est perçu comme une menace face au véritable projet familial – l'accompagnement de l'enfant dans le processus scolaire – qui nécessite souvent un nombre important de sacrifices financiers de la part des parents.

Un diplôme universitaire est une condition nécessaire (certes de moins en moins suffisante suite à la crise économique) pour accéder à un emploi stable dans l'administration qui garantit sur un mode clientéliste, une redistribution des gains et d'autres avantages aux membres de la famille. Souligner les efforts entrepris par leurs parents pour assurer leur scolarité pourrait ainsi avoir pour

objectif d'éviter que l'enquêteur, un universitaire, juge le comportement de leurs parents indigne. Cet aspect fait l'objet du deuxième point de ce paragraphe.

A travers les récits de négation du rôle de la famille dans l'apprentissage du goût pour le football, nous remarquons que les envies des enfants sont très fréquemment freinées par leurs parents, ce qui est à priori peu étonnant, dans un contexte où les désirs des subalternes sont souvent peu pris au sérieux par les aînés sociaux, que cela soit ceux des femmes vis-à-vis des hommes, des cadets face aux aînés et des enfants par rapport à leurs parents (Tsala Tsala, 2009). Jouer au football semble en effet loin d'être perçu comme une manière de s'amuser, de rester en bonne santé ou de se créer un réseau d'amis, comme cela peut être le cas en Europe, mais plutôt comme une distraction qui détourne les enfants de l'école, et donc, à laquelle il s'agit de s'opposer fermement.

Si l'on se réfère aux récits des joueurs rencontrés, le football de rue semble en effet être perçu par les figures d'autorité de la famille comme une menace par rapport au projet scolaire, tant dans le cadre des familles de classe moyenne que dans celles aux revenus plus modestes. Dès lors, les réprimandes des familles, parfois physiques, nécessitent certainement d'être comprises comme une tentative de rediriger l'enfant vers la tâche qui est la sienne : aller à l'école.

Ce constat est notamment partagé par Joachim, qui a participé à plusieurs grandes compétitions avec l'équipe nationale dans les années 1990. Il est important de préciser que Joachim a un profil qui détonne dans le milieu puisqu'il a obtenu son bac, contrairement à la majorité des anciens joueurs, et même commencé des études en France avant d'être contraint de les arrêter. Il est d'ailleurs considéré comme un intellectuel dans le sérail du football camerounais. Selon lui, les interdictions de jouer, qu'elles soient accompagnées de punitions corporelles ou non en cas de désobéissance, ne visent pas forcément à interdire la pratique du football mais la mise en péril du parcours scolaire à travers cette pratique. Lorsque nous lui faisons part des récits d'anciens joueurs se référant aux fermes oppositions de leurs parents à une pratique régulière du football, ce dernier nous répond ainsi :

Une fois qu'on a joué, c'est facile de monter ça comme ça. C'est pas le foot qui était interdit, c'est ce qu'on a pas fait qui était reproché. Je ne vais pas leur faire le reproche de ne pas comprendre. Et tant pis pour eux s'ils n'ont pas compris. Le problème est que quand vous avez 12 ans, votre métier c'est "élève". Donc si vous n'allez pas à l'école et que vous jouez au foot, vous avez fait l'école buissonnière. On ne vous bat pas pour le foot, on vous bat pour l'école à laquelle vous n'avez pas été. On s'en fout de ce que vous faisiez. C'est ce que vous n'avez pas fait qui est en cause.¹¹⁶

Il nous semble ici nécessaire de revenir sur le rôle crucial joué par l'école dans l'éducation des familles camerounaises. Malgré les nombreuses transformations sociales par lesquelles est passée

¹¹⁶ Joachim, 50', 1D France, int.

la société camerounaise depuis l'indépendance, les rapports de pouvoir et de hiérarchie sont toujours très présents, et nécessitent d'être mis en lumière.

Comme dans d'autres contextes africains postcoloniaux l'école est prise au sérieux par les politiques, qui la définissent de manière consensuelle comme la « clé de voûte » du développement du pays (Njiale, 2006). Selon Clignet (1975), cette course à l'éducation est une volonté partagée par de nombreux pays africains au début des indépendances : « Ayant reproché aux autorités coloniales leur indifférence à l'encontre des problèmes de l'enseignement, les chefs d'Etat des jeunes nations africaines se sont crus obligés de réaliser les promesses faites avant leur prise de pouvoir et de satisfaire les aspirations scolaires et universitaires de leurs concitoyens » (Clignet, 1975, 193). Un effort important est notamment entrepris pour scolariser les régions reculées du Cameroun. L'école, qui est associée à la modernité, est également prise très au sérieux par les parents. En conséquence, le taux de scolarisation est en augmentation constante dans le pays. En 1959, au moment où la France quitte, officiellement du moins, le territoire, il s'élève à 45% (Njiale, 2006). Dans les années qui suivent, la scolarisation continue à se massifier, pour atteindre 65% à la fin des années 1960. En plus d'offrir de bonnes garanties d'emploi, l'école représente la modernité et une ouverture vers une mobilité sociale intergénérationnelle ascendante, elle est ainsi appréciée par les populations locales. A la suite d'efforts de plus en plus intenses, mais aussi de l'investissement de partenaires privés dans l'éducation, ce taux monte à 75% en 1986 à la veille de la crise économique (Njiale, 2006).

Les récits des joueurs font état d'une volonté de la part de leurs parents de donner la priorité à l'école, indépendamment de leur propre passé scolaire. Cette tendance ne va pas cesser après la crise de 1987, bien au contraire, à en croire l'évolution du transfert de liquidités entre la famille résidant en zone rurale et les jeunes écoliers logés en ville chez un membre de la famille (Eloundou-Enyegue, 1992)¹¹⁷. La poursuite d'un parcours scolaire est une condition nécessaire pour accéder à un emploi stable au Cameroun, malgré les faibles garanties d'emploi offertes par le diplôme à la sortie. Dans un article au titre évocateur : « L'école à tout prix. Stratégies éducatives dans la petite bourgeoisie d'Abidjan », Le Pape et Vidal (1987) tentent de comprendre pourquoi les parents s'acharnent à prolonger le parcours scolaire de leur enfant au moment où les effets de la crise commencent à se faire ressentir et malgré les faibles garanties d'emploi offertes par le diplôme à la sortie. Ces derniers montrent que le parcours scolaire, même interrompu, peut donner accès au « couloir », défini par les auteurs comme des relations qui peuvent faciliter l'accès à des requêtes administratives ou garantissent l'accès à des faveurs telles qu'un logement, un emploi, etc. Le

¹¹⁷ L'auteur montre en effet qu'entre 1987 et 1992, les montants reçus par les écoliers urbains ont été multipliés par deux, phénomène qui s'explique principalement par une participation en hausse des ménages ruraux aisés (Eloundou-Enyegue, 1992).

« couloir » dont parle Le Pape et Vidal est d'autant plus nécessaire au Cameroun, comme dans d'autres pays d'Afrique, dans un contexte marqué par une forte dissymétrie entre la production de main d'œuvre qualifiée et les débouchés sur le marché de l'emploi. En effet, contrairement aux pays européens, la scolarisation a précédé le développement économique. Si le secteur public a, jusqu'à la crise du moins, pu absorber une partie importante de cette main d'œuvre, la qualification seule ne suffit pas pour trouver un emploi. Par conséquent, le « couloir » rendu accessible par le parcours scolaire, est essentiel dans le but d'une insertion professionnelle. Le rêve de voir un fils devenir fonctionnaire justifie ainsi les nombreux efforts financiers réalisés par les parents. Il existe en effet tout un imaginaire social postcolonial sur l'administration comme lieu du pouvoir et de la culture « légitime »¹¹⁸ en Afrique. Au Sénégal, par exemple, « Ku jàng Ekool » (celui qui a appris à l'école) peut revendiquer un poste de « fonksineer » (fonctionnaire) et par conséquent, devenir détenteur d'une position stable et enviable, en se démarquant de la masse (Coulon, 2000).

La réussite scolaire représente la manière la plus efficace de payer sa dette communautaire. De manière paradoxale, comme l'écrit Marie (1997), l'école ne garantit pas à l'individu une promotion personnelle, et donc une forme d'autonomie. Au contraire, « sa réussite, parce qu'elle s'inscrit dans un programme conçu et mis en œuvre par son entourage, est d'emblée hypothéquée par les attentes, les espoirs et les efforts que celui-ci a concentrés sur elle » (Marie, 1997, 254). Derrière la réussite scolaire d'un écolier se cache la possibilité d'obtenir un « fonctionnaire » parmi le cercle fermé de ses proches. Ce faisant, l'enfant se trouvera ainsi dans une position apte à « représenter leur communauté auprès de l'administration et à faire redescendre sur le village une part de la manne et du pouvoir étatique » (Marie, 1997, 254).

La nécessité de la part des parents d'obtenir un soutien de leurs enfants une fois à la retraite est un autre élément qui explique l'importance donnée à l'éducation. La crise des années 1980 a renforcé ce phénomène. En effet, dans un contexte où l'économie informelle joue un rôle essentiel, comme nous le précisons dans l'introduction de ce travail, les retraites ne sont pas assurées. Dans une moindre mesure certes, ce constat est aussi valable pour les employés de la fonction publique, qui voit leur salaire être divisé par deux au moment du passage à la retraite¹¹⁹. Par conséquent, obtenir un soutien de la part de ses enfants est une manière de garantir ou du moins de compléter ses revenus lors du passage à la retraite. En outre, les parents doivent souvent faire d'importants sacrifices pour être en mesure d'envoyer leur enfant à l'école, celle-ci occasionnant des frais

¹¹⁸ La légitimité doit être comprise au sens de Max Weber, soit un ordre « qui s'affirme grâce au prestige de l'exemplarité et de l'obligation » et qui peut continuer à s'imposer même en cas de violation de son sens (Weber, 1971). C'est ce qui explique que le mythe fondateur du récit démocratique

¹¹⁹ Un fonctionnaire en bas de l'échelle (avec un salaire de CFA 85'938/mois) touchera CFA 38'672 à la retraite, tandis qu'un salaire d'un fonctionnaire en haut de l'échelle passe de CFA 412'395/mois à CFA 243'313.

conséquents¹²⁰. Dès lors, un désengagement de leur fils signifie aussi la perte d'un investissement coûteux.

Le discours de valorisation du parcours scolaire par les parents des joueurs nécessite enfin d'être analysé dans le contexte de l'entretien, pouvant être perçu comme le résultat d'une volonté de la part des anciens joueurs de reproduire le discours attendu de la part de leur interlocuteur. Pour reprendre les termes de Bourdieu (1979), il s'agirait ainsi d'une tentative de production d'un discours de « légitimité culturelle »¹²¹. En tant que chercheurs, il est fort probable que nos interlocuteurs nous assimilent précisément à une élite dominante, qui a construit sa légitimité en accumulant un bagage scolaire. De fait, aux yeux des anciens joueurs interviewés, nous sommes certainement perçus comme un représentant de cette légitimité culturelle. Précisons encore que cette perception de notre position comme élite dominante est d'autant plus renforcée que l'objet de notre travail de recherche porte sur la question de l'après-carrière. En effet, dans le discours commun, la réussite de celle-ci dépend étroitement de la capacité à se réinsérer professionnellement et, par conséquent, est liée au parcours scolaire effectué. Nos interlocuteurs s'imaginent ainsi certainement que nous ne manquerons pas de porter un jugement négatif à l'encontre de leur famille, au cas où ces derniers nous font part d'un éventuel laisser-aller sur l'école. Afin de « garder la face », il est donc important pour eux d'éviter de faire passer les membres de leur famille comme responsables d'un parcours scolaire arrêté trop tôt.

2.1.3. Le discours des joueurs : être l'acteur de sa propre réussite

Le discours qui met en avant l'importance de l'école auprès des parents des joueurs, auquel nous nous sommes intéressé dans le paragraphe précédent, ne permet sans doute qu'en partie d'expliquer pourquoi le rôle de la famille dans l'apprentissage du goût pour le football est régulièrement nié. Le recours à cette négation ne traduit-il pas également une volonté de la part des anciens joueurs d'héroïser leur parcours footballistique ? Les conditions difficiles de leur apprentissage, avec des parents à priori opposés à la pratique, contribueraient ainsi à donner d'autant plus de poids à leur succès.

¹²⁰ Selon Bilé, qui s'appuie sur les chiffres de l'enquête statistique nationale de 2006 et de l'enquête camerounaise auprès des ménages (ECAM), les familles camerounaises consacrent en moyenne environ 44% de leurs dépenses privées à la scolarisation primaire.

¹²¹ Bourdieu montre qu'en matière de goût, des normes sont construites en fonction de l'appartenance à la classe sociale des individus. Le goût, n'est donc pas inné mais le résultat d'une construction sociale. Basant son analyse sur la production artistique mais aussi en termes de loisirs et d'alimentation, Bourdieu (1979) montre que les classes sociales dominantes produisent des pratiques distinctives afin de se différencier des autres classes. La création d'une légitimité culturelle va ensuite être perçue comme la référence par une partie des autres classes sociales.

A bien des égards, les footballeurs rencontrés nous ont fait penser aux aventuriers décrits notamment par Bredeloup (2014). Privilégier une carrière de footballeur, est une manière de refuser de rester à la place assignée par ses parents et de fuir « les contraintes familiales ou statutaires ressenties comme trop rigides » (Bredeloup, 2014, 11).

Ce désir de mettre en avant sa réussite personnelle peut être observé de deux manières. Premièrement, dans la volonté des joueurs de mettre en avant leurs stratégies pour « jouer en cachette » faisant ainsi fi des interdictions et menaces prononcées par leurs parents. La position des joueurs est aussi certainement une manière de manifester un réel besoin de mettre en avant leur réussite individuelle, se construisant ainsi comme des entrepreneurs de leur propre destinée, des « self-made » men.

« Jouer en cachette »

Malgré les réticences des parents, les jeunes joueurs trouvent toujours le moyen de pratiquer leur passion. Durant l'entretien, beaucoup nous font part des stratégies mises en place pour jouer malgré tout. Pour Brice, lorsque son père débarque sur les terrains de jeu, cela n'augure en effet rien de bon : « *Quand on jouait dans la cour, que mon papa arrivait, on fuyait. On se cachait. Néanmoins, cela ne freinait pas les ardeurs des apprentis footballeurs pour autant : Et puis voilà, on gardait le ballon ou quoi que ce soit. Il ne fallait pas qu'il sache qu'on jouait. A notre époque, sincèrement, le foot était pour les fainnants. Il fallait aller à l'école.* »¹²² La colère du père de Brice s'explique peut-être, entre autres, par la crainte que le football ne détourne son fils du « droit chemin ». Mais Brice ne se contente pas de mettre en avant l'opposition de son père. Il souligne également la volonté, qu'il partage avec ses amis du quartier, de s'opposer à la figure d'autorité paternelle : braver les interdits en conservant le ballon permet de pouvoir jouer à nouveau. Il cherche ainsi à montrer que le désir de jouer dépasse largement la peur de se faire punir.

Sandro nous signale également qu'il doit mentir à ses parents afin d'être en mesure de s'engager avec son premier club. A l'âge de 14 ans, il se fait repérer par une équipe de première division camerounaise qui désire l'intégrer à son contingent. Anticipant le refus de ses parents, il n'hésite alors pas à leur cacher ses intentions : « *Je suis parti parce qu'il y a des petits tournois dans la ville. J'avais joué le tournoi, j'étais bon, et quelqu'un nous a demandé d'aller faire un essai dans l'équipe. On était 11. Mes parents, ils savaient même pas. C'était au mois de décembre. J'avais fait le premier trimestre, c'était au moment de l'examen. Mais je suis quand même parti, je n'ai pas fait l'examen.* »¹²³ Tout comme Brice, Sandro se plaît à mettre en avant le fait d'avoir désobéi à ses

¹²² Brice, 70', 1D Turquie, int.

¹²³ Sandro, 80', 1D Suisse

parents. D'ailleurs, dans la suite de l'entretien, il souligne à quel point il a eu raison de ses actes, en précisant que les essais avec ce club ont été concluants.

Enfin, Timothée nous indique avoir lui aussi reçu des « bastonnades énormes » de la part de sa mère qui « ne supportait pas » qu'il joue au football. Néanmoins, dans son récit, il met surtout en avant les stratégies imaginées pour masquer les stigmates de la pratique du football: « *Chaque fois où je sortais des classes et que j'allais jouer au foot, j'étais obligé de me nettoyer les pieds en cassant par exemple les "palmistes"¹²⁴ que je mâchais, pour utiliser ça comme huile pour me oindre les pieds pour qu'on ne sente pas que j'ai joué au foot.* »¹²⁵ Le récit prononcé par Timothée, qui fait référence aux palmistes, possède certainement un côté hagiographique, qui pousse à penser que l'auteur cherche à donner un côté héroïque à son parcours de footballeur. Face à un interlocuteur qui n'est pas coutumier de ce genre de pratique, il souhaite certainement appuyer sur le fait qu'il devait se débrouiller avec des moyens limités, ce qui donne encore plus de valeur à son récit, dans une quête d'individuation.

Jouer au foot : une passion innée ?

Lorsque nous questionnons les joueurs sur l'origine de leur passion pour le football, plusieurs d'entre eux nous font part d'une « passion innée », de quelque chose de naturel, qui ne s'explique pas vraiment. Donner de l'importance au rôle d'un parent dans leur apprentissage du football serait contradictoire au récit « enchanté » faisant allusion à une prétendue passion « innée », « naturelle », ce qui tendrait à remettre en cause leur vocation (Suaud, 1985) pour le football.

Parler de l'origine de sa passion pour le football semble difficile pour Albert, qui hésite, cherche ses mots et met un certain temps pour nous répondre : « *Moi c'est un peu heu... (pause) Honnêtement, honnêtement, j'ai pas eu une envie particulière de vraiment... c'est pas que j'ai eu une envie de faire du football. J'ai pas eu une envie particulière de...* »¹²⁶ Il semble enfin libérer sa parole, lorsqu'il décide de faire allusion à une explication naturalisante, comme si son talent n'avait aucune explication rationnelle, n'était en aucun cas le fruit de calculs : « *Après c'est un peu quelque chose de inné en fait. J'ai commencé à jouer au football naturellement.* »¹²⁷ Il semblerait qu'en aucun cas, jouer au football ne doit être perçu comme un choix raisonné ou une option parmi d'autres: « *Je me posais même pas de questions. C'était vraiment une passion en fait. Et cette passion est devenue une profession et c'est comme ça que je suis arrivé à jouer au football.* »¹²⁸ Mettre en avant sa

¹²⁴ Ce que Timothée appelle « palmiste » est le fruit du palmier à huile, qui donne l'huile de palme. Très gras, il est comestible et se caractérise par sa couleur orange.

¹²⁵ Timothée, 60', 1D Afrique du Sud, int.

¹²⁶ Albert, 70', 1D France, int.

¹²⁷ Ibid.

¹²⁸ Ibid.

réussite passe aussi par le recours à un discours honorifique à leur égard venant d'autres personnes : « *J'ai souvent été apprécié très jeune.* »¹²⁹

Le témoignage qui correspond peut-être le plus à une vision « innée » du football est celui de Jean-Marc, qui répond ainsi à la question des premiers souvenirs qu'il a de lui avec un ballon de football : « *Moi, les images en tant que telles, j'en ai pas eues. Moi je suis né en courant après un ballon.* »¹³⁰ Son récit fait ensuite allusion au rôle omniprésent du football tout au long de son enfance :

*C'est grâce au ballon que j'ai pu marcher à quatre pattes, c'est grâce au ballon que j'ai pu marcher à deux pattes. Vous voyez ? Donc je n'avais que le ballon pour moi. Dans toute mon enfance, mon adolescence, il n'y avait que le ballon qui comptait. Donc c'était quelque chose extrêmement ancré en moi. (...) Tout ce que j'ai eu comme objet, c'était un ballon. Il m'a fallu un ballon, tous les jours de ma vie. C'est-à-dire que, dès qu'il disparaissait, le même jour, on me ramenait un ballon, que ce soit ma mère ou mon père. J'avais toujours des ballons avec moi, j'ai grandi comme ça, avec un ballon. Et dans ma tête il n'y avait qu'un ballon. Etant adolescent je ne pensais qu'au football.*¹³¹

L'obsession pour le football dès le plus jeune âge est telle que Jean-Marc propose même d'inverser l'ordre des choses : ce ne serait pas tant le fait d'acquérir des aptitudes physiques qui lui aurait permis de jouer au football mais l'inverse. Son amour pour le football serait ainsi à l'origine même de son développement, la balle l'accompagnant au quotidien.

Éric et le mythe du « self-made man »

Ce discours de réussite « par soi-même » se retrouve particulièrement bien dans l'entretien effectué avec Éric, qui tente à plusieurs reprises de se distancier de l'influence de ses proches sur son parcours de footballeur. Cela se manifeste notamment dans sa manière de nous couper la parole et de nous répondre de manière très décidée à nos questions : « *Personne n'a jamais joué. Ma maman était missionnaire.* »¹³² Questionné ensuite sur son papa, il répond : « *Mon papa c'était quelqu'un qui n'avait jamais fait de sport de sa vie, de toute sa génération, même son père, son grand-père, y'avait personne. Moi j'ai vu des gens toucher un ballon, à l'école. Personne ne m'a jamais dit « joue comme ça.* »¹³³ Éric insiste fortement sur l'absence d'une socialisation familiale au football. Il nous semble intéressant d'interpréter cela comme une manière de mettre en avant sa propre réussite, qui ne dépend de personne d'autre : il s'est « fait tout seul ». Cette posture donne ainsi encore plus de poids au discours de glorification de sa carrière évoqué plus haut.

¹²⁹ Albert, 70', 1D France, int.

¹³⁰ Jean-Marc, 60', 1D France, int.

¹³¹ Ibid.

¹³² Éric, 60', 1D Portugal, int.

¹³³ Ibid.

Plus tard dans l'entretien, après avoir insisté pour connaître l'origine sociale du père d'Éric, nous apprenons qu'il était maire du petit village dans lequel la famille a grandi. Sans appartenir aux couches les plus aisées de la population, ses parents n'étaient pas non plus de classe modeste. Leurs positions respectives nécessitaient une éducation minimale et leur procuraient certainement quelques avantages en termes sociaux et économiques. En refusant de faire référence à son cadre familial de socialisation, Éric souhaite minimiser l'influence de celui-ci sur son engagement dans une carrière de footballeur. Ses parents étant tous deux décédés alors qu'il n'avait qu'une dizaine d'années, cette posture est certes compréhensible.

La suite de l'entretien avec Éric apporte en effet un autre élément qui valorise cette idée d'une construction d'un « self-made man », dans la mesure où il partage tout autant de difficultés à nous transmettre l'identité des personnes influentes dans sa carrière en dehors du cadre familial, à l'image de cet homme, qui l'a hébergé pendant un certain temps à Yaoundé, sur qui nous n'avons pas réussi à obtenir plus d'informations :

JB : Tu étais chez ton ami là ?

Éric : Oui [est-ce que] "tu m'héberges ?"

Tu le connaissais d'où celui-là ?

Je l'ai connu par hasard.

Mais tu le connais...

Il avait entendu parler de moi, comme j'avais joué les jeux scolaires. Je lui ai dit : "je ne sais pas où habiter".

Il venait de Baffia (un des villes dans laquelle Éric a grandi) aussi ?

Non. Il a vécu là.

Donc tu ne l'avais jamais vu avant ?

Non. Et c'est comme ça qu'on me propose de me louer une chambre à 5005¹³⁴. Aujourd'hui c'est dans les 4, 5 euros, pas loin des Lions de Yaoundé. J'avais du mal à payer cette chambre et c'est là que je commence à comprendre que j'avais des demi-frères et qu'il fallait que (...)¹³⁵

Si nous apprenons que l'homme en question vient de Baffia et a été rencontré lors de jeux scolaires, il est difficile d'en savoir plus, notamment sur ses liens potentiels avec le monde du football, qui pourraient expliquer ce qui se cache derrière sa volonté de venir en aide à Éric.

¹³⁴ Entre 1960 et 1994, un franc français vaut 50 FCFA (ou CFA). Suite à la dévaluation en 1994, un franc français vaut 100 FCFA entre 1994 et 1999, avant que le FCFA soit arrimé à l'Euro en 1999. Depuis lors, un euro vaut environ 655 FCFA. Réf : <http://www.bceao.int/Histoire-du-Franc-CFA-55.html>

¹³⁵ Éric, 60', 1D Portugal, int.

Trop en dire sur les personnes qui ont joué un rôle dans son apprentissage du football, dans le cadre familial ou en dehors, pouvait faire vaciller le mythe du « self-made man » mis en avant par Éric. Éviter de faire référence à ces divers acteurs permet de projeter une image de soi, un certain type de présentation et d'auto-présentation, adossé à un récit « héroïque ».

2.2. Lorsque la transmission familiale fonctionne

Malgré les nombreuses réponses de nos interlocuteurs minimisant le rôle joué par leurs parents dans l'apprentissage du goût pour le football, nous avons également recueilli un certain nombre de témoignages qui font état de la place importante du football au sein des familles. Si le rôle du père sera analysé dans un premier temps, il nous semble important de ne pas nous contenter de porter un regard sur la famille proche, mais d'élargir le spectre des acteurs influents dans l'éducation de l'enfant. En effet, comme c'est le cas dans le cadre de l'éducation scolaire, plusieurs membres de la famille élargie s'investissent dans la formation des jeunes footballeurs.

2.2.1. Le modèle de la « naturalisation » de la transmission par le père

Il arrive que la transmission paternelle soit jugée effective par les anciens joueurs. Quelques joueurs mettent en avant l'influence du passé de footballeur de leur père. C'est notamment le cas de Julien : *« Je vais dire que j'ai hérité ça de mon père qui était un ancien footballeur international, qui était assez connu, et qui après est devenu entraîneur. »*¹³⁶ Julien ne fait pas uniquement allusion à son père mais aussi au réseau social de ce dernier, composé de nombreuses stars du football local. Julien nous avoue avoir été particulièrement marqué par la présence de ces anciens joueurs au sein même de sa maison : *« Donc je suis allé vers le football parce que mon père, il côtoyait tous les grands joueurs, les stars du football au Cameroun, qui venaient à la maison. Et donc mon papa était pour beaucoup l'entraîneur. »*¹³⁷

Le sport tient aussi une place importante dans la famille de Justin : ses sœurs aînées ont joué respectivement au football et au handball et son père est un ancien footballeur de première division camerounaise. A ce propos, il se souvient des différents clubs dans lesquels son père est passé durant sa carrière : *« Je suis né d'une famille sportive parce que mon père a fait carrière dans le football. Il a joué pendant 10 ans donc ce sont ces histoires qu'il me racontait durant tout son parcours de joueur. Il a joué pendant dix années en première division camerounaise. Il a commencé sa carrière dans le Canon de Yaoundé¹³⁸, ensuite il est allé à l'Oryx de Douala¹³⁹ et après sa carrière*

¹³⁶ Julien, 70', 2D Portugal

¹³⁷ Ibid.

¹³⁸ Nom de club modifié

de joueur, n'est ce pas, il a entraîné une équipe de mon village, dans le département du Moungo¹⁴⁰. »¹⁴¹ Au-delà de son passé de footballeur et des histoires racontées, le père de Justin est également actif de manière plus concrète dans l'apprentissage du métier de footballeur. Il s'implique dans l'entraînement de Justin, sur le plan physique et mental : « *Il a essayé de m'expliquer, de me dire, comment il faut s'adapter. Moi j'étais défenseur central, bon mais des fois j'étais polyvalent, des fois je pouvais jouer défensif, je pouvais jouer dans l'axe, libéro, stoppeur, arrière droit.* »¹⁴² Le programme que lui prépare son père est particulièrement intensif, ce qui semble convenir à Justin : « *Donc lui, il m'a donné plus la motivation. Il me prenait le matin à 5h, à 4h du matin. Ouais, on allait faire du footing, il me préparait.* »¹⁴³ Justin est d'ailleurs particulièrement reconnaissant envers son père, pour l'avoir soutenu et encadré dans son apprentissage : « *Et je dirais merci à mon papa parce que c'est pas évident d'avoir, n'est-ce-pas, des gens volontaires, qui puissent t'appuyer, n'est-ce-pas, d'aller de l'avant à travers ce métier que lui-même il a pu faire quoi.* »¹⁴⁴ Parallèlement à son rôle de soutien et de motivateur dans le parcours footballistique de son fils, le père de Justin n'oublie pas non plus d'encourager son fils dans son parcours scolaire : « *Il m'encourageait, en disant que "ben voilà... si tu veux faire carrière au foot n'oublie pas que s'il arrive un jour que tu ailles en Europe, il y'aura les médias. Il va falloir savoir t'exprimer devant les médias", donc voilà, il m'a dit "tu fais les deux, si tu as la force d'y aller, il faut y aller".* »¹⁴⁵ L'exemple de Justin, qui bénéficie de nombreux conseils de son père dans son apprentissage du métier de footballeur, correspond bien au cas de figure décrit par Bertrand (2008), à savoir celui d'une socialisation au football à travers la figure paternelle. Il serait ici intéressant de connaître l'horizon d'attente du père de Justin. Malheureusement, nos données ne permettent pas de le faire, n'ayant pas rendu systématique la rencontre avec des membres de la famille des joueurs. Nous pouvons néanmoins poser l'hypothèse que le père de Justin est conscient des bénéfices qu'il peut retirer d'un départ de son fils à l'étranger en termes de « contre-don » ou de simple bénéfice économique. Ces avantages ne se limiteraient en outre pas à son père mais pourraient être redistribués au reste de la famille, dont le statut, mais aussi les conditions de vie, pourraient fortement s'améliorer en cas de départ de Justin à l'étranger.

Le père d'Alain a également joué au football, certes à un niveau relativement modeste, avant que lui et son frère ne se mettent également à la pratique : « *Oui mon père était un footballeur mais pas*

¹³⁹ Nom de club modifié

¹⁴⁰ Nom de département modifié

¹⁴¹ Justin, 70', 1D Espagne, int.

¹⁴² Ibid.

¹⁴³ Ibid.

¹⁴⁴ Ibid.

¹⁴⁵ Ibid.

à un très haut niveau. Il a joué comme tout gamin jusqu'à un certain âge, bon à un niveau... Comment dire, c'était un football de plaisir quoi, voilà. Donc voilà, il n'a pas été un extraordinaire sportif. »¹⁴⁶ Alain ne fait pas allusion à une forme de socialisation au football à travers son père. Celui-ci pense néanmoins que ce qui lui a été transmis est plutôt d'ordre génétique :

*Ça vient des gènes de mon père, de mes parents, parce que mon oncle aussi son petit frère jouait au football, bon j'ai des oncles qui ont joué pas haut niveau comme nous mais qui avaient ces gènes, qui avaient cette envie de jouer au ballon. Je crois que ça c'est un truc qui est inné dans la famille, puisque mon propre fils est footballeur professionnel aussi. Donc j'ai mes enfants aussi, même ceux qui sont au bas âge, qui vraiment poussent le ballon et qui ont envie de pratiquer ce sport donc je crois que ça je ne peux pas l'expliquer vraiment d'où ça vient. Je crois que c'est les gènes de la famille.*¹⁴⁷

Les deux parents de Simon possèdent un poste à responsabilité, ce qui est plutôt l'exception que la règle parmi les joueurs rencontrés. Sa mère est active dans l'administration alors que son père travaille dans les bureaux de la société Nissan. Chez lui, le football n'est pas non plus un tabou. Le père de ce dernier n'était pas forcément footballeur mais il l'encourageait vivement à faire du sport en dehors de l'école, pour autant que cela n'ait pas un impact négatif sur son parcours scolaire : « Non mon père, il voulait qu'on fasse des études mais que le... qu'il ne fallait oublier les... Enfin il voulait qu'on fasse les études et qu'on fasse aussi du sport. Il ne fallait surtout pas oublier qu'il y'a des études à côté quoi donc voilà : "Vous faites les études, allez, faites vos cours et tout le reste et il faut aussi faire du sport". Lui, le sport c'était pas pour faire un métier, c'était parce qu'il faut faire du sport pour être en santé. »¹⁴⁸

La transition paternelle est parfois complétée par l'influence d'autres membres de la famille. Le football a une place importante dans toute la famille de Gilles. En plus de son père, de nombreux autres hommes de la famille ont tapé dans le ballon: « Oui je suis effectivement issu d'une famille sportive, d'ailleurs mon papa a été un très grand footballeur qui a joué à un haut niveau au Cameroun, en première division et parfois aussi à l'équipe nationale. Donc après, j'ai mon grand frère, qui a été aussi footballeur au Cameroun, qui est resté au Cameroun et qui a fait sa carrière au Cameroun. Comme j'ai dit, j'étais dans une famille assez sportive, sans parler de mes oncles même et du papa de mon papa. »¹⁴⁹ Gilles a très certainement été influencé par le contexte familial dans lequel il a grandi, où le sport joue une place importante, de manière « intergénérationnelle ». La pratique sportive est en effet une affaire familiale, qui se transmet de père en fils, depuis le grand-père de Gilles, en passant par son père et, pour finir, à Gilles et ses frères et sœurs.

¹⁴⁶ Alain, 60', 1D France, int.

¹⁴⁷ Ibid.

¹⁴⁸ Simon, 70', 1D Grèce, Int.

¹⁴⁹ Gilles, 70', 1D Espagne, int.

2.2.2. Le modèle de l'ancrage dans un réseau familial étendu

La socialisation au football ne s'inscrit pas uniquement dans le cadre de la famille nucléaire, ceci, d'autant plus qu'un nombre important d'anciens joueurs rencontrés n'ont pas uniquement grandi chez leurs parents. En effet, une des caractéristiques d'un nombre important de familles camerounaises est le partage de l'éducation des enfants. Comme c'est le cas dans de nombreux autres pays d'Afrique mais aussi d'ailleurs¹⁵⁰, les parents biologiques ne sont de loin pas les seules figures d'autorité s'imposant aux enfants au sein de la famille. Un grand-frère, une grand-mère, un oncle ou un cousin peut, selon les besoins, selon les situations, ou selon son statut, prendre temporairement le rôle de référence éducative, avant qu'un fils soit en mesure de s'autofinancer, puis d'accueillir à son tour un « petit »¹⁵¹.

Dans un premier temps, nous verrons que le père n'est de loin pas toujours considéré comme une figure de référence. Nous mettrons en évidence le rôle joué par d'autres membres de la famille dans l'apprentissage du football, tels que les grands frères en particulier, notamment à travers la pratique du « confiage »¹⁵². Enfin, nous souhaitons expliquer ce que signifie grandir dans une famille élargie, en nous inspirant du cas de Gilbert.

Des figures de socialisation complémentaires au sein des familles

Le rôle de la famille élargie dans la socialisation au football s'explique premièrement par l'absence d'un père. Dans de nombreux cas, les anciens joueurs rencontrés n'ont en effet pas grandi avec une figure paternelle biologique, suite à une séparation conjugale puis un nouveau mariage¹⁵³. Laurent a par exemple grandi éloigné de son père. Celui-ci n'est réapparu qu'après avoir entendu parler du succès de son fils. Laurent nous signale alors que son père aurait tenté de profiter de son statut de géniteur pour obtenir des avantages de sa part. Rappelons que, lors de sa participation à une compétition avec l'équipe nationale au début des années 1980, Laurent a certainement perçu des primes importantes de la part du gouvernement, comme tout autre joueur sélectionné. Ces primes étant rendues publiques, les joueurs font l'objet de nombreuses convoitises : « *J'ai plus grandi avec ma mère parce qu'à un moment, il faut dire les choses telles qu'elles sont, mon père avait*

¹⁵⁰ Dans une recherche comparative sur différents pays asiatiques, Ochiai (2010) s'intéresse au réseau de garde de la petite enfance. L'auteur montre ainsi que « dans les sociétés chinoises, comme en Chine, à Taiwan et à Singapour, les responsables des soins et de l'éducation des jeunes enfants ne se limitent pas au père et à la mère, mais s'étendent aux grands-parents, oncles et tantes, cousins qui constituent un véritable réseau éducatif pour les enfants » (2010, 196).

¹⁵¹ Le terme « petit » s'applique à un membre plus jeune de la famille élargie, que cela soit son frère de sang ou un membre plus éloigné.

¹⁵² Dans le contexte spécifique du Cameroun, ce terme prend l'appellation « diemou », qui signifie berceur d'enfants (Kamdem, 2015)

¹⁵³ C'est notamment le cas de Gilbert, Félix, Laurent, Albert, Timothé et Jules

*abandonné ma maman quand j'avais deux ans. Après, je n'ai plus eu de ses nouvelles. Donc au moment où je rentre de la Coupe du monde junior en Australie en 1981, c'est là qu'il revient vers moi pour se... pour faire valoir ses droits de paternité et tout. Je lui ai dit simplement que "la paternité ce n'était pas une présomption".*¹⁵⁴

Suite à la séparation de ses parents, Félix s'est senti abandonné d'un côté comme de l'autre. Son père, après un séjour en prison, se sépare de sa mère, avant de retrouver une autre femme. Félix reproche d'ailleurs à son père de s'être davantage occupé des enfants issus de la première union de sa nouvelle compagne : *« L'enfant avait voyagé¹⁵⁵, il est parti en France. Et mon père s'occupait presque que de lui. C'est lui qui a financé presque tout. Il est allé continuer ses études là-bas. Moi j'avais des problèmes parce que même pour aller à l'école, il ne me payait pas le transport »*.¹⁵⁶

Quelques temps après s'être séparée de son premier mari, la mère de Félix se met en couple avec un autre homme, avec qui Félix n'entretient pas de très bonnes relations : *« Le monsieur en question, c'est vrai, même s'il ne le montrait pas, il n'était pas à l'aise quand peut-être moi j'étais là et tout. Et moi, j'avais compris ça. Il n'était pas à l'aise du tout. »*¹⁵⁷ Félix s'éloigne d'autant plus de sa mère et de son père adoptif, le jour où, pour des raisons financières, sa mère se voit contrainte de reprendre une activité professionnelle.

Lorsque le père joue un rôle secondaire dans l'éducation des enfants, il peut être remplacé par un autre membre de la famille. Ce constat s'inscrit dans une pratique de confiage, observée dans de nombreux contextes africains. Les exemples proposés ci-dessous montrent que cette particularité de l'éducation peut avoir une influence sur leur apprentissage du football. En effet, leur prise en charge par un autre membre de la famille, au sein d'un nouveau cadre éducationnel, offre une certaine liberté d'action, et donc la possibilité de pratiquer leur activité de manière plus régulière et assidue. Au sein de notre échantillon, nous avons identifié trois types de personnes ayant joué un rôle dans l'encouragement à la pratique : le grand frère, la mère et l'oncle maternel.

Plusieurs éléments peuvent expliquer les confiages. Lallemand (1993) précise que les intérêts des familles de recourir à la co-éducation dépassent largement les raisons vitales auxquelles Goody (1969) fait allusion. Cette auteure d'un ouvrage qui traite de la circulation des enfants en société traditionnelle mentionne entre autres que l'initiative peut venir de l'enfant « fostéré »¹⁵⁸, qui lors d'une visite chez une tante peut décider de rester auprès d'un cousin, avec qui une relation de confiance et d'amitié s'est installée. Une autre raison donnée par Lallemand est la volonté de

¹⁵⁴ Laurent, 60' 1D France, int.

¹⁵⁵ L'expression « voyager » est la plupart du temps utilisée pour signifier « émigrer en Europe ».

¹⁵⁶ Félix, 60', 1D Grèce, int.

¹⁵⁷ Ibid.

¹⁵⁸ Le terme « fostéré » vient du « fosterage » ou « confiage », pratique fréquente en Afrique qui consiste à confier durablement l'éducation d'un enfant à un membre de la famille élargie.

resserrer des liens familiaux. Placer un enfant chez un frère ou une cousine, le temps des vacances ou pour une durée plus longue, permet ainsi aux cousins de mieux se connaître. Renforcer les liens entre membres d'une même famille ou d'un même groupe peut être perçu comme une manière de combler la distance qui les sépare dans le cadre d'une mobilité plus accrue. Cela permet de lutter contre un ralentissement des échanges, qui peut freiner la solidarité entre les membres. Enfin, un transfert d'enfant peut aussi s'expliquer par le remariage d'un conjoint. Ce dernier cas correspond notamment à la situation vécue par Félix. Après s'être remariée, elle décide de confier l'éducation de son fils à son frère puis à sa mère, chez laquelle Félix va passer la plus grande partie de son enfance. Néanmoins, c'est le grand frère de Félix qui va jouer un rôle déterminant dans ses premiers pas footballistiques. Ce dernier n'est certes pas devenu un joueur professionnel mais, selon Félix, avait quand même acquis un certain statut lorsqu'il jouait dans les championnats de villages : *« Mon frère aîné était un super footballeur mais il n'a pas percé. Bon, il était déjà une star mais il était le genre de star qui ne perce pas quand il va dans un grand club. Mais il était le genre de star qui jouait un peu au village, il va au village, il joue, on dit « non c'est un bon joueur il est la star au village. »*¹⁵⁹

Bien souvent, les grands frères remplacent en quelque sorte la figure paternelle en l'absence d'un père biologique. Le grand frère d'Ernest joue de son côté un rôle clé dans la construction de l'imaginaire de sa carrière. Ernest se souvient bien des performances de son grand frère et en particulier des cadeaux remis par ce dernier à la suite des compétitions remportées. Il estime qu'il lui doit une grande partie de son succès futur : *« Je pense que c'est grâce à lui-même que j'ai joué au foot parce que je me rappelle, quand j'étais encore tout petit, lui jouait déjà dans les juniors de l'Union. Alors comme il y a un petit tournoi qu'on organise les juniors de Douala et les Juniors de Yaoundé, il est allé jouer et il a gagné. Et quand il est revenu, il m'a donné ses équipements. Il m'a donné son maillot parce qu'on leur a demandé de rester avec tout l'équipement. Quand il est venu, il me l'a donné. Ca m'a beaucoup motivé. »*¹⁶⁰

Des raisons économiques sont souvent à l'origine du rôle joué par les frères aînés dans l'éducation des plus jeunes. Les parents décident donc, comme c'est souvent le cas, de demander à leur fils aîné d'arrêter ses études pour se mettre à travailler. Lorsqu'il trouve du travail à Yaoundé, il est rejoint par une sœur cadette puis une deuxième, toutes deux venues pour étudier. Le frère aîné prend ainsi en quelque sorte le relais de l'éducation des plus jeunes, jouant ainsi également le rôle de figure paternelle. Alors âgé de 8 ou 9 ans, Jacques suit également le chemin de ses sœurs. Aujourd'hui, il voit véritablement son frère comme un père : *« Je peux dire que jusqu'aujourd'hui,*

¹⁵⁹ Félix, 60', 1D Grèce, int.

¹⁶⁰ Ernest, 70', 1D Grèce

moi je le considère comme mon père. Parce que moi j'ai vécu, je peux dire que j'ai pratiquement vécu avec lui. C'est lui qui m'a pratiquement élevé. L'éducation vient plus de lui que de mon père. »¹⁶¹ Ce rôle de soutien ou d'accompagnateur, le grand frère de Jacques l'endosse également lorsqu'il s'agit de suivre son petit frère dans sa carrière footballistique. Lorsque Jacques est repéré par le président d'un club local, il redirige l'homme vers son aîné: « *Je lui dis "j'aimerais bien" mais ce n'est pas moi qui décide. Donc vous voyez avec mon grand frère. S'il donne son okay, alors je viens. Tant que je n'ai pas l'okay de mon grand frère, je ne viens pas.* »¹⁶² Le président se rend ainsi au domicile du grand frère pour entamer les discussions. Ce dernier donne alors son aval, à la condition que cela n'entrave pas le parcours scolaire de Jacques: « *Donc il [mon grand frère] dit "s'il peut concilier les deux, il n'y a pas de soucis". Ils se sont entretenus. Le monsieur a garanti qu'il n'y a pas de soucis à ce niveau, tout irait bien et que ça ne devait pas empiéter sur mes études. En plus, les entraînements étaient le mercredi et le mercredi après-midi, il n'y avait pas l'école. On s'entraînait une fois et on jouait le matin.* »¹⁶³

Dans le cas de Tom, ce n'est pas la séparation de ses parents qui a conduit à ce qu'il s'éloigne de son père mais plutôt la présence d'une mère très conciliante. En effet, Tom a grandi avec son père mais il estime que ce dernier a été très réticent à ce qu'il joue au football. En échange, il trouve du soutien auprès de sa mère :

*Ma maman, contrairement à mon papa, elle me soutenait beaucoup, en cachette même. Elle m'achetait mes équipements. Ma première paire de chaussures de foot que j'ai eue, c'est maman qui me l'a achetée. Avant que mon papa ne soit au courant, elle est venue à Douala. Une fois, je suis allé au magasin avec elle, elle m'a acheté la paire. Je me rappelle, à l'époque CFA 35'000 c'était quand même beaucoup d'argent. Elle a acheté pour moi, elle m'a dit « Tom, si tu as opté pour ça je ne peux que t'encourager, voilà. Ton père il ne veut pas, ça ne sert à rien qu'on se tiraille avec toi. Si tu as décidé de faire le foot, je t'encourage. Il faut aller jusqu'au bout, il faut t'y mettre à fond.*¹⁶⁴

Plus tard, c'est auprès de son frère aîné que Tom va obtenir du soutien dans son projet de carrière dans le football. Revenu d'Europe après y avoir fait des études en informatique, le grand-frère de Tom trouve du travail dans une société d'informatique locale. Il a donc les capacités financières de loger son frère cadet, et de prendre en charge son éducation. Il se montre plus souple que son père par rapport à son désir de privilégier le football: « *Ouais ouais, avec mon grand-frère c'était plus facile parce que bon... c'est vrai que lui aussi, il ne voulait pas [sous-entendu que Tom quitte l'école pour le football] mais il me laissait un peu, il acceptait.* »¹⁶⁵ L'expérience acquise par

¹⁶¹ Jacques, 70', 1D Allemagne, int.

¹⁶² Ibid.

¹⁶³ Ibid.

¹⁶⁴ Tom, 80', 1D Roumanie

¹⁶⁵ Ibid.

son frère en Europe s'ajoute certainement à son aïeule pour en faire une figure d'autorité légitime. Dès lors, il peut se permettre de prendre des décisions qui vont être acceptées au sein de la famille.

Tout comme Tom, Brice est allé chercher du soutien auprès de sa maman, voyant que son père était drastiquement opposé à ce qu'il joue au football : « *J'avais une relation très fusionnelle avec elle [ma mère]. Je l'aimais beaucoup donc euh... c'était tout le contraire. Moi petit, mon papa il me battait beaucoup. Mon papa il me battait parce qu'il voulait pas que je joue au football. J'étais battu pour ça. Et ma maman me cajolait toujours, donc c'est pour ça que c'était très fusionnel avec elle.* »¹⁶⁶ Les exemples de Tom et de Brice montrent que le soutien parental se manifeste également par le biais de la mère. Bien que relativement exceptionnel dans nos résultats, ce constat montre ainsi que les femmes peuvent aussi jouer un rôle d'accompagnantes dans le processus de socialisation au football, comme l'a par ailleurs bien montré Bertrand (2008).

Le soutien ne s'arrête néanmoins pas au cercle familial restreint. A plusieurs reprises, l'oncle maternel semble être une importante figure d'inspiration. C'est notamment le cas de Laurent, qui a grandi avec sa mère lorsque son père quitte la maison : « *Oui parce que j'ai mon oncle qui a joué au football mais il n'a pas joué au haut niveau donc je me suis inspiré de lui pour faire mes premiers pas dans le football.* »¹⁶⁷ De son côté, Paul a grandi chez sa grand-mère, suite à la séparation de ses parents. Là-bas, il côtoie plusieurs oncles, dont un ancien footballeur : « *Il y avait mon oncle, le premier fils de ma grand-mère, qui lui aussi faisait partie de ceux qui m'ont encouragé à jouer au football parce que lui aussi jouait au football.* »¹⁶⁸ La place importante des oncles maternels dans l'éducation des jeunes camerounais¹⁶⁹ pourrait très bien être héritée du système de l'avunculat¹⁷⁰ très présent au sein des sociétés bantoues matrilineaires, auxquelles la majorité des interviewés appartiennent, comme a pu le montrer Balandier (1982)¹⁷¹.

¹⁶⁶ Brice, 70', 1D Turquie, int.

¹⁶⁷ Laurent, 60', 1D France, int.

¹⁶⁸ Paul, 50', 1D Cameroun, int.

¹⁶⁹ Dans le point suivant, nous reviendrons plus en détail sur le cas de Gilbert, un autre exemple de joueur fortement influencé par son oncle.

¹⁷⁰ Onambélé définit l'avunculat comme « la relation privilégiée et socialement entretenue entre l'oncle maternel et le fils de la sœur et qui implique des droits et des devoirs réciproques, aussi bien, dans des sociétés à filiation matrilineaire que celles à filiation patrilinéaire » (Onambélé, 2010, 20).

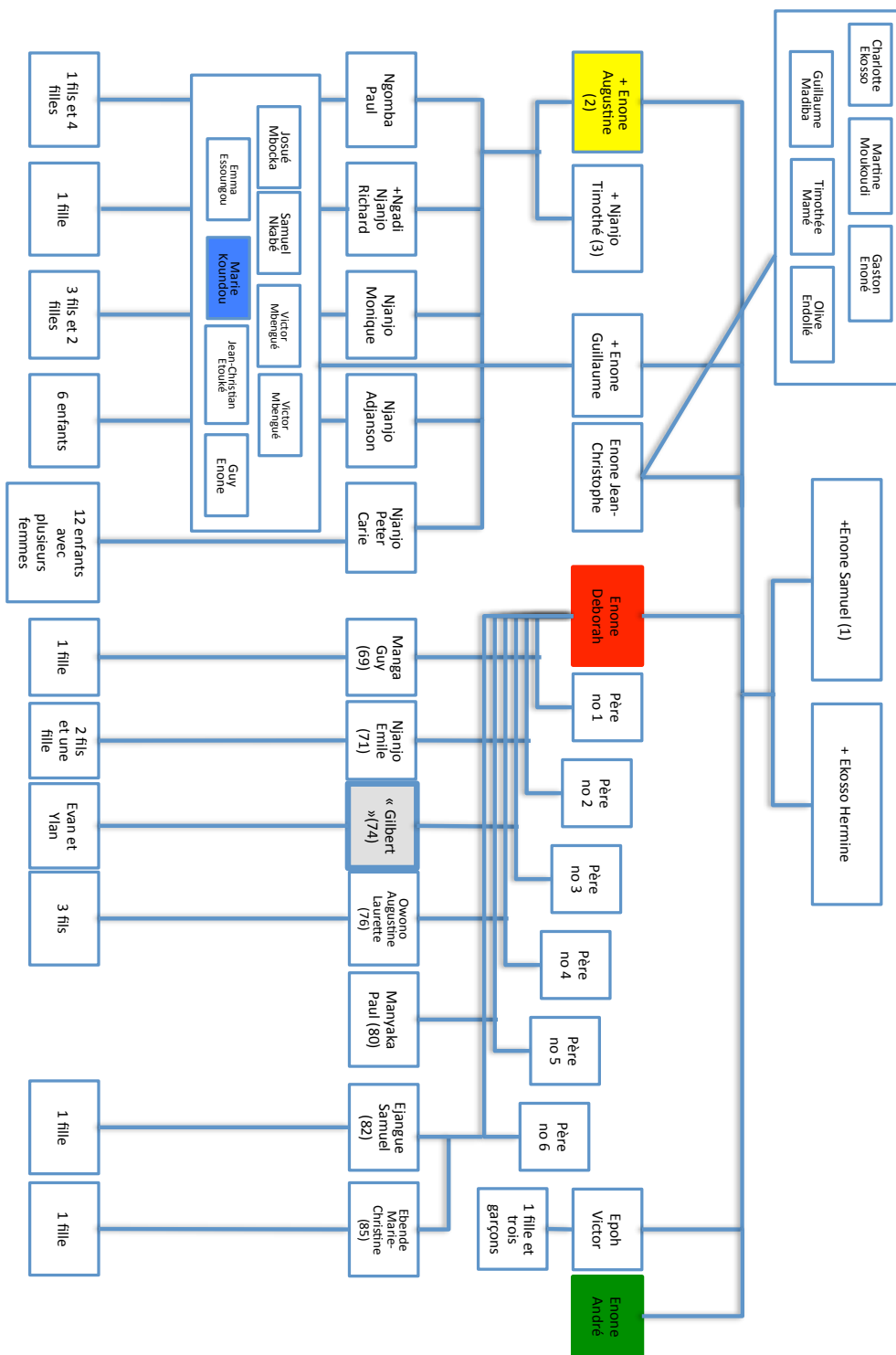
¹⁷¹ Ce fait a d'ailleurs pu être observé par Georges Balandier auprès de la société « Fang », qui vit principalement en Afrique centrale (Gabon, sud du Cameroun et Guinée équatoriale). Balandier explique ce lien entre oncle et neveu utérin par la logique de la dot associée au mariage : « la formation d'un couple met en cause non seulement les deux éléments constitutifs, mais encore la sœur du mari, qui a indirectement apporté la dot permettant le mariage, et le frère de la femme, qui a indirectement « récupéré » cette même dot afin de se marier » (Balandier, 1982, 118). Ainsi, en bénéficiant financièrement du mariage de sa sœur, l'homme se retrouve redevable vis-à-vis de son neveu utérin.

Comme l'illustrent bien les quelques exemples ci-dessus, l'éducation assurée par un collectif, qui implique souvent des déménagements et donc l'éloignement du cadre familial restreint, garantit aux apprentis footballeurs une certaine marge de manœuvre par rapport à la ligne éducationnelle tracée par les parents biologiques. Ils mettent également en lumière la capacité des jeunes joueurs à chercher (et trouver) du soutien auprès de membres de la famille élargie.

Zoom sur l'éducation de Gilbert

Afin de faciliter la compréhension de ce à quoi peut ressembler le fait de grandir dans une famille élargie, nous proposons de centrer notre intérêt sur un cas précis, celui de Gilbert. La relation d'amitié créée avec ce joueur durant ces dernières années mais aussi le temps passé au Cameroun en compagnie de plusieurs membres de sa famille nous ont permis d'obtenir une quantité d'informations importantes, afin d'en faire un cas pratique. Si celui-ci n'est certainement pas représentatif de toutes les familles camerounaises, ni de toutes les familles des joueurs rencontrés d'ailleurs, il illustre néanmoins un certain nombre de caractéristiques citées dans les trois premiers paragraphes de cette section, et montre toute la complexité d'une famille qui fonctionne sur un modèle élargi. A travers cet exemple, nous sommes ainsi en mesure de mieux comprendre comment la co-éducation offre des figures alternatives aux parents biologiques, qui peuvent parfois se révéler plus enclines à soutenir le projet footballistique d'un enfant.

Premièrement, le schéma proposé à la page suivante permet de situer les liens familiaux et les prises en charge diverses de Gilbert. Il a été construit en grande partie lors de notre deuxième terrain au Cameroun, en 2014, en compagnie d'Emile, le frère de Gilbert. Nous avons mis en couleur les personnes qui ont accueilli Gilbert durant quelques mois, voire quelques années.



Gilbert est né dans une petite ville d'un peu plus de 7000 habitants dans la région du Littoral. Deborah, sa mère, est enseignante et directrice d'une petite école dans la même ville. Gilbert n'a jamais connu son père, qui est un des six hommes avec qui sa mère a eu ses sept enfants. Le premier élément qui permet de situer Gilbert au sein de sa famille élargie se situe au moment de sa naissance. En effet, le deuxième nom qui est donné à Gilbert s'inspire d'un cousin de sa mère, qui n'avait pas d'enfants, et à qui elle avait promis de lui confier ce nouveau fils, avant qu'il ne décède brutalement¹⁷².

¹⁷² Gilbert, 70', 4D France

Gilbert grandit en grande partie chez sa tante maternelle Augustine, qui prend également le relais de l'éducation de deux de ses frères. L'ancien joueur explique ce déménagement par la situation professionnelle de sa mère, qui vit séparée de son mari:

En fait, je crois que c'est plus par rapport à ma maman, parce qu'elle était encore jeune et institutrice et donc elle n'avait pas... Vous savez, chez nous il y'a pas... c'est pas évident de... surtout les femmes qui travaillent déjà c'est un peu [rare] à l'époque parce qu'elle était institutrice et elle ne pouvait aller à l'école et garder les enfants. Et il n'y a pas la possibilité de trouver une nounou. Donc la seule chose à faire c'était confier les enfants à sa grande sœur, qui était femme au foyer.¹⁷³

Augustine, la sœur de Déborah, vit à Njombé¹⁷⁴, un petit village qui se situe à une vingtaine de kilomètres de Kompina¹⁷⁵. Elle est femme au foyer et mariée à un employé de la bananeraie locale. Augustine élève ses cinq enfants ainsi que plusieurs neveux dont Gilbert fait partie. Comme il nous le fait savoir en entretien, ce dernier considère vraiment son oncle comme un père adoptif : « *Mon papa, je n'ai jamais eu la chance de le connaître, donc justement c'est ma tante qui m'a élevé avec mon oncle bien sûr qui... que j'ai considéré comme mon père parce que c'est lui qui m'a appris, qui m'a éduqué. Donc c'est les deux, ma tante et mon oncle qui m'ont éduqué.* »¹⁷⁶

Durant notre deuxième séjour au Cameroun, nous rencontrons l'oncle de Gilbert à deux reprises. C'est alors l'occasion de le questionner sur les liens entretenus avec Gilbert, afin de croiser les informations obtenues par ce dernier. Lorsque nous lui parlons de son neveu, l'oncle de Gilbert tient à souligner à quel point la force de la relation entre un neveu et un oncle maternel est une caractéristique propre à de nombreuses familles camerounaises :

Tonton E. me montre en quoi au Cameroun, un oncle est plus proche des enfants de sa sœur que des enfants de son frère. Il me dit que les liens entre une mère et ses enfants sont très forts. Par conséquent, les enfants de ses frères vont être en partie accaparés par la famille, et notamment les frères, de la mère. Il se sent ainsi plus proche de Georges et de ses frères et sœurs mais moins des enfants de ses frères. Il me dit que dans la famille de la mère on est prêt à tout donner mais pas dans la famille du père.¹⁷⁷

A l'âge de 13 ans, ce dernier déménage chez son oncle à Yaoundé. Gilbert évoque son indiscipline sur le plan scolaire pour expliquer ce départ : « *Je suis parti de chez elle en classe de quatrième. Je suis allé chez mon oncle. Mon oncle avait souhaité parce que... Bon c'était pas évident à la maison. J'étais un peu têtu pour dire. J'étais un peu têtu donc vu que mon oncle, donc le petit frère à ma maman, est venu en vacances une fois chez ma maman, ma maman lui a fait part de la situation, que j'étais un peu difficile à gérer il a dit « ok il y'a pas de problème je vais le prendre chez moi, je*

¹⁷³ Ibid.

¹⁷⁴ Nom de lieu modifié

¹⁷⁵ Nom de lieu modifié

¹⁷⁶ Gilbert, 70', 4D France

¹⁷⁷ Extrait d'une discussion informelle avec l'oncle de Gilbert

vais le redresser. »¹⁷⁸ Comme le souligne Gilbert, ce départ lui a été imposé par sa mère, à son grand désarroi, sachant ce qui l'attendrait chez son oncle: « *Je savais... Voilà c'est... Je n'aurais pas autant de liberté que j'ai chez ma maman, et là t'as pas le choix, tu ne peux pas dire "non", tu as beau pleurer faire ce que tu veux, tu y vas quand même. Tu y vas.* »¹⁷⁹

Si les propos de Gilbert nous sont confirmés par son oncle, ce n'est pas le discours qui nous est tenu par sa mère. Selon cette dernière, ce confiage répond à une volonté de son frère de prendre Gilbert avec lui, lorsqu'il est appelé à occuper un poste d'économiste dans une école de Soa, dans la banlieue de Yaoundé. Elle nous confie que ce dernier « *ne voulait pas y aller sans enfants* »¹⁸⁰, nous confie-t-elle. Le confiage de Gilbert à son oncle répond ainsi peut-être aussi en partie à une « cause vitale » (Goody, 1969). Selon l'auteur, donner des parents à des enfants orphelins ou procurer des enfants à des couples stériles font en effet partie des raisons qui expliquent le phénomène de confiage en Afrique. Ce procédé aurait d'ailleurs pu se réaliser bien plus tôt puisque la mère de Gilbert nous a également fait savoir qu'alors enceinte, elle avait prévu de confier son fils à un cousin qui n'a pas pu avoir d'enfants, avant de revoir ses plans suite au décès de ce cousin. S'il nous est difficile d'expliquer les divergences d'interprétation de ce confiage entre les témoignages de Gilbert, son oncle et sa mère, il est intéressant de montrer qu'en fonction des points de vue, différentes explications sont données. Il est intéressant d'observer à travers le cas de Gilbert que les confiages ont des fonctions qui divergent au regard de la position des individus impliqués dans ce processus, en particulier ceux qui confient, ceux qui reçoivent et ceux qui en sont l'objet.

L'exemple de Gilbert illustre bien l'étendue de la famille et surtout la diversité des figures d'autorités auxquelles un enfant peut être soumis. En l'absence d'un père biologique et avec une mère qui possède des responsabilités professionnelles, des solutions doivent être trouvées. La sœur puis le frère de Déborah prennent à tour de rôle le relais de l'éducation de Gilbert. Son transfert chez son oncle va avoir une implication dans son engagement dans une carrière de footballeur. En effet, Gilbert s'est longtemps vu dans l'incapacité de jouer librement au football, étant élevé par sa mère puis par sa tante maternelle, toute deux formellement opposées à ce qu'il ne sacrifie l'école pour sa passion. Ce n'est que lorsqu'il est envoyé à Yaoundé chez un des frères de sa mère qu'il commence à jouer de manière plus régulière. Ce dernier avait une autre conception du football, comme le montre l'extrait suivant :

Mon oncle, lui c'est vrai que... Lui il a une philosophie un peu différente de ses frères et sœurs. Lui il estime que quand un enfant a du talent, peu importe le domaine, il faut l'aider. Il faut l'aider. Bien sûr, ne pas... Donc d'un autre côté ne jamais négliger l'école.

¹⁷⁸ Gilbert, 70', 4D France

¹⁷⁹ Ibid.

¹⁸⁰ Extrait d'une discussion informelle avec la mère de Gilbert

Il faut l'aider, il faut avoir une oreille attentive et puis voir ce que ça donne. Donc moi je dirais que ça a plutôt été une chance d'être allé chez mon oncle, ce qui m'a permis en même temps de continuer l'école, de jouer au foot. Donc ce qui fait que j'ai eu ma première licence dans un club de la capitale à Yaoundé.¹⁸¹

¹⁸¹ Gilbert, 70', 4D France

Chapitre 3. Le talent, produit d'une reconnaissance extra-familiale

Que cela soit en sous-évaluant l'influence d'acteurs issus du cadre familial, ou en ayant recours à une forme d'héroïsation de leur parcours, les anciens joueurs cherchent régulièrement à limiter les raisons qui expliquent leur engagement dans une carrière de footballeur à leur contribution personnelle, mettant ainsi en avant leur propre réussite. Néanmoins, en les questionnant sur leur manière d'intégrer progressivement un club, c'est-à-dire de passer d'une pratique informelle à une pratique formalisée du football, nous avons obtenu des informations qui nous permettent de dépasser ce premier constat. Nous nous sommes ainsi rendus compte que l'apprentissage du goût pour le football est bien plus formalisé qu'il n'y paraît à première vue.

Malgré la présence de quelques anciens pères footballeurs, nous avons vu dans le chapitre précédent que la famille ne participe pas systématiquement à l'apprentissage du goût pour le football. Pour atteindre leurs objectifs, et afin de dépasser ce rejet initial, les apprentis footballeurs doivent passer par un processus de sélection hors du cadre familial. Ils sont en quelque sorte contraints d'aller « se faire voir » ailleurs. En effet, « le talent n'est pas une grandeur intrinsèque des individus mais le produit de la reconnaissance que leur accorde autrui, laquelle s'obtient dans l'interdépendance, tout en étant sujette à une réévaluation périodique en fonction d'évènements nouveaux affectants cette dernière » (Lafabrigue et Tabé, 2012, 186). Le cadre familial n'est de loin pas l'unique lieu propice aux socialisations (Lahire, 2004). Cette observation se révèle également exacte dans notre travail, qui voit les jeunes footballeurs camerounais continuer leur apprentissage du football dans divers contextes fonctionnant comme autant de lieux qui favorisent leur engagement dans une carrière de footballeur, ce que nous avons mis en évidence dans la troisième section de l'introduction de ce travail.

Tout au long de ce chapitre, nous proposons de dresser le panorama des personnes et des pratiques qui contribuent à cet engagement dans une carrière sportive. Dans la première section, une attention particulière sera notamment portée au soutien d'acteurs clés dans ce processus d'engagement, proches de la figure du « big man » décrite par Médard (1992). En effet, au sein des structures décrites dans la première section, toute une série de personnalités jouent un rôle décisif dans l'engagement des jeunes joueurs. Ces intermédiaires de socialisation succèdent aux membres de la famille, et jouent rapidement un rôle dominant dans l'accession à une carrière de footballeur. Nous verrons ensuite que ces acteurs s'engagent dans toute une série de pratiques qui contribuent à l'engagement des jeunes joueurs dans une carrière de footballeur, en redéfinissant leur « identité externe et interne » (Dubar, 1991).

3.1. Le rôle décisif des « big men »

Les diverses pratiques qui contribuent aux transformations identitaires des jeunes joueurs s'accompagnent d'une modification du composé social de l'entourage du joueur. La présence limitée d'intermédiaires de socialisation au football au sein des familles, comme nous avons pu nous en rendre compte dans le premier chapitre, nécessite de recourir à d'autres individus afin de rejoindre un club ou un centre de formation.

Les joueurs se tournent dès lors vers divers acteurs pour bénéficier d'un accompagnement dans leur carrière, lorsque ce n'est pas l'inverse qui se produit. Bien que possédant des caractéristiques très diverses et un pouvoir politique souvent bien moins important, ces derniers se comportent à la manière des « big men », décrits par Médard comme des « entrepreneurs politiques » qui « mettent en œuvre un processus d'accumulation de ressources de toute nature, qu'ils combinent et font fructifier, selon la logique des situations, les unes au moyen des autres » (Médard, 1992, 168). Ces personnes influentes agissent de diverses manières pour encourager le jeune joueur à poursuivre sa carrière, dans l'espoir d'un retour sur investissement en cas de réussite.

Une des particularités des championnats de vacances est leur capacité de mettre en contact des catégories de personnes qui n'ont pas l'habitude de se côtoyer, à savoir les Big Men et les jeunes joueurs, autrement dit des élites et des cadets sociaux souvent sans emploi¹⁸². Les championnats de vacances sont utilisés tout autant comme plateforme de promotion politique des élites que comme lieu de socialisation pour les jeunes joueurs (Manirakiza, 2010). Si ces derniers viennent y chercher des contacts en vue d'une carrière de footballeur professionnel, ils trouvent également en ces lieux des opportunités sociopolitiques. Selon l'auteur, « ces regroupements permettent à ces jeunes de rencontrer leurs aînés et de se faire connaître en vue d'une éventuelle cooptation dans les arènes du pouvoir. Pour les jeunes cadres, jouer avec des hommes bien placés peut ouvrir bien des portes. » (Manirakiza, 2010, 119). Lorsqu'ils sont impliqués dans un club, ces « big men » peuvent ainsi jouer le rôle d'intermédiaire pour transférer le jeune au sein de l'équipe junior ou parfois directement dans l'équipe première.

Nous avons identifié trois types de big men dans les discours des anciens joueurs rencontrés : des aînés du quartier, des enseignants et directeurs d'école ou encore des personnalités du monde sportif (anciens joueurs, entraîneurs ou présidents de club).

¹⁸² La particularité de ces lieux qui voient se rencontrer différents statuts sociaux encourage d'ailleurs Manirakiza (2010) à remettre en question le modèle théorique de Bourdieu (1980) au sujet de la distribution au sujet de la distribution des membres d'une société dans les différents sports.

3.1.1. « Grands frères » et personnalités du quartier

Le contact avec une personne influente et de confiance est déterminant pour faire la transition entre le football de quartier et le football plus structuré, en club. Bien souvent, ces personnes sont rencontrées au sein du quartier. D'autres jeunes joueurs mais néanmoins plus âgés, sont généralement les premiers intermédiaires vers le football plus institutionnalisé. Ils agissent comme mentors, facilitant les contacts avec les dirigeants d'un club ou une autre personne à responsabilité.

Brice et Justin nous parlent ainsi de l'importance de se rapprocher de telles personnes :

Euh, je pense que c'est quelque chose qu'on a des grands-frères, plus de la famille, plus des amis du quartier qui conseillent mais on n'a pas vraiment, c'est pas comme en Europe où c'est cadré. En Europe, à 15 ans, le footballeur a déjà une équipe autour de lui. Mais nous au Cameroun ce n'est pas le cas. C'est le quartier, c'est les amis, c'est les grands frères, c'est les grandes sœurs. Si t'as la chance d'avoir un grand frère qui connaît, il te guide.¹⁸³

Justin nous raconte lui aussi sa rencontre avec un homme du quartier, dont les conseils ont été décisifs en vue de son intégration dans la section junior du Caïman de Douala : « Là je vous dirais franchement que je n'avais pas la motivation de pouvoir intégrer une équipe. Je veux dire les choses telles qu'elles sont. Déjà j'avais un peu... J'étais un peu frustré, j'avais eu peur, parce qu'il fallait avoir le courage d'aller affronter un autre groupe quoi. Bon je ne connaissais personne »¹⁸⁴. Justin a pu dépasser ses peurs grâce au soutien d'un aîné du quartier qui croyait en ses compétences et qui a réussi à le convaincre de s'engager :

Puis j'ai eu un frère aîné. Bon quand je dis frère aîné, parce que nous c'est le respect que nous on a au Cameroun, donc il n'est pas de ma famille mais bon il me voyait jouer et il m'a dit : « Tiens tu sais... ». Il me prend un jour il me dit : « Tu sais que tu peux aller jouer dans un club parce que ceux qui jouent là-bas, ils n'ont pas quatre pieds, ils ont deux pieds comme toi, donc il faut aller essayer ». Il m'a encouragé, il m'a encouragé, bon et puis j'ai dit : « pourquoi pas, je vais y aller ». (...) Voilà, j'ai commencé petit à petit et ce monsieur qui m'a encouragé d'aller faire cette détection.¹⁸⁵

Lorsque nous cherchons à en savoir un peu plus sur cette personne et sur les liens qu'ils entretenaient, Justin nous répond : « Je le connaissais parce qu'on était dans le même quartier, donc il venait il assistait à nos matchs, bon quand j'ai les inter-quartiers il assistait à nos matchs. Il était là, il voyait, il dit qu'il croyait en moi que je pouvais aller loin parce que j'ai un potentiel quoi. Tu peux avoir un potentiel sans toutefois savoir que tu as un potentiel donc c'est des gens qui peuvent t'aider à aller de l'avant quoi »¹⁸⁶. Ici, Justin montre bien à quel point il est nécessaire d'avoir un retour extérieur sur ses performances, qui aide à croire en ses capacités. Ce dernier vient

¹⁸³ Brice, 70', 1D Turquie, int.

¹⁸⁴ Justin, 70', 1D Espagne, int.

¹⁸⁵ Ibid.

¹⁸⁶ Ibid.

souvent des personnes qui voient les joueurs à l'œuvre, à l'image de « grands-frères » ou de personnalités du quartier, avec qui les liens entretenus s'apparentent à une forme de « parenté symbolique ».

3.1.2. Les enseignants et directeurs d'institutions scolaires

Il est assez fréquent que les intermédiaires fassent partie du milieu scolaire, en tant qu'enseignants ou directeur d'institution, soulignant une fois de plus le rôle crucial de l'école dans l'accompagnement des jeunes joueurs.

Lorsqu'il sort de l'internat, situé à une soixantaine de kilomètres de Yaoundé, Léopold revient vivre en ville, à Yaoundé. C'est alors que durant une partie entre amis, il est approché par un enseignant qui lui propose de rejoindre l'équipe dans laquelle il joue également, en deuxième division : *« Je jouais avec les copains à 17 h et puis un monsieur m'a vu manier le ballon avec dextérité et il est venu me demander si j'étais intéressé par une aventure dans le football civil, et puis pratiquement en deuxième division comme on l'appelle. (...) C'était un professeur de lycée. Lui-même, il jouait dans cette équipe. »*¹⁸⁷

Benoît, de deux ans plus jeune, a lui aussi été repéré par une personnalité du milieu scolaire alors qu'il jouait avec des amis du quartier : *« Arrivé au collège, quand je suis arrivé en seconde, je jouais au football au quartier et bon, les dirigeants du collège ont décelé en moi des qualités de footballeur et c'est comme ça qu'ils m'ont pris dans l'équipe du collège. Parallèlement, on m'a pris dans l'Unisport. »*¹⁸⁸ Benoît a naturellement intégré le Fovou de Baha¹⁸⁹ par la suite : *« le directeur de l'école était responsable dans le Fovou de Baham »*¹⁹⁰. Benoit précisera ensuite que ce dernier était également un prêtre. Cet exemple met en avant l'existence de liens forts entre les milieux scolaires, sportifs et religieux et montre bien le rôle charnière de l'enseignant dans le Cameroun postcolonial. Etant souvent également un homme d'église, du fait de l'histoire missionnaire de l'éducation coloniale camerounaise (Courade et Courade, 1978), son pouvoir d'influence était encore renforcé.

Pourtant nés une quinzaine d'année plus tard, en 1974, Serge et Gilbert ont également bénéficié du réseau de relation de leurs enseignants d'EPS pour rejoindre un club, preuve que la proximité entre le milieu scolaire et le monde sportif est toujours d'actualité au début des années 1990. Lorsque nous questionnons Serge sur les personnes qui ont joué un important rôle de soutien moral durant leur carrière, il pense en premier lieu à son professeur d'EPS : *« C'était un monsieur, un grand, donc*

¹⁸⁷ Léopold, 50', 1D Cameroun, int.

¹⁸⁸ Benoit, 60', 1D Cameroun, int.

¹⁸⁹ Nom de club modifié

¹⁹⁰ Benoit, 60', 1D Cameroun, int.

*c'était mon professeur de sport en fait au lycée. On faisait du foot, je faisais du foot et puis bon, voilà. C'est un peu ça. Je crois c'est aussi un peu lui qui m'a ouvert les portes enfin qui essayé de forcer le canon de venir me voir donc voilà. »*¹⁹¹ De son côté, Gilbert avait un enseignant d'EPS qui était également impliqué dans un club de deuxième division, ce qui a facilité son intégration : « *On était au lycée et toujours les compétitions entre différents établissements. Une fois de plus, j'ai été repéré... non j'ai pas été repéré, là c'était l'entraîneur de... notre, notre prof de sport qui était notre entraîneur du lycée. Donc il était en même temps entraîneur d'un club de foot de 2ème division le Croissant de Nkongsamba. »*¹⁹²

Les compétences sportives permettent parfois d'obtenir certains avantages de la part des représentants d'institutions scolaires. Plusieurs joueurs rencontrés se sont ainsi vus offrir les taxes d'inscription à l'école. C'est notamment le cas de Timothé : « *Quand je suis arrivé au Cours Moyen 1, c'est le directeur de l'école qui a pris en charge... Parce que je représentais un peu l'établissement et derrière ça je ramenaient des médailles et donc, avec l'athlétisme et tous ces sports que je faisais. (...) Et même quand je suis allé au collège, ça a été la même chose. Le directeur de l'établissement de 1ère année, c'est lui qui a pris en charge tout ce qu'il fallait faire. »*¹⁹³ Il est ici intéressant de souligner qu'en l'absence de centre de formation et de structures d'accueil des jeunes joueurs bien organisés au sein des clubs, l'école offre un encadrement que l'on pourrait presque qualifier de « total » dans les années 1980. Nous sommes ici bien loin de l'image stéréotypée du jeune footballeur africain qui réussit « par soi-même », en faisant ses gammes dans la rue.

A la fin des années 1990, l'OSSUC devient la FENASSCO, qui fonctionne sur un principe relativement similaire. Bien que pour beaucoup d'anciens joueurs cette nouvelle entité peine à offrir un cadre aussi adéquat que ne l'était son prédécesseur pour la formation de futures stars du football, les finales de la compétition restent une occasion de se montrer aux yeux des recruteurs :

*C'est lors d'une compétition, lors d'un match à Yaoundé. Donc il y a l'entraîneur du club qui était là, qui regardait le match entre le lycée de Soa et le lycée de Mfou. Voilà, c'est lors du match qu'il m'a repéré. Et il est venu m'accoster. Il m'a dit : « Ecoute, tu joues bien, est-ce que tu joues dans un club » ? J'ai dit « Ben non, je joue qu'au lycée ». « Est-ce que tu veux bien venir faire les entraînements avec nous » ? « Ben pourquoi pas ». Donc je suis reparti et comme c'était une ville, il fallait faire des aller et retour donc il nous donnait de l'argent de poche pour prendre le bus et venir à l'entraînement. Moi c'est comme ça que j'ai commencé à jouer au football. Et je me suis rendu compte effectivement que j'avais un talent, voilà.*¹⁹⁴

¹⁹¹ Simon, 70', 1D Grèce, int.

¹⁹² Gilbert, 70', 4D France

¹⁹³ Timothé, 60', 1D Afrique du Sud, int.

¹⁹⁴ Gilbert, 70', 4D France

Gilbert montre bien dans cet extrait comment la confiance accordée par l'entraîneur de ce club l'a aidé à prendre conscience de ses compétences footballistiques. Quelques années plus tard, son oncle, chez qui il habite alors, est transféré dans la ville de Nkongsamba, dans la Région du Littoral. Gilbert le suit et s'inscrit au lycée de la ville. Une fois de plus, c'est en rejoignant l'équipe de football du lycée qu'il rejoint le club de football de la ville. Ce transfert est facilité par son enseignant de sport au lycée, lui-même entraîneur d'un club de la région : « *On était au lycée, toujours les compétitions entre différents établissements, et une fois de plus, j'ai été repéré... Non je n'ai pas été repéré. Là, notre prof de sport qui était notre entraîneur du lycée, était en même temps entraîneur d'un club de foot de deuxième division.* »¹⁹⁵ Les enseignants d'éducation physique jouent ainsi le rôle de « passeur » entre milieu scolaire et milieu sportif.

L'entrée de Félix dans un club a elle aussi été facilitée par son intégration dans un lycée, alors qu'il participait aux compétition de l'OSSUC : « *Je commence à jouer les jeux scolaires on appelait ça à l'époque les jeux OSSUC* »¹⁹⁶. Comme pour Gilbert, son enseignant d'éducation physique était l'entraîneur du club local : « *On avait une bonne équipe au CES on a joué mais on n'a pas eu la chance d'aller plus loin. Nous avons été éliminés et en même temps, à la fin de la saison, j'ai eu mon BEPC. Et c'est en 3^{ème}, mon professeur de sport était l'entraîneur de mon équipe de foot du CES. Et il entraînait une équipe civile. C'est [dans] cette équipe civile que j'ai commencé à jouer. Je peux dire que c'est ma première équipe.* »¹⁹⁷

3.1.3. L'appel de personnalités issues du monde sportif

Présidents de clubs et entraîneurs font partie des personnalités qui ont le plus d'influence auprès de jeunes joueurs. Alors qu'il est au collège, Paul est approché par un ancien footballeur de renom dans le pays qu'il ne connaît que de nom. Dans l'extrait ci-dessous, il relate comment cet aîné l'emmène presque de force à son premier entraînement :

Je suis au collège d'enseignement technique pour le dessin industriel. Et pendant la récréation, je vois un aîné du quartier, que je suivais déjà beaucoup et qui était un modèle de football, un monsieur très autoritaire. Il a même été capitaine de l'équipe de Milla de Thomas Nkono. Et c'était notre aîné. Il était très autoritaire, un meneur. (...) Bon je le vois à la récréation, il vient me chercher au collège, il avait une moto. Il me demande ce que je fais. Je lui dis que "non les cours sont finis, que c'est la récréation et que de 12-14h c'est la permanence". Bon, il me dit que je monte derrière la moto. Il m'amène quelque part. Je ne comprends rien, je grimpe. Il m'amène, au marché, il me trouve une paire de tennis et il me dit « Ça c'est à toi ». Et puis, il m'emmène quelque part où on me fait des photos. Après, il me laisse une pièce de 500 CFA (10 FF) et il me demande de l'amener à l'école. Il me dit : « C'est bon, à partir de maintenant, tu vas

¹⁹⁵ Ibid.

¹⁹⁶ Félix, 60', 1D Grèce, int.

¹⁹⁷ Félix, 60', 1D Grèce int.

jouer au football ». Je ne comprends rien. Moi je suis content d'avoir une paire de tennis et d'avoir 500 CFA (10 FF). Le lendemain à 5h du matin, pendant que je ronfle, il vient tambouriner la porte. Il demande que je me lève. Je lui demande que « On va où » ? « On va s'entraîner ». Je lui dis que « Quel entraînement ? Moi je n'ai pas besoin de ça ? Moi je vais aller à l'école ». Il me dit que « Non, on s'entraîne-là. A 7h, tu vas aller à l'école ». J'ai piaillé là, comme un oiseau. Moi je n'étais pas d'accord. Il m'a amené de force, je suis allé et je me suis retrouvé en train de m'entraîner. Mes mouvements n'étaient pas très réguliers, il a vraiment eu du mal à me convaincre. Tous les jours j'avais sommeil et après j'ai pris goût.¹⁹⁸

Paul décrit son apprentissage du goût pour le football comme quelque chose qu'il n'aurait pas véritablement appris mais qui lui serait tombé dessus. Il n'aurait ni décidé de se mettre à jouer, ni rêvé de devenir un grand joueur. Au contraire, il nous suggère qu'il souhaitait alors privilégier l'école et se satisfaire des petits pourboires reçus en jouant. Son parcours aura été initié de l'extérieur, par un ancien joueur qui l'arrache en quelque sorte de cette routine et qui lui révèle l'existence de capacités footballistiques dont il n'aurait pas conscience. Le recrutement de Paul peut être comparé à une forme d'appel ou sens divin du terme¹⁹⁹. L'aîné dont il parle est certes bien réel mais il possède un capital symbolique important voir même difficilement égalable dans le champ du football local de l'époque, en tant qu'ancien capitaine de l'équipe nationale.

Le récit de Paul se retrouve de manière assez surprenante, dans celui de Jacques, né pourtant 25 années plus tard. Ce dernier nous fait également part de son apparente inquiétude lors d'une rencontre avec le président d'un club de football, également engagé dans l'armée nationale, qui manifeste néanmoins une forte volonté de mettre en scène son élection :

Je viens au lycée comme d'habitude. A la récréation, quand je sors et tout, je vois toute une foule. C'est le président qui était devant. Et ce qui m'a fait peur c'est que ce président, il était dans l'armée. Il était venu en tenue. Donc je vois toute une foule derrière, les élèves qui suivaient. Parce qu'il se renseignait « est-ce-que je peux voir l'élève Jacques ? Est-ce-que je peux le voir ? Il est dans quelle classe » ? C'est là que les gars lui disent qu'il est en sixième B. Il arrive. Et pendant qu'il arrive, moi j'étais devant la salle de classe, j'étais avec des amis et tout. Et quand il arrive, on me pointe. Il y avait toute une foule derrière, les gens me pointent : « C'est lui là-bas ». Et j'ai voulu fuir. On m'a arrêté et on m'a dit : « Non, non ». On m'a dit : « Petit, ne fuis pas, ne fuis pas ». Je ne savais pas, je me disais "qu'est-ce-que j'ai bien pu faire pour que la police...". A l'époque, on avait très très peur que ce soit les gendarmes. (...) Et c'est comme ça que j'ai pris peur et j'ai voulu fuir. Il m'a interpellé et il m'a dit « n'aie pas peur, tu n'as rien fait de grave. Je veux juste m'entretenir avec toi ». Et c'est comme ça que je m'arrête. Il me dit que "c'est toi Jacques" ? Et je dis que « oui ». Je tremblais comme une feuille. Il me dit que « n'aie pas peur, moi je suis président d'un club et tout,

¹⁹⁸ Paul, 50', 1D Cameroun, int.

¹⁹⁹ L'expression « il me demande que je me lève » professée par cet aîné, ressemble à ce titre de manière troublante à l'expression biblique « lève-toi et marche », qui voit Jésus ordonner à un homme paralysé de se mettre en mouvement.

*on m'a dit que tu étais un très très bon joueur et moi je venais te demander si tu pouvais jouer avec nous, me rejoindre quoi, rejoindre mon équipe ».*²⁰⁰

C'est lors d'un championnat de vacances que Simon est approché par un entraîneur d'une équipe phare de Yaoundé, qui souhaite le voir rejoindre son équipe minime. Simon, qui joue alors dans une équipe de son quartier, fait ce choix en pensant aux opportunités qu'un transfert dans une équipe bien structurée peut lui offrir, c'est-à-dire rejoindre l'équipe phare du club qui évoluait en première division: « *Oui je suis parti au XXX parce que mon quartier n'avait pas d'équipe quoi, voilà. Le XXX était mieux structuré. Ils avaient une équipe en L1 donc tu as tes chances d'y aller plus tard quand tu es minime, cadet, junior, espoir, et puis voilà tu as toutes tes chances... Tu as toute cette structure-là qui est bien faite. Or si je jouais avec l'équipe de mon quartier une fois que j'aurais dépassé l'âge, j'allais aller où ?* »²⁰¹ Simon est donc attiré dans ce club par la possibilité de faire carrière dans le football, ce qui montre qu'à ce moment, il ne joue déjà plus pour le plaisir, mais pour transformer sa passion en un métier. Ainsi, la rencontre de Simon avec un entraîneur du Tonnerre de Yaoundé durant ces championnats de vacances peut être signalée comme véritable moment clé dans son engagement dans le football, puisqu'il marque le lancement de sa carrière professionnelle.

La proximité avec une personnalité importante du football peut se révéler être un facteur important. En effet, une des cousines de Laurent s'est mariée avec un ancien footballeur international, qui a facilité son intégration au sein du club de première division locale : « *Voilà effectivement, déjà je vais dire un des grands footballeurs camerounais, XXX, qui avait épousé une cousine à moi, donc qui m'avait vu jouer et qui a parlé à son époux. C'est comme ça que XXX a demandé que j'aille aux entraînements du Canon de Yaoundé*²⁰² »²⁰³.

Les dirigeants d'un club sont parfois proches des élites du village, et s'unissent dans le but d'influencer les futures carrières des joueurs, lorsque par exemple, ils souhaitent le retour d'un « fils » :

Oui d'ici je suis repéré. J'ai joué déjà étant au lycée à Cosmos²⁰⁴ déjà pendant deux ans. Et moi, étant à Cosmos, il y a l'équipe de Limbé²⁰⁵, de mon village, qui... Il y'a les dirigeants et les élites du village de la ville qui ont créé l'équipe Limbé football club... Et cette équipe est montée en deuxième division. Donc les élites²⁰⁶ se sont réunies. Ils ont dit à mon père qu'il fallait que leur fils revienne jouer avec eux. Je ne pouvais pas faire

²⁰⁰ Jacques, 70', 1D Allemagne, int.

²⁰¹ Simon, 70', 1D Grèce, Int.

²⁰² Nom de club modifié

²⁰³ Laurent, 60', 1D France, int.

²⁰⁴ Nom de club modifié

²⁰⁵ Nom de ville modifié

²⁰⁶ Le terme « élite », auquel Alain fait référence peut être défini comme « l'ensemble des personnes qui occupent un statut élevé et/ou enviable dans la hiérarchie des positions sociales » (2010, 103).

*autrement j'étais obligé de partir de Sphinx pour rejoindre mon frère François qui lui était à l'origine de cette équipe de Limbé.*²⁰⁷

Alain n'est pas le seul à décider de son avenir footballistique. Son destin est en effet rattaché à un véritable collectif, composé de ses parents et des habitants de son village d'origine, représentés par des élites et des membres du club de football.

3.2. Des pratiques qui contribuent à l'engagement

Au sein de différents contextes d'apprentissage du football au Cameroun, les acteurs dont il vient d'être question s'engagent dans une série de pratiques sociales qui contribuent à une prise de conscience de la part des jeunes joueurs qui envisagent alors une carrière de footballeur professionnel. Ces moments, rencontres ou actions agissent comme des « cliquets anti-retour », dans le sens où une fois passés, il semble difficilement envisageable voire parfois impossible de revenir en arrière.

En effet, au-delà du récit des joueurs, des moments biographiques participent à la construction du projet footballistique. La prise de conscience de ses capacités sportives va ainsi soudain s'accélérer à travers un renforcement de l'adhésion des jeunes joueurs à ces pratiques. Cette adhésion agit ainsi sur l'identité « interne » des joueurs ou l'identité « pour soi » (Dubar, 1991), à travers un processus de transaction subjective entre les identités héritées et les identités visées.

Dans certains cas, l'identité interne est modifiée à la suite d'un renforcement de l'« identité externe » des joueurs, définie selon Dubar (1991) comme une transaction d'une identité objective, attribuée par des institutions et leurs agents. Ces attributions peuvent aboutir, dans le cas où les individus les acceptent, à des étiquettes « qui concourent à modeler la personne sur l'image qu'en ont les autres (Becker, 1985, 57). Nous avons identifié deux types de pratiques qui agissent sur l'identité et qui feront l'objet des deux premiers paragraphes de cette section. La première, d'ordre symbolique, consiste en l'attribution d'un surnom qui fait référence à de célèbres footballeurs internationaux. Quant à la deuxième, elle prend la forme d'une rétribution en guise d'encouragement, sous forme financière, symbolique ou matérielle.

Nous nous sommes également intéressés à d'autres pratiques, qui agissent, quant à elles, directement sur l'identité interne des jeunes joueurs, contribuant à les convaincre que leur choix est le bon. Il s'agit d'un rapprochement avec l'élite du football local, objet du troisième paragraphe de cette section, et de la pratique de diminution de son âge.

²⁰⁷ Alain, 60', 1D France, int.

3.2.1. L'attribution d'un surnom

« Pelé », Socrates », « Cruyff », « Ginola », tels sont quelques-uns des surnoms attribués durant leur jeunesse aux anciens joueurs rencontrés, faisant référence à un footballeur professionnel contemporain de leurs premiers pas footballistiques. Mais en quoi recevoir un surnom est-il une pratique qui permet de renforcer l'identité externe d'un joueur ? Pour Levi-Strauss (1962), nommer c'est classer. Sur le plan collectif, cela permet à un groupe social de définir une appartenance commune à un système culturel donné. Nommer est également révélateur d'une « quête identitaire ». A ce titre, les noms donnés aux « Navétanes »²⁰⁸ de Dakar traduisent « le rêve d'une jeunesse qui s'identifie à des équipes de foot européennes ou brésiliennes et qui expriment une volonté de « renaître », traduite par la métaphore du vol (aigle, aiglon, étoile filante, star, éclair) » (Mbaye, 1998, 142).

Selon Andersen et Pekba, recevoir un surnom permet à un individu d'acquérir une nouvelle facette de son identité « au sein d'une communauté qui le reçoit, que celle-ci soit une classe, une équipe sportive ou un quartier » (Andersen et Pekba, 2009, 96). Dans le cas qui nous intéresse ici, cette nouvelle communauté est celle du football. Gilbert était surnommé « JPP »²⁰⁹ par « *les copains, les profs qui estimaient que je jouais bien au foot* »²¹⁰. Dans ce cas de figure, les copains et profs lui font comprendre qu'il a le potentiel pour devenir un grand joueur.

Donner à une personne – ou parfois s'approprier – un surnom qui fait référence à un footballeur européen ou sud-américain, connu pour ses performances est une manière de se voir affubler symboliquement ses qualités footballistiques. Par conséquent cela aide à croire que son parcours pourrait y ressembler.

Le surnom fait parfois même de l'ombre au prénom dans la tête des gens comme le montre l'exemple de Gilbert :

Justement en classe de quatrième, je me suis fait appeler... parce que quand tu vas au Cameroun, dans ma ville natale, tu demandes à voir Gilbert, personne ne te... Gilbert, on ne te... Du moins si tu demandes Gilbert, on te dira « on ne connaît pas ». Mais si tu dis "JPP"²¹¹, tout le monde... la première personne, le premier passant va te ramener chez moi, parce que, apparemment, je jouais comme Jean-Pierre Papin (rire), c'est une

²⁰⁸ « Navétane » et le nom donné aux rencontres sportives populaires qui se démarquent des compétitions organisées par le modèle sportif dominant. Elles se déroulent durant la saison des pluies, d'où leur caractère saisonnier, auquel le terme navétane (nawete en wolof), qui signifie saison des pluies (Ballar, 2014).

²⁰⁹ Surnom d'emprunt

²¹⁰ Gilbert, 70', 4D France

²¹¹ Surnom d'emprunt

*anecdote. C'est vrai qu'au Cameroun je me fais appeler Jean-Pierre Papin et pas Gilbert, par des intimes.*²¹²

Souligner que personne ne saurait nous indiquer la direction de la maison de « Gilbert », alors que tout le village pourrait nous guider vers celle de « JPP », permet d'insister sur le fait que son identité est fortement liée à son statut de footballeur, comme si les autres facettes de sa vie étaient noyées sous son statut de footballeur. Cet acte de substitution du nom par un surnom est intéressant dans le sens où il permet au joueur de se détacher symboliquement de son appartenance familiale, faisant ainsi un pas vers une plus grande individuation. Rappelons que le nom reçu à la naissance est choisi par les parents ou un autre membre de la famille élargie et fait très souvent référence à un autre proche. Ainsi, le nom porté par Gilbert est le même que le cousin de sa mère²¹³.

Les surnoms reçus par les anciens joueurs rencontrés ne font pas toujours référence à une star du football. C'est plutôt en effet en lien avec son environnement familial que Jean-Marc reçu son surnom : « *J'ai un pseudonyme depuis l'enfance : "Capitaine". On m'appelle capitaine parce que je suis né après trois filles. Donc dès que je suis né, on a dit "Ah ça c'est le capitaine de ces trois filles".* »²¹⁴ Jean-Marc voit l'attribution de ce surnom comme un acte prémonitoire :

*Donc ce pseudonyme est resté et il a été prémonitoire par rapport au fait que je sois [devenu] footballeur plus tard. Donc beaucoup de gens ne savent pas pourquoi on m'appelle « Capitaine » mais ils croient que c'est par rapport au football parce que, semble-t-il, j'avais un certain talent par rapport au football. Donc ils se disent que ce mec il était fait pour le football quoi. Et que quelque part, à chaque fois que je suis dans le domaine sportif, enfin footballistique, je suis toujours considéré comme le meneur. Donc ça a été une prémonition quelque part, d'avoir le pseudonyme de capitaine.*²¹⁵

Une étape importante dans l'institutionnalisation du surnom est passée lorsqu'ils, sont utilisés par les parents des joueurs. C'est ce qui est arrivé à Léopold. Ce dernier reçoit un surnom qui fait référence à un joueur de football connu mondialement dans les années 1970, Il n'est pas peu fier de mentionner que son père, à la base opposé à ce qu'il joue au football, avait fini par également l'appeler ainsi « *Oui, c'est ça, il a accepté [que je joue au football] après. Au bout d'un moment, bon il a dit : « ce passionné de foot, on va un peu le laisser » Mais tout le monde au Cameroun me connaît sous le label de Eusebio*²¹⁶. *Donc lui-même à la fin il s'est mis à m'appeler comme ça...* »²¹⁷

Le fait que son père finisse par l'appeler Eusebio est le signe que cette nouvelle identité « footballistique » est finalement acceptée au sein même de la famille, pourtant opposée au

²¹² Gilbert, 70', 4D France

²¹³ Voir le point « Zoom sur l'éducation de Gilbert » dans le deuxième chapitre

²¹⁴ Jean-Marc, 60', 1D France, int.

²¹⁵ Jean-Marc, 60', 1D France, int.

²¹⁶ Surnom d'emprunt

²¹⁷ Léopold, 50', 1D Cameroun, int.

football dans un premier temps. C'est à n'en pas douter une forme d'accomplissement, une fierté supplémentaire pour ce joueur. La réaction du père de Léopold constitue ainsi un signe de ralliement du père au projet de carrière de son fils, autrement dit une conversion, alors qu'à l'origine, les aspirations semblaient en décalage. De manière quelque peu paradoxale, nous pouvons nous apercevoir que le processus d'individuation du joueur, auquel l'attribution d'un surnom participe, ne peut que difficilement se penser indépendamment d'une reconnaissance au sein du cadre familial. Dans la suite de ce travail, nous aurons d'autres occasions de montrer l'un ne va généralement pas sans l'autre.

3.2.2. Encouragements matériels et symboliques

Une autre pratique qui joue un rôle important dans la construction de la fiction de devenir un jour un footballeur professionnel, et qui est commune à toutes les générations de joueurs rencontrés, consiste à recevoir des récompenses à la suite de bonnes performances. Ces dernières se déclinent sous l'angle d'une reconnaissance, de cadeaux voire de petites sommes d'argent. Nous avons néanmoins choisi de structurer ce paragraphe en fonction du profil des donateurs. Ces actions peuvent provenir d'acteurs très différents, allant des présidents de clubs ou d'association de quartier, de supporters, jusqu'à des acteurs hors du milieu footballistiques, tels que des commerçants du quartier ou des camarades d'école.

Petites rémunérations

Les dirigeants de clubs représentent des acteurs importants dans ce jeu qui permet au jeune joueur de prendre conscience de son capital physique. Il ne s'agit pas ici de salaire mais d'argent de poche, distribué dans le but de s'assurer la fidélité d'un joueur. Alors qu'il joue dans un club de deuxième division, Sandro explique comment les dirigeants s'y prennent pour l'attirer dans leur club :

Sandro : Ils venaient me voir, en attendant le début de la saison, ils me donnaient l'argent pour manger.

JB : Ils te donnaient l'argent, simplement ?

Ben il vient, c'est pas comme ici. Un dirigeant vient, il te voit au début de la saison, il te dit qu'il va t'emmener dans son équipe mais il commence à te donner l'argent pour manger.

Alors que t'as encore rien signé ?

Non. Mais tu prends. Tous les gens qui viennent, tu prends.

Et ils te donnent combien genre ?

Ils te donnent... En euro ils te donnent peut-être 40 euros, 50 euros. Ça fait beaucoup, ça fait 30'000 CFA, ça fait 50'000.

Mais ils attendent quelque chose en retour après ?

*Oui, ils attendent... Ils savent qu'à la fin de la saison tu vas aller signer mais pour l'instant tu n'as rien signé. C'est comme ça, chacun apporte sa part d'argent. Ils te donnent comme ça, juste pour que tu manges bien, que tu sois prêt le jour, un truc comme ça.*²¹⁸

Alors qu'il joue dans l'équipe minime de son quartier, Simon reçoit une proposition du club rival, le Diamant de Yaoundé²¹⁹, pour rejoindre leur équipe minime. Si ce choix est un choix de carrière, il s'explique aussi par la possibilité de gagner un peu d'argent pour ses frais au quotidien :

*Oui je suis parti parce que mon quartier n'avait pas d'équipe quoi, voilà et puis le Diamant était mieux structuré. Ils avaient une équipe en L1 donc tu as tes chances d'y aller plus tard quand tu es minime, cadet, junior, espoir, et puis voilà tu as toutes tes chances... Tu as toute cette structure-là qui est bien faite or si je jouais avec l'équipe de mon quartier une fois que j'aurais dépassé l'âge, j'allais aller où ? J'allais rester là donc et puis Diamant, sans mentir, le Diamant me donnait un peu de sous pour me payer le taxi et m'acheter des sucettes et tout. Je ne voulais plus jouer avec eux quoi. Donc tu te dis « j'y vais ».*²²⁰

Les dirigeants de clubs ne sont pas les seuls acteurs à rémunérer les jeunes joueurs. Ces pratiques prennent également place au sein des clubs de quartiers qui disputent les championnats de vacances. Les sommes investies dans la rémunération et l'équipement des joueurs peuvent parfois être conséquentes, comme le souligne Léopold : « *Mais bien sûr les joueurs sont payés, il faut aller dans le stade malien où Canon s'entraîne. Partout où il y a les coupes de vacances, c'est chèrement payé. Parce que c'est un refuge politique, beaucoup d'hommes politiques, récupèrent les championnats de foot pour donc se faire une aura, il vient donc et il paye même 10 millions de francs et les équipes sont même bien habillées.* »²²¹ Marc se souvient bien de ces expériences de jeune footballeur amateur dans le quartier d'Essos à Yaoundé : « *Quand on avait par exemple la coupe, le président était content, au vu des dépenses qu'il a eu à faire pendant le tournoi de vacances. Bon, il donnait quand même quelque chose pour que les gens qui ont joué tous les matches et qui se sont hissés au niveau du panthéon. C'était donc comme ça. Mais pas grand-chose, on te donne même CFA 2500 (4 FF). On était contents de jouer, de faire comme on dit souvent, vibrer le quartier.* »²²² Au-delà des sommes reçues, ce qui semble motiver Marcel par-dessus tout est le fait d'être reconnu au sein de son quartier.

²¹⁸ Sandro, 80', 1D Suisse

²¹⁹ Nom de club modifié

²²⁰ Simon, 70', 1D Grèce, Int.

²²¹ Léopold, 50', 1D Cameroun, int.

²²² Marcel, 50', 1D Cameroun, int.

Parallèlement aux présidents de clubs du championnat régulier ou d'associations de quartiers, l'engagement des joueurs dans une carrière de footballeur peut être encouragé par la communauté au sens large. A ce titre, au lendemain de la Coupe du Monde 1990 qui se déroule en Italie, le quotidien « Cameroon Tribune » fait mention d'une offre de la part d'une société locale, qui s'adresse directement à Roger Milla, véritable star de l'équipe nationale du Cameroun lors de la compétition. Le président de la société en question, offre au joueur, « en raison de l'audace, de l'amour de la patrie et du courage » dont il a fait preuve, 5'000'000 CFA (100'000 FF) d'actions dans une unité clé pour le développement de l'aviculture au Cameroun »²²³.

L'encouragement ne se fait pas uniquement sous forme monétaire mais aussi sous l'angle symbolique ou matériel. C'est souvent lors d'une participation à un événement de grande ampleur que cet engagement se voit renforcé, grâce au soutien populaire qui y est associé. Un moment fort dans l'apprentissage du football chez Paul est sa participation à une finale du championnat scolaire de l'OSSUC, disputée en ouverture d'un match international :

*Un souvenir c'est quand je suis sélectionné chez les minimes. On jouait en levé de rideaux du match international Cameroun - Russie. Nous entendions parler des noms de ces joueurs. Mais là, c'est nous qui allions jouer en levé de rideaux avec eux. Quand on arrive, on voit du monde. Et c'est vous qui avez évolué là... Ca c'était ma plus grande joie. C'était vraiment la récompense de tout, surtout qu'on me reconnaissait déjà au quartier. On me reconnaissait au quartier, je jouais toujours. On clamait mon nom. Je parie que parmi ceux qui m'avaient vu à l'époque, quand je suis devenu un grand joueur, y'en a qui étaient satisfaits que j'avais atteint ce niveau.*²²⁴

Cette participation aide Paul à croire en ses chances de réussite. En effet, il partage soudainement un point commun avec les joueurs qu'il admire, auxquels il souhaite s'identifier, dans le stade Amadou Ahidjo, où il les a lui-même applaudis et admirés. La foule autour de lui scandera son nom au même titre qu'elle scandra deux heures plus tard celui de Roger Milla ou d'une autre de ses idoles. Parallèlement, on comprend l'importance pour Paul de la reconnaissance au sein même de son quartier, de la fierté des membres de ce cercle social qui admirent sa réussite et son ascension sociale. Au-delà de la performance sur le terrain lors de ce match de minimes, c'est cette reconnaissance symbolique qu'il garde en souvenir.

Les cadeaux

Comme le montre l'exemple ci-dessus, les encouragements dépassent largement la distribution de sommes d'argent. Néanmoins, ils peuvent également revêtir une forme matérielle, telle que le don de cadeaux divers, en lien ou non avec la pratique du football. A l'âge de 12 ou 13 ans, Éric se

²²³ Cameroon Tribune, 4 juillet 1990, p.18

²²⁴ Paul, 50', 1D Cameroun, int.

souvent par exemple avoir reçu une paire de chaussures de la part de ses camarades d'école : « *Un jour, dans la cour d'école, les gens me trouvent des capacités de dribbleur. Disons moi je joue pas au foot, je connais même pas ce que... "Mais tu joues bien" [me disent mes collègues]. Ils m'ont acheté des chaussures, des amis, des grands.* »²²⁵

Les acteurs qui contribuent à construire l'identité externe du joueur ne sont pas toujours des personnes connues. De son côté, Timothé est stimulé dans son apprentissage par les petits cadeaux reçus par des commerçants proches du club dans lequel il joue : « *Quand je finissais un match, j'étais porté en triomphe par des commerçants, parce que le Diamant, c'était une équipe de commerçants. Donc quand le match finissait, chacun m'appelait et me donnait un petit quelque chose. (...) Et ça me faisait monter un peu la moutarde au nez, donc ça m'a fait croire que je pouvais, donc voilà* »²²⁶.

Les aides peuvent enfin venir de simples supporters du club : « *Bon on avait la chance que c'était dans une ville où Bafoussam on aime beaucoup le football donc après y'a beaucoup de supporters. Quand tu vas marcher, tu as tout gratuit donc. Ils aiment beaucoup le football là-bas donc quand t'arrives au marché, on te fait des achats gratuits. On savait ça donc on profitait aussi plus ou moins.* »²²⁷ En offrant un peu de leur biens consommables aux joueurs, ces supporters cherchent à manifester leur reconnaissance envers le joueur, à assurer sa fidélité au club de leur région ou encore à s'endetter en espérant que le joueur soit reconnaissant le jour où il s'enrichit à son tour.

Ainsi, quelque peu amusé, Paul nous fait le récit d'une rencontre singulière avec un supporter, venu le trouver à son hôtel le jour d'un match important, pour lui signaler sa reconnaissance en lui offrant une chèvre :

*Nous sommes à l'hôtel. On va jouer notre match de la Champions League africaine, la phase retour. (...) Nous sommes donc à Yaoundé, je crois le jour du match. Je suis dans la concentration, dans ma chambre, quand on m'appelle à la réception. On me dit que j'ai de la visite. Je descends. Quelqu'un se présente, il me dit qu'il est chef traditionnel d'un village et que lui, il est mon grand-frère fanatique et que mon nom l'émerveille, que quand on joue, vraiment, c'est comme si j'étais le seul à jouer et que vraiment, il a tenu à venir voir le match. Mais comme il n'a pas d'argent pour aller au stade, s'il ne peut pas aller au stade, voilà un présent qu'il m'a réservé, un cadeau quoi. Il m'emmène là et il me montre une chèvre (rires). Il me montre une chèvre qu'il a attachée là, il me dit que ça c'est à moi.*²²⁸

En offrant un bien qui lui est certainement précieux, tout en précisant qu'il n'a pu se procurer un billet de match, ce supporter envoie un message clair au joueur. Il se trouve dès lors autant valorisé

²²⁵ Éric, 60', 1D Portugal, int.

²²⁶ Timothé, 60', 1D Afrique du Sud, int.

²²⁷ Brice, 70', 1D Turquie, int.

²²⁸ Paul, 50', 1D Cameroun, int.

par le cadeau reçu que dans l'obligation morale d'offrir un billet d'entrée au match à son donateur, afin de ne pas perdre la face, vu le capital symbolique qui est associé à sa grandeur.

Ces offrandes, renforcent positivement le jeune joueur. Elles contribuent à le convaincre de croire en ses compétences footballistiques et participe à leur « élection », faisant écho aux travaux Bertrand (2008b) sur la socialisation des jeunes footballeurs au sein des centres de formation en France. L'auteur note qu' « à force d'élections et de gratifications, les jeunes enquêtés ont acquis le sentiment d'être « doués » ».

Les quelques extraits ci-dessus mettent en valeur une forme particulière d'élection, qui diverge de celle qui s'effectue au sein des centres de formations en France²²⁹. Premièrement, les gratifications proviennent d'un horizon d'acteurs bien plus large, qui comportent des commerçants, des coéquipiers ou de simples supporters. Deuxièmement, les relations entretenues entre les joueurs et ces « faiseurs de talent » sont loin d'être formalisées par un contrat. Dans un centre de formation classique, une rémunération financière est généralement offerte au joueur en l'échange de l'obligation de passer par la direction de l'académie en cas de transfert par exemple. Le système des petits cadeaux, tel qu'il nous est décrit par les joueurs rencontrés, ressemble plutôt à une multitude de contrats oraux avec des « faiseurs de talent ». Ces derniers ne souhaitent généralement pas de contrepartie immédiate, préférant établir un lien d'interdépendance durable avec les jeunes joueurs, basé sur le système de la dette. En devenant bénéficiaires de ces offrandes, les jeunes joueurs se retrouvent moralement liés à leurs débiteurs, contraints de les inclure dans le cercle des bénéficiaires de leur potentiel succès futur.

3.2.3. Côtayer l'excellence

Une autre pratique qui contribue à un engagement dans le football est le fait de côtoyer des joueurs qui ont réussi à se faire remarquer. Cette pratique ne concerne pas une catégorie de joueurs plutôt qu'une autre mais traverse les générations. Tout comme le don d'un surnom ouvre les portes d'une identification avec une star du football, côtoyer des jeunes joueurs qui ont déjà « réussi », contribue à construire le sentiment d'occuper une position identique, qui a un effet sur la croyance en un destin commun. Ces joueurs peuvent être côtoyés de loin et de manière indirecte via la télévision par exemple mais aussi de plus près, lors d'une parade des joueurs au centre-ville au retour d'une compétition internationale. Enfin on peut également côtoyer la réussite de très près, une fois avoir passé par un filet de sélection, à l'école ou au sein d'un centre de formation.

²²⁹ Seuls les plus jeunes de notre échantillon possède une expérience dans un centre de formation, principalement au sein de la KSA ou des Brasseries. Et même dans ces situations, les jeunes ne sont parfois que partiellement intégrés au centre, ce qui limite fortement le degré d'inculcation des normes de l'institution

Côtoyer l'excellence peut commencer par une observation à distance des footballeurs, via la télévision par exemple. Avant la fin des années 1980, rares étaient les foyers munis de télévision au Cameroun comme ailleurs en Afrique²³⁰. Éric, nous fait ainsi part de ses premiers souvenirs de football, de manière enchantée :

Dans mon village, y'a un monsieur qui s'appelait Aladi. C'est le seul qui avait une vidéo. Donc nous tous [moi et mes amis] on grimpait sur les chaises pour voir. Il avait trois matchs : Cameroun-Pologne, Cameroun-Italie, Cameroun-Pérou²³¹. Donc il mettait la vidéo, il mettait le match de 20h à 20h45 et il arrêtait. Et on voyait la deuxième mi-temps 10 jours après. (...) [On allait] pas chez lui, on n'était jamais rentré chez ce monsieur. On restait à l'extérieur. On mettait des bâtons, tu vois trois minutes, [un montait], l'autre descend. C'était ma première fois je crois aussi, [que je voyais] une vidéo.²³²

Poursuivant son histoire sur le même ton enchanté, Éric raconte comment il s'est ensuite un peu plus rapproché des stars qu'il côtoiera plus tard en équipe nationale : « *Mais après, en fait même que d'autres, j'ai vendu des bâtons de manioc, du haricot sur la tête et j'ai vendu à ces joueurs avec qui j'ai joué en 1990. Roger Milla, je lui ai vendu mes bâtons de manioc.* »²³³ Le discours d'Éric est révélateur d'une volonté de mettre en avant les efforts déployés pour arriver au haut niveau, comme nous l'avons montré plus tôt²³⁴. Insister sur la distance qui le séparait du football d'élite étant jeune, lui permet en effet de donner d'autant plus de crédit à son parcours sportif. Au-delà de cette héroïsation de son parcours, côtoyer l'excellence footballistique, via un média télévisé ou en leur vendant des victuailles, sont des moments marquant dans son récit, révélateurs du rôle qu'ils jouent dans son engagement dans une carrière de joueur. Ces moments illustrent la manière avec laquelle Éric se « fidélise » à la pratique footballistique.

Lorsque nous posons à Albert la question des moments qui l'ont convaincu de s'engager dans une carrière footballistique, il pense sans hésiter à la parade des joueurs de l'équipe nationale dans tout le pays, revenus victorieux de l'étranger : « *En fait j'ai compris... parce que tu sais le Cameroun c'est un grand pays du football en Afrique. Et puis je me souviens que dans les années 1980 on avait gagné deux Coupes d'Afrique des Nations. Et c'est quelque chose de particulier parce qu'à chaque fois que nos grands frères de l'époque sont revenus avec le trophée. Ils ont fait le tour du Cameroun. Et c'est quelque chose de passionnant. Tout le monde est dans la rue, on les applaudit et tout.* »²³⁵

²³⁰ D'après Alegi (2010), seul un foyer sur cent possédait un téléviseur jusqu'au milieu des années 1980 sur l'ensemble du continent.

²³¹ Les trois matchs auxquels Éric fait allusion ont été disputés par lors de la phase de poule de la Coupe du Monde 1982 disputée en Espagne, et durant laquelle les Lions Indomptable ont marqué l'histoire du football africain en tenant notamment en échec l'Italie, championne du monde en titre.

²³² Éric, 60', 1D Portugal, int.

²³³ Ibid.

²³⁴ Voir le point « Éric ou le self-made man » dans le deuxième chapitre

²³⁵ Albert, 70', 1D France, int.

Ces parades sont très importantes. Elles ont notamment fait l'objet de nombreux reportages dans la presse locale au retour de la Coupe du Monde 1990 en Italie. Le quotidien officiel du pouvoir « Cameroon Tribune »²³⁶ propose ainsi l'itinéraire précis du tour de ville de Yaoundé des « mondialistes » (Annexe 2). A la page suivante de cette même édition, le quotidien propose une image du bus des Lions Indomptables « pris d'assaut par les fans dans les rues de Douala ».

Dans les trois extraits ci-dessous, Jacques, Sandro et Gilles font plutôt référence à des coéquipiers qui ont « sauté le pas », en allant jouer en Europe. Le premier nous avoue avoir été marqué par les « défilés » en tenues officielles de collègues de l'école plus âgés :

Oui, j'y pensais parce qu'on voyait chaque année les jeunes qui partaient à Montaigu²³⁷. Quand ils revenaient, on les voyait comme des petits Dieux et tout et quand ils arrivaient à l'école et tout, avec leurs survêtements, nos yeux brillaient. Ils étaient comme... on était très très jeunes. On n'avait pas cette notion d'être voilà, peut-être des « Roger Milla » et ceci. Nous on était beaucoup plus proches d'eux, parce qu'on les côtoyait au quotidien, voilà. Quand ils arrivaient, ils avaient un air, c'est un peu ce qui nous motivait. Et nous, notre coupe du monde à nous, quand on était petit, c'était la coupe Top. Parce que les meilleurs de la coupe Top entraient dans le championnat à Montaigu.²³⁸

De son leur côté, Sandro et Gilles commencent à côtoyer l'excellence durant leur séjour à l'académie KSA ou en équipe nationale. Ils pensent avoir été influencé par les récits des expériences de leurs coéquipiers qui ont fait des tests en Europe ou parfois y jouent déjà.

Tum il était déjà en Europe et Eto'o il venait de signer au Real Madrid, Kameni il avait déjà signé au Havre. Donc je savais maintenant qu'il y avait des gens qui venaient en Europe. Pendant qu'on était là, pendant la saison au mois de janvier-février. Il faisait encore froid, y'a Djemba²³⁹ qui était à Bordeaux avec deux autres. Ils ont fait un essai et ils sont rentrés. On était dans la même équipe. (...) donc quand il est rentré il nous montre les photos avec Wiltord, Peter Luccin²⁴⁰, tout ça. Ils étaient à Bordeaux à l'époque. A partir de là, on se dit "Ah oui si on joue bien on peut aller jouer en Europe"²⁴¹.

La majorité des joueurs venaient de l'Europe, et à les voir venir de l'Europe, par ci, par là je n'hésitais pas de les poser les questions comment ça se passe ainsi de suite, ça me donnait cet engouement aussi, et puis il faut le dire, ça m'a aussi amené à dire pourquoi pas m'aventurer aussi.²⁴²

²³⁶ Cameroon Tribune, Jeudi 5 juillet 1990

²³⁷ En référence au nom du tournoi annuel organisé en France et auquel une équipe camerounaise de l'Ecole des Brasserie participait chaque année.

²³⁸ Jacques, 70', 1D Allemagne, int.

²³⁹ Tum, Eto'o, Kameni et Djemba sont des footballeurs camerounais pour la plupart retraités, ayant joué dans des clubs de première division en Europe.

²⁴⁰ Wiltord et Luccin sont deux anciens joueurs français ayant fait une partie de leur carrière à Bordeaux, en première Ligue 1.

²⁴¹ Sandro, 80', 1D Suisse

²⁴² Gilles, 70', 1D Espagne, int.

Entendre les récits de réussite de quelques jeunes footballeurs de leur génération ou légèrement plus âgés, rend le projet de départ en Europe plus concret et surtout plus réalisable. En effet, comme les footballeurs qu'il côtoie au quotidien au sein de l'académie ont obtenu leur chance, pourquoi pas lui-même ? Ces jeunes joueurs à succès font ainsi office d'intermédiaire avec les grandes stars du football qui jouent en Europe. Soudain, la distance qui les sépare de ces joueurs jusque-là, et par conséquent de la possibilité de jouer en Europe, se réduit fortement sur le plan symbolique.

3.2.4. « Couper son âge »

Une autre stratégie qui contribue à un engagement progressif dans une carrière de footballeur est le fait de réduire son « âge ». Cette pratique consiste à créer une deuxième carte d'identité de manière illégale, afin de se déclarer plus jeune dans l'optique d'augmenter ses chances sur le marché des footballeurs, où l'âge est un critère déterminant.

Réduire son âge est une pratique courante au Cameroun²⁴³ mais également ailleurs en Afrique²⁴⁴. Elle a notamment fait la une des médias africains et européens à plusieurs reprises ces dernières années. Cette méthode ne touche pas uniquement le football mais aussi les étudiants qui veulent augmenter leurs chances d'obtenir une bourse d'étude ou un poste de fonctionnaire, et dont l'âge est une condition qui limite en l'accès. Ainsi, au Cameroun, pour participer aux concours d'entrée dans l'administration, il est nécessaire d'être âgé au maximum de 29 ans ou de 34 ans en fonction du secteur d'activité dans lequel on s'inscrit. Cet acte permet également de faciliter l'accès à une carrière professionnelle pour un jeune joueur. Cela est d'autant plus vrai pour rejoindre un centre de formation en Europe, dont l'accès est limité à une catégorie d'âge.

Pour diminuer son âge, il est généralement nécessaire de s'arranger financièrement avec un fonctionnaire travaillant dans un bureau de la mairie du village dans lequel l'enregistrement a été effectué. En échange d'une contrepartie financière variable, ce dernier établit un nouvel acte de naissance, daté de quelques années plus tard, en fonction des désirs du client, ce qui permet au joueur d'obtenir une deuxième carte d'identité. Généralement, un agent ou les membres d'un club

²⁴³ « Quatorze Camerounais ont menti sur leur âge » (Le Matin en ligne, publié et consulté le 5 juillet 2016) : <http://www.lematin.ch/sports/football/Des-footballeurs-ont-menti-sur-leur-ge/story/30955749>

²⁴⁴ « Quel âge ont les Nigériens au Mondial M17 ? » (RTS en ligne, publié le 17 novembre 2009, consulté le 9 mars 2016 : <http://www.rts.ch/sport/football/international/1263860-quel-age-ont-les-nigeriens-au-mondial-m17-.html>); « Football : Les jeunes joueurs africains mentent-ils sur leur âge ? » (Jeune Afrique en ligne, publié le 7 août 2014, consulté le 9 mars 2016 : <http://www.jeuneafrique.com/47730/societe/football-les-joueurs-africains-mentent-ils-sur-leur-ge-r-el/>); « Mbema, l'homme aux quatre dates d'anniversaire » (Magazine Sofoot en ligne, publié le 30 mars 2015, consulté le 10 mars 2016 : <http://www.sofoot.com/mbema-l-homme-aux-quatre-dates-d-anniversaire-198395.html>)

ou d'un centre de formation sont impliqués dans cette procédure, qui est résumée par Johan: « *La plupart du temps c'est dès le bas âge [que la diminution d'âge se fait], quand tu dois jouer la Coupe TOP, et que tu n'as plus l'âge. (...) C'est comme pour jouer avec l'équipe nationale cadet. C'est moins de 17 ans et tu as 19 ans. On regarde ta morphologie, on dit « non tu es un jeune, tu peux encore jouer ». Et on coupe 2 ans, 3 ans, 4 ans, 5 ans ».*²⁴⁵

Une pratique qui remet en question la validité des diplômes scolaires

Si l'acte de couper son âge peut être considéré comme un engagement particulièrement conséquent dans une carrière de footballeur, c'est parce qu'il consiste en parallèle à éloigner les jeunes joueurs d'un autre parcours, celui de l'école et des diplômes.

Avant de venir en Europe, Jules pensait sérieusement à la possibilité de couper son âge. Il se disait alors que « *dès que je viens, je diminue mon âge, je fais comme si je suis un mineur et puis peut-être que quelqu'un me reconnaît et comme ça je recommence avec, comme ça je commence avec une catégorie moins de 17 ans, tu vois ?* »²⁴⁶ Pourtant au fil de son parcours migratoire, éloigné de son pays, il sent que cela pourrait être mal perçu par sa mère : « *Plus je voyageais, plus je pensais aux sacrifices que j'avais faits aussi. Ouais si je fais ça, les valeurs que ma mère m'a enseignées, d'aller à l'école, je vais les mettre où ? Ca va être une fierté pour moi [sous entendu de réussir dans le foot] mais peut-être qu'elle ne sera pas fière de moi alors... Alors d'autant mieux essayer avec ce que j'ai et si ça ne donne pas*²⁴⁷, *alors essayer dans un autre [domaine]* »²⁴⁸. L'argument de la gêne par rapport à l'opinion de sa mère est en partie contredit plus tard dans l'entretien. En effet, Jules finit certainement par renoncer à cette pratique parce qu'il n'en voit plus autant l'utilité désormais, puisqu'il voit son objectif de devenir un footballeur professionnel s'éloigner. A l'inverse, s'il souhaite se réinsérer sur le marché du travail, il aura besoin de faire valoir ses diplômes scolaires: « *Comme je te disais tout à l'heure, ici à 30 ans, tu peux encore travailler. Si à 30 ans je ne suis pas encore footballeur professionnel, je peux encore avoir une chance de faire une formation et de me trouver un job, même si c'est le second degré. Je peux encore le faire. C'est pas le cas au Cameroun.* »²⁴⁹ Jules, dont le niveau footballistique ne lui permet pas de trouver un club professionnel en Europe, est certainement conscient que couper son âge risque de lui fermer les portes du marché du travail en Europe.

Comme l'exemple de Jules l'esquisse déjà quelque peu, la réduction de l'âge peut avoir des conséquences perverses sur le plan de la reconnaissance des diplômes. Malgré les risques qu'elle

²⁴⁵ Eliot, 80', 1D RD Congo

²⁴⁶ Jules, 90', 2D Cameroun

²⁴⁷ Expression qui signifie dans ce contexte « ça ne permet pas de réussir dans le football »

²⁴⁸ Jules, 90', 2D Cameroun

²⁴⁹ Ibid.

suscite en termes d'insertion sur le marché de l'emploi, la pratique de l'âge coupé s'est fortement accentuée ces dernières années selon nos interlocuteurs. On y a parfois même recours à plusieurs reprises, en fonction des besoins. Jonathan a par exemple eu quatre dates de naissance différentes. Né en 1987, il a successivement changé sa date de naissance à 1989 puis à 1991 et enfin à 1993. Il nous fait savoir que la première « coupe » a eu lieu grâce au soutien de ses formateurs de la KSA, qui espéraient bénéficier d'un transfert au sein d'un centre de formation en France. Aujourd'hui, le joueur qui a passé le bac avec un âge qui n'est pas celui qu'il possède aujourd'hui, est dans l'incapacité de faire reconnaître ses diplômes, étant donné que sa « première » carte d'identité est périmée. Il s'est dès lors engagé dans des démarches afin d'effacer ses nouvelles identités pour faire reconnaître uniquement la première. Selon ses calculs, cette entreprise lui coûtera 800 euros, un somme qu'il ne possède pas pour l'instant.

Entre gêne et adhésion à une nouvelle économie morale

La thématique de l'âge « réduit », « diminué » ou « coupé », pour prendre une expression camerounaise, est très peu traitée dans la littérature scientifique. Elle est néanmoins brièvement évoquée par Joseph Tonda dans un ouvrage sur la structuration du pouvoir en Afrique centrale et son rapport singulier à la violence et au corps (Tonda, 2005). Ce dernier s'entretient alors avec un prêtre soudainement pris de remords par rapport au fait d'avoir diminué son âge avant de passer les diplômes qui lui ont permis de rejoindre la Fonction publique quelques années plus tôt (Tonda, 2005, 62).

Le malaise ressenti par le prêtre gabonais décrit par Tonda, par rapport à la falsification de son âge, se retrouve également dans les discours des anciens joueurs rencontrés, qui peinent à parler ouvertement de cette pratique. Le changement d'âge pourrait être perçu par l'interlocuteur comme une forme d'interventionnisme de leur part qui remet en question la méritocratie. Face à une incapacité d'obtenir des résultats et la reconnaissance par leur pairs grâce à leur seule capacité physiques, ils sont contraints de recourir à une pratique illégale, et particulièrement honteuse à mettre en mots face à un interlocuteur occidental peu habitué à ces procédés.

A ce titre, ce n'est qu'après avoir effectué plus de la moitié de nos entretiens que nous avons pris la mesure de la récurrence de cette pratique. Néanmoins, au vu du caractère délicat de la question, cette information ne nous a pas toujours été donnée. C'est en pointant certaines incohérences temporelles dans le discours des interviewés que nous avons été en mesure d'identifier deux âges différents : un âge biologique et un âge de footballeur, en particulier pour les plus jeunes joueurs de notre échantillon, nés dans les années 1980. Ainsi, en début d'entretien, Eliot nous annonce être né en 1987. Plus tard, nous sommes étonnés d'apprendre qu'il n'avait alors que 15 ans, lorsqu'il

signe son premier contrat avec un club de première division camerounaise en 2002. Durant la discussion, nous évoquons le cas d'autres joueurs rencontrés contraints de changer leur âge de lui indiquer que nous sommes au courant de telles pratiques, et que nous ne portons pas un regard réprobateur là-dessus. Se sentant certainement rassuré, Eliot nous fait ainsi savoir qu'il a lui aussi eu recours à ce genre de pratiques, tout en précisant qu'il est peu à l'aise avec ce sujet : « *ouais ça arrive, mais c'est vrai que c'est un peu gênant d'en parler* ». ²⁵⁰ Le joueur nous explique alors, avec un sourire qui manifeste une certaine gêne de sa part, que sa véritable année de naissance est 1985, soit deux années plus tôt que ce qu'il nous avait dit en début d'entretien. En fin d'entretien, dans un cadre plus informel, autour d'une bière prise dans un bar à proximité, Eliot semble prendre confiance et complète alors les informations transmises plus tôt, quant à ses différentes dates de naissances. Il nous indique alors avoir diminué son âge avant son départ pour la Belgique, afin d'être admis pour effectuer des tests dans un centre de formation.

Tout comme l'exemple d'Eliot, celui de Félix montre à quel point l'âge biologique ne nous est que rarement donné en début d'entretien, ce qui prouve à quel point l'action n'est que rarement assumée, du moins face à nous. Nous n'avons ainsi pas toujours obtenu l'âge biologique des joueurs rencontrés. L'existence de cette pratique de diminution de l'âge, que certains estiment très récurrente, a ainsi rendu ardue notre tentative de mise en cohérence des récits récoltés. A titre d'exemple, en début d'entretien, Félix nous indique être né en 1969. Nous lui demandons alors s'il possède également un « âge de footballeur », question à laquelle il répond par la négative. Il tient même à ajouter que cette pratique n'aurait pas été opportune dans son cas de figure, car elle risquait d'annuler la validité de ses diplômes : « *Oui dès que tu changes l'âge tes diplômes tu les jettes en brousse tu ne peux plus les utiliser, or pour faire un concours professionnel pour travailler dans l'administration il faut présenter un diplôme.* » ²⁵¹ Pourtant, après environ deux heures d'entretien, le joueur précise qu'il est également passé par là : « *Je n'aime pas, et j'avais aussi fait une bêtise, ça je reconnais, ça je peux te l'avouer, j'ai fait parce que j'ai voulu changer aussi mon âge, oui j'ai voulu changer c'est ça qui m'a créé les problèmes.* » ²⁵² Au fil de l'entretien, Félix aura certainement compris que son interlocuteur n'avait pas l'intention de porter un jugement négatif sur les décisions prises durant sa carrière. Notre position a ainsi sans doute permis au joueur de se sentir à l'aise face à nous, et d'être en mesure de nous informer sur son âge biologique cette fois-ci.

Parfois, ce n'est qu'en discutant avec des membres de la famille des joueurs que nous avons obtenus des informations quant aux âges réels des individus rencontrés. Gilbert, qui fait partie des joueurs avec qui nous avons eu le plus de contacts, ne nous a pas pour autant donné tout de suite

²⁵⁰ Eliot, 80', 1D RD Congo

²⁵¹ Félix, 60', 1D Grèce, int.

²⁵² Ibid.

son âge officiel. Cela n'a ni été le cas durant notre premier entretien formel à Rouen, ni lors des quelques rencontres avec sa famille qui ont suivi. C'est lors de notre deuxième terrain au Cameroun, au cours d'une discussion informelle avec son grand frère, que nous apprenons que Gilbert est né en 1974 et pas en 1980. La réduction de six ans aurait été effectuée avant son départ en Europe, à la fin des années 1990 par sa mère et son oncle maternel. Cette information nous est ensuite confirmée quelques jours plus tard par la mère de Gilbert, qui, elle, ne semble aucunement gênée de divulguer cette information.

A notre retour du Cameroun, nous rencontrons encore Gilbert à quelques reprises à son domicile de Rouen, occasions qui nous permettent de revenir sur cette étape de sa vie. La confiance accumulée au fil de nos rencontres à travers notre séjour au sein de sa famille au Cameroun, l'autorise certainement à se montrer plus loquace. Lors d'une discussion informelle, il nous explique alors plus en détail comment s'est déroulé sa réduction d'âge. Il est allé voir une personnalité que connaissait son agent, qui lui a fait une nouvelle année de naissance. L'homme a simplement conservé le jour et le mois de naissance et il enlevé six ans. Le discours de Gilbert fait apparaître un personnage supplémentaire dans le trafic de son âge, en la personne de son agent, qui affirmait que s'il arrive à 27 ans en Europe, c'est l'âge auquel certains pensent déjà à arrêter. Et que de ce fait, il était difficilement envisageable de faire carrière²⁵³.

Gilbert désire néanmoins éviter de trop culpabiliser par rapport à cet acte du passé. Il s'empresse d'ailleurs de souligner à quel point cette pratique est récurrente au Cameroun. Toujours lors d'une discussion informelle, le joueur souhaite nous dire que cette pratique est récurrente. Selon lui, un joueur sur deux ou plutôt, reprend-t-il, 1,9 joueur sur deux, couperait son âge. Il enchaîne en précisant qu'il a finalement bien fait de passer par là, comme le prouve sa longue carrière une fois arrivé en Europe. Gilbert estime que, vu son âge biologique (41 ans), jouer à son niveau (CFA 2, soit le cinquième niveau de jeu en France) est plutôt rare. Aujourd'hui fraîchement retraité, il précise qu'il était encore le meilleur buteur de son club il y a peu. L'exemple de Gilbert est intéressant puisqu'il montre que cet acte n'est pas perçu comme une activité délictueuse mais comme une forme d'« économie morale » (Roitmann, 2000). Gilbert la considère comme banale voire légitime, puisqu'elle permet de résister au mieux aux logiques de l'Etat et du marché. Il sait sans doute que le club dans lequel il a fini sa carrière ne l'aurait pas engagé avec son âge réel.

Les pratiques de réduction de l'âge sont combattues par la FIFA et par les fédérations nationales qui les considèrent comme contraires à l'éthique du sport²⁵⁴. Pourtant nos observations ont montré

²⁵³ Extrait d'une discussion informelle avec Gilbert, 70', 4D France

²⁵⁴ En 2013, le site internet de la Radio Télévision Belge Francophone (RTBF) révèle par exemple que la FIFA a ouvert une enquête sur le joueur congolais du Sporting d'Anderlecht Chancel Mbemba Mangu,

qu'elles étaient largement répandues au Cameroun mais aussi ailleurs en Afrique. Bien que conscients d'être en situation d'irrégularité, les joueurs concernés ne considèrent pas pour autant ces pratiques comme immorales. Lorsque nous évoquons le sujet avec Eliot, il hausse le ton, comme pour légitimer une pratique qu'il considère certes comme illégale mais qu'il ne juge pas comme telle, mais plutôt comme une réponse à un système inégalitaire, où les jeunes Camerounais seraient largement défavorisés par rapport à leurs homologues Européens, au regard de l'écart en termes d'infrastructure, qui péjore leur développement sportif: « *Non mais le problème c'est lequel ? Sans doute vous savez qu'au Cameroun, il y a un problème : il n'y a pas d'infrastructures pour que les enfants commencent très jeunes, qu'ils s'habituent au haut niveau très tôt, pour arriver à un âge très jeune professionnels* ». ²⁵⁵ Le joueur fonde sa comparaison sur le système de formation français, du moins tel qu'il l'imagine, où les joueurs bénéficieraient d'un encadrement spécifique dès le plus jeune âge. A ce titre, l'acte de couper son âge peut être considéré comme l'adoption des codes d'une nouvelle « économie morale » (Roitman, 2000), permettant de mieux résister aux logiques de l'Etat et du marché, en l'occurrence sportif, comme d'autres activités déviantes, telles que la corruption en Afrique (Olivier de Sardan, 1996), l'arnaque ou l'escroquerie plus spécifiquement au Cameroun (Malaquais, 2001).

soupçonné d'être enregistré avec quatre dates de naissances différentes, ce qui pose problème, notamment en matière de transfert des joueurs mineurs. Ce problème ressort également de manière récurrente lors de compétitions internationale junior. Source : rtbf online, 1^{er} février 2013, consulté le 10 janvier 2017, https://www.rtb.be/sport/football/belgique/jupilerproleague/detail_la-fifa-enquete-sur-l-age-de-mbemba?id=7919655

Pour tenter de remédier à ce qui est considéré comme un comportement anti-sportif, la FIFA a mis au point un système de contrôle via des IRM du poignet des joueurs, qui permet de donner une indication relativement précise sur leur âge. Source, RTS online, 17 novembre 2009, site consulté le 10 janvier 2017, <https://www.rts.ch/sport/football/international/1263860-quel-age-ont-les-nigerians-au-mondial-m17.html>

²⁵⁵ Eliot, 80', 1D RD Congo

Chapitre 4. Du goût pour le football à la disposition permanente

La nature et la diversité des engagements extra-sportifs, en particulier l'accumulation d'un capital culturel éducationnel, renseignent sur le degré d'adhésion au projet footballistique, et par conséquent, sur les possibilités de se réaliser dans une autre activité que le football en fin de carrière. A l'inverse, une sortie précoce du cadre scolaire rend la réinsertion professionnelle plus difficile, privant ainsi les sportifs d'une ressource essentielle sur le marché de l'emploi. En parallèle, le retrait scolaire contribue à renforcer d'autant plus la conversion dans le sport, étant donné l'éloignement progressif des sportifs avec le monde du travail « ordinaire ».

Malgré l'importance de la formation scolaire, ainsi que les mesures proposées dans la majorité des pays européens afin de favoriser des études en parallèle à la carrière sportive (Flanagan, 2004), les double-projets semblent être difficiles à mettre en place. Ces auteurs mettent en avant les nombreuses barrières à l'accumulation du capital culturel institutionnalisé, de la part des clubs ou de l'institution sportive : manque de temps à disposition des sportifs (Fleuriet et Schotté, 2008), partage de codes culturels méprisants à l'égard du parcours scolaire (Parker, 1995) ou absence d'un statut de sportif d'élite (Javerlhiac, 2014).

Dans la première section de ce chapitre, nous souhaitons montrer que la décision d'arrêter le football est certes en partie liée à la difficulté de mener de front des études et une carrière sportive. Néanmoins, choisir de quitter l'école pour se lancer totalement dans une carrière professionnelle répond également à la possibilité – qui est autant un droit qu'un devoir – de prendre en charge des responsabilités au sein de la famille élargie.

Au-delà de cette tendance générale, des divergences s'observent dans la manière de combiner une carrière sportive avec des études ou un travail. La deuxième section de ce chapitre, centrée sur le cas des « Aînés »²⁵⁶, met en avant la spécificité du contexte socio-culturel des années 1970 et 1980, qui rend possible le double-projet ou l'accumulation d'une expérience professionnelle en parallèle à la carrière. Enfin, dans la dernière section, nous nous intéressons aux « Cadets ». Nous verrons qu'à partir de la fin des années 1980, dans un contexte de crise économique au Cameroun, le football est de plus en plus perçu comme un nouveau modèle de réussite sociale et de réalisation de soi.

4.1. Des constantes intergénérationnelles

Malgré l'importante amplitude généalogique de notre échantillon – les deux individus les plus âgés (Paul et René) sont nés en 1952 alors que le plus jeune (Jules) est né en 1992 –, certaines

²⁵⁶ Pour une définition des catégories d'« Aînés » et de « Cadets » voir le paragraphe 1.6.1 Définition de notre échantillon.

caractéristiques concernent tous les joueurs, de manière relativement similaire. Premièrement, même si les joueurs arrivent rarement au terme d'une formation en parallèle à leur carrière, le niveau de scolarisation de l'ensemble des individus rencontrés est plus élevé que la moyenne camerounaise. Deuxièmement, ils justifient de manière relativement similaire les raisons de leur retrait scolaire, à savoir des difficultés à mener de front une carrière de football et un parcours scolaire mais encore la possibilité de subvenir aux besoins de la famille. Si, dans un premier temps, les joueurs font part de l'opposition de leurs parents au projet footballistiques, ils soulignent que ces derniers finissent généralement par soutenir leur démarche, lorsqu'ils sentent que des bénéfices d'ordre financier ou symbolique sont envisageables. Ce soutien parental vient alors renforcer encore le projet collectif, auquel nous avons déjà fait allusion dans le chapitre précédent.

4.1.1. Un niveau de scolarisation plus élevé que la moyenne camerounaise

La majorité des joueurs rencontrés ont arrêté leurs études en cours pour se lancer corps et âme dans une carrière de footballeur. Néanmoins, avant d'analyser les conditions de ce décrochage scolaire, il nous semble nécessaire de contextualiser les parcours scolaires des anciens joueurs rencontrés avec ceux de la moyenne camerounaise.

Le constat est celui d'un niveau d'éducation généralement plus élevé que la moyenne camerounaise, et ce, indépendamment de la génération à laquelle les joueurs appartiennent. Ainsi, premièrement, tous les individus rencontrés ont fréquenté l'école, alors que le taux brut de scolarisation dans le pays oscille entre 89% et 101% entre 1973 et 1988, avant de chuter jusqu'en 1996 pour atteindre 73%, puis de remonter de manière relativement progressive jusqu'à aujourd'hui²⁵⁷.

Plus haut diplôme obtenu parmi les anciens joueurs rencontrés				
	CEP	BEPC	BAC	Etudes sup.
Aînés (nés entre 1952 et 1972)	1	6	2	3
Cadets (nés entre 1973 et 1992)	2	11	3	1
TOTAL	3	17	5	4

Nous observons un niveau d'éducation légèrement supérieur chez les Aînés. En effet, 11 Aînés sur 12 ont fréquenté les bancs scolaires jusqu'au niveau secondaire, niveau atteint uniquement par

²⁵⁷ Source : Banque mondiale (<http://donnees.banquemondiale.org/pays/cameroun>)

10.6% des salariés camerounais en 1984²⁵⁸. Mais le niveau d'éducation des Cadets se situe également au-dessus de la moyenne nationale camerounaise, bien que le contraste soit moins marqué. En effet, parmi les individus nés entre 1973 et 1992, 15 sur 17 (88%) possèdent au minimum un BEPC, alors que ce chiffre se situe entre 26 et 34% parmi la population camerounaise²⁵⁹.

Les liens historiques entre football et scolarité représentent peut-être un élément d'explication de ce résultat. En effet, comme nous l'avons mis en avant dans le chapitre précédent, le sport s'est en grande partie développé dans le cadre scolaire au Cameroun, comme dans une large partie des pays faisant partie de l'ancienne Afrique Occidentale Française (AOF). Ce constat explique l'absence de joueurs sans formation de base au sein de notre échantillon. Nous souhaitons néanmoins préciser que nous ne sommes pas en mesure de confirmer cette interprétation, au vu de la taille réduite de notre échantillon et de l'absence de données précises à ce sujet.

Malgré ces chiffres, qui font état d'un niveau d'éducation relativement élevé, nous observons un taux d'abandon scolaire élevé durant les trois dernières années qui amènent au baccalauréat. Sur les 29 joueurs rencontrés, 20 (soit un peu plus des deux-tiers) n'ont pas terminé le deuxième cycle secondaire. Le niveau d'éducation moyen semble être le Brevet d'étude de fin du premier cycle (BEPC), acquis par la grande majorité des joueurs (26 sur 29). Esson (2013), a observé la même tendance à l'augmentation du retrait scolaire avant le cycle secondaire au sein des apprentis footballeurs ghanéens. Il évoque notamment l'impossibilité de la part de jeunes issus de milieux modestes de financer le prix élevé de l'inscription dans les institutions privées²⁶⁰. Ajouté à cela, l'auteur met en avant la difficulté de trouver un emploi avec un diplôme depuis les effets de la crise économique, en particulier la réduction drastique de l'emploi dans la fonction publique. Dès lors, il semblerait qu'au-delà de l'attrait d'une carrière de footballeur à l'étranger, l'augmentation des retraits scolaires parmi les jeunes générations s'explique par des causes plus sociétales et structurelles.

Dans les prochains paragraphes de cette section, nous souhaitons interroger et compléter l'argument d'Esson. En effet, bien que la tendance au retrait scolaire ait également été observée parmi les Cadets de notre échantillon, certaines tendances, telles que la surcharge de travail lors des sélections en équipe nationale, semblent concerner toutes les générations de joueurs.

²⁵⁸ Source : Atangana et al. (1984) Education, emploi et salaire au Cameroun, UNESCO, p.88.

²⁵⁹ Source : Mineduc/DPRD/SDP, cité dans le Rapport d'Etat du Système éducatif National Camerounais (Institut international de planification de l'éducation/Pôle de Dakar)

²⁶⁰ Le succès des écoles privées s'explique en partie par la difficulté de rejoindre les écoles d'Etat, dont l'accès est réservé aux meilleurs élèves (Esson, 2013).

4.1.2. Une scolarité au prix de sacrifices

Si le niveau moyen d'éducation des individus rencontrés semble supérieur à la moyenne, de nombreux sacrifices sont néanmoins nécessaires pour mener à terme sa scolarité, soit jusqu'à l'obtention du baccalauréat. En l'absence d'aménagements scolaires, qui existent dans plusieurs pays européens ou nord-américains, les journées sont longues et fatigantes. Ajouté à cela, les absences de longue durée lors de stages en équipe nationale rendent parfois difficiles les rattrapages. Cette observation est valable autant pour les Aînés que pour les Cadets.

Lorsque le football empiète sur l'école

Bien qu'il soit difficilement généralisable à une population plus large étant donné la taille restreinte de notre effectif près de 50% des Aînés obtiennent un baccalauréat, ce qui est particulièrement élevé puisque seuls 5-10% des jeunes scolarisés camerounais obtiennent un tel diplôme au début des années 1980²⁶¹. Les cinq bacheliers ont par ailleurs poursuivi des études par la suite, non sans difficulté néanmoins. Après avoir commencé une formation en génie civil, Joachim est contraint de mettre un terme à ses études, tout comme Léopold, qui s'était lancé dans divers cursus allant des sciences économiques au droit puis à la sociologie. Jean-Marc possède un BEP en génie civil mais effectué en France, pays qu'il rejoint avec ses parents à la fin des années 1970. Enfin, Benoît a terminé son cursus d'enseignant d'EPS à l'Institut national de la jeunesse et des sports (INJS) du Cameroun, qui semble être une des formations les plus accessibles aux footballeurs, comme nous le verrons dans ce paragraphe.

Au sein des anciens joueurs n'étant pas allés au bout de leur cursus scolaire, le discours est quasi unanime quant à la charge de travail importante du football, qui empiète sur le temps dédié à l'école, ceci, indépendamment de la génération à laquelle ils appartiennent.

Cela semble être particulièrement le cas des anciens internationaux, qui font régulièrement référence à leurs premières expériences avec la sélection des Lions Indomptables juniors pour expliquer les difficultés à suivre le cursus scolaire. Les stages avec la sélection nationale, qui précèdent les rencontres ou tournois à l'étranger, sont souvent pris en exemple pour expliquer l'éloignement des joueurs de l'école parfois durant plusieurs semaines: « *J'ai dû arrêter parce qu'on commençait à être en stage un mois, et après on allait en stage deux mois, donc ce n'était pas*

²⁶¹ En effet, selon le rapport de l'Unesco « Education, emploi et salaire au Cameroun » publié en 1984, soit après que l'ensemble des huit joueurs auxquels nous faisons ici allusion aient terminé leur parcours scolaire, les bacheliers sont minoritaires au sein de la population camerounaise. Sur 1000 élèves qui entrent en première année d'étude, 489 seulement parviennent à la fin du cycle primaire. Puis, sur 1000 élèves qui entament des études secondaires, seuls 118 obtiennent un baccalauréat (Atangana-Mebara et al., 1984). D'après nos calculs, le baccalauréat est ainsi obtenu par 6% de l'effectif des élèves de première année primaire.

évident. »²⁶² Les joueurs engagés en équipe nationale sont contraints de faire de nombreux déplacements à l'étranger qui prennent souvent plusieurs jours : « *On partait là, à côté, au Zaïre ou bien au Congo. On faisait peut-être trois jours pour arriver et après le match il fallait faire deux jours pour revenir donc c'était incompatible avec les études.* »²⁶³

Les longues absences ne sont en effet pas sans poser problème à leur retour, lorsqu'il s'agit de rattraper le retard accumulé. Laurent montre à quel point aucun aménagement particulier n'était prévu pour les sportifs dans le cadre scolaire de son époque, soit dans les années 1970 : « *Pendant que les autres font les cours, vous allez trois semaines en stage. C'est pas évident. Quand vous revenez, on ne va pas reprendre les cours pour vous. Non, vous avez fait un choix, il faut assumer. Les autres avancent entre-temps.* »²⁶⁴ L'ancien joueur semble lui-même vouloir dire qu'il était très difficile de rattraper son retard une fois de retour : « *Bon, qu'est-ce qu'on fait ? On essaie de se rapprocher des camarades, de voir ce qu'ils ont fait pendant votre absence pour essayer, je dis bien essayer, entre guillemets, de rattraper le cours.* »²⁶⁵

La difficulté de se former en parallèle est aussi confirmée par Benoît, qui est d'avis que seule une minorité de ses coéquipiers seraient restés durablement sur les bancs d'école. Benoît estime par exemple que sur la douzaine d'écoliers qui faisaient partie de son équipe, seul un quart a fini par obtenir un bac, non sans avoir auparavant redoublé une année : « *Actuellement nous sommes trois ici à Douala qui étions dans l'Unisport à l'époque, qui avons eu le bac et qui avons tiré notre épingle du jeu. Mais d'autres n'ont pas eu la même chance. Beaucoup d'autres n'ont pas réussi.* »²⁶⁶ Jouer au haut niveau sans pour autant mettre de côté la scolarité demandait néanmoins un certain nombre de sacrifices de la part des joueurs. En l'absence d'aménagements spécifiques, Benoît fait état de longues journées qui commencent tôt le matin et qui ne laissent pas beaucoup de temps libre : « *C'était très difficile, très difficile pour moi parce que bon, quand je suis arrivé en 1ère, terminale, vous comprenez que j'avais une bonne... J'avais à peu près 7 à 8 heures de cours par jour et il fallait que je fasse les entraînements. (...) Il m'arrivait de partir au footing le matin à 5h30, de revenir à 6h30, d'aller à l'école à 7h, de sortir de l'école à midi, d'aller aux entraînements, finir les entraînements à 14h et revenir à l'école et finir à 18h donc c'était vraiment pénible.* »²⁶⁷

Fils d'un fonctionnaire travaillant dans le secteur du cadastre et qui « *a fait de hautes et longues études dans les Universités* »²⁶⁸, Joachim n'a pas rencontré de difficultés particulières jusqu'à

²⁶² Timothé, 60', 1D Afrique du Sud, int.

²⁶³ Ibid.

²⁶⁴ Laurent, 60', 1D France, int.

²⁶⁵ Ibid.

²⁶⁶ Benoit, 60', 1D Cameroun, int.

²⁶⁷ Ibid.

²⁶⁸ Léopold, 50', 1D Cameroun, int.

l'obtention du baccalauréat : « *Bon j'ai eu la chance dans ma vie d'être très intelligent je l'avoue, j'étais un élève largement au-dessus de la moyenne. Je jouais beaucoup au foot mais j'étais toujours parmi les trois premiers de ma classe. Donc j'ai eu mon BEPC assez aisément, après mon baccalauréat assez aisément.* »²⁶⁹ Les difficultés ont commencé plus tard, au moment d'intégrer l'Université, il fait face à des difficultés pour suivre le rythme académique: « *Je suis allé à l'Université, c'était en 1978. C'est là que les problèmes ont commencé parce que, embarqué dans la haute compétition, cela devenait de plus en plus très difficile d'être en fac pour suivre les cours pendant qu'on était programmés pour jouer un match de coupe des clubs champions. Donc c'est comme ça que pendant la durée de ma carrière, j'ai décroché les études.* »²⁷⁰ Malgré l'arrêt de ses études universitaires en cours de carrière, Léopold fait partie des rares joueurs ayant obtenu un diplôme supérieur. Il décrochera ce dernier à la fin de sa carrière footballistique.

Les difficultés des Aînés à lier football et école semblent être également partagées par les Cadets, une fois de plus, principalement parmi les joueurs internationaux. Les mêmes raisons sont souvent avancées, à savoir les longues absences lors de déplacements à l'étranger. Malgré les efforts mis en œuvre pour essayer de s'accrocher, Gilles essaie de nous faire comprendre qu'un abandon scolaire devient progressivement inéluctable, avec la répétition des déplacements :

*Oui parce que les voyages, il faut revenir, recopier (...) Vous devez jouer à l'extérieur, vous partez un jour avant. (...) Vous savez ici, quand vous êtes sélectionnés en équipe nationale, vous faites un mois de stage en attendant que les pros arrivent. Vous abandonnez l'école pendant un mois. Ça n'allait pas de pair. Après, quand vous revenez, vous êtes énormément en retard au niveau de l'école, il faut copier. Vous essayez d'amener vos cahiers et prendre les cours, essayez de copier les cours, de faire des rattrapages, mais ça ne va pas de pair.*²⁷¹

L'abandon scolaire ne touche pas uniquement les joueurs sélectionnés en équipe nationale ou lors d'un contrat avec un club à l'étranger. Le simple fait de jouer en première division camerounaise semble être incompatible avec un parcours scolaire. Gilbert nous fait part de ses difficultés à suivre le rythme imposé au lycée :

J'avais pratiquement mis un peu les études de côté parce que j'allais une fois, bon c'était pas évident aussi puisque j'étais encore au lycée quand même. Mais le problème c'est que quand on jouait par exemple dans le Nord à Garoua par exemple, si on jouait le dimanche, on était obligé de partir le mardi ou le mercredi, parce que pour arriver à Garoua c'était 2 jours pratiquement. Donc on était obligés de partir le mardi, on jouait le dimanche et on revenait à Nkongsamba le mercredi, voilà. C'était comme ça une fois

²⁶⁹ Ibid.

²⁷⁰ Ibid.

²⁷¹ Gilles, 70', 1D Espagne, int.

*toutes les 3 semaines. (...) Pour les cours, c'était plus ça malheureusement. J'arrivais pas à suivre les cours normalement.*²⁷²

La fin de la scolarité peut également coïncider avec un départ en Europe, qui intervient la plupart du temps avant la vingtième année²⁷³. Brice, de deux ans l'aîné de Gilles a quitté l'école à l'âge de 17 ans, après avoir passé son probatoire technique : « *Vous savez en Afrique, il faut faire un choix. C'est difficile de concilier football et études.* »²⁷⁴ Son parcours scolaire prend fin au moment où il signe un contrat avec un club turc pour se consacrer entièrement au football.

Tout comme Gilbert, Tom n'est pas sélectionné en équipe nationale. Mais les exigences de la première division camerounaise suffisent pour le détourner de la voie scolaire. De son côté, ce sont les horaires d'entraînements de son club qui lui posent problème : « *Après un moment, sincèrement, le football prend un peu le dessus sur les études. Quand je suis allé en première division, c'était très difficile de concilier les deux. (...) Quand j'étais à Fovou, la première année, on s'entraînait le matin à 9 heures. Il fallait faire un choix à moment. C'était très très difficile. A un moment, petit à petit, j'ai commencé à ne plus assister aux cours parce qu'il y avait des jours où on avait les entraînements deux fois par jour, c'était impossible.* »²⁷⁵

Lorsque l'école empiète sur le football

Lorsque ce n'est pas l'école qui est mise entre parenthèses, c'est parfois la carrière de football qui subit les conséquences d'un programme scolaire bien chargé. Joachim estime ainsi que son désir de fidélité envers l'école lui a coûté une place de titulaire en équipe nationale : « *[C'était] très très perturbant (...) Dans la première partie de ma vie en équipe nationale, j'ai renoncé à ma place de titulaire. A l'époque en plus, c'est pas comme aujourd'hui, il y a trois jours de stage avant un match. A l'époque c'était deux semaines de stage avant chaque match. Donc comme ça se joue en aller-retour, chaque match vous coûtait un mois au moins.* »²⁷⁶ Cet ancien joueur ayant effectué une grande partie de sa carrière en France dans les années 1980 estime que son talent lui permettait néanmoins de conserver une place dans le cadre de l'équipe nationale sans pour autant effectuer toute la préparation : « *Bon et donc heureusement que... Je peux dire que l'excellence m'a aidé. J'étais suffisamment bon pour rivaliser sans aller en stage. Du coup, j'ai eu un dirigeant de l'équipe nationale avec qui je me suis entendu pour dire que je renonçais à être titulaire, finalement pour aider l'équipe, trois jours avant les matchs. Et comme ça j'étais remplaçant.* »²⁷⁷ Comme les joueurs

²⁷² Gilbert, 70', 4D France

²⁷³ Selon Poli et al. (2010b), ce chiffre s'estimait à 18.6 ans lors de la saison 2005-2006

²⁷⁴ Brice, 70', 1D Turquie, int.

²⁷⁵ Tom, 80', 1D Roumanie

²⁷⁶ Joachim, 50', 1D France, int.

²⁷⁷ Ibid.

auxquels nous avons fait référence dans le point précédent, Joachim nous fait part de difficultés de lier sport et études. Des éléments à la fois conjoncturels et liés au statut social de sa famille peuvent sans doute expliquer pourquoi il décide de mettre l'accent sur les études.. Lorsqu'il rejoint l'équipe nationale, au début des années 1980, l'économie camerounaise est en croissance et la possession d'un diplôme reste la meilleure option pour trouver un emploi. C'est certainement d'autant plus le cas pour Joachim, dont le père est fonctionnaire, ce qui est un avantage dans l'optique d'un recrutement dans la fonction publique étant donné l'importance de la cooptation. Le potentiel de réussite de cette dernière dépend en effet du niveau, dans la hiérarchie administrative, des acteurs du réseau constitué au sein de cette fonction.

Il est évidemment difficile de savoir si l'importance donnée à l'école a coûté à Joachim sa place de titulaire en équipe nationale ou s'il a recours à cet argument pour expliquer ce qu'il considère secrètement comme un aveu d'échec. Néanmoins, cet extrait montre quand même à quel point les joueurs sélectionnés en équipe nationale font déjà face à de sérieuses difficultés pour allier école et football au début des années 1970.

Tout comme Joachim, Jean-Marc met aussi sur le compte des études ses difficultés de percer dans le football. Néanmoins, contrairement à ce dernier, il n'a pas réussi à percer au haut niveau. A son arrivée en France à l'âge de 18 ans, en compagnie de ses parents, il aurait préféré faire uniquement du football mais ses parents ont insisté pour qu'il passe un diplôme : *« Oui, ça m'a beaucoup empêché, beaucoup. Les gens ne le savent pas mais c'était la base de tout parce que quand je suis arrivé en 1979, moi je voulais être professionnel directement. Mon père a dit « non, non, l'école, l'école, l'école ». Alors, j'ai été obligé d'aller à l'école jusqu'à un certain niveau (...) J'ai fait génie civil, le BEP, j'ai eu tout ça. »*²⁷⁸

4.1.3. Un retrait scolaire basé sur des arguments économiques

Arrêter ses études pour se concentrer sur une carrière n'est pas uniquement la conséquence des difficultés de mener de front les deux activités. En effet, un autre élément semble être commun à plusieurs joueurs: la possibilité de subvenir aux besoins de leurs proches, notamment lorsque la mère de famille vit seule et ne peut financer l'éducation de tous ses enfants. Les retraits scolaires s'observent parmi tous les joueurs rencontrés, indépendamment de la génération à laquelle ils appartiennent, même si les jeunes générations ont tendance à arrêter l'école de manière plus précoce, comme nous l'avons vu dans le premier paragraphe de cette section. Cette constatation nous permet de prendre un peu de distance avec le point de vue selon lequel les contingences

²⁷⁸ Jean-Marc, 60', 1D France, int.

historiques – principalement la crise des années 1980 – expliquent en grande partie les retraits scolaires au profit d'une carrière sportive (Esson, 2013).

Se substituer au père de famille

Plusieurs joueurs légitiment leur engagement total dans le football par l'incapacité, de la part de leur parents, de financer leur scolarité. La retraite, le départ ou le décès du père de famille est souvent interprété comme un moment clé dans l'engagement.

Justin met en avant la retraite de son père comme un moment décisif dans son engagement footballistique : « *J'ai pas eu la chance, n'est-ce pas, de faire des grandes études, vu que la situation financière ne permettait pas à mon père de pouvoir tous nous envoyer à l'école. Et par la suite, il a eu, n'est-ce pas, une retraite anticipée. Donc ça devenait un peu dur, donc il a fallu que chacun puisse voler de ses propres ailes.* »²⁷⁹

La retraite du père de Siméon semble également avoir des conséquences sur la suite de son engagement dans le football. En effet, Siméon a bénéficié du soutien de son grand frère pendant de longues années. Néanmoins suite à la retraite de leur papa, ce frère aîné a été contraint de concentrer son accompagnement financier sur les plus jeunes de la famille, dont ne faisait pas partie Siméon. L'ancien joueur estime que ce manque de ressources soudain l'a poussé à choisir la voie du football plutôt que celle des études.

JB : Et puis à quel moment tu t'es dit « le football, je vais pouvoir en faire mon métier » ?

Siméon : Au moment où j'ai eu un souci avec mon feu grand frère, il fallait trouver... soit venir à l'Université... Il fallait déjà abandonner Akonolinga parce qu'il n'y a pas d'Université là-bas. Maintenant s'il fallait venir à l'Université, il fallait aussi abandonner les petites mains levées²⁸⁰, ceci... Je dois vivre. M'acheter des vêtements.

Oui parce qu'il n'y avait plus personne pour te financer.

Personne. Alors là, s'il faut qu'il finance tout, tout, tout et que je reprenne l'école... Si j'ai des garanties j'arrive, mais personne ne me garantissait ça.

Dans la famille, personne ne pouvait te garantir ça ?

Non. Parce que la famille c'était... mon grand frère avait tellement de charges. Après que mon père soit allé en retraite, il avait encore toute la grande famille. Si j'abandonne le football et que je vais à l'école ça sera difficile. Je suis même venu. Mais j'ai eu des soucis. Il fallait que j'aille à l'école. Maintenant, le taxi ça fait 1000 CFA (1.5 euros) par jour. J'ai commencé à donner des cours de répétition. Ça me donnait un peu

²⁷⁹ Justin, 70', 1D.Espagne, int.

²⁸⁰ Expression qui fait allusion aux petites primes reçues ponctuellement par les joueurs, à la suite d'une victoire ou simplement lorsque les dirigeants d'un club sont satisfaits des performances d'un joueur.

d'argent. Mais entre-temps il y avait la passion pour le football. Il fallait des fois abandonner les cours le soir, qui parfois finissaient à 18h. Parce qu'il fallait que je vienne m'entraîner à 16h. Donc je laissais le cours à 15h. Après jouer, je m'en vais aux répétitions. C'est les parents qui me payaient l'argent. La fatigue de l'université plus le foot, je m'endormais pendant que je donnais les répétitions. J'ai eu un peu honte de regarder souvent ces parents en face « voilà un répétiteur qui vient tout le temps dormir (rire) ». Donc après un mois, j'ai dû abandonner et je me suis concentré sur le foot.²⁸¹

Contraint de travailler en parallèle à ses études et au football, Siméon n'arrive simplement plus à suivre le rythme. Il fait alors le pari de se lancer uniquement dans une carrière sportive, laissant de côté l'Université.

C'est probablement l'impossibilité de se voir financer des études qui a contraint Albert à choisir de faire carrière dans le football:

Et je pense aussi à un moment il n'y avait pas beaucoup de choix quoi. Parce que pour pouvoir continuer l'école, il faut pouvoir payer, parce que déjà au niveau bac, on n'avait pas de moyens. Donc c'était soit tu joues au football, soit tu continues l'école mais l'école tu pouvais pas payer. Mais le football c'est plus facile. Mais je pouvais pas faire les deux en même temps. Au niveau professionnel, il fallait faire un choix.²⁸²

La décision de se lancer pleinement dans une carrière de footballeur peut se comprendre au vu de la situation économique de la famille d'Albert. En effet, sa mère, séparée de son mari depuis qu'Albert a douze ans, élève seule ses enfants à partir de son revenu issu en grande partie de la vente d'arachides et de bananes dans les petits marchés saisonniers de la région.

Enfin, le choix de se concentrer uniquement sur le football peut être la conséquence du décès du père. C'est précisément lorsqu'il perd son papa que René prend la décision de quitter l'école, avant l'obtention de son bac, afin de subvenir à ses propres moyens : « *Après cela bon... c'est tombé au moment où mon père décédait, où, à la maison, on n'avait plus de moyens et puis bon je me suis décidé à faire du football.* »²⁸³

La situation de Brice est relativement similaire à celle de René. Il perçoit même le décès de son papa, avec qui il entretenait une relation assez conflictuelle, comme une opportunité à saisir pour se lancer dans une carrière : « *Je crois que c'était un moment clé parce que si mon papa il vivait, je pense pas que j'aurais fait une carrière parce qu'il m'interdisait de jouer au football dans la rue. Je jouais au football en cachette. Quand il est décédé, j'ai dit "wouah". En même temps, c'était pas bien, en même temps c'était bien.* »²⁸⁴ Dès ce moment il commence en effet à voir le football comme un moyen de compenser l'absence de soutien financier de la part de sa mère : « *Quand*

²⁸¹ Siméon, 1985, 1D Algérie

²⁸² Albert, 70', 1D France, int.

²⁸³ René, 50' 1D France, int.

²⁸⁴ Brice, 70', 1D Turquie, int.

mon papa il est mort... Mon papa... il est mort jeune, tôt, en 1989-1990. Là, j'avais décidé que le football, ça serait ma sortie. Ma famille n'avait pas assez d'argent, je ne pouvais pas vivre comme je voulais, donc c'est tout ce que je pouvais avoir. Je savais que le football, c'est ce qui allait me permettre de vivre. Donc à ce moment, j'ai commencé à penser que carrière, carrière, carrière. »²⁸⁵

Trouver un moyen de partir en Europe est d'autant plus une évidence qu'il a le soutien de sa mère : « *Ma maman m'a motivé "Ce que tu veux faire, vas-y". Je t'encourage. Donc ma maman m'a beaucoup encouragé donc après j'ai dit "ok, pourquoi pas".* »²⁸⁶

Recevoir l'approbation des parents

Gagner de l'argent en jouant est une étape importante dans la conversion au football. Bien souvent, l'opinion négative des parents au sujet d'une carrière sportive se transforme lorsqu'ils se rendent compte que la voie choisie pourrait les décharger d'un poids, voire leur apporter quelques bénéfices. Les jeunes joueurs prennent alors conscience de leurs compétences, ce qui les rassure dans leur choix de carrière. En parallèle, ils changent de statut vis-à-vis de la famille. De bénéficiaires, ils deviennent contributeurs.

Les parents ont parfois besoin d'être convaincus par d'autres personnes du potentiel de leur enfant. C'est notamment le cas du père de Laurent, longtemps opposé à ce que son fils pratique le football :

*Il [Mon père] était dur mais c'était quelqu'un qui aimait bien le foot aussi. Quand il a vu les gens arriver à la maison, venir demander des autorisations pour que j'aie joué, il s'est donc décidé de venir me regarder jouer, parce qu'il ne comprenait qu'un enfant comme ça, qu'il ait trop de monde chez lui pour venir demander une autorisation. Donc quand il m'a vu jouer, alors il s'est dit « quel talent ». Et c'est comme ça qu'il va m'inscrire au séminaire. Au séminaire, on avait cours jusqu'à 13 heures donc ça me donnait largement le temps de jouer.*²⁸⁷

La raison principale qui pousse les parents, ainsi que d'autres figures d'autorités au sein de la famille, à « lâcher prise » est celle de la contribution du joueur au bien-être économique de la famille. C'est le cas de la mère de Laurent, qui, après s'être fortement opposée à ce qu'il joue au football, finit par le laisser pratiquer sa passion:

Non parce que je me rappelle même quand je jouais les inter-quartiers, tellement je jouais bien que les gens, ils me donnaient de l'argent. Je me rappelle, une fois, je suis allé avec de l'argent à la maison. Je me suis fait bastonner par ma mère, parce qu'elle estimait que j'avais volé cet argent-là. Je lui ai dit : « Non maman c'est parce que je jouais que les gens m'en ont donné ». Elle me dit « non » et je me suis fait bastonner. Je dis « Non, j'ai jamais volé, j'ai jamais été désobéissant, j'ai jamais fait quelque chose de

²⁸⁵ Ibid.

²⁸⁶ Ibid.

²⁸⁷ Laurent, 60', 1D France, int.

maladroit. Si tu veux demain pour confirmation, tu peux venir me regarder jouer ». Quand elle est venue me regarder jouer elle a vu des gens qui accouraient, les gens qui m'ont même porté, plein d'argent, qui couraient avec moi et elle, elle criait : « Ne volez pas mon fils laissez-le, et tout », à chaudes larmes parce qu'elle s'est sentie coupable qu'elle m'avait battu alors que je lui disais la vérité. Mais malheureusement, je m'étais déjà fait bastonner. Elle pleurait le lendemain pour s'excuser, mais c'était trop tard.²⁸⁸

Le discours de Laurent mérite qu'on y prête attention. L'histoire qu'il raconte met en avant le désir de montrer que son choix a été le bon, et que sa famille a fini par s'y plier. Les petites primes reçues par le joueur montrent à quel point l'aspect financier entre rapidement en compte dans le choix de se lancer dans une carrière de footballeur.

Comme nous avons pu le voir dans le chapitre précédent, les parents ne sont pas les seuls membres de la famille à jouer un rôle dans l'éducation des jeunes. Le frère aîné de Jacques, qui s'est occupé en grande partie de son éducation, a longtemps cherché à s'assurer que la pratique footballistique de son petit frère n'empiétait pas sur son parcours scolaire. Il finit néanmoins aussi par changer d'avis dès que son frère commence à percevoir les premières petites retombées économiques issues du football: « *Au début c'était difficile, compliqué. Mon grand frère ne voulait pas me lâcher. Mais après, c'était vers la troisième, lui aussi n'avait pas beaucoup de sous. Quand j'ai commencé à ramener les sous à la maison, c'est là que mon grand frère s'est dit que "tiens mais bon peut-être que si on le laisse, il va peut-être réussir. Si c'est sa passion, il peut faire de ça son métier demain ou après-demain".* »²⁸⁹ Il est intéressant de souligner que le déclic qui va pousser Jacques à mettre un terme à son parcours scolaire pour se concentrer sur le football, n'intervient pas lorsqu'il commence à gagner de l'argent, mais au moment où il ramène ces gains reçus à la maison. Jacques décide de lâcher prise par rapport à l'école lorsque son frère réalise qu'en le laissant jouer il pourrait lui-même également en tirer quelques bénéfices.

Certains joueurs réussissent d'ailleurs rapidement à devenir autonomes, ce qui contribue à soulager financièrement leurs familles. Lors d'un entretien avec Adam, il nous explique que ses parents commencent également à « lâcher prise » lorsqu'ils se rendent compte qu'il pouvait devenir indépendant financièrement grâce au football. Ces derniers ont notamment été convaincus par les dirigeants du club de leur fils, dont les arguments sont soutenus par d'autres membres de la famille et des amis du quartier :

JB : Donc les dirigeants du Cintra sont allés voir tes parents ?

Adam : Ils sont venus voir les parents. Ils ont dit ce qu'ils voyaient pour le futur.

Et tes parents ils en pensaient quoi de tout ça ?

²⁸⁸ Ibid.

²⁸⁹ Jacques, 70', 1D Allemagne, int.

Après ils ont accepté. Ils ont rien dit parce que tout de suite tu gagnais déjà un peu d'argent, c'était différent, je vivais plus à la maison. Y'avais vraiment un centre. Donc j'allais plus vivre à la maison. J'allais vivre dans le centre. J'avais un bon salaire.

C'est-à-dire un bon salaire ça correspondait à quoi ?

C'était dans les 60'000 CFA – 80'000 CFA (92-123 euros)

Ça veut dire quoi ? 150 CHF ?

Oui, par là.

Et là c'était déjà plus que ce que ton père gagnait.

Non non, mais c'était déjà quelque chose de bien. Tu pouvais déjà vivre. Donc après, ils ont accepté. Y'a eu aussi les frères autour qui les ont convaincus.

Tes frères ?

Mes frères, mes amis, tous ceux qui me connaissaient un peu. Donc au début, quand même ils n'étaient pas... Ils étaient réticents. Ils étaient pas tout à fait d'accord mais ils ont dit si c'est ce qu'il a envie de faire.²⁹⁰

4.2. Un contexte socio-historique qui favorise le double projet des Aînés

Malgré les constantes intergénérationnelles auxquelles nous venons de faire allusion, des différences se font également remarquer entre Aînés et Cadets, liées aux contextes socio-économiques respectifs dans lesquels ils ont grandi.

Dans les années 1970 et 1980, le football se pratique de manière essentiellement amateur au Cameroun. Quitter le pays pour rejoindre le championnat français est réservé à une minorité de joueurs, souvent des étudiants issus de familles aisées, bénéficiant de bourses d'Etat (Boli, 2010 ; Frenkiel, 2011). Deux options se présentent alors aux joueurs afin de toucher un salaire que le club n'est pas en mesure de leur garantir : s'engager dans une carrière d'enseignant d'éducation physique au Cameroun, au sein de l'Institut de la Jeunesse et des Sports (INJS) ou d'un des Centres Nationaux de Jeunesse et des sports (CENAJES), ou intégrer une entreprise publique ou parapublique. Les Aînés, auxquels nous faisons ici référence, bénéficient de conditions qui rendent possible ce « double projet » (Javerlhac, 2014). Ils ont ainsi évolué à une époque, qui durera jusqu'à la fin des années 1980, où la conjoncture camerounaise était encore relativement saine et le coût de la vie abordable (Nyamjoh, 2011). En conséquence, ce système garantit aux joueurs un engagement que l'on peut qualifier de « distancié ».

²⁹⁰ Adam, 80', 1D Suisse

4.2.1. Suivre des études supérieures

En parallèle au travail en entreprise, une autre voie professionnelle est régulièrement choisie par les footballeurs camerounais : intégrer une école de formation aux métiers du sport. Selon les titres scolaires obtenus au préalable, deux options sont envisageables : L'Institut National de la Jeunesse et des Sports (INJS) et les Centres Nationaux de Jeunesse et des Sports (CENAJES). Les titulaires d'un baccalauréat ont la possibilité de rejoindre l'INJS. Créé en 1960 au moment de l'indépendance du pays, l'INJS est un organisme sous tutelle du ministère en charge des sports. Il a pour mission, entre autres, de former les enseignants d'éducation physique et sportive, mais aussi plus largement les entraîneurs de sport²⁹¹ et les administrateurs des structures sportives (Dikoumé et Noutcha, 2006). En parallèle à l'INJS, les CENAJES sont accessibles également aux étudiants qui sont uniquement en possession d'un Brevet d'étude de premier cycle (BEPC). Créés au début des années 1980 « face à l'accroissement de la population scolaire » (Kemo-Keimbou, 1999, 397), ces deux diplômes ne donnent pas accès aux mêmes postes et conditions salariales : les diplômés de l'INJS peuvent intégrer la catégorie A de la fonction publique et les étudiants ayant fréquenté le CENAJES formeront des cadres moyens positionnés à la catégorie B (Mbida Nana, 2016).

Au-delà des perspectives de devenir entraîneur ou enseignant, la formation de l'INJS de par les nombreuses facilités octroyées, offre la possibilité de continuer sa carrière de footballeur en parallèle. Zack, que nous avons uniquement rencontré dans un cadre plus informel est lui aussi diplômé de l'INJS. Il nous fait part de l'accès facilité à la formation : « *Les tests d'entrée étaient aussi plus faciles pour les footballeurs.* »²⁹² Ce constat est aussi partagé par Benoit : « *Ils avaient un avantage parce que... Bon, étant internationaux, ils étaient connus et on savait que eux ce sera facile pour eux plus tard de devenir des formateurs ou des enseignants parce que c'était un peu la référence. (...) On ne leur demandait pas forcément de... au même titre que les autres. Ils avaient un petit bonus.* »²⁹³ L'INJS et l'équipe nationale de football étant tous deux attachés au Ministère des Sports, les étudiants qui doivent s'absenter durant quelques jours voire quelques semaines pour participer à un camp ou une compétition avec l'équipe nationale peuvent facilement trouver un arrangement. Alors sous contrat avec le Canon de Yaoundé et sélectionné en équipe nationale, Félix, qui fréquente l'INJS dans les années 1980, nous parle de sa situation : « *La facilité au niveau*

²⁹¹ L'INJS ne se serait jamais véritablement lancé dans la formation d'entraîneurs : « Ce sont donc les professeurs d'E.P.S. qui ont la charge de promouvoir l'enseignement et l'entraînement sportif. Une démarche qui n'est pas neutre dans la mesure où la formation des professeurs de sport ou tout simplement d'entraîneurs sportifs viendrait limiter le champ d'intervention des premiers cités. On perçoit là encore, la volonté des cadres du ministère de la jeunesse et des sports quasi exclusivement des enseignants et professeurs d'E.P.S., de s'accaparer et de maintenir sous leur emprise, un espace particulièrement lucratif » (Kemo-Keimbou, 1999, 547).

²⁹² Extrait d'une discussion informelle avec Zack (1958), 2 septembre 2014, Yaoundé.

²⁹³ Benoit, 60', 1D Cameroun, int.

*des études c'est quand il y avait les voyages. »*²⁹⁴ Jouer en équipe nationale est alors perçu comme une excuse tout à fait valable pour ne pas assister aux cours voire aux examens : *« C'est pour ça que je dis qu'il y avait les dispenses et après ça quand tu revenais, tu rattrapais. Ce n'est pas que tu ne... La preuve en est que quand j'étais en Coupe du monde, ils ont... Il y a eu l'examen de sortie. Je n'étais pas là, mais maintenant j'allais représenter la nation, donc il y avait une autorisation. »*²⁹⁵ A demi-mot, Félix nous confie également que le traitement de faveur des « sélectionnés » allait jusqu'à les exempter de certains examens : *« Oui quand je suis rentré on m'a donné un mois pour me préparer. Bon s'il y avait les facilités on devait dire "bon tu ne composes pas, on te donne le diplôme". »*²⁹⁶

L'intégration des joueurs à l'INJS est également perçue positivement par les clubs, qui encouragent parfois même les joueurs à suivre une telle formation. En effet, sans grandes capacités financières, cette solution décharge les clubs du poids d'un salaire qu'ils ne seraient pas en mesure de proposer aux joueurs. A l'INJS les jeunes étudiants bénéficient d'une bourse qui suffit pour couvrir leurs besoins vitaux. Selon Marcel, celle-ci varie en fonction du niveau de formation qui précède l'entrée à l'INJS. D'après ses souvenirs, les étudiants au bénéfice d'un BEPC reçoivent 43'000 CFA (86 FF) par mois, alors que les bacheliers reçoivent une aide mensuelle qui s'élève à 120'000 CFA (240 FF). Pour les clubs, placer un joueur à l'INJS est également une manière de s'assurer de sa présence régulière. Alors que Benoît était au début de sa carrière de footballeur professionnel, les dirigeants de son club lui font comprendre qu'il serait bien avisé de faire ce choix : *« Quand je passe le bac en 80, étant international, on me propose d'aller à l'INJS même. Comme j'avais eu le Bac C à l'époque... Bon, on me propose d'aller à l'INJS, ne pouvant pas faire autrement, parce qu'en jouant au foot, c'était difficile d'aller à Polytechnique, d'aller dans une autre école de formation. »*²⁹⁷ Au bénéfice d'un baccalauréat, Benoît aurait eu la possibilité de faire des études supérieures. Il nous donne ainsi l'impression d'avoir choisi la voie de l'INJS un peu malgré lui, se pliant aux recommandations de son club.

Enfin, jusqu'au début des années 1980 (Frenkiel, 2011), les joueurs partent en Europe dans l'optique de se former avant tout, conformément à une tendance générale au sein de la population camerounaise (Bouly de Lesdain, 1999 ; Kamdem, 2007 ; Nyamjoh, 2011). Au sein de notre échantillon, c'est le cas de Joachim, parti en France avec un visa d'étudiant et avec l'intention de mettre ses études au centre de son projet de migration : *« Je suis parti pour les études et c'est le foot qui m'a rattrapé encore. (...) Mais jusque-là, ça n'a rien à voir avec le foot. Je vais à l'école*

²⁹⁴ Félix, 60', 1D Grèce, int.

²⁹⁵ Ibid.

²⁹⁶ Ibid.

²⁹⁷ Benoit, 60', 1D Cameroun, int.

normalement. » Durant quelques années, il ne joue même plus, avant de finir par se consacrer totalement au football à l'âge de 31 ans seulement.

4.2.2. Travailler en parallèle à sa carrière

Travailler en parallèle au football est une autre manière de s'engager de manière distanciée dans une carrière de footballeur. De la sorte, les joueurs peuvent bénéficier d'une expérience de travail, ainsi que la constitution d'un réseau, qui peut faciliter leur réintégration totale dans le marché de l'emploi en fin de carrière. Jusqu'à la fin des années 1980, de nombreux joueurs sont ainsi en mesure de bénéficier d'arrangements entre personnes influentes, dans le milieu du football et du monde économique, qui parfois se confondent.

Si dans les années 1970 et 1980, les clubs ne payaient généralement pas leurs joueurs, un large système « clientéliste » (Bayart, 1979) permettait néanmoins aux meilleurs éléments de trouver leur compte. En effet, en parallèle à leur carrière de footballeurs, plusieurs possibilités s'offrent aux jeunes joueurs, à l'instar d'un emploi dans une entreprise privée ou parapublique. Bien souvent, ces opportunités sont rendues possibles par la présence, au sein des clubs, d'élites urbaines également impliquées dans la vie économique, voire politique de la région (Clignet et Stark, 1974)²⁹⁸.

Dans les premières décennies qui suivent son introduction au Cameroun par les colons français, le football est essentiellement réservé à une élite urbaine. Néanmoins, rapidement, ce sport va faire office de vecteur de mobilité sociale pour les dirigeants des clubs, tout comme pour les joueurs. Hommes politiques et chef d'entreprises vont investir le milieu du football à des fins personnelles. S'engager comme président d'un club favorise en effet l'accès à une carrière économique ou politique. Dans un contexte politique marqué par un système de parti unique, la capacité d'un homme à mobiliser un large soutien autour d'un club est perçue comme un signe de pouvoir évident, qui peut faire de lui un sérieux candidat politique (Clignet et Stark, 1974).

Ce réseau ainsi formé permet aux présidents d'attirer au sein de leur club les meilleurs joueurs, en leur facilitant par exemple l'accès à un lycée ou à une école prestigieuse. Lorsque ces derniers sont en âge de travailler, la stratégie consiste à les intégrer au sein de structures publiques ou parapubliques, telles que la Société de transports urbains du Cameroun (SOTUC), la Compagnie camerounaise d'aviation (CAMAIR), la Société nationale des eaux du Cameroun (SNEC) ou la Caisse nationale de prévoyance sociale (CNPS). Des entreprises internationales, telle que l'Organisation

²⁹⁸ Médard (1992) utilise l'expression anglaise « straddling » ou « cumul de position », pour évoquer le fait « qu'un individu peut être à la fois haut fonctionnaire, dirigeant du parti unique, grand propriétaire, homme d'affaires, etc. » (Médard, 1992, 176). L'auteur précise encore que le straddling va encore plus loin puisqu'il permet « d'utiliser une position pour en obtenir une autre et dans le même mouvement renforcer la position précédente » (Médard, 1992, 176).

africaine de la propriété intellectuelle (OAPI) ou la Banque Internationale pour l’Afrique Occidentale (BIAO) ou privées, à l’image de la Société commerciale des ports d’Afrique de l’Ouest (SOCOPAO), recrutent également des footballeurs. Ainsi, dans les années 1970 et 1980 essentiellement, le pouvoir d’attraction d’un club est ainsi lié à sa capacité d’offrir une place de travail stable et attractive à ses joueurs, qui entrave le moins possible leur carrière de footballeur (Clignet et Stark, 1974).

Des horaires de travail allégés permettent ainsi aux joueurs de poursuivre leur carrière de footballeur en parallèle. Leur engagement peut ainsi être qualifié de « distancié », dans la mesure où le football n’est pas l’unique activité des joueurs. Il reste une activité qui s’effectue en parallèle à un emploi. Rester en contact avec le monde professionnel permet aux joueurs de recevoir un salaire régulier ainsi qu’une position sociale à laquelle ils n’auraient sans doute pas accès sans cela. D’autre part, ils acquièrent des compétences et connaissances effectives dans un domaine d’activité spécifique, qui peut ensuite être mis à profit d’un autre emploi.

En échange d’un contrat de travail, les joueurs sont parfois contraints de participer au championnat corporatif avec l’équipe de leur entreprise, ce qu’ils font néanmoins volontiers. Ces championnats sont en effet très populaires dans le pays, jusqu’à la fin des années 1980²⁹⁹, comme le souligne Zack, qui étudie à l’INJS et joue avec l’équipe de son école, le Dragon de Yaoundé. Il se souvient de l’engouement pour ces rencontres dans tout le pays : « *Pour les entreprises, le championnat corporatif était pris au sérieux. Il participait au rayonnement de la structure, donc faisait office de publicité. Les matchs des quarts de finale, demi et finale avaient souvent lieu après les matchs de première division donc les spectateurs étaient encore présents au stade.* »³⁰⁰ Zack joue notamment une demi-finale contre la BIAO de Douala. Comme d’autres coéquipiers, il est parfois engagé comme « mercenaire » par l’équipe de l’Université de Yaoundé I, pouvant ainsi être appelé ponctuellement pour jouer un match, lorsque l’équipe manque de joueurs ou désire se renforcer.

Une entrée sur le marché du travail facilitée

Lorsqu’Éric joue dans un club de première division camerounaise à Yaoundé au milieu des années 1980, il est approché par un dirigeant de la SOTUC, qui souhaite l’engager comme contrôleur urbain. En échange, l’entreprise lui demande d’intégrer son équipe corporative : « *“Est-ce que tu peux jouer avec nous le samedi ?” Je leur dis “Oui, je peux jouer avec vous le samedi”. “On te donne*

²⁹⁹ Une recherche spécifique sur le fonctionnement de ce championnat corporatif nous semblerait très intéressante à mener, notamment afin d’illustrer les liens entre développement économique et sportif dans le pays.

³⁰⁰ Extrait d’une discussion informelle avec Zack (1958), 2 septembre 2014, Yaoundé

un travail à 70'000 CFA (140 FF)“. »³⁰¹ Le joueur accepte l'offre, qui lui permet de prendre en charge quelques frères et sœurs : *« Je vois que mon père a laissé 18 enfants et que je suis le seul qui peut les aider. J'accepte. Je récupère mes cinq frères. »*³⁰²

Ces liens entre football d'élite et entreprises sont parfois encore plus étroits, comme lorsqu'un dirigeant de club est lui-même à la tête d'une société. C'est notamment le cas du Directeur général de l'OAPI, également membre du comité d'une des équipes phares de Yaoundé dans les années 1970. René est notamment recruté pour s'occuper des brevets d'invention au sein de l'organisation. Son engagement ressemble fort à une simple formalité : *« Bon, on m'a fait faire un... Je ne dirais pas un examen mais on m'a fait faire un test, pour voir si je pouvais... Le test réussi, voilà comment j'ai été engagé. »*³⁰³ René insiste néanmoins sur le fait que ces privilèges étaient accordés plus facilement au sein des entreprises dirigées par un patron camerounais : *« Si vous aviez un directeur général qui était camerounais, vous aviez la chance d'être engagé. Mais s'il était français bon c'était un peu compliqué il fallait ... s'il était européen, il fallait soit faire un concours, soit je ne sais pas... »*³⁰⁴ Nous pouvons ici faire l'hypothèse que le pouvoir symbolique lié à la présence d'un footballeur camerounais au sein des entreprises étrangères, plus dirigées vers l'Europe et moins en concurrence avec les sociétés locales, est sans doute moins important.

René travaille dans une entreprise d'Etat, dont il fait également partie de l'équipe corporative. Son horaire de travail est allégé, ce qui lui permet de jouer en parallèle dans un des meilleurs clubs du pays : *« Nous on avait la chance parce qu'on terminait à 13h. Jusqu'à 17h, j'avais le temps de me reposer et puis d'aller aux entraînements. »*³⁰⁵ Les privilèges des bons joueurs ne s'arrêtent néanmoins pas là. Au-delà des horaires allégés, ils ont la possibilité de s'absenter durant plusieurs jours, lors de matchs dans une ville éloignée, voire plusieurs semaines, lors d'une sélection en équipe nationale. Léopold précise même que, dans son cas précis, l'emploi est même factice. Alors joueur du Canon de Yaoundé dans les années 1980, il pouvait se concentrer à 100% sur son sport : *« Je ne faisais que le foot. Je peux dire qu'avec le niveau, c'était à plein temps. »*³⁰⁶ Comme la majorité des footballeurs de l'époque, Léopold n'est pas payé par son club mais par l'entreprise à laquelle il appartient : *« Non non, je travaillais à la sécurité sociale. Moi c'est mon entreprise qui me paie. Mais quand le Canon est en compétition, l'Etat se substitue à l'entreprise. L'Etat dit : "Bon écoutez vous me mettez Monsieur Léopold à disposition pendant la durée de la compèt" Et c'est*

³⁰¹ Éric, 60', 1D Portugal, int.

³⁰² Ibid.

³⁰³ René, 50', 1D France, int.

³⁰⁴ Ibid.

³⁰⁵ Ibid.

³⁰⁶ Léopold, 50', 1D Cameroun, int.

l'Etat qui me paie le salaire. »³⁰⁷ Nous reviendrons plus en détail sur le cas de Léopold, qui représente un bon exemple de carrière footballistique construite en parallèle à une carrière professionnelle.

Alors qu'il est un des joueurs phare de l'Union de Douala, Paul est recruté par la SOCOPAO, qui souhaite le voir rejoindre son équipe corporative dans les années 1970. Il intègre cette équipe grâce à un coéquipier, haut placé dans cette société, à qui il rend un grand service. Lors d'un retour de match, le bus de l'équipe dans lequel se trouve ce coéquipier, tombe en panne. Paul, qui fait le trajet en voiture lui propose alors de lui laisser sa place, afin de lui permettre de rallier Douala plus rapidement : *« Je suis allé vers lui et je lui ai soufflé que "bon voilà, comme toi tu as trop à faire demain, moi je n'ai pratiquement pas grand-chose à faire. Toi tu prends ma place dans ce petit véhicule et tu t'en vas. Et moi je reste avec l'équipe".* »³⁰⁸ Ce geste de solidarité est fort apprécié par le coéquipier de Paul, qui pour le remercier, décide de l'embaucher au sein de l'entreprise dans laquelle il travaille. Paul devient responsable de la distribution du courrier interne. Paul ne restera néanmoins que deux ans à la SOCOPAO, estimant qu'on ne lui confie pas autant de responsabilités qu'il le souhaite : *« Je veux qu'on me forme, que j'ai une connaissance, une maîtrise technique. Je ne veux pas aller n'importe où pour travailler. Ils ne voulaient pas que je sorte travailler en ville, ils me gardaient là. Alors là je me suis réveillé.* »³⁰⁹ Le désir d'apprendre un métier revendiqué par Paul indique qu'il ne concentre pas toute son attention sur sa carrière de footballeur. Sa conversion au football semble ainsi n'être que partielle, ce qui facilitera sa transition professionnelle en fin de carrière, comme nous aurons l'occasion de le voir dans le dernier chapitre de ce travail.

Léopold : joueur du Canon de Yaoundé et employé de la CNPS

Nous souhaitons nous arrêter un peu plus longuement sur le cas de Léopold, brièvement évoqué ci-dessus, qui illustre bien une époque révolue, durant laquelle certains footballeurs pouvaient bénéficier de conditions de travail intéressantes tout en restant au Cameroun. Ce partenariat entre le club, l'entreprise, et parfois aussi l'Etat, permet à Léopold d'avoir une situation financière confortable: *« Moi j'étais grassement payé. Je touchais à l'époque près de... Je pouvais emmagasiner les 500 000 CFA (10'000 FF) le mois. Pendant que Roger qui jouait à Valenciennes était à 8000 FF de salaire c'est-à-dire l'équivalent de 400 000 CFA. Je ne voyais pas l'intérêt de venir jouer en France. Mais ce n'était pas courant parce que mon salaire était proportionnel à ce que j'avais fait*

³⁰⁷ Ibid.

³⁰⁸ Paul, 50', 1D Cameroun, int.

³⁰⁹ Ibid.

comme études. »³¹⁰ L'exemple de Léopold montre à quel point une carrière de haut niveau au Cameroun n'est pas incompatible avec une insertion en entreprise jusqu'à la fin des années 1980.

Si Léopold ne voit pas dans le football la seule voie de sortie, cela s'explique certainement également par son profil, et en particulier le capital culturel institutionnalisé qu'il a pu accumulé en parallèle à sa carrière. En effet, le refus de se lancer dans une carrière de footballeur professionnel en Europe s'explique en partie par le niveau d'éducation de Léopold, qui lui offre une véritable alternative au football. Cet élément rend sans doute difficile la perception de son propre engagement dans le football comme vocationnel: « *En réalité non, moi je n'ai jamais cru au football, moi je l'avoue. Et c'est pour cela que je n'ai jamais joué en équipe nationale du Cameroun. Je prenais vraiment le football comme une distraction du dimanche.* »³¹¹ Tous les joueurs ne bénéficient pas de garanties professionnelles du niveau de celles de Léopold. Comme le suggère ce dernier, l'entreprise a recours à un traitement différent en fonction du niveau d'éducation des joueurs. Dans la suite de l'entretien, Léopold fait ainsi référence à certains de ces coéquipiers, également engagés par la CNPS, qui ne bénéficient pas des mêmes salaires: « *Donc moi j'étais à près de 300 000 CFA (6000 FF) de salaire mais d'autres qui étaient dans mon entreprise gagnaient par exemple 25 000-30 000 CFA (500-600 FF). Donc quand quelqu'un obtenait une possibilité d'aller jouer à l'étranger pour le même salaire, il partait et moi je préférais rester au Cameroun* »³¹².

Un salaire confortable n'est pas l'unique avantage dont bénéficie Léopold. En effet, comme il nous le confie également, il jouit d'atouts, notamment en termes de renommée et de pouvoir symbolique, liés à son statut de footballeur : « *On sait jouer au ballon et on va se faire applaudir par 80 000 personnes. A l'époque, quand nous on jouait, ce n'était pas les stades vident, c'était 50 000-60 000 spectateurs, le mercredi et le dimanche. C'était fou ! Bon ce qui me plaisait, c'est que j'exprimais mon talent.* »³¹³ L'ancien joueur poursuit ensuite en soulignant les privilèges en termes matériels des footballeurs, ainsi que leur succès auprès de la gente féminine:

*On avait la belle vie à cette époque. C'était incroyable. Quand je les [les joueurs actuels du championnat camerounais] vois aujourd'hui, c'est misérable. Ah oui nous on roulait en voiture. J'avais 22 ans et je roulais dans une grosse 504. C'était incroyable. On était reconnu partout, les femmes ça filait. (...) C'est elles qui venaient vers moi pour me faire des avances, c'est-à-dire que, quand vous venez du stade, elle va mettre le grappin sur vous et elle ne demande même pas votre avis. Elle récupère ton sac et puis c'est parti.*³¹⁴

³¹⁰ Léopold, 50', 1D Cameroun, int.

³¹¹ Ibid.

³¹² Ibid.

³¹³ Ibid.

³¹⁴ Ibid.

Certes le discours de Léopold est empreint d'une évidente nostalgie par rapport à une époque révolue voire d'une certaine mise en scène de son succès. Néanmoins la situation professionnelle de Léopold est suffisamment avantageuse pour qu'il ne perçoive pas un départ en Europe comme un but en soi, et ce, malgré les possibilités qui s'offrent alors à lui : « *J'ai eu des sollicitations : j'ai été appelé à Toulouse, à Lens. (...) J'ai deux sollicitations. Je leur dit que "Écoutez je gagne suffisamment bien ma vie au Cameroun pour venir chez vous". C'était incroyable.* »³¹⁵

L'exemple de Léopold, tout comme ceux d'Éric, Paul, Zack ou René, relatés plus haut, s'inscrit dans une période d'importante croissance économique au Cameroun. Lorsqu'une formation scolaire, voire post scolaire dans le cas de Léopold, s'ajoute au capital symbolique lié au statut de footballeur, il est relativement aisé de trouver un emploi. Toutefois, cette période faste prend fin au début des années 1990, avec les conséquences de la crise économique, qui affecte lourdement le recrutement de footballeurs par les entreprises.

4.3. Le football comme nouveau moyen de réussite sociale pour les Cadets

Le poids de la norme dominante du milieu dans lequel les sportifs se trouvent semble être très important pour expliquer la décision de s'engager ou non dans un double projet. Cette observation est faite par Javerlhiac (2014), qui s'est intéressé aux joueurs de tennis de table et escrimeurs français. L'auteur remarque que les sportifs cherchent à se rapprocher le plus possible de cette norme par mimétisme avec les pratiques des anciens³¹⁶. Néanmoins, dans le cas qui nous intéresse, ce mimétisme semble fortement compromis par des éléments structurels, qui empêchent les jeunes joueurs de s'inspirer de leurs Aînés.

En effet, la crise généralisée de l'Etat et de l'administration, qui touche le Cameroun ainsi qu'une grande partie de l'Afrique sub-saharienne à la fin des années 1980, va avoir de lourdes répercussions sur l'intégration professionnelle des jeunes diplômés. Les opportunités professionnelles s'amenuisent à la suite de la réduction drastique du recrutement dans la fonction publique, principal secteur d'absorption des jeunes diplômés qui correspond également à la fin de la garantie d'admission pour les diplômés universitaires en vigueur jusque-là (Künzler, 2007).

Les figures historiques de la réussite sociale et du pouvoir, telles que le fonctionnaire, le Directeur Général ou DG, l'officier ou l'intellectuel, devenues difficilement accessibles, où tenues responsables du marasme économique ambiant, ne sont plus perçues comme les seuls modèles

³¹⁵ Ibid.

³¹⁶ D'un côté, les escrimeurs « entrent dans le processus de reconversion en intégrant la filière du haut niveau » (Javerlhiac, 2011, 182), alors que dans le tennis de table, « la norme est l'abandon des études au profit du projet sportif » (Javerlhiac, 2011, 183).

d'ascension sociale et vont être subsumées par d'autres références. C'est ainsi que les musiciens, les feymen ou les danseurs vont constituer de nouveaux modèles à imiter. Leur succès est basé sur une économie morale de la ruse et de la débrouille mais aussi sur un savoir pratique, l'habileté ou l'aventure (Bredeloup, 2014).

A n'en pas douter, le métier de footballeur correspond également à un nouveau modèle de réussite sociale. Il permet d'entrer pleinement dans une forme de modernité, en suivant, au moins en imaginaire, le modèle de réussite des nombreuses stars africaines pour qui la mise en scène de soi prend parfois beaucoup d'importance. Les footballeurs représentent en effet d'importantes figures de l'hédonisme et de la consommation – voitures rutilantes, vêtements chics, belles femmes – ce qui est en accord avec l'image d'un capitalisme globalisé et souvent envié, que cela soit sur le continent africain ou dans d'autres pays du Sud, comme l'a montré Besnier (2015) dans ses travaux sur les îles du Pacifique Sud. Selon Takou (2006), plus riches, et de ce fait aussi plus écoutés, ils remplacent ainsi progressivement les élites politiques dans l'imaginaire de réussite des jeunes camerounais. En plus des gains financiers espérés, s'engager dans une carrière de footballeur est aussi une manière d'être en phase avec son époque, tout en s'opposant à un parcours scolaire classique qui ne donne aucune garantie de succès, comme nous avons pu le montrer précédemment.

Les témoignages de Sandro, Brice et Jérémie, nous aident à comprendre comment la voie scolaire est progressivement abandonnée au profit d'une carrière dans le football, carrière qui permet aux jeunes de gagner rapidement de petites sommes d'argent, et peut-être surtout, de devenir autonomes.

4.3.1. Privilégier le football à l'école : un choix assumé

Né dans la région anglophone du Sud-ouest du Cameroun, de parents cultivateurs, Sandro met un terme à sa scolarité obligatoire à l'âge de 14 ans, lorsqu'une équipe locale s'intéresse à lui : *« Ça veut dire 3^e année au collège. Après j'ai arrêté parce que j'avais une équipe. J'étais grand déjà. J'étais grand de taille. J'étais plus grand que les gens de mon âge. J'avais une équipe qui voulait que je parte donc je suis parti »*. Au regard de sa carrière³¹⁷, Sandro estime avoir fait le bon choix. Il ne semble pas regretter d'avoir quitté l'école à cet âge-là. Afin de donner du poids à son argumentation, il compare sa situation actuelle avec celle d'un ancien camarade qui a certes

³¹⁷ Après avoir joué dans quelques clubs de première et de deuxième division au Cameroun et être passé par la KSA (Kadji Sport Academy), il commence sa carrière en Europe en 1998, à l'âge de 18 ans. Il effectue une première partie de sa carrière dans des clubs de première division suisse, avant de rejoindre la France, où il continue sa carrière à un niveau moins élevé. Lors de notre rencontre en 2012, il joue en CFA2 (cinquième division française) dans un club en Normandie.

obtenu son bac, mais qui n'a pas pour autant trouvé de travail après coup : « *Oui, je pense que j'ai fait un bon choix. Parce que j'avais un ami avec qui j'allais à l'école. Mais lui c'était l'école, jusqu'au moment où il a passé ses diplômes. Mais il n'avait pas de travail, rien, rien. Donc quand je vais au Cameroun je suis obligé de l'aider.* »³¹⁸

Tout comme Sandro, Brice ne regrette pas d'avoir quitté les bancs d'école avant l'obtention d'un diplôme. Lorsque nous parlons de sa scolarité, il met en avant les difficultés de trouver un travail au Cameroun, même après avoir fait des études. Il voit donc le football comme un meilleur moyen de rejoindre l'Europe et d'y faire venir les membres de sa famille :

J'ai fait ma première scolarité. Je pouvais pas... Vous savez en Afrique, il faut faire un choix. C'est difficile de concilier football et études mais moi je pense que... J'ai fait jusqu'à mon probatoire technique donc c'était mon baccalauréat technique. Je suis allé jusqu'en 3^e. J'ai fait ce qu'on appelle électricité à l'école. J'ai suivi technique-électricité jusqu'à ce que voilà... Je faisais entre études et foot et puis quand j'ai voyagé³¹⁹, à l'âge de 17 ans et demi, 18 ans, je suis allé en Turquie, je ne pouvais plus continuer donc j'ai arrêté.³²⁰

La troisième année de lycée est souvent une année charnière, durant laquelle beaucoup de footballeurs décident de quitter le milieu scolaire pour se concentrer sur leur carrière. Ce fut notamment le cas de Brice :

Oui parce que c'est le moment où il faut faire le choix définitif. Quand on est en 6^e, quand on est en première année technique, 2^e année technique, 3^e année technique, on est obligé à un moment de faire un choix parce que là ça devient intense. Tu continues tes études ou tu arrêtes ta carrière. Mais le football en général ça nourrit son homme. On sait qu'au Cameroun, le football, si on est professionnel, on va nourrir toute sa famille mais les études on n'est pas sûr parce qu'après, t'es pas sûr d'avoir du boulot en Afrique. Donc tu fais un choix. Le football c'est l'Europe, c'est un rêve, c'est nourrir toute la famille et faire venir ses frères et ses sœurs en Europe, c'est payer des billets d'avion à sa famille, c'est se permettre une carrière, alors que les études c'est pas ça. C'est pour ça qu'à un certain moment, on fait le choix et je pense que tous comme moi on a fait le choix à un moment en 3^e année, on a arrêté, tous.³²¹

Le discours de Brice met en avant autre chose qu'une « simple » conversion « vocationnelle », où le football serait une « fin en soi », qui ne nécessiterait pas particulièrement d'explication supplémentaire. Brice montre à quel point il associe son succès à la possibilité de nourrir sa famille, voire de leur permettre de rejoindre également l'Europe. Quitter le cadre scolaire pour se concentrer sur une carrière sportive s'observe ailleurs en Afrique, notamment au Ghana, où un nombre toujours croissant de jeunes garçons délaissent les bancs d'école pour rejoindre une académie de football. Il observe également une baisse d'intérêt pour l'éducation scolaire parmi les

³¹⁸ Sandro, 80', 1D Suisse

³¹⁹ Voyager doit se comprendre comme rejoindre l'Europe

³²⁰ Brice, 70', 1D Turquie, int.

³²¹ Brice, 70', 1D Turquie, int.

jeunes hommes, qui préfèrent laisser l'éducation aux femmes et aux jeunes filles, eux préférant s'engager dans des activités plus en accord avec leur vision de la masculinité, qui correspond par ailleurs à celle prônée par les joueurs professionnels ghanéens qui évoluent en Europe (Esson, 2013).

Le système scolaire se fragilise également par la remise en question du statut de l'enseignant. Dans les années qui suivent les indépendances, l'enseignant bénéficie d'un important prestige symbolique et d'un avantageux traitement économique, lié à sa « mission civilisatrice » héritée des colonies, (Manga, 2012). Néanmoins, les salaires des enseignants comme des fonctionnaires de manière générale sont fortement revus à la baisse suite à la crise³²². Alors qu'au Sénégal, la mise en place de la politique des « volontaires »³²³ a particulièrement dévalorisé le statut de l'enseignant, la situation au Cameroun n'est guère différente. L'engagement d'instituteurs « vacataires » a pour but de trouver une solution à l'augmentation du nombre moyen d'enfants par classe, passé de 50 en 1988 à 75 en 1995. Ces derniers sont engagés sur deux périodes de dix mois, ce qui correspond à deux années scolaires. Ils sont payés 67.5% du salaire des instituteurs fonctionnaires de même qualification.³²⁴

Dans ce contexte du début des années 1990, il est ainsi de moins en moins rare de voir un jeune footballeur gagner plus d'argent que son enseignant. S'il n'existe à notre connaissance aucune source fiable afin de connaître les salaires moyens des joueurs du championnat camerounais au début des années 1990, les entretiens effectués nous permettent d'avancer quelques chiffres et appréciations. Ainsi, Alain nous confie avoir reçu l'équivalent de 800 euros par mois lors d'une saison au Diamant de Yaoundé en 1987-1988. Ernest, qui ne souhaite pas nous donner son salaire, nous indique quand même recevoir du Canon de Yaoundé plus de dix fois le salaire de son père, technicien à la CICACAO au début des années 1990. Alors qu'il gagne 300'000 CFA (463 euros) par mois en tant que directeur commercial au sein d'une grande société d'équipement, et malgré de relatives bonnes conditions de travail au sein de son entreprise, Norbert, décide d'accepter l'offre du Canon de Yaoundé malgré de relatives bonnes conditions de travail au sein de son entreprise : « *J'avais une voiture, j'avais des vestes, j'avais tout le respect qui fallait. Mais comme par exemple,*

³²² Les salaires des fonctionnaires est parfois réduit de 70% (Deltombe et al., 2011). A titre d'exemple, « un agent contractuel d'administration, de la 9^e catégorie, 3^e échelon, qui percevait comme salaire de base un montant de 128.219 CFA en 1985, ne perçoit plus, après 14 ans de service, que 81.099 CFA » (Engono, 1999, 5).

³²³ A partir de 1995, des jeunes diplômés sont recrutés pour une période de deux années pour « servir l'Etat », en tant que « volontaires de l'éducation ». Leur situation est particulièrement précaire puisqu'ils ne bénéficient pas de garantie d'embauche. Ils bénéficient d'une bourse d'un montant de 50'000 CFA, qui équivaut à un salaire d'un enseignant en début de carrière divisé par deux (Baumann, 1998).

³²⁴ Source : UNESCO, Forum Education - Le quotidien du forum mondial sur l'éducation pour tous à Dakar, 26-28 avril 2010.

la couverture sociale on n'en avait pas, ça fait que je me suis retrouvé pratiquement tous les mois un peu court financièrement. C'est-à-dire que j'arrive pas sincèrement à être à l'aise, à joindre les deux bouts. »³²⁵

Ancien joueur, impliqué depuis longtemps dans la gestion du football junior au sein de la fédération nationale camerounaise, Léopold explique comment les jeunes joueurs actuels sont amenés à choisir le football plutôt que la voie scolaire. Selon lui, la possibilité de rapidement gagner quelques petites sommes en jouant, est un élément décisif dans leur choix de privilégier le football à l'école:

Donc le jeune qui veut faire le football est obligé de s'investir complètement le matin à 6h il court de gauche à droite, si tu rencontres Samuel Eto'o, il va te dire qu'il lui est arrivé de jouer 10 matchs en une journée et quand on joue 10 matchs en une journée naturellement on ne peut pas aller à l'école. Parce que ce ne sont pas les matchs pendant les vacances, ce sont des matchs pendant l'année scolaire. On te dit qu'il y a un championnat là et qu'on va donner CFA 500 (0.75 euros) à l'équipe qui gagne. Tu dis « tant qu'à faire si je marque même deux buts, on va me donner CFA 500 donc j'ai de quoi manger les beignets le matin ». « Non non dans mon quartier, il y a quelqu'un qui donne CFA 1000 (1.5 euros) c'est ce que tu dois me donner... » Donc c'est comme ça qu'on se prostitue. Conséquence, les gens arrêtent très vite leurs études.³²⁶

Le regard de Léopold, né à la fin des années 1950, sur les pratiques des jeunes apprentis footballeurs actuels reflète ce que pense la génération des joueurs ayant fait carrière avant la crise. Il porte un certain mépris sur les modes de faire de la jeune génération, qu'il compare à une forme de prostitution. Pourtant, comme le mentionne Sandro et Brice plus haut, mais aussi Jérémie dans le point suivant, arrêter l'école au profit d'une carrière de footballeur est perçu comme une stratégie de réussite, dans un contexte où les diplômes seuls garantissent de moins en moins un emploi.

4.3.2. En quête d'autonomie financière

Nous souhaitons terminer ce chapitre en nous basant sur le récit de Jérémie, qui permet d'illustrer le rôle joué par le football dans la quête d'autonomie financière des joueurs, mais aussi, plus largement, d'une individuation.

Comme d'autres joueurs cités plus haut, Jérémie estime que la voie du football est plus rentable que celle de l'école à la fin des années 1990. Fils d'un père ouvrier dans l'industrie du textile et d'une mère commerçante, il grandit à Douala. Il utilise l'expression « autonomie financière » pour expliquer qu'il n'avait plus du soutien de sa famille avant même d'être au Lycée. Selon lui, l'enseignant n'était plus pris au sérieux de la même manière par les élèves qui gagnaient de l'argent

³²⁵ Norbert, 70', 1D Grèce, int.

³²⁶ Léopold, 50', 1D Cameroun, int.

en jouant au football : « *Le foot, quand tu arrivais à 14, 15 ans, tu avais l'autonomie financière. Le professeur, il avait moins d'argent que toi. Les gars ne suivaient plus les cours.* »³²⁷ L'autorité selon Jérémie, ne se calcule pas en fonction du diplôme obtenu ou de la position occupée, auquel cas l'enseignement ne serait pas ainsi dénigré, mais en fonction du revenu. En effet, « avoir l'argent » (Vuarin, 1994) permet non seulement de faire face à ses obligations sociales la tête haute mais il permet d'endetter ses proches et d'asseoir son statut de personne « sociable », « dévouée à la collectivité, à qui nombreux bienfaiteurs pourront sans risque d'ingratitude rendre, si leurs moyens l'autorisent, ces multiplient services qui, malgré l'insuffisance du revenu, permettent de saisir des opportunités avantageuses ou d'éviter des faillites économiques, personne sociable à qui on peut aussi demander ces mêmes services » (Vuarin, 1994, 256-257).

Jérémie informe sur la possibilité de gagner des sommes d'argent intéressantes, après avoir effectué un bon match. Selon lui, ces petits gains, et surtout ce qu'il nomme l' « autonomie financière », sont responsables d'un arrêt scolaire prématuré :

Il y'avait l'autorité financière. Tu avais ton argent, tu étais différent au Lycée. Tu avais plus d'argent que d'autres. Tu avais ces primes de match et tout et tout. Et tu ne pouvais plus respecter personne. Alors aujourd'hui, c'est ça aussi qui devient comme un handicap pour nous parce qu'on allait pas loin. D'autres n'allaient pas loin dans l'école. Donc aujourd'hui, ils trouvent qu'ils ne sont pas prêts à fréquenter³²⁸ (...) Au Cameroun y'a une ardeur de communauté, on te dit « Voilà, tu joues bien, voilà trois CHF, voilà six CHF ». Comme on t'a soigné tout autour, tu te retrouves avec dix CHF. Y'a des gens qui n'arrivent pas à vivre chez eux avec deux CHF. Donc tu vois que t'as déjà un niveau de vie mieux que d'autres. Ça veut dire que tu ne respectes plus rien, tu ne respectes plus les valeurs.³²⁹

Il est fort probable que les « donateurs » jouent avec l'espoir d'un contre-don. Ils espèrent en effet percevoir un jour un retour sur investissement, en cas de succès du joueur. Les petits gains perçus par les jeunes joueurs viennent encore affaiblir la position de l'enseignant comme figure de référence. La conséquence est une inversion du rapport de pouvoir entre l'élève-footballeur et son enseignant. Ce dernier n'est ainsi plus pris au sérieux lorsque le joueur gagne plus d'argent que lui.

Enfin, il est particulièrement intéressant de souligner que dans les quelques extraits ci-dessus, Jérémie utilise de manière interchangeable les termes « autonomie financière » et « autorité financière », constatation que Séraphin avait également faite avec les termes « droit » et « devoir », également dans le contexte camerounais³³⁰. Dans l'exemple qui nous intéresse, la possibilité de ne plus être dépendant (autonomie) semble donc aller de paire avec celle de pouvoir soi-même

³²⁷ Jérémie, 80', 1D Suisse, int.

³²⁸ Le terme « fréquenter » signifie « aller à l'école » au Cameroun

³²⁹ Jérémie, 80', 1D Suisse, int.

³³⁰ Nous reviendrons sur cette confusion dans le dernier point du paragraphe 5.1.2 « Une pluralité de discours sur la solidarité africaine »

imposer sa manière de penser (autorité). En gagnant sa vie grâce au football, à un âge relativement précoce, Jérémie semble ainsi changer de statut dans la société, passant de celui de cadet à celui d'ainé (Meillassoux, 1975).

Chapitre 5. Entre élection et fragilisation du capital sportif

Dans les chapitres précédents, nous avons déjà pu mettre en avant, chez les footballeurs rencontrés, la construction progressive d'une croyance en leurs capacités à faire une carrière professionnelle. Lorsque la carrière est engagée, s'ajoutent encore des résultats objectifs ainsi que de nouvelles formes de reconnaissance, plus intenses et plus diversifiées. Ce cinquième chapitre vise à comprendre les conditions qui participent à la poursuite de l'engagement des joueurs, initié durant les premières années de pratique. Quelles sont les étapes, qui, tout au long de la carrière, contribuent à faire que cet engagement soit vécu sous l'angle de l'enchantement, lequel rendra plus tard difficile de s'imaginer autre que footballeur ? En parallèle, quelles sont les limites à cette conversion ? Autrement dit, quels sont les éléments qui contribuent plutôt à éloigner les joueurs d'une vision enchantée du football, à les amener progressivement à se « dé-convertir » ?

La conversion au football n'implique pas uniquement l'apprentissage de manières de faire et d'être mais également l'acquisition de croyances en une activité pour laquelle « on est fait ». A ce titre, les dirigeants et autres agents de joueurs jouent un rôle essentiel dans le changement de statut des joueurs. En s'impliquant dans le départ, les transferts et sélections en équipe nationale, ils contribuent à susciter un sentiment de consécration individuelle auprès des joueurs. Le football donne alors l'impression d'être une alternative aux difficultés d'ascension sociale vécues par les jeunes Camerounais, où « efficacious action is possible », pour reprendre la formule de Vidacs (2010). En particulier, à travers ce processus d'élection, les joueurs peuvent acquérir l'impression d'échapper à leur destinée de « sujet communautaire » (Marie, 1997).

Nous verrons également que le processus d'élection est régulièrement accompagné d'une forme de subordination des joueurs aux clubs et aux autres acteurs du football, ce qui ne rend pas forcément l'élection moins efficace. En outre, au-delà des joueurs capables de tenir une position dominante dans le champ – ceux que Magee (1998) nomme les « exploiters » – nous verrons dans ce chapitre que bien des joueurs ont peu de contrôle sur leur capital sportif. Dans une troisième section, nous verrons que l'extrême compétitivité du marché du football se manifeste par un accès difficile aux clubs de haut niveau ou à l'équipe nationale, qui pousse parfois les joueurs à prendre d'importants risques, notamment sur le plan physique. Enfin, la dernière section s'intéresse au réseau social constitué par les joueurs durant la carrière. Composé la plupart du temps d'autres joueurs et autres individus qui font partie de la communauté camerounaise ou africaine présente en Europe, ce capital relationnel joue un rôle ambigu. S'il peut s'avérer être un soutien en cas de coup dur, il possède un pouvoir d'action limité et implique d'entrer dans une relation de dépendance avec les donateurs ou les bénéficiaires, qui peut s'avérer contraignante.

5.1. Les transferts

Si depuis le début des années 1980, le sport de haut niveau a pris de l'ampleur essentiellement en Europe et en Amérique du Nord, des sportifs d'autres origines évoluent depuis fort longtemps dans les championnats professionnels des pays occidentaux. Indirectement, la circulation facilitée des joueurs au passeport européen, qui fait suite à l'arrêt Bosman³³¹, a entraîné une plus forte mobilité des joueurs extra-européens, étant donné que les premiers ne sont plus considérés comme « étrangers ». Dès 1995, les clubs européens peuvent donc réserver ces places aux joueurs extra-communautaires. La proportion de footballeurs africains parmi les joueurs expatriés passe ainsi de 10.6 à 16.1 % entre les saisons 1995-1996 et 2005-2006 (Poli et al., 2010).

L'arrivée accrue de footballeurs africains en Europe dans les années 1990 ne se résume évidemment pas à l'accès facilité au marché du football européen. Pourtant, peu de travaux se sont intéressés à ces désirs de quitter l'Afrique, à l'engagement des jeunes Africains dans une carrière de footballeur en Europe. Plusieurs explications peuvent être avancées afin d'interpréter l'augmentation de ces départs. Citons par exemple la réussite effective de certains joueurs africains dont les exploits sont facilement accessibles mais aussi la mise en scène de leur réussite sociale. Cette dernière se met en œuvre lors des retours « au pays », mais aussi à distance, par le biais des réseaux sociaux et des médias. Le mode de présentation, souvent ostentatoire, à la manière des « sapeurs » congolais (Gandoulou 1989), participe à la construction d'un imaginaire de la réussite à travers le football. La forte médiatisation de ces « stars africaines », rendue possible par le développement des moyens de communications, tels qu'Internet et la télévision satellitaire, a favorisé l'accès aux matchs des grands championnats européens dans lesquels évoluent des footballeurs africains.

Au pouvoir d'attraction du football européen, s'ajoute aussi des conditions favorables à un exil. Sur le plan politique premièrement, la mise en place des plans d'ajustements structurels, qui ont fait suite à la crise économique à la fin des années 1980 a fortement appauvri les bureaucraties africaines, importantes pourvoyeuses d'emploi. Les perspectives d'insertion professionnelle des diplômés n'étant pas réjouissantes, c'est tout le système scolaire qui a perdu de son attractivité. Comme le souligne Takou (2006), c'est également l'imaginaire du pouvoir qui est démystifié, face à la misère sociale, mais aussi aux dérapages autoritaires du régime. En parallèle, les conditions de

³³¹ En 1995, l'arrêt Bosman a rendu caduques deux règles, qui limitaient fortement la mobilité des joueurs. La première obligeait les footballeurs à obtenir une « libération » de la part de leur club lors d'un départ dans un autre club, ceci, même à la fin de leur contrat. La deuxième règle fixait à trois le nombre de joueurs étrangers par club.

pratique du football au Cameroun se sont également détériorées, suite à la fin des partenariats entre clubs et entreprises, comme nous avons pu le mettre en évidence dans le chapitre précédent.

Dans le premier paragraphe de cette section, nous souhaitons mettre en avant le rôle joué par le départ en Europe et, de manière générale, les transferts d'un club à l'autre, dans le processus d'élection des joueurs. Nous verrons que les décisions prises par les agents de joueurs et dirigeants de club ne font généralement l'objet d'aucune discussion, ni de la part des joueurs ni de leurs parents. Dans le deuxième paragraphe, nous ferons état de cas de figure où l'élection peut être qualifiée de « contrôlée », tant la marge de manœuvre des joueurs semble être limitée. Enfin, le dernier paragraphe de cette section évoque le cas de joueurs qui passent par un processus de désenchantement par rapport au football, suite à plusieurs échecs consécutifs. Malgré les difficultés auxquelles ils se heurtent, ils préfèrent mettre en avant leur capacité d'agir et leur goût d'aventure.

5.1.1. Les transferts comme instances de consécration

Au-delà des effets objectifs qui découlent des transferts – déplacement géographique, changement de salaire,... – ces derniers peuvent également modifier l'image que les joueurs se font d'eux-mêmes, et celle qui est projetée sur eux, agissant ainsi comme des « cliquets anti-retour ». Lorsque le transfert d'un joueur vers un autre club est qualifié d'« ascendant » (Poli, 2010), il est perçu comme une preuve du progrès effectué et renforce son statut. Néanmoins, rares sont les récits qui font allusion à l'intention de rejoindre un autre club. Au contraire, les transferts sont décrits comme une réponse au désir d'un club de s'attacher les services du joueur. Selon Roderick (2006), le sentiment d'être « désiré » conforte le joueur dans son estime de soi. Dans le processus de renforcement de celle-ci, il est nécessaire de signaler l'intervention d'acteurs extérieurs. Nous souhaitons ainsi mettre en évidence le rôle joué par les trois parties impliqués dans les transferts d'un joueur : le club auquel le joueur appartient, celui avec qui le joueur signe un nouveau contrat et l'agent en charge du transfert. L'implication de ce dernier est par ailleurs de plus en plus importante depuis l'arrêt Bosman, qui a entraîné une « fluidification du marché du travail des sportifs en Europe » (Van de Bogaert, 2005).

Dirigeants de clubs ou agents de joueurs ont tous leur avis sur le potentiel d'un joueur qu'ils souhaitent conserver, vendre ou accueillir. Dans le cas où un joueur prend de la valeur sur le marché des transferts, une lutte s'engage ainsi pour en acquérir les compétences. Cette lutte contribue à renforcer la croyance des joueurs en leur projet de carrière professionnelle. Nous verrons également que, lorsque les clubs européens ou les agents ne sont pas entièrement convaincus par le potentiel d'un joueur, les familles n'hésitent pas à se cotiser pour payer leur

départ. Dans ce cas-là, le transfert est alors avant tout perçu comme un investissement collectif de la part de l'entourage et une dette à rembourser de la part du joueur, sujet sur lequel nous nous pencherons de manière plus attentive dans le prochain chapitre.

Clubs et agents : principaux acteurs de la migration

Les footballeurs professionnels constituent une catégorie particulière de migrants. Leur degré de « qualification » varie en fonction de leur niveau de jeu et du potentiel de développement qu'ils représentent. Au sein de notre échantillon, un peu plus de la moitié a été sélectionnée en équipe nationale, et parmi les treize restant, plusieurs ont fait partie de sélections juniors. La majorité d'entre eux possèdent donc des carrières prometteuses, suscitant l'intérêt de clubs européens. Dès lors, leur départ en Europe est généralement pris en charge par le club ou un agent de joueurs désirant s'offrir leur service.

Cette observation n'est pas anodine puisqu'elle permet de distinguer la migration des footballeurs, du moins des joueurs les plus prometteurs de notre échantillon, de départs en Europe plus ordinaires, souvent financés par une grande partie de la famille élargie. En effet, il n'implique pas forcément la contraction d'une nouvelle dette, si ce n'est celle du départ qui en est une en soi, de la part des joueurs. Dès lors, la pression ressentie est aussi moindre, du moins en apparence : « Moins il y a de personnes impliquées dans le projet migratoire en tant que stratégie familiale, et moins la responsabilité sera importante en matière de dette envers des tiers ou des entités financières ; les conséquences négatives d'un échec seront réduites et la vulnérabilité, en ce qui concerne le "sacrifice", moindre » (Oso Casas, 2002, 295). Cette prise en charge « extérieure à la famille » ne signifie pas pour autant que les joueurs cessent d'être redevables. Néanmoins, comme nous le verrons dans le chapitre suivant, les rapports de force se modifient avec l'élection. En effet, cette dernière crée à la fois des attentes supplémentaires de la part des proches, ainsi que l'opportunité, pour le joueur, de mettre en avant sa « sociabilité »³³².

Le départ de Justin a été entièrement pris en charge par son club au Cameroun, sans qu'il ne soit même au courant du montant du transfert : « *Non c'est mon club du Cameroun qui a... [C'est] mon président de mon club au Cameroun qui a tout financé, donc c'est lui qui a pris tout en charge et dès qu'il fallait faire, n'est-ce pas, la négociation du contrat, bon c'est le président qui a pu négocier avec Séville*³³³. *Moi je ne pourrais pas vous dire combien, parce que jusqu'aujourd'hui je ne sais pas combien ils ont pu percevoir quoi.* »³³⁴

³³² Le terme « sociabilité » fait ici référence à celui de personne sociable, que nous définissons dans le dernier point du chapitre précédent, à nous inspirant des travaux de Vuarin (1994).

³³³ Nom du club modifié

³³⁴ Justin, 70', 1D Espagne, int.

L'agent de joueur est un acteur important des transferts en Europe, en particulier depuis le début des années 1980 (Frenkiel, 2014). Afin de s'assurer la fidélité d'un jeune joueur, ces derniers n'hésitent pas à les « draguer » en leur proposant d'importantes sommes d'argent, comme le montre l'exemple de Norbert : « *Un jour, il me dit : "Je te fais signer aucun document mais je suis vraiment intéressé à travailler pour toi." Et puis, comme ça, il me dit : "Bon, je te laisse voir." Il me donne 3000 dollars : "Voilà 3000 dollars, tu signes aucun document avec moi mais je veux que tu me donnes ta parole que je vais... qu'on va travailler ensemble." C'est à peu près comme ça que l'Europe a commencé à flirter un peu dans ma tête.* »³³⁵ Quelques semaines après leur première rencontre, le manager refait surface avec une proposition concrète : « *Il me dit : "Tu dois être en Grèce." (...) Il avait reçu les documents de la Grèce où on avait déjà envoyé à l'ambassade pour mon visa. Le billet d'avion était à Air France : "Il faut que tu sois en Grèce demain, tu as déjà le billet d'avion, tu as... on t'attend à l'Ambassade demain matin. Tu prends ton visa, le soir tu prends l'avion, tu vas être en Grèce." J'arrive à Yaoundé, moi je savais pas. J'appelle mes parents ici, je leur dis : "Euh... je peux plus revenir sur Douala, je dois être en Grèce demain."* »³³⁶ Dans le cas de Norbert, ses parents sont mis devant le fait accompli. Ils ne participent aucunement aux tractations, tout comme le joueur lui-même, dont le sort semble entièrement pris en charge par le manager.

Lorsque des joueurs mineur³³⁷ sont transférés dans un club européen, les agents sont généralement contraints d'obtenir l'accord de la famille. Néanmoins, cette étape est bien souvent une simple formalité. Faure et Suaud, qui ont enquêté sur le modèle français de la construction des carrières footballeurs professionnels, vont même jusqu'à penser que le pouvoir de conviction des agents, qui s'ajoute aux espoirs d'ascension sociale collective, peut avoir pour effet des formes de « dons d'enfants de la part des parents qui s'en remettent totalement aux instances sportives pour faire valoir les dons de leur enfant » (Faure et Suaud, 1995, 6). A l'aide des récits de Brice et d'Alain nous souhaitons également souligner l'absence de longues hésitations de la part des proches de joueur avant de donner leur aval pour un départ en Europe.

Comme nous l'avons relaté dans le quatrième chapitre de ce travail, Brice a en tête le projet de départ pour l'Europe depuis le décès de son père. Ce projet semble d'autant plus réalisable que sa mère le soutient dans sa démarche. Ainsi, alors qu'il n'a pas encore 18 ans, il est approché par

³³⁵ Norbert, 70', 1D Grèce, int.

³³⁶ Norbert, 70', 1D Grèce, int.

³³⁷ Notons que le transfert de joueurs mineurs est interdit par la FIFA depuis 2001 (cf. article 19 du règlement sur les transferts de la FIFA), suite à de nombreux abus observés dans les années 1990 (Darby, 2010). Précisons que cette décision n'a pas empêché certains abus par la suite. Les clubs espagnols du FC Barcelone, du Real Madrid ou de l'Athletico Madrid ont par exemple été récemment punis par la FIFA pour avoir enfreint cette règle. En parallèle, plusieurs clubs ont trouvé le moyen de contourner cette interdiction en proposant un travail rémunéré aux parents de jeunes joueurs sur place, respectant ainsi l'exception mentionnée dans l'article 19.2 bis du règlement cité plus haut.

Pierre, un joueur de l'équipe nationale, qui collabore avec un agent turc. A ce moment donné, la décision de partir est une évidence : « *Et l'aubaine, quand Pierre³³⁸ et le manager sont venus me voir en 1993 pour me dire "Ecoute, la Turquie..."*. J'ai dit "Ecoute voilà."³³⁹ L'agent profite du statut symbolique de Pierre pour convaincre la mère de Brice d'accepter le transfert. Au-delà de son statut d'international, le pouvoir d'influence de Pierre s'explique par son parcours puisqu'il a lui-même évolué dans un club européen. Ce dernier élément rend la perspective de carrière d'autant plus crédible pour Brice:

Pierre était un joueur de l'équipe nationale du Cameroun. Et Monsieur était son manager, c'est comme ça qu'il m'a repéré. (...) Pierre a fait l'approche. Il est venu voir mes parents. J'étais jeune, j'étais mineur, j'avais 17 ans. J'avais pas le droit de signer un contrat pro. C'est Pierre qui s'est porté garant au niveau de mes parents. (...) Il est venu voir ma maman, mon papa ne vivait plus. Ma maman et mes grandes sœurs ont dit « Ok, Pierre c'est une valeur, il joue en équipe nationale du Cameroun. » C'était une valeur sûre ! Donc ma maman a dit « Ok je te fais confiance. » (...) Et c'est comme ça que Pierre était un peu comme un tuteur pour moi.³⁴⁰

Nous remarquons ici que le rôle de Pierre dépasse largement celui d'un simple intermédiaire entre la famille et l'agent de joueur avec qui il collabore. En se portant garant de la prise en charge de Brice, il en devient aussi un peu le « père symbolique », preuve de la confiance que porte sa mère dans ce transfert de responsabilité.

L'approche d'Alain par un agent qui lui propose un transfert vers un club français de première division, est elle aussi perçue positivement par sa famille : « *Ils étaient honorés très fiers que mon vœux aboutisse. Parce que je crois que quand on fait un travail, quand on effectue un travail c'est pour évoluer. Donc pour eux, c'était une très grande joie de voir leur fils franchir un nouveau palier.* »³⁴¹ Lorsque les intermédiaires estiment que le joueur a un fort potentiel, ils n'hésitent pas à prendre en charge la totalité des frais du transfert. C'est le cas d'Alain : « *Tout a été pris en charge par le club. Non, non, ce n'est pas ma famille. A partir du moment où le club me sollicitait et il voulait que je vienne, c'était à eux de prendre tout en charge.* »³⁴² Le financement du transfert d'Alain par les intermédiaires évite ainsi à la famille de s'engager dans un investissement souvent coûteux. Le jeune footballeur se retrouve ainsi dans une situation privilégiée, qui se rapproche de celle d'un étudiant boursier, à la seule différence près que l'attente d'une aide en retour peut intervenir plus rapidement et en des proportions bien plus importantes en cas de succès.

³³⁸ Nom d'emprunt

³³⁹ Brice, 70', 1D Turquie, int.

³⁴⁰ Ibid.

³⁴¹ Alain, 60', 1D France, int.

³⁴² Ibid.

Dans sa réponse, Alain ne se contente pas de nous indiquer comment s'est déroulée la prise en charge économique de son transfert en Europe. Le simple fait de lui poser la question du financement semble le contrarier. Ayant joué en première division en France et participé à deux Coupes du monde, il estime sans doute que son départ est uniquement le fruit de son talent. Une participation financière de ses parents signifierait au contraire que le club n'est pas totalement convaincu par son potentiel. Dès lors, la manière de répondre d'Alain révèle certainement une volonté de valorisation de soi, en soulignant à son auditeur son statut et ce qu'il a accompli. L'entretien est ainsi utilisé comme un moyen de rappeler ses qualités de joueur.

Des joueurs désirés de toutes parts

La logique de l'offre et de la demande, créée par le marché des transferts n'est pas sans effet sur la construction identitaire des joueurs. Désirés d'un côté par un club qui souhaite s'attacher ses services, ou retenus de l'autre par une équipe qui désire les conserver au sein de leur effectif, les joueurs se retrouvent au centre de tractations, ce qui les conforte dans la croyance en leur valeur.

*Simon ressent cette forme de désir lorsqu'il est transféré du Tonnerre de Yaoundé au club rival le Canon : « Tonnerre, tout de suite ils m'ont appelé. Ils m'ont dit : "Nous on te veut. Il faut que tu viennes." C'est le coach de l'équipe nationale qui me dit : "Il faut que tu viennes quoi." Donc je suis parti et puis directement je me suis entraîné avec les señor [adultes]. »*³⁴³ Les propos de Simon semblent souligner que le transfert n'est pas le résultat son intention mais de celle du club. La forte volonté de s'attacher les services de Simon transparaît à travers l'utilisation d'un ton injonctif dans son récit. Le même type de langage est utilisé par Jacques, lorsqu'il nous fait part de son départ pour l'Europe : *« En fait mon manager m'avait envoyé un billet d'avion. Il avait préparé le club. Ils m'ont envoyé un billet d'avion et oui, ils m'ont dit : "Voilà, tu vas à l'agence Air France, tu retires ton billet d'avion là-bas et tu vas prendre ton vol."*³⁴⁴

Si les bons joueurs sont sollicités par des clubs qui souhaitent les recruter, ils peuvent également être retenus par ceux qui ne désirent pas les voir partir. Cette dernière pratique vise parfois à conserver un joueur important dans l'effectif mais elle a aussi souvent pour but de faire monter les enchères, afin de maximiser le revenu issu du potentiel transfert, car un club qui souhaite engager un joueur encore sous contrat doit payer une contrepartie au club de départ. Si ce genre de pratiques de la part de clubs camerounais trop « gourmands » peut avoir des conséquences néfastes sur l'avenir des joueurs, freinant leur arrivée en Europe, elles renforcent la prise de

³⁴³ Simon, 70', 1D Grèce, Int.

³⁴⁴ Jacques, 70', 1D Allemagne, int.

conscience de leur propre valeur. Jacques raconte ainsi comment son club de Douala a tout fait pour le retenir, alors qu'un club européen désirait le transférer immédiatement :

*Il [l'entraîneur de mon club au Cameroun] ne voulait vraiment pas me laisser partir. Il voulait me laisser partir après la finale de la Coupe du Cameroun. Il fallait que je donne un trophée au club avant de partir. Même l'équipe dirigeante ne voulait même pas entendre parler de lui [l'agent en charge du transfert]. (...) Et là ils [le club en Europe] ont trouvé une petite astuce en me disant que je viens juste pour un stage, pour un petit moment et si c'est positif, je rentre et je vais repartir quelques mois après.*³⁴⁵

Le joueur se retrouve ainsi dans un entre-deux, désiré de toutes parts, ce qui renforce d'autant plus sa croyance en un projet vécu sous la forme d'une vocation. Rapides et ne souffrant d'aucune hésitation, les démarches des clubs qui cherchent à attirer, vendre ou retenir un joueur telles qu'elles sont décrites par Simon, Éric et Jacques, ne semblent pas faire le fruit de grandes réflexions ou de discussions en coulisse. Au contraire, les propos des anciens joueurs laissent transparaître le caractère immédiat de ces démarches. Les prises de position des clubs nous sont décrites comme ne faisant l'objet d'aucun calcul, d'aucune évaluation. Elle semble acquise, ce qui impacte inévitablement la perception qu'ils ont de leur statut.

Se faire approcher par un agent au sujet d'un éventuel départ à l'étranger est un des moments clés dans une carrière. Signe de leur importance, les anciens joueurs se souviennent bien de ces rencontres, qu'ils sont capables de décrire en détail. Mais les agents ne représentent pas uniquement une porte d'entrée vers l'Europe. Les joueurs puisent également dans la confiance qu'ils leur accordent la reconnaissance des efforts entrepris jusqu'alors. Dès lors, les joueurs sont confortés dans leur choix de s'être lancés dans une carrière, ceci, d'autant plus que les parents approuvent généralement cette décision, derrière laquelle toute une série de retombées symboliques, économiques ou matérielles sont imaginées.

Gilbert fait la rencontre d'un agent au moment où il accède en première division camerounaise avec son club :

C'est donc en 2000 donc voilà, où il y'a eu le déclic en fait. (...) Moi j'étais pas au courant et après un match d'interpoule³⁴⁶, je sors et il y'a un monsieur qui m'accoste et qui me dit « Ouais... », qui se présente « Bonjour, je m'appelle XXX, je suis allemand mais Camerounais d'origine, et voilà je suis manager et ça fait un moment que je te suis et je te trouve vraiment pas mal. Je vis en Allemagne et je m'occupe des joueurs. En fait, j'ai fait venir quelques joueurs en Allemagne qui ont aujourd'hui réussi et moi j'aimerais bien travailler avec toi. »³⁴⁷

³⁴⁵ Ibid.

³⁴⁶ Compétition qui rassemble les meilleures équipes de deuxième division afin de désigner celle qui évoluera à l'échelon supérieur l'année suivante.

³⁴⁷ Gilbert, 70', 4D France

Tout comme Gilbert, rares sont les joueurs qui perçoivent ce genre de rencontres avec méfiance, malgré le fait que les agents sont souvent des personnes inconnues et sans diplôme officiel. Au contraire, le joueur y voit une excellente opportunité de poursuivre sa carrière en Europe, qui s'inscrit dans une sorte de continuité, comme la suite logique de sa progression : « *Je me suis dit "c'est certainement un aboutissement, j'ai bossé et puis voilà, je crois que c'est certainement la récompense du travail effectué."* »³⁴⁸ L'intérêt de l'agent pour son talent vient ainsi a posteriori donner du crédit au travail effectué jusque-là dans son club. Gilbert semble ainsi se rendre compte à ce moment-là des efforts consentis : « *On était préparé physiquement, mentalement, techniquement, c'est vrai qu'on avait vachement progressé.* »³⁴⁹

Enfin, le sentiment de se faire désirer ne résulte pas uniquement du contact direct entre un joueur et un club ou un agent. Il peut également venir indirectement, via le canal médiatique ou les réseaux sociaux. Lorsqu'un joueur intéresse un grand club, les tractations et autres spéculations autour de son éventuel transfert apparaissent fréquemment dans la presse, parfois sans que le joueur ne soit au courant de ce qui se trame. C'est ce qui s'est passé dans le cas de Gilles, qui est repéré par un club européen prestigieux, alors qu'il évolue dans un championnat européen de seconde zone :

Tout à coup, comme ça, j'arrive aux entraînements. Même le président de mon club, il ne me dit rien mais je sais qu'il est déjà au courant. On l'a déjà contacté. Bon je continue à jouer la saison, je fais des beaux matchs mais au fur et à mesure, les journalistes ne font qu'arriver. C'est là où on commence à se poser... On se pose les questions : « Qu'est ce qui se passe ? » et tout ça. On suit tout ce que je fais, les photos et ainsi de suite. C'est là où on constata que Manchester³⁵⁰... Ca sort en pleine Bulgarie³⁵¹, déjà les journaux bulgares aussi prennent l'affaire c'est un de mes coéquipiers qui dit, qui lit et qui m'interpelle qui me dit : « On dit que Manchester te sollicite. »³⁵²

Les médias jouent ainsi le rôle de cage de résonance des intérêts des clubs pour un joueur, ce qui renforce d'autant plus leur croyance en une destinée footballistique.

Quand la famille s'en mêle

De manière inverse, moins l'intermédiaire ou le club intéressé est convaincu par le potentiel de réussite d'un joueur, plus la contribution de la famille sera nécessaire pour rendre le projet réalisable. Au sein de notre échantillon, seul quatre joueurs ont bénéficié d'un soutien financier de la part de leur famille dans leur projet d'émigration : Adam, Jules, Gilbert et Siméon. Une analyse

³⁴⁸ Ibid.

³⁴⁹ Ibid.

³⁵⁰ Nom de club modifié

³⁵¹ Nom de pays modifié

³⁵² Gilles, 70', 1D Espagne, int.

attentive du financement collectif de leur départ à l'étranger nous aide à mieux comprendre l'horizon d'attente de ces familles, auquel le joueur doit faire face durant sa carrière, et sur lequel nous aurons l'occasion de revenir dans le cinquième chapitre.

Le départ d'Adam a été orchestré par des membres de la famille élargie établis en Europe, en particulier un beau-frère et un cousin : « *Il [son beau-frère] était aussi venu en vacances. Il a vu des photos, il a vu que je jouais au foot, que j'avais joué avec l'équipe nationale des moins de 17 ans. Après il est reparti avec mes photos ici en Suisse. Et aussi, un de mes frères [un cousin] qui était allé en Allemagne, avec certaines de mes photos. Je m'entraînais normalement et puis du jour au lendemain, comme ça, j'ai reçu une invitation pour l'Allemagne, où j'ai voyagé finalement.* »³⁵³

Lorsqu'Adam apprend qu'il est attendu pour effectuer des essais en Allemagne, les événements s'enchaînent rapidement : « *Quand j'ai reçu le papier, le temps du voyage, ça a pas fait 10 jours.* »

³⁵⁴ Cet exemple met également en avant la faible marge de négociation du joueur vis-à-vis du club, sujet que nous aurons l'occasion de traiter dans le chapitre suivant.

Le départ de Jules vers la Turquie est en grande partie rendu possible grâce à l'aide financière apportée par sa mère. Cette fonctionnaire, qui vit seule suite à la séparation avec son mari, se montre même proactive, cherchant à faciliter un rapprochement entre son fils et des personnes en mesure de s'impliquer dans ce projet d'émigration. Dans le cadre de son activité professionnelle, la mère de Jules rencontre un Camerounais établi en Suisse, où il officie comme entraîneur dans un club de football amateur. Une fois le contact établi, Jules reçoit les coordonnées de cet intermédiaire : « *Quand je suis arrivé ce week-end à la maison, elle m'a dit : "Le monsieur m'a donné sa carte. Si ça t'intéresse, tu l'appelles."* »³⁵⁵ Jules refuse finalement de prendre contact avec cet homme, qui ne lui propose pas de partir pour jouer, mais de suivre une formation d'entraîneur. Néanmoins, le projet se concrétisera quelques semaines plus tard, lorsque le jeune homme fait la connaissance d'une femme d'affaires camerounaise, présidente d'un club de deuxième division locale. Celle-ci lui propose de faciliter son départ vers la Turquie, moyennant une certaine somme d'argent. Décidé cette fois-ci à tenter l'aventure, Jules commence à mettre un peu d'argent de côté, sans en parler à sa mère : « *Moi sur le coup, je dis pas à ma mère. Je vais, je trouve de l'argent, avec mes petites économies. Je prends 100'000 FCFA (153 euros) et elle me fait les frais de dossier et tout* »³⁵⁶. Quelques jours plus tard, Jules obtient un visa pour se rendre en Turquie. Néanmoins, il doit encore trouver un financement pour payer son billet d'avion et les réservations d'hôtel. C'est alors qu'il met sa mère devant le fait accompli. Il l'informe que son projet est sur le point de se

³⁵³ Adam, 80', 1D Suisse

³⁵⁴ Ibid.

³⁵⁵ Jules, 90', 2D Cameroun

³⁵⁶ Ibid.

concrétiser et lui demande de contribuer aux derniers frais. Sa mère est certes réticente dans un premier temps, craignant que le projet ne soit pas sérieux. Mais, convaincue par son frère, elle finit par accepter de prendre ce risque, au vu de la situation familiale délicate : « *Elle panique parce qu'elle m'a vu, elle pense que c'est trop facile. Mais pendant ce temps, mon frère et ma sœur sont décédés déjà. Mon frère est décédé quand je faisais première et ma sœur est décédée quand je faisais terminale.* »³⁵⁷ Cette tragique situation pousse la mère de Jules à accepter de prendre un risque, en laissant partir son autre fils, reportant sur son fils cadet les espoirs placés sur les épaules de son fils aîné.

Gilbert s'envole pour l'Allemagne, lui aussi à l'aide d'un financement collectif familial. Néanmoins, l'ancien joueur ne met pas cet élément en avant lors de notre premier entretien. L'ancien joueur préfère insister sur les démarches entreprises par l'agent : « *On est allé à l'ambassade et il m'a fait voir la lettre d'invitation du FC XXX, un club en Allemagne, un club de 3^e division en Allemagne. On a fait le passeport, on a fait tous les documents. Il s'est chargé de tout pratiquement donc.* »³⁵⁸ Ce n'est alors qu'au dernier moment que Gilbert informe ses proches de son départ « *Je suis arrivé à la maison un soir et j'ai dit : "Voilà maman, voilà le visa, je pars dans deux jours."* "Qu'est ce que tu racontes ?" *Beh c'était l'étonnement, c'était... Personne n'y croyait j'ai dit : " beh oui je pars » donc j'ai fait mon petit sac et me voilà dans l'avion.* »³⁵⁹ Tout comme Jules, auquel nous venons de faire référence ci-dessus, Gilbert conserve en « secret » son projet de départ en Europe jusqu'au dernier moment. D'autres joueurs nous ont également fait part de leur volonté de ne pas informer les membres de leur famille trop tôt. Sans qu'ils n'aient forcément fait le lien avec de potentiels actes de sorcellerie, nous sommes tenté de faire le lien, à partir des travaux de M.J. Alpes (2012) centrés sur les migrants originaires du Cameroun anglophone. En effet, selon l'auteur, ne pas divulguer ses plans de départ à l'étranger est une manière de se protéger contre des membres de la famille élargie, qui pourraient être tentés de recourir à des actes occultes par jalousie.

Lorsque nous rencontrons plusieurs membres de la famille de Gilbert au Cameroun, nous recevons une autre vision des faits, à savoir que l'agent auquel le Gilbert faisait allusion n'aurait en réalité pas pris en charge tous les frais de transport. Au contraire, son départ en Europe est le fruit d'un investissement collectif de plusieurs membres de sa famille : son oncle, son frère et sa mère. Nous prenons alors la mesure de l'ampleur de ce projet collectif. Gilbert a notamment été aidé financièrement par son grand frère et par sa mère, « *contrainte d'emprunter à une amie parce qu'elle n'avait pas d'argent.* »³⁶⁰ A Douala, nous rencontrons André, son oncle, lequel se définit

³⁵⁷ Ibid.

³⁵⁸ Gilbert, 70', 4D France

³⁵⁹ Ibid.

³⁶⁰ Extrait d'entretien informel avec l'oncle de Gilbert, 21 août 2014, Douala.

comme « *un des principaux acteurs du départ de Gilbert puisqu'il a contribué à hauteur de 400'000 FCFA (611 euros) à l'achat de son billet d'avion.* »³⁶¹ Au-delà du montant versé, il insiste beaucoup sur les importants sacrifices auxquels il a du faire face pour financer ce projet. Il nous signale ainsi « *s'être ruiné pour cela, avoir vidé tout son compte et même essuyé le refus des gens de la tontine dans laquelle il était impliqué à ce moment.* »³⁶² L'oncle de Gilbert insiste également sur le côté symbolique de ce départ. « *Ne souhaitant pas que son neveu quitte le pays sans argent, André demande en dernière minute à un ami de lui prêter 40'000 FCFA (61 euros) qu'il apporte à Gilbert à l'aéroport, demandant même à la compagnie de le laisser ressortir puisque son neveu avait déjà passé la sécurité. André nous avoue lui avoir craché sur le front, en signe de bonne fortune, comme sa mère lui avait fait avant de passer un examen scolaire pour lequel il ne se sentait pas préparé.* »

³⁶³ A travers cet extrait, l'oncle maternel de Gilbert souligne la contribution d'autres acteurs familiaux à ce départ. Déposer de la salive sur le front de son neveu au moment de son départ en guise de bonne fortune, est une pratique courante dans la tradition bantoue, à laquelle la famille de Gilbert appartient, comme la majorité des anciens joueurs rencontrés³⁶⁴. Cependant, au-delà de son aspect symbolique, ce geste est certainement aussi une manière d'accompagner virtuellement Gilbert dans son voyage, avec une partie de soi-même, avec l'espoir que le moment venu, ce dernier se souvienne de sa contribution financière, qui elle n'a rien de symbolique.

Le départ de Gilbert représente ainsi un projet collectif, qui est pourtant nié par le joueur, au profit d'un récit d'une aventure essentiellement individuelle. La réticence du joueur à parler ouvertement du contexte qui a rendu possible son départ en Europe reflète les difficultés à traiter de la question du financement des départs à l'étranger parmi les populations migrantes ouest-africaines, « L'investissement peut constituer un grand sacrifice pour l'ensemble de la famille élargie et l'on imagine aisément la dette que cela peut représenter pour un jeune migrant, redevable moralement et toute sa vie envers sa famille restée au pays » (Efionayi-Mäder, 2005, 80). Dans le cas qui nous intéresse, celle-ci peut se comprendre de deux manières différentes. Face à un interlocuteur, qui est en position de relayer son témoignage dans l'espace public³⁶⁵, l'ancien joueur souhaite avant tout insister sur son talent individuel, dans une logique de mise en scène de soi. Il est également possible que l'engagement des membres de sa famille au moment de son départ ait été vécu comme un poids important, qu'il s'est avéré difficile de rembourser, ou qui l'est toujours. Ne pas évoquer les contributions familiales lui évite ainsi de mettre en évidence un écart de conduite par rapport à son rôle attendu de migrant.

³⁶¹ Extrait d'entretien informel avec l'oncle de Gilbert, 21 août 2014, Douala.

³⁶² Récit d'une discussion informelle avec l'oncle de Gilbert, 21 août 2014, Douala

³⁶³ Récit d'une discussion informelle avec l'oncle de Gilbert, 21 août 2014, Douala

³⁶⁴ La salive est liée à la bénédiction et au souhait de réussite d'un projet (Ruggieri, 1988).

³⁶⁵ Il est arrivé souvent que les anciens joueurs rencontrés nous assimilent à un journaliste

Parmi les anciens joueurs rencontrés, rares sont ceux qui nous ont décrit avec précision le mode de financement de leur départ à l'étranger. Siméon est certainement l'interlocuteur qui nous a transmis de la manière la plus détaillée des informations quant à l'origine des fonds reçus, ce grâce à l'installation d'un climat de confiance entre nous particulièrement propice à des confidences³⁶⁶. Après une première partie de carrière effectuée entre le Cameroun et l'Algérie, à l'exception d'un bref passage en France pour effectuer un essai qui n'a pas donné suite, Siméon reçoit une offre pour partir jouer au Vietnam de la part du frère d'un ancien coéquipier qui évolue sur place. Assuré d'obtenir un visa, il ne lui reste qu'à acheter un billet d'avion pour arriver à bon port. Néanmoins, le peu d'argent qu'il avait pu ramener d'Algérie sert à nourrir sa famille et ne lui permet pas de financer son billet d'avion. Dès lors, il est contraint de chercher du soutien auprès de ses proches afin de trouver les 1'175'000 CFA (1794 euros) nécessaires pour payer son vol. Il accepte de nous énumérer les diverses sources de financement trouvées: « *Un neveu à moi, donc le fils de ma grande sœur, il a eu un business qui a donné³⁶⁷ quelque chose. Il pose 500'000 CFA (763 euros). Dans mes ambiances³⁶⁸, quand je suis revenu d'Algérie, comme j'ai une femme qui est valable³⁶⁹, ma femme a réussi à me subtiliser une histoire comme 150'000 CFA (229 euros). (...) Un cousin me trouve 100'000 CFA (153 euros). Mon ami du TPM³⁷⁰, il m'envoie 200'000 CFA (306 euros). C'est ma femme qui va rechercher l'argent à Western Union. Pendant ce temps je suis en Guinée³⁷¹ »³⁷². Le tableau ci-dessous résume les différentes sources financières qui ont permis à Siméon de s'approcher à quelques 25'000 CFA (38 euros) de la somme nécessaire pour acheter son billet d'avion pour le Vietnam :*

³⁶⁶ Le cadre de l'entretien se prêtait particulièrement bien à des confidences, tant la violence symbolique qui structure généralement ce genre d'interaction a pu être limitée au maximum. Ces précautions étaient particulièrement nécessaires dans ce cas précis, au vu des nombreuses péripéties et expériences parfois douloureuses qui ont structuré le parcours du joueur et ont atteint son estime de soi. Premièrement, nous avons obtenu le contact de Siméon par l'intermédiaire d'un journaliste local, considéré par le joueur comme un « aîné » du quartier en qui il a une totale confiance. Siméon était en outre accompagné de son meilleur ami lors de l'entretien, qui s'est déroulé dans leur quartier à Yaoundé. L'entretien a été précédé d'une longue discussion informelle à trois, qui avait pour but de lui assurer l'anonymat de notre démarche. Enfin, la discussion a duré près de quatre heures de temps, ce qui a contribué à laisser le joueur prendre progressivement confiance.

³⁶⁷ « Donner » doit être ici pris dans le sens de « rapporter ». La formule « ça donne ? » est souvent utilisé au Cameroun pour demander si une activité est financièrement intéressante.

³⁶⁸ Charles (nom d'emprunt), le meilleur ami de Siméon présent également durant l'entretien nous explique comme cela fonctionne : afin d'éviter que Siméon ne dépense trop d'argent dans ses « ambiances », autrement dit en soirée, sa femme a pris l'habitude de retirer de l'argent de son porte-monnaie afin de le mettre de côté.

³⁶⁹ L'adjectif « valable » destiné à qualifier sa femme doit être pris ici comme un synonyme de « prévenante ».

³⁷⁰ « TPM » est l'abréviation de « Tout Puissant Mazembé », club congolais vainqueur à cinq reprises de la Ligue des champions de la CAF.

³⁷¹ Siméon nous explique être allé jouer la finale de la Coupe nationale de Guinée en bénéficiant de faux-papiers fabriqué par le club via l'ambassade.

³⁷² Extrait d'entretien avec Siméon (1985), 1^{er} septembre 2014, Yaoundé

Origine de l'argent	Valeur (CFA / euros)
Business de son neveu	500'000 / 763
Argent mis de côté par sa femme	150'000 / 229
Contribution du cousin	100'000 / 153
Ami du TPM	200'000 / 306
Somme gagnée en Guinée	200'000 / 306
TOTAL	1'150'000 / 1757

A l'exception de l'argent économisé par sa femme et celui gagné par ses soins en Guinée, Siméon s'endette ainsi auprès de trois personnes, son cousin, un neveu et un ami. Il quitte donc le Cameroun pour le Vietnam en sachant que, dès qu'il sera en mesure de le faire financièrement, il sera contraint de rembourser ses débiteurs.

5.1.2. Une élection « sous contrôle » des dirigeants et des agents

De manière générale, dans le milieu du football professionnel, les transferts de joueurs représentent une occasion importante de remplir les caisses d'un club ou d'une académie. Cette observation est d'autant plus valable dans le cas de transferts d'un joueur issu d'un club africain vers un club européen, au pouvoir économique largement supérieur. Le transfert d'un seul joueur peut ainsi financer les activités d'un club africain pendant de longues années³⁷³. Dès lors, clubs et agents s'engagent dans des pratiques souvent à la limite de la légalité. L'élection des joueurs peut souvent être caractérisée de « contrôlée », tant les joueurs semblent avoir une marge de manœuvre limitée dans les prises de décisions (Elliot, 2015).

Dans ce paragraphe, nous verrons en outre que ce contrôle peut revêtir des formes plus complexes, telles qu'une interdépendance affective entre joueurs et dirigeants. Enfin le contrôle des dirigeants est parfois accompagné d'une absence de soutien des joueurs en cas de coup dur.

³⁷³ Timothé, qui dirige une structure de formation de jeunes joueurs à Yaoundé, est ainsi depuis deux ans dans l'attente d'indemnités de formation estimées à 240'000 euros, suite au transfert d'un joueur passé par son centre. En attendant, le centre fonctionne essentiellement grâce à des emprunts à gauche et à droite.

De la subordination à l'exploitation

L'emprise des clubs sur les carrières des footballeurs camerounais est particulièrement visible lors des transferts d'un club à l'autre. Éric nous explique ainsi comment son club camerounais décide de l'envoyer à l'étranger, en revenant d'une participation à la Coupe du monde dans les années 1990 : « *Je suis vendu tout de suite en Allemagne de l'Est, vite fait par mon club, qui prend 2'000'000 CFA (4000 FF). Je ne connais pas le contrat, je n'ai jamais lu un contrat. Je suis appelé chez un notaire, je signe. Il me dit "tu vas en Allemagne."* »³⁷⁴ Éric ne se définit pas du tout comme l'acteur de cette transaction, estimant avoir été « vendu » par son club. Son avenir immédiat semble avoir été décidé sans son accord et sans qu'il ne puisse s'y opposer³⁷⁵.

La situation inverse se produit pour Siméon : alors qu'un contrat pour l'Europe semblait lui tendre les bras, une lutte de pouvoir entre dirigeants de clubs camerounais va faire avorter le projet. Siméon se décrit comme la victime de l'appétit trop gourmand des dirigeants de clubs camerounais dans lesquels il a évolué. En effet, les gains potentiels liés aux transferts d'un joueur en Europe sont tels que les clubs usent de nombreuses astuces pour percevoir les retombées de telles transactions. Etant en contact avec un club français de première division, le président d'un club de la région de Douala fait signer Siméon et un coéquipier dans son club, afin de bénéficier des retombées d'un potentiel transfert vers la France, sans se soucier du fait que les deux joueurs sont encore sous contrats avec leur ancien club. Dès lors, au moment de la transaction avec le club français, les deux présidents de clubs camerounais revendiquent l'appartenance des joueurs, ce qui finira par faire échouer le projet de transfert, comme le regrette Siméon :

*Personne n'a cédé : "Ce sont mes joueurs", "Ce sont mes enfants", "Ils ont un contrat avec moi". Finalement, on n'a pas avancé. C'est comme ça que l'envoyé [du club français] nous dit : "Il faut comprendre que des joueurs comme vous, on peut en trouver 1000 au Sénégal. Donc quand vous avez votre chance comme ça, il ne faudrait pas que les Messieurs vous empêchent de vous épanouir, d'évoluer, tout ça. Mais s'ils réussissent à trouver un arrangement, on va vous faire signer un contrat". Aucun arrangement n'a été trouvé, on est restés au pays.*³⁷⁶

Il est important de préciser que Siméon et ses coéquipiers ne sont pas totalement passifs dans cette transaction. En acceptant de signer avec un autre club alors qu'ils étaient encore avec l'ancien, ils se sont également mis dans une situation délicate qui ne s'est pas avérée payante. Le comportement très « gourmand » des présidents de clubs auxquels nous venons de faire référence

³⁷⁴ Éric, 60', 1D Portugal, int.

³⁷⁵ Il est ici nécessaire de rappeler qu'en théorie, un transfert ne peut se faire sans l'accord du joueur en question. Néanmoins, en pratique, le club avec qui le joueur est sous contrat est en position de force puisqu'il peut menacer de pénaliser son joueur en l'empêchant de jouer, ce qui va avoir un impact négatif sur la forme physique du joueur mais aussi sur sa valeur marchande.

³⁷⁶ Siméon, 80', D1 Algérie

est une tendance plus générale en Afrique. En effet, Lafabrègue et Tabé (2012) observent que les sommes extrêmement élevées parfois demandées par les dirigeants de clubs béninois à leurs interlocuteurs européens finissent bien souvent par décourager ces derniers de poursuivre les tractations.

Sans doute davantage encore que les clubs, les académies tirent la majeure partie de leurs revenus de la vente des joueurs. Le transfert de plusieurs futures stars africaines vers des clubs européens a notamment été crucial sur le plan économique pour l'académie ivoirienne ASEC Mimosas, comme l'ont montré Darby et al. (2007). Pour les dirigeants d'une académie, il n'est donc pas question de laisser partir un joueur à un prix sous-estimé. Le récit de Jérémie témoigne de la vigueur avec laquelle Philippe, directeur de l'académie camerounaise qu'il a fréquentée, cherche à contrôler l'avenir du joueur en spéculant sur sa valeur. Après un essai infructueux en Espagne, Jérémie retourne au centre de formation camerounais. Il est ensuite envoyé pour effectuer des tests dans plusieurs clubs de première division française, avec qui le transfert ne se fait pas, malgré la bonne impression laissée par le joueur : « [Philippe] demandait trop d'argent. Parce que j'arrive à Brest³⁷⁷, Charles³⁷⁸ est déjà à Brest. Il sort de la Coupe d'Afrique comme moi. Je m'entraîne à Brest, les tests sont concluants. (...) Alors XXX dit : "Non, vous me donnez Dieu sait combien de millions et tout." »³⁷⁹ Suite à l'échec de cette série d'essais effectués en France, Jérémie est transféré au sein du FC Lucerne³⁸⁰, également dirigé par le directeur de cette académie : « Il [le directeur de l'académie] dit : "De toute façon, j'ai une équipe. Vous me prenez pas mon joueur à ce prix ? Je le fais jouer dans mon club." »³⁸¹ Jérémie, conscient de la manœuvre opérée, décrit en ces termes l'opération du directeur de l'Académie : « Pour lui [son objectif] était de travailler encore son produit. »³⁸² Jérémie réalise à quel point durant les quelques années qui ont suivi son arrivée en Europe, la gestion de sa carrière est entre les mains du directeur de l'académie. Le joueur semble d'ailleurs avoir intégré le langage même du club, puisqu'il se décrit lui-même comme un « produit », qui peut gagner de la valeur en étant travaillé.

Les agents de joueurs sont assez régulièrement cités par nos interlocuteurs comme les responsables de leurs difficultés d'accumuler un capital économique. Siméon nous explique comment sur les 25'000 euros issus de son transfert du Cameroun en Algérie, il va finalement toucher moins de la moitié et ce, en partie sous la forme d'un salaire :

³⁷⁷ Nom de ville modifié

³⁷⁸ Prénom fictif

³⁷⁹ Jérémie, 80', 1D Suisse, int.

³⁸⁰ Nom de club modifié

³⁸¹ Jérémie, 80', 1D Suisse, int.

³⁸² Ibid.

*[25'000 euros] c'est beaucoup, si on te les donne. Mais le mal c'est quoi ? Pour mon cas particulier, je vais te raconter une histoire. Je sais pas si ça ne va pas t'édifier un peu ce que je dis. Pour mon cas, les 25'000 euros, le manager décide de prendre 10'000, parce que c'est lui qui te fait venir. Il te reste 15'000 euros. Chance pour moi c'est qu'il décide de s'arranger avec le dernier club avec ces 10'000. Il me reste à moi 15'000. Voilà comment s'écoulaient mes 15'000. Comme le championnat fait 10 mois. On va te donner 5000 euros d'abord comme prime de signature. Maintenant on va te donner 500 euros chaque mois sur les 10 mois, ce qui va encore faire 5000 euros. Les 5000 euros restants sont stipulés comme primes de rendement. Comme nous sommes un petit club, si on se maintient, tu as les 5000 euros. Donc en fait je suis à 20'000 euros, je ne suis pas à 25'000. Si on se maintient pas, j'oublie tout ça. Voilà comment j'accepte aussi ça. Je dis que moi je ne peux pas jouer dans une équipe qui va jouer la relégation. Connaissant ma force, je ne suis pas un extra-terrestre mais je peux mettre la pression devant, ça fait qu'on en aura moins derrière aussi.*³⁸³

Ainsi, la prime de 25'000 euros, mise en avant par les dirigeants du club pour attirer Siméon, va se réduire progressivement et drastiquement, à la suite d'une série de procédés non-communicés à l'avance au joueur, qui comportent certaines conditions, dans un but de minimiser leurs dépenses.

L'exemple de Gilbert montre à quel point les joueurs peuvent facilement se retrouver à la merci d'agents de joueurs. Après quelques expériences dans le championnat d'élite camerounais, il arrive en Allemagne en 2001, accompagné de quatre autres footballeurs camerounais, par l'intermédiaire d'un agent vivant en Allemagne mais également originaire du Cameroun. Durant les premiers jours sur place, l'agent prend en charge les frais de logement des cinq joueurs. Des essais sont alors organisés avec deux clubs de troisième division. Si Gilbert a l'impression de donner satisfaction, les transactions ne se font pourtant pas. Le joueur soupçonne une volonté de la part de l'agent de faire monter les enchères : « *Mon analyse à moi, avec le recul, c'est que, vu ce qui s'est passé après c'est qu'il a dû peut-être demander un contrat qui ne plaisait pas forcément au club. Donc ils ont dit non et on est parti.* »³⁸⁴

Réalisant sans doute que l'investissement réalisé dans le transfert en Europe de ces joueurs serait difficile à faire fructifier, au vu du faible intérêt des clubs, l'agent prend plusieurs décisions. Premièrement, il conserve uniquement Gilbert, qu'il estime être le plus talentueux. A la fin d'un entraînement, les quatre autres joueurs sont ainsi priés de quitter immédiatement l'hôtel dans lequel ils logent : « *Ils sont repartis à l'hôtel en fait, prendre leurs affaires. Parce qu'il a dit "c'est fini l'hôtel, je ne paie plus", donc les mecs se sont débrouillés, je ne sais pas comment.* »³⁸⁵ Deuxièmement, l'agent décide d'accueillir Gilbert à son domicile quelques jours, avant de le loger dans un autre hôtel, moins coûteux, toujours dans l'optique d'éviter de trop grandes dépenses. Enfin, en encourageant Gilbert à signer un document devant un notaire, il s'arroge les droits de

³⁸³ Siméon, 80', D1 Algérie

³⁸⁴ Gilbert, 70', 4D France

³⁸⁵ Ibid.

représenter ses intérêts lors de la signature d'éventuels contrats futurs. Ne maîtrisant pas la langue allemande, le joueur ne réalisera que plus tard dans quoi il s'est engagé. En effet, alors qu'un contrat est finalement signé avec un club de quatrième division, toujours en Allemagne, Gilbert s'étonne de ne percevoir que de petites sommes via son agent. Il apprendra ensuite que, grâce à la clause récemment signée, ce dernier empêche la majorité des 2200 euros de salaire qui lui sont destinés. Ce dernier épisode mettra fin à l'entente entre l'agent et Gilbert, qui se retrouve à nouveau sans club.

Dans le chapitre suivant, nous préférons utiliser le terme « interdépendance » pour évoquer la nature des rapports entretenus entre footballeurs et leur famille. Néanmoins, il nous semble que les exemples ci-dessus illustrent de véritables relations de dépendance des joueurs vis-à-vis des clubs, étant donné leur faible marge de manœuvre. Cette situation se retrouve également dans les travaux de Schotté (2012) sur les carrières migrantes d'athlètes marocains.

Nous partageons enfin l'analyse de Poli (2008), selon qui ces pratiques de dépendance ne peuvent se résumer à une forme d'extension d'exploitation des pays occidentaux sur une main d'œuvre issue de régions économiquement moins fortes, comme cela parfois été mis en évidence (Darby et al., 2007). Au contraire, les transferts, tels qu'ils nous ont été racontés du moins, font penser à des stratégies d'extraversion, où la dépendance est utilisée comme « mode d'action » (Bayart, 1999, 100).

Les exemples ci-dessus mettent bien en valeur la faible marge de manœuvre des joueurs rencontrés, souvent victimes d'arrangements entre clubs, qui gardent ainsi sous contrôle leur capital social. Comme le montre bien Bourdieu (2011) en prenant l'exemple du champ de production culturelle³⁸⁶, aux simples possesseurs d'un capital sportif, dont font partie les joueurs, s'opposent les possesseurs d'un pouvoir sur ce capital, c'est-à-dire les clubs. Cette observation se vérifie également dans d'autres sports, notamment le cyclisme. Aubeil et Ohl (2015) mettent ainsi en évidence l'absence des coureurs dans les discussions autour de la mise en place des systèmes de classement, qui ont pourtant une influence directe sur les salaires des coureurs et donc leur emploi. Ils se retrouvent ainsi seuls à lutter contre des situations de précarité structurelle, induites par les décisions prises par les détenteurs du pouvoir de contrôle du capital spécifique représentés par les organisateurs et l'Union Cycliste Internationale (UCI). Ces derniers « produisent une économie symbolique à laquelle les coureurs et les équipes adhèrent au-delà de leur seul intérêt économique,

³⁸⁶ « ...aux simples possesseurs de capital culturel s'opposent les possesseurs d'un pouvoir sur le capital culturel, et, notamment, sur la détermination des chances de profit (et de reproduction) assurées à ce capital (par exemple, les auteurs consacrés et dotés, de ce fait, d'un pouvoir de consécration, mais aussi, et sans doute plus encore, les éditeurs, les critiques, les journalistes) » (Bourdieu, 2011, 128)

ils disposent d'un pouvoir qui s'impose au prix de la dissimulation de la force qui est à son fondement » (Aubel et Ohl, 2015, 29).

Entre paternalisme et interdépendance affective

Dans une étude centrée sur le cas de la France, Faure et Suaud (1999) observent que la situation de dépendance des joueurs envers les clubs est souvent rendue possible par la nature des relations de type paternaliste entre dirigeants et joueurs. Les auteurs soulignent ainsi que les chefs d'entreprises qui sont à la tête des clubs français dans les années 1960 « ont su s'approprier et retraduire dans la logique d'une relation paternaliste et traditionnelle, la fonction éducative que l'esprit victorien reconnaissait au sport, pratiqué comme une fin en soi » (Faure et Suaud, 1999, 68).

La situation observée semble néanmoins plus variée. Il est important de préciser que le contrôle des clubs n'implique pas systématiquement un phénomène de subordination des joueurs. Certains joueurs arrivent également à profiter de situations favorables afin d'imposer leurs conditions aux clubs. Lorsque Sandro signe un contrat dans un club français de quatrième division, il se retrouve ainsi dans une position de force pour négocier un contrat. En effet, après avoir joué en première division en Suisse pendant quelques années, le niveau de jeu de son futur club est considéré comme bien plus faible. Il réussit alors à convaincre le président de lui acheter une voiture : *« J'ai dit au président "mais il me faut une voiture". Le président il me dit : "Moi je t'achète une voiture. C'est pas le club, c'est moi. Je t'achète une voiture." Une voiture qui coûte dans les 10'000 CHF. "C'est moi qui achète, c'est pas le club. Parce que je sais que tu es bon." (...) Donc je suis allé, j'ai trouvé une voiture, une Renault Mégane décapotable, bien. Et il a payé pour moi. »*³⁸⁷

Tous les joueurs ne tirent pas forcément profit de la relation paternaliste entretenue avec un président. A la suite de sa première expérience en Suisse, Jérémie va être marqué par deux rencontres, dont les récits mettent en avant l'ambiguïté des liens entre joueurs et dirigeants. Jérémie évoque en particulier les liens quasi familiaux qu'il entretient avec deux dirigeants de clubs helvétiques. La première relation est celle qui lie Jérémie au président du FC Thoun³⁸⁸, un club de première division helvétique que le joueur rejoint suite à la faillite de son club précédent : *« Je me sentais bien, je me sentais super bien. Le président aussi. Aussi qu'à l'époque j'étais comme son fils. (...) C'était un confident pour moi, un père pour moi. (...) Il me fait des avances sur le salaire comme ça, CHF 2000.- - CHF 3000.-. Il n'y avait pas de problème. C'était une relation père-fils. »*³⁸⁹ Pourtant, le rapport de confiance apparent masque les ambitions d'un dirigeant désireux à tout prix conserver

³⁸⁷ Sandro, 80', 1D Suisse

³⁸⁸ Nom de club modifié

³⁸⁹ Jérémie, 80', 1D Suisse, int.

son joueur. Lorsque les bonnes performances de Jérémie en club lui valent une sélection en équipe nationale du Cameroun, le président du FC Thoune reçoit des offres de clubs étrangers intéressés par son profil. Le président évite néanmoins de mettre au courant son joueur, de peur de le voir quitter son club, court-circuitant ainsi un potentiel transfert du joueur dans un championnat de plus grande renommée. Jérémie n'apprendra que quelques années plus tard ce qui s'est passé à l'époque: « Il [le président] m'a fait une confession : "Je pouvais te laisser partir mais tu étais très important pour nous". C'est dur d'accepter sur le coup. »³⁹⁰ Jérémie estime en effet qu'il a manqué sa principale occasion de poursuivre sa carrière à l'étranger. Alors au sommet de sa carrière, il a par la suite cessé d'être sélectionné en équipe nationale.

Deux années plus tard, Jérémie perd sa place de titulaire au sein du FC Thoune. Il est alors contacté par le FC Bienne³⁹¹, néo-promu en deuxième division. Lors d'une rencontre avec l'entraîneur du club, ce dernier lui confie qu'il souhaite obtenir ses services, sans pour autant être capable de lui garantir un salaire très élevé³⁹². Avec un budget réduit, le club a des ambitions limitées et souhaite avant tout se maintenir à ce niveau de compétition. Jérémie décrit à nouveau sa rencontre avec l'entraîneur de ce club sous l'angle de liens paternels : « Il me dit "mon fils." Il était vieux, tout gris, il devait avoir au moins 60 ans. (...) Il me dit "mon fils" et tout et tout. J'ai regardé devant moi mon père qui me parlait. Mon père qui me parle "Viens m'aider." J'ai dit "OK, je vais aller vers vous. J'accepte le challenge." »³⁹³

Les deux derniers extraits qui concernent Jérémie, mettent bien en avant l'ambiguïté des liens entre joueurs et dirigeants, qui sont loin d'être uniquement caractérisés par une position autocratique des premiers sur les deuxièmes. Nous assistons ainsi souvent à une coopération dans la chaîne de distribution de la valeur, dans laquelle les rôles et les objectifs ne sont pas toujours très clairs et explicites, et où chacun essaie de tirer un profit. Si, dans le premier extrait, le président du FC Thoune refuse d'informer Jérémie au sujet de l'intérêt d'un club étranger, il n'aurait sans doute pas hésité à négocier un transfert du joueur si l'offre avait été plus conséquente. Les clubs peuvent ainsi aussi avoir un intérêt à faire monter la valeur d'un joueur, afin de maximiser les revenus liés à un transfert.

Recruté par la même structure de formation camerounaise que Jérémie, Sandro doit lui aussi faire face à la mainmise de son directeur. Quelques temps après être arrivé en Europe, par l'entremise de contacts entre un club européen et l'académie, Sandro est contacté par un agent italien qui lui

³⁹⁰ Jérémie, 80', 1D Suisse, int.

³⁹¹ Nom de club modifié

³⁹² Jérémie évoque le chiffre de CHF 4500.- par mois, ce qui en Suisse correspond à un salaire d'un agent de sécurité.

³⁹³ Jérémie, 80', 1D Suisse, int.

propose un contrat avec un club de première division italienne. Etant encore sous contrat avec l'académie, il hésite. Mais il finit par refuser la proposition pourtant alléchante, préférant faire allégeance à Philippe, directeur du centre de formation camerounais : « *Je lui ai dit [à l'agent italien] "non c'est pas possible, Philippe, il a fait beaucoup de choses pour moi. Je peux pas partir comme ça. Il m'a gardé pendant deux ans. Il m'a gardé bien. Il me donnait l'argent pour manger,..."* »³⁹⁴ La nature des liens noués avec le temps entre Sandro et le directeur de l'académie semble contribuer à ce sentiment d'être « pris au piège ». S'il refuse de signer un contrat avec cet agent italien, ce n'est pas tant parce qu'il est contraint de le faire mais parce qu'il se sent redevable vis-à-vis du directeur de l'académie.

Les agents de joueurs sont également des acteurs importants dans ce processus de dépendance. De nombreux joueurs nous ont fait le récit d'expériences douloureuses avec des managers durant leur carrière en Europe, telles que des abandons, des mensonges à répétition ou des sommes d'argent détournées. Cette problématique mériterait bien évidemment un grand développement. Voici un exemple qui illustre bien le processus de subordination des joueurs : question épineuse, les joueurs ont généralement droit aux primes à la signature mais elle leur sont parfois cachées. C'est ce qui est arrivé à Brice lorsqu'il arrive en Turquie depuis le Cameroun : « *Les deux [agents responsables de son transferts] se sont partagés l'argent. J'ai su six mois après, quand je parlais turc.* »³⁹⁵ Malgré cela, Brice avoue ne pas en vouloir aux protagonistes, en partie parce qu'il estime que cette pratique correspond à la norme en vigueur dans le milieu : « *Je leur en veux pas. Si j'avais su au début, peut-être que je leur en aurait un peu voulu, parce qu'ils auraient pu me dire. Parce que beaucoup d'agents ne disent pas ça aux joueurs qui viennent d'Afrique. Ils sont peu qui disent que "oui, il y a un contrat, il y aura une prime de signature de 10'000 euros" par exemple, ou 20'000 euros.* »³⁹⁶ Si Brice ne se sent aujourd'hui pas révolté face à cette situation, c'est sans doute aussi parce qu'il pense faire partie d'une minorité d'élus parmi une multitude de prétendants : « *Je leur en voulais pas parce que je me suis dit "ok, ils m'ont quand même permis de vivre bien. J'ai un contrat." A l'époque je touchais dans les 5'000, 6'000, 8'000 dollars. C'était beaucoup pour moi, alors qu'au Cameroun, j'avais même pas 1000 dollars par mois donc...* »³⁹⁷ Partageant l'impression de faire déjà partie d'une catégorie de privilégiés, ces footballeurs jouent le jeu des agents, dès lors que la proposition leur garantit une importante ascension sociale.

Le désir des agents et des dirigeants sportifs pour les joueurs, auquel nous avons fait référence dans le premier paragraphe de cette section, est ainsi complété par une forme de contrôle sur leur

³⁹⁴ Sandro, 80', 1D Suisse

³⁹⁵ Brice, 70', 1D Turquie, int.

³⁹⁶ Ibid.

³⁹⁷ Ibid.

destin. Ainsi, la conversion, telle qu'elle est vécue par Jérémie, Sandro et Brice, mêle partage financier et d'interdépendance affective entre patrons de clubs et joueurs, ce qui souligne une fois de plus, le caractère collectif des carrières.

« *Souffrir en silence* »³⁹⁸

Eviter les blessures est une condition essentielle pour atteindre le haut niveau et prolonger sa carrière le plus longtemps possible. En effet, si d'autres professions nécessitent également une bonne condition physique, la blessure d'un footballeur peut mettre en péril sa carrière, étant donné la durée raccourcie de cette dernière et l'environnement hautement compétitif dans lequel les joueurs évoluent. Le corps d'un athlète est son principal outil de travail, et le moindre détail a de l'importance. Ce qui le rend d'autant plus fragile. Dès lors, les blessures sont très souvent au centre des discussions entre joueurs car redoutées par dessus tout. Au mieux, elles peuvent remettre en question la participation à un match de championnat, au pire, elles auront comme conséquence une fin de carrière abrupte et prématurée.

Justin a ainsi vu se refermer l'accès à l'équipe nationale juste avant une Coupe du monde, suite à une blessure à un genou qu'il n'a pas réussi à soigner à temps. Au-delà de sa grande déception, il a véritablement l'impression d'être exclu d'un groupe auquel il semblait appartenir : « *J'avais eu, n'est-ce pas, cette chance, la Coupe du monde, que j'ai perdue. J'avais eu une très grande opportunité de pouvoir aller plus... Enfin, atteindre un niveau quoi. Parce que sur toute cette génération, Eto'o, Djemba Djemba, Ngom, qui a joué beaucoup en Espagne aussi, c'était la même génération. Bon, je suis... J'étais le seul qui n'a pas pu accéder à un haut niveau quoi. Tu vois ?* »³⁹⁹

Cet exemple montre à quel point le processus d'élection, particulièrement fort lorsqu'il s'agit d'accéder à l'équipe nationale, agit également comme un processus d'exclusion à l'égard des joueurs qui ne sont pas retenus. A partir des exemples de Simon, Ernest ou Julien, analysés dans le chapitre précédent, nous avons vu qu'une non-sélection peut contribuer à renforcer la vocation, en créant des attentes supplémentaires. Néanmoins, dans le cas de Justin, les blessures à répétition vont le contraindre à mettre un terme à sa carrière : « *Même genou, trois blessures, donc j'ai dit : "Bon, je vais arrêter ma carrière." Bon, c'était vraiment très dur, très très très dur.* »⁴⁰⁰

Etant donné le degré de compétition extrême au sein du marché du football et les difficultés d'accéder au haut niveau, de nombreux joueurs épuisent leur capital physique n'hésitant parfois pas à jouer blessés. Ainsi, c'est en participant à un match malgré une blessure au genou que

³⁹⁸ Le titre de ce point s'inspire d'une section de l'ouvrage de Roderick (2006) intitulée « Suffering in silence ? Players' experience of injury » (78 - 82)

³⁹⁹ Justin, 70', 1D Espagne, int.

⁴⁰⁰ Ibid.

Siméon a réussi à obtenir un contrat avec un club algérien. Il nous fait le récit d'un match qui a eu de l'importance dans son parcours de footballeur, match durant lequel il s'est efforcé de jouer blessé pour faire bonne impression. Alors qu'il est en test avec un club de première division algérienne, il se blesse à l'entraînement. Souhaitant néanmoins faire partie du cadre de l'équipe lors du dernier camp d'entraînement en Tunisie avant le début du championnat, il décide de jouer un dernier match amical malgré sa blessure :

J'ai dû user de forces surnaturelles pour jouer le dernier match amical qui déterminait le départ à la mise au vert en Tunisie, parce qu'il y avait encore un autre Camerounais, qui était ancien joueur professionnel au même poste. Il fallait que j'use... On m'a fait des strapping⁴⁰¹ et tout. J'ai pris des anti-inflammatoires, j'ai oublié la douleur mais ça battait comme s'il y avait du pus dedans, au repos. Et à la mi-temps, le coach... Je sais pas s'il a compris, j'ai donné tout ce que j'avais à donner. Il a vu mon caractère de battant : "Le type-ci, il s'est fait mal, il a joué même avec le strapping, il peut jouer comme ça⁴⁰² !" A la mi-temps, si on me disait de rentrer encore, je pense que je n'aurais plus pu marcher. C'est comme ça que le coach décide qu'on me signe.⁴⁰³

Cet épisode va néanmoins coûter cher au joueur puisqu'il ne va jamais véritablement réussir à guérir par la suite. Malgré une tentative de relancer sa carrière au Vietnam, celle-ci va progressivement se transformer en un parcours de migrant ordinaire, en quête d'une stabilité économique, comme nous le verrons dans le dernier chapitre.

Jouer sous la douleur correspond à l'attitude attendue de la part d'un joueur professionnel : être un dur au mal. Mettre en avant sa capacité de jouer blessé est ainsi une manière d'acquérir une forme de capital symbolique, en mettant en péril son capital physique. Lors de notre entretien avec Timothé, nous avons pu nous rendre compte de l'importance de souligner la négation de la douleur. Il est intéressant d'observer que lorsque nous demandons à cet ancien joueur international de s'exprimer au sujet d'éventuelles blessures, il commence par en nier l'importance, ce malgré le nombre conséquent de compétitions auxquelles il prenait part :

Bon blessure... pas vraiment, c'était rare. Je jouais par exemple tout un championnat de 30 matchs, plus les matchs de coupe du Cameroun, les matchs en sélection et les matchs de coupe d'Afrique, des clubs champions. Et puis à l'époque c'était la coupe des coupes. Avec Tonnerre, j'ai fait une coupe des coupes, avec le Diamant j'ai fait la coupe des clubs Champions, donc je n'avais vraiment pas de blessures mais j'avais des douleurs quand même de temps en temps que... ce sont des coups que je prenais il fallait bien se débrouiller. Ce n'était pas le problème du club.⁴⁰⁴

⁴⁰¹ Bandages qui contribuent à atténuer la douleur durant l'effort

⁴⁰² L'expression « comme ça », mise à la fin de cette phrase, se prononce en accentuant la dernière syllabe, ce qui permet de mettre de l'emphase. Dans ce cas précis, l'entraîneur se rend compte que même avec un strapping, le joueur peut tenir sa place sur le terrain.

⁴⁰³ Siméon, 80', D1 Algérie

⁴⁰⁴ Timothé, 60', 1D Afrique du Sud, int.

Désirant ensuite changer de sujet, nous n'avons pas le temps d'arriver au bout de notre question avant que Timothé ne nous interrompe. Il souhaite en effet revenir sur la question des blessures. Dans l'extrait d'entretien ci-dessous, il nous parle alors de palpitations ressenties lors d'un match, puis de blessures parfois plus conséquentes et à répétitions. Enfin, il insiste aussi, et peut-être surtout, sur sa capacité de faire fi de la douleur et des recommandations du corps médical :

JB : Et puis donc là, on va arriver un petit peu à...

Timothé: Je voudrais quand même souligner quelque chose, C'est vrai qu'en 89⁴⁰⁵, quand nous sommes allés aux interpoules pour remonter en première division, j'avais eu un malaise. Donc j'avais des palpitations et justement on m'a fait un test. C'était un médecin qui venait de l'Europe qui avait demandé que j'arrête de jouer au foot.

Ah en 86 ?

En 89. Donc j'avais demandé au médecin si je pouvais prendre le risque de jouer, que moi je me sentais bien et que moi je pouvais jouer.

Donc t'as refusé même d'écouter les conseils du médecin ?

Ouais et je... Il a dit qu'il ne s'engageait pas, que si je m'engage je dois faire une décharge. Donc j'ai fait la décharge, je suis allé aux interpoules. Ca s'est bien passé, nous sommes montés, Dieu merci. (...) Et après ça, nous sommes allés avec le Dragon⁴⁰⁶ en Coupe d'Afrique à Lomé⁴⁰⁷. J'ai eu deux fractures de la mâchoire.

Ah oui, quand même...

Ouais c'était à la treizième minute du début du match et j'ai joué avec ça pendant tout le match.

Tout le match, deux fractures ?

Ouais, sans savoir justement. (...) Et en 91⁴⁰⁸, quand nous sommes arrivés en France, nous sommes allés à... à Saint Etienne. Donc le docteur... je crois que c'était Dr xxx qui avait découvert que j'avais une cheville avec un vide à l'intérieur et qu'il fallait que je me fasse opérer parce j'avais pris justement des coups et puis après j'ai continué à forcer avec. (...) Il avait demandé qu'on me fasse opérer. J'ai dit « non » parce que je voulais aller en Coupe d'Afrique et je pouvais encore courir derrière... Donc j'ai traîné des bobos comme ça par exemple pendant une longue carrière.⁴⁰⁹

Goffman nous montre bien à quel point « l'individu en situation sociale est exposé au jugement des autres, qui évaluent en lui les qualités primordiales et la force de caractère » (Goffman, 1974, 193). Dans l'extrait qui précède, Timothé souhaite nous faire part de sa capacité à surmonter la douleur. Il estime que « souffrir en silence » est nécessaire pour conserver sa place en équipe nationale. Le

⁴⁰⁵ Date modifiée

⁴⁰⁶ Nom de club modifié

⁴⁰⁷ Pays modifié

⁴⁰⁸ Date modifiée

⁴⁰⁹ Timothé, 60', 1D Afrique du Sud, int.

besoin de se confier à ce sujet répond certainement aussi à un besoin de partager un vécu douloureux, voire à une volonté d'héroïsation de sa carrière, observée également par Roderick (2006) : « Pour certains footballeurs professionnels, leur propension à jouer blessés ajoute de la valeur à leur capital symbolique (Bourdieu et Wacquant, 1992), via la création d'un soi courageux et héroïque en « action » (Goffman, 1974). Comme les danseurs, les footballeurs peuvent conserver un capital symbolique longtemps après le déclin de leurs capacités physiques. » (Roderick, 2006, 82)⁴¹⁰.

Enfin, les clubs, pourtant responsables des soins tant que le joueur est sous contrat, ne mettent pas toujours tout en œuvre pour les aider à se soigner. Ils peuvent alors se lasser lorsque le joueur met du temps avant de se remettre physiquement. Adam nous explique comment il vit cette période douloureuse de sa carrière :

J'ai pris plus de temps pour être soigné. Le physio ne me suivait plus tout le temps, j'avais des douleurs. Au début ça allait bien parce j'avais quelqu'un qui s'occupait, qui me corrigeait la marche, qui corrigeait la course. Mais quand il l'a chassé, il pouvait plus tout faire. Tu vois il était le seul à entraîner, il pouvait pas s'occuper de l'équipe et des blessés. Ça fait que les blessés ils étaient un peu abandonnés à eux-mêmes. Et puis la motivation commençait aussi un peu à... On t'encourage pas à revenir.⁴¹¹

Clubs et agents peuvent également se renvoyer la responsabilité de la prise en charge des soins du joueur, afin d'éviter des frais. C'est ce qui s'est passé dans le cas de Tom :

Je me suis blessé, en Roumanie. J'ai eu une déchirure des ligaments, voilà. (...) Il fallait m'envoyer en Pologne ou en Italie. Ils [les dirigeants du club] ont commencé à dire que « Bon voilà, on n'a pas l'argent, ça va attendre un peu ». (...) Bon l'opération et la rééducation, ça coûtait 10 000 \$ à l'époque. Le club dit : « On n'a pas assez de moyens mais on va voir. » Je dis au manager que « mais qu'est-ce qu'on fait ? » Il me dit que « mais attends, je suis en train de négocier avec le club, tu n'as qu'à donner l'argent et après ils vont te rembourser ». Je lui dis : « Tu n'as qu'à me donner de l'argent et après ils vont te rembourser. » Il a perdu du temps, il a perdu du temps. Et tu sais que pour une blessure de ligament, il faut faire très rapidement. Et il ne l'a pas fait et voilà.⁴¹²

La carrière des joueurs ne dépassant généralement pas une dizaine d'années, voire une quinzaine pour les plus chanceux et les plus résistants, on peut comprendre l'inquiétude de Tom. Il trouvera finalement un soutien financier auprès d'un footballeur camerounais ayant grandi dans le même quartier. Malgré cela, sa carrière n'a jamais repris depuis, ce qu'il exprime non sans regrets : « Bon voilà comment ma carrière, je l'ai arrêtée comme ça, sans... c'est un peu ça. C'est pourquoi, je... le

⁴¹⁰ La traduction a été faite par nos soins, à partir de la version originale ci-après : « For some professional footballers, their preparedness to play hurt adds value to their symbolic capital (Bourdieu and Wacquant 1992), for they have established courageous and heroic selves through 'action' (Goffman, 1974). Like dancers, footballers may retain symbolic capital well after their physical capacities have declined. » (Roderick, 2014, 82)

⁴¹¹ Adam, 80', 1D Suisse

⁴¹² Tom, 80', 1D Roumanie

*manager, je lui en veux. Bon, maintenant c'est passé, je suis passé à autre chose mais je lui en veux jusqu'aujourd'hui. »*⁴¹³

Une prédominance de trajectoires de type « descendante »

La fragilité du capital sportif se mesure également à la nécessité d'être performant en tout temps, dans un contexte professionnel marqué par une concurrence extrême, ce qui peut facilement provoquer la perte d'une place de titulaire au sein de l'équipe ou le non-renouvellement d'un contrat. Une des manières d'observer la baisse des performances est de recourir au type de trajectoire des joueurs, respectivement ascendantes et descendantes, en fonction d'une augmentation ou d'une réduction de la valeur ajoutée suite au transfert (Poli, 2008). Ce point est basé sur une comparaison entre les entretiens réalisés dans le cadre de cette étude et ceux effectués lors d'une enquête auprès de footballeurs camerounais évoluant alors en Suisse par Raffaele Poli (Poli, 2004). Nous avons suivi le parcours professionnel de ces huit joueurs et nous nous sommes entretenus avec certains d'entre eux, près de dix années plus tard. Nous sommes ainsi en mesure de suivre l'évolution des trajectoires de ces joueurs et de comparer les désirs de carrière avec les parcours effectivement réalisés.

Dans le cadre de son travail, Poli remarque que la majorité des joueurs interrogés (six sur huit) ont pour objectif de quitter la Suisse dans un futur proche pour rejoindre un championnat européen de plus grande importance. Ils sont alors guidés par deux intérêts: un salaire plus important et l'obtention d'une plus grande reconnaissance au Cameroun, notamment pour augmenter leurs chances d'intégrer l'équipe nationale (Poli, 2004). Si cinq sur les huit joueurs rencontrés par Poli en 2003 ont certes évolué à l'étranger à la suite de leur passage en Suisse, seuls deux ont rejoint un club issu d'un des cinq grands championnats européens⁴¹⁴. La suite de la carrière des six autres joueurs est plutôt de type « descendante », comme la majorité des footballeurs africains qui arrivent en Europe⁴¹⁵.

Alors âgé de 23 ans au moment de l'entretien avec Poli, Sandro a pour objectif de rejoindre à tout prix le championnat français, où il a bon espoir d'augmenter sa visibilité afin de se faire repérer pour jouer en équipe nationale :

Pour moi, aujourd'hui, plus que jamais c'est d'aller hors de la Suisse. J'aimerais beaucoup rentrer en France. (...) C'est depuis que je suis tout petit que j'ai envie de jouer au plus haut niveau en France. Parce qu'on avait des joueurs professionnels qui jouaient en France et quand tu arrives à jouer en France c'est que tu as réussi. (...) C'est

⁴¹³ Ibid.

⁴¹⁴ Allemagne, France, Angleterre, Espagne et Italie.

⁴¹⁵ D'après Poli, 58% des joueurs d'origine africaine ont une carrière de type « descendante », tandis que seuls 14.8% améliorent leur position occupée lors de la période initiale de leur carrière à l'étranger (2008).

*la quatrième saison que je joue professionnel en Suisse mais au Cameroun il n'y a pas beaucoup de gens qui me connaissent, il y en a mais pas beaucoup, par contre quand on joue en France c'est plus facile surtout si on joue en première division.*⁴¹⁶

Retracer le parcours de Sandro dans les années qui suivent cet entretien réalisé en 2003, nous permet de remarquer que ce dernier n'a pas réalisé son objectif. Au contraire, son parcours peut être considéré comme un idéaltype de carrière descendante. Tout d'abord, Sandro évolue encore deux années en première division helvétique, jusqu'en 2005. Il rejoint ensuite le championnat français, mais sans pour autant réussir à s'imposer au haut niveau. Il signe premièrement dans un club de troisième division, où il se blesse après six mois plus tard. Puis il tente sa chance en Tunisie avant de revenir en France, déçu par le niveau du championnat local. Les contrats qu'il signe sont de courte durée et son salaire est de plus en plus bas, jusqu'à ce qu'il signe en 2011 quelques mois avant notre entretien, dans un club de CFA 2 (cinquième division française). Dans ce nouveau club, il reçoit un salaire de 1000 euros par mois⁴¹⁷ pour jouer et entraîner une équipe de juniors en parallèle.

5.1.3. S'éloigner d'une vision « enchantée » de la carrière sportive

Dans les deux premiers paragraphes de ce travail, nous avons vu que les joueurs sont très souvent limités dans leur capacité d'agir, que cela soit à travers un processus d'élection par les agents et les dirigeants ou de subordination à ces derniers. Ce constat semble faire écho aux observations de Sorignet (2004). Dans le cadre de travaux sur des danseurs contemporains, l'auteur montre que la vocation, dans un contexte de précarité de l'emploi et de fortes pressions sur le corps, peut certes « s'éteindre » mais elle ne vient pas pour autant remettre en cause « la pureté originelle de la vocation » (Sorignet, 2004, 123).

Ce constat est néanmoins contredit par d'autres travaux sur le sport d'élite, qui montrent que les athlètes sont également capables de prendre de la distance par rapport à leur engagement, notamment sur le plan identitaire. Robidoux (2001) fait ainsi allusion aux joueurs de hockey sur glace évoluant en Ligue Nationale Américaine, dont la passivité face à leur subordination ne serait qu'apparente. Se concentrer sur l'aspect ludique de leur sport est leur manière de résister aux nombreuses pressions placés sur leurs épaules en terme de charge de travail. Dans une étude sur des footballeurs professionnels anglais, Roderick observe un phénomène qui va un peu plus loin. Selon l'auteur, des formes de désenchantement par rapport au rêve initial de devenir un joueur professionnel peuvent être liées à la difficile maîtrise du capital sportif. Ce dernier engendre un

⁴¹⁶ Sandro, 80', 1D Suisse (entretien réalisé en 2003 par Raffaele Poli dans le cadre d'un projet sur les migrations de footballeurs camerounais en Europe (Poli, 2004)

⁴¹⁷ Somme qui est largement en-dessous du salaire minimum (SMIC) estimé à 1400 euros en 2012.

phénomène de distanciation par rapport à la vocation initiale, ou une « dés-identification » des athlètes par rapport à la culture footballistique (Roderick, 2013). L'auteur évoque notamment une attitude « cynique » des footballeurs qui accompagne leur engagement dans la carrière, qui serait utilisé comme forme de résistance face aux différentes formes de contrôle autoritaires et normatives exercées par les dirigeants. Cette phase n'implique pas systématiquement l'arrêt de la carrière mais une approche plus distante des normes en vigueur dans le milieu. Dès lors, le métier de footballeur cesse de se vivre comme une occupation vocationnelle, pour ressembler davantage à une occupation utilitaire.

Nos observations semblent aller dans la direction de la dés-identification dont parle Roderick, ce qui vient souligner une certaine capacité d'agir de la part des footballeurs, dans le cas de situations difficiles. En effet, sous certaines conditions, cette dés-identification peut prendre l'allure d'une pratique du football éloignée de la passion manifestée lors de l'entrée dans la carrière. Jouer au football peut ainsi être mis au profit d'une quête de stabilité administrative en France, quitte à faire passer au second rang ses ambitions sportives.

Malgré les nombreuses étapes, parfois douloureuses, à travers lesquelles passent Gilbert, Siméon ou Jules, dont il sera question ci-dessous, il nous semble important de préciser que ces derniers ne se considèrent pas forcément comme des victimes d'un système ou d'agents véreux. Au contraire, ils se décrivent comme des aventuriers (Oumar Ba et Choplin, 2005 ; Bredeloup, 2008, 2014 ; De Latour, 2010)⁴¹⁸ en quête d'ailleurs : « Pour les jeunes talents, c'est "l'ailleurs" qui permet de sortir du lot, c'est "l'ailleurs" qui orne d'un nimbe une carrière de footballeur. Tous les grands référents sont "ailleurs" (De Latour, 2010, 72).

Jouer pour obtenir ses papiers

Une blessure, une non-sélection ou simplement le temps qui passe peut remettre en question une carrière et provoquer une prise de distance avec un univers sportif qui cesse de nourrir ses espoirs d'ascension sociale. L'engagement peut dès lors s'éloigner de sa forme vocationnelle initiale, pour se rapprocher d'autres objectifs d'ordres plus matériels. Dans le cas des joueurs migrants, poursuivre sa carrière de footballeur peut ainsi avoir pour objectif principal la régularisation de son statut administratif, comme le montrent les exemples de Sandro, Jérémie et Gilbert.

⁴¹⁸ Dans un premier temps utilisé comme catégorie *etic* qui désigne l'émigration, en référence notamment aux travaux d'Amselle (1987), le terme « aventure » est de plus en plus utilisé comme catégorie *emic*, soit « convoqué par un nombre croissant de migrants sur les routes africaines » (Bredeloup, 2014, 10). L'aventure est à considérer sous l'angle du projet individuel, qui n'est pas forcément encadré par la communauté (Timera, 2009), ou du moins qui ne donne pas le sentiment de l'être, et où la notion de risque prend une place importante (Bredeloup, 2008).

A 32 ans, Sandro continue à jouer, même s'il n'a plus de grands objectifs sportifs. Ce qui le préoccupe par-dessus tout, c'est sa situation administrative. Le joueur vit en France, dans la région de Rouen, tandis que sa femme et sa fille sont au Cameroun. Au bénéfice d'un permis de séjour temporaire, il ne peut se rendre dans son pays sans prendre le risque de se voir interdire un retour en France. Ce qui lui importe aujourd'hui est donc de faire une bonne saison, afin que son contrat soit renouvelé, ce qui lui permettrait de régulariser sa situation : *« Cette année c'est capital, c'est pour ça qu'il faut faire une bonne saison pour avoir un contrat. Parce que si j'ai un contrat, j'aurais la carte de résident permanent, pour rester en France. »*⁴¹⁹

Jérémy nous explique de quelle manière il prend conscience que sa carrière est derrière lui, et qu'il est temps de se fixer d'autres objectifs. Après sept saisons passées au sein de deux clubs de première division helvétique, il réalise qu'il doit faire un trait sur certains de ses objectifs initiaux : *« Alors quand j'ai passé ce cap des 25 ans, je me suis dit, "il faut être prévoyant, est-ce que ça vaut la peine de mettre encore mon sac au dos pour aller encore me chercher ailleurs encore en Turquie, ici et là ? Et peut-être que si je ne réussis pas, je retomberai au Cameroun, dans la précarité". Mon choix était "je suis là, je m'intègre, je vais m'intégrer en Suisse". Ça fait cinq ans passés donc il fallait être réaliste. »*⁴²⁰ Jérémy a désormais un autre objectif en tête, qui n'est plus tant d'ordre sportif mais administratif : *« Je me bats pour les dix années, pour avoir le permis C, parce que normalement c'est ce qui se passait. Je disais : "OK j'ai le niveau de la Super League, j'ai le niveau aussi de la Challenge League mais j'essaie de traîner par-là, jusqu'à la dixième année, où 33 ans, si la santé me permet, pour faire une reconversion". C'est comme ça que j'essaie de jouer. »*⁴²¹ L'utilisation du terme « traîner » montre bien le faible intérêt que l'ancien joueur porte à ce moment de sa carrière pour le championnat suisse de seconde division, qui ne correspond pas au niveau qu'il espérait atteindre plus jeune⁴²².

Le joueur évoque deux raisons pour justifier son choix de mettre un trait sur un départ à l'étranger, qui pourrait pourtant relancer sa carrière, préférant accepter un contrat avec un club helvétique de niveau inférieur. Le premier est d'ordre sportif. Victime de réguliers pépins de santé, il ne se sent plus en mesure d'assumer l'importante charge de travail qu'implique une carrière de haut niveau. Deuxièmement, accepter un contrat avec un club de deuxième division est lié à son statut administratif en Suisse. Jérémy se retrouve en situation irrégulière lorsque son contrat n'est pas reconduit. Cinq mois après son renvoi, il est toujours sans contrat et donc en situation de faiblesse

⁴¹⁹ Sandro, 80', 1D Suisse

⁴²⁰ Jérémy, 80', 1D Suisse, int.

⁴²¹ Jérémy, 80', 1D Suisse, int.

⁴²² Dans un entretien accordé à Raffaele Poli (Poli, 2004), Jérémy évoquait à l'auteur son désir de rejoindre un club étranger, afin de gagner en visibilité, espérant ainsi être sélectionné en équipe nationale.

vis à vis du club de division inférieure qui lui fait une proposition. En l'absence d'autres opportunités professionnelles, l'offre de ce club de deuxième division peut ainsi être perçue comme une manière de rester en Europe sans risquer un renvoi au Cameroun. Des paramètres extra-sportifs commencent dès lors à entrer en considération dans ses choix de carrière.

Arrêtons-nous désormais un peu plus en détail sur le cas de Gilbert, que nous avons rencontré à plusieurs reprises. Il amorce son processus de dé-conversion relativement tôt durant sa carrière. Les quelques expériences infructueuses en Allemagne⁴²³ vont progressivement le rediriger vers d'autres objectifs moins sportifs. A peine quelques jours après cette mésaventure, la validité de son permis de séjour en Europe expire. Il se met alors sérieusement à penser à un éventuel retour au Cameroun, jusqu'à ce qu'il rencontre un ami d'enfance, arrivé en Allemagne peu avant lui. Ce dernier le convainc de rester sur place : *« Il me dit "ok gars il est hors de question que tu rentres au Cameroun, j'ai un studio, un petit studio, on va rester là, on va essayer de trouver une solution". Donc c'est comme ça que je reste chez lui. »*⁴²⁴ A partir de cette rencontre, le parcours de Gilbert va de plus en plus ressembler à celui d'un aventurier, bien décidé à rester coûte que coûte en Europe. Après quelques nouvelles vaines tentatives de trouver un club, il s'engage dans divers petits boulots, sous une autre identité : *« Des déménagements par exemple, j'ai fait... On appelle ça "Umzug". J'étais devenu un spécialiste en quelques mois puisqu'il fallait vivre. J'utilisais les papiers d'un copain à moi que j'ai retrouvé aussi là-bas, un copain d'école aussi qui était étudiant, qui était dans la même ville. »*⁴²⁵ En s'insérant progressivement dans un réseau camerounais, il bénéficie de l'entraide d'un étudiant, qui va le soutenir dans ses démarches : *« Il m'a fait une carte, une carte de circulation pour les... Je pouvais prendre le bus, le métro gratuitement. Donc il m'a trafiqué une carte. J'ai mis ma photo et voilà. Donc quand les contrôleurs entraient dans le truc "Ausweis, tickets", on me demandait le ticket et je montrais le truc, et puis ça passait. J'ai fait ça pendant... jusqu'au mois de décembre 2001. »*⁴²⁶

Les démarches engagées par Gilbert peuvent être interprétées comme une forme d' « économie morale ». Celle-ci se justifie par deux logiques, permettant également de faire la lumière sur les pratiques de corruption en Afrique, décrites par Olivier de Sardan (1996). Le premier est un devoir d'entraide de réseau légitime, de la part de cet ami, qui accepte de faire des photocopies de son abonnement de transport. Le deuxième est un devoir de redistribution de la part de Gilbert envers ses proches. Ce dernier est conscient que ses actions sont illégales, mais si elles aboutissent à une stabilisation en Europe, elles lui permettront de répondre aux attentes de ses proches.

⁴²³ Voir paragraphe 5.1.2 : « Une élection « sous contrôle » des dirigeants et des agents »

⁴²⁴ Gilbert, 70', 4D France

⁴²⁵ Ibid.

⁴²⁶ Ibid.

Il s'éloigne alors d'une pratique vocationnelle du football, ayant pour nouvel objectif la régularisation de sa situation administrative. Néanmoins, la route qui lui permet d'y parvenir est longue et précaire. La gestion de son capital physique, qu'il parviendra à échanger contre un emploi s'avérera une des clés de son succès.

Lorsqu'il arrive en France en 2002, à la suite de son expérience douloureuse en Allemagne, Gilbert se retrouve en situation irrégulière, sans papiers valables. Durant près de trois années, il va vivre dans la crainte d'un renvoi à la frontière. Il continue à jouer au football dans des clubs de la région parisienne, qui parfois lui octroient une licence de jeu, passant outre la législation. C'est le cas d'un club qui évolue en Promotion d'Honneur (9^e division française) en banlieue parisienne, qu'il rejoint à la suite à un contact effectué lors d'une partie de football amicale en compagnie d'autres joueurs africains à la Courneuve. Lors de son premier entraînement, Gilbert se rend néanmoins compte que le niveau de jeu est largement en-dessous du sien :

Je m'entraîne et je dis : « C'est pas possible, c'est quoi ce truc ? Dans quel truc je me suis fourré ? » C'est des mecs... La PH⁴²⁷... bon c'est vrai que, voilà, par rapport au niveau que j'avais, je me suis dit, je suis en train de perdre mon temps. Les mecs... Déjà franchement, entre la PH et moi, qui venait d'Allemagne, et qui venait tout fraîchement du Cameroun, avec le niveau que j'avais, je dis : « C'est pas possible. » Je faisais... Voilà, j'allais à 2000 à l'heure par rapport aux autres.⁴²⁸

Malgré cela, son objectif est clair : il souhaite rester en France. Si un retour au Cameroun était peut-être encore envisageable quelques mois après son arrivée en Allemagne, une fois sur sol français, la situation a changé: « En ce moment, il n'était plus question de rentrer au Cameroun. C'était fini. Je ne pensais plus au Cameroun. Ouais quand j'ai commencé à jouer à Malakoff, je me suis dit... J'ai aussi pensé à la famille. Je me suis dit "si rentrer au Cameroun, alors que la famille aujourd'hui compte sur moi, c'est vrai que voilà ça sera un échec quelque part". Même si en Allemagne je n'avais pas cette idée, moi je pensais à moi déjà avant. »⁴²⁹ Telle une corrélation positive, plus le temps passé loin de la famille avance, plus la pression mise sur ses épaules semble s'accroître, et rendre un retour au Cameroun impossible. Le temps semble ainsi représenter un facteur alourdissant la dette contractée envers sa famille lors par son départ en Europe. Le retour sur investissement, qui se fait certainement de plus en plus attendre, rend dès lors un retour au Cameroun, sans avoir pu jouer son rôle de migrant, difficilement envisageable. Dès lors, il s'agit de tout faire pour régulariser sa situation administrative en France, d'autant plus qu'il vit très mal le

⁴²⁷ Promotion d'honneur (huitième niveau de jeu en France)

⁴²⁸ Gilbert, 70', 4D France

⁴²⁹ Ibid.

fait d'être en situation irrégulière, craignant les contrôles policiers: « *J'étais pas libéré, j'étais... J'avais l'impression d'être en prison tout le temps.* »⁴³⁰

Dans les mois qui suivent, le capital sportif de Gilbert va lui rendre service puisque plusieurs clubs vont essayer de le recruter, en lui promettant d'essayer de légaliser sa présence en France. Quelques mois après son arrivée en France, Gilbert est repéré par un club de CFA (quatrième division française). Le président s'engage alors, en vain, dans de nombreuses démarches administratives pour régulariser sa situation : « *Mon président, qui est un avocat, a fait toutes les démarches possibles pour me sortir de là, avec des recours mais ça n'a rien donné. J'ai reçu une première lettre de reconduite à la frontière, une deuxième lettre de reconduite à la frontière.* »⁴³¹ A la suite de ces menaces, Gilbert quitte la région parisienne, suivant les conseils du club : « *Et mon président m'a dit : "Tu sais quoi pars d'ici, fuis la région parisienne parce que là t'es fiché ils peuvent atterrir un de ces matins chez toi te menotter et te ramener au Cameroun."* »⁴³²

Les choses vont enfin tourner en sa faveur lorsqu'il fait la rencontre des dirigeants d'un club de CFA 2 (5^{ème} division française) en 2005, lors d'un match avec son ancienne équipe :

*A la fin du foot, ils m'ont accosté « Franchement voilà, on est en CFA 2, on a un bon projet. Est-ce que ça te dirait de venir jouer chez nous et tout ? » J'ai dit : « Ecoutez, franchement, je vais vous dire un truc : oui ça ne me gêne pas, peu importe, CFA 2, PH, DH, je m'en fous. Je veux bien jouer mais j'en ai marre d'une chose. Franchement ça fait des années, ça fait déjà des années que voilà... Je vis dans la crainte, je vis dans la peur et puis voilà, si vous pouvez me régulariser ma situation, que je puisse rentrer dans la société française en obtenant mon titre de séjour, il n'y a pas de problèmes je jouerai chez vous. »*⁴³³

Les dirigeants du club acceptent d'entrer en matière et Gilbert rejoint ce club de CFA 2. Son intégration au sein du club se passe bien puisqu'il devient rapidement un joueur clé de l'équipe. Ajouté à cela, les contacts rapprochés entre les dirigeants du club et les autorités communales vont permettre à Gilbert de rapidement bénéficier d'un important capital de sympathie, qui va lui rendre de nombreux services : « *L'adjoint au maire et le maire, ils ont appris à me connaître. Ils ont vu que j'étais quelqu'un de sérieux, quelqu'un de bien qui s'investit à fond. Donc ils ont décidé de mettre tout en œuvre pour m'obtenir les papiers.* »⁴³⁴ La bonne nouvelle ne mettra pas longtemps avant de tomber. Quelque mois après son arrivée, Gilbert reçoit un appel du maire de la commune qui souhaite lui annoncer que son permis de séjour était arrivé. Le joueur souhaite nous transmettre le sentiment de plénitude qui l'envahit à ce moment-là : « *Franchement, je ne peux pas dire ce que j'ai*

⁴³⁰ Ibid.

⁴³¹ Ibid.

⁴³² Ibid.

⁴³³ Ibid.

⁴³⁴ Ibid.

*ressenti en ce moment-là hein. J'étais sur une autre planète. J'ai marché sur des centaines de mètres pour me rendre compte, qu'effectivement, c'est vrai. Et je me rappelle même ce jour-là, ce que je ne faisais jamais (rires), j'ai vu un... des flics. Je suis passé exprès à côté. Je sais pas pourquoi. »*⁴³⁵

« Pavaner » en toute légalité devant les forces de l'ordre représente pour Gilbert une forme de revanche sur son sort, après avoir longtemps vécu dans la peur d'un renvoi forcé à la frontière. Poursuivre sa carrière de footballeur, bien qu'à un niveau largement inférieur par rapport à ses aspirations initiales, a finalement permis à Gilbert de régulariser sa situation en France, ce qui était devenu son principal objectif depuis quelques années.

⁴³⁵ Gilbert, 70', 4D France

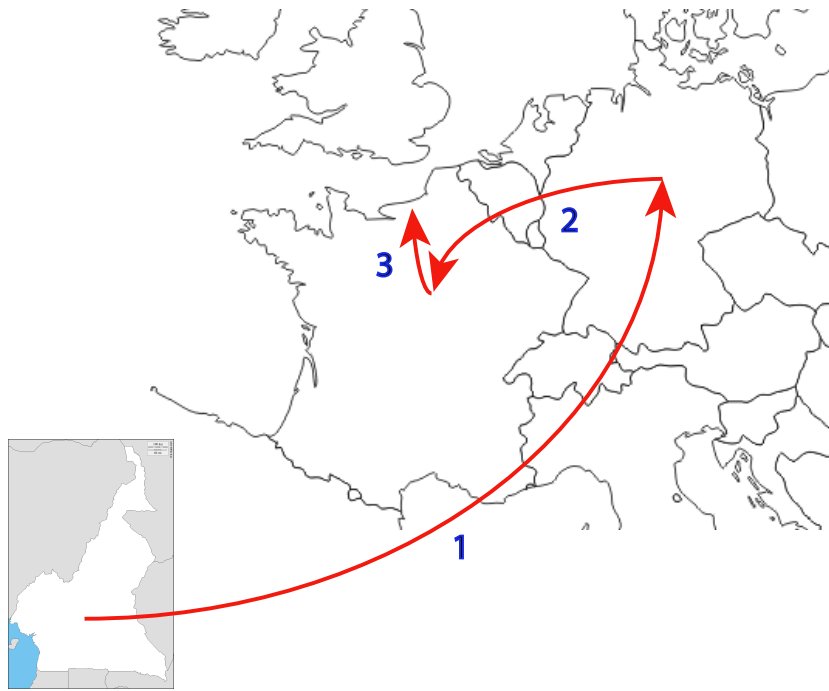


Figure 2: Parcours migratoire de Gilbert

Sandro, Jérémie et Gilbert ont un profil qui rappelle celui des « transnational settlers » décrits par Agergaard et al. (2014), ces sportifs migrants pour qui l'établissement dans un pays européen n'est certes pas un but en soi mais qui peut le devenir en cours de carrière: « (...) plusieurs joueuses ont prolongé leur contrat à plusieurs reprises et par conséquent, ont commencé à considérer la possibilité de s'établir de manière durable, dans cette situation dans un pays scandinave, par exemple après s'être rapproché du nombre d'années nécessaire avant d'obtenir la nationalité. »⁴³⁶

Précarité, prostitution et matchs truqués : le parcours de Siméon en Asie

Siméon n'a qu'un passage rapide en Europe à son actif, dans un centre de formation en France, qui n'a pas abouti à un contrat. Suite à cette tentative manquée, il ne perd pas pour autant espoir de jouer dans un championnat professionnel à l'étranger. Il cumule alors deux expériences en Algérie, entrecoupées d'un retour au Cameroun. Ses premières années dans le football professionnel sont en outre à plusieurs reprises interrompues par des blessures. Ce parcours semé d'embûches a un effet non-négligeable sur la motivation du joueur. Ainsi, lorsqu'il reçoit une proposition pour partir au Vietnam, il décide de l'accepter : « *En vérité, je voyais déjà un Bastia qui a avorté, une première aventure en Algérie qui a avorté, la deuxième aventure en Algérie qui a capoté à cause des*

⁴³⁶ En anglais dans le texte : « several players have prolonged their contracts several times and thereby come to consider settling, in this case in a Scandinavian country, for instance when having stayed almost the number of years that will give the, access to citizenship »

étrangers⁴³⁷. *J'étais dans le doute. L'âge avançait. N'importe où, je veux gagner ma vie, je veux gagner ma vie. Je sais qu'au Cameroun, ce n'est vraiment pas évident de gagner sa vie dans le football. Ok, je dis que j'étais prêt même à aller en enfer pour gagner la vie. Si on peut gagner la vie au Vietnam, j'y vais.* »⁴³⁸ Siméon est clairement dans un processus de dé-conversion, où son approche du football n'est plus idéalisée. Jouer au football doit lui permettre de gagner sa vie. Le recours au terme « enfer », montre à quel point il est prêt à faire d'importants sacrifices afin de retirer un bénéfice financier de son activité.

Le choix de partir au Vietnam ne correspond certainement pas à l'idée que Siméon se fait d'une carrière sportive au moment de commencer la sienne. Par ailleurs, le joueur est conscient qu'il ne prend pas la meilleure décision dans une optique de progression sportive. En effet, âgé de 24 ans à ce moment-là de sa carrière, Siméon a encore une certaine marge de progression, et, par conséquent, une chance de rejoindre un club d'un niveau supérieur. Cependant, ses expériences précaires en Algérie ont contribué à l'éloigner d'une approche vocationnelle du football. Il cherche désormais avant tout à jouer pour gagner sa vie.

Arrivé au Vietnam, Siméon doit faire face à de récurrents problèmes de santé, souvent blessé au genou. Dès lors il se retrouve parfois sans club, et donc sans permis de séjour, contraint de trouver d'autres alternatives pour gagner sa vie. Sans formation et avec une famille à nourrir, Siméon va s'adonner à des pratiques à la limite de ses conceptions morales voire considérées comme illégales, qui révèlent les sacrifices qu'il est en mesure de consentir pour faire face aux difficultés d'obtenir un contrat, face à un impensable retour au Cameroun qui serait perçu comme un échec.

Lorsque son club vietnamien refuse de lui renouveler son contrat pour des questions de santé, il est alors contraint de trouver un autre moyen pour financer son séjour dans le pays et sa famille restée au Cameroun, ainsi que pour rembourser les dettes accumulées avant son départ. Il décide alors de s'engager dans des échanges « économique-sexuels » (Broqua et Deschamps, 2014) avec des femmes rencontrées sur place, qu'il profite parfois de détrousser au passage : *« Je commence à chercher des relations avec des européennes, américaines, des touristes, qui m'aident financièrement. Je suis obligé de déployer mon énergie dans la sexualité, voilà. (...) C'était pratiquement une histoire de banditisme. Parce que la touriste, tu lui offres à boire, vous partez dormir et pendant qu'elle est saoule, tu ouvres son porte-monnaie, tu prends et tu pars. »*⁴³⁹

⁴³⁷ Suite à un changement de juridiction nationale réduisant le nombre de joueurs étrangers à un seul, Siméon n'est pas conservé parmi les trois joueurs étrangers présents dans son club.

⁴³⁸ Siméon, 80', D1 Algérie

⁴³⁹ Ibid.

Persévérant dans son désir de gagner sa vie en jouant au football, Siméon décide de rejoindre la Thaïlande. D'après certains bruits entendus, les conditions salariales proposées y sont certes moins avantageuses qu'au Vietnam, mais les contrats se font sur douze mois, contre sept mois au Vietnam. Néanmoins, suite à une expérience difficile en club, il sera à nouveau contraint de compléter son salaire en vendant son corps : « *Maintenant à Bangkok il faut vivre. Il faut vivre avec son sexe. (...) La Thaïlandaise raffole de l'étranger. Elle est prête à tout donner. Je sais pas si c'est le black ou quoi mais ça fait que c'est elle qui vient te donner à manger*⁴⁴⁰. *Là si tu as besoin de quelque chose, tu exposes ton problème. Voilà comment mes amis vivent là-bas. Tu exposes ton problèmes et si elle peut pas, y'en a d'autres.* »⁴⁴¹ Siméon nous expliquant que le recours à ce type d'échange économique-sexuels est une pratique commune à bien d'autres expatriés africains, footballeurs ou non, lorsqu'ils se retrouvent dans une situation de précarité financière : « *Ils sont peut-être partis pour une identité de foot. Et quand ça dépasse, ils se concentrent à titiller les clitoris. (...) C'est tout ce qu'ils peuvent faire. Beaucoup de gars entretiennent la famille ici grâce à ça. Voilà c'est comme ça que ma situation était.* »⁴⁴²

Le périple de Siméon continue puisque lors de son expérience en Thaïlande, il se voit également impliqué, un peu malgré lui, dans des paris sportifs sous l'emprise d'un réseau mafieux chinois. Au moment où il signe un contrat dans un club de première division thaïlandaise, il ne sait pourtant pas encore ce qui l'attend : « *La malchance est que la Thaïlande avait d'autres objectifs qu'on ne connaissait pas. Les partenaires étaient des Chinois et des Malaisiens, Malaisiens d'origine mais d'origine chinoise. Le Nord de la Malaisie appartient à la Chine. Et ils avaient d'autres ambitions qu'on ne connaissait pas. Ils nous obligeaient à la vente des matchs.* »⁴⁴³ Siméon nous explique alors comment se déroulent les rencontres, du discours d'avant match⁴⁴⁴ aux pressions et menaces proférées aux joueurs par les investisseurs mafieux⁴⁴⁵. Il nous confie également son sentiment amer après chaque rencontre perdue, au moment d'aller saluer les nombreux fans, ayant parfois parcouru 2000 kms pour assister à la rencontre, qui ne sont pas au courant de la supercherie⁴⁴⁶.

⁴⁴⁰ « Donner à manger » doit être interprété comme un financement dont la finalité dépasse néanmoins l'alimentation mais permet de vivre décemment.

⁴⁴¹ Siméon, 80', D1 Algérie

⁴⁴² Ibid.

⁴⁴³ Ibid.

⁴⁴⁴ « *Les dirigeants nous faisait comprendre que, c'est idiot de perdre un match et de perdre de l'argent. Mais c'est encore mieux de perdre un match et de gagner de l'argent. Si tu perds un matchs, tu perds l'argent, tu as tout perdu* » (Siméon, 80', D1 Algérie).

⁴⁴⁵ Siméon nous fait ainsi savoir à quel point « *tu ne peux pas t'en sortir* » (Siméon, 80', D1 Algérie)

⁴⁴⁶ « *Tu te rends compte que tu ne peux pas regarder ces gens en face parce que toi seul tu sais ce que tu as fait.* » (Siméon, 80', D1 Algérie)

Quelques jours plus tard, dans un cadre plus informel encore⁴⁴⁷, Siméon revient en détail sur les méthodes utilisées par le club pour organiser le trucage des rencontres, non sans humour, comme le relate la note d'observation ci-dessous :

Durant le repas, Siméon nous explique que l'équipe répétait la marche à suivre au tableau avant les rencontres, comme une simple théorie de match. Puis, pendant le match, étant un des piliers de l'équipe, les informations passaient par lui. Comme il avait souvent le genou bandé, son rôle était de trouver le bon moment pour simuler une blessure. Le soigneur arrivait alors sur le terrain puis donnait des consignes telles que « Vous devez encaisser un but dans les dix prochaines minutes ». Il était aussi important de ne pas marquer de but. Dans cette optique, Siméon devait malicieusement faire en sorte d'éviter de se retrouver trop proche des buts adverses avec la balle dans les pieds. Il s'arrangeait alors pour shooter en dessus du cadre lorsqu'il était encore loin des buts, afin d'éviter toutes suspicions éventuelles.⁴⁴⁸

Le parcours de Siméon en Asie se termine peu de temps après que le joueur se retrouve sans permis de séjour. Emprisonné pour séjour en situation irrégulière, il est ensuite rapatrié de force au Cameroun.

Lors de ce même rendez-vous informel, Siméon, nous avoue être également resté en relation avec les représentants de la mafia chinoise, qui lui proposaient de contribuer lui aussi à l'organisation de paris truqués, comme le relate la note d'observation suivante :

Une fois de retour au Cameroun, les mafieux de ce club sont restés en contact avec Siméon. Ils lui ont proposé 5000 \$ pour les aider dans une affaire de paris. Il s'agissait uniquement de faire apparaître un match factice sur le site de la FECAFOOT, qui aurait vu par exemple s'affronter une équipe thaïlandaise et une sélection junior camerounaise. Le président de son ancien club se serait alors arrangé pour faire jouer des « noirs » de Jakarta à la place des Camerounais et le tour aurait été joué. Siméon a essayé de savoir qui était le responsable webmaster de la FECAFOOT, en vain. Il a alors réfléchi à payer quelqu'un pour créer un faux site internet, qu'il avait imaginé appeler FECAFOOTT (avec deux « t » !). Il n'y est certes pas arrivé mais était prêt à payer 3000 \$ la personne qui aurait pu inscrire ce match sur le site.⁴⁴⁹

Autant l'expérience économique-sexuelle que celle des matchs truqués nécessitent d'être appréhendées hors d'un cadre de pensée influencé par une vision occidentale moralisatrice. En effet, toutes deux ne semblent ni être taboues, ni avoir été vécues de manière particulièrement négative. A son retour d'Asie, Siméon continue d'ailleurs à entretenir des contacts avec une Thaïlandaise rencontrée sur place et qui souhaiterait le voir revenir. Elle lui aurait d'ailleurs même envoyé l'argent nécessaire pour payer le visa, argent que Siméon a préféré investir dans la scolarité de sa fille : « *Ma femme est au courant de ça. La Thaïlandaise en question même m'envoie de*

⁴⁴⁷ Nous invitons Siméon dans un restaurant de Yaoundé, en compagnie de son meilleur ami, de sa femme et du journaliste qui nous a mis en relation.

⁴⁴⁸ Siméon, 80', D1 Algérie

⁴⁴⁹ Extrait d'une discussion informelle avec Siméon, 4 septembre 2014, Yaoundé

l'argent ici pour que j'aille prendre le visa au Nigeria, pour la retrouver. C'est cet argent qui a permis même qu'on inscrive notre fille à l'école. »⁴⁵⁰ Les actions menées par Siméon, qui peuvent nous apparaître comme déviantes, ne sont donc pas perçues comme par le protagoniste. Au contraire, il s'agit d'ajustements nécessaires garantissant sa capacité de jouer le rôle principal que sa femme attend de lui : contribuer au financement de l'éducation de leur fille.

Au-delà de la normalisation de ces pratiques, l'ancien joueur semble s'être ainsi réapproprié des activités auxquelles il a recours dans un premier temps par nécessité, les transformant en de nouveaux itinéraires d'accumulation (Geschiere et Konings, 1993), qui redistribuent les repères de moralité (Banégas et Warnier, 2001), à l'image d'autres modèles alternatifs de réussite sociale, visibles ailleurs en Afrique, tels que les commerçants sénégalais *móodu móodu* (Ndiaye, 1998) ou les *tcheb-tchaba* mauritaniens (Salem Zekeria Ould, 2001)

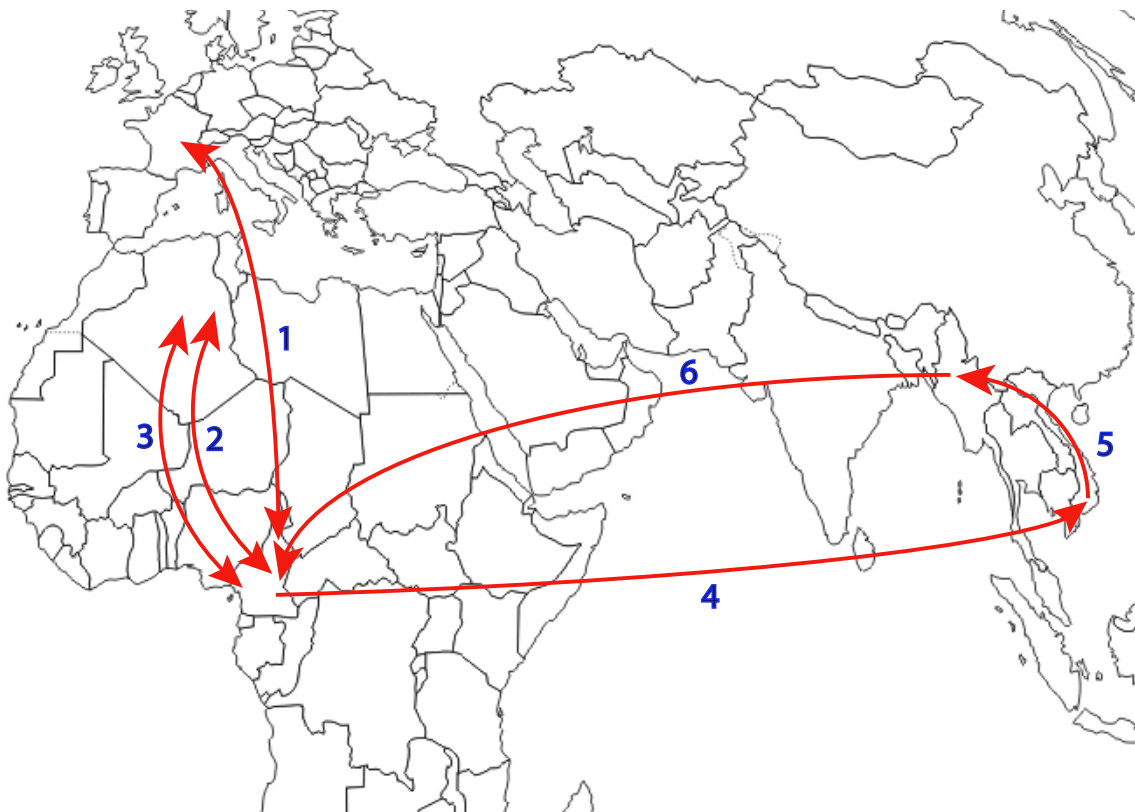


Figure 3: Schéma du parcours migratoire de Siméon

Aventure, mariage blanc et paternité : le parcours de Jules en Europe

Jules ne se situe pas dans une situation initiale précaire : il est issu d'une famille relativement aisée, sa mère étant fonctionnaire et sa sœur travaillant pour un tribunal au Cameroun. Il fait partie d'une nouvelle génération de footballeurs africains, dont la tendance nous semble être en augmentation,

⁴⁵⁰ Siméon, 80', D1 Algérie

qui quittent leur pays malgré un niveau de jeu et des garanties de faire une carrière relativement limitée mais avec le secret espoir d’y arriver malgré tout. Avant qu’il ne quitte le Cameroun pour la Turquie à l’âge de 19 ans, le parcours de Jules est loin d’atteindre le haut niveau. Il joue quelques matchs en deuxième division locale, puis réussit à quitter le pays avec le soutien d’une Camerounaise basée en Turquie et responsable d’un club de football au Cameroun⁴⁵¹. Parti pour tenter sa chance en Europe, en compagnie de 17 autres joueurs, encadrés par la même dirigeante improvisée agent de joueurs, le jeune joueur va très rapidement se heurter à une réalité qui n’est pas celle qu’il attendait. En effet, à leur arrivée à l’aéroport d’Istanbul, les jeunes joueurs se rendent compte que personne n’est présent pour les recevoir. Jules apprend la nouvelle via un joueur du même club camerounais, arrivé plus tôt dans le pays via le même procédé : « *“Bienvenue ! Ah elle vous a aussi envoyé ? Vous pensez que vous allez signer le contrat ? Non”. On commence un peu à paniquer. Les réservations d’hôtel, tout ça, c’est du pipeau, y’a rien. On appelle la dame, elle dit “Vous êtes déjà arrivés en Europe, vous vous débrouillez non ?”* »⁴⁵² Pourtant en possession d’un billet aller-retour, il n’est pas question pour Jules de retourner au Cameroun. Il est en effet décidé à poursuivre son objectif de faire carrière dans le football, n’ayant plus l’intention de retourner sur les bancs d’école afin de terminer le BTS⁴⁵³ qu’il a commencé.

Durant les premiers mois en Turquie, Jules loge dans une résidence d’étudiants. Il s’entraîne cinq fois par semaine avec d’autres migrants africains, dans l’espoir de réussir des tests avec un club professionnel. Après plusieurs essais infructueux, Jules décide de quitter la Turquie pour tenter sa chance dans un autre pays. Son visa n’étant plus valable, il entre dans la clandestinité et passe par une série d’étapes qui vont l’amener en France, via la Grèce, la Bulgarie et la Hongrie. Durant ce périple, Jules est accompagné par divers compagnons de route, footballeurs ou non, le plus souvent africains et cherchant également à rejoindre la France. Sa route est entrecoupée d’expériences propres à celles vécues par une majorité de migrants en quête d’une vie nouvelle en Europe.

Son périple débute donc par la Grèce, pays qu’il rejoint sur les conseils d’un homme rencontré en Turquie, qui lui propose d’aller y faire des essais : « *Je rencontre un monsieur dans un cabaret la nuit. Il me dit “t’es trop jeune pour être ici. Moi je vis en France, je suis un agent”, ceci, cela. Et bizarrement il vient voir les entraînements le soir. Il me parle d’un voyage et dit “tu veux pas aller faire des essais en Grèce ?” J’avais mon argent prêt. Je demande à ma mère de me prêter 1500 euros, il faut avoir de l’argent sur soi.* »⁴⁵⁴ Cette somme conséquente lui permettra de payer les

⁴⁵¹ Sur les conditions de départ de Jules en Europe, se référer au paragraphe 4.2.2 « Quand la famille s’en mêle »

⁴⁵² Jules, 90’, 2D Cameroun

⁴⁵³ Brevet de Technicien Supérieur

⁴⁵⁴ Jules, 90’, 2D Cameroun

passagers. Jules monte dans une voiture en compagnie d'autres migrants, imaginant rejoindre la Grèce. Les plans de ce prétendu agent se révèlent néanmoins bien différents:

Mais moi je suis pas parti en Grèce, bizarrement. On roule, on roule, on roule, on roule, on roule, on roule, on roule, on roule, je regarde devant je vois le drapeau roumain. On roule, on roule, on roule, on roule, on roule, on roule, je regarde, je vois le drapeau bulgare. Après on arrive à un niveau, il nous dit : « Ouais vous savez que c'est quand même plus ou moins légal. Vous n'avez pas de visa ». Vous allez comme ça, nous on va aller comme ça. Celui-ci va vous montrer la route. On va vous prendre juste là-dedans. On a marché deux jours en brousse »⁴⁵⁵

En compagnie de personnes rencontrées durant le voyage, Jules se met à marcher, pendant plusieurs heures, avant d'être arrêté par la police bulgare et emmené dans un camp de détention :

C'était plus qu'un camp de réfugiés, c'était une prison. On était 12 dans une petite cellule avec des lits à étages. Y'avait juste un petit espace où on s'asseyait là pour jouer aux cartes. Chacun déchirait les draps pour avoir un peu d'intimité. Y'a de la police, y'a des armes et tout. Y'avait des bagarres tous les jours. Je venais de voir Prison Break. Mais c'était Prison Break que je vivais. La seule fois où on sortait, on sortait dans une petite cour comme ça, avec des grillages jusqu'en haut, où on ne voyait pas le jour.⁴⁵⁶

Aidé financièrement par un autre détenu, il est libéré de cette prison et reste quelques mois dans le pays à la recherche d'un contrat professionnel, en vain. Après avoir effectué quelques essais infructueux il continue son périple, sans savoir dans quelle direction aller et comment : « On n'a pas d'objectif, rien. On entend des chuchoteries, qu'il y a des connexions qui vont jusqu'en Hongrie, en Serbie et tout. Mais tu te dis bien que pour ça, il faut de l'argent. Et je suis pas sûr que mes parents ils ont encore de l'argent à me donner. Donc nous sommes là, on ne sait même pas où on va finalement. »⁴⁵⁷ A ce moment de son parcours migratoire, Jules hésite à rentrer au Cameroun, avant de rencontrer David, un Camerounais, qu'il a déjà côtoyé en Turquie, et qui le convainc de poursuivre la route en direction de la France. Leur objectif est la Hongrie « parce qu'étant en Hongrie, c'est du Schengen, et pour nous, quand tu es en Hongrie, tu es en France ».⁴⁵⁸

⁴⁵⁵ Ibid.

⁴⁵⁶ Jules, 90', 2D Cameroun

⁴⁵⁷ Ibid.

⁴⁵⁸ Ibid.



Figure 4: Schéma du parcours migratoire de Jules

N'ayant plus joué depuis plusieurs mois et sans avoir pu convaincre un club, même de niveau moyen, en Bulgarie, Jules ne perd pas pour autant l'espoir de poursuivre une carrière dans le football: « Si, je voulais arriver en Europe pour jouer au foot. Parce que si c'était juste l'objectif d'arriver en Europe, ça me servait pratiquement à rien. A travers les études, je pouvais arriver en Europe. Ça je le savais. »⁴⁵⁹ La situation financière de sa mère lui aurait permis, dit-il, de payer ses études. Il évoque alors la possibilité de réduire son âge afin de faciliter son entrée dans un centre de formation : « Donc dès que je viens, je diminue mon âge, je fais comme si je suis un mineur et puis peut-être que quelqu'un me reconnaît et comme ça je recommence avec, comme ça je commence avec une catégorie moins de 17 ans, tu vois ? »⁴⁶⁰ En cas d'échec, le joueur a l'impression qu'il pourra alors toujours recommencer une formation sur le tard, ce qui n'est pas forcément possible de faire au Cameroun : « Si à 30 ans, je ne suis pas encore footballeur professionnel, je peux encore avoir une chance de faire une formation et de me trouver un job, même si c'est le second degré⁴⁶¹. Je peux encore le faire. C'est pas le cas au Cameroun. »⁴⁶² Lorsqu'il

⁴⁵⁹ Ibid.

⁴⁶⁰ Ibid.

⁴⁶¹ Jules entend par là un travail faiblement qualifié

réussit à rentrer en Hongrie, en compagnie de David, son complice d'aventure, ils sont emmenés dans un camp de réfugiés ouvert. De là, ils profitent d'un covoiturage organisé par d'autres migrants pour partir en direction de la France, qu'ils rejoignent deux jours plus tard.

L'intégration de Jules en France ne s'avère pas des plus aisées. Dès son arrivée à Paris, les membres de sa famille censés l'accueillir lui font comprendre qu'il n'est pas vraiment le bienvenu. Jules nous raconte que ce n'est qu'après avoir attendu plusieurs heures que son petit-cousin, chez qui il doit loger, vient le recueillir à l'aéroport. Tour à tour, la cousine de sa tante, chez qui il est hébergé en premier, puis sa cousine, font pression sur lui pour qu'il verse de l'argent en contrepartie.

Lors de moments d'échanges plus détendus⁴⁶³, que cela soit dans le métro ou dans un bistro, Jules nous fait part de ses stratégies visant à régulariser sa situation. Il est désormais bien loin des préoccupations d'un footballeur professionnel : sans papiers, craignant les contrôles de police, il cherche à tout prix à obtenir un permis de séjour en France. Par ailleurs, il nous avoue vivre continuellement dans la peur de se faire attraper par la police. Il se dit prêt à tout pour régulariser sa situation, multipliant les tentatives de mariages blancs et autres projets de reconnaissance de paternité fictif. Il n'hésite alors pas à emprunter d'importantes sommes d'argent à sa mère pour financer ses projets. Au printemps 2014, il s'engage ainsi dans une procédure de reconnaissance de paternité d'un enfant dont il n'est ni le père biologique, ni le père social, avec une jeune femme française d'origine camerounaise. Avec l'espoir d'obtenir plus facilement un permis de séjour en France, il verse ainsi jusqu'à 4000 euros en petites tranches à une femme camerounaise, qui agit comme intermédiaire entre la jeune mère et lui-même. Néanmoins, il finit par abandonner sa démarche au bout de quelques mois, alors que les relations avec cet intermédiaire commencent à se compliquer. Les 4000 euros investis sont quant à eux perdus.

Lors de notre dernière rencontre à la fin de l'année 2014, Jules nous annonce avoir rencontré une femme six mois auparavant, de manière arrangée, par l'intermédiaire d'un ami Camerounais, dans le but de régulariser sa situation administrative. Après trois mois de vie commune, sa nouvelle compagne est tombée enceinte. Jules n'affiche pas une mine réjouie en nous annonçant la nouvelle. Il parle de cette future arrivée de façon très froide, en ne laissant transparaître aucune émotion mais en insistant sur les exigences légales qui lui permettront d'obtenir des papiers : « *Je dois montrer que je le voulais, en prouvant que je participe aux frais liés à la grossesse de ma*

⁴⁶² Jules, 90', 2D Cameroun

⁴⁶³ En marge de l'entretien formel mené avec Jules, nous avons eu l'occasion de le fréquenter à de nombreuses reprises de manière plus informelle, notamment à l'occasion de matchs de football amicaux entre Camerounais, organisés tous les dimanches à Saint-Denis dans la banlieue parisienne, auxquels nous avons participé à plusieurs reprises en 2014. L'après-match est particulièrement propice à la discussion.

copine. Je dois par exemple faire attention à bien garder les tickets des médicaments. »⁴⁶⁴ Jules nous avoue que son couple ne fonctionne pas bien et qu'il craint de voir sa compagne partir avec l'enfant au moment de la naissance. Il semble certes conscient du risque qu'il est en train de prendre mais son désir de régulariser sa situation en France est plus fort.

A plusieurs reprises, durant son aventure, Jules est soutenu financièrement par sa mère. Néanmoins, les sommes que cette dernière lui envoie sont à double tranchant. D'un côté, elles lui permettent de s'engager dans diverses démarches qui l'aident à croire en un futur en Europe. De l'autre, elles ne font qu'alourdir la dette qui pèse sur les épaules du jeune joueur, rendant la perspective d'un retour au Cameroun de moins en moins envisageable. Dès lors, sa quête d'une stabilisation en France devient une véritable obsession. Il est prêt à tout pour obtenir des papiers, quitte à s'engager dans des pratiques pouvant être lourdes de conséquences, à l'image de sa future paternité arrangée avec une inconnue. Tout comme le parcours de Siméon, dont il a été question plus tôt, celui de Jules est ainsi rapidement passé d'une quête initiale d'individuation à travers le football à la quête d'une régularisation de son statut en France.

5.2. Devenir un Lion indomptable

En parallèle aux départs en Europe et aux transferts d'un club à l'autre, la sélection en équipe nationale revêt également une forte dimension symbolique, en particulier pour les Aïnés⁴⁶⁵, qui contribue à leur conversion au football. Devenir un Lion indomptable permet premièrement, sur le plan objectif, d'augmenter ses chances de se faire recruter par un grand club, et de faire partie de l'élite du pays. Mais une sélection est surtout perçue comme une rupture biographique, un pas supplémentaire vers l'élection. A partir de l'exemple d'Éric, nous souhaitons mettre en avant le recours régulier des joueurs au champ lexical religieux pour illustrer leurs exploits, ce qui nous permettra de dresser une parallèle entre deux formes distinctes d'accession au salut : le football et la religion. Enfin, dans un dernier paragraphe, nous verrons qu'une non-sélection peut également être perçue comme une forme de déclassement.

5.2.1. Faire partie d'une élite

L'origine de la popularité des « Lions indomptables » est souvent fixée à l'été 1982, lorsqu'en compagnie de l'Algérie, le Cameroun montrera au monde entier que l'Afrique est en train de se faire une place au sein de la planète football. Le Cameroun se fait certes éliminer de la compétition

⁴⁶⁴ Jules, 90', 2D Cameroun

⁴⁶⁵ Cette observation est certainement d'autant plus valable dans un contexte de création d'une identité nationale, cherchant à évacuer tous les particularismes locaux (Chifflet et Gouda, 1996)

à la suite de la phase de groupe mais sans perdre un seul match, réussissant l'exploit de tenir en échec l'Italie, futur vainqueur de la compétition. Aux performances de 1982 s'ajoutent deux victoires en Coupe d'Afrique des Nations en 1984 et 1988, avant la fameuse épopée de la Coupe du Monde 1990. Lors de cet événement organisée en Italie, le Cameroun bat l'Argentine, tenante du titre, lors de son premier match, avant de devenir la première sélection africaine à se qualifier pour les quarts de finale d'une telle compétition, ratant de peu sa qualification pour les demi-finales contre l'Angleterre.

Une sélection en équipe nationale produit deux types d'effets. Sur le plan objectif premièrement, une sélection crée des opportunités sur le plan sportif. Faire partie de l'équipe nationale offre les perspectives de participer aux championnats continentaux (Coupe d'Afrique des nations (CAN)) voire mondiaux (Coupe du monde). C'est aussi une formidable carte de visite pour un joueur qui souhaite rejoindre un club ou un championnat de plus grande renommée. A ce titre, une apparition en équipe nationale est parfois une condition obligatoire pour rejoindre un championnat étranger⁴⁶⁶. Albert évolue au sein d'une équipe de deuxième division camerounaise au moment où il est sélectionné en équipe nationale. Cette expérience sera un véritable tremplin pour lui : « *Ouais dans un premier temps, après la Coupe du monde junior qu'on avait fait au Qatar, j'avais été repéré par un agent, qui m'a donné la possibilité de venir faire un test en Italie.* »⁴⁶⁷ Celui-ci sera concluant puisque Albert décroche un contrat d'une année avec un club italien de première division. Alors qu'il joue en première division camerounaise dans la région de Yaoundé, Brice est lui aussi approché par un agent lors d'une compétition avec l'équipe nationale junior. Alors âgé de 18 ans, il décroche un contrat avec un club turc de première division : « *On a fait une Coupe d'Afrique des Nations à l'île Maurice et on a été finaliste. On est parti en Coupe du Monde juniors en Australie et c'est là que j'ai été repéré, en Coupe du Monde juniors.* »⁴⁶⁸ Lors d'un stage avec l'équipe nationale dans la région de Cannes, qui précède une Coupe d'Afrique des Nations, Alain établit les premiers contacts avec un club de première division française venu l'observer. Suite à la compétition, il signe un contrat qui lui promet un salaire de 35'000 FF, ce qui, selon ses dires, représente plus de dix fois le montant du salaire perçu par son ancien club de première division camerounaise.

⁴⁶⁶ A titre d'exemple, le Maroc a décidé de limiter le nombre de joueurs étrangers par équipe à quatre, dont deux joueurs qui possèdent au moins dix sélections en équipe nationale première et deux qui ont joué à dix reprises en équipe espoir : <http://www.afrik-foot.com/le-maroc-serre-la-vis-avec-les-joueurs-etrangers> page consultée le 2 septembre 2016.

⁴⁶⁷ Albert, 70', 1D France, int.

⁴⁶⁸ Brice, 70', 1D Turquie, int.

Une modification quantitative et qualitative de l'auditoire

Nous souhaitons désormais montrer que les principaux effets de cette élection sont d'ordre subjectif. En effet, le nouveau statut acquis en jouant au sein des Lions Indomptables marque l'appartenance à une certaine élite, et se mesure par la modification quantitative mais aussi qualitative de leur auditoire. En intégrant l'équipe nationale, les joueurs se retrouvent soudain les membres d'un cercle relativement restreint, composé des prétendus meilleurs joueurs d'un pays. La réponse que nous donne Éric à une de nos premières questions en début d'entretien est à ce titre particulièrement éloquente. Alors que nous souhaitons en savoir davantage sur l'environnement dans lequel l'ancien joueur a grandi, il évite la question en se centrant plutôt sur ce qu'il estime être le plus important, à savoir son appartenance à une « génération sacrée » : « *Moi, je m'appelle Éric, international camerounais, donc deux Coupes du Monde et un des meilleurs quarts de finalistes de la Coupe du Monde en 1990. Donc à cette Coupe du Monde, j'étais le plus jeune joueur (...) et j'ai joué deux Coupes d'Afrique donc 1990 et en 1992 au Sénégal. Donc j'appartiens à une génération sacrée, comme on dit en Afrique, des Lions indomptables. J'ai eu la chance de côtoyer tous ces grands joueurs et j'ai eu la chance aussi de voir venir le feu Marc-Vivien Foé, Patrick M'Boma et Rigobert Song. Donc j'appartiens à deux générations.* »⁴⁶⁹ Notre question visait à donner du sens à la carrière d'Eric, en nous intéressant aux conditions sociales et culturelles dans lesquelles il a grandi, éléments qui devaient nous permettre de progressivement en arriver à le questionner sur sa carrière de footballeur. Néanmoins, la question de l'origine ne semble guère intéresser notre interlocuteur qui refuse de collaborer à notre quête d'objectivation des conditions de sa réussite sportive. Court-circuitant la chronologie prévue de l'entretien, il répond en résumant les principaux faits d'armes de sa carrière et en nommant les joueurs côtoyés en équipe nationale. Le statut « d'arrivée » semble ainsi plus important à transmettre que celui du « départ ».

Les propos d'Éric laissent transparaître une forme d'insistance à l'évocation de ses glorieux coéquipiers. Il décrit ainsi sa réussite professionnelle, qui se rapproche de la troisième séquence d'une carrière réussie, telle qu'elle est définie par Becker⁴⁷⁰, soit « l'acquisition d'un ensemble de relations au niveau nouvellement atteint » (Becker, 1985, 132). Une étape supplémentaire nous semble pouvoir être ajoutée au modèle de Becker, compte tenu de la spécificité du métier de footballeur et de l'auditoire plus restreint des musiciens de jazz et des médecins, étudiés par l'auteur : l'aura. Les footballeurs sélectionnés en équipe nationale que nous avons rencontrés jouissent en effet d'une grande visibilité, qui se mesure tant quantitativement que qualitativement.

⁴⁶⁹ Éric, 60', 1D Portugal, int.

⁴⁷⁰ Les deux séquences qui précèdent dans le sens chronologique, et dont nous nous faisons l'écho dans le troisième chapitre de ce travail, sont le « parrainage » et une série de prestations réussies.

Sur le plan quantitatif premièrement, le sentiment de faire partie d'une élite se voit renforcé lorsque les joueurs s'aperçoivent du soutien de la population camerounaise. Les internationaux sont effectivement profondément marqués par l'engouement populaire qui caractérise le retour victorieux d'une compétition à l'étranger. Notons aussi que ces accueils triomphaux sont généralement accompagnés d'une partie protocolaire, qui voit les joueurs salués et félicités par les hauts dirigeants de l'Etat. A l'image de Jacques, qui évoque un effet de palier lors de sa première sélection, les joueurs semblent bien conscients du nouveau statut qu'ils acquièrent : « *Quand j'entre dans l'équipe nationale, là forcément, il y a un palier qui grimpe d'un cran... Tu montes pratiquement de deux crans et ça te propulse, tellement l'équipe nationale est suivie.* »⁴⁷¹ Sur le plan sportif tout d'abord, une sélection en équipe nationale est perçue comme la preuve de faire partie des meilleurs joueurs de son pays. Elle garantit également une forte visibilité sur le plan international, agissant ainsi comme un tremplin pouvant ouvrir les portes d'un club de niveau supérieur. Néanmoins, il est intéressant de noter que le récit de Jacques ne fait pas allusion au niveau de jeu atteint, ni aux exploits réalisés avec l'équipe nationale pour expliquer son changement de statut. Ses propos, valables pour la grande majorité des joueurs rencontrés, soulignent davantage l'importance d'être « suivi » pour grimper d'un « cran ». Etre « suivi », autrement dit être vu, connu, soutenu, et donc être « élu » est au cœur de ce changement de statut.

La sélection en équipe nationale a également pour effet une modification « qualitative » de l'auditoire des joueurs. Benoit, qui a participé à plusieurs épopées victorieuses avec l'équipe nationale durant les années 1980, principalement sur sol africain, se remémore les retours au pays avec l'équipe nationale : « *On était reçus à la présidence, on était adulés, tout le peuple venait nous accueillir à l'aéroport et très souvent ça se terminait à la présidence de la République.* »⁴⁷² Un discours semblable est partagé par Marcel, qui se souvient en particulier du retour d'Abidjan, en 1984, lorsque le Cameroun remporte sa première Coupe d'Afrique des Nations : « *On a eu vraiment un accueil triomphal. On a été très bien accueillis par nos frères et nos sœurs, ici à partir de l'aéroport. (...) Et puis on s'est déportés directement à la présidence, pour aller présenter le trophée au président de la République.* »⁴⁷³ Marcel nous décrit ensuite les tournées organisées à travers le pays, durant lesquelles une sélection de joueurs a l'opportunité de rentrer en contact avec des personnalités haut placées, récoltant honneurs mais aussi bénéfices matériels : « *Et après ça, on a délégué quelques joueurs pour faire la tournée au niveau des différentes régions. (...) En faisant donc cette tournée-là, la plupart des personnes qui ont cette notoriété-là, j'allais dire cette humilité,*

⁴⁷¹ Jacques, 70', 1D Allemagne, int.

⁴⁷² Benoit, 60', 1D Cameroun, int.

⁴⁷³ Marcel, 50', 1D Cameroun, int.

on eu à faire faire des quêtes et tout ça là. Peut-être que le gouverneur les connaissait, je sais pas. Ils ont donc cotisé. Chacun avait encore peut être 1'144'000 FCFA (2288 FF), pour que chacun ait quelque chose pour s'en sortir. »⁴⁷⁴

Au-delà de la modification objective du statut à l'occasion d'un transfert dans un club de plus haut niveau laissant entrevoir de meilleures conditions salariales, c'est surtout une transformation subjective qui accompagne la sélection : être international est une « étiquette » qui contribue à une prise de conscience de faire partie d'une élite. La reconnaissance populaire, et peut-être encore davantage celle venant du plus haut niveau politique, transforme l'engagement des joueurs en une forme de service à la patrie. A travers le champ lexical utilisé, la presse camerounaise compare d'ailleurs souvent le footballeur à un soldat qui défend son pays. Ce fut notamment le cas lors du décès de Marc-Vivien Foé, joueur de l'équipe nationale, lors de la demi-finale de la Coupe des Confédérations en 2003, comme nous le rappelle Kana (2014) : « Le sacrifice suprême » titre le quotidien *Le Messager*, « Foé, mort les armes à la main » annonce le bihebdomadaire *Dikalo*, alors que le quotidien d'Etat *Cameroon Tribune* consacre un dossier intitulé : « Foé, un géant mort au champ d'honneur ».

Du statut d'élite à celui d'élus : récits d'une élection miraculeuse

Le processus de recrutement des joueurs destinés à représenter l'équipe nationale est censé prendre la forme d'une observation attentive d'un nombre suffisamment important de joueurs de qualité, évoluant au sein de clubs de référence, afin de déterminer les individus les plus à même de constituer une équipe performante. Néanmoins, lorsque nous demandons aux joueurs de nous faire part des souvenirs de leur sélection, ils insistent généralement sur un événement particulièrement décisif, qui est décrit sous la forme d'un exploit, voire d'un miracle, ce qui nous permettra de tirer des parallèles avec les quatre « M » de religion, définis par Collins (2008), *Magic, Membership, Morality and Mysticism*, qui mènent au salut.

Lorsque nous questionnons Paul sur son accession en équipe nationale, il fait allusion à une rencontre déterminante suite à un match durant lequel son équipe s'est maintenue de justesse en première division, en grande partie grâce aux trois buts qu'il marque ce jour-là :

1973-74 ou 74-75, c'est là où on me sélectionne. Si nous perdons, nous descendons. Et pendant les quelques premières minutes de ce match, nous encaissons deux buts. C'est presque fait pour nous qu'on va descendre. Mais à la deuxième mi-temps, directement en douze minutes, je marque trois buts. (...) Et là, à côté, il y avait l'entraîneur adjoint de l'équipe nationale. (...) Il est venu, il était à la tribune. J'ai réalisé cet espoir. Et à la fin du match, j'ai vu quelqu'un venir, s'avancer vers moi. Et il est venu, il s'est présenté et m'a félicité. Et il m'a dit "à partir de ce jour vous êtes sélectionné. Vous venez de

⁴⁷⁴ Ibid.

*faire quelque chose de merveilleux. On me parlait de vous, mais ce que j'ai vu aujourd'hui, c'est au-delà de ce qu'on a m'a dit.*⁴⁷⁵

Éric décrit d'une façon étonnamment similaire son accession en équipe nationale, alors qu'il vient d'intégrer l'équipe fanion d'un club de première division camerounaise à Yaoundé. Il est repéré lors d'un match de préparation entre son équipe et l'équipe nationale, qui s'apprête à disputer une rencontre de qualification pour la Coupe du Monde: « *Pour la première fois, on m'aligne, à 16 ans (...) Je marque trois buts. Alors que moi, on m'avait mis devant pour gêner. Mais le Ministre à l'époque, il demande : "Quel est ce petit ? C'est un petit génie. Il est même pas en équipe nationale Juniors ?", "Non", "Cadets ?", "Non." Dix jours après, on me convoque dans l'équipe nationale cadet.* »⁴⁷⁶

Autant Paul qu'Éric font allusion à un événement particulier, une rencontre « clé », lors de laquelle leur destin va changer. En s'intéressant de plus près à ces récits, nous observons que la construction de l'accession en équipe nationale est formulée selon une structure en quatre parties, qui s'approche d'un récit miraculeux. Tout d'abord, les joueurs font part d'une performance sportive hors du commun : tous les deux marquent trois buts dans un seul match, réalisant ainsi un « coup du chapeau », acte particulièrement symbolique dans le milieu sportif en général⁴⁷⁷. Le récit de cette élection ne s'arrête pas à la description d'une prouesse sportive ou technique, aussi symbolique soit-elle, qui leur aurait ouvert les portes de l'équipe nationale. En effet, elle est formulée comme un exploit ou le fruit d'un formidable retournement de situation. La performance a ainsi quelque chose de *magique*, autrement dit qui ne peut s'expliquer que par le recours à des forces spirituelles (Collins, 2008, 5). L'équipe de Paul perd deux à zéro avant que ce dernier ne marque à trois reprises. Notons que l'exploit est d'autant plus grand que ces trois buts sont a priori marqués en moins de douze minutes. Quant à la performance d'Éric, elle n'est pas moins exceptionnelle : âgé d'à peine seize ans, il dispute sa première rencontre avec l'équipe première.

Il convient également de signaler que les exploits réalisés par les deux joueurs, bien que décrits sous l'angle de la performance individuelle, ont un impact sur un collectif : ils sont à l'origine d'une véritable performance d'équipe. Grâce à ses trois buts marqués, Paul permet à son équipe d'éviter l'humiliation de la relégation en deuxième division camerounaise. Appelée en dernière minute, l'équipe d'Éric est pour sa part uniquement censée jouer le rôle de « sparring partner » pour l'équipe nationale, qui se prépare à disputer un match important. En marquant à trois reprises, Éric

⁴⁷⁵ Paul, 50', 1D Cameroun, int.

⁴⁷⁶ Éric, 60', 1D Portugal, int.

⁴⁷⁷ Le hat-trick s'applique par exemple également à un pilote de formule un qui remporte trois courses à la suite.

permet toutefois à son équipe de faire bien mieux : tenir tête aux « Lions indomptables », qui viennent de remporter la Coupe d’Afrique des Nations.

Enfin, le dernier élément commun aux deux récits est la présence de personnalités importantes au sein de l’auditoire. Pour que l’exploit collectif se transforme en ce que nous avons choisi de nommer un « miracle », la présence de témoins est en effet nécessaire. Pour Paul, il s’agit de l’entraîneur adjoint de l’équipe nationale. Éric est lui repéré par un Ministre, soit une personnalité qui n’est a priori pas issue du monde sportif, mais dont l’influence sur les choix de l’entraîneur n’en est pas moins grande, compte tenu de l’implication de l’Etat dans la gestion de l’équipe nationale au Cameroun⁴⁷⁸. Autant Paul, qu’Éric font état d’une admiration presque irraisonnée de la part de cet auditoire, dont les représentants sont décrits comme les témoins d’un événement extraordinaire. Pour rester dans le champ lexical du religieux, nous postulons que ces deux personnages jouent le rôle d’« apôtres », dont la « mission » est de relayer la « bonne nouvelle » auprès du sélectionneur de l’équipe nationale⁴⁷⁹. Enfin, afin que l’on puisse parler de « miracle », l’événement doit posséder une part d’irrationalité. Toute proportions gardées, les réactions de l’auditoire s’approchent de cela. Lorsqu’il s’adresse à Paul, l’entraîneur adjoint parle d’une performance « merveilleuse », qui dépasse ce qu’il pouvait s’imaginer au préalable. Quant au Ministre qui observe les performances d’Éric, il utilise le terme de « génie » pour qualifier Éric. Tous deux semblent ainsi être les témoins d’une soudaine révélation.

Comme nous venons de le décrire à partir des exemples de Paul et d’Éric, le processus de sélection en équipe nationale n’est pas le fruit d’une démarche de longue durée, qui serait le résultat de longues discussions ou d’analyses sur le niveau de jeu respectifs des protagonistes. Par ailleurs, les discours rapportés ne font aucunement état de pesées d’intérêts quant au potentiel des joueurs à s’insérer de manière harmonieuse et efficace au sein de l’effectif de l’équipe nationale. Au contraire, leur élection est décrite comme étant le fruit d’une construction miraculeuse.

Les exemples de Paul et d’Éric illustrent une tendance chez une catégorie de footballeurs d’un certain niveau et d’une certaine époque (les deux ont joué en équipe nationale et sont nés avant les années 1970). Comme d’autres anciens joueurs, ils décrivent leur sélection en équipe nationale comme un rituel, certes séculaire, mais qui prend des allures de rituel religieux. A ce titre, ils intègrent de manière surprenante certaines composantes du cheminement qui mène au salut, tel qu’il est décrit par Collins (2008). Faire gagner son équipe est un acte solidaire, autrement dit *moral*, tout en éloignant également le joueur d’une initiative essentiellement individuelle, ou d’une

⁴⁷⁸ Il n’est pas rare de voir le président choisir personnellement certains joueurs de l’équipe nationale, à l’image de son implication dans le choix de rappeler Roger Milla lors de la Coupe du monde 1994 (Pannenberg, 2008)

⁴⁷⁹ Les apôtres sont d’ailleurs les premiers témoins qui ont adhéré à la croyance

utilisation privée du *magique*, qui s'apparenterait à une forme de *mysticisme*. En rejoignant l'équipe nationale, l'engagement vocationnel dans le football semble ainsi se muer en une adhésion de type salutaire : les joueurs ont l'impression d'être des élus de Dieu.

5.2.2. Servir sa patrie

Dans le paragraphe précédent, nous avons évoqué le changement de statut des joueurs qui rejoignent l'équipe nationale. Une seule sélection permet en effet de faire partie de *La fabuleuse histoire des Lions indomptables*⁴⁸⁰ et de devenir plus tard un « vieux lion »⁴⁸¹. Si les sélections en équipe nationales sont vécues comme une forme de consécration, en tant que service rendu à la patrie, elles s'accompagnent de certaines obligations, qui rappellent aux joueurs qu'ils ne contrôlent pas totalement leur capital sportif. Il est certes difficile de parler de subordination à l'Etat, dans le cas des joueurs qui intègrent l'équipe nationale, tant les acteurs du jeu sont avant tout valorisés par cette sélection. Les discours ci-dessous mettent néanmoins en évidence le fait que le statut symbolique de Lion indomptable implique également certaines obligations, et s'inscrit dans un rapport de force avec les dirigeants de l'équipe nationale, où les joueurs sont rarement dans une position dominante.

A travers les récits de Laurent et de Joachim, nous souhaitons montrer que jouer en équipe nationale est également ressenti comme une responsabilité qu'il est nécessaire d'assumer. Servir sa patrie semble également devoir parfois se monnayer. C'est ce que nous souhaitons illustrer dans un deuxième temps à partir des témoignages de Norbert et de Brice, qui se font l'écho de tentatives de la part de membres de la fédération de négocier leur sélection en échange d'une contrepartie financière.

L'équipe nationale vécue comme une responsabilité

L'emprise du pouvoir étatique camerounais sur l'équipe nationale a été démontrée à plusieurs reprises. La Fédération camerounaise de football (FECAFOOT) est à ce propos créée en 1959, soit à l'aube de l'indépendance du pays. Comme dans l'ensemble des pays d'Afrique noire francophone, le mouvement sportif camerounais va subir un véritable processus d'« Etatisation », bien décrit par Kemo-Keimbou (1999). Au Cameroun, l'équipe nationale appartient à l'Etat, qui sponsorise

⁴⁸⁰ Dans un ouvrage publié en 2014, Claude Kana énumère notamment les 534 Camerounais qui ont revêtu un jour le maillot de l'équipe nationale depuis 1960.

⁴⁸¹ Cette appellation est fréquemment utilisée pour se définir entre anciens internationaux camerounais.

directement son fonctionnement. C'est d'ailleurs également le cas des autres fédérations sportives du pays⁴⁸².

Laurent, comme Joachim, fait allusion à l'importance accordée au fait de représenter leur pays, décrivant cette participation comme un « service à la patrie ». Si Laurent estime que jouer en équipe nationale « était une fierté », il considère cet engagement de manière très forte. Cet ancien joueur, qui a participé à plusieurs compétitions internationales dans les années 1980, nous fait ainsi part d'une obligation de servir, à la manière de recrues dans l'armée : « *Ce n'était pas évident parce qu'à l'époque nous avions un régime sur place, donc quand on t'appelait en sélection nationale tu étais obligé d'y aller parce que si tu n'y allais pas c'était comme si un soldat refusait une mission. On était comme des hommes d'honneur ça veut dire que si vous n'allez pas en sélection vous vous retrouvez dans une cellule.* »⁴⁸³ La menace d'emprisonnement à laquelle Laurent fait allusion reste à prouver et fait certainement partie d'une forme de rhétorique qui vise à accentuer l'importance de la mission que le joueur entend assumer.

Certains joueurs arrivent néanmoins à tenir tête aux dirigeants. C'est le cas de Joachim, qui évoque pourtant un sentiment d'être prisonnier de l'équipe nationale. Les dirigeants ont fait pression sur les autorités du pays afin qu'on lui refuse un visa pour aller étudier en France : « *D'ailleurs le foot m'a fait plutôt des barrières. On m'a refusé le visa donc le foot n'a pas toujours été un avantage. J'étais international, c'était une raison pour refuser le visa.* »⁴⁸⁴ Ce n'est qu'en insistant, et parce que le joueur disposait des ressources pour argumenter, qu'il a finalement obtenu gain de cause :

*Il a fallu que j'aie leur demander tout à fait officiellement pour quelles raisons on pouvait me refuser le visa. C'est-à-dire que l'excellence devenait un handicap : "ceux qui ne jouent pas au foot, ont le droit d'aller se former et moi sous prétexte que je joue pour votre équipe nationale, je n'ai pas le droit d'aller à l'école ?" Donc je lui ai demandé au Ministre des sports : "vous, vos enfants vont à l'étranger, ils sont libres d'aller se former. Et moi parce que je joue pour l'équipe nationale, je n'ai pas le droit d'aller me former ? Or le sélectionneur un jour aura le droit de ne pas me prendre parce qu'il aura trouvé mieux que moi. A ce moment, vous ferez quoi de moi ?" C'est vrai je leur posais déjà beaucoup de problèmes. Donc voilà comment finalement j'ai obtenu mon visa*⁴⁸⁵.

Tous les joueurs ne sont pas en mesure de négocier leur place en équipe nationale, comme le fait Joachim, en mettant la pression auprès des dirigeants de la Fédération pour qu'il puisse continuer ses études en parallèle. L'ancien joueur est premièrement en position de force, faisant partie des

⁴⁸² Ces propos sont confirmés par Vidacs, selon qui « in many ways, they [the federations] could be harnessed to the interests of the government, all the more so as their employees are civil servants » (Vidacs, 2010, 55).

⁴⁸³ Laurent, 60', 1D France, int.

⁴⁸⁴ Joachim, 50', 1D France, int.

⁴⁸⁵ Ibid.

meilleurs joueurs du pays. A cela s'ajoute sans doute un capital culturel hérité et institutionnalisé plus élevé que la moyenne des joueurs. En étant le fils d'un enseignant et au bénéfice d'un baccalauréat, il possède donc des ressources culturelles nécessaires à la négociation que d'autres joueurs n'ont pas.

Un sentiment d'amertume

Les rapports entretenus par les joueurs avec l'équipe nationale peuvent aussi être problématiques. Des questions financières sont souvent à l'origine des conflits. Nombreuses sont en effet les accusations proférées à l'encontre de dirigeants qui se sont appropriés les primes des joueurs. Les mêmes critiques s'adressent néanmoins à certains joueurs qui, n'ayant pas forcément le niveau, tentent d'acheter leur sélection en équipe nationale.

Lorsqu'il quitte le Cameroun pour aller jouer en première division grecque, Norbert cesse d'être appelé avec les Lions indomptables. Le joueur garde un souvenir particulièrement amer de cette expérience. Il estime en effet inacceptable que des joueurs évoluant dans une ligue inférieure soient sélectionnés à sa place. Selon lui, ce qui a joué en sa défaveur est son refus de céder aux chantages des dirigeants camerounais, qui demandaient une contrepartie financière en échange d'une sélection :

Je me suis engueulé avec les responsables administratifs et certains entraîneurs officiellement parce qu'il était question que si on doit revenir, il fallait contribuer. (...) Il fallait en fait... pas payer comme on te dit "tu dois payer". (...) Mais tu dois apporter certains cadeaux par rapport à certains trucs, voilà, pour qu'on te voit d'un bon œil, des choses comme ça. Donc chez moi, les choses comme ça ne se sont jamais passées. On s'est engueulés et je suis parti. Bon, ceux qui ont accepté de payer, ils ont payé. Bon, ils sont devenus ce qu'ils sont devenus⁴⁸⁶.

Brice intègre l'équipe nationale au début des années 1990, d'abord au sein de la sélection cadet puis avec l'équipe première. Il y restera dix ans, participant à plusieurs Coupes d'Afrique des nations. Au début des années 2000, il entre en conflit avec certains dirigeants de l'équipe nationale. Sans qu'il ne nous décrive précisément les tenants et aboutissants de cette discorde, nous comprenons entre les lignes que des enjeux financiers sont certainement au cœur du problème, tout comme dans le cas de Norbert : « *Les dirigeants sont venus me voir derrière pour négocier. Moi je ne négocie pas avec eux. Ils ont négocié avec d'autres gens mais avec moi ils ne négocient pas. Et ça a fait un tonnerre au Cameroun.* »⁴⁸⁷ Tout comme Norbert, Brice compare sa manière de faire avec celle de certains coéquipiers, qui auraient peut-être accepté plus facilement de négocier avec les dirigeants de la Fédération camerounaise de football.

⁴⁸⁶ Norbert, 70', 1D Grèce, int.

⁴⁸⁷ Brice, 70', 1D Turquie, int.

5.2.3. Des échecs qui renforcent la vocation

Après nous être concentrés sur les effets d'une sélection en équipe nationale sur le statut des joueurs, nous souhaitons centrer notre intérêt sur les conséquences d'une « non-sélection ». Un bon moyen d'observer l'effet d'une élection est en effet de s'intéresser au moment où les joueurs cessent de faire partie du groupe. Ces moments créent des décalages avec les joueurs qui, à l'inverse, sont conservés dans le contingent et continuent leur progression. Afin de ne pas se retrouver à la marge, les joueurs « refoulés » se sentent dès lors contraints de « se mettre à niveau ». Il semblerait ainsi que les premières élections ou consécutions, auxquelles nous nous sommes intéressées plus tôt dans ce chapitre, créent un système d'attentes qui, paradoxalement, peut fermer les horizons des possibles. Suite à un séjour en équipe nationale, ne serait-ce que pour une courte durée, toute expérience footballistique dans un club de second rôle est perçue comme un déclassement.

Cette réalité répond à plusieurs impératifs que nous souhaitons illustrer à l'aide de récits d'entretiens avec Simon, Ernest et Julien, dont les profils de carrière sont relativement similaires. Nés au début des années 1970, ils se sont tous les trois vu refuser une sélection pour faire partie de l'équipe nationale lors de la Coupe du monde 1994 aux Etats-Unis. Cet échec sera vécu comme une étape décisive dans leur « désir d'Europe »⁴⁸⁸.

Un impossible retour aux études

Alors qu'il évolue dans un club camerounais, Simon va subir une non-sélection en équipe nationale, laquelle va entraîner des conséquences sur la suite de sa carrière, puisqu'il lui sera très difficile d'accepter des offres de clubs qu'il n'estime pas être « au niveau ».

Cette mauvaise expérience remonte à un camp d'entraînement des Lions indomptables en France, à l'aube de la Coupe du monde. En compagnie de quelques autres coéquipiers, Simon est recalé, et se retrouve contraint de laisser partir ses coéquipiers aux Etats-Unis sans lui. Néanmoins, durant le stage qui précède la compétition, il entre en contact avec plusieurs clubs qui souhaitent s'attacher ses services. Dans un premier temps, le joueur rejette la première offre qui lui est faite de la part d'un club grec, ne l'estimant pas à la hauteur de ses attentes : « *Non. (...) En fait je ne voulais même pas y aller moi. Je lui ai dit "non". Je suis reparti au Cameroun.* »⁴⁸⁹ Lors d'un autre séjour, également en France, mais cette fois-ci avec l'équipe espoir, une autre offre lui est formulée, en provenance d'une équipe universitaire française, offre qu'il refuse également : « *Ils m'ont demandé... Ils ont dit qu'ils me paient les études et que je joue avec eux à l'Université, et je leur ai*

⁴⁸⁸ Cette expression s'inspire du « désir de France », théorisé par l'anthropologue Jean-Pierre Dozon (2003)

⁴⁸⁹ Simon, 70', 1D Grèce, int.

dit : *“Moi je ne suis plus au niveau de l’Université. Moi je veux passer à autre chose quoi. Donc voilà, je veux jouer au foot.”* »⁴⁹⁰ L’échec produit par la non-sélection de Simon en équipe nationale semble avoir encore renforcé son dénigrement à l’égard d’une carrière professionnelle extra-footballistique. En effet, bien que le club accepte de lui payer ses études, le joueur ne semble pas intéressé par cette offre, qu’il estime être largement en-dessous des ses attentes. Si les deux offres reçues par Simon lui déplaisent, c’est en grande partie parce qu’elles sont loin d’être équivalentes à celles qui sont proposées à ses anciens coéquipiers de l’équipe nationale : *« Mes amis avaient signé à l’époque... Je me rappelle Foe avait signé avec Lens, Song devait signer avec Metz et tout ça. Et entre-temps, on me demandait d’aller signer avec l’Université et continuer mes études ? Vous voyez... (il fait un geste de la tête qui signifie que ça ne l’intéressait pas du tout). »*⁴⁹¹ Après l’avoir pourtant refusée dans un premier temps, Simon finit par accepter la première proposition du club grec, qu’il semble considérer comme la moins mauvaise option : *« Du coup j’ai dit “non on n’est pas dans le bon truc là, je crois que vous êtes en train de vous tromper. Vous n’êtes pas dans le vrai là, donc je vous laisse avec l’Université et tout le reste, moi je ne viens pas et voilà. Et c’est comme ça que finalement que j’ai dit “oui” aux Grecs quoi. »*⁴⁹² Simon est alors influencé dans son choix par son enseignant d’éducation physique au lycée, considéré comme son « père spirituel », qui le pousse à accepter ce choix, bien qu’il soit en-dessous de son objectif initial : *« Finalement je ne sais pas quelqu’un est venu me dire : “Serge, le ciel il est bleu partout. Tu vas en Grèce c’est bleu, tu vas en Ethiopie c’est bleu, en France, c’est bleu.” J’ai dit “ok je vais aller”. Je suis parti en Grèce. »*⁴⁹³

Un palier est ainsi créé par cette première expérience en équipe nationale, en-dessous duquel il n’est plus envisageable de jouer. Le refus de la part d’un joueur d’accepter une offre qu’il sous-estime ne s’explique pas uniquement par le niveau de jeu qu’il pense désormais avoir atteint. Le joueur craint avant tout un déclassement, autrement dit un décalage entre « les chances objectivement offertes à un moment donné du temps et les aspirations réalistes » (Bourdieu, 1978, 9). Dès lors, le footballeur s’engage dans une forme de lutte contre la dévaluation de son statut.

Quitter le Cameroun « à tout prix »

La non-sélection d’Ernest va, elle aussi, être décisive dans son désir de rejoindre l’Europe à tout prix. Dans les semaines qui précèdent le départ aux Etats-Unis, l’équipe nationale se regroupe en France pour un dernier camp d’entraînement, lequel doit établir la sélection finale pour la Coupe du Monde. A son grand regret, le joueur est recalé. Ajoutons que cette décision est d’autant plus

⁴⁹⁰ Ibid.

⁴⁹¹ Ibid.

⁴⁹² Ibid.

⁴⁹³ Ibid.

difficile à accepter pour Ernest que plusieurs coéquipiers décrochent un contrat avec un club européen. Il refuse alors de rentrer au Cameroun et part à la recherche d'un club en Europe :

Après la Coupe du Monde 1994, je suis parti du Tonnerre de Yaoundé⁴⁹⁴ parce que j'étais plus... D'abord je rate d'aller en Coupe du Monde 1994, après avoir passé toute la préparation avec l'équipe du Cameroun. Je me dis : « Non je ne peux pas rester, je ne peux pas retourner au Cameroun. » Parce qu'après la Coupe du monde, tous mes amis, les Song, les Tchoutang, les Vivian Foé, tous ont eu des contrats professionnels. Alors moi je me suis dit : « Non, ils sont de ma génération, je ne sais pas ce que je vais aller faire au Cameroun. Il faut à tout prix que je signe un contrat en Europe. »⁴⁹⁵

L'esprit de compétition qui s'installe entre joueurs d'une même génération agit pour ce qui est du cas d'Ernest comme un moyen de pression. La direction prise par certains de ses coéquipiers qui signent des contrats à l'étranger est enviée. Il n'envisage plus de poursuivre sa carrière au Cameroun, qu'il considérerait comme un échec, craignant notamment les moqueries à son égard.

Si Ernest souhaite s'accrocher à son désir de rejoindre l'Europe, c'est aussi vis-à-vis des nombreuses attentes venant des membres de sa famille, qui se sont habitués à son soutien. Le salaire reçu par Ernest lorsqu'il rejoint le Tonnerre de Yaoundé lui permet de contribuer au bien-être social et matériel d'une bonne partie de sa famille : *« Je faisais vivre ma famille. J'ai refait la maison de mon père, mes frères, ceux qui allaient à l'école, je leur payais la scolarité, ma sœur qui était ici avec moi, elle est partie de Douala pour venir habiter avec moi à Yaoundé. (...) Il fallait que je m'occupe d'elle. Le papa ne pouvait pas supporter. Tout seul, il ne pouvait pas. Il fallait que j'essaie de lui donner un coup de main. J'ai fait venir mes deux frères, mon grand frère et ma sœur et les autres sont restés. Et c'est comme ça, c'est comme ça. »⁴⁹⁶*

Plus tard, le Tonnerre refuse également l'offre de l'agent d'Ernest, qui est prêt à racheter le contrat du joueur. Deux mauvaises nouvelles s'ajoutent à la non-sélection d'Ernest pour la Coupe du monde: un transfert avorté avec une formation de première division espagnole et le refus par son club camerounais de laisser à un agent le soin de gérer sa carrière. A ce moment-là, Ernest va jusqu'à envisager de mettre un terme à sa carrière : *« La même année, je rate d'aller en Coupe du Monde et je rate de signer professionnel. Donc qu'est-ce que je vais encore faire dans le foot ? J'ai dit : "Non, j'arrête." J'ai arrêté. Le président [de mon club à Yaoundé] est venu. Chaque fois, il venait chez moi me convaincre : "Non, il faut que tu viennes." J'ai dit : "Non, moi je joue plus au foot." »⁴⁹⁷*

A ce moment de sa carrière, Ernest est près à arrêter de jouer, afin d'éviter le « déclassement » que constitue la prolongation de sa carrière au Cameroun. Il estime sans doute que, suite à son passage

⁴⁹⁴ Nom de club modifié

⁴⁹⁵ Ernest, 70', 1D Grèce

⁴⁹⁶ Ibid.

⁴⁹⁷ Ibid.

en équipe nationale, sa valeur a augmenté et qu'évoluer au sein d'un club local n'est pas à la hauteur de ses compétences.

Le footballeur va donc se contenter de jouer avec des amis du quartier pendant quelques mois, bien décidé à attendre une année avant de pouvoir être libéré par son club et tenter à nouveau une aventure à l'étranger : « *Parce qu'à l'époque, y'avait une loi au pays, au Cameroun. Pour être libre de tout engagement, il faut rester une saison sans jouer. Et moi je voulais rester une saison sans jouer, pour être libre et aller signer où je veux. Parce que bon, je me connais, je suis un bosseur, je suis un travailleur. Quand je commence quelque chose, je me mets au travail et je sais que je vais arriver.* »⁴⁹⁸ Ernest n'est pas prêt à accepter n'importe quel contrat proposé par son club. Il refuse notamment une offre pour se rendre en Arabie Saoudite : « *Le Tonnerre m'a appelé pour me dire qu'ils ont une équipe pour moi en Arabie Saoudite. J'ai dit : "Non, moi je vais pas en Arabie Saoudite. Moi j'ai envie de jouer où les Camerounais vont me voir jouer, où on va m'appeler en équipe nationale. Si je vais jouer en Arabie Saoudite, ils vont pas me voir. Ils vont plus m'appeler. Alors moi je peux pas aller jouer en Arabie Saoudite."* »⁴⁹⁹ Le joueur craint que le faible niveau du championnat saoudien, mais surtout son absence de visibilité, lui porte préjudice en vue d'un retour en équipe nationale. Il est important de préciser que le refus de partir en Arabie Saoudite ne doit pas uniquement être interprété comme une réponse à un échec personnel. A travers cette décision se joue la visibilité du joueur, qui le conduit à choisir sa destination en fonction d'un désir de reconnaissance nationale.

Plus tard, encouragé par un ami, Ernest finit par accepter une offre venant d'un club gabonais, où il joue quelques mois, avant de revenir au Cameroun, déçu par cette expérience : « *L'ambiance n'était pas bonne et le championnat n'était pas... C'était pas élevé. (...) Déjà au Cameroun on n'a pas de stades. Et au Gabon, à l'époque, c'était encore pire.* »⁵⁰⁰ De retour au pays, le joueur obtient une nouvelle possibilité de partir à l'étranger, plus précisément en Grèce. Son départ est alors facilité par l'entremise d'un contact à l'ambassade grecque de Yaoundé. Cet exemple montre que l'envie de quitter le pays à tout prix, adossé ou système clientéliste fortement marqué au Cameroun (Bayart, 1979) encourage les joueurs à chercher des formes d'aides en dehors du cadre familial, ce qui élargit encore le cercle des débiteurs et donc des bénéficiaires futurs de la redistribution.

Nous souhaitons souligner que ce départ « forcé » a un prix non-négligeable. Il s'agit tout d'abord d'un saut dans l'inconnu, puisqu'aucune connexion avec un club n'avait été établie. En Grèce, les

⁴⁹⁸ Ibid.

⁴⁹⁹ Ibid.

⁵⁰⁰ Ibid.

choses ne se passent pas comme prévu. Après quelques mois sur place et quelques essais effectués dans des clubs locaux, Ernest finit par signer un contrat avec un club de troisième division, dont le niveau de jeu est loin d'atteindre celui des clubs rejoints par ses coéquipiers de l'équipe nationale. Si le club prend en charge son logement et ses repas, il ne reçoit pas de salaire pendant les six premiers mois. Cependant, Ernest nous signale qu'il était alors prêt à tout pour rester en Europe : « *Tout ce qu'on me proposait, je disais oui. Oui, parce que je voulais jouer, parce que je voulais rester.* »⁵⁰¹ S'il est encore loin de l'objectif qu'il s'est fixé, à savoir jouer dans un grand club européen, dans l'espoir de se faire repérer et de rejoindre ses anciens coéquipiers en équipe nationale, Ernest se retrouve désormais en Europe. A peine une année après sa non-sélection pour participer à la Coupe du monde, il considère son nouveau statut comme une première étape.

Une soudaine quête d'individuation

Tout comme Ernest, Julien vit aussi quelques échecs dont les répercussions vont progressivement lui faire comprendre que sa place est en Europe et plus au Cameroun. Coup sur coup, il va subir deux déceptions sportives. Sa non-sélection marque le premier échec, coup d'autant plus dur qu'il a fait partie de l'équipe nationale junior lors de la Coupe du Monde M20 l'année précédent. Un an plus tard, il est victime d'un autre refus bien plus difficile à encaisser. Lors d'un séjour aux Etats-Unis une fois encore avec la sélection nationale junior, sa tentative de rejoindre un club américain échoue. Selon ses dires, « *les dirigeants [de mon club camerounais] ne voulaient pas me laisser partir parce que chacun voulait...* »⁵⁰² Nous proposons à Julien une manière de terminer sa phrase, en suggérant « un peu d'argent ? », ce que l'ancien joueur confirme en répondant simplement « *Voilà* ». ⁵⁰³

L'échec de Julien est à la fois lié à sa non-sélection et à la réussite de ces coéquipiers, qui signent des contrats à l'étranger. Contrairement à Ernest, l'impossible retour en arrière de Julien est moins fortement lié à la nécessité de répondre à des attentes collectives, de la part de sa famille élargie. Julien finance par ses propres moyens son départ en Europe, avec l'argent mis de côté durant la période où il joue dans un club de Yaoundé. S'il est nécessaire de se garder d'analyser la solidarité au seul prisme du don et du contre-don, il convient d'observer que, comme sa famille n'a pas eu à se cotiser pour payer son départ, le joueur est quelque peu libéré de la contrainte d'un immédiat « retour sur investissement ». Ce dernier semble, au contraire, attiré par un désir d'individuation qu'une carrière de footballeur en Europe pourrait lui offrir : « *Bon, c'était comme le printemps arabe, c'était la période où tout le monde partait. Toute ma génération allait en Europe : Song est*

⁵⁰¹ Ibid.

⁵⁰² Julien, 70', 2D Portugal

⁵⁰³ Ibid.

*parti à Metz, Foé signait à Lens, Tchoutang signait en Turquie. Donc ça partait. »*⁵⁰⁴ Agé d'à peine 20 ans, Julien ne se voit plus continuer de jouer au Cameroun : « *Donc là, je me dis : "Pourquoi pas moi ? Je crois que je suis assez mûr pour avancer, tenter l'aventure moi aussi."* Donc j'ai décidé de tenter l'aventure. Il y a un manager yougoslave qui est venu au Cameroun pour nous (lui et son frère) voir jouer. Et il s'est proposé de nous aider, de nous faire venir en Europe et tout. Il s'est occupé de nous trouver un club. Alors avec le concours d'un Camerounais qui vit en Belgique, ils ont commencé à tout faire pour que nous venions. »⁵⁰⁵ Au-delà des perspectives de carrières liées à son envie de départ, la référence au « Printemps arabe » nous semble intéressante. Certes, Julien utilise cette expression pour évoquer un désir partagé par plusieurs de ses coéquipiers de quitter le pays pour rejoindre l'Europe. Néanmoins, derrière cela se cache autre chose qu'un simple départ à l'étranger. Le point commun entre la volonté de jeunes footballeurs camerounais de quitter le Cameroun pour rejoindre l'Europe et celle des populations de plusieurs pays arabes au début des années 2010 désirent renverser les pouvoirs conservateurs en place est peut-être la quête de liberté, partagée par les deux catégories d'individu. Les jeunes arabes souhaitent prendre de la distance par rapport au mode de fonctionnement autocratique des Etats dans lesquels ils vivent et désirent une meilleure distribution des richesses. D'une manière relativement similaire, on peut imaginer que les jeunes footballeurs camerounais ressentent une volonté de s'extraire d'un contexte local marqué par d'importantes obligations familiales. A l'inverse, l'Europe est considérée comme un terrain plus accessible à une quête d'individuation.

5.3. L'ambiguïté des liens avec le réseau camerounais

L'entretien d'un réseau sur qui les joueurs peuvent compter est une donnée particulièrement importante tout au long de la carrière et au-delà. Posséder un bon réseau permet en effet d'être soutenu moralement en cas de coups durs ou de bénéficier de conseils, voire de « pistons », dans la quête d'une meilleure situation professionnelle. En outre, maintenir de bonnes relations est essentiel en vue du passage à l'après football, en l'absence d'autres ressources importantes – nous pensons en particulier au capital culturel – et en réponse à la perte des ressources accumulées durant la carrière – principalement le capital physique et le capital symbolique.

Nos observations montrent que les joueurs entretiennent des relations amicales principalement avec d'autres footballeurs camerounais ou africains mais aussi parfois avec des étudiants camerounais présents en Europe. S'il est régulièrement accepté que les regroupements sur des bases ethniques constituent un « mécanisme sociologique de défense qui facilite la survie et

⁵⁰⁴ Ibid.

⁵⁰⁵ Ibid.

l'adaptation des immigrants » (Burgess et Bogue in Schnapper, 2007, 76), nos observations montrent néanmoins que le réseau social constitué par les footballeurs camerounais en situation de migration joue un rôle bien plus ambigu. Cette observation est valable tant pour les relations entretenues avec d'autres footballeurs que pour celle nouées avec des étudiants.

Dans un premier paragraphe peut effectivement s'avérer être un soutien en cas de coup dur ou contribuer à faciliter leur intégration en Europe. Néanmoins, certains joueurs ont tendance à surestimer le pouvoir d'influence des membres de ce réseau. En outre, avec le temps, certaines relations peuvent devenir encombrantes, poussant les joueurs à s'en détacher.

5.3.1. Le réseau d'amitié au sein des joueurs camerounais

Nous avons identifié trois raisons qui peuvent expliquer pourquoi les individus rencontrés ont tendance à entretenir un capital social de type « bonding » (soudant) plutôt que « bridging » (reliant) (Putnam, 2000, 2007). Premièrement, de manière générale, les sportifs d'élite ont souvent tendance à vivre entre eux, dans un « monde à part » (Papin, 2007), qui s'explique notamment par le caractère autonome du champ sportif (Wacquant, 1995). Deuxièmement, les migrants construisent facilement des liens communautaires, à l'image des nombreux espaces de socialisation panafricains en Belgique (Grégoire, 2014) ou des « territorialités migrantes » produites par les Camerounais dans le 18^e arrondissement parisien (Kamdem, 2015). Enfin, la création de liens avec des joueurs répond certainement à une volonté de créer des liens basés sur une forme de « réciprocité » qui contrastent avec les relations de « redistribution » qui caractérisent les contacts avec l'entourage, au sens large du terme, au Cameroun. Après avoir identifié la nature de ce réseau que l'on peut qualifier de transnational voir de transculturel, nous chercherons à établir en quoi il peut jouer le rôle de ressource durant la carrière, avant d'en exposer ses limites.

Un réseau d'amitié ici et là-bas

En plus d'être très fortement connectés avec leur pays par téléphone – et, pour les plus jeunes, à travers les réseaux sociaux – les footballeurs qui peuvent se le permettre font de réguliers aller-retour avec le Cameroun, dès qu'ils en ont la possibilité.

Brice nous parle de son réseau social lorsqu'il joue aux Pays-Bas. Constitué de footballeurs camerounais mais également de joueurs originaires d'autres pays subsahariens, ce réseau a rendu son intégration plus aisée, en comparaison de son séjour en Turquie :

En Hollande c'était plus facile parce qu'il y avait beaucoup de joueurs africains dans le championnat hollandais, des Maliens, XXX, pas du Paris-St-Germain, l'autre. Y'avait aussi pas mal de joueurs camerounais, qui jouaient en championnat junior ou quoi que ce soit en Hollande. Y'avait beaucoup de joueurs africains, des Nigériens, XXX, XXX (...).

*Et à côté de ça y'avait la Belgique et la France qui regardaient. Donc j'avais un peu des coéquipiers camerounais pas très, très loin. Donc y'avait beaucoup de joueurs en France comme XXX qui jouaient à Metz, donc on était plus ou moins en contact, avec des joueurs camerounais. Pour moi c'était plus facile.*⁵⁰⁶

Tout comme c'est le cas pour d'autres migrants originaires d'Afrique et présents en Europe, les footballeurs camerounais s'insèrent dans un réseau panafricain. Le réseau de connaissances, constitué avec des joueurs originaires d'autres pays d'Afrique noire, peut être perçu comme une forme de « capital transculturel » (Grégoire et Mazzocchetti, 2013), que les joueurs mobilisent dans leur processus d'intégration en Europe.

Les relations d'amitié transnationales entre footballeurs camerounais qui évoluent en Europe se prolongent généralement au Cameroun, lors des retours durant les vacances d'été. En effet, les joueurs qui peuvent se le permettre financièrement⁵⁰⁷, font régulièrement des allers retours, dès que la possibilité leur est offerte. Les voyages « au pays » ont généralement lieu en fin de saison ou durant la pause hivernale, avant que les entraînements et la compétition ne reprennent. Jérémie parle alors de départs immédiats, aussitôt que la saison est terminée : « *Quand y'a les vacances sportives, voilà, tu y vas quoi. (...) On joue le dernier match et le sac était préparé. C'est automatique, c'est tout comme ça. Le lendemain je partais.* »⁵⁰⁸ Insister sur cette manière de quitter immédiatement la Suisse après son dernier match est une manière de signifier l'intensité des liens entretenus avec son pays d'origine durant la carrière. A l'époque, il pense que ses centres d'intérêt sont au Cameroun et en Suisse, qu'il considère plutôt comme un pays de transit, avant de rejoindre un autre club européen. Aujourd'hui, alors qu'il a finalement décidé de chercher du travail en Suisse, l'ancien joueur nous confie qu'il regrette d'avoir passé la majorité de son temps libre dans son pays d'origine. Selon lui, cette obsession de rejoindre le Cameroun en fin de championnat l'a empêché de s'intégrer en Suisse : « *J'étais coupé de la réalité. C'est aujourd'hui, comme je vous disais la fois dernière, c'est aujourd'hui que je reconnais la réalité. Tu t'es coupé de la réalité. Je venais, travaillais et dès que le travail finissait, je rentrais dans les 48h, dans l'obligation. Et c'est comme ça que je vivais. Donc aujourd'hui, voilà un peu la façon dont je vois les choses professionnellement.* »⁵⁰⁹ Plus que désirés ou attendus avec impatience, ces retours réguliers sont décrits par Jérémie comme « allant de soi ». Cela illustre bien la rupture entre son univers

⁵⁰⁶ Brice, 70', 1D Turquie, int.

⁵⁰⁷ Conscients de l'attachement des joueurs avec leur pays d'origine, les clubs insèrent généralement quelques billets d'avion aller-retour dans leurs contrats, comme le souligne Jérémie : « *On avait... Comme tous les joueurs professionnels, c'est trois billets d'avion* » (Extrait d'entretien avec Jérémie (1980), 27 janvier 2012, Lausanne)

⁵⁰⁸ Jérémie, 80', 1D Suisse, int.

⁵⁰⁹ Ibid.

professionnel, qui n'est pensé qu'en Europe, et son univers social, qui est lui essentiellement tourné vers le pays d'origine.

Tout comme Jérémie, Justin se réjouit de rentrer au Cameroun pour se ressourcer et passer du temps avec des amis restés sur place, ainsi que d'autres coéquipiers établis en Europe : « *Quand tu es tout le temps foot, foot, foot, foot, à un moment pour souffler il faut aller... Enfin ça nous vient, nous les camerounais, quand il y'a peut-être [plus que] deux journées, trois journées, on commence à déjà s'appeler entre nous "mais gars, tu as déjà pris ton billet d'avion pour le pays ?" Parce que dès qu'on est là-bas, "ouf", c'est un "ouf" quoi, un soulagement. On se relâche, on voit les amis, on voit la famille, ça fait plaisir, voilà.* »⁵¹⁰

Avec le temps, ces liens entretenus avec le Cameroun peuvent avoir tendance à diminuer, notamment lorsque les contrats des joueurs, avec des clubs de niveau inférieur, n'incluent plus ce type de prestation. Dès lors, les visites au pays se font plus rares, ce qui affecte les liens avec les personnes vivant dans leur lieu de socialisation primaire. C'est notamment ce qui est arrivé à Sandro. Après avoir joué plusieurs saisons en première division helvétique, il enchaîne des contrats avec des clubs français de moins en moins ambitieux : « *Avant j'y allais tous les six mois mais après je suis allé une fois. Et là, en juin je ne sais pas. Ça coûte cher.* »⁵¹¹ Parallèlement à l'aspect financier, Sandro est victime de la précarité de son statut de résident en France. N'obtenant que des contrats de brève durée, il se retrouve souvent sans employeur, et par conséquent sans la possibilité de renouveler son permis de séjour temporaire. Par conséquent, en partant en vacances en Afrique, il prend le risque de se voir interdire un retour en France.

Le réseau de coéquipiers comme ressource

Le réseau camerounais présent en Europe peut servir de soutien aux joueurs. L'arrivée sur place ne se passe pas toujours aussi bien que les joueurs le pensent ou le souhaitent avant de partir. Agents de joueurs peu scrupuleux, difficultés d'adaptation à un nouveau style de jeu ou au climat et racisme sont là quelques facettes d'une nouvelle vie loin de ses habitudes familières. Dès lors, mobiliser un réseau d'acteurs qui apportent quelque soutien dans le quotidien des joueurs permet de continuer à prolonger la conversion, et de supporter les épisodes parfois douloureux qui émaillent la carrière.

Posséder des liens spécifiques avec d'autres footballeurs représente parfois bien plus qu'un simple réseau d'amitiés. Ces connaissances peuvent aussi être sollicitées en cas de coup dur. C'est ce que

⁵¹⁰ Justin, 70', 1D Espagne, int.

⁵¹¹ Sandro, 80', 1D Suisse

Tom n'a pas hésité à faire lorsqu'il subit une grave blessure et que son club refuse de payer le traitement :

Rémi⁵¹² à l'époque, jouait en Allemagne... Je l'ai appelé, parce que lui et moi... Il me considère comme un petit-frère. C'est un grand-frère à moi. On est né dans un même quartier. On est voisin de près de 30m. Voilà, je l'ai appelé et je lui ai dit que « Rémi, je suis... Voilà, il faut que je m'opère. » Il me dit : « Oui c'est quoi le problème ? » Je lui dis que « j'ai un peu d'argent, voilà, il faut compléter ». Bon voilà, je ne pouvais plus déjà aller m'opérer en Pologne parce que ça coûtait très cher. En Roumanie, il m'avait dit qu'il avait un autre médecin qui pouvait le faire. C'est lui [Rémi] qui m'envoie l'argent. Il me dit : « Voilà attends, dans la nuit, je vais te faire un Western Union. » Et il m'a envoyé l'argent. Je suis allé voir un docteur.⁵¹³

Dans le cas cité ci-dessus, Rémi n'attend sans doute pas une contrepartie de la part de Tom. Etant donné son statut d'international, jouant dans un club de très haut niveau, il saisit néanmoins l'occasion d'asseoir son statut de personne sociable.

A l'inverse, les liens entre deux joueurs aux statuts comparables sont généralement plutôt basés sur la réciprocité. Cette situation est vécue par Siméon. Dès lors, un service rendu peut aussi être une manière de s'assurer un soutien futur. Lorsque Siméon se retrouve dans une situation financière compliquée, en Thaïlande, il peut compter sur le secours d'un ancien coéquipier burkinabé, qu'il avait aidé quelques années plus tôt : « En 2009, il va au Vietnam. Il n'a pas de club alors je l'aide à aller en Thaïlande. Et c'est ce Monsieur qui m'envoie l'équivalent de 390 euros chaque quinzaine. Et c'est ça qui me fait manger. C'est comme si il doit me rembourser une dette alors que quand moi j'aide quelqu'un, ce n'est pas pour avoir quelque chose en retour. Voilà comment. Moi je lui ai donné 1400\$ et j'ai payé son séjour au Vietnam donc j'ai dépensé au moins 2500 \$. »⁵¹⁴ Siméon explique bien le processus du don qui en est un parce que le contre-don n'est pas ouvertement requis. Bien qu'il nous fasse savoir qu'il n'attend pas directement une aide en retour, sa manière de faire le décompte précis de ses dépenses laisse supposer qu'un contre-don est cependant attendu. L'important temps d'attente entre le soutien apporté à son ami et l'aide reçu par la suite masque ce désir de contrepartie. Il paraît en effet difficile d'imaginer que Siméon n'avait pas en tête la possibilité d'être aidé un jour à son tour, lorsqu'il est venu en aide à son ami burkinabé quelques années plus tôt.

Un pouvoir d'influence des coéquipiers parfois surestimé

L'importante fréquence du recours à l'aide d'autres joueurs camerounais déjà présents en Europe, en particulier dans le cadre de transferts d'un club à l'autre, est mise en évidence par Frenkiel

⁵¹² Nom d'emprunt

⁵¹³ Tom, 80', 1D Roumanie

⁵¹⁴ Siméon, 80', D1 Algérie

(2011), dans un article sur l'histoire de l'émigration des footballeurs camerounais en France. Ce constat est particulièrement le cas au début des années 1980, à une époque où « les réseaux de transfert s'organisent principalement autour d'acteurs traditionnels du champ socio-footballistique » (Frenkiel, 2011, 333), avant que les agents de joueurs, reconnus ou non, ne deviennent incontournables (Frenkiel, 2014). Néanmoins, à travers les récits de transferts ratés de Jean-Marc et de Paul, nous souhaitons montrer ici que le recours à ce réseau a ses limites. En effet, nous verrons qu'il ne garantit que rarement la signature d'un contrat avec un club professionnel.

Jean-Marc quitte le Cameroun avec ses parents à la fin des années 1970. Parallèlement à ses études, il joue au football au sein de clubs de troisième division française dans la couronne parisienne puis dans la région du Nord-Pas-de-Calais. Dans l'optique de rejoindre un club professionnel, il décide de prendre contact avec René, qui est engagé dans un club de première division française. Accueilli chez ce dernier pendant deux semaines, Jean-Marc participe à un tournoi avec le club, sans pour autant parvenir à signer un contrat. Aujourd'hui encore, Jean-Marc ressent une certaine rancœur à l'encontre de René. Selon lui, il aurait facilement pu être une ressource importante s'il l'avait voulu : « *Mais bien sûr ! Il suffisait d'un coup de fil.* »⁵¹⁵ Cet exemple montre à quel point les joueurs peuvent avoir tendance à surestimer le potentiel des réseaux camerounais. S'ils sont fréquemment utilisés, leurs pouvoirs d'influence semblent néanmoins limités. Le départ de René dans un autre club de première division signifie d'ailleurs la fin de ses espoirs de faire une carrière professionnelle en Europe. Il rentre au Cameroun et s'engage dans des clubs locaux : « *C'est après cette déception, c'est-à-dire ne pouvant pas vraiment avoir cette voie royale par rapport à quelqu'un, une éminente personne comme René, que je me suis dit : "A quoi bon alors ? Autant rentrer."* »⁵¹⁶

Les conseils donnés par les coéquipiers ne sont pas non plus toujours payants. Paul est en relation avec un coéquipier de l'équipe nationale qui joue à l'AS Monaco⁵¹⁷. Ce dernier, qui s'improvise manager pour l'occasion, l'invite à passer des tests qui s'avéreront concluants. Désirant apparemment spéculer sur ses performances pour faire augmenter sa valeur marchande, son coéquipier lui conseille alors de rentrer au Cameroun pour revenir au début de la saison suivante. Il espère que sa future participation à la Ligue des champions africaine⁵¹⁸ avec son club camerounais

⁵¹⁵ Jean-Marc, 60', 1D France, int.

⁵¹⁶ Ibid.

⁵¹⁷ Nom de club modifié

⁵¹⁸ Lancée en 1964-1965 sur un modèle de matchs aller-retour, elle est dans un premier temps dominée par les clubs d'Afrique subsaharienne. La fin des années 1970 voit d'ailleurs des clubs camerounais remporter trois éditions à suite (le Canon de Yaoundé en 1978 et en 1980 et l'Union de Douala en 1979), avant que les clubs nord-africains ne fassent mainmise sur la décennie suivante. En 1997, cette compétition prend le nom de « Ligue des Champions de la CAF » et elle instaure une phase de « groupes », à l'image de la Ligue des champions européenne.

fasse augmenter sa valeur marchande : « *Donc lui, à la fin de l'entraînement, il prend le véhicule, on rentre à Nice, parce nous étions à Nice. Dans le métro, il me donne donc les conseils de ne plus rester là.* »⁵¹⁹ Paul finit par être convaincu par ce choix : « *Comme j'ai émerveillé le coach [du club français], il faut que je sois au Cameroun, parce que j'ai encore les matchs de la prochaine Champions League [africaine]. Que je joue bien et que les journaux parleront de moi, comme ça, on montera les enchères.* »⁵²⁰ Paul rentre donc au Cameroun pour finir la saison, avec le grand espoir de repartir en France la saison suivante. Malheureusement, son retour est compromis par une blessure survenue lors d'un match de préparation pour la compétition africaine. Non sans émotion, Paul raconte alors comment le club français décide de recruter un autre joueur de l'équipe nationale camerounaise à sa place : « *Pour me remplacer, on a pris un autre joueur. C'était un milieu de terrain, le plus combatif des Lions Indomptables. Il m'a remplacé. Ils l'ont pris et c'est comme ça que j'ai perdu. Il est parti à Monaco, où il a fait une très bonne carrière.* »⁵²¹

Tirailé entre son envie de faire une carrière professionnelle en France et celle de participer aux grandes compétitions avec son club camerounais, Paul regrette aujourd'hui le choix effectué sur les conseils de son coéquipier. Il ne peut en effet s'empêcher de penser que s'il était resté en Europe, sa carrière aurait suivi une toute autre direction : « *J'étais en Europe, à l'AS Monaco, à Nice, qu'est-ce que je suis revenu faire ?* »⁵²² L'échec de Paul dans sa tentative de rejoindre un club européen s'explique premièrement par la blessure qu'il contracte lors de son retour au Cameroun, ce qui met en avant les difficultés de mettre en œuvre des stratégies à moyen terme. Deuxièmement, tout comme Jean-Marc auquel nous avons fait allusion plus tôt, Paul semble avoir été victime des mauvais conseils de son coéquipier. Certes les agents de joueurs sont encore relativement peu actifs au début des années 1980, au moment où Paul tente sa chance en Europe. Néanmoins, il y a certainement une asymétrie entre les informations possédées par son coéquipier et les recruteurs. Le soutien proposé par les compatriotes de Jean-Marc et de Paul, auto-institués en expert du marché se révèlent être des échecs dans les deux cas de figure. Désireux de rejoindre à tout prix un club européen, les joueurs peuvent avoir tendance à « sur-interpréter » le pouvoir de leurs compatriotes qui, certes, se trouvent dans une situation plus agréable, mais sont loin d'avoir une grande marge de manœuvre sur le marché des transferts.

En outre, les exemples de Jean-Marc et de Paul montrent à quel point, dans les années 1980, les footballeurs africains sont encore fortement tournés vers leur pays d'origine (Berthoud et Frenkiel, 2016). Ne bénéficiant pas toujours d'une grande reconnaissance en France sur le plan

⁵¹⁹ Paul, 50', 1D Cameroun, int.

⁵²⁰ Ibid.

⁵²¹ Ibid.

⁵²² Ibid.

footballistique, participer à des compétitions locales ou avec l'équipe nationale, revêt pour eux une importance cruciale. Parallèlement, cette allégeance met en péril leur situation en club, notamment par l'augmentation de la charge de travail et par conséquent du risque de blessures.

Un soutien éphémère

Plusieurs joueurs nous font part du soutien très éphémère reçu par les dirigeants des clubs fréquentés. Selon Justin, le réseau qu'il construit durant la carrière au sein du milieu footballistique est composé d'une majorité d'individus intéressés par son argent :

Vous voyez, je veux vous dire une petite anecdote. Au football, quand tu gagnes de l'argent, tu es vu dans les médias de gauche à droite, tout le monde vient. Mais du jour au lendemain, dès que tout ça là disparaît, tu verras. Tu ne pourras même plus voir une personne, même si tu es en galère. Les gens qui venaient te sucer, qui venaient prendre ce que tu leur donnais, en tous cas, quand tu es en galère, tu ne verras plus personne. Tout le monde disparaît.⁵²³

Julien pense également être bien entouré par un agent, un ancien joueur de l'équipe nationale camerounaise. Néanmoins, il va se rendre compte que ce dernier a fait échouer sa tentative de rejoindre un club espagnol qui lui proposait pourtant un contrat intéressant : « *Je me souviens, je jouais au Portugal. Il y a un club de deuxième division espagnole qui est venu me demander de signer. Ils m'ont proposé un contrat de quatre ans. (...) Ils m'ont dit "le salaire c'est ci, c'est ça." Moi j'ai dit "Oui". Mais il [mon agent] m'a dit : "Non, si ils te veulent, ils doivent faire un effort."* »⁵²⁴ En réalité, le contrat convenait à Julien. L'ancien joueur international qui officiait en tant qu'agent a cherché à maximiser les profits lors du transfert, ce qui a finit par décourager le club espagnol.

Cet éloignement provient du réseau des joueurs et non de ceux-ci. C'est ce qui est arrivé à Julien, lorsque ses performances commencent à baisser. Après avoir flirté avec l'équipe nationale, il rejoint la première division espagnole, avant de se blesser et de sortir progressivement du très haut niveau pour enchaîner des contrats dans des clubs de troisième et de quatrième division. Lorsque nous le rencontrons, il est très amer envers les personnes en qui il pensait avoir confiance et avec qui il avait noué des relations durables pendant sa carrière :

Ben pour dire honnêtement, oui pendant ma carrière, j'ai gardé beaucoup de contacts avec mes anciens entraîneurs, XXX, YYY, machin mais à la longue, c'est des rapports qui s'effritent parce que... Moi je vais pas faire la langue de bois hein. Y'a pas de langue de bois à faire parce que c'est en disant la vérité que certaines choses peuvent bouger, voilà. Avec le temps, tu te rends compte que ces gens qui sont là-bas [au Cameroun], les trois quarts ne te portent pas dans leur cœur. Ils sont là pour prendre, prendre, prendre, prendre, prendre. Donc après tu coupes les ponts pour toujours. (...) Ces gens-là nous ont aidés mais ce n'était pas une aide saine. (...) Ils venaient vers toi parce que

⁵²³ Justin, 70', 1D Espagne, int.

⁵²⁴ Julien, 70', 2D Portugal

*tu avais une certaine renommée. (...) Quand t'as plus rien, ton téléphone ne sonne plus.*⁵²⁵

Julien nous révèle ce que semblent ne pas admettre une grande partie des anciens joueurs rencontrés, à savoir les difficultés de mettre à profit le capital relationnel accumulé durant la carrière. Il semble se rendre compte que les individus qui ont participé à son élection ne l'ont pas fait de manière désintéressée. L'utilisation de l'expression péjorative « ces gens-là », révèle à quel point il est amer envers les individus fréquentés au sein du milieu footballistique camerounais durant sa carrière, entraîneurs et dirigeants principalement.

Rares sont les joueurs qui nous ont fait part d'une manière aussi nette que Julien du désenchantement vis-à-vis du réseau créé durant la carrière. Plusieurs raisons expliquent pourquoi Julien est en mesure de tenir ce discours. Premièrement, il a été régulièrement victime d'agents de joueur qui n'ont pas tenu leurs promesses à son arrivée en Europe ainsi qu'à plusieurs reprises plus tard durant sa carrière. Les dirigeants des clubs fréquentés ne l'ont pas non plus toujours soutenu. Ainsi, avant de partir au Cameroun pour rejoindre l'équipe nationale, alors qu'il est sous contrat avec un club belge mais sans carte de séjour, il obtient de la part de ses dirigeants l'assurance de lui venir en aide au cas où son retour en Europe devait se compliquer. Ces derniers ne donneront cependant aucune suite à ses appels lorsque le cas se présente. Il se retrouve ainsi bloqué au Cameroun. Aujourd'hui, Julien est sorti de l'univers footballistique. Il ne lui est donc plus autant nécessaire de soigner ses relations, contrairement à d'autres joueurs qui prolongent leur carrière en devenant entraîneur par exemple. Cela lui permet d'exprimer son désenchantement de manière tout à fait libérée.

Selon Eliot, la concurrence exacerbée entre joueurs explique pourquoi il est si difficile de nouer des relations de confiance avec des coéquipiers. Lorsque nous le rencontrons au Cameroun, il n'a pas encore totalement décidé d'arrêter sa carrière. Agé de 29 ans il est pour l'instant sans club, de retour à Douala après plusieurs expériences dans d'autres championnats africains. Il est d'avis que son réseau accumulé dans le football n'est pas forcément d'une grande aide. Il remarque surtout que les relations entretenues ne sont jamais désintéressées : « *Comme je vous ai dit, c'est très difficile d'avoir des amis dans ce monde. Il n'y a pas d'amis footballeurs. C'est comme à l'école, si le dernier marche avec le premier, c'est peut-être parce qu'il trouve les femmes au premier. Donc si le premier marche avec le dernier c'est peut-être parce qu'il montre au dernier. Donc c'est juste un intérêt. Si un joueur marche avec toi, ça veut dire que tu es plus fort que lui et que tu peux glisser un mot à l'entraîneur pour qu'il joue* »⁵²⁶. La concurrence qui règne entre joueurs au sein des clubs,

⁵²⁵ Ibid.

⁵²⁶ Eliot, 80', 1D RD Congo

souvent encouragée par les dirigeants dans un but compétitif, n'est pas sans effet sur les relations entre joueurs, comme le montre l'exemple d'Eliot. Dans ces conditions, le joueur ne considère pas le football comme un terrain propice à une accumulation de capital social qui pourrait être mis à profit à l'avenir.

Au contraire, la difficulté de nouer des relations durable, de confiance et non-intéressées avec des coéquipiers provoque chez Eliot un désir de quitter le milieu du football en fin de carrière. S'il n'a pas encore une idée précise de son avenir professionnel, le joueur se verrait bien dans un tout autre domaine : « *Bah ce que je souhaite faire là maintenant, dans les années à venir... C'est vrai que je n'aime pas trop honnêtement tout ce qui tourne autour du football. Je ne pense pas à ça. C'est vrai qu'entraîneur, directeur sportif, non je ne pense pas à ça.* »⁵²⁷ Au-delà de l'aspect professionnel, il souhaite même complètement se détacher du football, ayant plutôt en tête un retour en campagne, afin de s'éloigner aussi physiquement de cet univers qui ne lui a pas toujours réussi⁵²⁸ : « *Après le foot, je vais même plus penser au foot. Je fais autre chose, devenir peut-être agriculteur, un truc comme ça, rester au village. Mais rien qui va mener au foot. Peut-être jouer avec des clubs vétérans.* »⁵²⁹ Rester dans le football lui fait craindre une forme de continuité, qui continuerait à l'éloigner de sa famille proche : « *Non c'est pas facile parce que même quand tu joues, que tu as atteint un certain niveau, et que tu reviens dans le foot, et que tu atteints toujours le même niveau comme entraîneur, c'est la même vie qui reprend. T'es pas à côté de ta femme et de tes enfants.* »⁵³⁰

Enfin, ce réseau de coéquipiers peut aussi s'avérer encombrant. Lors de ses premières années en Suisse, Jérémie avoue avoir passé de nombreux moments en discothèque avec d'autres footballeurs camerounais : « *J'ai vécu Zurich. Zurich je vous dis pas, y'avait xxx et toute cette grande communauté camerounaise. Y'avait xxx, yyy, zzz, et tout et tout.* »⁵³¹ Après le match, on se retrouvait dans les discothèques africaines. »⁵³¹ Pourtant, Jérémie ne garde pas que de bons souvenirs de cette période-là. Il a l'impression que ces expériences lui apportaient plus d'ennuis que de soutien. Jérémie nous avoue avoir envie de s'éloigner des pratiques de solidarité envers des compatriotes dans le besoin : « *Mais tu vois, les gars [ses coéquipiers], ils te disent : "Ouais Jérémie, tu les amènes chez toi ?" Et ils ne respectent pas la maison. Ils prennent encore tes affaires privées, c'est un grand risque. Parce que tu trouves quelqu'un, des aventuriers, mais tu ne les connais pas. On s'est*

⁵²⁷ Ibid.

⁵²⁸ Eliot partage en particulier une vision désenchantée des relations au sein du vestiaire. Dans le chapitre précédent, il nous faisait ainsi part de difficultés de se créer un réseau amical durable, de confiance et non-intéressé, avec ses coéquipiers.

⁵²⁹ Eliot, 80', 1D RD Congo

⁵³⁰ Ibid.

⁵³¹ Jérémie, 80', 1D Suisse, int.

retrouvés là, juste au nom du Cameroun et après ils ne respectent rien, quelque chose disparaît et tout et tout. Tu te dis “non, non, non”. Donc tu mets une barrière. »⁵³²

5.3.2. Le soutien sélectif de la communauté camerounaise à l'étranger

Parallèlement à leur réseau sportif, les joueurs cherchent parfois à se créer un réseau au sein de la communauté camerounaise⁵³³, en particulier des étudiants. A nouveau, nous souhaitons montrer ici que tous les joueurs ne bénéficient pas du même soutien.

Albert a vécu quelques moments difficiles à son arrivée en Italie. Comme cela arrive fréquemment, son dernier club au Cameroun refuse de signer la lettre de libération, ce qui le prive par conséquent d'une licence de jeu. Par conséquent, pendant six mois, il se retrouve dans l'incapacité de rejoindre les rangs de l'équipe qui l'avait pourtant recruté. Il trouve néanmoins un peu de réconfort auprès d'étudiants camerounais présents sur place :

Ce n'était pas facile mais avec ça j'avais eu beaucoup de chance parce que les étudiants camerounais à Milan⁵³⁴ à l'époque m'ont beaucoup soutenu. Ils m'ont beaucoup aidé, ils ont manifesté, même jusqu'à l'ambassade du Cameroun. Ouais parce que pour eux, c'était un honneur de trouver un Camerounais qui arrivait dans ce championnat, qui était très très réputé à l'époque en Europe. Et cela leur faisait bien plaisir et je pense qu'ils m'ont beaucoup soutenu.⁵³⁵

Le soutien reçu de la part des étudiants camerounais permet à Albert de bien supporter ces premiers mois sans jouer, avant de réintégrer l'équipe et de participer à quelques matchs en fin de saison, lorsque sa situation se régularise. L'aide apportée par les étudiants n'est certainement pas gratuite. Au-delà de la fierté d'accueillir dans leur ville un compatriote, il n'est en effet pas impossible que ces derniers attendent en échange une aide financière.

L'exemple de Norbert montre à quel point, pour les membres de la communauté camerounaise présents à l'étranger, être proche d'un footballeur peut apporter des avantages qui dépassent l'ordre symbolique :

Le deuxième réseau que j'avais, c'était les camerounais étudiants, parce que l'école militaire envoyait des étudiants en Grèce. Oui, pour le militaire. La plupart habitaient au campus universitaire. Et ils avaient pris deux ou trois appartements, pas très très loin. C'est-à-dire que, bon, en fait à trois ou quatre kms de chez moi. (...) Donc quand ils se retrouvaient le week-end... Parce que tous les week-ends, ils sortaient du campus. On se retrouvait au quartier. Bon, les week-ends pratiquement tous arrivaient chez moi, parce qu'ils considéraient... Ils appelaient ma femme leur « maman », qui leur donnait...

⁵³² Ibid.

⁵³³ Par « communauté », nous entendons ici l'ensemble des individus d'origine camerounaise présents dans un contexte donné à l'étranger

⁵³⁴ Nom de ville modifié

⁵³⁵ Albert, 70', 1D France, int.

*Ils venaient, ils mangeaient. Quand ils finissaient de manger, il fallait que je leur donne l'argent de poche pour aller se balader.*⁵³⁶

Il est intéressant de noter que Norbert ne ressent pas forcément ces redistributions comme un poids mais aussi comme une occasion de valoriser son statut de « responsable » (Séraphin, 2000). En outre, comme nous le verrons dans le chapitre suivant⁵³⁷, cette stratégie lui sera également bénéfique plus tard : lors de son retour au Cameroun à la fin de sa carrière, Norbert a été recontacté par ces mêmes étudiants, devenus hauts gradés dans l'armée, et donc des contacts potentiellement intéressants sur le plan professionnel.

Cependant, tous les joueurs ne semblent pas être en mesure de bénéficier ainsi du soutien de compatriotes présents en Europe. En effet, Siméon ou Julien, dont le capital symbolique est plus réduit, ne bénéficient pas de l'accueil réservé à Albert et Norbert, favorisés par leur statut d'international.

Suite à la faillite du dernier club pour lequel il s'est engagé, en Thaïlande, Norbert se retrouve sans contrat. Il est alors dans l'incapacité de renouveler son visa et se retrouve en situation irrégulière. Pour autant, il ne bénéficie pas du soutien de la communauté camerounaise locale : « *En Thaïlande c'est une histoire de businessmen, ceux qu'on appelle au Cameroun les feymen. On ne calcule personne. C'est chacun pour soi. Donc c'est difficile. Ils peuvent venir demander de l'aide mais ils ne peuvent pas aider. C'est comme ça.* »⁵³⁸ Tout comme Julien dont il vient d'être question, Siméon évolue dans un championnat peu médiatisé et peu considéré sur le plan international. Dès lors, il lui est aussi beaucoup plus difficile de trouver un écho favorable à ses appels à l'aide auprès de la communauté camerounaise locale. Selon Malaquais, les « feymen », ces hommes qui se sont « faits » par eux-mêmes, représentent une « figure de la ruse et de l'arnaque qui condense, à elle seule, tout un ensemble de pratiques et de représentations sociales de crise, et qui témoigne de l'inflexion des itinéraires d'accumulation classiques » (2001, 101). Siméon semble souffrir de la présence de cette nouvelle catégorie de leaders camerounais exilés, apparue dans le contexte de la crise des années 1990, et qui semblent s'être fortement éloignés des pratiques de solidarité, auxquels sont habitués les Camerounais.

Lorsqu'ils arrivent en Belgique, Julien et son frère aîné entrent en contact avec des étudiants, sans même l'avoir choisi, puisqu'ils y sont conduits par les agents qui se sont chargés de leur transfert. Ils y séjournent quelques jours, le temps de s'entraîner et de faire des essais auprès de clubs locaux dans l'espoir de signer un contrat. Néanmoins ces premières semaines ne se passent pas comme

⁵³⁶ Norbert, 70', 1D Grèce, int.

⁵³⁷ Voir le point « Des stratégies d'épargne "horizontales" » dans le sixième chapitre.

⁵³⁸ Siméon, 80', D1 Algérie

prévues : les essais sont infructueux, le grand-frère de Julien se blesse gravement à une jambe et ne bénéficie pas de couverture sociale et le visa des deux joueurs est sur le point d'expirer. Cette situation est néanmoins bien loin d'émouvoir les étudiants qui les accueillent puisque ces derniers décident en même temps de mettre un terme à leur élan de solidarité, une semaine après leur arrivée en Belgique : « *On était partis de Bruxelles parce que les étudiants, une semaine après, ils n'ont pas vu de contrat arriver. Ils ont dit "ah c'est mort là."* »⁵³⁹ Il est dès lors plus exact de percevoir l'accueil des étudiants comme une manière d'obtenir une contrepartie : « *Parce qu'eux, si y'a un contrat, ils devaient avoir le bakchich. (...) "Il y a plus de contrat, il y a rien, pas de club, on n'est pas là pour vous quoi. Débrouillez-vous."* »⁵⁴⁰ Pour Julien, cette expérience de vie est particulièrement douloureuse. Il nous avoue d'ailleurs que c'est la première fois qu'il réussit à en parler ouvertement : « *Ça, je ne l'ai dit à personne hein. C'est des choses qu'on ne dit pas parce que... Mais là, avec le recul, ça y est c'est fini.* »⁵⁴¹ Les propos de l'ancien joueur soulignent l'effet thérapeutique, sorte d'exutoire, de certaines discussions. Les confidences semblent d'autant plus faciles à faire pour Julien qu'il s'est progressivement éloigné de la communauté camerounaise. Il travaille dans le domaine de la sécurité et s'est marié avec une Française. Il n'a plus de grandes attentes vis-à-vis de la communauté, ce qui lui permet de se sentir libre de porter un jugement négatif sur un mode de fonctionnement qu'il désapprouve.

⁵³⁹ Julien, 70', 2D Portugal

⁵⁴⁰ Ibid.

⁵⁴¹ Ibid.

Chapitre 6. La carrière comme projet collectif

Ce chapitre s'intéresse à la dimension collective du capital sportif⁵⁴² des anciens footballeurs camerounais rencontrés. Nous nous focaliserons en particulier sur l'aspect économique de ce capital, en cherchant à comprendre comment le projet de carrière de ces individus se construit en collaboration avec les membres de la famille élargie.

Un certain nombre d'attentes de la part de l'entourage des joueurs a été mis en avant par Bertrand (2008) dans son travail de thèse sur les jeunes apprentis footballeur en France. L'auteur constate que les jeunes footballeurs bénéficient d'une « place symbolique propre » au sein de leur famille, qui implique la nécessité de ne pas « trahir » les siens, en étant « à la hauteur » des attentes placées en soi. Selon Bertrand, ce sentiment d'être redevable prend racine dans « la carrière sportive [qui] « s'articule autour d'une relation étroite entre le père et le fils » (Bertrand, 2008b, 499). L'auteur évoque ainsi l'« inertie de l'engagement », qui rend tout abandon d'une carrière particulièrement difficile, même en cas d'échecs sportifs.

Qu'en est-il dans notre cas de figure ? Dans les deux premiers chapitres de ce travail, nous nous sommes quelque peu éloigné de cette constatation, en avançant que, si les pères peuvent parfois jouer un rôle dans la vocation de footballeur, ils ne représentent qu'un acteur au sein d'un collectif bien plus étendu. Nous postulons donc ici que l'inertie dont parle Bertrand est bien plus conséquente. Premièrement les espoirs d'ascension sociale suscités par le départ d'un jeune footballeur en Europe sont bien plus importants pour les familles vivant au Cameroun. Deuxièmement, cette inertie s'inscrit dans un collectif bien plus large, qui comporte toute la famille élargie.

Nous postulons que, durant leur carrière, les footballeurs camerounais acquièrent un véritable « rôle social »⁵⁴³, celui du migrant responsable de faire vivre sa famille élargie. Pris dans un système de redistributions à l'égard de leurs proches, ils ont ainsi peu de contrôle sur leur capital économique. Cette observation nous permettra de mettre en avant l'émergence d'un processus de consécration collective, qui permet aux familles de faire partie du projet de carrière des joueurs⁵⁴⁴. Néanmoins, toute la particularité de cette nouvelle responsabilité – et aussi la difficulté de s'en détacher – réside dans l'ambiguïté de sa « nature ». En effet, ce rôle ne doit pas uniquement être perçu comme un contrainte mais comme une manière de valoriser leur statut en acquérant le statut de « personne sociable » (Vuarin, 1994) ou de « Grand » (Séraphin, 2000). Les joueurs se

⁵⁴² Pour une définition de ce que nous entendons par « capital sportif », voir le paragraphe 1.2.1 Appréhender l'après-carrière des sportifs d'élite

⁵⁴³ Dans la conception de Parsons (1951), sur laquelle nous nous basons ici, le rôle social d'un individu se définit par rapport à son statut mais aussi, dans une perspective interactionniste, dans la relation à autrui.

⁵⁴⁴ Dans les titres « Mon frère est en haut » ou « Mon cousin est militaire » (*Annexe 3*), le musicien camerounais Donny Elwood s'est par ailleurs amusé de ce constat en mettant en chanson les bénéfices attendus par un cadet lorsqu'un aîné obtient un poste à responsabilité

retrouvent ainsi dans une relation d'interdépendance avec les membres de leur famille élargie, ayant autant besoin d'eux que l'inverse. Jouer son rôle de migrant permet d'entretenir son réseau de relations et de s'assurer une reconnaissance de leur part, ce qui permet aussi d'être perçu comme une personne à qui l'on peut donner sans crainte de ne rien recevoir en retour.

Divisée en deux sections, ce chapitre s'intéresse premièrement à la question de la solidarité. Nous verrons que celle-ci est souvent évoquée comme allant de soi lors des entretiens. Néanmoins, derrière ce discours de façade se cachent d'autres réalités bien plus complexes, ainsi que d'importantes différences interindividuelles. Elle est tantôt vécue comme une obligation et tantôt comme valorisante, en fonction notamment des caractéristiques sociales des personnalités rencontrées.

Dans une deuxième section, nous nous intéressons à la question de l'épargne, premier pas vers l'après-carrière. Nos observations montrent que cette dernière est difficilement envisageable hors du cadre relationnel familial. Des formes d'épargne « horizontales » sont dès lors souvent mises en place, bien que peu rentables. L'entretien d'un réseau d'acteurs convertis, par la redistribution ou la mise sur pied de projets d'épargne horizontale vient s'ajouter aux autres formes de consécration sportives, auxquelles nous faisons référence dans le cinquième chapitre, pour construire l'identité que le joueur se fait de lui-même, ainsi que celle projetée sur lui. Un processus de « sacralisation » de ce nouveau rôle social acquis par les joueurs se met progressivement en place, qui empêche l'entourage d'imaginer une modification de statut du joueur lorsqu'il arrive en fin de carrière, ce qui peut poser problème. Nous verrons enfin que les gestes des joueurs sont parfois perçus comme de simples « contre-dons » par certains membres de la famille, ce qui vient mettre en péril les effets supposés de cet investissement. Estimant sans doute que le joueur a bénéficié d'un soutien initial au moment de son départ en Europe, mais aussi que redistribuer fait partie du « rôle » d'un migrant, certains proches ne se sentent pas forcément redevables, mettant ainsi un terme à la chaîne de solidarité instituée.

6.1. La solidarité familiale, entre obligations et valorisations de son statut

Les changements de statuts liés aux performances sportives, mis en avant dans le cinquième chapitre, sont essentiels pour comprendre les parcours des footballeurs rencontrés, et en particulier l'évolution de leur engagement vocationnel dans la pratique. Néanmoins, ces modifications statutaires sont d'autant plus importantes qu'elles s'inscrivent souvent dans des mobilisations collectives. Dès lors, les décisions prises et étapes franchies par les joueurs sont

suivies de près par tout un collectif, à commencer par les agents et les dirigeants, auxquels nous avons fait référence dans la section précédente.

L'autre principal collectif qui joue un rôle important dans le suivi des carrières est la famille, envers qui les joueurs ont des comptes à rendre. Les liens avec le réseau familial sont d'autant plus forts qu'ils ne peuvent que difficilement être remis en question, comme nous avons pu le mettre en avant dans le deuxième chapitre. Une des principales forces de ce réseau est sa capacité d'agir comme une structure de « validation de la croyance » (Collovald, 2002). Maintenir l'image que son réseau se fait de soi-même est donc une manière d'assurer la continuité de la considération que le joueur a bénéficié jusqu'alors ainsi que de l'identité qui lui est assignée.

Dans la première section de ce sixième chapitre, nous souhaitons ainsi observer les conditions du renforcement de cet engagement collectif. Dans un premier paragraphe, un détour par la sociologie des émotions (Zirotti, 2010) nous permettra de mieux comprendre comment un phénomène de consécration collective peut se mettre en place.

Dans un deuxième temps, nous souhaitons analyser les différentes perceptions de la solidarité communautaire partagées par les individus rencontrés. Afin d'en savoir plus sur la nature du réseau que les joueurs entretiennent avec leurs proches durant la carrière, nous les avons questionnés sur leur participation à d'éventuelles pratiques de redistributions et sur les éventuelles contraintes auxquelles ils sont rattachés. Comme une majorité de migrants, il semblerait que la plupart des joueurs s'engagent dans des pratiques de redistribution d'une grande partie des gains accumulés en direction de leurs proches, pratiques connues sous l'appellation « remittances » (Taylor, 1999 ; Page et Plaza, 2006). Il nous semble important de préciser que tous les joueurs ne sont pas contraints de la même manière à participer au bien-être familial, malgré un discours de façade qui valorise souvent une solidarité africaine, univoque et à toute épreuve. De même, la nature de l'aide apportée aux siens possède un caractère très ambigu. Si elle est parfois ressentie comme un poids difficile à supporter, les joueurs peuvent aussi retirer une certaine fierté du soutien qu'ils sont capables de fournir, ce qui vient compléter et dépasse quelque peu l'observation que nous avons pu faire auprès des footballeurs sud-africains quelques années auparavant (Berthoud et Poli, 2011).

Dans un dernier paragraphe, nous souhaitons nous arrêter plus longuement sur quelques récits d'actes de sorcellerie auxquels certains anciens joueurs rencontrés ont été confrontés. S'ils nous ont dans un premier temps pris au dépourvu, leur analyse nous a permis de mettre encore plus en lumière l'importance du don ainsi que les risques encourus par les joueurs en cas d'écart par rapport au rôle social attendu par les membres de la famille.

6.1.1. Du changement de statut individuel à la consécration collective

Comme nous l'avons indiqué dans le chapitre précédent, le rôle des dirigeants, agents et autres intermédiaires ne se limite pas à faciliter, empêcher ou retarder le passage d'un joueur d'un club à un autre ni le départ en Europe. Le discours de ces « faiseurs de destin », valorisant les qualités des jeunes joueurs, contribue à la construction d'un sentiment de consécration, qui renforce la croyance en la réussite du projet individuel. Nos observations permettent néanmoins de dépasser le caractère individuel de cette consécration, en l'inscrivant dans un projet commun avec les membres de la famille élargie.

Pour comprendre le passage d'une consécration individuelle à un projet collectif, nous proposons d'effectuer un détour par la sociologie des émotions. L'article de Zirotti (2010), centré sur le rôle des émotions dans l'expérience du déni de citoyenneté chez les jeunes de banlieue, donne quelques éléments de comparaison intéressants avec notre cas d'étude. L'auteur s'intéresse en particulier à la construction d'un sentiment collectif d'humiliation au sein d'une population de jeunes maghrébins vivant en France, spatialement et socialement stigmatisés, et en situation d'échec scolaire. Si l'on considère que l'humiliation constitue, de manière presque symétrique, le pendant négatif de la consécration, le processus de construction du caractère collectif de la population étudiée est dès lors comparable avec celui observé dans le cadre des banlieues françaises.

Selon Zirotti, les revendications de ces jeunes prennent forme lorsque les expériences scolaires négatives entrent en résonance avec les stigmatisations vécues dans le cadre d'autres sphères de la vie sociale, et qu'elles sont partagées par une majorité de la communauté à laquelle la population étudiée se dit appartenir : « Les ressources de ce combat trouvent leurs origines dans le groupe social, qui délimite un espace de totalisation dans lequel se constitue, pour beaucoup, l'expérience collective, y compris des émotions qui y sont associées, de l'inégalité, de la stigmatisation, de la relégation dans l'espace urbain, dans les établissements scolaires, dans les classes et filières de formations » (2010, 55). C'est donc l'expérience collective de la mise en marge de la société qui va être mobilisée comme une « ressource » dans les actions revendicatives de ces jeunes des banlieues.

Dans le cas qui nous intéresse, ce transfert d'une émotion individuelle à une émotion collective s'explique de manière inverse (consécration vs stigmatisation) mais poursuit néanmoins le même processus. Partant, la consécration individuelle ressentie par le joueur au contact des « faiseurs de destin » renforce l'espoir d'ascension sociale partagé par son groupe d'appartenance. L'aspiration

de grandeur des familles des joueurs camerounais est ainsi comparable à la stigmatisation ressentie par les familles maghrébines établies en France, décrites par Zirotti.

A l'instar de ce qu'a observé Zirotti, le renforcement de la consécration est possible puisque l'individu et les membres de ce collectif, la famille élargie et parfois au-delà, partagent « un champ d'expérience » commun. Comme notre échantillon se caractérise par un fort désir d'ascension sociale et non une stigmatisation, c'est la consécration qui est renforcée et non l'humiliation.

Le parallèle que nous venons de dresser entre les deux situations nécessite néanmoins quelques nuances. Si dans l'exemple de Zirotti la stigmatisation ressentie par les jeunes de banlieue est comparable à celle vécue par les membres de leur communauté présents en France, ce parallèle est moins évident à faire dans le cas étudié ici. En effet, au-delà de l'espoir d'ascension sociale que laisse supposer une carrière de footballeur, la consécration des jeunes camerounais s'explique également par un renforcement de l'identité athlétique⁵⁴⁵ (Taylor et Ogilvie, 1994) et de l'estime de soi (Stephan et al., 2003). Du côté des membres de la famille élargie des joueurs, la consécration se vit plutôt par « procuration ». On assiste ainsi à une forme de « projection » de la réussite du joueur sur ses proches.

L'autre particularité de la situation que nous observons ici par rapport au modèle développé par Zirotti est l'asymétrie des rapports entretenus entre les joueurs et leur famille. Les membres de la famille des joueurs ne se contentent pas de partager les émotions du footballeur, ils peuvent également tirer certains avantages objectifs de cette consécration, tels que des retombées financières ou matérielles. Médiatisée, et donc plus visible, la consécration individuelle peut également se retourner contre les joueurs. De part l'important horizon d'attente qu'elle laisse supposer, et l'obligation de contribuer au bien-être collectif, la réussite d'un footballeur est une entreprise qui peut s'avérer difficile à gérer. Nous reviendrons plus en détail sur ces liens, parfois contraignants, qui unissent les joueurs et leur famille durant la carrière dans la suite de ce chapitre.

6.1.2. Une pluralité des discours sur la « solidarité africaine »

Au sein d'une communauté, au sens durkheimien du terme, la « solidarité » peut-être définie comme « un principe de cohésion qui fait tenir ensemble les parties d'une totalité sociale » (Marie, 2007, 174). Les stéréotypes font généralement de la « solidarité africaine » une vertu inconditionnelle, indépendamment des profils individuels, observation que Vidal (1994) demandait déjà de dépasser. Nous verrons dans un premier point que les joueurs sont souvent les premiers à intégrer et reproduire ce discours, dans le cadre de l'entretien avec le chercheur, conscients que les

⁵⁴⁵ L'identité athlétique est définie comme la manière selon laquelle l'athlète définit son « soi » en relation à sa participation et des performances dans le sport de haut niveau (Taylor et Ogilvie, 1994).

gestes de solidarité sont essentiels dans la production de leur « grandeur » (Heinich, 1999). Ils utilisent fréquemment des procédés rhétoriques tels que l'« élargissement de la cause » (Sinigiglia, 2007) afin de rendre ces actes évidents, et donc « in-discutables ».

Néanmoins, nous proposons dans la suite de ce paragraphe d'autres manières d'approcher et de vivre cette solidarité. Elle peut aussi être vécue comme une obligation, parfois pesante, qui, lorsqu'elle est esquivée, peut être à l'origine de conflits familiaux qui font craindre des actes occultes envers les joueurs. Enfin, les joueurs ne sont pas égaux devant la nécessité de s'adonner à des actes de solidarité. En effet, nous observerons, des situations où la redistribution n'est tout simplement pas une obligation, notamment dans les cas de familles plus aisées.

Une solidarité qui va de soi

Lorsque l'on questionne les anciens joueurs sur les obligations de venir en aide à leur famille, les réponses sont généralement stéréotypées, essentiellement parmi la jeune génération de joueurs rencontrés : l'aide va de soi. Une majorité d'entre eux précisent souvent qu'ils ne se sentent en aucun cas contraints d'aider leurs proches.

Lorsque l'on questionne les joueurs sur les éventuelles pressions mises par la famille, beaucoup sont de l'avis qu'ils ne répondent pas à un besoin mais qu'ils sont proactifs : « *Non, ma famille ne demandait rien. Moi-même je savais que ma famille avait besoin de tel, tel et tel. Je faisais l'effort de leur envoyer le nécessaire. Ma famille n'avait pas besoin de me demander. Je savais moi-même qu'il fallait aider ma famille donc tout le temps j'envoyais quelque chose pour aider ma famille.* »⁵⁴⁶ Si, comme le montre l'exemple de René, cette solidarité va de soi parmi les Aînés également, c'est principalement dans chez les joueurs nés dans les années 1970 et 1980 que nous avons entendu ce discours.

Pour Albert, la redistribution « *c'est pas une obligation, c'est quelque chose qui est assez naturel* »⁵⁴⁷. Puis, il précise que tout le monde passe par là : « *Je pense que sur 100 camerounais, il y au moins 98 ou disons 95 qui vont faire la même chose que moi en fait.* »⁵⁴⁸ Pour Sandro, la solidarité n'est donc pas négociable, « *c'est comme ça* ». ⁵⁴⁹ Puis il renchérit en précisant que cela ne dépend pas du profil des joueurs : « *Même ceux qui jouent en première division, même Eto'o, tout le monde c'est comme ça. Parce que tu gagnes mieux ta vie, tu t'occupes de ceux qui sont derrière.* »

⁵⁵⁰ Ernest aussi perçoit l'aide qu'il apporte à sa famille comme une obligation incorporée : « *Celui*

⁵⁴⁶ René, 50', 1D France, int.

⁵⁴⁷ Albert, 70', 1D France, int.

⁵⁴⁸ Ibid.

⁵⁴⁹ Sandro, 80', 1D Suisse

⁵⁵⁰ Ibid.

qui joue en Europe, c'est comme ça que ça se passe chez nous, c'est comme une obligation d'aider ceux qui sont restés au Cameroun »⁵⁵¹. Pour Simon, le simple fait de poser la question de la redistribution est ressenti comme insultant: « *Mais je suis africain ! [Je redistribue] comme tous les africains, comme tous les africains. Quel est l'africain qui n'envoie pas ?* »⁵⁵² Poser la question de la redistribution revient à remettre en question sa capacité à le faire, et donc sa manière de se définir comme africain, ce qui explique la froideur de la réponse de Simon.

Si l'aide apportée aux proches semble être une évidence dans les discours des anciens joueurs, nous souhaitons en savoir plus sur l'ampleur de ce soutien, en les interrogeant sur les bénéficiaires de l'aide, la fréquence et les sommes envoyées. Éric nous donne quelques précisions sur la destination de son aide financière. Prendre en charge la scolarité de frères, sœurs, neveux ou nièces est souvent mis en avant. Éric nous indique que durant sa carrière, il est très rapidement en mesure de prendre en charge une grande partie de l'éducation de ses frères et sœurs, avant même son départ en Europe : « *J'ai demandé à mes frères de repartir à l'école, tous. Et mes primes de match devaient payer leur école. Et je me suis mis à fond à travailler, de 5h le matin à 13h, de 14h à 15h entraînement, 15h je rentre au travail, finir à 19h, faire mon footing. Je faisais l'école aussi, on appelait ça l'école du soir.* »⁵⁵³ Alors qu'il joue en Suisse, Albert reverse également une partie de son salaire dans le but d'encourager la scolarité des plus jeunes: « *Ecoute, j'ai beaucoup utilisé surtout pour aider ma famille à l'époque. Sachant d'où je venais et dans quelle situation ils vivaient, j'ai beaucoup utilisé au départ pour aider ma famille, mon frère, surtout mes frères dans leur scolarité, ma mère dans sa situation.* »⁵⁵⁴

Si Éric nous donne quelques indications quant aux bénéficiaires de son aide financière, les anciens joueurs se contentent généralement de nous faire mention d'une liste non-exhaustive de membres de la famille élargie, qui doit être interprétée comme une énumération d'une série d'individus parmi d'autres. Pour Gilbert, les envois d'argent sont soit destinés « *à un cousin, soit à une tante, soit à un oncle soit à un frère* ». ⁵⁵⁵ D'ailleurs, nos interlocuteurs restent souvent encore bien plus imprécis dans la description des bénéficiaires. Très souvent, l'aide s'adresse à « *tout le monde* »⁵⁵⁶. D'une part, ce constat renseigne sur l'étendue des bénéficiaires potentiels du contre-don, et, par effet de ricochet, sur la structure de la famille élargie. D'autre part, il s'agit sans doute d'une stratégie de présentation de soi, qui vise à masquer des aides qui ne sont plus si fréquentes que

⁵⁵¹ Ernest, 70', 1D Grèce

⁵⁵² Simon, 70', 1D Grèce, int.

⁵⁵³ Extrait d'entretien avec Éric (1968), 6 février 2012, Paris

⁵⁵⁴ Albert, 70', 1D France, int.

⁵⁵⁵ Gilbert, 70', 4D France

⁵⁵⁶ Ibid.

cela, étant donnée la situation professionnelle actuelle des joueurs sur laquelle nous reviendrons dans le dernier chapitre.

Comme souvent, Sandro s'éloigne ensuite de sa propre posture pour prendre celle de tous les footballeurs africains expatriés en Europe : « *Quand on est en Europe, on s'occupe de tous ceux qui restent au Cameroun. Si y'a 20 personnes, c'est toi qui t'occupes des 20 personnes.* »⁵⁵⁷ Cette posture est également prise par Simon, qui élargit même le cercle des destinataires à des membres extérieurs à la famille : « *Les parents se sont occupés de nous. A notre tour, on s'occupe d'eux dès qu'on peut. Et pas... Quand on dit "parents", c'est la famille. Elle est grande. C'est-à-dire que mon oncle, c'est mon père. Le voisin d'à côté, c'est mon père. Oui donc c'est comme ça. Mon ami, c'est mon frère. Mon cousin, c'est mon frère. Donc c'est comme ça. J'essaie de rendre heureux tout le monde comme je peux.* »⁵⁵⁸ Ernest insiste aussi sur l'importance de donner à un cercle qui dépasse celui de la famille. Il fait notamment référence à ses anciens coéquipiers qui n'ont pas pu « voyager » : « *Il faut toujours que la valise soit grande, pour que j'essaie de donner à chacun un petit cadeau, soit des équipements, soit un peu d'argent.* »⁵⁵⁹

Alors que ses conditions de vie en Europe ne sont pas faciles, le joueur insiste sur ce devoir de redonner une partie de son salaire, malgré les sacrifices que cela lui demande de faire : « *On préfère n'avoir rien ici en Europe et que la famille soit bien au Cameroun, parce que tout ce que nous gagnons ici, c'est pour notre famille.* »⁵⁶⁰ Le témoignage d'Ernest montre à quel point il a intériorisé la nécessité de jouer son rôle de migrant, en contribuant au bien-être familial. Au-delà de cette observation, ce récit révèle une manière bien spécifique de se présenter à nous durant l'entretien, afin de garder la face. Bien que sans emploi depuis plusieurs années, sans réelles perspectives d'emploi dans les prochains mois, le fait de préciser que la situation de ses proches l'inquiète plus que la sienne est une manière de se présenter à son interlocuteur sous un angle favorable. Il se décrit ainsi comme une personne influente au sein de sa propre famille. Ernest évoque les devoirs de solidarité auxquels doivent faire face les footballeurs africains dans leur ensemble. Pour ce faire, il parle de lui-même à la troisième personne du singulier, dans un but d'« élargissement de la cause », procédé que l'on retrouve par exemple parmi les membres militants des professionnels du spectacle (Sinigaglia, 2007).⁵⁶¹ Le processus d'élargissement de la

⁵⁵⁷ Sandro, 80', 1D Suisse

⁵⁵⁸ Simon, 70', 1D Grèce, int.

⁵⁵⁹ Ernest, 70', 1D Grèce

⁵⁶⁰ Ibid.

⁵⁶¹ Les membres militants des intermittents du spectacle ont recours à des stratégies d'élargissement de la cause comme mode de justification de leurs luttes contre la précarisation du métier. En élargissant leur propre cause à celle d'autres collectifs dans le domaine des arts et de la culture, leur message est renforcé. Il s'inscrit dans une lutte plus large contre les risques d'« uniformisation de la culture, la fin de l'exception culturelle ou la mort des artistes » (Sinigaglia, 2007, 41).

cause utilisé par Ernest, qui a pour effet d'insérer son parcours personnel dans celui des autres footballeurs camerounais, a sans doute un objectif qui dépasse le renforcement du poids de son argument. Rendre « in-discutable » la thématique de la contribution à la solidarité familiale permet d'éviter de devoir s'étendre sur un sujet qui, très certainement, susciterait un malaise de sa part. En effet, au vu de sa situation professionnelle, mais aussi de la relation conflictuelle entretenue avec sa mère, participer au projet collectif n'est sans doute pas chose aisée.

Tout comme Ernest, Jérémie est bien conscient de la tâche qui est la sienne en tant que migrant. Il a recours au même procédé d'élargissement de la cause pour en parler, utilisant cette fois-ci la deuxième personne du singulier : « *Quand tu arrives à « sortir »⁵⁶² comme nous... ça veut dire que tu sors d'une famille pauvre, comme la majorité, tu es appelé à résoudre les « problèmes »⁵⁶³ de tout le monde en Afrique.* »⁵⁶⁴ Il semble évident que le soutien financier d'Ernest n'est pas illimité. Néanmoins, en recourant à l'expression « tout le monde », il cherche certainement à mettre en scène l'étendue de l'auditoire qui attend un soutien de sa part, ce qui rend l'acte de redistribution particulièrement gratifiant. En outre, il donne l'impression d'une générosité d'autant plus valorisante qu'elle est sans limites apparentes. Précisons encore que l'utilisation d'une telle expression révèle peut-être aussi une forme d'agacement vis-à-vis de la question de son interlocuteur. Au vu de sa situation actuelle, entrer dans le détail des sommes versées, le forcerait peut-être à révéler des attentes non satisfaites vis-à-vis de certains membres de sa famille.

Jérémie nous explique que des discussions au sujet de ses obligations de redistribution s'engagent régulièrement dans le vestiaire. Lorsque des coéquipiers s'étonnent de le voir arriver à vélo à l'entraînement, il cherche à leur faire comprendre la réalité qui est la sienne : « *Je disais au vestiaire : "vous avez vos salaires, nous on fait des transferts en Afrique."* »⁵⁶⁵ De nouveau, l'ancien joueur ne parle pas de lui à la première du singulier. Il utilise la première personne du pluriel afin d'ajouter du poids à son argumentation, il s'exprime au nom d'une « équipe » (Goffman, 1973), qui englobe l'ensemble des footballeurs africains, voire même des migrants africains. Ce processus d'élargissement de la cause a pour effet la normalisation du phénomène de transfert d'argent, décrit comme une obligation commune, un trait culturel, plus qu'un choix personnel. Il est possible de supposer que Jérémie utilise en partie ce procédé rhétorique pour justifier son mode de vie

⁵⁶² Synonyme de « quitter le pays », généralement pour aller en Europe

⁵⁶³ Le terme « problème » est régulièrement utilisé pour décrire toute sorte de nécessités, qui vont de la prise en charge de frais médicaux d'un parent au remboursement de dettes accumulées. Mais les « problèmes » ne sont pas toujours des « problèmes » au sens où on l'entend en occident mais des besoins en tout genre, tels que le paiement des frais de scolarité d'un enfant.

⁵⁶⁴ Jérémie, 80', 1D Suisse, int.

⁵⁶⁵ Ibid.

plutôt modeste en Suisse⁵⁶⁶. A ce propos, en tant que joueur africain, le salaire qu'il reçoit est certainement bien moins élevé que celui de la plupart de ses coéquipiers (Poli, 2004c).

Autant Gilbert que Sandro, Simon, Ernest ou Jérémie tiennent un discours semblable sur l'existence d'une large communauté de bénéficiaires dont les limites semblent relativement peu définies. Les anciens joueurs ne sont pas plus précis au sujet de la fréquence des envois, ni des montants. Gilbert esquivé la question de la fréquence en insistant sur la nécessité de donner « *tout le temps, mais tout le temps. Il ne se passe pas un mois sans que j'envoie de l'argent, soit à un cousin, soit à une tante, soit à un oncle soit à un frère, soit... Tout le temps* ». ⁵⁶⁷ Quant à la question des montants, elle reste généralement également assez floue. Afin d'augmenter les chances de recevoir une réponse de sa part, nous demandons à Sandro si cette somme correspond à la moitié de son salaire : « *Si il faut. Bon, pas la moitié, parce que tu paies déjà les factures... Parce qu'en Suisse tu paies trop de factures. Tu gardes ce que tu peux manger, ce que tu peux économiser et après le reste tu envoies à ceux qui ont des problèmes. Tu envoies à la maison* » ⁵⁶⁸. Notre question permet déjà une première approximation. Du moins, elle pousse le joueur à sortir quelque peu d'un discours stéréotypé sur la solidarité. Mais rapidement, il dévie de la question, préférant mettre en avant les charges auxquelles il doit faire face en Suisse, et qui limitent l'ampleur de ses transferts.

L'agacement manifesté par les joueurs au sujet de nos questions sur l'existence ou non d'un soutien à la famille, tout comme l'absence de réponses claires quant à l'ampleur de l'aide envoyé, peuvent être interprétés de deux manières différentes. Premièrement, refuser de nous transmettre les « règles du jeu » de la redistribution apparaît comme une condition essentielle pour que l'aide conserve son apparente gratuité, s'opposant ainsi à un simple échange marchand qui dépersonnaliserait le lien entre les protagonistes de l'échange (Godbout, 2006), en l'occurrence les joueurs et leur famille. Néanmoins, au-delà de l'absence d'informations données, nous avons souvent ressenti un certain malaise de la part de nos interlocuteurs à se livrer sur les pratiques de solidarité. Le fait de ne pas avoir toujours été en mesure de jouer leur rôle de migrant durant la carrière, ou qu'en partie, explique peut-être le caractère sensible de cette thématique. A ce titre, il est important de tenir compte du contexte qui structure les déclarations des anciens joueurs, en particulier le cadre de l'interaction avec le chercheur. Les anciens joueurs sont conscients que la portée de leur discours pourrait largement dépasser le cadre strict de l'entretien, pour atteindre une audience bien plus large, y compris au sein de la communauté camerounaise. Ne pas trop s'étendre sur le sujet, rester flou, a certainement pour but d'éviter que certaines informations ne

⁵⁶⁶ Plus tôt dans l'entretien, le joueur nous signale qu'il avait pris l'habitude de venir à vélo à l'entraînement, ce qui faisait beaucoup rire ses coéquipiers.

⁵⁶⁷ Gilbert, 70', 4D France

⁵⁶⁸ Sandro, 80', 1D Suisse

circulent plus loin et mettent en péril la façade construite par les joueurs, fondée sur la représentation d'une solidarité à toute épreuve.

Ce type de réaction est particulièrement partagé parmi les joueurs qui sont restés convertis à la pratique footballistique une fois leur carrière terminée⁵⁶⁹. Cherchant à poursuivre leur carrière professionnelle en interne, soit comme agent de joueur ou comme entraîneurs, ils entretiennent généralement un réseau essentiellement constitué d'anciens footballeurs. Dès lors, ils ont tout intérêt à produire un discours qui ne met pas en péril les relations entretenues avec les membres de ce réseau. Ces réactions d'« équipe » (Goffman, 1973), qui visent à donner une définition favorable du footballeur camerounais au sens large, peuvent également être expliquées par « double tabou » auquel Bréant (2013) fait allusion: « Parler d'argent à un chercheur venu vous interroger, c'est à la fois répondre à une question que l'on considère comme intime et se confronter à des devoirs et obligations familiales et sociales. Raconter et mettre en mots la circulation de l'argent, c'est donc affronter un double tabou » (2013, 48). Enfin, la solidarité à toute épreuve, décrite comme « typiquement camerounaise », consiste peut-être également en une réappropriation de stéréotypes qui leur sont régulièrement adressés. Ce procédé, également observé par Besnier (2012) auprès des migrants tonguiens pourrait être utilisé dans l'optique de contrebalancer une certaine forme d'anxiété par rapport aux conditions matérielles dans lesquelles vivent les joueurs, en particulier ceux arrivés en France après la crise africaine du début des années 1990.

Redistribuer pour valoriser son statut

Il ne serait néanmoins pas correct de percevoir l'envoi d'argent comme une simple obligation difficile à assumer. Venir en aide à ses proches donne en même temps aux joueurs un certain pouvoir, et donc un statut important, que cela soit au sein de leur entourage, voire au-delà. Dans un article au nom évocateur, centré sur le cas du Mali, Vuarin (1994) explique à quel point l'accumulation et l'entretien d'un capital relationnel (l'entregent) est une condition essentielle pour obtenir du capital économique (l'argent). Ainsi, la générosité permet d'acquérir une réputation de personne « sociable ».

Les redistributions sont parfois utilisées à plus court terme, pour célébrer un résultat, sans oublier d'en faire profiter les siens. C'est à cet effet que Timothée choisi d'investir une partie de la prime reçue suite à une victoire en Coupe d'Afrique avec l'équipe nationale : « *Je me rappelle, on avait la Coupe d'Afrique au Maroc, on est revenu avec peut être 1 200 000 FCFA (1846 euros) chacun. (...)*

⁵⁶⁹ Nous reviendrons plus en détail sur ce type d'après-carrière, ainsi que sur l'évolution des autres formes de conversion au football, dans le dernier chapitre de ce travail.

*Donc on va en Coupe du monde, on revient, on ramène de l'argent. Vous passez un mois ou deux mois à recevoir des gens qui viennent de partout, même ceux que vous ne connaissez pas, qui viennent prendre de l'argent donc, autour de ça, vous ne faites rien. Vous êtes important à ce moment-là. »*⁵⁷⁰

Les quelques extraits ci-dessus montrent à quel point le fait de venir en aide aux siens permet d'acquérir un important statut au sein de ses proches. Apporter un soutien économique ou loger un membre de la famille permet aux joueurs de devenir « responsable », un des trois statuts recherchés par les jeunes Camerounais selon Séraphin (2000), après le fait de vivre « sans soucis »⁵⁷¹ et avant de devenir un « Grand. »⁵⁷² Devenir responsable permet de s'affranchir du pouvoir d'autrui mais plus encore, d'« avoir la responsabilité d'au moins une personne » (Séraphin, 2000, 77). L'individu se retrouve dès lors en situation de prendre des décisions pour quelqu'un d'autre et peut représenter la famille lors de cérémonies officielles. Une fois arrivé en Europe, avec un salaire qui permet de vivre et de faire vivre, les joueurs sont capables à leur tour d'endetter leurs proches, ce qui les place dans une situation de pouvoir par rapport à ces derniers, qui deviennent à leur tour endettés.

Faire face aux pressions familiales

Les obligations de redistributions se manifestent particulièrement bien lors des visites au Cameroun, durant la pause estivale. Au-delà du plaisir des retrouvailles qu'ils suscitent, ces retours sont généralement accompagnés par des obligations de dépenses généralisées et « somptuaires ». En effet, le retour signifie aussi qu'il va falloir contribuer matériellement au bien-être de ses proches, et parfois à un cercle bien plus large. Ce processus s'engage parfois à peine arrivé sur place : « *Etant à l'aéroport on commence déjà à distribuer de l'argent parce qu'on sent qu'ils sont dans le besoin.* »⁵⁷³ Avec le recul, Justin se rend bien compte à quel point certaines personnes l'ont approché uniquement pour cette raison-là : « *Ah ben j'étais accueilli par... Je dirais entre guillemets, comme il y'avait l'argent, il y'avait tout le monde, même les gens que je ne connaissais pas : "Justin, on est avec toi."* »⁵⁷⁴ *Donc tout ça parce qu'ils voulaient "boire"*⁵⁷⁵. »⁵⁷⁶ Ce discours révèle toute

⁵⁷⁰ Timothé, 60', 1D Afrique du Sud, int.

⁵⁷¹ On vit « sans soucis » lorsque l'on n'est plus dépendant du soutien familial, y compris lorsque des petits ennuis se présentent. Quant au statut de « Grand », il s'acquiert

⁵⁷² Le statut de « Grand » s'acquiert en accumulant un pouvoir tant coercitif que symbolique. Il peut être attribué en fonction de l'apparence, du rôle, de la fonction ou de l'attitude.

⁵⁷³ Justin, 70', 1D Espagne, int.

⁵⁷⁴ « Etre avec quelqu'un », ou « être ensemble » sont des expressions qui signifient qu'on est d'accord avec la personne ou dans certains contextes, qu'on lui promet un soutien, une allégeance. Pour me faire comprendre qu'il est désormais bien vu dans les hautes sphères du football camerounais, un joueur m'a ainsi dit : « Avec le Président, on est ensemble ».

l'ambiguïté du rapport entretenu par les joueurs avec le Cameroun, fait de réjouissances mais aussi de contraintes.

Les redistributions peuvent également être vécues comme un poids, de la part de joueurs dont les carrières sont modestes et qui n'ont pas forcément pu jouer le rôle que la famille attendait de leur part. C'est notamment le cas de Jules. Durant sa carrière, il bénéficie à de nombreuses reprises de l'aide de sa mère, notamment sur le plan financier, que cela soit pour son projet de transfert en Turquie, tout au long de son périple à travers l'Europe et en France ou dans ses démarches administratives pour régulariser sa situation. Lors de nos premières rencontres⁵⁷⁷, il évoque relativement peu les pressions qu'elle met sur ses épaules. Nous comprenons néanmoins mieux sa situation lors de discussions avec sa mère et sa grande sœur, rencontrées à plusieurs reprises à Yaoundé en 2014. Alors, nous comprenons effectivement que sa mère attend un « retour sur investissement », pour reprendre ses propres termes. Cette dernière insiste sur le fait qu'elle a beaucoup aidé Jules à réaliser son objectif de rejoindre l'Europe, notamment en finançant elle-même son billet d'avion. Au-delà de lui avoir facilité son départ, sa mère nous fait savoir qu'elle continue à lui envoyer régulièrement de l'argent. Elle a par exemple financé à hauteur de 2000 euros, soit la moitié du coût total, le projet de reconnaissance de paternité avorté, dans lequel il s'est engagé afin de régulariser sa situation administrative en France. La mère de Jules souhaite désormais que son fils trouve un travail et lui envoie quelque chose en retour. Vivant seule et proche de la retraite, elle estime que sa pension ne lui suffira pas pour vivre décemment⁵⁷⁸. Elle attend également de son fils qu'il prenne le relais dans l'éducation de ses enfants : *« J'ai envie de me sentir à l'aise. J'aimerais m'acheter une voiture, changer mes meubles, faire la peinture de ma maison. Je souhaiterais également pouvoir aller lui rendre visite, quand il aura des papiers. En l'absence d'un père, il deviendra le chef de la famille et devra prendre soin de ses frères et sœurs. »*⁵⁷⁹

La sœur de Jules, qui est sur le point de terminer son brevet d'avocat et qui travaille dans une petite étude à Yaoundé en parallèle, partage l'avis de sa mère. Selon elle, son frère doit rester en

⁵⁷⁵ Demander « à boire » (et à l'inverse payer « à boire ») est une expression utilisée au Cameroun, qui signifie « demander un peu d'argent », qui peut servir à d'autres fins qu'à s'acheter une boisson.

⁵⁷⁶ Extrait d'entretien avec Justin (1979), 6 mai 2012, Paris

⁵⁷⁷ Jules fait partie des quatre joueurs que nous avons rencontrés à plusieurs reprises, dans le cadre formel d'un entretien mais aussi de manière plus informelle.

⁵⁷⁸ Au Cameroun, la réduction de salaire pour les fonctionnaires peut facilement atteindre 50% voire 70% dans certains cas (contre 80 à 100% en Europe, selon Mantovani et al., 2005). Ajouté à cela, le système de sécurité sociale ne couvre pas les dépenses de santé, ce qui pousse les fonctionnaires à s'accrocher à leur position même à un âge avancé, comme le révèle notamment un article de l'hebdomadaire Jeune Afrique : <http://www.jeuneafrique.com/196506/politique/la-retraite-jamais> (2 juillet 2010), page consultée le 20 août 2016.

⁵⁷⁹ Extrait d'une discussion informelle avec la mère de Jules

Europe. Il est désormais trop tard pour reculer. Si sa mère fait référence à son propre bien-être matériel ainsi qu'à celui de ses enfants, sa sœur ne fait pas forcément allusion à des besoins économiques. Elle trouve par contre essentiel que Jules se comporte de manière cohérente, face aux obligations liées à son statut de chef de famille⁵⁸⁰. L'idée d'un retour serait perçue comme disqualifiant pour son frère, et par conséquent pour toute la famille : « *C'est un homme et en tant qu'homme il doit se battre et donc il faut rester. Par la grâce de Dieu, les choses vont s'arranger. S'il devait arriver en Europe c'est que c'était déjà écrit, alors maintenant il faut se battre pour rester.* »⁵⁸¹ En effet, tout comme le succès d'un membre d'une famille est rapidement interprété comme le succès de l'ensemble des membres, comme nous le mettions en avant dans le premier paragraphe de cette section, l'échec de Jules rejaillirait sur toute sa famille.

A notre retour du Cameroun, nous rencontrons encore Jules à quelques reprises. Le climat informel de nos rencontres, qui ont généralement lieu dans un bar ou un restaurant, va permettre à Jules de s'ouvrir sur certaines de ses craintes. Sans que nous ne lui demandons de venir sur le sujet, il tient à nous signaler qu'il vit assez mal la pression mise par sa mère sur ses épaules: « *Mais faut pas, parce que entre ce qu'elle [ma mère] attend de moi et ce que je peux, c'est différent. Faut pas qu'en voulant me dire un truc, qu'elle me frustre. Parce que si on met tout le poids de ta famille sur tes épaules, ça te frustre. (...) Tu vas faire n'importe quoi pour réussir. Tu vas peut-être même au fond échouer parce que tu vas pas être cadré. Tu vas pas prendre ton temps de faire les choses. C'est sûr qu'elle me le fait savoir aujourd'hui d'une manière ou d'une autre qu'ils auront besoin de moi* »⁵⁸². On sent bien dans le récit de Jules à quel point le jeune joueur assume difficilement le poids des attentes venant de sa mère. On comprend dès lors toute l'ambiguïté du soutien financier que lui apporte régulièrement cette dernière. Chaque somme reçue alourdit un peu plus le poids de la dette contractée par Jules envers sa famille. Cette situation est certainement à l'origine des nombreux risques pris afin de régulariser à tout prix sa situation administrative en France, comme nous le verrons dans le chapitre suivant.

Il est intéressant de préciser que les joueurs partis en Europe, auxquels nous faisons souvent référence dans cette section, ne sont pas les seuls à ressentir la pression mise sur leurs épaules. Benoît a joué toute sa carrière au Cameroun, principalement dans les années 1980. Lui aussi nous fait part des grandes attentes en termes de retour sur investissement de la part des membres de sa famille résidant en zones rurales. Durant sa carrière, il reçoit le ballon d'or camerounais, trophée

⁵⁸⁰ Le fait que Jules devienne le chef de famille et non sa sœur, pourtant plus âgée et sur le point de terminer ses études d'avocat est à la fois révélateur de patriarcat valorisé au sein de cette famille ainsi que du rôle attribué aux migrants.

⁵⁸¹ Extrait d'une discussion informelle avec la sœur de Jules

⁵⁸² Jules, 90', 2D Cameroun

remis chaque année au meilleur joueur du pays. Le récit ci-dessous évoque les enjeux et quiproquos engendrés par cette attribution au sein de son village d'origine. Il illustre bien la relation entre un phénomène de consécration individuelle et la nécessaire participation à un projet collectif :

Par exemple, je me souviens que quand j'étais Ballon d'or... Ballon d'or c'était meilleur joueur du Cameroun. Et à l'époque, on appelait ça « Ballon d'or », le meilleur joueur. On appelait ça Ballon d'or. Bon, maintenant, les gens de Limbé¹ sont allés dire à mon père que l'or... que si tu as même une piécette d'or comme ça, tu deviens riche. Et que ton fils a eu un gros ballon en or ! Donc il a eu l'argent jusqu'à ce que c'est incomptable ! Donc dans la tête de mon papa, tout ce que je lui donnais il trouvait que c'est peu parce que lui il savait que j'ai eu un ballon en or et que "le ballon en or là, c'est des milliards". On a eu beaucoup, beaucoup d'accrochages parce que les gens étaient partis lui dire que j'ai eu un ballon en or et je ne pouvais pas démentir parce qu'on dit Ballon d'or. On m'appelait Ballon d'or. Bon, dans ça tête il savait que j'ai un ballon en or et que ça vaut beaucoup d'argent alors que à l'époque, le ballon d'or, on m'avait donné seulement 150 000 CFA (150 FF). Tu comprends le contraste ? Ca a été très, très dur. Nos relations se sont détériorées (...)⁵⁸³

. S'il est évidemment difficile d'évaluer la nature de la confusion faite par les habitants du village au sujet de ce ballon d'or⁵⁸⁴, le résultat est le même : les relations entre Benoît et son fils se détériorent suite à cet épisode, le père reprochant à son fils de chercher à s'enrichir personnellement, et mettront plusieurs années avant de s'harmoniser. Cet exemple montre ainsi à quel point une consécration individuelle est accompagnée de fortes attentes. A l'inverse, l'absence de contribution au bien collectif risque de détériorer les relations avec ses proches, ce qui peut aboutir à des actes de sorcellerie, comme nous aurons l'occasion de l'illustrer dans le prochain paragraphe.

Un autre exemple de pression familiale ressentie fortement est la situation de Siméon, à laquelle nous avons fait allusion dans la section précédente. Après s'être endetté auprès de sa famille pour financer son départ à l'étranger, le joueur est contraint de signer un contrat au rabais: « *T'es en position de faiblesse extrême parce que le billet d'avion que tu as emprunté, l'argent du billet d'avion, il faut le rembourser. Je dois le rembourser dans les plus brefs délais. Sinon je vais rentrer au pays et je vais rembourser comment ? Voilà donc la situation des footballeurs africains. Il n'a pas le choix à certains moments, surtout quand c'est pas lui qui a payé le billet.* »⁵⁸⁵ Par crainte de la disqualification sociale liée à une situation d'endettement, en cas de retour au Cameroun sans avoir réussi à rembourser son beau-frère, Siméon est contraint d'accepter la proposition de ce club algérien, bien que n'étant de loin pas à la hauteur de ses espérances.

⁵⁸³ Benoit, 60', 1D Cameroun, int.

⁵⁸⁴ D'un côté, au vu des moyens de communication rudimentaires de l'époque, il est possible de penser que l'information a pu être déformée par divers intermédiaires avant qu'elle n'arrive aux oreilles des villageois. De l'autre, cette interprétation vise peut-être aussi à mettre un peu plus de pression sur le père de Benoît, afin de toucher, eux-aussi, une partie des bénéfices.

⁵⁸⁵ Siméon, 80', D1 Algérie

Le recours à la métaphore de la « cage et du cocon », développée par Lapeyronnie (2008) pour expliquer le mode de fonctionnement des ghettos en France peut apporter des éléments de compréhension du fonctionnement de certaines familles dans lesquelles ont grandi les anciens joueurs rencontrés. Tout comme un ghetto, la famille peut être un « cocon », qui protège des agressions de l'extérieur. Elle peut également être une cage, lorsqu'elle maintient ses membres dans un monde où les perspectives d'épanouissement personnel sont limitées. Tout comme le ghetto, la famille représente également un « espace social profondément marqué par la distorsion entre le rêve extérieur (dans notre cas le fait de jouer dans un club à l'étranger) alimenté par la culture et la réalité interne (la logique du contre-don et les obligations qui en découlent) induite par les structures sociales (la famille) » (Lapeyronnie, 2008, 21). Lorsqu'ils partent à l'étranger, l'éloignement physique des joueurs ne remet pas en question leur nécessaire implication dans le projet familial, bien au contraire. Certes, les joueurs se retrouvent redevables par leur simple absence (Sayad, 1999), qui se transforme même en « double dette » (Daum, 2010), lorsque le départ est le fruit de contributions familiales.

Il nous semble néanmoins qu'il est possible de dépasser cette métaphore de la cage et du cocon, en s'intéressant à la confusion qui règne au Cameroun dans l'utilisation des termes « devoir » et « droit » (Séraphin, 2000). La notion de devoir telle qu'elle est perçue en Occident se définit souvent opposition à celle de droit. Le devoir est un acte qui part de l'individu vers le groupe (ex. payer ses impôts) alors que les droits partent du groupe vers l'individu (ex. la liberté d'expression). Dans un contexte où l'individu n'est reconnu avec son identité propre qu'au sein de la famille élargie, la distinction entre les deux termes est beaucoup moins évidente. Les termes « droit » et « devoir » sont même parfois utilisés de manière intervertie. Ainsi, comme le démontre Séraphin (2000) à Douala, avoir un droit signifie en même temps avoir le devoir d'agir d'une façon précise. Au contraire, acquérir un statut équivaut à se positionner au sein de la société⁵⁸⁶. Dès lors, une manière de se faire une place au sein d'un groupe d'appartenance est précisément de lui venir en aide. A plusieurs reprises durant ce travail nous avons ainsi pu montrer que la possibilité de redistribuer est aussi perçue comme valorisant.

⁵⁸⁶ Séraphin illustre son propos à partir du discours d'un interviewé, qui utilise de manière relativement similaire les termes « droits » et « devoir » : « Les droits... il faut s'épouser, pour avoir des enfants, il faut se construire. Il faut aussi chercher l'avenir des enfants... Mon seul devoir, il faut que j'aie d'abord mon logement... je ne veux pas que quelqu'un vienne me dire : « Monsieur ! Payez l'argent ! » à la fin du mois. Ca c'est mon seul devoir d'abord, il faut que je cherche d'abord mon avenir..., il faut que je me pose, il faut que j'aie les enfants ». (Séraphin, 2000, 85).

6.1.3. La sorcellerie comme instance de refoulement de vellétés individualistes⁵⁸⁷

Le principal récit de sorcellerie dans le football camerounais est sans doute celui qui entoure la mort de Marc-Vivien Foé, ancien joueur international camerounais, durant la demi-finale de la Coupe des confédérations en 2003⁵⁸⁸. Alors que les explications scientifiques et officielles évoquent une hypertrophie cardiaque comme cause du décès, de nombreux Camerounais sont d'avis que des phénomènes de sorcellerie en sont la cause. L'explication la plus fréquemment entendue fait allusion à des membres du village d'origine de la famille de Foé, qui auraient cherché à punir le père du joueur pour avoir « tout mangé », autrement dit, pour ne pas leur avoir fait profiter de l'argent reçu par son fils. Le père aurait ainsi été indirectement puni, en perdant son fils, victime de certains sorciers du village et non d'une cause naturelle.

Parmi les anciens joueurs rencontrés plusieurs nous ont également fait part de phénomènes mystiques, survenus au cours de leur carrière. N'étant pas spécialiste de la question et peu préparé à l'apparition de tels arguments au sein des discours de nos interlocuteurs, nous avons dans un premier temps été surpris par ces récits et quelque peu décontenancés. Ne sachant pas forcément comment les mettre à profit, et percevant un certain malaise de la part de nos interlocuteurs à l'évocation de tels phénomènes, nous avons premièrement cherché à les rediriger vers nos questionnements initiaux, centrés sur leur carrière et l'après-carrière. Néanmoins nous nous sommes rapidement rendus compte de l'intérêt de creuser la question.

Un nécessaire détour par quelques grands classiques de la littérature sur les phénomènes occultes nous a été nécessaire afin d'être mieux en mesure d'interpréter les informations reçues. Pour Geschiere (1995), la sorcellerie correspond ainsi à la face sombre de la parenté. Elle doit être perçue comme une structure permettant « d'endiguer la malignité prononcée de certains de ses membres » (de Rosny, 2006, 27), autrement dit un comportement individualiste, ou prétendument individualiste, de la part d'un membre d'un groupe (De Rosny, 1992). Déchiffrer les récits qui font référence à des actes de sorcellerie nous permet de mieux comprendre le fonctionnement des familles camerounaises et des pressions qui peuvent être mises sur les épaules des joueurs. La sorcellerie doit ainsi être en effet interprétée comme une forme de résistance de la part d'individus fortement attachés aux valeurs communautaires de solidarité face aux comportements

⁵⁸⁷ Ce n'est que tardivement dans l'avancée de notre travail que nous nous sommes rendus compte de l'importance de tenir compte des croyances en des forces occultes afin de comprendre les relations familiales, et par conséquent la carrière et l'après-carrière des joueurs. Dans l'optique d'un prolongement de ce travail ou de recherches complémentaires, cet aspect mériterait assurément une considération bien plus importante.

⁵⁸⁸ Le joueur s'est effondré sur le terrain en plein match contre la Colombie, sans explications apparente. Immédiatement pris en charge par les médecins, il décèdera quelques heures plus tard.

individualistes. Comme nous le verrons dans les exemples ci-dessous, l'apparition de phénomènes occultes est fortement liée à des formes de jalousies au sein des familles.

Notre rôle n'est pas de chercher à connaître, derrière les croyances dans les actes de sorcellerie, la soi-disant « véritable » origine des sollicitations financières auxquelles les joueurs sont régulièrement contraints de faire face, ni de savoir comment expliquer d'un point de vue médical les blessures à répétition subies par un joueur. En effet, la réputation de l'efficacité des actes occultes suffit pour leur donner un impact social et psychologique (Séraphin, 2000 ; Bayart, 1996). La distinction entre ce qui est réelle et ce qui est imaginaire est bien moins nette que ce que l'on pourrait penser (de Rosny, 1992). Les données véhiculées par cet imaginaire sont bien souvent le reflet de tensions ancrées dans le monde ordinaire (de Rosny, 2006). Bien comprendre cet imaginaire, permet ainsi de mieux saisir la nature des relations entretenues avec les personnes qui sont évoquées dans le quotidien des individus.

Comme le montrent bien les exemples suivants de Jean-Marc et de Félix, les récits de sorcellerie font souvent référence à des actes de vengeance de la part d'acteurs plus ou moins bien définis au sein des familles de ces joueurs, qui, par leurs liens de sang, estiment également avoir droit à leur part du gâteau. Cherchant à maintenir la solidarité communautaire entre les membres, la sorcellerie agit en effet comme « instance du refoulement, de la prohibition et de la sanction de l'individualisme » (Marie, 1997, 54).

Une étrange atteinte au capital physique

Ce n'est qu'après une longue discussion que nous avons pu obtenir le récit des expériences occultes vécues par Jean-Marc. Dans un premier temps, cet ancien joueur de l'Union de Douala parti rejoindre la France avec sa famille à l'âge de 18 ans, nous fait part de ses difficultés à jouer au niveau qu'il le souhaite, lorsqu'il retourne au Cameroun tenter sa chance quelques années plus tard. Alors qu'il désire relancer sa carrière, il est régulièrement victime de blessures qu'il n'explique pas, et qui vont finir par le pousser à revenir en France : « *Après j'ai commencé à avoir beaucoup de blessures, je me suis blessé gravement. J'ai craqué parce que j'arrivais pas à comprendre comment à chaque fois que je suis là-bas j'ai trop des problèmes physiques. J'ai craqué. J'ai laissé mon boulot, j'ai tout laissé, je suis revenu ici. Voici ce qui s'est passé. Je suis revenu ici jusqu'à aujourd'hui. J'ai laissé mon boulot sans dire au revoir.* »⁵⁸⁹

Cherchant à en savoir un peu plus sur les raisons de ces mystérieuses blessures, nous continuons à interroger Jean-Marc, avant qu'il nous fasse comprendre que nous n'étions certainement pas bien placés pour comprendre ce qu'il a vécu : « *J'avais trop de problèmes de santé. Moi je peux pas... Ce*

⁵⁸⁹ Jean-Marc, 60', 1D France, int.

n'est qu'un Africain qui peut comprendre ce que je peux t'expliquer ou je peux essayer de t'expliquer. C'est-à-dire qu'il faut être profondément Africain pour comprendre que "au départ t'as rien, et puis tout d'un coup, t'as des trucs". »⁵⁹⁰

Afin d'en savoir plus sur ses mystérieuses douleurs, qui nous font penser à des récits de sorcellerie auxquelles nous avons été confrontés de loin durant notre premier séjour au Cameroun, nous faisons part à Jean-Marc de notre curiosité exacerbée à plusieurs reprises. Nous veillons également à le rassurer, en précisant qu'en aucun cas, nous cherchions à porter un jugement négatif sur des pratiques, certes difficilement concevables d'un point de vue de notre propre conception de la rationalité, mais qui révèlent des enjeux essentiels dans le contexte camerounais. Suite à notre insistance et nos mises en garde, Jean-Marc évoque un lien entre ses soucis physiques et des phénomènes paranormaux, tout en se montrant encore très évasif sur le sujet, craignant une forme de « prophétie auto-réalisatrice » (Merton, 1949) :

JB : Les Camerounais ont du mal à accepter un joueur qui aurait grandi ailleurs qu'au Cameroun ?

Jean-Marc: Au départ c'est difficile. Au départ c'est très très difficile. Il y a aussi certains phénomènes (pause) paranormaux quoi (rires). Voilà... Et que nous autres qui avons grandi, nous ne maîtrisons pas très souvent.

Sorciers, ce genre de trucs ?

Ouais des trucs, ouais c'est pas bien peut-être d'en parler, peut-être que c'est aussi une forme pour certain d'échappatoire.

Oui mais en même temps, c'est la réalité des gens.

Mais par contre, quand on l'a vécu... parce que moi je pouvais pas l'accepter mais quand je l'ai vécu, là j'ai commencé à comprendre.

Parce que toi tu l'as vécu comment ça ? Parce que moi ça m'est un peu étranger.

Moi je comprenais pas pourquoi je... j'étais quelqu'un qui étais super nickel et tout. Et puis bon, y'a des drôles de phénomènes à un moment, t'as l'impression que y'a des trucs qui marchent sur toi. Enfin, c'est un peu... Voilà, ça c'est...⁵⁹¹

Dans la suite de l'entretien avec Jean-Marc, nous comprenons que des questions de jalousies sont certainement au cœur de ce phénomène : « *Oui "Pourquoi toujours lui ?" ou "Pourquoi il n'y a que lui ?". On comprend pas... "Pourquoi on parle toujours de lui ?" Mais ça c'est des trucs un peu difficiles à expliquer. Mais pour ceux qui sont Camerounais, ils savent que ça existe. Moi je suis passé par cette case là.* »⁵⁹² Etant donné l'apparente sensibilité du sujet, mais aussi compte tenu

⁵⁹⁰ Ibid.

⁵⁹¹ Ibid.

⁵⁹² Ibid.

des limites de l'outil d'enquête qu'est l'entretien semi-directif, nous n'obtiendrons pas plus d'informations relatives aux expériences mystiques de Jean-Marc. Il aurait notamment été intéressant de savoir qui sont le ou les personnes qui pourraient se cacher derrière les accusations de sorcellerie proférées par l'ancien joueur. Néanmoins, les lectures anthropologiques effectuées sur la question (de Rosny, 1981, 1992, 2006 ; Fisiy et Geschiere, 1993 ; Geschiere, 1995, Malaquais, 2001), nous poussé à chercher des éléments d'explication dans les relations entretenues entre les victimes et les membres de leur entourage. Laurent, lui-même victime de sorcellerie durant sa carrière, mais qui ne nous donnera pas plus de précisions à ce sujet, tend à confirmer cette hypothèse: *« C'est toujours les gens autour... autour de la famille. Ça craint parce que, dès que la maman dit "quittez"⁵⁹³, mon fils vous a déjà trop donné, "bon attends tu verras". »*⁵⁹⁴ Dans le point suivant, l'exemple de Félix met particulièrement en cause ses tantes maternelles.

Une tante à l'origine des effets d'un esprit malveillant

Un des anciens joueurs ayant pris le plus de temps pour nous faire part du contexte entourant la mort de Foé est sans doute Félix. Il estime également avoir été victime à plusieurs reprises durant sa carrière d'actes occultes de la part de membres de sa famille. Ces derniers lui auraient notamment injecté un esprit lui empêchant d'économiser : *« Ça veut dire qu'il y a un peu... On peut t'injecter un esprit. Tu vas voir quelqu'un, dès qu'il a l'argent, c'est-à-dire que l'argent ne reste pas et quand tu fais... Même un projet, au moment de faire le projet, on va te poser un problème. »*⁵⁹⁵ Le joueur nous fait ainsi savoir que les problèmes commencent lorsqu'il joue en Grèce. A chaque fois qu'il perçoit son salaire, il reçoit un appel d'un membre de la famille qui a besoin d'un soutien financier. Selon Félix, un esprit vient à sa rencontre pendant la nuit pour influencer les événements de la journée suivante : *« Dans la nuit, je fais un rêve où on me donne de l'argent et quelqu'un vient et il me l'arrache. Il vient comme ça et il arrache. Je me réveille et je dis "c'est un rêve et tout ça, c'est pas..." Et puis le lendemain, on [le club] paie [son salaire]. Le président vient, il paie tout le monde. Il me donne bien mon argent. Et dès le moment où je prends l'argent, 30 minutes après, on m'appelle au téléphone : "Ton frère est hospitalisé". Et quand je dis : "Qu'est-ce qu'il faut ?" On me dit : "On demande 400 000 CFA (400 FF) sinon il va mourir". Je suis obligé de prendre tout et lui donner. »*⁵⁹⁶ Selon Félix, l'esprit qui est venu le rencontrer pendant la nuit serait entré en communication avec les membres de sa famille et les aurait informé du salaire qui allait tomber, et donc de l'opportunité à saisir. En contactant Félix ce jour même, ils auraient davantage de chances de bénéficier d'un soutien financier de sa part.

⁵⁹³ « Quitté » doit ici être compris comme « laissez »

⁵⁹⁴ Laurent, 60', 1D France, int.

⁵⁹⁵ Félix, 60', 1D Grèce, int.

⁵⁹⁶ Ibid.

Lorsque Félix nous fait part d'un autre rêve, nous serons amenés à comprendre que l'imaginaire auquel il fait référence peut révéler des conflits avec une personne en particulier, sa tante maternelle :

J'étais à l'hôtel, parce que j'habitais à l'hôtel, toujours en plein 14h. J'ai eu une attaque, je ne sais même pas... je ne sais pas comment je peux t'expliquer. J'étais couché dans la chambre, parce que comme je faisais le footing, je suis rentré, j'ai fait un rêve à 14h comme ça, où je voyais les gens. Ma tante-là, je l'avais vu comme ça-là. C'est son image que j'avais vue. (...) Je n'avais pas compris ce rêve. Jusqu'aujourd'hui, je n'ai jamais compris ce rêve-là, c'est comme si les gens avaient fait un long voyage, et elle était à la tête, et j'avais vu les oiseaux lugubres là, qu'on voit souvent, dans les films des vampires. Ils ouvraient... Il y'avait un monsieur. Ils ouvraient, ils étaient en train de démonter les nacos⁵⁹⁷ comme ça, et elle demandait à ces gens d'entrer.⁵⁹⁸

Peu nous importe ici de savoir si le rêve de Félix s'est véritablement déroulé de cette manière ou non. Le simple fait de désigner sa tante comme la principale responsable de l'intrusion de ces inconnus dans sa chambre est révélateur de tensions sous-jacentes au sein de leur relation. Bien comprendre l'univers familial dans lequel Félix a grandi nous permet néanmoins d'aller un peu plus loin. Alors que son père est détenu en prison, et que le deuxième mari de sa mère ne souhaite pas s'en occuper, Félix est pris en charge par sa ou ses tantes maternelles, ce qui a par la suite suscité un certain nombre d'attentes de leur part. Elles estiment en effet qu'en s'étant substituées à leur sœur, elles sont en droit de recevoir elle-aussi un soutien financier de la part de leur neveu : « A chaque fois que je donnais l'argent à ma mère, elles répétaient chaque fois à ma mère que "c'est maintenant que tu le connais alors que tu l'as abandonné ?" Ça, ça a créé beaucoup de problèmes. Et je disais toujours à mes tantes que "c'est ma mère, et je considère que vous êtes ses sœurs" »⁵⁹⁹. En privilégiant une redistribution en faveur de sa mère, et en tentant de s'extraire de ses obligations de redistribution vis-à-vis de ses tantes, Félix s'est attiré leur mécontentement. Il est certainement conscient que ces dernières se sentent lésées, ce qui a pu produire chez lui une crainte qui s'est manifestée durant son sommeil. Nous tenons néanmoins à préciser que cette interprétation n'est qu'une hypothèse, que nous ne sommes pas en mesure de confirmer. Seule une approche quasi psychanalytique de ce cas, domaine d'étude qui ne nous est absolument pas familier, pourrait l'éclairer.

La religion chrétienne comme protection contre la sorcellerie

Tous les joueurs ne sont pas sensibles de la même manière à la menace des forces occultes. Bien qu'il soit nécessaire d'aller plus loin dans l'analyse, comme nous le signalerons dans la partie

⁵⁹⁷ Nom donné dans plusieurs pays d'Afrique francophone désignant les châssis de fenêtres à lames, et dont l'appellation est dérivée d'une marque déposée de la société Apimex.

⁵⁹⁸ Félix, 60', 1D Grèce, int.

⁵⁹⁹ Ibid.

conclusive de ce travail, il nous a semblé que les joueurs chrétiens avaient plus facilement tendance à se détacher de telles croyances mystiques. Des éléments d'explication quant aux liens forts existants entre sorcellerie et nouveaux mouvements religieux sont notamment proposés par Kovacs (2016). Dans le cadre d'un travail de terrain dans l'Ouest du Cameroun, l'auteur met en avant l'omniprésence du religieux dans le football amateur, notamment sous la forme de régulières prières avant et après les séances d'entraînement. A travers ces pratiques, les joueurs cherchent ainsi à créer une rupture et une forte opposition par rapport à ce que les Chrétiens nomment des pratiques traditionnelles.

Lorsque Norbert se blesse et manque de peu sa participation à la Coupe du monde 1994, certaines personnes lui font savoir qu'il en est peut-être responsable : *« Ça fait tout de même en 1994, quand j'ai ce truc là, à une semaine de la liste, on me fait croire que c'est parce que, je sais pas, que j'étais pas protégé et que c'est quelqu'un qui m'a lancé ça. Ça arrive. Ça peut arriver »*⁶⁰⁰. Sans savoir qui fait remarquer à Norbert son absence de protection, il est possible d'émettre une hypothèse expliquant le sens de cette démarche. La protection à laquelle Norbert fait allusion n'est autre qu'un traitement préventif reçu de la part d'un guérisseur traditionnel, parfois appelé « nganga » (De Rosny, 1981). La personne qui souhaite mettre en garde Norbert souhaite sans doute lui faire comprendre qu'il a eu tort de refuser l'aide traditionnelle (la protection), et par conséquent qu'il aurait mieux fait d'impliquer davantage la famille élargie dans son projet de carrière.

Pourtant, Norbert refuse de voir dans cet épisode malheureux une conséquence d'un acte de sorcellerie. De manière plus générale, l'ancien joueur préfère s'en remettre à des causes plus rationnelles pour expliquer son parcours professionnel, qu'il estime en-dessous de son potentiel de départ : *« Non je dis "c'est la vie". C'est comme ça, on avance, on regarde pas ce qui s'est passé. Donc il ne faut pas chercher des justificatifs pour justifier que ça a pas marché parce qu'on m'a ensorcelé, parce que... Tout ça c'est pour se cacher. »*⁶⁰¹ Nous comprenons vite que la distance prise par l'ancien joueur par rapport à la sorcellerie ne s'explique pas par une méfiance de sa part dans les effets des forces occultes, mais par son rattachement à une autre forme de croyance, qui en limite la portée. La place de la religion chrétienne au sein de sa famille l'aurait ainsi protégé des effets des pratiques occultes : *« Je ne me suis jamais intéressé à ça [les pratiques occultes]. Tout simplement parce qu'on a grandi dans une famille très chrétienne, voilà. Je suis élevé dans une famille très chrétienne, dans laquelle je pense que j'ai toujours cru que j'étais protégé*⁶⁰² *depuis mon enfance. »*⁶⁰³

⁶⁰⁰ Norbert, 70', 1D Grèce, int.

⁶⁰¹ Ibid.

⁶⁰² Sous-entendu des forces occultes

⁶⁰³ Norbert, 70', 1D Grèce, int.

Le religieux extra-communautaire offrirait ainsi de nouvelles protections efficaces contre la sorcellerie, en assurant de nouvelles formes de solidarité de proximité fondée sur une « fraternité médiatisée par une instance centrale prohibant “les pensées du soupçons” » (Marie, 1997, 304).⁶⁰⁴

6.1.4. Des familles peu demandeuses

Bien que la tendance générale aille vers une solidarité qui ne se questionne pas, ou qui est vécue comme un poids, voire une menace, certains cas s'éloignent de ce fonctionnement. Nous avons tout d'abord identifié des joueurs qui ne sont pas astreints à de régulières redistributions financières envers les membres de leur famille durant leur carrière. Ils proviennent généralement d'individus issus de familles qui ne dépendent pas directement de leur aide, de par la position sociale du chef de famille ou parce que plusieurs membres de la famille sont également capables de se montrer « responsables » (Séraphin, 2000), en assumant ce rôle. Certains joueurs possèdent en effet un frère ou une sœur, également en Europe, et donc aussi capables de contribuer au bien-être familial. Dans ces cas de figure, la pression de redistribution qui repose sur les épaules des joueurs est souvent moins importante.

La famille de Léopold, qui joue uniquement au Cameroun dans les années 1980, n'attend pas de lui une quelconque participation financière. Avec un père fonctionnaire, travaillant dans le secteur du cadastre et ayant suivi de longues études, Léopold n'est pas contraint de contribuer financièrement au ménage familial, ce qui le soulage d'un poids : « *Disons que la chance que j'ai eu c'est de naître dans une famille un peu nantie. Il n'y avait pas beaucoup d'indigents dans ma famille nucléaire et on sait y faire. Chacun de nous a fait de bonnes études, généralement universitaires. Chacun de nous avait une situation sociale qui pouvait lui permettre de vivre pour que vraiment chacun s'occupe de ses oignons. Donc mon salaire, c'était pour bien m'habiller, pour rouler en bagnole.* »⁶⁰⁵

Le capital culturel incorporé et institutionnalisé, que possède le joueur et des membres de sa famille, lui permet de faire usage de son salaire sans se préoccuper de ce que l'on pensera de lui.

Tout comme Léopold, Joachim est issu d'un environnement familial plutôt aisé. Enseignant et directeur d'école, durant la période qui précède l'indépendance du pays, son père était en outre en contact fréquent avec des colons. A la question de savoir s'il est lui aussi censé redistribuer une partie de son salaire, Joachim nous répond de manière catégorique : « *Ah mon salaire, non. Je n'avais aucune obligation. La seule obligation c'était une obligation morale. C'était une obligation*

⁶⁰⁴ Marie évoque notamment le cas de Simon, trentenaire abidjanais, qui, grâce à la religion, a réussi à se libérer du poids de la sorcellerie. Ce jeune homme a trouvé dans « l'Église Évangélique du Réveil un nouveau lignage, où le “Père” est bon sans ambiguïté, où les “frères” sont uniquement bien intentionnés, où la solidarité est “claire”, sans arrière dessein tortueux (...) et qui permet de rompre avec la “chaîne de solidarité” communautaire, avec sa logique de la dette (...) qui empêche d'investir » (Marie, 1997, 305).

⁶⁰⁵ Léopold, 50', 1D Cameroun, int.

de pension alimentaire pour ma mère et puis une obligation d'assistance pour mes frères selon si ils avaient besoin de quelque chose ou pas. »⁶⁰⁶ Visiblement, l'éducation reçue par Joachim s'éloigne ainsi de la norme en vigueur dans le pays, ce qui explique peut-être aussi la conception que le joueur se fait de la famille. Celle-ci semble être particulièrement resserré sur le noyau nucléaire, ce dernier ne citant que sa mère, voire ses frères, comme bénéficiaires de son soutien financier.

La famille de Norbert est issue de la classe moyenne, son père étant le patron d'un atelier d'ébénisterie, le reste de sa famille proche n'attend pas une aide spécifique de sa part, ce qui enlève un poids sur ses épaules :

*Chez nous on a cette chance qu'on a toujours été... Tout le monde est indépendant. Tout le monde est indépendant, c'est-à-dire que, même aujourd'hui, tu donnes parce que tu veux donner. Tu ne donnes pas parce que les gens en ont besoin. Je peux te donner un exemple. Aujourd'hui, mes sœurs elles sont quatre. Elles sont toutes les trois cadres. Bon, le père, le vieux, est décédé aujourd'hui mais dans la construction familiale, il a laissé des maisons en location, qui sont... Tous les loyers sont récupérés par ma maman. Bon chez nous, mes sœurs et moi, personne ne touche un franc des loyers. C'est la mère qui en fait ce qu'elle veut. Voilà, c'est comme ça.*⁶⁰⁷

La famille de Tom fait également partie de la classe supérieure. Son père est secrétaire-général de la mairie de la ville capitale d'une des Provinces camerounaise. Quant à son frère, avec qui Tom a principalement grandi, il est revenu vivre au Cameroun après des études d'ingénieur informaticien en Europe. Enfin, une de ses sœurs vit également en France. Rares sont ainsi les membres de la famille de Tom qui ont besoin de soutien. Et lorsque c'est le cas, d'autres personnes sont capables de jouer ce rôle de redistribution. Si sa famille souffre des échecs successifs du joueur, c'est avant tout par compassion, et pas parce qu'elle compte sur sa contribution financière :

*Oui, parce que par exemple je vous ai dit, quand vous partez, c'est avec beaucoup d'espoir aussi. On se dit "voilà" puis aussi "il aime ce qu'il fait" et aussi "il va réussir". Et quand vous ne réussissez pas, c'est... la chute est terrible. Ils imaginent déjà un peu la déception pour moi. Parce que l'inquiétude déjà c'est... parce que moi je viens d'une famille qui... En fait, c'est que vous savez en Afrique, au Cameroun, il y en a beaucoup qui jouent au foot, c'est l'espoir de leur famille. Vous voyez un peu, c'est l'espoir de leur famille. Toute la famille compte sur eux. Généralement, la famille ils mettent l'argent pour qu'ils puissent voyager. Ils cotisent et voilà... c'est l'espoir de toute une famille. Moi ce n'était pas ça, parce que moi ma famille a beaucoup plus souffert... C'était plus pour moi. Eux ils ne comptaient pas sur moi.*⁶⁰⁸

Nous souhaitons désormais nous arrêter un peu plus longuement sur le cas de Gilbert. S'il contribue au bien-être de ses proches, dès qu'il est en mesure de le faire financièrement, il ne semble pas subir de trop grandes pressions quant à la redistribution de ses revenus. Son

⁶⁰⁶ Joachim, 50', 1D France, int.

⁶⁰⁷ Norbert, 70', 1D Grèce, int.

⁶⁰⁸ Tom, 80', 1D Roumanie

environnement familial, et en particulier la situation économique favorable de deux de ses frères, contribue à soulager Gilbert d'un poids, ces derniers ayant en quelque sorte « pris le relais » de l'éducation des jeunes de la famille depuis quelques années. L'ancien joueur évoque en particulier le soutien moral et matériel qu'il a reçu de la part de plusieurs membres de sa famille durant sa carrière.

Depuis son départ du Cameroun, Gilbert peut compter sur un soutien précieux de plusieurs membres de sa famille, tant dans la réalisation de son projet de jouer en Europe que durant ses années difficiles en Allemagne et en France. Son expérience footballistique en Europe ne se passe pas comme il le souhaite. Les difficultés commencent dès son arrivée en Allemagne, lorsqu'il enchaîne quelques essais dans des clubs de 3^{ème} puis de 4^{ème} division allemande, sans réussir à signer un contrat. Son agent décide alors de ne plus prendre en charge les frais liés à sa présence en Allemagne. S'ensuit une période précaire, durant laquelle il cumule les petits boulots, la plupart du temps non-déclarés, son visa n'ayant pas pu être renouvelé. Sa situation le préoccupe et le fatigue et la question du retour se pose, quelques mois après son arrivée en Europe déjà : « *Donc voilà, je me retrouve dans la rue, tout seul. Je ne connais personne. Je sais que j'avais un ami en Allemagne mais je ne savais pas de quel côté il était, dans quel coin de l'Allemagne il était. Donc je me retrouve dans la rue, seul. Je me dis : "Je ne sais pas où je vais aller." Je réfléchis, et la seule solution qui me venait en tête c'est... voilà, d'aller au commissariat, de dire ce qui s'est passé et puis de rentrer au Cameroun.* »⁶⁰⁹ Durant cette période de vie précaire, Gilbert estime avoir eu la chance de pouvoir compter sur le soutien de plusieurs membres de sa famille, en particulier son oncle et son frère. Lorsque nous lui demandons s'il n'est pas resté en Europe afin d'éviter de faire face à l'échec souvent associé à un retour forcé au pays, il nous répond : « *Non non je pense pas, je pense pas sachant que au Cameroun j'avais quand même un statut. J'avais la possibilité de signer dans l'un des plus grands clubs au Cameroun parce que j'avais le potentiel. Voilà je pouvais vivre de ça. Donc pour moi ça n'aurait pas été un échec.* »⁶¹⁰ Les propos du joueur nous ont par ailleurs été confirmés par son grand frère Emile, lors de notre deuxième séjour au Cameroun en été 2014. Ce dernier nous fait alors savoir qu'il avait demandé à Gilbert de rentrer au pays, vu la situation dans laquelle il se trouvait en Allemagne. Il semblerait ainsi que Gilbert ne soit pas resté en Europe sous la pression de la famille, comme cela peut parfois être le cas lorsqu'un retour sur investissement est attendu par les proches.

Lorsqu'il évoque le soutien reçu par sa famille, Gilbert pense également à son oncle, qui est pour lui un véritable conseiller, que cela soit lorsqu'il habite chez lui à Yaoundé, ou, plus tard, en Europe.

⁶⁰⁹ Gilbert, 70', 4D France

⁶¹⁰ Ibid.

C'est lui qu'il cite comme étant la personne à qui il doit le plus: « *Bon je dirais plus mon oncle, le petit frère à ma maman, qui était mon confident, qui me disait tout et qui me soutenait dans tout ce que je faisais, qui était toujours à l'écoute et à qui je pouvais dire tout ce que je pensais. Tout ce que j'avais envie de dire, je le disais à mon oncle. Oui c'est... En fait c'est le monsieur aujourd'hui quand j'ai... qui continue à me soutenir, qui m'a soutenu dans des galères, qui a toujours été là qui... Voilà.* »⁶¹¹ Enfin, sa cousine a elle aussi joué un rôle important dans son parcours d'intégration en Europe, après l'avoir accueilli suite à de mauvaises expériences en Allemagne.

De faibles attentes de la part des membres de la famille envers le joueur émigré facilitent une prise de distance par rapport au Cameroun mais aussi à l'image projetée par la famille sur le joueur. Dès lors, en l'absence de cette pression, le joueur peut plus facilement entrevoir un changement d'orientation professionnelle, qui prend parfois un certain temps avant de se concrétiser.

6.2. Epargne et investissement

La section précédente a permis de démontrer que les sommes transmises par les joueurs à leur famille ne pouvaient être uniquement être interprétées comme des actes de solidarité à toute épreuve. Au contraire, les dons répondent à des pressions venant de membres de la famille élargie, voire parfois au-delà, et contribuent également à valoriser le statut des joueurs. Dans un contexte qui tend à percevoir toute tentative de rétention financière comme une menace vis-à-vis de la cohésion et du développement communautaire, les stratégies d'épargne individuelles paraissent fortement compromises⁶¹². Ce constat est en outre corroboré par d'autres observations ailleurs en Afrique, que nous avons eu l'occasion de faire dans le cadre d'un travail sur l'après-carrière de footballeurs en Afrique du Sud (Berthoud et Poli, 2011). Nous mettons déjà en exergue les « obligations morales » qui se cachent derrière les redistributions des joueurs, qui expliquent « pourquoi les investissements en vue de l'après-carrière sont souvent négligés » (Berthoud et Poli, 2011, 33).

Pourtant, comme la plupart des carrières sportives, celles des footballeurs est limitée dans le temps. Selon Gearing (1997), elle dure en moyenne huit ans et demi et rares sont les joueurs encore en activité au-delà de 35 ans (Roderick, 2006). A cela s'ajoutent les risques de blessures qui font planer la menace d'un arrêt prématuré de la compétition. Enfin, peu nombreux sont les

⁶¹¹ Ibid.

⁶¹² Ce constat ne s'adresse pas aux joueurs d'origine bamiléké. En effet, comme l'a bien montré Warnier (1993), l'ethos bamiléké se distingue des Beti et des Sawas, les deux principales composantes ethniques des grandes villes camerounaises, respectivement présents à Yaoundé et Douala, par une tradition d'épargne individuelle, ou encore par une solidarité « sélective », qui s'explique tant par des causes historiques que culturelles.

athlètes capables de vivre de leurs rentes une fois leur carrière terminée. Les footballeurs sont la plupart du temps contraints de retrouver une autre source de revenu en fin de carrière. Investir son argent durant sa carrière est une manière d’y parvenir.

Au cours de cette section, nous souhaitons illustrer différentes formes d’investissements, entreprises par les individus rencontrés. Nous verrons que, sur le plan individuel, seuls quelques joueurs aux profils bien spécifiques sont en mesure d’investir l’argent économisé durant leur carrière, principalement dans la construction de leur propre maison. Bien souvent, les stratégies d’épargne et d’investissement ne font à destination des membres de la famille, ou en collaboration avec eux. Mettre en place des stratégies d’épargne, qui peuvent être apparentées à des stratégies d’épargne horizontale (Guyer, 1995), ou faire du « business »⁶¹³ en famille représentent deux formes d’investissements collectifs observées. Dans un dernier temps, nous essayerons de comprendre les récurrents échecs de ces démarches collectives, en pointant notamment le statut de migrant comme peu favorable à la réussite de projets en commun.

6.2.1. L’épargne individuelle

L’épargne suppose un choix de sous-consommation (Warnier, 1993), qui est contradictoire avec l’ethos de la munificence, propre à certaines populations camerounaises⁶¹⁴. Dès lors, il n’est pas aisé pour les joueurs de mettre en place de telles pratiques d’épargne, qui sont moralement et socialement réprimées par une large partie de la population, et en particulier par les personnes qui ont le plus à perdre : les membres de la famille. Dans ce paragraphe, nous évoquerons cette difficulté d’envisager l’épargne individuelle, avant de proposer quelques cas de figure de joueurs qui y parviennent, en investissant leurs économies dans la construction d’une maison au Cameroun.

Entre embarras, absence et obstacles

Rares sont les anciens joueurs rencontrés qui nous ont fait part de stratégies d’épargne individuelles. Lorsque nous les questionnons sur le sujet, trois types de réponses nous sont régulièrement données, que nous souhaitons illustrer à partir des exemples de Simon, Adam et

⁶¹³ Issu d’une déformation populaire du « business », le terme *business* regroupe diverses activités essentiellement informelles, destinées à accumuler un capital économique. Il est utilisé comme catégorie *emic* par les anciens joueurs rencontrés, tout comme les jeunes générations d’aventuriers africains (Bertoncello et Bredeloup, 2004) ou de banlieusards parisiens (Tafferant, 2007).

⁶¹⁴ Ce constat concerne semble-t-il moins les Bamilékés, qui, comme nous l’avons souligné dans l’introduction de ce travail, sont influencés par un ethos de la notabilité par l’épargne (Warnier, 1993). N’ayant rencontré que quelques individus de cette origine culturelle, nous avons volontairement choisi de ne pas inclure cette distinction, qui pourrait néanmoins s’avérer avoir une influence non-négligeable dans notre analyse. Une étude comparative sur les modes d’épargne des joueurs bamilékés et non-bamilékés serait évidemment particulièrement intéressante, afin d’évaluer, par exemple, si le statut de footballeur migrant à le pouvoir de gommer ces différences ou non.

Siméon : une absence d'informations transmises par nos interlocuteurs, une série de raisons expliquant les difficultés de mettre en place un tel projet ou encore l'inexistence assumée de stratégies d'épargne.

Premièrement, la brièveté des réponses données par Simon au sujet d'éventuelles stratégies d'épargne de sa part témoigne du malaise suscité par notre question:

JB : Mais toi tu as aussi investi au Cameroun ? Tu as aussi créé quelque chose là-bas ou construit ?

Albert : Non pour l'instant j'ai pas... Oui oui, un petit peu.

Mais dans quel domaine ?

Un peu dans le transport.

Import-export ?

*Ouais, ouais.*⁶¹⁵

Dans la suite de l'entretien, l'échange que nous avons avec Simon au sujet des projets engagés durant sa carrière est encore moins fructueux, le joueur ne souhaitant tout simplement pas nous dévoiler dans quel secteur il a choisi de placer son argent :

JB : Dans tous ces clubs là, t'étais bien rémunéré ça se passait ...?

Simon : Ça va je ne me plaignais pas.

Est-ce que c'était suffisant pour mettre quelque chose de côté ou bien en général tu... ?

Ouais ça va, j'ai fais des trucs, voilà. Il n'y a pas de problème (sur un ton très sec).

Comment tu, enfin... comment tu investissais un peu ton argent, enfin je ne sais pas ?

C'est personnel.

Ah ouais ?

*Ouais.*⁶¹⁶

Si la brièveté et l'agacement de Simon par rapport à nos questions qui traitent des stratégies d'épargne et d'investissement laissent planer une part de mystère, elles révèlent sans doute un malaise face à son absence de stratégies d'épargne sur le plan personnel, ce qui le met aujourd'hui dans une situation délicate. Ce malaise est également à replacer dans le contexte de l'entretien. Ses

⁶¹⁵ Albert, 70', 1D France, int.

⁶¹⁶ Simon, 70', 1D Grèce, int.

réactions peuvent en effet être interprétées comme autant de tentatives de garder la face, afin d'éviter un jugement moralisateur qu'il craint de recevoir de notre part.

Certains joueurs nous parlent plus ouvertement de l'absence de stratégies d'épargne verticale. Adam ne se gêne ainsi pas de dire qu'il a profité de son argent différemment : « *J'ai rien mis de côté. Je faisais le fou. Je dépensais... Je calculais pas, je pensais pas, je dépensais sans compter, voilà.* »⁶¹⁷ Adam ne semble pas avoir subi de pressions pour envoyer cet argent. Il décrit plutôt ces envois comme une volonté d'utiliser son capital économique sur le moment, sans compter, mais aussi en faisant profiter sa famille. Lorsque nous lui demandons ce qu'il faisait de son argent, il précise en effet : « *J'envoyais en Afrique.* »⁶¹⁸ Bien qu'il semble assumer son comportement, Adam nous fait quand même savoir qu'avec le recul, il regrette un peu de ne pas avoir fait les choses différemment : « *C'est maintenant que je me dis que j'aurais pu mettre de l'argent de côté, réfléchir différemment, mais c'est toujours trop tard en fait, c'est toujours trop tard.* »⁶¹⁹

Nous souhaitons désormais nous arrêter sur le cas de Siméon, qui, tout au long de son parcours de footballeur, doit faire face à des requêtes familiales, auxquelles il s'est senti obligé de répondre, et qui l'ont empêché de mettre de l'argent de côté. Il en veut particulièrement aux clubs qui ont tendance à payer les primes à la signature « en monnaie de singe », soit par petites tranches. Lorsqu'il signe dans un club de première division camerounais, une prime à la signature de 2'000'000 CFA (3330 euros) lui est promise. Cet argent ne lui est cependant pas versé en une seule fois. Dès lors, compte tenu des demandes récurrentes qui viennent de la famille, il a beaucoup de difficultés à investir :

*Qu'est-ce qu'on peut bien faire avec un argent qu'on te donne pas cash ? Parce que les problèmes naissent tous les jours. On t'a parlé de la famille africaine. Par contre, si y'a un argent qu'on te donne cash, « deux millions », ça peut déjà te lancer dans une affaire. (...) Après un jour on te donne encore 700'000 CFA (1077 euros), cependant tel est malade, tel est malade. Par contre, si on te donne CFA deux millions et que tel est malade, tu peux dépenser 400'000 CFA (615 euros). Et avec 1.6 millions de CFA (2460 euros), tu peux faire quelque chose.*⁶²⁰

Siméon nous signale ensuite à quel point il est difficile de mettre de l'argent de côté. Il met cela sous le compte d'une mentalité particulière : « *C'est compliqué de dire à la famille : "non, j'ai 500'000 CFA (769 euros) mais je préfère garder pour investir, pour moi". C'est pratiquement impossible parce que c'est pas dans les mentalités.* »⁶²¹ Etant donné que le réseau des joueurs est fortement centré sur des membres de la communauté, le filtrage des informations est difficile. Dès

⁶¹⁷ Adam, 80', 1D Suisse

⁶¹⁸ Ibid.

⁶¹⁹ Ibid.

⁶²⁰ Siméon, 80', D1 Algérie

⁶²¹ Ibid.

lors, la famille peut facilement extrapoler sur la base de bribes d'échos reçues, ce qui rend d'autant difficile de s'opposer à une redistribution. Si Siméon trouve particulièrement « compliqué » de refuser d'aider un membre de la famille qui lui demande une aide financière, c'est certainement par peur de manquer à son devoir de migrant et de voir son réseau s'éloigner. Au-delà de la crainte de représailles venant de sa famille, Siméon sait que moralement, l'acte de rétention est perçu négativement. Cela suffit certainement pour l'empêcher d'y avoir recours.

Quelques années plus tard, lorsque Siméon signe un contrat avec un club algérien, il reçoit une prime à la signature. Néanmoins, l'argent reçu servira en partie à rembourser le mari de sa grande sœur, qui avait financé son vol vers l'Algérie. Le pouvoir d'influence des réseaux, mais aussi la crainte de se désolidariser de ses mêmes réseaux en cas de refus de redistribuer, met les joueurs dans une situation délicate, qui ne favorisent ni l'accumulation d'un capital économique ni l'investissement de ce capital en vue de mieux négocier l'après-carrière. En conséquence, les carrières qui ne sont pas couronnées de succès importants, ne facilitent pas la réinsertion professionnelle. En outre, l'exemple de Siméon montre que les pressions familiales peuvent également avoir des conséquences sur la gestion du capital physique des joueurs. Pour que le club accepte de conclure un contrat, Siméon est contraint de jouer blessé⁶²², ce qui, à moyen terme, va aboutir à une blessure bien plus conséquente : « *Pour dire vrai, si je n'avais pas eu ces pressions et que j'avais eu ces opportunités, que j'étais reparti, j'aurais craché sur des choses. Comme l'Algérie, j'ai dit "Ok, laissez". Je vais me soigner. Je sais que je sors d'une convocation avec l'équipe nationale, je reprends le championnat. Si je suis en forme, on va me rappeler, j'aurai autre chose.* »

⁶²³ Siméon nous informe ici que s'il n'avait pas été mis sous pression par la famille pour rembourser l'emprunt fait à son beau-frère, il aurait certainement attendu un peu avant de jouer, dans l'attente d'une autre opportunité.

Le discours de Siméon au sujet des difficultés d'épargner est intéressant à plusieurs égards. Premièrement, il ne semble aucunement remettre en question le système d'obligations mutuelles qui structure les configurations familiales. Il en veut davantage aux clubs, dont les pratiques ne sont pas compatibles avec cette réalité culturelle. Deuxièmement, cette difficulté d'épargner à partir de petites sommes est un phénomène qui dépasse largement le cas de ce joueur en particulier. Nous avons d'ailleurs pu observer le même type d'inquiétude dans le cadre de nos relations interpersonnelles au Cameroun⁶²⁴. Enfin, ce phénomène s'observe également hors des frontières

⁶²² Se référer au paragraphe 5.1.2 Une élection "sous contrôle" des dirigeants et des agents

⁶²³ Siméon, 80', D1 Algérie

⁶²⁴ Lors de notre deuxième séjour au Cameroun, nous avons pris des cours de tennis auprès d'un ami présent sur place. Alors que nous souhaitions le rémunérer après chaque cours reçu, ce dernier a refusé, préférant recevoir la totalité l'argent à la fin de la dizaine de séances prévues. Nécessitant de dépenser une grande

du Cameroun pour s'étendre à différents contextes africains, comme l'ont notamment mis en avant Shipton (1995) ou Makhulu (2010).

Un exemple d'épargne individuelle : construire sa propre maison

Malgré une tendance générale portée vers l'absence de stratégies d'épargne individuelles, Joachim, Gilles, Benoît et Marc nous ont fait part de projets personnels, entrepris durant leur carrière ou peu de temps après. Nous pensons en particulier à la construction d'une maison au Cameroun. Ces individus semblent néanmoins partager des caractéristiques bien spécifiques, telles que la possession d'un important capital culturel hérité, l'accumulation de sommes d'argent particulièrement conséquentes durant la carrière ou, enfin, une présence durable au Cameroun.

Construire sa propre maison peut avoir plusieurs objectifs utilitaires : se loger soi-même, dans un avenir plus ou moins proche, s'assurer un pied à terre lors de visites au pays ou investir dans l'immobilier dans un but de rendement. Mais posséder son propre chez soi est également un signe de réussite sociale important, au Cameroun comme sous d'autres latitudes. Cette observation a notamment été faite par Bréant (2016), dans un travail qui porte sur des migrants togolais et comoriens. L'auteur observe que la construction d'une maison dans son pays d'origine fait partie intégrante des attentes liées au rôle de l'émigré issu des milieux populaires. Lui seul est souvent en mesure de construire une grande maison, mieux équipée et souvent bien sécurisée par de hauts murs ou une barrière électrique.

Malgré l'importance que revêt la construction d'un pied à terre, sur le plan utilitaire et symbolique, l'accès à la propriété ne concerne qu'une minorité de joueurs rencontrés. Ces derniers sont généralement issus de catégories sociales aisées. C'est le cas de Gilles, fils d'un chef de village traditionnel également haut cadre dans l'administration camerounaise. Lorsque cet ancien joueur évolue au sein de clubs européens de grande renommée, il gagne des sommes d'argent conséquentes.⁶²⁵ Il nous explique qu'investir dans l'immobilier était pour lui la meilleure manière de penser à son avenir, soulignant à son tour les difficultés de mettre en place des projets collectifs : « *Vous savez, parce ça ne va pas de pair, moi je faisais quoi ? J'achetais tout simplement dans l'immobilier. J'investis dans l'immobilier. Il faut le dire, dans l'immobilier, parce que vous ne pouvez pas faire d'activité, sinon, il faut être là [au Cameroun] pour suivre. Donc j'ai toujours fait dans l'immobilier.* »⁶²⁶ En parallèle à la fortune accumulée durant sa carrière, l'origine bamiléké de

somme pour des frais médicaux, il craignait qu'en recevant cet argent au cas par cas, il serait contraint de l'utiliser pour des dépenses quotidiennes.

⁶²⁵ Selon divers sites internet spécialisés, le salaire qu'il perçoit dans un club de première division européenne approche les 200'000 euros par mois. Précisons néanmoins que ce cas de figure représente une exception, tant au sein de notre échantillon que dans la réalité.

⁶²⁶ Gilles, 70', 1D Espagne, int.

Gilles est un autre élément qui a pu jouer un rôle dans la stratégie d'accumulation de cet ancien joueur, même si cette observation reste au stade de l'hypothèse.

L'exemple de Joachim tend plutôt à reléguer au second plan l'hypothèse du rôle de l'origine culturelle dans les stratégies d'accumulation. En effet, cet ancien joueur international n'est pas Bamiléké mais Bassa, ce qui ne l'empêche pas de penser à la construction de sa maison peu de temps après la fin de sa carrière. Selon lui, tout semble avoir été simple, dès le début :

Je n'ai pas concrètement préparé [mon après-carrière], parce que je l'ai toujours eu en tête. Tout ce que je faisais, c'était... J'ai un principe simple. Si on veut préparer l'avenir, il faut bien s'occuper du présent. Prenons un exemple : vous faites aujourd'hui ce que vous avez à faire, vous n'avez pas à vous inquiéter pour demain, parce que vous avez bien fait ce que vous avez fait aujourd'hui. Donc si vous avez de l'argent aujourd'hui, bien vivre ne veut pas dire dépenser tout l'argent que vous avez aujourd'hui. C'est simplement faire ce qui convient à aujourd'hui. Cela vous garantit votre lendemain. (...) Donc il faut faire chaque jour ce qui doit être fait. Si vous l'avez bien fait, si vous avez épargné parce que vous avez trop d'argent aujourd'hui et que, au lieu de tout bouffer⁶²⁷ aujourd'hui, vous avez bouffé que ce qui fallait pour aujourd'hui, il vous en reste forcément pour demain.⁶²⁸

La manière de penser de Joachim est particulièrement atypique puisqu'il ne s'inscrit pas du tout dans la lignée de la majorité des joueurs rencontrés, qui semblent dépendants d'un collectif qu'ils contribuent à renforcer. Plus que son origine culturelle, le milieu social dans lequel il grandit joue certainement un rôle. Au sein de sa famille – il est le fils d'un enseignant et directeur de lycée – l'obligation de redistribution est certainement moins importante que la nécessité de passer des diplômes scolaires. Cette observation tend à confirmer les propos de Bréant (2016), selon qui les émigrés issus de catégories supérieures privilégient les stratégies favorisant l'accumulation de capitaux culturels et une gestion moins collective des capitaux économiques. Elle va également à l'encontre des arguments culturalistes auxquels nous faisons référence dans l'introduction de ce paragraphe et dans l'exemple de Gilles cité précédemment.

La dernière condition facilitant la construction d'une maison, que nous avons identifiée, est la présence du joueur au Cameroun. En restant sur place, les joueurs n'ont pas la nécessité de faire intervenir des membres de la famille dans leur projet, ce qui leur évite de prendre le risque de contracter une dette auprès d'eux, et qui, comme nous l'avons vu précédemment, peut mettre en péril le projet. C'est le cas de Benoît et de Marc, footballeurs reconnus dans leur pays au début des années 1980 mais qui n'ont jamais évolué à l'étranger. Le premier met de côté un peu d'argent à la

⁶²⁷ Au Cameroun, l'expression « bouffer » signifie « dépenser son argent sans compte ». Le champ lexical de la nourriture pour parler d'argent, mais aussi plus généralement des rapports de pouvoir, a d'ailleurs inspiré le titre de l'ouvrage « L'Etat en Afrique. La politique du ventre », de Jean-François Bayart [1989] (2006).

⁶²⁸ Joachim, 50', 1D France, int.

suite de plusieurs compétitions victorieuses avec l'équipe nationale, ce qui lui permet de s'assurer un avenir : « *On a fait vraiment beaucoup de bonnes choses : gagner une coupe, la première coupe d'Afrique en 1984, la deuxième en 1988, et faire ce qu'on a fait au Mondial... C'était inimaginable qu'on arrive en quart de final de la Coupe du monde. Maintenant, ça nous a procuré quelques sous pour préparer la retraite, pour construire la maison.* »⁶²⁹ Marcel a lui aussi investi dans la construction de sa maison la somme perçue lors de la même Coupe d'Afrique des Nations de 1984. Suite à cette compétition, il achète un terrain à 2'000'000 CFA [4000 FF] à Yaoundé, où il construira la maison dans laquelle il vit encore aujourd'hui⁶³⁰. Si les salaires et primes reçus en club ne permettent pas forcément aux joueurs qui restent au Cameroun dans les années 1980 (encore moins aujourd'hui d'ailleurs) d'accumuler des sommes importantes, les participations réussies aux tournois continentaux et mondiaux avec l'équipe nationale, garantissent des primes qui peuvent être conséquentes⁶³¹.

6.2.2. Epargnes collectives

A plusieurs reprises, nous nous sommes rendus compte de l'inadéquation entre notre propre représentation de l'épargne et celle partagée par les anciens joueurs rencontrés. Notre question visant à savoir si les anciens joueurs avaient « réussi » à économiser pour leur après-carrière est assez symptomatique de notre interprétation de l'épargne. Largement orientée, cette interrogation part du présupposé que l'épargne, telle que nous l'entendons en Europe du moins, est essentiellement individuelle, et que sa réalisation ne dépendrait que de la capacité du joueur de la mettre en place ou non.

Pourtant, pour bon nombre de joueurs, l'objectif est précisément d'éviter de se lancer dans des démarches individuelles, car elles ne sont pas forcément valorisées par leur réseau d'appartenance. Dès lors, l'épargne est bien souvent pensée en collaboration avec les membres de la famille élargie. Dans ce paragraphe, nous souhaitons présenter deux stratégies collectives : l'épargne horizontale et le lancement de business en commun. Puis nous reviendrons sur les éléments qui peuvent expliquer les nombreux échecs des stratégies d'épargne collectives.

Des stratégies d'épargne « horizontales »

Lorsque nous demandons, maladroitement, à Albert s'il a « réussi » à mettre de l'argent de côté durant sa carrière, Albert met le doigt sur d'importantes différences culturelles. Sur un ton qui

⁶²⁹ Benoit, 60', 1D Cameroun, int.

⁶³⁰ Le joueur est néanmoins décédé deux années après notre rencontre.

⁶³¹ Nous n'avons pas obtenus de chiffres exacts. Néanmoins, un des anciens joueurs rencontrés, qui manque de peu sa sélection pour la Coupe d'Afrique des Nations 1988, évoque la somme de 10 millions de CFA (20'000 FF) par joueur après avoir remporté la compétition.

manifeste un certain agacement de sa part, il précise que l'épargne n'est pas toujours recherchée : « Non, moi en fait c'est différent. Moi, je viens de l'Afrique, je suis Africain. J'ai essayé d'investir dans mon pays et puis surtout pas économiser. J'ai dépensé de l'argent, en aidant aussi des membres de ma famille. Economiser pour vivre après ? Je pense que tout un chacun, on a un bonheur qui est différent. Je pense qu'aujourd'hui mon bonheur c'est ce que sont devenus certains membres de ma famille que j'ai essayé d'aider. Après, l'argent, c'est autre chose. »⁶³² Comme la plupart des joueurs rencontrés, Albert met en avant son souci de privilégier le bien-être de ses proches, tout en espérant certainement bénéficier à son tour d'une aide en retour en temps voulu.

La difficulté de recourir à des projets d'épargne individuelle semble donc s'expliquer par la nécessité de privilégier l'intérêt collectif. Il nous semble important de préciser que ces stratégies de redistribution ne doivent pas uniquement être perçues comme une contrainte unilatérale, à laquelle il est nécessaire de se plier. Il nous semble en effet important de s'éloigner d'une vision emprunte d'ethnocentrisme, qui verrait le soutien apporté aux familles comme antinomique avec une vision d'épargne à long terme. Redistribuer ses gains est en réalité le résultat d'une adaptation de la stratégie d'épargne, en fonction des contraintes locales, fortement imprégnées des attentes familiales. Cette redistribution peut en effet être analysée comme une manière de placer horizontalement de l'argent, dans l'espoir d'un retour sur investissement dans le futur. Des formes d'épargne horizontale ont été observées dans plusieurs contextes africains (Guyer, 1995). Shipton (1995) s'est notamment intéressé aux modes d'épargne des populations rurales de Gambie⁶³³. Dans un contexte caractérisé par de fortes pressions de redistribution, la possession de liquidités comporte plusieurs inconvénients. L'argent est fongible et peut donc potentiellement intéresser une quantité indéfinie de bénéficiaires. Etant divisible, il peut être réparti entre ceux-ci. Enfin, sa portabilité en fait un bien qui peut facilement être transmis à distance, grâce aux nombreux systèmes de transfert de monnaies. Pour toutes ces raisons, conserver de l'argent liquide n'est pas toujours la stratégie la plus rentable.

A la manière d'un pari sur l'avenir, l'épargne horizontale permet d'entretenir des liens d'interdépendance sous la forme d'un réseau d'acteurs, en espérant que, plus tard, ces mêmes individus seront à même de retourner l'aide ainsi apportée. Les aides financières doivent être perçues comme un moyen d'« endetter » ses proches (Marie, 1997), qui se retrouvent ainsi contraints de payer leur dû sous la forme d'un contre-don (Mauss, [1925] 2007), afin de ne pas

⁶³² Albert, 70', 1D France, int.

⁶³³ Shipton (1995) fait mention du « squawk factor », soit la volonté et la capacité de contester et de bénéficier de l'assistance d'autrui comme un droit, pour décrire les pressions exercées par les membres de la famille élargie et les difficultés de renoncer à offrir de l'aide. L'auteur explique alors que les populations rurales gambiennes préfèrent s'engager dans diverses formes d'« épargne matérielle », telles que des animaux, des réserves de céréales, des bijoux, des objets ou des articles ménagers.

perdre la face (Goffman, 1973), ou pire, de se voir exclus du réseau et, par conséquent, de tout soutien potentiel en cas de coup dur. Dans les lignes qui suivent, nous souhaitons nous attarder sur une forme d'épargne horizontale régulièrement citée par nos interlocuteurs : faciliter le départ d'un proche à l'étranger. Une fois de plus, nous verrons que rares sont les démarches qui finissent par être rentables pour les joueurs, en particulier lorsqu'ils se retrouvent physiquement éloignés de leur réseau familial.

Financer le départ d'un membre de la famille à l'étranger est une stratégie récurrente au sein de la communauté camerounaise, comme cela a été montré par ailleurs (Bréant, 2016). S'il parvient à s'installer durablement en Europe, ce cadet sera également capable d'aider le reste de la famille, soulageant par la même occasion le poids de celui qui l'a soutenu. En cas de réussite scolaire, le retour au Cameroun d'un jeune diplômé peut également s'avérer fructueux pour toute la famille, d'autant plus s'il peut bénéficier du capital relationnel accumulé par l'ancien joueur, afin d'intégrer par exemple la fonction publique.

L'épargne horizontale semble particulièrement bien fonctionner pour les joueurs qui demeurent au Cameroun, à l'image de Benoît, ou qui, comme Norbert, y reviennent en fin de carrière. Benoît n'a pas joué en Europe. Pourtant, les salaires, primes et autres avantages reçus de la part des clubs fréquentés dans les années 1980 au Cameroun, puis en équipe nationale, lui ont permis d'accueillir ses frères et sœurs cadets chez lui et de prendre en charge leur éducation : « *J'ai deux petits frères qui sont médecins spécialistes, ma petite sœur qui est docteur en économie, j'ai un autre petit frère qui est informaticien, donc n'importe qui a trouvé son compte. Parce que à l'époque, quand je jouais dans le Dragon⁶³⁴, on était cinq à la maison. Et c'est Dragon qui payait le loyer. Et ça a permis aux enfants d'aller à l'école.* »⁶³⁵ L'ancien joueur se montre particulièrement fier d'avoir permis à ses deux frères cadets médecins d'aller se former à l'étranger : « *Quand ils ont eu le bac, ils sont partis se former à Niamey pour les médecins. Ils sont revenus médecins et après ils sont allés en Europe faire la spécialisation. (...) Il y'a en a un qui est médecin, qui est directeur de l'hôpital de Foumban⁶³⁶ et l'autre qui est ORL à Douala.* »⁶³⁷ ⁶³⁸ En outre, sur ses sept enfants, deux sont partis vivre aux Etats-Unis et ne sont plus, ou bientôt plus, à sa charge : « *Il y a ma première fille, qui est mariée aux USA. Elle est infirmière. Mon deuxième vient de passer le bachelor, c'est-à-dire qu'il a gradué dernièrement, donc lui-même va être indépendant.* »⁶³⁹ Le départ des enfants de Benoît n'a pas uniquement été possible grâce à son financement. Benoît a également mis à profit le capital

⁶³⁴ Nom de club modifié

⁶³⁵ Benoit, 60', 1D Cameroun, int.

⁶³⁶ Nom de ville modifié par soucis d'anonymisation

⁶³⁷ Idem

⁶³⁸ Benoit, 60', 1D Cameroun, int.

⁶³⁹ Ibid.

symbolique accumulé durant sa carrière de footballeur pour faciliter l'obtention des visas, ce qui constitue un avantage lié à sa présence au Cameroun : « *C'est-à-dire... Même quand je suis allé à l'ambassade des USA pour obtenir le visa, on m'a reconnu, on m'a facilité la tâche.* »⁶⁴⁰ En quelque sorte, le statut d'ancien international de Benoît lui vaut une réduction des suspicions consulaires.

En contribuant à l'éducation de ses frères et de ses enfants, Benoît joue le rôle que l'on attend d'un aîné au sein d'une famille. A ce jour, Benoît ne perçoit pas encore les bénéfices du soutien apporté à ses proches. Il estime en effet qu'il « n'est pas fini » et qu'il « continue à produire », sous-entendu à contribuer financièrement à la famille à travers une activité économique. Cependant, cet investissement est loin d'être désintéressé, puisqu'il escompte très certainement en toucher les dividendes au moment de la retraite, lorsque ses frères et enfants seront à leur tour dans la position de le soutenir financièrement.

Ernest contribue également au départ à l'étranger de sa sœur. Lorsqu'elle obtient une bourse d'étude lui permettant de venir étudier en France, Ernest joue alors en Grèce. Il est contacté par la famille au Cameroun et intervient dans le financement du voyage. Lorsque nous lui demandons de préciser quel type de formation sa sœur s'est engagée, il n'est cependant pas en mesure de nous répondre : « *Je sais pas. Moi je m'occupais pas. Moi, mon problème c'était de payer. Je veux pas savoir ce qu'elles font. Je savais qu'elles allaient à l'école mais je savais pas dans quelle branche, de quelle... Mon problème c'était au niveau des finances. On me disait : "Ernest, envoie l'argent parce qu'il faut payer le billet d'avion."* »⁶⁴¹ Il est intéressant de remarquer qu'Ernest ne semble pas particulièrement concerné par la destination de son financement. Il ne sait pas quelle formation sa sœur s'apprête à commencer et d'ailleurs ne s'y intéresse pas. Le désintéressement d'Ernest s'explique sans doute par le mode d'échange : l'argent qu'il envoie semble répondre à une commande qui vient de la famille de manière plus large, et qu'il n'a pas le choix de refuser. Loin d'être dans une situation où il prendrait l'initiative d'aider une nièce pour accomplir son projet d'étude, il ne fait que se conformer au rôle d'aîné qui lui est assigné. Néanmoins, il sait aussi que ce geste de solidarité peut lui rendre service à l'avenir, ce qui s'avérera être le cas quelques années plus tard. En effet, lorsqu'Ernest met un terme à sa carrière en Grèce et décide de rejoindre la France en compagnie de sa femme, cette même sœur va les aider à trouver un pied-à-terre : « *Elle avait son entreprise, avec son mari, dans l'immobilier. Et c'est grâce à elle que j'ai trouvé l'appartement.* »⁶⁴²

⁶⁴⁰ Ibid.

⁶⁴¹ Ernest, 70', 1D Grèce

⁶⁴² Ibid.

Les stratégies d'épargne horizontales peuvent également s'adresser à des individus hors du cercle familial. Lorsqu'il joue en Grèce, Norbert se montre particulièrement généreux avec des étudiants camerounais qui fréquentent une école militaire sur place⁶⁴³. Plusieurs années après, ces derniers n'ont pas oublié l'accueil que l'ancien joueur leur réservait, ainsi que l'aide financière qu'il leur apportait ponctuellement :

*Aujourd'hui par contre, ils sont tous au Cameroun. J'en ai quatre qui sont commandants à la marine nationale. Il y a un lieutenant colonel de la garde présidentielle, y'a quatre capitaines de l'armée de l'air. (...) C'était encore la semaine dernière qu'ils m'ont appelé. Ils me disent : « Mais attendez grand frère, il faut que... Comme vous êtes en train de revenir au Cameroun là, on doit tous se retrouver, les enfants... ces enfants-là que vous avez élevés, tous. » Y'a les lieutenants colonels, les colonels de l'armée, les commandants, ouais. Ils veulent faire une fête pour me remercier par rapport à... voilà. Donc on a gardé ce petit contact.*⁶⁴⁴

Norbert est particulièrement fier de pouvoir compter parmi son réseau des individus qui aujourd'hui occupent des postes à responsabilité au Cameroun. Au-delà de cette fierté, il sait qu'il peut compter sur ce réseau d'influence pour accomplir différents projets professionnels dans lesquels il est engagé.

Le retour sur investissement de ce type de stratégie d'épargne horizontale n'est néanmoins pas toujours garanti. Il en va en effet de l'acceptation ou non de la part de l'individu ainsi aidé, de jouer à son tour le rôle que l'on attend d'un aîné. A l'image de Paul, plusieurs joueurs accusent d'ingratitude les membres de la famille qui ne donnent pas suite au soutien financier ou logistique apporté. Lorsque sa position lui permet de prendre le relais de son père dans l'éducation de ses frères et sœurs, Paul décide de rester au Cameroun, tout en misant sur l'envoi d'un membre de la famille en Europe, censé revenir avec un diplôme et intégrer un poste à responsabilité. Paul accompagne ainsi un de ses petits frères chez un ami à Paris pour poursuivre des études :

*Je l'envoie pas, je l'escorte. Je l'avais laissé chez un ami, c'est pour qu'il fasse l'école. Et il a fait l'école, plus ou moins. Et ensuite, avec ce qu'il s'est passé... Disons qu'il est ingrat. J'avais fait ça parce que... Comme c'était moi qui, sur le plan social, commençais à connaître la réussite, il ne fallait pas que je casse cet élan. Il fallait que je reste là pour stabiliser, que je fasse aussi évoluer les autres. Il fallait que je leur fasse aller se former en Europe et c'est ce que j'ai fait. C'est ça qui était bien : « tu finis là-bas, tu reviens, tu travailles ». Et moi j'avais vraiment les possibilités : « Tu finis là-bas, tu reviens, je te trouve du travail, j'ai des relations ». Et du coup, lui, il a coupé cet élan là, cette chaîne de solidarité.*⁶⁴⁵

Paul explique bien sa stratégie : une fois ses études terminées, son petit frère revient au Cameroun et il lui trouve un travail, certainement dans l'administration, à l'aide du réseau constitué durant sa

⁶⁴³ Voir le paragraphe 5.3.2 Le soutien sélectif de la communauté camerounaise à l'étranger

⁶⁴⁴ Norbert, 70', 1D Grèce, int.

⁶⁴⁵ Paul, 50', 1D Cameroun, int.

carrière. Néanmoins, sans que l'ancien joueur nous explique concrètement pour quelles raisons son plan n'a pas fonctionné, nous comprenons que le petit frère n'est pas revenu au pays, et qu'il ne s'acquitte pas non plus d'un des rôles essentiels que l'on attend d'un membre parti à l'étranger, à savoir aider financièrement sa famille.

Faire des affaires en famille

Contrairement aux individus restés ou revenus au Cameroun en fin de carrière, les joueurs en migration sont souvent contraint d'inclure des membres de la famille élargie dans leurs projets de construction d'une nouvelle maison ou de création d'un business. Dans les quelques extraits ci-dessous, nous verrons que ces entreprises « collectives » n'apportent néanmoins pas toujours le retour sur investissement souhaité.

Alors engagé dans un club en Turquie, Ernest se lance dans la construction d'une maison à Yaoundé. Pour ce faire, il demande le soutien de son grand frère, avec qui il a noué une très forte relation de proximité: « *Il était tout pour moi. Il était mon père, il était mon frère, mon ami, tout, tout, tout, tout, tout* »⁶⁴⁶. Ernest se contente alors de verser de l'argent sur un compte à distance. Son frère, en qui il a une confiance quasi aveugle, se charge du reste: « *C'est lui qui s'occupait de tout. C'est lui qui avait la procuration d'aller dans mon compte. Moi je savais pas combien d'argent j'avais. Mais lui il savait tout ce que j'avais.* »⁶⁴⁷

Si la présence de son frère facilite l'avancement des travaux, son décès soudain va brutalement mettre un terme à ce projet de construction. Dès lors, les travaux cessent d'avancer, Ernest n'ayant pas réussi à lui trouver un substitut sur place. Ernest doit également mettre un terme à son ambition d'investir dans l'immobilier, ce qui lui aurait permis de s'assurer une source de revenu complémentaire :

*Disons, moi je voulais faire dans l'immobilier. Je me suis dit : « Je vais construire peut-être deux ou trois maisons et les mettre en location. » (...) Mais je me suis dit : « Pour faire tout ça, il faut que toi-même tu sois sur place. » Parce que tu vas pas mettre beaucoup d'argent et que toi-même tu es loin, parce que l'Afrique c'est pas l'Europe. Tu donnes la gestion à quelqu'un et le même jour ça tombe. (...) Bon mais je me dis : « Si mon grand frère était en vie, je devais le réaliser. »*⁶⁴⁸

En perdant son grand frère, Ernest a aussi perdu la seule personne de son réseau qu'il estime être en mesure de l'aider à mener à bien son projet de construction. En effet, il n'entretient pas de bonnes relations avec les autres membres de sa famille, en particulier avec sa mère, qui semble lui reprocher quelque chose : « *Depuis qu'il [mon frère] est mort, je n'y [au Cameroun] suis pas encore*

⁶⁴⁶ Ernest, 70', 1D Grèce

⁶⁴⁷ Ibid.

⁶⁴⁸ Ibid.

retourné, parce que la maman, le jour de son enterrement, elle n'a pas voulu que je vienne. Et nous on respecte la tradition chez nous. »⁶⁴⁹ Ernest n'a pas souhaité nous donner plus de précisions au sujet des mauvaises relations entretenues avec sa mère. Néanmoins, il est possible d'imaginer qu'en l'absence d'un salaire pendant plusieurs années⁶⁵⁰, l'ancien joueur éprouve des difficultés à résoudre les problèmes financiers de ses proches. A-t-il suffisamment contribué financièrement aux funérailles de son frère ? Si tel n'est pas le cas, cela pourrait expliquer pourquoi sa mère lui a interdit de se rendre au Cameroun pour participer à un événement généralement perçu comme une occasion de mettre en avant le statut social d'une famille.

Durant sa carrière, Norbert s'est lui aussi lancé dans la construction d'un immeuble de quelques étages, projet qu'il a dû arrêter provisoirement, avant de le reprendre à la fin de sa carrière, après avoir décidé de revenir au Cameroun. Malgré les réguliers aller-retour avec son pays d'origine durant sa carrière, Norbert n'a pas réussi à mettre en place ses projets immobiliers. Il nous explique que ses visites au Cameroun sont davantage propices au renforcement des liens familiaux :

JB : Et là, quel rapport tu gardes avec le Cameroun pendant ces années ? Quelles relations tu entretiens ici pendant toute cette période-là ?

Norbert : J'étais au Cameroun chaque année. Chaque été je venais avec toute la famille. Je revenais régulièrement. Sauf que... Le problème en fait, comme je le vois aujourd'hui, c'est que quand tu viens en tant que professionnel, tu viens pour te reposer. Et donc tu ne vois pas grand chose. Tu vois rien. C'est-à-dire que tu viens, tu te couches, tu vois la famille, les gens qui te rendent visite, après tu reprends ton avion, tu pars.

JB : Ouais je vois ce que tu veux dire. Tu t'impliques pas.

Norbert : Ouais, tu es là pour te reposer. Puis à un moment donné, tu es obligé de reprendre ta famille pour aller à Limbe ou à Kribi pour vraiment te reposer, parce que tout le monde, chacun qui vient, c'est la rentrée scolaire qui approche. Pas la famille proche hein, les cousins lointains. Quelqu'un vient se présenter que « mon père était le cousin de... »

JB : Donc les gens viennent te demander de l'argent quoi.

Norbert : De l'argent, de l'argent, de l'argent, des problèmes, des machins, voilà. T'as pas le temps vraiment. T'es obligé même de te cacher parfois. Et après « pof », tu te lèves, tu pars. Donc les vraies réalités mêmes du pays, tu ne les as pas. Par contre, c'est quand tu arrêtes et quand tu commences à venir que tu te dis : « J'ai perdu du temps. »⁶⁵¹

Aujourd'hui, c'est avec une pointe de regret que Norbert se souvient de ses séjours au Cameroun. Actuellement engagé dans la construction d'un bâtiment qu'il souhaite plus tard mettre en

⁶⁴⁹ Ibid.

⁶⁵⁰ L'homme vit en France après une carrière effectuée principalement en Grèce mais ne possède pas d'activité professionnelle au moment où nous le rencontrons.

⁶⁵¹ Norbert, 70', 1D Grèce, int.

location, il regrette de ne pas s'être attelé plus tôt à la tâche, lorsqu'il était encore en activité et aussi plus à l'aise financièrement. Les rapports de proximité qu'il entretenait avec sa famille élargie, et les nécessaires redistributions auxquelles il devait faire face lors des visites au Cameroun durant sa carrière, expliquent l'impossibilité de lancer son projet plus tôt.

Norbert fait aussi référence à la difficulté de trouver les bons intermédiaires de confiance, y compris au sein de sa propre famille : « *Même cette maison-ci [celle dans laquelle nous le rencontrons à Douala], à un moment donné, j'ai dû abandonner. Quand j'ai commencé, j'ai dû donner l'argent à un cousin, le grand frère à ma maman, son frère, que je considère comme mon frère. Quand je lui ai envoyé l'argent, il a fait deux petits trucs. Quand on le cherchait, il était porté disparu pendant un an. C'est qu'après qu'on l'a retrouvé en France avec sa femme et ses enfants.* »

⁶⁵² Si cette situation ressemble à bien des égards à une forme de détournement de fonds, elle prend une forme plus complexe dans le contexte du Cameroun. Rien n'indique en effet que l'oncle maternel de Norbert perçoive son acte comme de la malhonnêteté. En tant que membre de la famille de Norbert, et qui plus est son aîné, il estime peut-être que cet argent lui revient également en partie. Il décide alors de saisir l'occasion pour investir lui aussi cet argent dans un projet personnel : rejoindre l'Europe en compagnie de sa femme et de ses enfants.

Parallèlement aux projets immobiliers, certains joueurs s'engagent dans diverses formes de business avec des membres de leur famille. Nous souhaitons nous arrêter en particulier sur l'exemple de Siméon. Lorsqu'il joue au Vietnam, cet ancien joueur de première division camerounaise, qui a également joué en Algérie, décide de mettre sur pied une porcherie au Cameroun. Il espère en tirer des ressources financières en prévision de son retour au pays. Siméon envoie régulièrement des consignes et de l'argent à sa sœur, afin de mettre en place l'infrastructure nécessaire. Sans grandes connaissances préalables, le joueur souhaite s'inspirer d'un documentaire tourné aux Etats-Unis : « *Moi je me suis dit que si j'abats deux porcs par jour ici au Cameroun, dans les cinq ans je suis milliardaire parce que deux porcs c'est à peu près dans les 300'000 CFA (460 euros).* »⁶⁵³ Le projet de Siméon ne verra jamais le jour, par manque d'implication de sa grande sœur, selon les dires de l'ancien joueur :

Je lui dis que les porcs ont besoin de l'eau, qu'il faut creuser un puits. Le puits n'a jamais été creusé. J'ai dit "fais-moi le devis d'une porcherie pour démarrer avec 50 porcelets", un peu comme ça [il pointe du doigt un espace proche de nous, dont la taille se rapproche de la surface qu'il imaginait]. Je trouve des petits enclos. Bon... c'est parti comme-ci, comme-ça [sous-entendu relativement mal]. C'est pour ça que c'est difficile de faire des affaires avec la famille. (...) Elle ne faisait pas ce que je demandais. (...) On devait démarrer avec 50 porcs. L'argent arrivait. Elle démarre avec cinq porcs. (...) Tout

⁶⁵² Ibid.

⁶⁵³ Siméon, 80', D1 Algérie

*mon argent de la seconde année [lorsque le joueur est sous contrat au Vietnam] a fini dans cette porcherie qui n'a jamais démarré.*⁶⁵⁴

Le récit de l'expérience de Siméon illustre l'écart entre les projets tels qu'ils peuvent être imaginés par les footballeurs migrants et leur réalisation concrète par les membres de la famille restés au Cameroun. L'exemple de Siméon fait en effet état d'un décalage dans la perception du don, entre le donateur et les bénéficiaires. Il est fort probable que les membres de sa famille ne perçoivent pas le soutien apporté comme un don mais plutôt comme un contre-don, qui est censé répondre aux sacrifices mis en place plus tôt. En effet, par l'intermédiaire de son mari, celle-ci a prêté de l'argent à son frère à plusieurs reprises durant sa carrière, afin de l'aider à payer un billet d'avion.

6.2.3. Aux sources de l'absence de réciprocité

Les récits rapportés tout au long de cette section font part des grandes difficultés de mettre en place des stratégies d'épargne individuelles parmi les anciens footballeurs camerounais vivant en Europe. Ces derniers semblent plutôt contraints de se lancer dans des projets qui incluent les membres de la famille élargie, que cela soit dans la construction d'un pied à terre au Cameroun ou en finançant le départ d'un proche à l'étranger.

Nos observations montrent néanmoins que ces stratégies collectives peinent à produire un retour sur investissement pour les anciens joueurs. Cette observation est particulièrement vérifiée pour les individus en situation de migration, où le don, ou la promesse de participer à un projet commun, ne garantit pas un contre-don de la part du membre de la famille bénéficiaire. Bien au contraire, certains membres de la famille proche, à l'image de l'oncle de Norbert, du frère de Paul ou de la sœur de Siméon n'hésitent pas à s'accaparer l'argent envoyé par le joueur. Si des entretiens avec les membres de la famille des joueurs concernés seraient nécessaires pour bien saisir les raisons profondes expliquant leur position, nous nous sommes néanmoins permis de proposer quelques pistes interprétatives. L'absence de contre-don résulte certainement d'une tendance plus générale, qui normalise le don illimité de la part des acteurs dominants au sein des familles. Cette situation s'explique sans doute de deux manières : l'indéboulonnable présence du footballeur comme figure de la réussite et du succès dans l'imaginaire local et le rôle des footballeurs expatriés dans le renforcement de cet image.

Premièrement, pour les membres de la famille d'un footballeur qui évolue à l'étranger, il est certainement difficile d'imaginer que celui-ci se trouve dans une situation financière délicate⁶⁵⁵. A

⁶⁵⁴ Siméon, 80', D1 Algérie

sa présence en Europe, s'ajoute l'imaginaire de réussite socio-économique associée à une carrière de footballeur, qui est difficile à faire vaciller et constamment réactualisée par les médias. Il y a quelques années en Côte d'Ivoire, cette figure de la réussite et du succès était par exemple incarnée par Didier Drogba, ancien capitaine de la sélection nationale et redoutable. La figure de l'ancien attaquant du club anglais de Chelsea était omniprésente dans l'espace public, que cela soit sur les t-shirts portés par les jeunes ivoiriens, dans les journaux ou sur les murs des salons de coiffure d'Abidjan (Künzler, Poli, 2012). La même étude, en prenant comme référence l'image de Samuel Eto'o, célèbre joueur camerounais ayant lui aussi joué pour les plus grands clubs du monde et partageant un mode de vie ostentatoire, dans les rues de Yaoundé, aurait certainement donné des résultats similaires.

Deuxièmement, les joueurs sont également les acteurs de l'entretien de cette image de réussite, au risque de se présenter sous un jour qui ne correspond en rien à leur situation vécue en France. Les joueurs contribuent ainsi à la construction du mythe de la réussite à travers le football. Ce travail de façonnage de leur réputation s'effectue tant lors des visites sur place au Cameroun, qu'à travers les réseaux sociaux, à travers une mise en scène de soi souvent ostentatoire.

Mettant également en avant les difficultés de transition post-sportive des footballeurs camerounais, ce travail s'inscrit dans la continuité d'autres études sur l'après-carrière de sportifs d'élite. Néanmoins, alors qu'une large partie de la littérature pointe l'espace sportif (clubs, agents, organisateurs de compétitions) comme responsables des nécessaires renégociations identitaires et autres difficultés à se réinsérer en fin de carrière, nous postulons que la famille des joueurs est un acteur central dans la négociation de cette transition. Ce constat est d'autant plus valable dans le contexte du Cameroun, où l'individualisme est socialement réprimandé⁶⁵⁶, notamment pour sa propension à mettre en péril la cohésion sociale d'une famille ou d'un groupe plus large, comme cela a pu être également observé dans d'autres pays d'Afrique de l'Ouest (Marie, 1997).

⁶⁵⁵ Nous ne pouvons en outre écarter l'hypothèse que penser ainsi est également « arrangeant » pour les membres de la famille, leur enlevant le poids d'une charge financière alors que les conditions de vie au Cameroun sont souvent précaires.

⁶⁵⁶ Voir à ce sujet les travaux sur la sorcellerie au Cameroun (de Rosny, 2006, 1981 ; Geschiere, 1995 ; Fisiy, Geschiere, 1993).

Chapitre 7. Devenir un ancien footballeur

Comme nous l'avons mis en avant dans les chapitres précédents, l'engagement des individus rencontrés dans la pratique footballistique se manifeste de deux manières. Premièrement, il est accompagné d'une forte transformation objective et subjective de l'identité, à travers un processus de conversion au métier de footballeur. En parallèle, les joueurs acquièrent un véritable rôle social vis-à-vis de leurs proches, étant souvent capables de prendre en charge plusieurs membres de la grande famille. Si le statut de personne sociable est valorisé, il implique également une responsabilité, face aux attentes en termes de redistribution.

Dans l'introduction de ce travail, nous insistions beaucoup sur les difficultés que nous avons eues à enquêter sur l'après-carrière, en mettant en avant les récurrentes stratégies d'évitement des anciens joueurs. Bien que difficiles à interpréter dans un premier temps, celles-ci laissaient supposer une réalité qui n'est pas forcément conforme à la façade présentée durant l'entretien. Afin de dépasser ce constat de l'embarras, nous nous sommes engagés dans une diversification de notre méthodologie d'enquête mais aussi de notre approche théorique du sujet. Certains anciens joueurs ont été rencontrés à plusieurs reprises, dans un cadre plus informel, afin de faciliter l'instauration d'une relation de confiance. Nous avons également cherché à croiser certaines données en questionnant nos individus sur les situations de vie d'anciens joueurs également rencontrés, ou en faisant la connaissance des proches de quelques joueurs aux profils complémentaires⁶⁵⁷.

Cette bifurcation épistémologique, nous a aidés à mieux comprendre le dilemme qui se pose aux joueurs au moment du passage à l'après-carrière, et qui explique leurs difficultés de verbalisation : la fin de carrière implique une double contrainte, liée au processus de conversion mis en place durant la carrière, qui abouti parfois à une forme de sacralisation des joueurs.

La transition biographique que représente la fin de carrière rend pour ainsi dire impossible⁶⁵⁸ la réalisation conjointe de ce qui jusque-là allait de pair: une conversion au football vécue comme un projet collectif, qui garantit la possibilité de redistribuer ses revenus aux membres de sa famille élargie. Comment les joueurs parviennent-ils à résoudre ces deux injonctions contradictoires ? Y parvenir peut prendre un certain temps et nécessite des ressources spécifiques ainsi que des conditions qui favorisent la renégociation de son rapport à soi-même et aux autres. Nous verrons que pour s'en sortir, les joueurs sont souvent contraints de rompre des liens entretenus durant leur carrière et d'en négocier d'autres.

⁶⁵⁷ Dans l'introduction de ce travail, nous revenons plus en détail sur cette bifurcation méthodologique.

⁶⁵⁸ Bénéficiant du statut privilégié d'ambassadeur itinérant du Cameroun, qui l'amène à représenter le pays dans le monde entier aux frais de l'Etat, Roger Milla est l'exemple type de joueur n'ayant pas eu à gérer cette double injonction contradictoire.

Dans un premier temps, nous focaliserons notre attention sur le cas des individus qui restent convertis au football, une fois la carrière terminée, en devenant entraîneur ou agent de joueurs, sans pour autant réussir à en tirer des revenus suffisant pour vivre. La deuxième section est centrée sur les joueurs « bloqués » dans la conversion, incapables de résoudre la double contrainte qu'implique la fin de carrière, et qui se retrouvent ainsi dans un entre-deux, ni dans le football, ni vraiment réinsérés professionnellement. Puis, nous étudierons le cas des joueurs ayant travaillé ou étudié en parallèle à leur carrière. Leur engagement dans la carrière peut donc être qualifié de distancié, ce qui facilite leur transition en fin de carrière. Nous verrons néanmoins que d'importantes différences s'observent entre joueurs, en fonction notamment du capital culturel accumulé. Enfin, la dernière section de ce chapitre s'intéresse aux individus qui sont passés par un processus de dé-conversion, qui leur a permis de sortir du football afin d'envisager une réinsertion professionnelle en Europe.

7.1. Prolonger sa conversion « en interne »⁶⁵⁹

Près de la moitié des joueurs interrogés continuent à s'impliquer dans le football une fois leur carrière terminée. Les activités les plus fréquemment choisies sont celles d'entraîneur ou d'agent de joueurs. En France, la formation d'entraîneur ou d'éducateur se construit de manière pyramidale⁶⁶⁰. Le Brevet d'Etat représente souvent l'objectif visé par les anciens joueurs rencontrés, offrant la possibilité « d'être salarié d'une association, d'une entreprise, d'une collectivité territoriale ou d'exercer comme travailleur indépendant »⁶⁶¹.

A côté de la fonction d'entraîneur, l'autre orientation professionnelle régulièrement revendiquée par les joueurs en fin de carrière est celle du management sportif. Cette activité, qui permet aux joueurs de devenir agent de joueurs prend forme au début des années 1980 (Poli, 2010). Elle se développe fortement à partir des années 1990, avec la professionnalisation du spectacle sportif et la « fluidification du marché des transferts sportifs » (Jouvenet et Demazière, 2011, 194) qui fait

⁶⁵⁹ Ce titre s'inspire l'article de Guiot et Ohl (2008) centré sur des triathlètes français. Les auteurs identifient différentes manières de retrouver une vie ordinaire en fin de carrière, dont le prolongement de la grandeur en interne, « c'est à dire en relation avec le sport de compétition » (Guiot et Ohl, 2008, 395).

⁶⁶⁰ L'Initiateur 1 et l'Initiateur 2 permettent d'entraîner des enfants, puis l'animateur sénior offre la possibilité de prendre en charge un club amateur d'un niveau inférieur à la Division d'honneur (DH). Le Brevet d'Etat d'éducateur sportif (BEES), souvent abrégé « BE », représente la dernière étape dans la formation régionale. Précisons qu'une réforme des diplômes d'entraîneurs a été mise en place en France à partir de la saison 2012-2013. La structure générale des formations ainsi que les appellations des différents diplômes a complètement changé. Néanmoins, les anciens joueurs rencontrés ayant tous bénéficiés de l'ancien système, nous utiliserons les anciennes appellations.

⁶⁶¹ Site internet du Ministère de la ville, de la jeunesse et des sports : <http://www.sports.gouv.fr/accueil-du-site/archives-de-l-ancien-site/Metiers-et-formations/Animation-educateurs-sportifs-entraîneurs/Les- formations-et-diplomes-professionnels-BEES-BAPAAT-BP-JEPS-DE-JEPS-DES-JEPS/article/BEES-Brevet-d-Etat-d-educateur-sportif> consulté le 22 septembre 2016.

suite aux arrêts Bosman en 1995 et Malaja en 2002. Au sein de notre échantillon, les individus qui se sont lancés dans l'activité d'intermédiaire sportif⁶⁶² sont généralement ceux qui possèdent un palmarès sportif relativement étoffé, avec notamment quelques sélections en équipe nationale et quelques saisons au sein d'une première division d'un championnat européen. En effet, au-delà du capital physique, une carrière de footballeur de haut niveau apporte un capital symbolique, qui leur permet d'être écoutés et suivis, ainsi qu'un capital relationnel, qui facilite les débouchés pour placer des joueurs. Au sein de notre échantillon, quatre joueurs nous ont ouvertement fait part de leur activité d'agent de joueurs en fin de carrière. Pourtant, nous verrons qu'aucun n'est véritablement capable d'en retirer des revenus suffisants pour en vivre. Certains ont même rapidement dû mettre un terme à cette pratique.

Ce choix peut paraître a priori étonnant, tant il semble difficile d'en faire un métier. Premièrement, la carrière d'entraîneur n'est pas un choix qui garantit une sécurité financière. En effet, le milieu est fortement concurrentiel (Grün, 2011)⁶⁶³ mais aussi discriminant puisqu'il n'existe pour ainsi dire aucun entraîneur de football noir dans les grands clubs de football en Europe⁶⁶⁴. Devenir agent de joueur à plein temps n'est pas non plus facilement accessible. En effet, le milieu est autant compétitif que celui du football professionnel, fonctionnant également selon un système du « winner takes it all » (Demazière et Jouvenet, 2011), ce qui signifie que peu d'individus ont des revenus qui leur permettent de vivre grâce à cette activité.

Plusieurs éléments permettent d'expliquer cette volonté de rester « à tout prix » dans le football, malgré les faibles opportunités professionnelles qui en découlent. Nous y reviendrons dans le premier paragraphe de cette section. Dans le deuxième, nous souhaitons faire part des conditions favorables à ce prolongement. Nous verrons qu'un redimensionnement du réseau des joueurs est souvent une étape nécessaire, afin de pouvoir se concentrer sur une activité qui ne permet plus de prendre en charge toute sa famille.

Enfin, dans les deux derniers paragraphes de cette section, nous proposons d'identifier deux formes de ritualisation de cette volonté de prolonger sa grandeur : une soirée de remise de prix

⁶⁶² L'utilisation du terme « intermédiaire » pour désigner l'activité des anciens joueurs rencontrés nous semble plus correcte. En effet, autour des agents reconnus par un diplôme ou une grande expérience de la pratique, gravitent toute une série d'intermédiaires aux conditions de travail très variables en termes contractuels (durée du contrat, pourcentage de travail, salaire,..) dont certains font partie.

⁶⁶³ Dans un travail de doctorat qui porte sur le métier d'entraîneur de football en France, Grün (2011) constate en effet le haut niveau de concurrence dans le milieu : « les employeurs ont pléthore de candidats » et « la concurrence interne est une réalité qu'aucun entraîneur de l'élite n'ignore (Grün, 2011, 739-740)

⁶⁶⁴ Selon le magazine Jeune Afrique, durant la saison 2015-2016, il n'y aurait que quatre entraîneurs noirs parmi les 92 clubs professionnels, alors que la France n'en compterait qu'un seul, Antoine Kombouaré. Source : Jeune Afrique en ligne, <http://www.jeuneafrique.com/306149/societe/football-y-a-t-dentraîneurs-noirs/>, 29 février 2016, page consultée le 15 janvier 2017.

organisée par une association d'anciens footballeurs camerounais dans la banlieue parisienne et les funérailles d'un ancien joueur à Yaoundé. Ces récits s'inscrivent dans notre volonté d'ajouter quelques éléments ethnographiques à notre analyse des discours, en réaction aux énigmes que les entretiens n'ont pas totalement permis de résoudre. Notre objectif est de montrer comment ces observations peuvent contribuer à mieux saisir la question de l'après-carrière et en particulier la volonté souvent partagée de prolonger sa grandeur de footballeur.

7.1.1. A l'origine du prolongement de la conversion

Dans les chapitres précédents, nous avons montré à plusieurs reprises quels étaient les différents processus qui contribuent à convertir les joueurs au football, autrement dit à « produire un enchaînement de transformations subjectives qui accompagnent et conditionnent, dans l'illusion de la liberté, la transformation du statut social objectif des recrues » (Suaud, 1978, 10). A l'image des danseurs (Sorignet, 2004) et des triathlètes (Guiot et Ohl, 2008) français, nos observations ont montré qu'un certain nombre de joueurs restent convertis au football en fin de carrière. S'engager dans une activité qui se rapproche du métier de footballeur permet aux joueurs de rester « cohérents » avec l'identité sociale qui leur a été assignée par les membres de leur réseau élargi, et qui semble être difficilement renégociable car inscrite dans le patrimoine culturel camerounais, à la manière d'objets sacrés (Kopytoff, 1986).

Dans la section précédente, nous mettons en avant le processus de distanciation des joueurs par rapport à leur pratique vocationnelle du football, comme première étape vers une dé-conversion. A l'inverse, les joueurs dont il sera question ci-dessous cherchent à réactiver le capital sportif accumulé durant leur carrière. Nous verrons que ce choix du prolongement répond à des choix individuels : certains sont en quête d'une nouvelle élection alors que d'autres souhaitent plutôt prendre une forme de revanche sur leur passé.

La quête d'une nouvelle élection

Continuer à s'investir dans une activité en lien avec celle pratiquée durant la carrière peut avoir pour objectif la quête d'une nouvelle élection. Ce cas de figure concerne principalement les joueurs au palmarès conséquent, qui ont vécu leur carrière comme une succession d'élections, et qui cherchent à maintenir voire à renforcer le capital symbolique accumulé jusque-là. Nous souhaitons illustrer ce cas de figure à l'aide de trois anciens internationaux camerounais : Laurent, Timothé et Éric.

Après une longue carrière internationale, notamment en France, Laurent termine sa carrière en Indonésie. Sur place, il s'implique dans un centre de formation pour jeunes joueurs, avant d'être

contraint de rentrer au Cameroun⁶⁶⁵. Il est ensuite rapidement engagé comme entraîneur dans plusieurs clubs africains. Lorsque nous le rencontrons, il est de retour au Cameroun et entraîne une équipe de première division locale. Pour lui, la question de l'entraînement ne se pose pas vraiment. Un ancien footballeur doit devenir entraîneur : « *Je pense que l'après-carrière déjà c'est, c'est rester dans le milieu. (...) On estime que quand on a apporté beaucoup de choses à son pays on devient comme quelqu'un porteur un héritier c'est-à-dire qu'il faudrait que tu puisses transmettre tes connaissances à ceux qui arrivent donc on est obligé sinon ce sera un gâchis.* »⁶⁶⁶ Laurent parle de son engagement sous l'angle d'une véritable mission, qu'il est obligé de remplir. Il mobilise son palmarès afin de justifier ce devoir : « *Ce serait du gâchis, c'est quelqu'un qui a quand même plus de 100 sélections à l'équipe nationale du Cameroun, qui a joué trois Coupes du monde, qui a joué les Jeux Olympiques, qui a joué quatre CAN, qui a joué des jeux d'Afrique, les jeux d'Afrique centrale. Non ce serait un gâchis pour la nation, pour la jeunesse camerounaise, surtout pour ceux qui veulent faire carrière dans le football.* »⁶⁶⁷ Laurent est convaincu de s'être engagé dans une mission éducative, tout comme un père pourrait le faire vis-à-vis de ses enfants : « *Imagine-toi un enfant qui est dans la rue, qu'est ce qu'on attend de lui, il sera paumé ? On ne lui a jamais dit : "Il faudrait que tu rentres à la maison à telle heure." On ne lui a jamais dit : "Il faut que tu te laves avant de manger", on ne lui a jamais appris comment on se tient à table. Alors quand tu arrives, c'est normal que cet enfant là soit paumé.* »⁶⁶⁸ En soulignant ses multiples succès, et l'importance du rôle qu'un aîné comme lui peut jouer envers les générations suivantes, Laurent cherche à tirer profit d'une vision largement partagée au Cameroun, l'importance de la transmission des savoir-être et savoir-faire par les aînés. Dépeindre les jeunes joueurs comme incapables de progresser sans le recours aux conseils avisés des aînés, dont il fait partie tout comme le sont les jeunes enfants sans l'aide quotidienne de leur père, est une manière de tourner à son avantage cette relation de « d'interdépendance ».

Les propos de Laurent au sujet de l'importance de prendre en compte les compétences des aînés sont corroborés par ceux de Timothé, qui estime lui aussi qu'ils devraient être mieux soutenus, sous-entendu financièrement, dans leur travail au quotidien. Timothé conserve un souvenir amer de ses années passées à la tête d'équipes de première division au Cameroun. Ses joueurs étant régulièrement payés très en retard, il était contraint d'avancer leur salaire, ce qui, à la longue, est devenu intenable sur le plan financier : « *Vous ne pouvez pas vivre avec les joueurs sans qu'ils aient*

⁶⁶⁵ Son retour au Cameroun est précipité par sa situation administrative. Son permis de séjour n'ayant pas été renouvelé, il se retrouve en prison. Il doit alors sa libération à un footballeur camerounais en activité, qui accepte de verser la caution pour le faire sortir.

⁶⁶⁶ Laurent, 60', 1D France, int.

⁶⁶⁷ Ibid.

⁶⁶⁸ Ibid.

leurs primes d'entraînement, leurs primes de machins. Si ça doit venir trois semaines ou deux semaines après, c'est compliqué. Entre temps vous faites comment ? C'est vous les entraîneurs qui devez sortir l'argent de votre poche parce que vous voulez maintenir le groupe. Là c'est compliqué, je me suis retiré. »⁶⁶⁹ A la suite de cette première expérience, Timothé s'engage dans un club de première division dans un pays voisin du Cameroun. Au moment où nous le rencontrons, il est dans l'attente d'un renouvellement de son contrat, en espérant obtenir de meilleures conditions : « *Cette année, il faut avoir un vrai contrat. Je ne veux plus des histoires où on te dit : "Tu viens travailler, t'es là comme ça, non."* »⁶⁷⁰

En parallèle à son activité d'entraîneur en club, Timothé dirige une académie de formation de jeunes joueurs qui compte une vingtaine d'équipes dont six jouent dans le championnat national en 3^e et 4^e division. Il investit une partie du salaire reçu par son club pour payer les locaux et défrayer les éducateurs, en espérant qu'un des jeunes joueurs décroche un jour un contrat juteux à l'étranger. Pour faire fonctionner son centre d'entraînement, il a essentiellement recours à des emprunts, via des structures d'épargne locales, qu'il nous avoue avoir souvent du mal à rembourser : « *Ça se fait dans des tontines, des amis qui ont des tontines. Ça se fait dans les les... c'est-à-dire des amis comme ça qui ont les... qui ont un peu d'argent, qui peuvent vous en donner pour rembourser avec majoration. Donc c'est comme ça qu'on vit en fait.* »⁶⁷¹ En parallèle, il est dans l'attente depuis plusieurs années d'une indemnité de formation très conséquente⁶⁷² pour le transfert d'un joueur en Europe.

Timothé a l'impression que la mission qu'il mène n'est pas valorisée par les instances sportives et politiques du pays : « *On sert à quoi aujourd'hui ? On devrait servir à quelque chose par rapport à ce football. Mais on ne sert à rien. C'est ça la grosse bêtise ici. On ne sert à rien.* »⁶⁷³ De manière plus générale, comme plusieurs anciens joueurs rencontrés, il ne comprend pas qu'aussi peu d'anciens footballeurs soient engagés par la Fédération : « *Aujourd'hui, on devrait trouver quand même dans cette fédération, ou dans ce ministère, beaucoup d'anciens footballeurs.* »⁶⁷⁴ Timothé semble regretter d'être aussi peu soutenu dans ses démarches. Il semblerait ainsi que le capital symbolique, acquis durant sa carrière, notamment en équipe nationale, soit inutilisable dans sa quête de soutien auprès des instances dirigeantes du football camerounais. Il trouve cela sans doutes d'autant plus dérangeant que cela vient des mêmes personnes qui ont contribué à son élection quelques années plus tôt.

⁶⁶⁹ Timothé, 60', 1D Afrique du Sud, int.

⁶⁷⁰ Ibid.

⁶⁷¹ Ibid.

⁶⁷² Timothé évoque une somme qui avoisinerait les 240'000 euros

⁶⁷³ Timothé, 60', 1D Afrique du Sud, int.

⁶⁷⁴ Ibid.

Enfin, Éric cherche également à vivre une nouvelle élection à travers le football. Sans avoir atteint des sommets en club, ni amassé des sommes d'argent considérables, sa carrière est perçue comme exemplaire, notamment par le fait qu'il ait participé à deux Coupes du monde avec l'équipe nationale du Cameroun. Après avoir gagné sa vie comme agent de joueurs pendant quelques années, Éric revient en France et s'engage dans une carrière d'entraîneur. Tout en étant responsable d'une équipe de jeunes au sein d'un club en banlieue parisienne, il passe plusieurs diplômes, jusqu'à l'obtention du Brevet d'Etat. En parallèle à cela, il est très actif au sein de la communauté camerounaise présente à Paris, en organisant notamment de nombreux tournois de football et en jouant un rôle de rassembleur de la diaspora lors d'évènements particuliers tels que des veillées mortuaires de compatriotes.

Dans les mois qui suivront notre première rencontre avec Éric, nous aurons l'occasion de le côtoyer à plusieurs reprises, notamment dans le cadre de manifestations sportives organisées par son association d'anciens footballeurs camerounais. Ces nombreux moments d'observation nous ont permis de mieux comprendre le sens qu'il pouvait donner à la prolongation de sa grandeur en interne. Autour d'un terrain d'entraînement, nous observons sa manière d'interagir avec d'autres membres du club et quelques spectateurs:

Les spectateurs, entraîneurs et autres employés du club, n'appellent pas Éric par son prénom. Tantôt ils utilisent l'appellation « vieux lion », en référence à son passé au sein de l'équipe nationale du Cameroun, tantôt il est surnommé « Socrates »⁶⁷⁵, en référence à un célèbre footballeur brésilien. Aux yeux de ses admirateurs, il semble être davantage considéré comme un ancien joueur professionnel que comme un entraîneur du club. Fréquemment, on l'approche pour lui parler d'un ancien match en particulier. Des spectateurs d'origine maghrébine lui parlent de la « fameuse » équipe d'Algérie qu'il a affrontée avec les Lions indomptables. On fait aussi appel à son statut d'« expert » dans le cadre d'une discussion qui porte sur divers sujets liés au football camerounais, tels que la nécessité de rappeler ou non Samuel Eto'o en équipe nationale.⁶⁷⁶

En restant dans l'univers footballistique, Éric fréquente non seulement un monde qu'il connaît mais aussi un monde qui le connaît. Le capital symbolique, accumulé tout au long de sa carrière, et en particulier en équipe nationale, lui donne une crédibilité. Si la voie choisie ne lui demande pas une reformulation trop importante de son identité, elle lui apporte également une reconnaissance qu'il n'aurait sans doute pas dans un autre domaine professionnel, malgré des salaires certainement plus élevés. Sa situation semble ainsi bien loin de celle de migrants subsahariens possédant les mêmes qualifications professionnelles.

⁶⁷⁵ Surnom d'emprunt

⁶⁷⁶ Note d'observation (18 janvier 2014, Paris)

Prendre une revanche sur son passé

Certains joueurs voient plutôt dans l'activité d'entraîneur la possibilité de prendre une revanche sur leur passé. C'est notamment le cas de Justin, qui a été contraint d'arrêter sa carrière de manière brutale, suite à une grave blessure. Devenir entraîneur offre alors l'opportunité de rêver à nouveau d'une élection, en particulier lorsque les objectifs atteints en tant que joueurs ne sont pas à la hauteur des attentes initiales.

Depuis trois années, Justin est en charge de la formation de deux équipes de jeunes dans un club de la banlieue parisienne : les U11 (moins de 11 ans) et les U17 (moins de 17 ans), activité qui occupe une grande partie de sa semaine:

Le lundi je suis ici à 17h30, avec les U11, les plus petits, donc de 17h30 à 19h30. Donc on a... Tous les lundis, on a les réunions avec le président, tous les éducateurs, plus le bureau. Le mardi, c'est les U17, à 19h l'entraînement, 19h jusqu'à 20h30. Le mercredi, les U11, de 9h jusqu'à 12h30. Et le même mercredi dans l'après midi à 17h30 j'ai les U-17 encore. Donc et puis le jeudi, c'est un jour libre, où je ne fais rien et le vendredi j'ai le U17. Et bon, le samedi les U11 qui jouent, ils jouent le championnat, et le dimanche les U-17.⁶⁷⁷

Justin nous décrit également les diplômes déjà passés, qui lui permettent de prendre en charge ces deux équipes. Face à nous, il se montre très déterminé à poursuivre dans cette voie afin d'officialier un jour comme entraîneur professionnel :

Animateur I, II, l'AS I, qui veut dire « Animateur de football Senior » et puis le Brevet d'Etat, où je suis actuellement. Mais après le brevet d'Etat, j'ai... j'ai comme ambition d'aller plus loin quoi. J'ai envie de... Après le Brevet d'Etat, si je l'ai, je vais aller au DEF Diplôme d'entraîneur de football, parce que le DEPF, c'est le diplôme d'entraîneur professionnel de football. C'est uniquement pour les français, mais si j'arrive déjà au DEF, c'est déjà un diplôme plus haut que le Brevet d'Etat, qui peut... parce que mes ambitions sont de... de pouvoir intégrer une structure professionnelle plus tard.⁶⁷⁸

Justin est conscient que son passé de footballeur n'est pas un passe-droit, qu'il ne suffit pas pour obtenir un travail. Il accepte ainsi volontiers de jouer le jeu des diplômes, tout comme n'importe quelle autre personne aspirant à devenir entraîneur : « *Au jour d'aujourd'hui, qu'est ce qu'on demande ? Même si j'ai eu un vécu de joueur, il faut que je ramène... que je présente les arguments qui prouvent que je peux entraîner un club. Bon ces arguments c'est quoi ? Les diplômes. Donc si j'ai ce bagage, ça m'ouvre, n'est-ce pas, les portes pour pouvoir intégrer une structure professionnelle avec les contacts que je peux, que j'ai quoi.* »⁶⁷⁹

⁶⁷⁷ Justin, 70', 1D Espagne, int.

⁶⁷⁸ Ibid.

⁶⁷⁹ Ibid.

Nous souhaitons montrer ci-dessous que, à quelques exceptions près, la manière avec laquelle l'ancien joueur s'investit dans sa carrière d'entraîneur ressemble fortement à son engagement initial dans le football. Le père de Justin a joué un rôle essentiel dans le parcours footballistique de son fils, dès son plus jeune âge. Devenu entraîneur, il accompagne régulièrement son fils sur les terrains de football, et lui transmet rapidement sa passion pour ce sport. Dès lors, Justin va rapidement vivre sa carrière de footballeur comme quelque chose d'inné⁶⁸⁰.

Cette socialisation paternelle au football, plutôt rare parmi les joueurs rencontrés, a certainement renforcé les attentes portées sur lui, ce qui expliquerait en partie la difficulté d'accepter sa fin de carrière : « *Je suis resté comme ça pendant trois années sans rien faire, sans rien faire, rien faire du tout, sans rien faire. J'étais toujours là je ne savais pas sur quel pied danser, je ne savais pas où aller et tout ça là.* »⁶⁸¹ Justin estime avoir vécu cette période d'autant plus difficilement que sa carrière lui a laissé un goût d'inachevé sur le plan sportif, lorsqu'une grave blessure va lui faire manquer la participation à la Coupe du Monde: « *En 2002 ouais, on était... J'étais vraiment déprimé hein, parce que j'ai eu une opportunité [durant ma carrière], où j'avais en face de moi un autre grand club. Bon ça, ça... bon, j'ai pas pu réaliser, n'est-ce pas, cette opportunité. Mais bon... C'était difficile.* »⁶⁸²

Une fois de plus, ce sont les membres de sa famille qui vont le pousser à trouver une activité professionnelle en lien avec le football. Les neveux de sa femme sont les premiers à inciter Justin à mettre à profit son passé de joueur: « *Mais tonton tu sais comme tu as joué au foot ! Tu dois faire quelque chose ! Soit devenir agent de joueur, soit devenir coach. Tu dois faire quelque chose. Tu ne dois pas rester comme ça* ». »⁶⁸³ L'impulsion vient également d'une discussion avec Éric, autre ancien joueur auquel nous nous sommes souvent référés : « *J'ai eu la chance de rencontrer Éric, qui m'a dit "ouais je suis dans un club, je passe mes diplômes là-bas. Tout doucement, tu viens tu t'intègres et puis on verra. Ne regarde pas là aujourd'hui, mais regarde plutôt les années à venir, ce que ça va donner* ». »⁶⁸⁴ Aujourd'hui, il éprouve une grande reconnaissance envers Éric: « *Je n'arrête pas de remercier Éric parce que lui c'est... Je pourrais dire que c'est un rassembleur. Parce que franchement, sans vous cacher, je vous dis la vérité, nous les footballeurs africains, la majorité on n'a pas pu aller plus loin dans les études. Donc ce qui fait qu'on a eu la chance d'avoir quelqu'un comme lui, qui nous a rassemblés, en nous aidant à aller suivre, n'est-ce pas, à continuer dans la carrière du foot quoi.* »⁶⁸⁵ Le rôle de motivateur joué par Éric est souligné par plusieurs autres

⁶⁸⁰ Dans le deuxième chapitre de ce travail nous avons vu que son engagement dans le football est vécu comme un modèle de « naturalisation » de la transmission.

⁶⁸¹ Justin, 70', 1D Espagne, int.

⁶⁸² Ibid.

⁶⁸³ Ibid.

⁶⁸⁴ Ibid.

⁶⁸⁵ Ibid.

anciens joueurs rencontrés, à l'image d'Ernest, dont nous aurons l'occasion de parler dans le paragraphe suivant. Dans le cas présent, ce rôle de mentor rappelle de manière surprenante celui joué par le père de Justin lorsqu'il commence le football. Dans le deuxième chapitre de ce travail nous avons en effet souligné à quel point son père, entraîneur au Cameroun, avait accompagné Justin tout au long de son apprentissage du football.

Enfin, éduqué dans une famille protestante pratiquante, Justin voit dans l'opportunité de devenir entraîneur un signe quasi divin, venu corriger le destin qu'il n'a pas pu suivre en tant que joueur suite aux nombreuses blessures contractées. Il aborde ce projet comme une nouvelle vocation :

Le bon Dieu, moi je crois donc c'est une opportunité, une route qu'il m'a donnée. (...) C'est Dieu qui m'a donné... qui m'a mis sur cette route comme j'ai pas pu donner en tant que joueur peut être en tant que coach je pourrais plutôt aller plus loin quoi, donc c'est pourquoi je donne toutes mes chances à passer cette formation. »⁶⁸⁶ Justin se sent aujourd'hui déterminé à l'idée de se lancer dans une carrière d'entraîneur, qui lui offre la possibilité de rester converti à la pratique footballistique : « Je suis l'homme du terrain donc je reste sur le terrain quoi⁶⁸⁷

Au-delà de la volonté de prendre une revanche sur son destin brisé de devenir un grand footballeur, ce qui anime l'ancien joueur dans ce choix est également la possibilité de revenir sur le devant de la scène, dans un esprit quasi revancharde, afin de prouver aux personnes qui ont coupé les ponts avec lui à la fin de sa carrière⁶⁸⁸ qu'il est capable de redevenir une personnalité publique : « Maintenant, je suis oublié. Et moi ça me fait plaisir d'être un peu oublié, parce que je me dis que ce que je suis en train de faire aujourd'hui, plus tard ça pourra faire en sorte que je puisse... que les gens puissent entendre parler de Justin encore. Aah ils diront que "c'était lui qui était le footballeur", "ah il devient entraîneur maintenant ?" Là, la popularité reviendra encore. »⁶⁸⁹

Entraîner : un choix par défaut ?

Si le processus de conversion au football conduit certains individus rencontrés, à l'image de Laurent, Timothé ou Éric, à vivre leur engagement dans une carrière d'entraîneur de manière « enchantée », ce n'est pas le cas de tous les joueurs. En effet, pour Ernest, l'activité d'entraîneur semble plutôt représenter un second choix, après avoir échoué dans une tentative de monter son entreprise au Cameroun.

⁶⁸⁶ Ibid.

⁶⁸⁷ Ibid.

⁶⁸⁸ Dans le chapitre précédent, nous nous sommes fait l'écho de propos de Justin qui regrette l'ingratitude de nombreux membres de son réseau familial ou amical, qui ont vite fait de s'éloigner de lui dès lors qu'il n'était plus en mesure de leur apporter un soutien financier

⁶⁸⁹ Justin, 70', 1D Espagne, int.

Nous rencontrons Ernest chez lui à Aubervilliers, dans la banlieue nord parisienne, où il partage un appartement de deux pièces avec sa femme et une fille issue d'une première union. Ernest arrive en France en 2006, en provenance de Grèce, où il vient de mettre un terme à sa carrière de footballeur professionnel. Le choix de la France s'est fait pour des questions de langue : l'ancien joueur souhaite en effet que sa fille puisse suivre l'école en français, alors que son épouse avait des difficultés à trouver un emploi en Grèce. Pour Ernest, la décision de se lancer dans une carrière d'entraîneur répond en réalité à un second choix, à la suite d'une autre expérience professionnelle avortée. Il rêvait notamment d'ouvrir un restaurant au Cameroun: « *Disons moi je voulais faire dans l'immobilier. Je me suis dit, je vais construire peut-être deux ou trois maisons et les mettre en location. Mettre les locataires dedans et après je me suis dit je peux créer un grand café, style européen, toujours au Cameroun. Moi-même le gérer.* »⁶⁹⁰ Malheureusement, le décès de son frère, qui était son intermédiaire sur place au Cameroun, vient entraver ses projets. Dès lors, Ernest est resté sans emploi durant plusieurs années, ne sachant pas bien dans quelle activité se lancer.

A son arrivée en France, Ernest n'a pas forcément pour objectif de passer des formations d'entraîneurs. Ce n'est qu'après cet échec initial, qu'il s'est résolu à le faire : « *C'est ce que j'ai envie maintenant. Au début, je n'avais aucune motivation. Là maintenant, je suis motivé. J'ai envie de passer mes diplômes d'entraîneur mais moi je ne voulais plus rester dans le milieu du foot.* »⁶⁹¹

Ernest semble avoir été particulièrement influencé par Éric, qui en tant qu'aîné, exerce une certaine influence sur de nombreux anciens joueurs l'ayant côtoyé durant leur carrière : « *Oui, oui, oui. Pas seulement moi, à beaucoup. Tous ces gens là, les xxx, les yyy, ils passent les diplômes maintenant derrière parce que Éric, il est comme notre aîné. Il a eu à nous parler à tous. C'est quelqu'un de très très bien vraiment.* »⁶⁹² Ernest a notamment été marqué par l'argument de la transmission de son savoir-faire aux générations suivantes :

*Éric m'a dit : « Non tu sais, c'est le foot qui t'as tout donné, faut pas abandonner. On a nos jeunes frères vraiment. Il faut leur donner un coup de main, parce que nous, on a pas eu cette chance d'avoir des gens qui pouvaient nous donner des conseils, qui pouvaient nous aider. Bon, si nous on a pas été aidés par nos aînés, nous on peut aider les plus jeunes ». Et quand il m'a tenu ce discours, je me suis dit : « bon, pourquoi pas, il faut aider les jeunes. » Et aujourd'hui c'est ce que je fais pour le moment. Et je vais commencer à passer... je devais passer mon diplôme en février mais finalement je vais le passer en mars.*⁶⁹³

⁶⁹⁰ Ernest, 70', 1D Grèce

⁶⁹¹ Ibid.

⁶⁹² Ibid.

⁶⁹³ Ibid.

Sous couvert d'une volonté, par ailleurs régulièrement affichée par les anciens joueurs, de « rendre ce qu'il a reçu », devenir entraîneur lui permettrait également de recréer du lien social, en contractant une dette envers la jeune génération ainsi formée⁶⁹⁴.

7.1.2. Les conditions favorables au prolongement de la grandeur en interne

Tout comme la dé-conversion au football nécessite certaines adaptations, comme nous l'avons montré dans la section précédente, le prolongement de la grandeur en interne ne se fait pas automatiquement. La situation des joueurs qui continuent à s'impliquer dans le football implique certainement des ajustements encore plus conséquents, notamment sur le plan financier. En effet, comme nous l'avons évoqué dans l'introduction de la présente section, le chemin parcouru avant que l'activité d'entraîneur ou d'agent soit rentable financièrement est long, lorsqu'il n'est pas vain. Dès lors, la mise en place de stratégies qui limitent les contraintes extérieures, notamment financières, est indispensable.

Parmi ces adaptations, citons premièrement la renégociation des limites de son réseau d'obligés, passage également identifié comme obligatoire pour les joueurs qui se dé-convertisent. De la même manière, nous verrons que l'épouse peut être un atout important dans cette entreprise de prolongement, en endossant le rôle de « breadwinners » de l'unité familiale. En parallèle aux éventuelles aides financières venant de la part des épouses de joueurs, certains joueurs financent leur projet de prolongement en occupant un emploi annexe, souvent peu qualifié, dans lesquels ils partagent une certaine forme d'identité « de retrait » (Sainsaulieu, 1997). Enfin, l'exemple d'Éric nous permettra de mettre en évidence l'importance de l'entretien d'un capital social transnational, tant en France qu'au Cameroun, autrement dit une « double présence » (Dufoix, 2010), dans la quête d'un poste à responsabilités dans le football.

Mettre à distance la famille élargie

La baisse des salaires des joueurs, puis l'absence de salaire en fin de carrière, ont des effets inévitables sur leur capacité de redistribution en direction des membres de leur famille. En parallèle, les besoins de ces derniers continuent souvent à se faire ressentir. Ce décalage entre offre et demande peut aboutir à des tensions vives au sein des familles et certains membres peuvent avoir des difficultés à accepter cette nouvelle donne. Dès lors, une remise en question de sa capacité à redistribuer est souvent nécessaire.

⁶⁹⁴ Dans les chapitres précédents, nous avons déjà eu à plusieurs reprises l'occasion de souligner l'importance de s'endetter pour mieux recevoir (Marie, 1997) ainsi que les liens entre le renforcement de son capital social (l'entregent) et les bénéfices financiers qui peuvent en être retirés (l'argent) (Vuarin, 1994).

Lorsqu'il met un terme à sa carrière, Jacques doit revoir certaines de ses pratiques de redistribution. En quelques mois, il passe en effet de salaires très conséquents⁶⁹⁵ à l'absence totale de revenus. Néanmoins, il estime que sa famille élargie a relativement bien accepté cette nouvelle situation. Il nous explique comment il s'y est pris pour gérer au mieux cette transition, sans pour autant froisser ses proches. Selon lui, le plus important est de bien communiquer: « *J'ai commencé à baisser et à arrêter l'année dernière, parce que je ne pouvais plus suivre. Et j'ai averti.* »⁶⁹⁶ Lors de la dernière Coupe d'Afrique des Nations à laquelle il participe avec l'équipe nationale, il profite de son passage au Cameroun pour leur faire part de sa situation actuelle : « *Je leur ai dit que "ça c'est la dernière et que peut-être que ce sera la dernière compétition. Et là maintenant, j'ai déjà acquis un certain âge et voilà, il faut que je commence à penser à moi et que je commence à mettre de coté pour pouvoir réaliser et là je veux faire mes choses. Ne me demandez plus. Et un jour, si j'ai, je vous aide".* »⁶⁹⁷ Ces nouvelles règles du jeu ont néanmoins mis un certain temps avant d'être acceptées, les membres de la famille de Jacques étant convaincus que le joueur finirait par céder à leurs demandes : « *Sur le moment ils ne réagissent pas parce qu'ils savent que je vais leur donner.* »⁶⁹⁸ Néanmoins, après un certains temps, le message semble porter ses fruits : « *Ils sont obligés de se rendre à l'évidence. (...) Ils savent que je n'ai pas de boulot et que ça fait un an que j'ai arrêté de jouer en club professionnel. Et maintenant, je suis à la phase de la reconversion. Ils ne peuvent pas trop me demander et ils sont obligés de supporter et d'attendre. Le jour que je peux, j'envoie. Ce n'est plus comme avant.* »⁶⁹⁹

Dans le chapitre précédant, nous faisons mention des élans de générosité qui accompagnaient chacune des visites de Justin au Cameroun, dès son arrivée à l'aéroport. Les propos de l'ancien joueur montrent à quel point il s'est éloigné de cette vision de la famille élargie et d'un cadre large de bénéficiaires de son soutien financier. Il conserve même quelques rancunes envers les personnes qu'il a soutenues, sans recevoir de contrepartie le moment venu. Il le fait savoir en nous informant qu'en aucun cas, il ne céderait à de nouvelles requêtes de leur part, lorsqu'il aura retrouvé une situation stable : « *Je sais qu'un jour, le bon Dieu va dire que "bon Justin, tu vas devenir encore quelqu'un". Ces gens qui m'ont fui, ils viendront encore. Et là, moi, je mettrai des barrières, je mettrai des barrières. Pourquoi ? Parce que je me dirais qu'auparavant quand j'étais bien, ils étaient tous là. Mais quand j'ai eu un souci, ils ont disparu.* »⁷⁰⁰

⁶⁹⁵ Lorsqu'il joue dans un club de première division allemande, son salaire est estimé à 40'000 euros par mois

⁶⁹⁶ Jacques, 70', 1D Allemagne, int.

⁶⁹⁷ Ibid.

⁶⁹⁸ Ibid.

⁶⁹⁹ Ibid.

⁷⁰⁰ Justin, 70', 1D Espagne, int.

Il nous semble important de revenir sur cet extrait, afin de bien comprendre le récurrent éloignement des joueurs vis-à-vis de leurs proches, au moment de leur fin de carrière. Justin reproche en effet aux nombreuses personnes prises en charge durant sa carrière, estimant qu'ils avaient pourtant les moyens de le faire, de ne pas se montrer reconnaissantes vis-à-vis de lui alors qu'il en a besoin.

Nous postulons que la distance prise par son réseau d'obligés, et la colère de Justin qui en résulte, est une conséquence de la divergence de points de vue entre les deux parties, au sujet de la nature de leurs liens sociaux. Il est en effet fort à parier que les membres du réseau de Justin perçoivent l'ancien joueur comme la personne au centre d'une relation de redistribution. Dès lors, ils ne sont pas tenus de rendre le don reçu. La redistribution n'est pas un acte « gratuit » pour autant, la contrepartie pour le joueur se situait au niveau du statut acquis par l'acte de redistribution, qui permet d'acquérir un statut social de personne « honorable ».

A l'inverse, Justin revendique une relation de réciprocité avec ces mêmes individus, étant donnée la symétrie de la relation qui les lie désormais, au vu de la situation financière dans laquelle Justin se trouve en ce moment. Dès lors, il leur reproche de ne pas jouer le jeu en refusant de lui accorder leur soutien, ce qui justifie sa rancœur. Déçu par le comportement de nombreuses personnes qu'il estime avoir soutenues durant sa carrière, Justin a aujourd'hui décidé de resserrer son attention sur sa famille proche : *« Je me contente aujourd'hui de quoi ? De mes enfants, de ma femme et de moi, et en priorité de mon père et... ma famille proche quoi. Donc ma famille proche, ça veut dire mon père, mes frères et sœurs et mes neveux. Voilà, c'est tout. »*⁷⁰¹

Mettre à distance la communauté pour mieux entretenir la fiction

Plus le capital symbolique des joueurs est important, plus le réseau d'individus avec qui ils sont contraint de s'éloigner en fin de carrière est large, lui aussi. Ainsi, il n'est pas rare de voir certains anciens internationaux, à l'image de Jacques, qui a participé à une Coupe du monde avec l'équipe nationale, prendre de la distance avec la communauté camerounaise dans son ensemble. Ce dernier redoute en particulier le potentiel de ce réseau à faire circuler des informations négatives à son égard, qui pourraient contribuer à ternir l'image qu'il s'est faite de lui-même:

Moi, je suis beaucoup plus à l'écart. Les trucs de Camerounais... Je ne suis pas trop dedans, parce que je connais la mentalité. Et comme je suis quelqu'un de très réservé, je n'aime pas les quolibets, les problèmes et tout. Tu entres dans le milieu camerounais, tu vas en trouver. Il y aura soit la polémique, soit les jalousies soit... et tout et tout. C'est chacun qui est mis à nu et quand tu es mis à nu après c'est compliqué tu vois ? Et tu perds beaucoup en crédibilité. Tu perds ton aura, tu perds... (hésitation) Tu perds ta... Tu perds le respect que les gens avaient envers toi, parce que tu es amené à poser

⁷⁰¹ Ibid.

certaines actes devant les gens qui à l'époque te regardaient avec les yeux qui brillaient quoi. Donc et voilà, quand tu poses parfois certains actes qui leur paraissent assez incorrects ou bien assez bas et tout, forcément, il y a retournement de situation. Ils se posent des questions et se disent que "ce garçon que j'aimais et admirais..."⁷⁰².

La peur qui se cache derrière la possibilité d'être « mis à nu » pour reprendre les termes de Jacques, illustre bien la volonté de conserver intacte la face qui se cache derrière le masque porté, afin d'entretenir la fiction d'une réussite sociale. Les actes auxquels l'ancien joueur fait références doivent être interprétés comme des comportements déplacés, qui s'éloignent de ceux attendus de la part d'un footballeur professionnel. Jacques tient en effet à conserver le statut social acquis durant la carrière, qui diffère de celui d'un migrant ordinaire. Pour ce faire, il est important de ne pas commettre des actions qui le mettraient sur un pied d'égalité:

Ca veut dire par exemple tu es dans une soirée, il y a peut être des joueurs qui ont une certaine trempe, qui ont connu la gloire, qui sont peut-être en train de se disputer une petite, une femme ou bien en train d'insulter ou de manquer de respect à quelqu'un ou bien peut-être voilà, d'envoyer des insultes assez... tu vois ? Et quand tu vis ça, tu, tu es choqué : « Eh mais ce gars là, il est comme nous tous en fait. Il est normal. Donc pourquoi je le prends... ? » Quelqu'un qui avait peut-être peur de t'approcher, il va peut-être devenir ton ami et te dire : « Oh tu veux parler même » Il commence à t'insulter à la limite. Alors que cette personne ne pouvait peut-être même pas te regarder dans les yeux à l'époque et tout, y'a peut-être un ou deux mois. Mais avec ta présence, tu ne mérites pas tout le respect qu'elle te donne⁷⁰³.

Le statut de personne respectable fait partie du capital symbolique accumulé en tant que footballeur professionnel et que Jacques souhaite pouvoir conserver. Lorsqu'il fréquente la communauté camerounaise expatriée, Jacques est en contact avec toutes les catégories sociales de la population migrante et craint une remise en question de son statut. Il cherche ainsi à maintenir la fiction par l'absence.

Le joueur souligne néanmoins l'importance de rester en contact avec la communauté. Il estime ainsi qu'il est nécessaire de trouver la juste distance : « A chaque fois il ne faut pas être trop proche et il ne faut pas être trop éloigné. Il faut un juste milieu. Mais la communauté, moi je trouve que... On m'invite un peu partout, il y a les endroits où je vais partir et d'autres généralement non. »⁷⁰⁴

Jacques met en lumière une des difficultés partagée par de nombreux anciens footballeurs rencontrés, à savoir répondre aux obligations communautaires sans pour autant que cela ne contredise ses plans individuels et son équilibre familial.

L'ancien joueur a trouvé une manière de continuer à rendre visible son implication pour la communauté en acceptant de devenir le parrain d'une association caritative qui œuvre au

⁷⁰² Jacques, 70', 1D Allemagne, int.

⁷⁰³ Ibid.

⁷⁰⁴ Ibid.

Cameroun. La présence de l'ancien joueur offre une grande visibilité à cette association. Il participe aux divers événements organisés, mobilise son réseau lors de tournois de football mis sur pied pour récolter des fonds et s'investit également financièrement sur le plan personnel. Cet acte d'évergétisme, autrement dit de générosité publique, peut être considéré comme une réaction face aux mécanismes égalisateurs ou de dés-accumulation (jalousies, sorcellerie), particulièrement visible au sein des populations côtières et forestières du Cameroun (Geschiere et Konings, 1993).

La complicité de l'épouse dans le prolongement de la grandeur

Si les femmes de joueurs jouent un rôle important dans le processus de dé-conversion de leur mari, comme nous avons pu nous en rendre compte dans la section précédente, elles représentent une ressource encore plus essentielle dans l'accompagnement de la prolongation de la grandeur des joueurs.

Ernest peut notamment compter sur sa femme lorsque le couple décide de s'installer en France, à la fin de sa carrière. Lorsque le couple quitte la Grèce, où Ernest évolue durant plusieurs années, le couple décide de rejoindre la région parisienne, où sa femme espère plus facilement trouver un emploi, pour des questions de langues avant tout. Après avoir été mère au foyer pendant de nombreuses années, cette dernière souhaite en effet reprendre des études et travailler. Rapidement, elle trouve un travail comme infirmière auprès de personnes âgées, tout en continuant à se former en parallèle. Malgré un salaire modeste, cette dernière fait vivre le couple ainsi que l'enfant de son mari, issu d'une première union. Ajouté à cela, la situation professionnelle de son épouse permet à Ernest d'obtenir un permis de séjour.

Contrairement à Ernest, Tom n'est pas en couple avec une femme camerounaise. Il s'est marié durant sa carrière, avec une femme rencontrée en Bulgarie⁷⁰⁵. Lorsqu'il met un terme à sa carrière, il souhaite rejoindre la France pour y passer ses diplômes d'entraîneurs. Cette dernière accepte de quitter son emploi et de l'accompagner: « *Elle était manager dans un... Il y a... Comment on appelle ça ? En magasin de vêtements d'enfants. Voilà, elle travaillait là-bas et voilà, quand j'ai dit que... "Voilà, j'ai envie de partir en France, surtout pour le diplôme". Parce qu'à un moment je ne travaillais pas et ça m'ennuyait. Je ne m'y plaisais plus et je lui ai dit que j'avais envie de faire ce qui me plaisait.* »⁷⁰⁶ A l'arrivée du couple en France, la femme de Tom commence des études. Rapidement, elle est néanmoins contrainte de les arrêter pour se lancer dans une activité lucrative, étant donné que son mari n'a pas d'emploi : « *Oui elle est venue ici, elle s'est inscrite à l'Université de Versailles, en première année. Bon après cette année, elle a arrêté. Elle a dit qu'elle ne pouvait*

⁷⁰⁵ Nom de pays modifié

⁷⁰⁶ Tom, 80', 1D Roumanie

plus. Elle travaille à Disneyland maintenant. »⁷⁰⁷ Il est fort probable que la situation professionnelle de l'épouse de Tom n'est pas celle qu'elle espérait à leur départ de Bulgarie. Contrainte de mettre en terme à ses études, elle accepte un emploi sous-qualifié pendant que son mari passe ses diplômes d'entraîneurs. Néanmoins ce n'est sans doute qu'au prix de ces sacrifices que Tom est en mesure de pouvoir prolonger sa grandeur en interne.

La complicité de l'épouse des joueurs dans le prolongement de leur conversion au football est également illustrée par la relation entre Éric et sa nouvelle copine, Amélie⁷⁰⁸, qui deviendra sa femme en 2013⁷⁰⁹. A l'aide d'une observation ethnographique réalisée lors d'un repas pris en commun avec le couple, nous souhaitons mettre en évidence le rôle essentiel de « breadwinner » joué par Amélie, qui permet à Éric de se concentrer sur son objectif : devenir un entraîneur de haut niveau.

Éric et Amélie n'ont pas d'enfants et vivent dans un appartement au sous-sol d'un HLM, dans la banlieue nord de Paris. De dix années la cadette d'Éric, Amélie est née en France et ne possède pas d'origine camerounaise. Elle est en possession d'un diplôme de marketing et travaille pour une entreprise qui offre des prestations de sécurité et de nettoyage dans toute la France, pour un salaire qui dépasse de peu le smic. En marge de cet emploi principal, elle arrondit ses fin de mois en donnant des cours de langues à des adolescents tous les week-ends.

Au mois de janvier 2014, nous invitons Éric et Amélie à dîner à notre domicile à Paris, en compagnie d'Isabelle, une amie à nous, de passage à Paris. La note ethnographique ci-dessous résume le déroulement de la soirée :

Durant le repas, Éric monopolise la parole. Alors que sa femme et moi-même connaissions déjà bien son parcours, il le retrace une fois de plus, de fond en comble, en s'adressant la plupart du temps à Isabelle, qu'il n'avait encore jamais rencontrée. Il insiste beaucoup sur le milieu d'où il vient, mettant l'emphase sur sa manière de s'être réalisé tout seul. S'il est arrivé à ce niveau, il le doit à lui et à personne d'autre. Il retrace ensuite les clubs dans lesquels il est passé et l'accueil favorable qui lui a chaque fois été réservé, avant de revenir sur sa récente nomination en tant qu'entraîneur d'une sélection de jeunes joueurs au Cameroun. Sa femme ne parle pas beaucoup durant le repas. A la fin, elle vient néanmoins discuter avec moi, en aparté, alors que son mari s'entretien avec mon amie. Elle me confie que "c'est à chaque fois comme ça lorsqu'on est invité. Il ne me laisse pas parler". Puis, elle cherche à rétablir une forme d'équilibre

⁷⁰⁷ Ibid.

⁷⁰⁸ Entre 2013 et 2015, nous avons rencontré Amélie à plusieurs reprises, en compagnie de son mari mais aussi seule, ce qui nous a permis de nouer une véritable relation de proximité voire de confiance, favorisant la discussion. A plusieurs reprises, lors d'événements organisés par la communauté camerounaise parisienne auxquels nous avons également participé, elle nous a ainsi fait savoir à quel point elle appréciait la présence d'une autre personne « extra-communautaire », avec qui elle pouvait partager ses impressions sur le fonctionnement du réseau camerounais.

⁷⁰⁹ Lors de notre première rencontre avec Éric, au mois de février 2012, il est célibataire, à la suite d'une séparation d'avec sa première femme camerounaise quelques années plus tôt.

*en insistant bien sur le fait que son mari ne perçoit pas de salaire fixe au sein de son club et que le couple vit depuis deux ans essentiellement à partir de son salaire à elle, ce qui l'oblige à travailler tous les week-end afin de compléter les revenus issus de son activité principale*⁷¹⁰.

Cette situation d'enquête offre un contraste étonnant entre deux images portées sur un même individu : celle d'Éric sur lui-même, puis celle d'Amélie sur ce dernier. D'un côté, Éric insiste sur son succès, qu'il a construit seul, durant et après sa carrière. De l'autre côté, Amélie propose une toute autre image de cet homme, nous témoignant en aparté de l'important appui financier qu'elle lui apporte.

Dans les mois qui suivent ce dîner avec Éric et Amélie, nous aurons d'autres occasions supplémentaires de nous rendre compte du rôle joué par Amélie sur le plan financier. Nous avons notamment passé tout une journée en sa compagnie, lors d'un tournoi de football entre communauté africaine, organisé à Bruxelles. En l'absence de son mari, retenu au Cameroun par la Fédération de football avec qui il collabore, Amélie est chargée de se substituer à son mari dans l'organisation d'un déplacement vers la Belgique. Elle nous fait alors savoir que la situation du couple s'est péjorée sur le plan financier et qu'elle se sent très fatiguée par les nombreuses responsabilités qu'elle doit assumer. La situation professionnelle de son mari l'inquiète tout particulièrement. Deux mois après son engagement, ce dernier n'a pas encore signé de contrat avec la Fédération camerounaise de football et n'a pas non plus été rétribué. Si les billets d'avion pour se rendre au Cameroun lui sont généralement remboursés par la Fédération, Amélie lui transfère régulièrement de l'argent afin qu'il puisse subvenir à ses frais de logement et de déplacements internes⁷¹¹. Cette dernière, déjà passablement occupée dans son activité professionnelle, se dit être un peu « à bout de souffle » : *« J'ai dû trouver deux personnes pour sous-louer les deux chambres en plus de la nôtre dans notre appartement, parce que ça devenait trop difficile pour payer toutes les factures. »*⁷¹² Amélie contribue ainsi à « entretenir » le mythe de la réussite de son mari, en le soutenant notamment financièrement.

En parallèle à son soutien financier, Amélie joue un rôle important dans le maintien de l'image de son mari ainsi que du dispositif scénique de présentation de soi. Peu de temps après leur rencontre, elle n'hésite pas en effet, à quitter son emploi pour l'accompagner dans la mise en place d'une entreprise spécialisée dans l'évènementiel. Ensemble, ils organisent quelques compétitions et autres manifestations sportives. Après avoir essayé, en vain, d'en vivre pendant un peu plus de

⁷¹⁰ Récit d'observations avec Éric et Amélie à mon domicile à Paris, janvier 2014.

⁷¹¹ Les observations effectuées au Cameroun en 2014 nous permettent par ailleurs de confirmer ces dires. En effet, lors de notre deuxième séjour de recherche, nous avons accompagné Éric dans un bureau de transfert d'argent, afin qu'il récupère une somme envoyée par Amélie.

⁷¹² Discussion informelle avec Amélie, 3 mai 2014, Bruxelles

deux ans, Amélie décide de reprendre une autre activité professionnelle. Elle s'investit également dans les événements organisés par son mari, à l'image du tournoi de football auquel nous nous sommes fait l'écho ci-dessus, contribuant ainsi à faire « exister » ce dernier en France lorsqu'il se trouve au Cameroun dans le cadre de son nouvel emploi.

Asseoir son entregent

En parallèle, Éric est engagé dans une activité plus ou moins formalisée d'agent de joueurs. Il a commencé à s'impliquer dans cette activité avant de se lancer dans des diplômes d'entraîneur, alors qu'il est encore sous contrat avec un club asiatique. Il noue de nombreuses relations avec des clubs locaux et facilite l'arrivée d'un nombre conséquent de footballeurs africains : *« Je me suis dit "tel que j'ai été manipulé et abusé par des managers, je vais faire rentrer autant d'Africains possible dans un pays". Donc j'ai mis 40 billets d'avion avec moi, mes deux premiers salaires pour faire venir XXX, YYY, ZZZ, tous qui sont là, en ce moment, les Libériens. J'ai payé de mon argent. J'ai dit "venez". J'ai vu la fédération. On a commencé à les injecter sans contrat mais dans les clubs. Je me suis vengé des managers »*⁷¹³. S'il dit se venger, c'est parce qu'il estime avoir occupé toute la place sur le marché des transferts footballeurs africains dans ce pays d'Asie du sud est, empêchant d'autres agents d'y faire des affaires. La vengeance à laquelle l'ancien joueur fait allusion se réfère notamment une expérience personnelle douloureuse : au début des années 1990, il est notamment envoyé contre son gré dans un club en Allemagne par des agents qui se partagent les bénéfices du transfert avec les dirigeants de son club au Cameroun. Le joueur s'est donc lui-même transformé en agent parfois peu regardant quant aux conditions de transferts des joueurs dont ils s'occupe. En effet, comme il le dit lui-même, une majorité d'entre eux ont été engagés sans contrats. A ce propos, nous avons rencontrés plusieurs joueurs ayant bénéficié de ses services pour rejoindre également l'Asie, dont Laurent, qui nous explique comment Éric procédait et les conflits qu'il a ainsi créés : *« Aujourd'hui il ne parle pas avec certains joueurs, parce que... Même sur René, il a pris de la tune. Il m'en a pris. (...) Il ne disait pas ça aux gens mais c'est quand tu arrivais dans le club qu'on te disait "tiens on a envoyé une partie de ta prime en signature à Éric". Il n'y avait rien de signé qu'il y aurait un pourcentage avant le contrat, rien, rien. »*⁷¹⁴ Au-delà de sa volonté de « se venger » des managers, ce qui pousse Éric dans cette voie est sans doute la possibilité de se définir comme une personne sociable.

Son activité ne l'obligeant pas d'être présent en tout temps au Cameroun, il peut conserver son domicile en France. En effet, en tant que Camerounais, vivre en Europe est vu comme une réussite sociale et vivant en Europe, entraîner une équipe nationale junior est également valorisé. Ajouté à

⁷¹³ Éric, 60', 1D Portugal, int.

⁷¹⁴ Ibid.

cela, réussir dans son propre pays lui permet de combler une partie de l'absence (Sayad, 1999) provoquée par son départ à l'étranger. En étant actif « ici » et « là-bas », Éric est donc en quête d'une forme de « double présence », théorisée par Dufoix (2010)⁷¹⁵, en réaction à la « double absence »⁷¹⁶ chère à Sayad (1999). Éric possède une complice dans l'accomplissement de sa double présence, en la personne de son épouse, comme nous l'avons mis en avant précédemment.

Des revenus parallèles qui rendent possible le prolongement

Si dans la section précédente, nous avons vu qu'un emploi pouvait être trouvé en l'échange du capital physique. Néanmoins, travailler peut aussi être perçu de manière distanciée, en se concentrant sur ce qui fait sens : son investissement dans le football. Adam occupe lui aussi une position professionnelle qui lui laisse le temps de s'impliquer dans le football en parallèle Adam décrit son activité de logisticien à la poste de manière essentiellement descriptive, qui laisse supposé un investissement très relatif de sa part, qui se manifeste certainement par une « identité de retrait », caractéristique des travailleurs qui sont « acteurs ailleurs », pour reprendre les termes de Robert Sainsaulieu (1997).

JB : Et là tu travailles... ?

Adam : C'est dans la logistique. La logistique de stockage. En gros on reçoit de la marchandise et puis on la fait ressortir en détail.

Donc vous recevez en gros et vous redistribuer ?

Mais les grandes surfaces hein, comme Interdiscount, Mediamarkt, des trucs comme ça. C'est un peu de l'électronique. On a beaucoup de cassettes, des trucs comme ça. Mais vraiment en grande quantité et puis on ressort en fonction de la demande, pour différents clients, différents endroits. Et on les reçoit comme ça⁷¹⁷.

S'impliquer dans le football en parallèle à son emploi à la poste⁷¹⁸ permet également à Adam de conserver le niveau de vie qui était le sien durant sa carrière de footballeur⁷¹⁹. Premièrement, l'ancien joueur s'engage avec un club amateur évoluant en troisième ligue helvétique (septième niveau de jeu en Suisse), qui le rétribue mensuellement. Cette activité ne lui demande pas une trop

⁷¹⁵ Selon l'auteur, la possibilité d'une double présence s'explique notamment par les progrès des nouvelles technologies de l'information et de la communication. Il insiste néanmoins sur le fait qu'elle n'implique pas la disparition de la double absence. La double présence doit être comprise comme un autre pôle « établissant ainsi la possibilité de moduler la prise en compte de la réalité le long de ce nouvel axe » (Dufoix, 2010, 28).

⁷¹⁶ Sayad (1999) définit la double absence comme le sentiment d'avoir vécu en étranger en France et d'être devenu un étranger dans son propre pays d'origine

⁷¹⁷ Adam, 80', 1D Suisse

⁷¹⁸ Le salaire d'Adam est de CHF 4500.-

⁷¹⁹ Lors de son dernier contrat, le joueur gagnait environ CHF 10'000.- par mois. Dans un club de Challenge League (deuxième niveau de jeu helvétique)

grande dépense de temps et d'énergie: « *En troisième ligue, tu fais pas d'effort. (...) Les entraînements c'était deux fois par semaine. J'y allais quand je voulais parce que je n'avais pas besoin de m'entraîner pour faire la différence. (...) Avec l'équipe, tu fais comme tu veux. Quand tu vas, tu fais un bon match, tu marques deux goals. Si ils ont six points de différence, tu dis que le prochain match tu viens pas. Et puis comme ça tu peux faire comme tu veux. Et puis, ils sont contents parce que tu gagnes.* »⁷²⁰

En parallèle à cet engagement « à la carte » en tant que joueur amateur, Adam entraîne une équipe de juniors dans le canton de Vaud. Il souhaite aujourd'hui en faire son objectif principal : « *La priorité en fait c'est d'entraîner les gamins. Donc là je finis le travail, la priorité c'est d'entraîner les enfants* »⁷²¹. Cette activité lui permet également d'arrondir ses fins de mois : « *Jeunesse et sport par cours je crois qu'ils versent CHF 1500.-, par cours. En une saison tu peux avoir CHF 3000.- avec les jeunes. Le club aussi il donnait quelque chose mais c'est pas beaucoup, CHF 1500.- ou CHF 2000.- toute la saison.* »⁷²² Selon la mère d'Adam, que nous rencontrons à plusieurs reprises au Cameroun, trois années après notre entretien avec le joueur, cette activité d'entraîneur serait d'autant plus devenu un objectif pour son fils, à la suite de son licenciement à la poste⁷²³.

La vie de famille d'Albert a joué un rôle non-négligeable sur sa décision d'arrêter sa carrière et de venir s'établir en Suisse. Après une carrière de plusieurs années en Suisse, et approchant la trentaine, le joueur décide de tenter une dernière fois sa chance à l'étranger. Néanmoins, cette expérience ne se passe pas comme il le souhaite pour diverses raisons sportives et personnelles: « *Ouais parce qu'il y avait ma cheville qui me faisait un peu mal, enfin très mal. Et puis j'ai signé dans un club qui n'était pas très bien placé, qui faisait la relégation, avec un entraîneur qui était assez particulier. Ouais y'avait tout ça mais la vraie raison c'était la situation familiale qui m'a fait revenir.* »⁷²⁴ A ce moment donné de sa carrière, le joueur est en couple depuis plusieurs années avec une suisse, qui attend un enfant. Leur relation ne se passe pas comme il le désire, ce qui lui fait prendre la décision de rejoindre son épouse et son fils en Suisse et de mettre un terme à sa carrière professionnelle. C'est à ce moment qu'il décide de rejoindre un club de troisième division helvétique, dans un premier temps, sans penser à autre chose qu'au football. La situation financière du joueur lui permet certainement de ne pas être contraint à travailler en parallèle immédiatement. En effet, il nous avoue avoir gagné jusqu'à CHF 20'000.- (16'600 euros) par mois durant sa carrière. Après quelques années, un membre dirigeant du club lui facilite l'entrée sur le

⁷²⁰ Adam, 80', 1D Suisse

⁷²¹ Ibid.

⁷²² Ibid.

⁷²³ Extrait d'une discussion informelle avec la mère d'Adam

⁷²⁴ Albert, 70', 1D France, int.

marché de l'emploi, en lui proposant une place dans l'horlogerie, comme sertisseur. Cette activité complète le salaire de CHF 1500.- (1250 euros) qu'il reçoit de son club, qui ne lui suffit pas pour vivre. Tout comme Adam plus haut, l'activité professionnelle d'Albert ne semble pas être au centre de ses intérêts. A ce titre il semble bien être « acteur ailleurs » (Sainsaulieu, 1997). Le principal atout de cette nouvelle occupation est qu'elle lui permet de réaliser son objectif, à savoir passer ses diplômes d'entraîneur : « *En fait je me suis lancé là-dedans parce que c'était une option. C'était un métier à prendre, qui était tout de suite là et puis qu'il fallait commencer tout de suite mais qui ne m'empêche pas de continuer dans le milieu sportif puisque je continue à faire mes diplômes d'entraîneur de foot* »⁷²⁵. Le joueur avoue qu'à terme, il se verrait plutôt rester dans le milieu du football ou du sport en général : « *Je voulais rester surtout dans le milieu sportif. Y'avait une idée de commencer... parce que j'avais commencé de faire des diplômes d'entraîneur de foot. Et ensuite ça m'intéressait aussi comme moniteur de fitness ou professeur de sport, entraîneur* »⁷²⁶. En parallèle à cette activité, le joueur passe également ses diplômes d'entraîneurs, ce qui montre bien qu'il ne souhaite pas sortir de l'activité sportive. Quelques années après notre entretien, nous apprenons qu'Albert a été nommé entraîneur-assistant d'un club de troisième division en Suisse, ce qui montre que le joueur a persévéré dans la direction prise auparavant.

Enfin, à travers un statut de fonctionnaire acquis lors de leur formation à l'INJS⁷²⁷, certains anciens joueurs bénéficient d'une sécurité professionnelle leur permettant de prolonger leur conversion au football, en tant qu'entraîneur au Cameroun. Benoît et Félix ont tous deux suivis cette voie, qui leur garantit un revenu fixe, en parallèle à leur activité de coach, dont la rémunération est parfois aléatoire.

Une fois sa carrière terminée, Benoît est devenu entraîneur au Cameroun. Ce passage s'est fait sans transition. Au bénéfice de sa formation de l'INJS, il entraîne sa première équipe étant encore joueur. Puis il rejoint le pool d'entraîneurs d'une académie locale, avant d'officialier dans plusieurs clubs du pays. Néanmoins, les conditions de travail en club se sont, selon lui, fortement détériorées, raison pour laquelle il a récemment décidé de rejoindre la Fédération camerounaise de football, qui peut se permettre de rémunérer ses entraîneurs de manière plus conséquente et plus régulière. Durant toutes ses années, son statut de fonctionnaire lui garantit un revenu fixe, qui est complété par les éventuelles primes reçues par son activité en club.

Félix a lui aussi suivi la filière entraînement de l'INJS. Sa situation professionnelle ne nous avait pas paru très claire lors de notre premier entretien en 2012. Dès lors, nous profitons de son passage

⁷²⁵ Ibid.

⁷²⁶ Ibid.

⁷²⁷ Comme nous l'expliquons dans le quatrième chapitre, la filière de l'INJS forme les enseignants d'éducation physique, les entraîneurs, ainsi que d'autres professions en lien avec le domaine sportif.

en France deux années plus tard pour le revoir. Il est en Europe depuis quelques semaines. Après avoir suivi une formation continue d'entraîneur en Allemagne, il rend désormais visite à sa femme qui vit à Paris. Félix nous donne alors plus de précision sur sa situation professionnelle actuelle. Lorsqu'il termine sa formation à l'INJS, il est affecté dans un service administratif du Ministère des sports, où, selon ses dires, « *il n'y avait rien à faire* ». Dès lors, il perçoit 300'000 CFA (462 euros) de salaire mensuel, somme qui est complétée par son activité d'entraîneur en parallèle. Récemment, un club lui a ainsi proposé un salaire de 150'000 CFA (231 euros), tandis qu'une académie lui a proposé un million de CFA (1540 euros) pour un contrat de six mois. L'ancien joueur nous fait savoir que sa situation n'est pas forcément unique. Il connaît une dizaine d'enseignants d'éducation physique camerounais, également diplômés de l'INJS et pas affectés, qui vivent en France et complètent leur salaire de fonctionnaire par des petits boulots.

7.1.3. Prolonger sa grandeur de vivant: ethnographie d'une soirée de l'ALIFE

En parallèle aux récits récoltés lors d'entretiens individuels, nous avons également eu plusieurs occasions d'assister à des événements orchestrés collectivement, qui mettent en lumière des intentions de prolonger sa grandeur. Nous souhaiter exemplifier ce cas de figure à partir d'une note ethnographique prise lors d'une soirée de remise de prix aux membres « méritants » de la diaspora camerounaise, organisée par *l'Association des Lions Indomptables for Ever (ALIFE)*. Avant de nous intéresser de manière plus approfondie à cet événement, il nous semble nécessaire de revenir en quelques mots sur le fonctionnement de cette association.

L'ALIFE a été créée en 2011, principalement sous l'impulsion d'un ancien footballeur international camerounais, accompagné d'autres footballeurs camerounais retraités et établis dans la région parisienne. Cette association, destinée en priorité aux anciens internationaux camerounais mais qui est ouverte à tout le monde, a pour vocation principale de récolter des fonds, dans le cadre de manifestations, notamment sportives, dans le but de venir en aide aux populations camerounaises dans le besoin. Au-delà des soutiens ponctuels aux orphelinats, l'association organise des rencontres sportives en recrutant d'anciens joueurs en fin de carrière. Jean-Marc, qui a entraîné l'équipe de football de l'association pendant plusieurs années, souligne l'importance de donner de la visibilité aux anciens joueurs :

En donnant, il y a aussi de la visibilité pour ceux qu'on oublie, pour qu'on essaie de se les remémorer, n'est-ce pas. Certains individus... Parce qu'il y en a beaucoup après la carrière qui ont même peur qu'on parle d'eux. C'est-à-dire ils se disent : « Wouah à

l'époque je fus et maintenant je ne suis plus rien. » Nous on essaie de les ressortir, qu'ils aient de la visibilité, ne serait-ce que bon voilà, ils sont là.⁷²⁸

Les paroles de Jean-Marc semblent refléter l'importance que l'association souhaite donner à l'entretien de relations sociales dans le processus de réinsertion des footballeurs camerounais. Cet objectif, comme celui d'apporter un soutien financier à des organismes de bienfaisances, ne constitue néanmoins qu'une fonction parmi d'autres de l'ALIFE⁷²⁹.

Nous avons participé à plusieurs événements organisés par l'ALIFE, y compris deux tournois de football et une soirée de remise de prix. Le premier tournoi était organisé conjointement par l'ALIFE et l'Ambassade du Cameroun à Paris, dans le cadre de la Journée de la jeunesse camerounaise, le 9 février 2014 à Verrières-le-Buisson. Il mettait aux prises diverses équipes constituées principalement de joueurs d'origine camerounaise. Le second tournoi était mis sur pied en Belgique la même année par une association de bienfaisance parrainée par un ancien footballeur camerounais. Mis à part une équipe d'Ivoiriens, les joueurs engagés dans les douze équipes invitées étaient d'origine camerounais et vivaient en Belgique ou en France.

Dans la suite de ce point, nous souhaitons nous arrêter sur le troisième événement, une cérémonie de remise de prix destinée principalement aux anciens footballeurs camerounais présents en France, celle-ci semblant jouer un rôle particulièrement important dans la manifestation d'identités positives, ce dans l'optique d'un prolongement de la conversion au football. Parmi les fonctions sociales que revêt cette soirée, nous souhaitons en analyser deux. La première est le renforcement des liens de socialisation de type « réciproque », avec d'autres migrants camerounais qui vivent en banlieue parisienne. La deuxième est une volonté de maintenir un statut de footballeur, afin d'éviter une phénomène de « désacralisation » (Durkheim, 1912).

La remise des prix

Le 18 janvier 2014, nous sommes invité par le Président de l'ALIFE à une soirée organisée par ses soins et destinée à féliciter de manière symbolique diverses personnalités méritantes de la diaspora camerounaise. L'événement est aussi l'occasion de fêter l'épouse du président, qui a son anniversaire le jour même. Après une rencontre de football entre Camerounais, commencée à 18h, nous nous retrouvons dans la buvette d'un club de football, celui-là même qui accueille plusieurs anciens footballeurs camerounais dans le cadre de leur formation d'entraîneur. Le repas, préparé par la femme du président et l'épouse d'un autre ancien joueur est d'inspiration camerounaise :

⁷²⁸ Jean-Marc, 60', France, 3.

⁷²⁹ Il serait également intéressant d'approfondir la visibilité que l'association offre aux principaux responsables de la structure, qui leur permet de se positionner comme des acteurs sociables.

poulet et beignets sont accompagnés de gâteaux, bonbons, ainsi que de bière et de cocktails. La fin de soirée se déroule en musique, sur une piste de danse improvisée au milieu de la buvette.

Le moment le plus ritualisé de la soirée précède est la remise des prix, qui précède cette partie festive. Eric disposent plusieurs trophées sur une petite table devant le bar, afin que tout le monde puisse les voir (*Figure 5*). Puis, après un bref discours d'introduction, il désigne la première personne chargée de la distribution du premier prix. Dans l'ordre, des trophées sont ainsi distribués au meilleur joueur (*Figure 6*), au meilleur joueur vétérans, au meilleur éducateur jeunesse, au meilleur entraîneur, mais aussi au couple le plus « glamour », à la femme la plus « dangereuse » ainsi qu'à la femme du président pour son anniversaire.



Figure 5: Les trophées distribués aux membres méritants de la diaspora camerounaise



Figure 6: De gauche à droite, le Président de l'ALIFE, le responsable de la remise du prix du meilleur joueur de la diaspora et le lauréat du prix



Figure 7: De gauche à droite, le Président de l'ALIFE, le responsable de la remise du prix du couple le plus glâmour et les lauréats du prix

Bien que fortement ritualisé, cet événement n'a aucune dimension officielle et les trophées distribués n'ont aucune valeur marchande. Par ailleurs, la sélection ne se fait pas parmi l'ensemble de la diaspora camerounaise mais au sein d'un cercle d'interconnaissances restreint. Le choix des vainqueurs n'est en outre pas le résultat d'une élection démocratique mais celui du Président de l'ALIFE uniquement. Enfin, nous observons que durant toute la cérémonie, les spectateurs sont dissipés et qu'ils écoutent les orateurs qu'avec parcimonie. Néanmoins, l'apparente légèreté de cet événement ne doit pas masquer l'importance qu'il peut jouer dans notre compréhension de l'ordre morale et social du groupe. En effet, comme le souligne Goffman, « les gestes que parfois nous nommons vides sont peut-être, en fait, les plus pleins de tous » (1974, 81). Cette cérémonie possède en tout cas deux fonctions sociales que nous souhaitons ici révéler: un rôle de renforcement de liens plus « égalitaires » entre anciens joueurs et membres de la diaspora camerounaise à Paris et peut-être surtout un rôle de maintien de la grandeur des joueurs.

En quête de liens sociaux plus « égalitaires »

Nous avons vu dans le premier paragraphe de cette section que devenir entraîneur ne répondait pas systématiquement à un désir profond de la part de joueurs. Des éléments extra-sportifs peuvent intervenir dans le choix de s'engager dans une telle direction en fin de carrière. En effet, devenir entraîneur, ou du moins éducateur dans un premier temps, peut constituer une manière de recréer une forme de lien social au sein d'une partie de la diaspora camerounaise. Ce processus permet ainsi d'éviter une double marginalisation des migrants, tant par rapport à leur pays d'origine qu'avec la société, comme a pu le montrer Kamdem (2011)⁷³⁰.

Les quelques anciens footballeurs qui font partie de l'ALIFE trouvent dans les activités proposées par l'association l'occasion de recréer du lien social. Cette socialisation se fait principalement à l'intérieur de la communauté camerounaise, ce qui permet aux participants d'affirmer et d'entretenir une certaine forme de « Camerounité » en exil, pour reprendre un terme utilisé par Kamdem (2011), qu'ils n'ont pas toujours l'occasion de mettre en avant dans leur quotidien.

Cette constatation est confirmée par deux jeunes camerounais, également présent à cette soirée, qui me font comprendre à quel point il sont souvent contraints de rester « entre eux », face aux régulières discriminations auxquelles ils se voient confrontés dans leur quotidien, que cela soit sur le marché du travail ou durant leurs loisirs. Pascal et Jean-Claude, qui participent aussi à la soirée sans pour autant avoir été des footballeurs de haut niveau, vivent également dans la région

⁷³⁰ L'auteur évoque d'une part une marginalisation par rapport au pays d'origine, qui se manifeste par une forme d'« assistanat » de la part des familles restées au Cameroun, qui « parasite les initiatives » des migrants, en particulier leurs contributions financières. D'autre part, une marginalisation peut s'observer par rapport à la zone d'accueil, en lien avec les « préjugés ambiants », notamment sur le marché de l'emploi, auxquels les migrants sont contraints de faire face.

parisienne. Le premier, chauffagiste, a rapidement arrêté de jouer au football mais nous indique être néanmoins passé par quelques centres de formation au Cameroun, où il a côtoyé plusieurs joueurs de renom à l'image de Samuel Eto'o. Le second travaille pour une organisation internationale à Paris mais souligne à quel point il a été difficile de faire reconnaître la valeur de ses diplômes en Europe. Il souligne à quel point il a « galéré » pour trouver du travail lorsqu'il est arrivé en Italie, avant de rejoindre la France, précisant qu'on lui a même refusé un travail temporaire dans une plantation de pommes alors qu'il possède un master en droit. Il nous informe par la suite de son souhait de partir au Etats-Unis pour reprendre des études. Pascal et Jean-Claude nous font ensuite savoir qu'ils ne sortent pas beaucoup à Paris, fatigués de se faire régulièrement refouler à l'entrée des discothèques, préférant les boîtes africaines de banlieue, bien plus accessibles.

Une des raisons expliquant l'attractivité des événements organisés par l'association ALIFE pour les anciens joueurs provient sans doute de la nature du lien social qui y est créé ou renforcé. Ces derniers partagent en effet les mêmes expériences de l'exil que d'autres migrants camerounais. A l'image des relations entretenues entre les jeunes résidents de ghetto urbains en Côte d'Ivoire, les liens qui se créent durant les soirées de l'ALIFE peuvent être qualifiés de plus égalitaires que ceux entretenus avec les membres de la famille (De Latour, 2001). La construction de nouvelles formes de solidarité symboliques (Bredeloup, 2014) s'oppose aux traditionnelles relations de redistribution, parfois difficiles à assumer, entretenues entre les migrants et leurs proches restés au Cameroun. La buvette du stade de football de Colombes, tout comme les alentours d'autres terrains situés en région parisienne⁷³¹, font office de lieux de renforcement d'une forme de « territorialité migrante » (Kamdem, 2015). Ces lieux jouent ainsi un rôle comparable aux restaurants camerounais des rues animées autour des arrêts de métro Marcadet-Poissonniers et Château Rouge, dans le 18^e arrondissement de la capitale française.

Un rituel de maintien de la grandeur

Pour les membres de la diaspora camerounaise établis dans la région parisienne, la fonction sociale de l'événement auquel nous venons de faire référence dépasse néanmoins largement celui de lieu de socialisation. Nous postulons en effet que le dispositif symbolique mis en scène, ainsi que la présence de plusieurs anciens joueurs, transforme ce rendez-vous en un véritable « rituel positif », où l'on travaille les faces des joueurs (Goffman, 1974).

Dans les chapitres précédents, nous avons mis en évidence à quel point les footballeurs pouvaient acquérir un statut sacré durant leur carrière, la fin de celle-ci remettant inévitablement en question

⁷³¹ Nous pensons par exemple à un terrain situé aux abords du Parc Auguste-Delaune à St-Denis, en banlieue parisienne.

ce statut. Elle fait courir le risque d'une désacralisation de leur statut, d'une chute dans le monde « profane » du migrant ordinaire (Durkheim, 1912). Dans ce contexte, l'organisation d'événements venant célébrer la réussite d'un individu, certes en fin de carrière mais encore impliqué dans le football comme joueur amateur, entraîneur ou éducateur, nous apparaît constituer une forme de rituel de maintien de la grandeur (Heinich, 1999) ou une nouvelle forme de consécration. Mettre en valeur les footballeurs dans un discours ou leur remettre un trophée est un acte de « déférence » à leur égard, soit « un composant symbolique de l'activité humaine dont la fonction est d'exprimer dans les règles à un bénéficiaire l'appréciation portée sur lui, ou sur quelque chose dont il est le symbole, l'extension ou l'agent » (Goffman, 1974, 50). En outre, le public présent, bien que souvent dissipé, a sa place dans le dispositif symbolique, sa présence et ses applaudissements ajoutant une autre forme de consécration. A ce propos, il n'est pas surprenant que les individus présents lors de cette soirée évitent d'évoquer les situations professionnelles de chacun, comme nous avons pu nous en apercevoir en discutant avec Pascal. Souhaitant profiter de la relation de confiance établie durant la soirée, nous le questionnons sur les occupations professionnelles des personnes en présence. Néanmoins, ce dernier nous répond qu'il n'en sait rien et que « ce sujet n'est d'ailleurs pas tellement un sujet de discussion ». La cérémonie semble ainsi précisément avoir pour but de se détourner de la réalité du quotidien des footballeurs migrants en région parisienne. En ce sens, Pascal accepte les règles du jeu de l'« équipe » (Goffman, 1973), constituée par les individus en présence. Les migrants « ordinaires », à l'image de Pascal et de Jean-Claude, ou les anciens footballeurs présents à cette soirée, sont tous « d'accord pour orienter leurs efforts dans un certain sens à des fins d'autoprotection » (Goffman, 1973, 85).

Le public présent durant la soirée n'est pas forcément le seul visé. En effet, les réseaux sociaux offrent une cage de résonance bien plus importante, qui permet de renforcer encore le sentiment de consécration acquis durant cette soirée de l'ALIFE. Nous souhaitons exemplifier ce constat à partir du cas de Tom, qui fait partie de notre échantillon. Dans les jours qui suivent l'événement, il relaye sur les réseaux sociaux une photo qui le représente un micro dans une main, le trophée du meilleur éducateur dans l'autre et le regard porté vers l'assemblée. L'ancien joueur semble chercher à illustrer son nouveau statut d'entraîneur et, plus largement, une forme de réussite, ce qui lui permet de faire bonne image en France mais également au Cameroun.



Figure 8: Extrait de la page Facebook de Tom (1)

Montrer une forme de réussite en tant qu'entraîneur, aussi symbolique que le titre reçu puisse l'être, représente une occasion de montrer une face positive de lui-même auprès de son entourage. C'est aussi une manière de prendre une revanche sur son sort, suite à la fin de carrière abrupte à laquelle il a été confronté pour cause de blessure.



Figure 9: Extrait de la page Facebook de Tom (2)

En parallèle aux félicitations reçues de la part de ses proches restés au Cameroun, l'ancien joueur reçoit également des commentaires qui comportent un message plus ou moins équivoque, à l'image de ce jeune Camerounais qui souhaite profiter de l'occasion pour lui faire une demande :

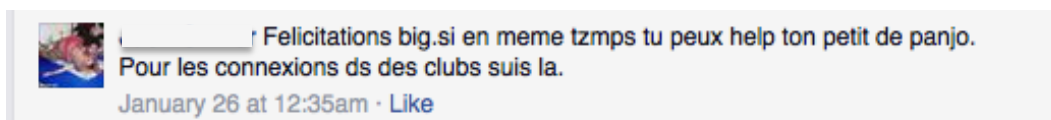


Figure 10: Extrait de la page Facebook de Tom (3)

L'extrait ci-dessus montre clairement la relation d'interdépendance dans laquelle se retrouve Tom. En faisant parler de soi positivement, il s'ouvre à des remarques manifestant un désir de soutien. Un membre de la famille lui demande également quand il pense revenir au pays, tout en se permettant au passage de remettre en question son attachement à la famille :

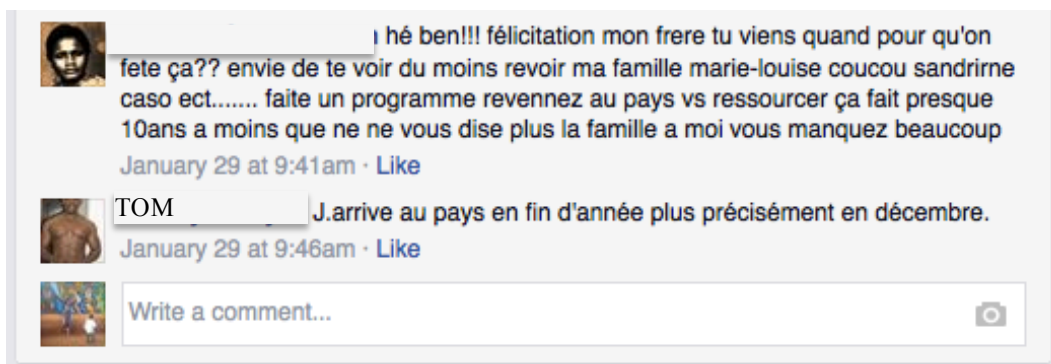


Figure 11: Extrait de la page Facebook de Tom (4)

On sent dans le ton utilisé dans ce commentaire que le message envoyé dépasse largement le simple du désir de voir revenir Tom au Cameroun pendant ses vacances. Sans que cela ne soit mentionné dans sa demande, il n'est pas impossible que derrière l'envie de revoir Tom, manifestée par ce membre de sa famille, se cache des attentes également sur le plan matériel. Si cette remarque est certes du domaine du spéculatif, le ton du commentaire souligne le fait que Tom se soit éloigné de sa famille et on le lui fait remarquer. Celui-ci est ainsi contraint de répondre pour rassurer ce membre de sa famille. Nous souhaitons ici faire l'hypothèse que l'élargissement de l'auditoire engendré par le relais de cette photo sur les réseaux sociaux provoque également d'autres formes de réaction. Il offre la possibilité aux proches du joueur de lui rappeler qu'il doit également jouer son rôle de migrant, en mettant au profit des autres sa supposée réussite en Europe.

7.1.4. Prolonger sa grandeur « au-delà » : les funérailles de « Monsieur Football »

La ritualisation des funérailles, bien qu'elle ne soit de loin pas propre au Cameroun, y est très importante. Elle est notamment révélatrice d'une croyance en l'existence de liens forts entre le monde des vivants et celui des morts. Mais la mort est aussi un fait social ; les funérailles sont un moment révélateur du statut social et économique de la famille du défunt⁷³².

⁷³² Sur le plan normatif, Thomas (1963) distingue ainsi dans une large partie de l'Afrique les « mauvaises morts » des « bonnes morts ». Une « mauvaise mort » est celle qui met en danger les vivants. Elle est celle qui est subite, violente, difficilement explicable ou insolite, mais aussi celle qui frappe les sujets socialement « dégradés » ou dangereux. Dans les cas de mauvaise mort, il est important d'enterrer le défunt le plus proche du lieu du décès et dans l'anonymat, afin éviter la contagion des maléfices du mort aux vivants. Une « bonne mort » s'accomplit quant à elle selon les normes locales, sans provoquer l'intervention dangereuse (parce que fortement contagieuse) du numineux. La mort la plus digne implique plusieurs éléments, notamment la capacité de la famille d'attirer des personnalités officielles importantes et de nourrir suffisamment tous les convives. Le réseau mobilisé, quantitativement et qualitativement, ainsi que l'entretien de ce réseau, sont révélateurs du niveau social de la famille du défunt. Dans le cas de « bonne mort », des funérailles sont une occasion idéale de réaffirmer le statut d'une famille.

A la fin du mois de juillet 2014, nous rencontrons Roger Milla, ancien ballon d'or africain et considéré encore aujourd'hui comme le plus grand joueur camerounais de l'histoire, à Yaoundé. Conformément notre méthode « boule de neige », nous lui demandons le contact d'autres anciens joueurs pour compléter notre échantillon. Il nous invite alors à participer aux funérailles d'un ancien joueur organisées le week-end suivant. Il nous indique alors qu'un nombre important d'anciens footballeurs seront présents et que cela sera une bonne occasion pour nous de faire quelques contacts supplémentaire.

Nous acceptons volontiers la proposition et nous rendons donc le vendredi soir à la veillée du corps, au domicile du défunt, situé dans le quartier d'Essos, en face de l'hôpital générale de la Caisse Nationale de Prévoyance Sociale (CNPS) à Yaoundé. Arrivés sur place, nous nous rendons compte qu'aucun joueur n'est présent pour l'occasion, mais qu'ils seront présents le lendemain, pour la grande journée des funérailles. Nous écourtons donc notre présence sur les lieux, après nous être entretenu avec le frère du défunt, sans oublier de nous informer sur le déroulement de la journée du lendemain. De retour le samedi matin, nous assistons à la cérémonie religieuse, puis aux témoignages, attendant avec un peu d'impatience la fin des protocoles officiels afin d'entrer en contact avec les anciens joueurs présent en nombre. Le repas qui devait suivre les divers témoignages ainsi que la réunion entre anciens joueurs prévue en début de soirée dans un lieu annexe paraissent propices à la discussion. Nous profitons néanmoins de notre présence pour prendre quelques notes et enregistrer la cérémonie religieuse ainsi que les témoignages qui ont suivis. La qualité des matériaux récoltés s'avérera par la suite aussi riche que la raison principale qui nous avait fait venir sur les lieux, à savoir, prendre contact avec des anciens footballeurs dans le but de mener des entretiens.

Nous n'avons pas rencontré le défunt de vivant, et sommes peu informés sur son parcours de vie. Les informations disponibles proviennent donc essentiellement du faire-part de décès. Décédé au mois d'août 2014, Ndongo Paul Gaston, « Monsieur Football », est né en 1950. De confession catholique et originaire de l'ethnie béti, il grandit principalement à Yaoundé. Après l'obtention de son Brevet d'études du premier cycle (Bepc), il entre à l'Institut Nationale de la Jeunesse et des Sports (INJS) et devient enseignant d'éducation physique. Il joue une grande partie de sa carrière dans le Tonnerre de Yaoundé, avec qui il remporte la première édition de la Coupe d'Afrique des vainqueurs de coupes⁷³³ 1975. Il est sélectionné à plusieurs reprises avec l'équipe nationale du

⁷³³ Créée sur le mode de la Coupe des coupes européenne en 1975, cette compétition regroupe les vainqueurs de coupes nationales de chaque pays d'Afrique. En 2004, elle fusionne avec la Coupe de la CAF pour former la Coupe de la Confédération, deuxième plus grande compétition de clubs en Afrique derrière la Champion's League africaine.

Cameroun sans remporter de titre. A la fin de sa carrière, il enseigne et entraîne des équipes de juniors dans la province de Yaoundé.

La préparation des funérailles de Ndongo Paul Gaston se déroule conformément à la tradition bété (Mebenga Tamba, 2010). Durant la semaine qui précède l'enterrement, les proches peuvent se rendre au domicile du défunt pour se recueillir auprès de la famille endeuillée dans un cadre plus intimiste. Le vendredi est la première journée des « festivités », débutant par la levée du corps à l'hôpital et une première messe. Le corps est ensuite rapatrié à la maison du défunt, en vue des cérémonies du week-end. Celles-ci commencent par une nouvelle messe en soirée puis continuent par une veillée qui dure jusqu'au samedi matin. La journée du samedi est celle qui demande le plus de préparation puisqu'elle inclut un nombre important de participants. Elle commence par une cérémonie religieuse, suivie de témoignages de membres la famille proches et de diverses personnalités. Une fois la partie protocolaire terminée, les invités en présence sont tous conviés à un grand repas.

Le faire-part des funérailles est composé de quatre pages (*Annexe 4*). La page de garde comporte une photo du défunt, les informations liées au début et à la fin de sa vie, ainsi qu'une citation de l'évangile, preuve de son appartenance à l'Eglise catholique. La deuxième page contient une liste des personnes endeuillées, ainsi qu'un certain nombre de données factuelles au sujet du défunt : état civil, parcours scolaire et professionnel, nombre d'enfants et appartenance religieuse. Le programme des événements est inscrit en page trois. Enfin, la dernière page propose quelques photos illustrant la vie de l'ancien joueur. Dans le cas d'autres funérailles, un plan d'accès à l'événement peut être proposé en page de couverture (Mebanga Tamba, 2010, 97).

Il est intéressant de souligner la place prise par le parcours footballistique de l'ancien joueur du Tonnerre de Yaoundé au moment de célébrer sa mort. Son appartenance au cercle fermé des anciens Lions Indomptables est mentionnée sur chaque page du feuillet. La dernière en particulier donne la part belle à ce parcours footballistique, illustrant le défunt en pleine action, sous les couleurs d'une équipe composée des meilleurs joueurs africains ou en compagnie de ses coéquipiers de l'équipe nationale lors d'une tournée en Allemagne. L'allusion faite à son surnom « Monsieur football », montre à quel point son nom est associé à la pratique footballistique.

Lors de la cérémonie religieuse du samedi, les invités sont accueillis et installés sous des tentes, autour d'une cour centrale. Située face à l'autel, la plus grande tente est réservée aux anciens coéquipiers du défunt. Une quarantaine d'anciens joueurs (*Annexe 4*) y sont représentés, parmi lesquels Roger Milla, assis au centre de la première rangée. La disposition et la taille de la tente réservée aux anciens coéquipiers du défunt met à nouveau en avant l'importance donnée au

réseau de footballeurs que la famille a réussi à mobiliser pour l'occasion. Sur le côté, une autre tente accueille principalement les autorités et les autres invités de marques dont nous faisons partie. Quant aux deux dernières, elles sont réservées aux membres de la famille du défunt et de sa femme.

Durant la cérémonie religieuse du samedi matin, menée par un prêtre catholique, se succèdent prêches, moments de prière et chants. Dans son discours, le prêtre ne se contente pas d'évoquer le défunt, il adresse un message aux allures moralisatrices destiné aux footballeurs en activité, mais aussi aux retraités présent sur place:

Qu'est-ce que nous allons garder de lui ? Un Monsieur simple et facile, discret. Est-ce qu'aujourd'hui encore les footballeurs sont discrets ? Je ne crois pas. C'est eux, à la une des journaux, à la une des scandales, à la une du n'importe quoi. Est-ce qu'on aura encore ces footballeurs, des années 1970, capables de mouiller le maillot pour le vert-rouge-jaune⁷³⁴ ? Est-ce que nous aurons encore ces footballeurs qui se sacrifient pour leur pays, qui ne jouent pas seulement pour de l'argent mais qui jouent pour l'honneur de leur pays ? Se sacrifier, c'est ça. Combien de footballeurs nous avons encore dans ce pays capables de se donner totalement pour une victoire ? Je ne voudrais pas revenir dans les événements passés. Vous connaissez tous, je ne vous apprends rien, du mondial. Mais nous devons prendre les modèles de ces anciens joueurs. Nous devons prendre des modèles sur ces archétypes quand Seigneur nous a donné sur cette terre Paul Gaston. Comment un joueur, ou encore, comment un artiste pourrait-il vivre sur cette terre sans laisser une œuvre ? Parce qu'après ton départ, comme je le disais tantôt, qu'est-ce qui va rester en mémoire pour tes amis, pour tes frères ? On appelle cela la marque déposée. Ndongo Paul Gaston a fait une marque déposée. Ceux qui l'ont côtoyé, ceux qui l'ont connu ont vu cette marque, ont contemplé sa splendeur dans le football. Et maintenant aujourd'hui, nous le pleurons.⁷³⁵

Il n'y a certes rien de très surprenant dans le fait de mettre en avant les qualités d'une personne disparue lors de ses funérailles. De même, en présence d'autant de membres de l'ancienne génération de footballeurs, le prêtre cherche certainement à s'attirer une forme de sympathie de leur part. Néanmoins, l'analyse de ce discours nous permet de mieux comprendre la place d'un footballeur dans la société camerounaise, ce qu'il représente pour le reste de la population, mais aussi dans une certaine mesure, ce qu'on attend de lui. Le prêtre commence par dresser une opposition entre deux générations de footballeurs. Il établit une forte distinction entre d'une part, la génération de Ndongo Paul Gaston, et, de l'autre, celle des joueurs actuels. L'opposition est basée sur de supposées différences dans l'engagement dans la pratique footballistique, dans la manière de se « présenter » (Goffman, 1973) mais aussi dans le rapport à la communauté. L'engagement quasi « vocationnel » des plus anciens, reposerait selon le prêtre sur l'honneur du pays, le sens du sacrifice et une volonté de vaincre à tout prix. Le prêtre compare cet engagement à

⁷³⁴ En référence aux couleurs du drapeau camerounais et des maillots de l'équipe nationale de football

⁷³⁵ Extrait du discours du prêtre officiant aux obsèques de Ndongo Paul Gaston, 2 août 2014, Yaoundé.

celui des joueurs actuels, motivés avant tout par l'appât du gain et leur propre visibilité. Ceux-ci seraient par ailleurs incapables de mettre de côté leurs ego au profit d'une unité représentée par l'équipe. Il fait particulièrement allusion aux joueurs de l'équipe nationale camerounaise qui ont participé à la Coupe du Monde au Brésil au mois de juin de la même année⁷³⁶.

Il nous semble que la comparaison intergénérationnelle mise en avant par le prêtre reflète une autre opposition, celle relative à deux rapports différents à l'Etat, ou du moins à la communauté. Le prêtre loue en effet d'une part un comportement « désintéressé », un rapport à la communauté basé sur l'idée du bien commun. De l'autre, il dénonce les joueurs qui mettent en avant leur propre personne. En tant que représentant des valeurs morales, il profite de l'occasion pour rappeler quelques fondamentaux, notamment sa condamnation des comportements individualistes, perçus comme une menace potentielle permanente pour la cohésion sociale dans une société de type « communautaire » (Marie, 2007).

La question de la « marque déposée »⁷³⁷ semble, aux yeux de l'homme de foi, représenter un élément d'une importance majeure. Dans ce cas précis, la marque déposée fait allusion à des performances sur le terrain, mais aussi à un comportement exemplaire vis-à-vis des autres, une forme d'altruisme. S'ils veulent appartenir à la catégorie de joueurs qui « laisseront une trace » derrière eux, il est attendu des joueurs encore en activité un comportement irréprochable sur et en dehors du terrain. Bien qu'il ne s'adresse à priori pas à eux directement, le discours du prêtre touche également les footballeurs « retraités », présents lors de la cérémonie. En effet, ceux-ci sont amenés à se questionner sur leur propre passé et en partie sur cette marque déposée. Si cette dernière se construit et s'affirme durant la carrière, elle nécessite par la suite d'être entretenue et réactivée, au risque de disparaître aux yeux des autres.

Dans différents contextes culturels et religieux, s'assurer une descendance est considéré comme la principale trace laissée sur terre. La marque déposée à laquelle le prêtre fait référence ici correspond d'avantage à la nécessité d'être performant sur le terrain, mais surtout à l'importance de mettre ses qualités au service d'un collectif, évitant la tentation « individualiste ». Seules ces conditions permettent aux joueurs comme aux artistes de s'assurer une reconnaissance post-mortem.

⁷³⁶ Lors de cette compétition, les Lions Indomptables se sont non seulement fait éliminer sans gagner un seul match mais ils ont surtout fait parler d'eux en créant de nombreuses polémiques sur et en dehors du terrain. Citons par exemple le refus de monter dans l'avion pour le Brésil, suite à des divergences concernant les primes de participation à la Coupe du Monde, ou encore une rixe entre deux joueurs camerounais qui éclate durant leur dernier match de la compétition contre la Croatie

⁷³⁷ Dans le langage commerciale, ce terme désigne une marque protégée légalement, de sorte qu'elle ne puisse être réutilisée par une tierce personne à des fins commerciales. Une marque déposée est également pérenne.

Dans le cas qui nous intéresse, la descendance du défunt est peu mise en avant durant la cérémonie. Son rôle secondaire est visible à travers la place lui étant réservée durant les témoignages qui suivent le discours. Sur les six⁷³⁸ personnes appelées à la tribune, la représentante des filles de Ndongo Paul Gaston est la seule appartenant à la famille du défunt. En outre, elle prend la parole en troisième position, ce qui lui confère ni le privilège d'ouvrir les hommages, ni celui de les clore. Enfin, son témoignage ne s'attarde pas sur la figure de son père, ni ne fait référence à des pensées pour celui-ci. Il consiste en une série de remerciements destinés aux donateurs⁷³⁹ qui ont rendu possible l'organisation des funérailles⁷⁴⁰ :

Je tenais d'abord à remercier le président de la République pour son aide et pour la médaille qu'il a accordée à mon père à titre posthume (applaudissements). Le président de la République a accordé à la famille Ndongo une enveloppe de deux millions de CFA (applaudissements). Deuxièmement, je tenais à remercier le premier Ministre, qui a également eu un geste de sollicitude à notre endroit. Il nous a accordé une enveloppe d'un million de CFA (applaudissements). Troisièmement, je tenais à remercier le Ministère de la Jeunesse et des Sports (...) qui nous a apporté une enveloppe de 500'000 CFA et une belle gerbe de fleurs (applaudissements). Enfin je tiens particulièrement à remercier son Excellence Monsieur Roger Milla, qui a porté ce deuil avec nous, et qui a été le mobilisateur de toutes ces personnes, de toute cette famille sportive que je remercie en même temps et que vous voyez ici présent. Merci beaucoup Monsieur Roger Milla (applaudissements).

La faible place donnée à la famille durant les témoignages ainsi que le contenu du discours de la fille du défunt reflètent une prééminence de l'ordre social sur l'ordre familial ; Ndongo Paul Gaston est célébré avant tout comme un ancien Lion Indomptable et non comme un père de famille. Par ailleurs, durant les discours, il est peu fait allusion à son ancien statut d'enseignant, statut pourtant encore fortement valorisé au Cameroun⁷⁴¹. Ceci montre bien l'importance d'une carrière footballistique dans la valorisation sociale de la famille.

L'exemple ici traité est également révélateur du poids du collectif dans la construction des carrières de footballeurs. Déjà fortement présent dans l'apprentissage de la carrière et durant celle-ci, le rôle

⁷³⁸ Liste des intervenant dans l'ordre de leur passage : un ancien journaliste sportif qui a côtoyé le défunt durant sa carrière, un habitant du quartier, un ancien coéquipier parlant au nom des anciens footballeurs présents, une des filles du défunt qui parle pour elle et ses soeurs; un représentant du Ministre des Sports ; le Préfet du Département de Mfoundi.

⁷³⁹ 3,5 millions de francs CFA (environ 5300 euros) ont été répartis entre le président de la République, le Premier Ministre, le Ministre des Sports et Roger Milla.

⁷⁴⁰ Le montant total de chaque somme versée est mentionnée et suivi d'applaudissements partagés par toute l'assemblée, rappelant au passage le rôle que joue des funérailles dans l'affirmation du statut d'une famille, en fonction de sa capacité à mobiliser un réseau de personnalités importantes. Les funérailles sont également une tribune de visibilité pour les donateurs eux-mêmes, qui montrent leur capacités financière et leur générosité à travers cette démarche.

⁷⁴¹ Comme d'autres emplois dans la fonction publique, le métier d'enseignant est fortement valorisé en Afrique noire, l'Etat étant le lieu principal d'accumulation, d'enrichissement et de promotion pour les population locales (Terray, 1987).

du collectif ne faiblit pas à la fin de la carrière, jusqu'à être souligné le jour des funérailles. Il accompagne ainsi tout le parcours des joueurs. Que cela soit dans le faire-part, dans la structure du dispositif d'accueil des invités, dans le discours du prêtre, dans l'ordre de passage des témoignages ou dans leur contenu, plusieurs acteurs soulignent l'importance du projet collectif. La famille du joueur décédé donne une place très importante à la carrière de footballeurs, pour mettre en avant son statut social. De son côté, l'Etat, par l'intermédiaire des témoignages de ses représentants, montre bien qu'elle est la place du football dans la hiérarchie sociale camerounaise. Il est perçu comme un véritable service à la patrie, à la manière d'un service militaire par exemple. Cela donne un élément de plus dans la compréhension de la vocation. En tant que rituel, les funérailles ont pour but de réaffirmer l'existence d'un groupe social mais aussi d'un certain nombre de règles qui conditionnent l'appartenance à ce groupe, et dont le prêtre, en tant que représentant d'une forme de morale, se fait l'écho.

Ce détour par les funérailles de Monsieur Football montre également à quel point l'identité de footballeur continue à être valorisée dans l'au-delà. La difficulté de se « reconvertir » s'explique ainsi peut-être par le statut « sacré »⁷⁴² acquis par certains joueurs camerounais durant leur carrière. De par leur parcours footballistique, les joueurs peuvent être ainsi utilisés comme des objets dont l'usage ne peut être changé. Par conséquent, pour la communauté qui s'est identifiée à ces figures, les joueurs sont dans l'obligation de conserver et d'entretenir ce statut, quelles que soient leurs conditions professionnelles objectives, afin de garantir un certain équilibre social.

L'analyse des différents discours (*Annexe 5*) prononcés à l'occasion des funérailles de Ndongo Paul Gaston apporte d'importants éclairages sur les entretiens effectués avec d'anciens footballeurs camerounais. Il nous permet en particulier de mieux comprendre pourquoi autant d'interlocuteurs s'efforcent à réactualiser leur statut d'ancien footballeur, que cela soit durant l'entretien ou dans leur vie quotidienne via Facebook, en s'impliquant dans le milieu du football comme entraîneur, agent ou conseiller sportif, en intervenant sur des plateaux TV, etc. Cette « marque déposée », à laquelle le prêtre fait allusion à de nombreuses reprises, se doit d'être réactivée à toute occasion. Dès lors, nous sommes en mesure de comprendre pourquoi la réinsertion professionnelle n'est pas uniquement difficile à gérer mais aussi, parfois, non souhaitée.

⁷⁴² Comme l'a montré Durkheim (1912), sacrifier un objet est une manière de lui enlever sa valeur marchande, ce qui permet de le conserver comme élément culturel singulier.

7.2. « Bloqués » dans la conversion

Dans cette section, nous souhaitons mettre en lumière les situations de quelques joueurs qui se retrouvent « bloqués » dans leur conversion. Tous les joueurs rencontrés ne parviennent pas aisément à s'adapter aux enjeux imposés par la retraite sportive. En effet, aucune des deux options auxquelles nous avons fait référence dans les deux sections précédentes ne permet totalement de résoudre le dilemme posé par la fin de carrière. Si devenir entraîneur ou agent de joueurs permet de prolonger sa grandeur en interne, ce choix nécessite d'importants sacrifices, notamment sur le plan financier, ainsi qu'une renégociation de son réseau d'influence. La précarité du métier d'éducateur ou d'agent de joueur implique notamment une mise à distance des membres de la famille élargie qui peinent à s'adapter à cette transition. Ajouté à cela, cesser de redistribuer implique un nécessaire deuil de son statut de personne sociable. A l'inverse, une réinsertion professionnelle garantit certes une stabilité professionnelle, mais elle implique une prise de distance avec sa conversion. Si celle-ci semble envisageable pour les joueurs de niveau moyen, les anciens internationaux ont beaucoup plus de difficultés à s'éloigner du statut social acquis durant la carrière. Dès lors, ils perçoivent une réinsertion professionnelle comme un déclassement social.

Dans la suite de cette section, nous proposons de nous arrêter sur les cas de joueurs qui ressentent de manière particulièrement forte les effets de la double injonction contradictoire provoquée par la fin de carrière. Nous observerons, dans un premier paragraphe, les cas de joueurs qui semblent particulièrement craindre un déclassement social, avant de nous concentrer, dans le deuxième, les conséquences de l'absence de deux ressources essentielles pour faire face au déficit imposé par la fin de carrière : le capital physique et le capital « matrimonial ».

7.2.1. Eviter le déclassement

Tant Simon que Sandro et Brice restent fortement convertis au football. Les deux premiers cités semblent craindre la disqualification sociale associée à l'activité d'éducateur. En outre, sans grandes ressources culturelles à leur disposition, une réinsertion professionnelle semble également compromise. Le cas de Brice va un peu plus loin puisque son refus de la disqualification sociale va l'amener même à commettre un délit et le condamnera à plusieurs années de prison.

« Si je suis éducateur, je vais gagner quoi ? »

Lorsque nous rencontrons Sandro en 2012, il se trouve en phase de transition entre sa carrière de footballeur et l'après-carrière⁷⁴³. Agé de 32 ans, il évolue dans la même équipe que Gilbert, dans un village proche de Rouen. En parallèle, il encadre une des trois équipes U-11 du club, ce qui lui prend deux soirs par semaine (de 17h30 à 19h) en plus du match le week-end, pour un salaire de 1000 euros par mois. Sandro nous fait savoir qu'il n'a que très peu de centres d'intérêt en dehors du football, qui fait écho à l'habitus « anti-intellectuel » souvent promu au sein de l'industrie du sport de haut niveau (McGillivray et al., 2005) : « *Je ne lis pas. Je ne lis pas parce que même les contrats que j'ai signé, beaucoup de contrats, je lis une ou deux pages, parce que c'est toujours la même chose. Non ça me dit rien. Tu peux pas me voir en train de lire tout ça. Donc les journaux ça me dit rien. Je n'ai jamais acheté un livre. Non je ne lis rien. Je regarde la télé, voilà. C'est tout. Je fais rien en dehors du foot, rien.* »⁷⁴⁴ Le récit d'observation qui fait suite à notre passage chez lui confirme à quel point le football prend une place centrale dans sa vie :

*Nous nous rendons chez lui, dans un petit appartement comprenant une chambre et une petite cuisine, où il vit seul. Le seul mobilier de valeur de son appartement est un très large écran de télévision, disposé au pied de son lit. Cet écran « dernier cri » contraste avec l'état général de l'appartement. Fortement défraîchis, les murs n'affichent aucune décoration. La propreté de la salle de bains laisse à désirer, tandis que les WC n'ont pas de lunettes.*⁷⁴⁵

Les propos du joueur durant l'entretien, au sujet de ses activités durant le week-end viennent confirmer notre impression d'une omniprésence du football dans sa vie privée :

*Je regarde les matchs le samedi à 13h, championnat d'Angleterre jusqu'à dimanche minuit. (...) Quand j'ai match le samedi, oui j'y vais parce qu'on joue à 15h. Quand je n'ai pas match et peut-être qu'on a un match amical, mais sinon je sais qu'il y a match à partir de 14h-15h jusqu'à dimanche ça commence à 16h jusqu'à minuit. Samedi jusqu'à minuit, dimanche jusqu'à minuit. Et le lundi j'ai entraînement. Sinon je fais rien. C'est un peu ça.*⁷⁴⁶

Sandro est convaincu qu'il ne se sentirait pas à l'aise en dehors du football. A ce propos, lors de son précédent contrat, une connaissance travaillant dans un supermarché lui a proposé un travail, ce qui lui aurait offert une réinsertion professionnelle. Le joueur a néanmoins refusé l'offre qui lui était faite : « *En janvier, quand j'avais arrêté, on m'a demandé de travailler. On a même trouvé une*

⁷⁴³ Ayant un peu suivi son parcours via les médias dans les mois et années qui ont suivi cet entretien, nous nous sommes rendus compte qu'en réalité, sa carrière de footballeurs allait encore se poursuivre. Suite à son expérience à Rouen, le joueur retourne jouer en Suisse pour un club de cinquième division durant une saison, avant de signer un contrat avec un club amateur réunionnais.

⁷⁴⁴ Sandro, 80', 1D Suisse

⁷⁴⁵ Récit d'observation chez Sandro (1980), 6 février 2012, Rouen.

⁷⁴⁶ Sandro, 80', 1D Suisse

*place pour moi pour travailler à monoprix à Thonon. (...) J'ai refusé. »⁷⁴⁷ Sandro, qui aurait pu travailler comme agent de sécurité, a préféré refuser cette offre. Ce témoignage montre ainsi que prolongement de la carrière en interne est également une manière d'échapper au déclassement social qu'impliquerait une sortie du métier, ce que nous confirme également Éric : « *Quel métier tu vas faire si tu ne peux pas être entraîneur ? C'est maintenant qu'on commence à faire des formations. (...) Pour tenir ici, soit tu es comme moi, célibataire, et tu rentres dans un système de mairie bénévolat, soit tu travailles dans la sécurité, ce que les footballeurs ne peuvent pas faire.* »⁷⁴⁸*

L'impossible dé-conversion laquelle Éric fait ici allusion, s'applique néanmoins pas à toutes les situations. La section précédente a permis de montrer que certains joueurs, aux carrières moins prestigieuses, étaient capables de faire le deuil, afin de ne pas percevoir ce type de réinsertion professionnelle comme un déclassement social.

Ce qui semble le plus guider Sandro vers le métier d'entraîneur est surtout son incapacité de s'imaginer devoir s'adapter à un horaire de travail classique :

J'aime [entraîner les jeunes] parce que pour l'instant, après le foot, c'est tout ce que je peux faire. Comme je vous ai dit, depuis le Cameroun je n'ai jamais travaillé. J'ai toujours fait que du foot jusqu'à ce que je suis arrivé ici. Donc ça va être difficile de se lever le matin pour aller travailler comme les autres font. Regarde-là, je me réveille à 9h. Donc si il faut que je me réveille à 7h... C'est possible, parce qu'il faut s'habituer, mais moi si je reste dans le foot, en tant qu'éducateur, ça sera plus facile. C'est comme si je reste dans le foot, c'est le même programme. Donc pour l'instant c'est ça. Peut-être demain je peux changer. Mais pour l'instant, je vais rester dans ça, en voyant ce que ça va donner⁷⁴⁹.

La motivation d'entraîner somme toute limitée, dont fait part Sandro dans l'extrait ci-dessus, se perçoit également en fin d'entretien une fois le dictaphone éteint. Apercevant sur la table de la cuisine un formulaire d'inscription à la formation d'initiateur 1, nous demandons à Sandro s'il comptait s'inscrire prochainement ? Le joueur nous fait alors savoir qu'il se trouve à cet endroit depuis plusieurs semaines, sans qu'il l'ait pourtant encore rempli, ce qui atteste bien de son manque de motivation.

Cet ancien joueur de première division en Suisse ne perçoit pas la fonction d'éducateur comme particulièrement valorisante. Pour que tel soit le cas, encore faudrait-il se retrouver à la tête d'une grande équipe, Le simple fait de prolonger sa grandeur en interne ne semble pas être suffisant: « *Educateur dans les grands clubs, dans les clubs professionnels, ça paie bien. Mais si je suis*

⁷⁴⁷ Ibid.

⁷⁴⁸ Éric, 60', 1D Portugal, int.

⁷⁴⁹ Sandro, 80', 1D Suisse

seulement éducateur à Rouen⁷⁵⁰, je vais gagner quoi ? Je vais pas gagner grand chose. Je crois pas que le club vont mettre 1000 euros parce que j'entraîne les jeunes. »⁷⁵¹

Sandro semble au contraire apprécier sa situation de footballeur et notamment les libertés qui vont avec : ne pas être contraint de se lever trop tôt ou de dépendre des ordres d'un supérieur. Il se voit prolonger sa conversion dans le football en tant qu'entraîneur, parce qu'il l'impression d'avoir trouvé l'activité qui s'éloigne le moins possible de son habitus de footballeur :

Pour que je travaille, je dois aimer ce que je fais. Et maintenant je sais pas ce que j'aime donc je peux pas travailler. Je peux travailler comme éducateur parce que je joue. Donc éducateur, la différence c'est que j'explique aux gamins les trucs qu'il faut faire, c'est comme un joueur, c'est comme si je suis... Mais si je ne jouais pas et qu'il fallait seulement éducateur, je ne crois pas que j'arriverais. Ca va être difficile. C'est toujours le terrain pour moi donc c'est plus facile.⁷⁵²

Nous n'avons plus eu l'occasion de revoir Sandro à la suite de notre entretien. Pourtant, nous nous sommes rendus compte qu'il a continué à jouer durant plusieurs années. Après avoir rejoint un club de cinquième division suisse, il est parti jouer dans un club de situé dans un département français d'outre-mer, où il signe son dernier un contrat à l'âge de 35 ans. En puisant à l'extrême dans son capital physique, ce dernier semble avoir trouvé une solution pour faire face au dilemme posé par l'après-carrière.

« Entraîner des gens sous le froid ? Non »

Lors de notre entretien, effectué en 2012, Simon ne semble en effet pas particulièrement intéressé par une carrière d'entraîneur. Sans emploi fixe et logeant chez sa copine dans la banlieue parisienne, il aide ponctuellement un ami qui travaille dans l'import-export avec plusieurs pays africains. Tout au long de l'entretien, nous aurons beaucoup de difficultés à en savoir plus sur son emploi actuel, ainsi que sur son envie de rester ou non dans le milieu du football.

Dans un premier temps, l'ancien joueur nous indique qu'il vient de mettre un terme provisoire à sa formation : « *En fait, le brevet d'état je me suis arrêté par ce que je me suis inscrit tard, voilà la bonne raison. Parce que quand il fallait aller m'inscrire je n'étais pas parti, et quand je suis parti il était tard donc j'ai pas... j'ai dis "ok je vais m'occuper ailleurs."* »⁷⁵³ L'ancien joueur semble décidé à reprendre la formation au début de la saison suivante: « *J'ai arrêté en septembre passé. Je vais reprendre, je me suis donné un an. Enfin, je prends une année sabbatique et puis je reprends en*

⁷⁵⁰ Nom de ville modifié

⁷⁵¹ Sandro, 80', 1D Suisse

⁷⁵² Ibid.

⁷⁵³ Simon, 70', 1D Grèce, int.

septembre prochain. »⁷⁵⁴ Pourtant, nous ressentons dans son discours une motivation toute relative quant à l'idée de devenir entraîneur. Il est fort probable que cet ancien joueur international, perçoive cette fonction comme un déclassement social : « *Aller tous les soirs commencer à entraîner les gens sous le froid ? Déjà quand je cours, il fait froid et ça m'énerve. S'il faut maintenant aller entraîner les gens... Maintenant là, je ne cours pas, j'ai les mains dans les poches, je les regarde là (il fait signe qu'il a froid en se frottant les mains contre son torse), non.* »⁷⁵⁵

A la fin de notre entretien, après avoir retracé tout le parcours du joueur, de son enfance à aujourd'hui, nous revenons sur sa situation actuelle. Il nous réitère alors à quel point, la formation d'entraîneur n'est pas forcément son premier choix : « *Parfois on me dit "ouais tu peux faire entraîneur" mais en vrai j'aime pas faire entraîneur.* »⁷⁵⁶

Puis réfléchissant à haute voix, il s'imagine plutôt occuper un poste qui lui garantirait sans doute un plus grand confort financier et plus de responsabilités : « *Je préfère encore directeur sportif, directeur sportif ouais... Je préfère encore agent de joueur peut-être ouais. Mais entraîneur ? Non c'est tout simplement parce que parfois je ne vais pas aller dans le froid ou bien voilà quoi, je ne sais pas...* »⁷⁵⁷

Bien que fortement converti au football, Simon n'envisage pas forcément une prolongation de son engagement dans une carrière d'entraîneur. Au-delà du froid, qu'il mentionne comme facteur répulsif, la principale raison qui semble l'éloigner d'un tel choix de carrière est sans doute la peur du stigmatisme associé à une activité qu'il juge disqualifiante au vu du statut acquis durant sa carrière⁷⁵⁸. Il s'imagine sans doute que celui-ci ne lui permettra pas de retrouver la grandeur perdue, contrairement à d'autres opportunités professionnelles offertes par le Brevet d'Etat : « *C'est un diplôme... Enfin, tu fais ça et puis à la fin tu décides de faire ce que tu veux. Si tu veux, tu te lances dans le... dans un truc d'entraîneur, si tu veux, tu te lances dans un truc de directeur sportif de club, si tu veux, tu travailles à la mairie. Avec ce Brevet d'Etat... tu fais comme tu veux avec ça.* »⁷⁵⁹

Les déclarations de Simon au moment de l'entretien contrastent néanmoins avec sa situation, telle que nous avons pu l'observer quelques années plus tard. Par le biais de certains anciens joueurs le connaissant, nous apprenons en effet qu'il a fini par s'engager comme entraîneur dans un club amateur, sans pour autant savoir quelles sont ses activités annexes qui le font vivre le cas échéant. Ainsi, il semblerait que quelques années aient été nécessaires afin d'accepter de mettre de côté ses a priori sur le métier d'entraîneur.

⁷⁵⁴ Ibid.

⁷⁵⁵ Ibid.

⁷⁵⁶ Ibid.

⁷⁵⁷ Ibid.

⁷⁵⁸ Il est sans doute utile de souligner que le joueur cumule l'étiquette de « champion olympique » à celle d'ancien international camerounais.

⁷⁵⁹ Simon, 70', 1D Grèce, int.

Lorsque le refus de la disqualification sociale mène... à la prison

L'exemple de Brice nous permet de montrer à quel point une dé-conversion peut être difficile à mettre en place. Lorsque la tension entre le désir de rester converti à une pratique et l'incapacité de réussir à en vivre est trop importante, les anciens joueurs peuvent être tentés de préserver ou de restaurer leur légitimité culturelle en commettant des actes déviants. Pour essayer de comprendre les difficultés vécues par Brice pour retrouver une stabilité financière en fin de carrière – qui l'ont certainement conduit à être impliqué dans un braquage à main armée – un retour en arrière est nécessaire.

Sentant la fin de carrière approcher, Brice décide de mettre ses objectifs sportifs de côté et d'accepter une dernière offre alléchante sur le plan financier. Avec le recul, dans l'optique d'une réinsertion professionnelle en interne, soit dans le monde sportif, Brice estime néanmoins que ce choix n'était pas le plus adéquat, même s'il avoue ne pas véritablement avoir eu d'autres possibilités :

Je pense que le choix de partir en Russie⁷⁶⁰... Si y'avait eu un choix de venir en France, j'aurais eu une carrière plus grande, parce que la France, c'est médiatique. Un footballeur en tant que Camerounais, Africain, jouer en France, c'est quelque chose de super, au niveau des médias, au niveau... Parce qu'aujourd'hui, après ma carrière par exemple, là y'a eu une Coupe d'Afrique des Nations, j'ai négocié avec des médias français pour la Coupe d'Afrique des Nations, ils ont privilégiés des joueurs qui jouent en France.⁷⁶¹

Brice estime en effet que le fait de ne jamais avoir joué en France a lourdement préterité ses chances d'être recruté comme consultant sur les plateaux télé. Il fait en particulier allusion à une opportunité qu'il aurait souhaité saisir, peu de temps avant notre entretien, afin de commenter les rencontres de la Coupe d'Afrique des Nations 2012 pour une chaîne de télévision française. Si accepter un dernier contrat en Russie pour son aspect essentiellement financier est une stratégie qui démontre une certaine prise de distance avec son engagement vocationnel dans le football, cette stratégie ne s'est ainsi pas avérée payante dans l'optique d'un prolongement de sa grandeur en interne. En effet, l'éloignement géographique avec la France, où il réside, l'empêche de mettre à profit le capital relationnel accumulé durant cette dernière expérience, capital que Brice juge essentiel dans l'optique d'une activité de consultant à la télévision.

Au-delà des difficultés à mettre à profit son passé de footballeur, Brice semble souffrir de la distance prise par de nombreuses personnes proches lorsqu'il met un terme à sa carrière :

⁷⁶⁰ Nom de pays modifié

⁷⁶¹ Brice, 70', 1D Turquie, int.

*C'est comme ça que ça se passe dans le monde du football. Quand t'es plus dans le football, t'as plus d'amis. Y'a très peu de gens qui sont restés amis avec toi. Y'a très peu. Je pense qu'il y a deux ou trois amis qui jouaient encore au football qui te passent un coup de fil et là c'était WWW, là c'était XXX, qui me passait encore des coups de fil de temps en temps. Et là, tu te dis que ton téléphone ne sonne plus, tes amis que tu pouvais appeler pour aller visiter un week-end, c'est fini. Ta vie est plus ou moins terminée. J'ai plus d'amis.*⁷⁶²

Les seules personnes qui lui sont restées proches ne sont pas non plus dans une situation professionnelle qui leur permet de lui apporter un soutien quelconque :

*J'ai quelques amis qui sont restés, des vrais amis, mais qui ne peuvent pas t'apporter quoi que ce soit YYY, ZZZ, qui sont des très très bons amis, mais qui ne peuvent pas t'apporter, parce qu'eux-mêmes, ils sont dans une galère. Ils peuvent pas, même t'apporter un conseil, parce qu'ils ont des gros problèmes. Tu ne sors pas, tu te dis : « Oh là là, ma vie elle devient quoi ? » Tu vois ? Pendant un an, jusqu'en 2010, c'était très difficile, donc je galère*⁷⁶³

L'exemple de Brice montre à quel point les relations amicales entretenues par les joueurs sont rarement désintéressées. Si les proches de Brice semblent s'éloigner de lui à la fin de sa carrière, lorsqu'il n'a plus de revenu, ce dernier semble également prendre ses distances avec ses anciens coéquipiers, lorsqu'il se rend compte qu'ils ne sont pas non plus en mesure de le soutenir financièrement.

En parallèle à ce réseau qui s'éloigne, Brice doit faire face à un autre coup dur : sa séparation avec sa femme. Le couple n'a semble-t-il pas résisté à la distance qui les séparait durant toute la carrière de Brice. Durant les douze années qui suivent l'arrivée de son épouse en France, ils ne vivront pas souvent ensemble. Sa femme est le plus souvent à Paris, avec leur enfant, tandis que Brice se déplace fréquemment en Europe, au gré des changements de contrats. Leur séparation remonte à 2008, peu de temps après que Brice ne mette un terme à sa carrière à la suite d'une blessure. Au delà de la distance, Brice estime que le comportement de son ex-épouse est à l'origine de cette séparation: « *Je t'ai dit je vais pas entrer dans ma vie privée parce que la mère de mes enfants avait fait un peu trop de conneries. Donc j'avais perdu presque tout ce que j'avais mis de côté.* »⁷⁶⁴ Il pense en particulier à une maison, qu'il aurait financé avec ses propres économies, et qu'il n'a pas souhaité conserver au moment de la séparation. N'ayant pas interrogé son ancienne compagne, il nous est évidemment difficile d'interpréter cette déclaration. Néanmoins, cette séparation est à n'es pas doute un facteur qui fragilise d'autant plus la situation de Brice.

⁷⁶² Ibid.

⁷⁶³ Ibid.

⁷⁶⁴ Ibid.

A la fin de sa carrière, Brice décide de s'engager dans une activité d'intermédiaire sportif. Sans posséder une licence d'agent à proprement parler, il s'implique de manière relativement informelle. Il se définit d'ailleurs lui-même comme un « conseiller » et non comme un agent. Son activité consiste à jouer un rôle d'intermédiaire entre agents et joueurs, touchant au passage une partie du pourcentage du montant de transfert. L'activité de Brice nécessite d'être en possession d'un important réseau à l'intérieur du milieu footballistique, afin de trouver les bons interlocuteurs, tant parmi les agents que les clubs. Il estime être en mesure de bénéficier de relations de confiance créées et entretenues avec quelques personnalités rencontrés tout au long de sa carrière, en particulier des présidents de clubs européens avec qui il a joué : « *Quand il [le président de Bruges⁷⁶⁵] parle de moi là-bas, tout le monde dit : « Ah non c'était un super joueur » Même à Munich⁷⁶⁶, on parle de moi. Donc je pense que c'est une très bonne image que j'ai laissée et je suis très content de ça. Parce qu'il y a beaucoup de joueurs camerounais qui me disent qu'on parle toujours de moi « c'est vrai que tu as laissé une très bonne image. »⁷⁶⁷ C'est grâce aux bonnes relations entretenues avec ce président que Brice a pu faire un premier « coup », en réussissant à convaincre les parents d'un jeune joueur africain de rejoindre le club : « *Bruges m'a payé et m'a dit : « Ecoute, on a un jeune joueur togolais⁷⁶⁸ qu'on veut faire venir, c'est très difficile, est-ce que... » Pam, j'ai dit « OK ». Je suis allé au Mali, j'ai négocié avec la famille du joueur, et tout et tout. »⁷⁶⁹ Brice nous explique que la démarche peut aussi s'inverser. Lorsqu'il détecte un joueur avec un certain potentiel, il le conseille à un agent qui prend ensuite contact avec un club.**

En parallèle à cette activité de conseiller sportif, l'ancien joueur nous fait part du lancement récent de sa boîte de conseiller en image. Il est particulièrement fier d'être à la base de la signature d'un contrat entre un joueur camerounais et un grand équipementier sportif, qui accepte de lui fournir gratuitement des chaussures. Cette activité, dont il parle pourtant avec enthousiasme, semble pourtant être encore relativement précaire sur le plan financier. Il construit son modèle économique en spéculant sur une hausse de la valeur du joueur. Il ne perçoit rien dans cette transaction mais touche 15% du montant en cas de renouvellement du contrat à l'avenir. Cette activité peut certes lui rapporter d'importantes rentrées d'argent mais ne lui garantit pas une stabilité financière. Il nous avoue ainsi que les longues absences de retombées financières ne sont pas facile gérer : « *J'étais sur une voie où... J'avais déjà presque finalisé un contrat mais ça s'est cassé. Alors je pensais que mon contrat... que j'allais être encore pendant un ou deux ans tranquille. Mais ça s'est pas fait. Depuis six mois, c'est très difficile. Mais tu dois t'accrocher, tu n'as pas le*

⁷⁶⁵ Nom de club modifié

⁷⁶⁶ Nom de club modifié

⁷⁶⁷ Brice, 70', 1D Turquie, int.

⁷⁶⁸ Origine du joueur modifiée

⁷⁶⁹ Brice, 70', 1D Turquie, int.

*choix, tu t'accroches. Y'a des moments, t'as pas un franc dans ta poche, tu te dis : "C'est rien, zen". C'est dur. »*⁷⁷⁰

La précarité de la situation dans laquelle semble se trouver cet ancien joueur explique certainement l'épisode qui suit. Quelques mois après notre entretien, nous apprenons par le biais de notre réseau camerounais que Brice a été inculpé. Il est soupçonné d'avoir tenu un rôle important dans une affaire de cambriolage et d'agression. Le joueur sera par la suite condamné à plusieurs années de prison ferme pour complicité des faits de vol à main armée. N'ayant plus revu le joueur par la suite, il nous est difficile d'affirmer l'existence de liens directs entre cette affaire et les ennuis financiers de l'ancien joueur. Pourtant, après les nombreuses tentatives manquées de faire sa place dans le milieu des agents de joueurs, nombreux sont les indices qui portent à croire que Brice a cherché une manière plus rapide et efficace de s'enrichir à nouveau. Notre avis est par ailleurs confirmé par les propos de Tom qui le fréquentait régulièrement :

*Beaucoup ne comprennent pas que quand vous arrêtez, il faut un peu revoir les choses, comme l'argent. Parce qu'on a changé. Et voilà, il faut savoir... Il faut savoir et Brice, il a toujours voulu rester en haut, même quand il n'avait plus de rentrées d'argent. Je crois que c'est aussi ça qui l'a poussé à faire certaines choses. Et moi, je dis tout le temps que c'est mon point de vue. Brice, quand je le voyais, il n'avait pas voulu comprendre que, voilà il ne joue plus au foot. Il doit comprendre que le rythme de vie qu'il me menait, ça doit un peu baisser c'est un peu ça.*⁷⁷¹

7.2.2. L'absence de deux ressources essentielles

Dans les sections précédentes, nous avons identifié à plusieurs reprises deux ressources essentielles dans l'optique d'un prolongement de la grandeur en interne ou d'une réinsertion professionnelle : la possession d'un capital physique et d'un capital « matrimonial ». Rester en forme physiquement permet, en vue d'un prolongement de la carrière, de supporter les charges imposées par la formation et le métier d'entraîneur ou, dans l'optique d'une réinsertion, d'échanger son capital physique contre un emploi. Enfin, se marier avec une femme qui possède la nationalité française revêt plusieurs avantages, au-delà de la possibilité d'obtenir le permis de séjour⁷⁷². Nous pensons premièrement au soutien financier apporté durant la phase de transition entre la fin de la carrière et l'emploi. Enfin fonder une nouvelle famille implique une concentration plus importante sur sa famille nucléaire, ce qui peut aider à prendre de la distance avec sa famille élargie. A l'inverse, l'absence de ces deux capitaux semble fortement préteriter l'après-carrière, comme nous souhaitons le mettre en avant à l'aide des quelques exemples suivants.

⁷⁷⁰ Ibid.

⁷⁷¹ Tom, 80', 1D Roumanie

⁷⁷² Nous nous sommes moins attardé sur ce point pourtant crucial mais aussi particulièrement sensible. Cela fait clairement partie des limites de ce travail.

Un projet de réinsertion qui n'aboutit pas

Jérémie prend certes une certaine distance avec le football et la communauté camerounaise, comme nous l'avons mis en avant dans le cinquième chapitre. Néanmoins, ce ne semble pas suffire pour l'aider dans son projet de réinsertion. Lorsqu'une blessure le force à mettre un terme à sa carrière, en juin 2010, il a beaucoup de difficultés à retrouver une activité professionnelle. Il semble également souffrir de son manque de qualifications professionnelles ainsi que d'un déficit de capital symbolique.

Vivant en Suisse depuis plusieurs années, Jérémie ne possède pas encore la nationalité mais peut bénéficier d'aides provenant des assurances sociales. Néanmoins, il nous avoue avoir dû attendre plus de vingt mois avant de toucher un revenu, et devoir compter sur ses réserves durant ce laps de temps. Plus d'un an après la fin de son dernier contrat, l'ancien joueur est en mesure d'intégrer un centre de réinsertion socio-professionnelle en Suisse romande, qui va l'accompagner dans l'obtention d'une formation professionnelle en emploi, avant d'être placé en stage en entreprise. En parallèle, Jérémie entretient des contacts avec le milieu du football, dans lequel il souhaite continuer à s'investir comme entraîneur amateur. Avant de commencer sa formation, Jérémie effectue un stage d'essai dans une entreprise spécialisée dans la vente, dirigée par le président d'un club amateur en Suisse romande. En échange, Jérémie s'engage à encadrer une des équipes junior de ce club.

D'une durée de cinq jours, ce stage ne s'avérera néanmoins pas concluant. Sans que Jérémie ne nous le dise clairement, nous comprenons « entre les lignes » qu'il n'a sans doute pas satisfait les exigences de son supérieur hiérarchique au sein de l'entreprise:

Le jour où ma conseillère me dit : « on peut signer le contrat », le chef d'atelier dit : « Non, je ne peux pas le former. Je ne peux pas le former, il est très... » C'est des choses qui n'avaient rien à voir. La réalité, c'est qu'il n'avait jamais formé un adulte et autre et tout. (...) Ça a étonné tout le monde parce qu'il aurait pu dire à la sortie du stage que « je ne prends pas ». Le président avait regardé un appartement, tout était pris. Il fallait juste signer. (...) Parce que moi, excusez-moi du terme, j'ai pété les plombs. Je n'ai pas compris.⁷⁷³

A la suite de cette première expérience infructueuse, une autre opportunité se présente à Jérémie, qui cette fois-ci ne lui convient pas : « Après j'ai fait deux stages de vendeur parce que les dirigeants de Savièse étant tellement gênés, ils ont dit de faire... de chercher quelque chose par rapport au réseau. Après ils vont chercher un stage par gentillesse dans un autre magasin. J'ai été aussi pris une semaine. Et j'ai senti... C'était pas mon truc vendeur. »⁷⁷⁴ Au moment où nous le rencontrons,

⁷⁷³ Jérémie, 80', 1D Suisse, int.

⁷⁷⁴ Ibid.

quelques mois après sa deuxième expérience dans la vente, Jérémie est donc toujours à la recherche d'une entreprise prête à l'engager comme stagiaire afin de lui permettre de se former. Sa réinsertion professionnelle post-footballistique ne semble ainsi pas être des plus aisées.

Ces difficultés s'expliquent sans doute par l'absence de plusieurs ressources qui lui faciliteraient une réinsertion professionnelle. Premièrement, sans baccalauréat ni expérience professionnelle extra-footballistique, son capital culturel est du niveau d'un jeune sorti de l'école obligatoire. Deuxièmement, il semble également souffrir d'un déficit de capital relationnel et symbolique en Suisse romande, région où il a très peu joué. Lors d'un échange téléphonique informel avec le joueur, plusieurs années après l'entretien effectué, il nous fait ainsi savoir qu'il aurait certainement plus d'opportunités professionnelles dans la région de Zürich, où d'Aarau, villes fréquentées durant plusieurs années durant sa carrière. Enfin, sa situation conjugale ne lui permet pas de se reposer sur le soutien de son épouse. Etablie au Cameroun et plutôt dans l'attente d'un soutien financier de la part de son mari, elle ne représente ainsi pas une ressource de mobilité, au même titre que les épouses de Julien, Gilbert ou Siméon, dont il a été question plus haut, qui vivent et travaillent en Europe.

Organiser son jubilé, un moyen de soigner sa façade

Alain souffre également de l'absence de ces deux ressources essentielles qui l'empêchent d'entrevoir un avenir professionnel : un capital physique et capital matrimonial. La blessure contractée en fin de carrière ne lui permet pas de poursuivre sa formation d'entraîneur. En outre, le départ de sa femme, dix années plus tôt, l'empêchent de bénéficier du soutien financier que d'autres anciens joueurs reçoivent. Dès lors, il se retrouve lui aussi « coincé » dans sa conversion. Sa préoccupation principale est l'organisation de son jubilé⁷⁷⁵.

L'activité d'entraîneur n'est accessible qu'à la condition d'avoir su bien gérer capital physique. La blessure a contraint à mettre un terme à sa carrière de footballeur en 1994 va par exemple s'avérer être un handicap dans la tentative d'accéder à cette profession : « *Oui j'ai fait les formations. J'ai fait... J'ai commencé à faire le diplôme d'entraîneur, je suis titulaire d'un BE1 depuis 1998. (...) Et je*

⁷⁷⁵ Ces rencontres de football amicales ont pour vocation principale la célébration de la fin de carrière d'un joueur. Celles-ci s'organisent généralement quelques années après la fin de la carrière d'un joueur, au Cameroun mais également, pour les anciens joueurs qui y résident en Europe. A cette occasion, le joueur célébré fait partie d'une des deux équipes qui s'affrontent, lesquelles sont constituées d'anciens coéquipiers, ainsi que de joueurs de renom, retraités ou encore en activité. Ainsi, Samuel Eto'o a été invité au jubilé de l'ancien international camerounais Jean-Jacques Missé Missé, organisé en 2016 en Belgique.

n'ai pas pu continuer à cause de ma blessure, parce que l'exigence physique était un peu plus élevée pour continuer le BE2. Donc je ne pouvais pas supporter la charge des entraînements »⁷⁷⁶.

Dès lors, Alain répond positivement à une offre provenant d'un cabinet de management sportif qui souhaite collaborer avec lui. Alain est relativement peu loquace quand il s'agit de nous faire part de cette expérience, probablement parce qu'elle ne lui a pas véritablement permis d'accumuler de capital économique. Nous comprenons néanmoins que, lorsqu'il met un terme à sa carrière, il est approché par un Camerounais qui le met en contact avec un cabinet de management sportif en Italie. Sans diplôme ni formation spécifique, Alain joue avant tout le rôle de conseiller auprès de cette structure pendant quelques années. Il ne semble pas non plus être tout à fait au courant des raisons qui expliquent la fin de cette collaboration : *« On a travaillé... je crois quelques années. Après bon, j'ai abandonné ça et bon... on n'a pas pu poursuivre la collaboration donc... (...) Ca s'est arrêté parce que bon... je crois que le gars qui m'a emmené là-bas ne s'entendait plus bien avec le responsable de la boîte donc il est parti et il a ouvert sa propre structure et c'est pour ça que... »⁷⁷⁷*

Le peu d'informations transmises par Alain au sujet de son activité d'intermédiaire ainsi que leur caractère approximatif nous font penser que son engagement n'avait rien de très formel et qu'il ne devait certainement pas être au centre des activités et des intérêts de ce cabinet. Le capital sportif accumulé durant sa carrière de footballeur est sans doute un atout, en particulier son expérience du jeu et son réseau de relation, qui lui assurent une certaine crédibilité dans le milieu des agents de joueurs. Néanmoins, ce n'est sans doute pas suffisant aux yeux des recruteurs professionnels, qui ne se pressent visiblement pas pour en faire une activité durable et bien rémunérée. A la suite de cette expérience, l'ancien joueur s'engage dans diverses activités, notamment dans le transport. L'achat de voitures taxis-bus, mis en circulation au Cameroun ne l'a certes pas enrichi mais l'a *« maintenu quand même la tête hors de l'eau »⁷⁷⁸*, pendant quelques temps. Plus récemment, Alain a recommencé à s'impliquer dans la détection de jeunes joueurs. Il ne nous en dira néanmoins guère plus.

De manière assez symptomatique de sa volonté de prolonger sa grandeur, ce qui semble le plus occuper Alain est l'organisation de son jubilé, prévu quelques mois plus tard au Cameroun :

JB : Et puis après ces taxis, enfin le business avec le taxi ça ça s'est terminé quand ?

Alain : Ça s'est terminé il y'a trois ans.

D'accord est ce que depuis là tu as retrouvé autre chose comment tu as ?

⁷⁷⁶ Alain, 60', 1D France, int.

⁷⁷⁷ Ibid.

⁷⁷⁸ Ibid.

*Oui je me suis encore remis dans la détection des jeunes et là depuis presque un an j'ai tout arrêté je suis entrain de travailler sur, avec Emmanuel sur le jubilé, donc je verrai maintenant après le jubilé ce que je vais, je vais vouloir entreprendre.*⁷⁷⁹

Croiser les informations qu'Alain nous transmet avec celle obtenues par d'autres anciens joueurs, nous permet d'affirmer avec un peu plus de certitude encore que son activité de conseiller sportif est surtout une façade qu'il souhaite nous proposer. C'est du moins l'avis de Jean-Marc, un autre ancien joueur interviewé, à peine plus âgé qu'Alain, et qui le connaît bien :

*Ah ouais mais ça c'est trop facile. Non c'est trop facile de raconter des histoires. Tout le monde est agent. Tout le monde est conseiller après la carrière. Qui c'est que t'as vu comme joueur qui n'ait pas eu à te dire : « Je suis dans le ballon », « je suis conseiller de tel », « je suis agent de tel », ou « je suis satellite de tel ». Satellite ça veut dire, ton agent travaille et tu es là pour la détection. Moi, à l'heure où je vous parle, je suis satellite. Moi, dès que je détecte un joueur, rien que sur ma parole, on peut le prendre. Mais pas d'une manière officielle. Moi je fonctionne avec des agents. Je leur dis : « Ok j'étais au Cameroun, j'ai découvert tel endroit, tel, tel, tel joueur ». On compte sur ma crédibilité, sur mon expertise technique. On dit : « Ah si c'est Jean-Marc qui l'a dit, ça doit être bon. » On ne cherche même pas à voir le joueur. Donc tous les joueurs, tous ceux qui furent joueurs, ils utilisent ce canal-là, qui peut être fiable ou pas.*⁷⁸⁰

Jean-Marc, qui s'est réinséré professionnellement après avoir pourtant longtemps essayé de rester dans le milieu du football, porte un regard critique sur la situation d'Alain et de nombreux autres anciens joueurs. Selon lui, Alain ne m'a pas donné accès aux coulisses de sa situation socio-professionnelle. Il est d'avis que son discours consiste essentiellement à me présenter une façade afin de combler le vide créé par l'après-carrière.

Des problèmes de couple à l'origine des difficultés de réinsertion ?

La fin de carrière implique souvent une renégociation du fonctionnement du couple et des responsabilités de chacun. D'un côté, les hommes, après avoir été au centre de l'attention pendant de nombreuses années, se retrouvent généralement sans emploi, du moins pendant un certain temps. Ils passent donc beaucoup de temps au domicile familial, dans l'attente de retrouver une activité. De l'autre côté, les femmes des joueurs, après avoir longtemps vécu dans l'ombre de leur mari, continuent à être actives professionnellement, prenant ainsi plus responsabilité au sein du couple. L'adaptation à cette nouvelle situation, peu aisée à mettre en place, peut avoir des impacts sur les relations entretenues au sein du ménage.

Si Alain, encore très marqué par sa séparation, ne souhaite pas trop s'attarder sur cet événement durant l'entretien, Brice et Éric nous font part d'une certaine rancœur à l'égard de leur ex-épouse. Ils leur reprochent notamment de ne pas avoir su s'adapter à leur nouvelle situation

⁷⁷⁹ Ibid.

⁷⁸⁰ Jean-Marc, 60', 1D France, int.

professionnelle, en particulier à la chute drastique de leurs revenus. Selon Éric, sa femme ne voyait pas d'un bon œil l'arrêt de sa carrière, craignant une perte des retombées financières : « A un moment donné, j'ai dit à ma femme "je ne peux plus jouer". Elle me dit "comment ?" J'ai dit "non, il faut que j'arrête" »⁷⁸¹. En parallèle, elle ne partageait pas non plus le désir de son mari de retourner un jour au Cameroun : « J'ai dit "non, il faut savoir que demain nous on est amenés à vivre dans notre pays. J'ai acheté une maison au Cameroun, moi je veux rentrer chez moi". Elle me dit "non". Elle me dit "non ça ne peut pas marcher" »⁷⁸².

Paul ne s'est pas séparé de sa femme, contrairement à ce qui est arrivé à de nombreux anciens coéquipiers. Comme Éric, il est d'avis que la perte de statut du joueur est au centre du problème, mettant lui aussi la responsabilité sur le dos des épouses, et en particulier leur attrait pour l'argent :

*Il y a beaucoup de femmes qui ne supportent pas la dégringolade. C'est-à-dire que tu étais là au sommet, elle était vue de tout le monde et tu vas chuter. Tu n'auras plus les mêmes salaires, les mêmes avantages... Elles trouvent que c'est un peu ça. Quand vous êtes peut-être en Europe, tu dis que tu rentres au pays, elle dit qu'elle ne bouge pas. Donc les femmes des footballeurs sont particulièrement intéressées par leur argent.*⁷⁸³

En l'absence de témoignages de femmes de joueurs – ce qui correspond à une autre importante limite de notre travail – les résultats de notre étude sont évidemment biaisés. Nous ne sommes qu'en mesure de transmettre l'impression des anciens joueurs eux-mêmes, souvent encore marqués émotionnellement par leur séparation. Il est en effet fort à parier que les avis de leurs anciennes épouses apporteraient d'intéressants compléments, permettant de contrebalancer les arguments des anciens joueurs, afin de mieux comprendre les éléments déclencheurs de ces séparations. A ce propos, certains joueurs rencontrés, à l'image de Laurent, soulignent les nombreux sacrifices qu'une femme de joueur est souvent contrainte de faire durant la carrière de leur mari : « C'est difficile parce qu'elles n'ont pas de vies. Elles vivent en fonction de leurs époux. C'est-à-dire que le mec, il arrive, il est crevé, il mange, il faut se reposer et parfois, quand on va à la mise au vert avant le début du championnat, on va pour trois semaines. Elle se retrouve seule là. Les voisins, elle ne connaît pas. »⁷⁸⁴

7.3. Un engagement distancié qui facilite la transition

Comme nous avons pu le voir dans les chapitres précédents, certaines conversions au football peuvent être qualifiées de « distancées ». Les cinq joueurs auxquels nous souhaitons faire allusion dans cette première section ne sont ainsi pas véritablement concernés par la nécessité de faire face

⁷⁸¹ Éric, 60', 1D Portugal, int.

⁷⁸² Ibid.

⁷⁸³ Paul, 50', 1D Cameroun, int.

⁷⁸⁴ Laurent, 60', 1D France, int.

aux injonctions contradictoires auxquelles nous faisons allusion dans l'introduction de ce chapitre. Cet engagement distancié les libère d'un poids, et, bien souvent, facilite une forme d'autonomie dans le choix d'une nouvelle voie professionnelle.

Ainsi, dans le quatrième chapitre, nous faisons allusion aux Aînés, arrivés au bout de leur parcours scolaire, ayant entrepris des études en parallèle à leur carrière, ou ayant été intégrés dans une entreprise en parallèle à leur carrière sportive. Nous avons qualifié leur conversion au football de distanciée, dans la mesure où elle est accompagnée d'un engagement dans une carrière scolaire ou professionnelle, qui possède également ses propres rituels d'élection et de consécration, tout en offrant aux joueurs d'autres sources de revenus possibles ainsi qu'une alternative professionnelle en vue de la fin de carrière. En outre, dans le sixième chapitre, nous avons réservé un paragraphe aux joueurs qui ne sont pas véritablement engagés dans un projet collectif, étant donné les faibles obligations de redistribution de la part des membres de leur famille.

L'engagement distancié des joueurs auxquels nous faisons référence dans cette première section s'explique en partie par des contingences historiques. En effet, à l'exception de Norbert, tous sont nés dans les années 1950 et 1960. Ils ont ainsi évolué à une époque où la conjoncture camerounaise était encore relativement saine et le coût de la vie abordable (Nyamjoh, 2011). Dès lors pour les joueurs qui ont l'opportunité d'étudier en parallèle (Joachim) ou de travailler dans une entreprise d'Etat (Léopold), un départ à l'étranger répondait alors principalement à la quête de meilleures opportunités professionnelles par le biais d'études supérieures qui devaient garantir un emploi bien rémunéré une fois de retour au Cameroun, qui permettait d'améliorer la qualité de vie de son entourage (Bouly de Lesdain, 1999 ; Kamdem, 2007 ; Nyamjoh, 2011).

Au sein de notre échantillon, trois joueurs apparaissent à la fois distanciés d'une conversion vocationnelle au football et d'une nécessité de contribuer à un projet collectif : Léopold, Joachim et Norbert. Pour ces derniers, la fin de carrière n'implique dès lors ni un prolongement de la conversion, ni une nécessaire dé-conversion qui, comme nous avons pu nous en rendre compte dans les deux sections précédentes, nécessitent d'importants sacrifices ou bouleversements identitaires. Trois autres conditions s'ajoutent encore à leur possible réussite : un niveau d'éducation relativement élevé, le haut niveau de jeu atteint et leur présence au Cameroun. Ces conditions réunies, ils sont en mesure de prendre en main leur avenir professionnel, en devenant indépendant⁷⁸⁵. Ne pas dépendre des autres est fortement valorisé, dans un contexte où la pression communautaire est très forte. Dans un deuxième paragraphe, nous verrons que la distance à la

⁷⁸⁵ Le salariat est bien souvent perçu comme une reproduction de la dépendance à la famille, sous une autre forme : la soumission à un patron. Ainsi, Séraphin (2000) cite l'exemple d'un jeune Doualais qui a repris ses activités indépendantes de couturier, après avoir démissionné de son emploi à Monoprix, fatigué de devoir obéir aux ordres.

conversion prise par les joueurs insérés professionnellement durant leur carrière ne garantit pas une ascension sociale pour autant. Cela semble particulièrement être le cas pour les joueurs au capital culturel plus limité, comme Paul ou Marcel.

7.3.1. Devenir indépendant

Dans cette section, nous souhaitons nous intéresser à trois joueurs : Léopold, Norbert et Joachim. S'ils ont les trois joué au plus haut niveau, ils n'ont pas pour autant abandonné des projets alternatifs, dans le domaine scolaire ou professionnel. Nous verrons que tous font partie de contextes familiaux relativement aisés, et entretiennent un rapport distancié avec les membres de leur famille, qui n'attendent pas forcément de contrepartie financière de leur part. Ces conditions favorisent leur indépendance professionnelle en fin de carrière. Chacun développe néanmoins des projets bien spécifiques : Léopold se définit comme multitâche, Norbert se mue en entrepreneur transnational et Joachim est consultant indépendant.

Léopold, le multitâches

En tant que fils d'un fonctionnaire au cadastre ayant fait de longues études, Léopold n'est pas contraint par les membres de sa famille à redistribuer systématiquement ses revenus durant sa carrière et au-delà. En outre, il estime ne pas avoir tout fait pour se convertir au football. Durant sa carrière, effectuée entièrement au Cameroun dans les années 1980, il est engagé à la CNPS, en parallèle à son activité sportive. Lorsqu'il cesse de jouer, à l'âge de 30 ans, il continue alors à être actif au sein de cette institution. Selon lui, cette double activité a facilité son passage à l'après football : « *Je travaillais et je jouais au foot et vraiment quand il a fallu arrêter d'aller au stade jouer tous les dimanches, il n'y a pas eu de problèmes pour moi, parce que c'était du 50-50.* »⁷⁸⁶ Le joueur estime même qu'à ce moment donné de sa carrière, il a encore des chances de faire partie de l'équipe nationale qualifiée pour la Coupe du Monde 1990 en Italie, mais qu'il préfère alors saisir cette opportunité de partir se former au Sénégal : « *C'est eux qui m'ont fait la proposition. Il y avait eu un concours de bourse, pour dire vrai, et j'avais été le lauréat du concours. Et c'est comme ça que je me suis retrouvé au Sénégal, pour faire l'Université de Dakar, et que j'ai arrêté le foot aussi sec.* »

⁷⁸⁷ Le choix de quitter le monde du football est sans doute facilité par la perspective professionnelle que lui offre son employeur. Il sait que par ce biais, il augmente ses chances d'obtenir une poste à responsabilité au Cameroun, alors que les effets de la crise ne se font encore pas trop ressentir. Par la suite, Léopold va s'engager dans plusieurs activités, toutes au Cameroun. Après avoir passé vingt années dans la sécurité sociale, il est recruté dans une école de journalisme. En parallèle, il travaille

⁷⁸⁶ Léopold, 50', 1D Cameroun, int.

⁷⁸⁷ Ibid.

comme expert en communication et est aussi propriétaire d'un groupe scolaire. L'ancien joueur se définit comme « multitâche » : « *Je suis propriétaire d'un groupe scolaire qui a un enseignement maternel et primaire, je vais te donner un prospectus ensuite. Je suis multi task.* »⁷⁸⁸ Multiplier les activités permet, d'une part, d'ajouter différents revenus et, d'autre part, de conserver une forme d'indépendance sur le plan professionnel. Contrairement à une activité de salarié, qui, dans certaines situations, peut être vécue comme aliénante (Ela, 2006), être son propre chef est valorisé socialement.

Enfin, le statut obtenu par Léopold durant sa carrière en tant que capitaine d'un des clubs les reconnus du pays lui ouvre également quelques portes, que cela soit dans le cadre de ses propres activités ou pour faciliter l'entrée sur le marché du travail à un jeune membre de la famille :

Je peux aller demander une faveur à un ministre : « Ah oui, j'ai un petit enfant là, il veut entrer dans la gendarmerie, est-ce que tu peux m'aider à lui faire recruter ? » Ça, ça marche. (...) Pour mes propres activités, il y a parfois... Je dis à un ministre : « Ecoute, j'organise telle activité, est-ce que tu peux me trouver des... ? » Tant que faire, j'envoie le dossier. S'il est favorable, bon... Mais surtout, c'est pour les recrutements dans la fonction publique, parce que c'est devenu très sélectif. Et il y a aussi les concours d'entrée dans certaines Universités. Donc ce genre d'interventions... pas pour l'argent mais pour ouvrir des portes, pour aider les enfants et la famille.»⁷⁸⁹

Le capital symbolique accumulé durant sa carrière est mobilisable parce que le joueur est revenu au Cameroun après son année d'étude au Sénégal. Il semble être en effet en mesure de faire fructifier ce capital au contact de personnalités haut placées, qui s'identifiaient à lui durant leur jeunesse :

Nous avons eu la chance de jouer au Cameroun devant 80 000 spectateurs tous les dimanches donc beaucoup de gens nous reconnaissent dans la rue et ont gardé de la sympathie. (...) Il y avait des foules qui venaient applaudir. Et les ministres généralement se sont nos congénères... Ce sont des gens de notre génération. Quand tu pars le voir, tu lui dis que « j'ai un problème, je voudrais placer un enfant, je voudrais... », et très souvent, ils sont généreux. Ils accèdent très facilement à nos demandes»⁷⁹⁰.

Joachim : consultant indépendant

Joachim estime que son passage à l'après-carrière a été largement facilité par sa capacité à anticiper l'avenir, tout au long de sa carrière. Celle-ci s'explique premièrement un engagement distancié par rapport au football, dès son enfance. Fils d'un enseignant et directeur d'école au Cameroun, Joachim estime avoir toujours donné beaucoup d'importance à sa carrière scolaire. Selon ses dires, il en a d'ailleurs subi les conséquences sur le plan sportif, en se voyant parfois

⁷⁸⁸ Ibid.

⁷⁸⁹ Ibid.

⁷⁹⁰ Ibid.

refuser l'accès à l'équipe nationale, comme nous avons eu l'occasion de le mettre en évidence dans le cinquième chapitre.

Durant sa carrière, Joachim continue à se former, suivant ainsi des études en France, avant de se lancer dans des diplômes d'entraîneur. Il officie durant quelques années au sein de clubs camerounais, avant d'être de plus en plus fréquemment appelé comme consultant. Il intervient dans plusieurs médias, lors de rencontres ou d'émissions sportives, ainsi qu'en entreprise, comme spécialiste de la motivation. Il estime que son statut d'indépendant lui facilite son travail au quotidien : *« J'ai toujours imaginé qu'il me fallait ne compter sur rien, ne pas avoir une officine ou quelque chose, parce que sinon on va m'envoyer des impôts, on va intervenir politiquement pour dire : "Ne travaillez pas avec lui." »*⁷⁹¹ Pour Joachim, être indépendant lui permet de ne pas dépendre d'un employeur, voire de certaines personnalités fréquentées durant sa carrière, en particulier dans le milieu du football. L'ancien joueur se méfie effectivement du réseau social accumulé, craignant sans doute que sa réussite suscite des jalousies et nécessite de sa part de s'engager dans des formes de redistributions auxquelles il n'est pas habitué.

La position de la famille de Joachim vis-à-vis des obligations de redistribution est sans doute l'autre élément qui explique sa capacité à anticiper l'avenir. Dans le sixième chapitre, nous mettons en avant les faibles pressions émanant de sa famille élargie, situation qui contraste assez fortement avec celle de la majorité des anciens joueurs rencontrés, et qui facilite l'épargne. Notons à ce propos que l'ancien joueur estime être financièrement indépendant grâce cet argent mis de côté. Lorsque nous lui demandons comment il gagne aujourd'hui sa vie, il nous répond : *« On n'a pas besoin de la gagner, on l'a gagnée. C'est ce qu'on disait tout à l'heure pour les autres [anciens joueurs]. Ils ont gagné 500 fois trop. Donc ils peuvent quand même se souvenir que y'a des gens qui vivent avec une seule fois. Et ils peuvent très bien diviser ce qu'ils gagnent et avoir un style de vie qui leur permette de ne compter sur rien et de vivre jusqu'à la fin de leur vie. »*⁷⁹² Joachim compare sa situation avec celles d'autres anciens joueurs qu'il accuse d'avoir gaspillé leur argent. Néanmoins, sa critique ne tient pas compte de la particularité des rapports qu'il entretient avec les membres de sa famille, qui rendent l'épargne plus accessible.

Enfin, la distance au collectif que partage Joachim se manifeste également dans sa vision de la maison familiale, qu'il estime devoir être pensée pour accueillir un couple, et non une famille entière :

J'étais quand même un homme avec suffisamment d'expérience pour savoir qu'on ne construit pas n'importe quelle maison. Donc je me moque un peu des gens quand je

⁷⁹¹ Joachim, 50', 1D France, int.

⁷⁹² Ibid.

*vois ce qu'ils construisent. Ils construisent des maisons avec des appartements pour les enfants alors que les enfants sont destinés à partir. Donc quand ils partent vous faites quoi ? Et les enfants vous les avez combien de temps ? Ils sont rares ceux qui gardent leurs enfants jusqu'à 18 ans. Donc les enfants partent et vous vous retrouvez avec une grande maison alors que vous utilisez deux pièces. Non donc j'essaie toujours d'anticiper et de réfléchir.*⁷⁹³

Norbert, le transnational mobile

Tout comme Léopold, Norbert s'engage de manière distanciée dans sa carrière de footballeur. Il suit des études en parallèle à sa carrière et sa famille élargie n'attend pas non plus un soutien particulier de sa part. A l'approche de sa fin de carrière, il se retrouve ainsi dans une situation qui lui permet de concentrer son attention sur ses projets personnels, qu'il développe entre la Grèce, le Cameroun et la France, à la manière d'un entrepreneur transnational.

Premièrement, en l'absence de pression de la part de sa famille élargie, il est en mesure de concentrer son aide sur les membres de sa famille les plus proches, à savoir sa femme et ses enfants. Après avoir quitté la Grèce pour tenter une expérience de quelques années dans un pays voisin, financièrement intéressante, il décide de rejoindre à nouveau un club grec, qui lui garantit une couverture sociale plus avantageuse pour sa femme et ses enfants :

*La couverture sociale, elle était uniquement pour les joueurs. La famille n'était pas couverte, donc il fallait encore prendre des assurances complémentaires pour la femme et les enfants. Et comme la sécu là-bas ne supportait pas ça, c'était des sommes [il fait des gestes pour nous faire comprendre qu'elles étaient importantes], parce que tu peux pas te permettre de ne pas couvrir ta famille. Parce que là moi, je me retrouvais déjà avec trois enfants.*⁷⁹⁴

En outre, la distance prise avec sa carrière de footballeur en acceptant un contrat moins avantageux sur le plan financier est sans doute facilitée par son capital culturel. Son diplôme en marketing est en effet un atout qui lui permet d'entrevoir avec une certaine sérénité son avenir professionnel post-footballistique. A ce titre, lorsqu'il met un terme à sa carrière en 2005, Norbert rejoint immédiatement deux cabinets de management. Dans le premier, il est engagé comme conseiller sportif : « *Quand on envoyait les gens en Amérique latine, qui nous ramenaient des dvd, des cd qu'on recevait, on s'asseyait, je m'asseyais pendant parfois une semaine à regarder des cassettes et des cassettes et prendre des notes et puis je dis "bon celui-ci est intéressant, celui-ci est intéressant". Avec le responsable, on s'assoit pour regarder 2-3 matchs en direct à la télé et, quand c'est bon, on envoie donc quelqu'un qui va chercher. C'est à peu près ça.* »⁷⁹⁵ Cette activité ne l'occupe que partiellement puisque le joueur est impliqué de manière plus régulière dans le

⁷⁹³ Ibid.

⁷⁹⁴ Norbert, 70', 1D Grèce, int.

⁷⁹⁵ Ibid.

fonctionnement d'un cabinet d'avocat, établi en Grèce et spécialisé dans la gestion de biens au Cameroun. Plus précisément, Norbert conseille les descendants de commerçants grecs, vivant en Europe mais souhaitant récupérer le fruit des investissements immobiliers effectués par leurs aïeux au Cameroun. Norbert tient à premièrement préciser qu'il n'est pas formellement rattaché à ces deux cabinets : « *Dans les deux cabinets, je ne suis pas employé, je suis consultant.* »⁷⁹⁶ Cette marge de liberté lui semble importante.

Ces deux activités amènent Norbert à beaucoup voyager entre la Grèce, le Cameroun et la France, pays dans lequel résident sa femme et ses enfants. Loin de subir les contraintes liées aux frontières, comme bon nombre de migrants, il met en avant sa capacité à se déplacer facilement: « *Oui je suis en France. La France maintenant c'est un billet d'avion. Tu peux aller en France vendredi, tu reviens mardi. Si y'a une urgence tu montes.* »⁷⁹⁷ En ce sens, le joueur correspond bien à la catégorie de migrants « transnationaux mobiles » définie par Agergaard et al. (2014).

Enfin, Norbert souhaite aujourd'hui profiter des nombreuses relations nouées durant sa carrière⁷⁹⁸ et ses premières expériences de consultant, en développant ses propres activités, au Cameroun, raison pour laquelle il a récemment investi une somme importante dans la rénovation d'un immeuble dans lequel il a déjà un pied à terre : « *Je suis en train de vouloir me poser véritablement beaucoup plus ici, beaucoup plus au Cameroun actuellement. Parce que bon, j'ai deux entreprises que nous sommes en train de monter avec deux partenaires et donc en principe, je crois que d'ici le mois de novembre ça va partir.* »⁷⁹⁹

7.3.2. Lorsque l'ascension sociale est limitée

Paul, Jean-Marc et Marcel font également partie des joueurs dont l'engagement distancié dans la carrière de footballeur a facilité la réinsertion professionnelle. Tous ont travaillé en parallèle à leur carrière, en entreprise pour les deux premiers, comme enseignant d'éducation physique pour le dernier. Ils ont de facilités liées à leur statut de footballeur dans les années précédant la crise de la fin des années 1980, sur lesquelles nous nous sommes attardées dans le quatrième chapitre. Néanmoins, une fois leur carrière terminée, leur situation professionnelle n'est plus si avantageuse. Paul quitte son entreprise faute d'obtenir plus de responsabilités, tandis que Marcel doit compléter son revenu d'enseignant par des activités champêtres. Contrairement à Léopold, Norbert et

⁷⁹⁶ Ibid.

⁷⁹⁷ Ibid.

⁷⁹⁸ Dans le sixième chapitre, nous faisons notamment allusion à d'anciens étudiants camerounais que Norbert a soutenus financièrement durant sa carrière en Grèce. Aujourd'hui également de retour au Cameroun, à des postes à responsabilité dans l'armée, ils sont désireux de le remercier, en lui facilitant certaines de ses démarches.

⁷⁹⁹ Norbert, 70', 1D Grèce, int.

Joachim, Paul et Marcel n'ont pas poursuivi d'études au-delà de l'obtention du BEPC. Il semblerait ainsi que le capital symbolique accumulé durant la carrière soit moins facilement profitable dans un projet de réinsertion professionnelle, lorsqu'il n'est pas cumulable avec un capital culturel minimal. Enfin, l'expérience professionnelle de Jean-Marc, accumulée au Cameroun en parallèle à sa carrière, ne semble pas lui être utile lorsqu'il décide de revenir vivre en France. Celui-ci se retrouve contraint de repartir de zéro.

Une promotion qui ne vient pas

Avant d'obtenir une forme de stabilité, en devenant propriétaire de son logement et indépendant sur le plan professionnel, Paul doit successivement quitter les entreprises dans lesquelles il travaille durant sa carrière, faute de pouvoir obtenir plus de responsabilités.

En effet, être engagé dans une entreprise paraétatique durant sa carrière n'offre pas la garantie de pouvoir y travailler au moment de la retraite sportive. Cette situation est largement répandue selon Benoît, un autre ancien joueur passé par la filière INJS : « *Il y'a quelques rares qui ont continué. La majorité a perdu le job, la grande majorité. (...) Automatiquement, quand ils arrêtaient de jouer on les mettait à la porte parce qu'ils n'étaient pas rentables.* »⁸⁰⁰ Si les liens entre dirigeants de clubs et d'entreprises favorisent l'embauche de joueurs durant leur carrière, l'unique capital sportif ne suffit souvent pas aux footballeurs pour conserver leur emploi une fois la carrière terminée. Seul le capital culturel, accumulé en parallèle à la carrière, semble réutilisable dans l'optique d'une prolongation d'une carrière professionnelle dans un domaine extra-sportif : « *Il y'en a qui ont continué jusqu'aujourd'hui, parce que j'en connais un qui était à la générale*⁸⁰¹, *qui continue à être à la générale jusqu'aujourd'hui, mais c'était conditionné par le fait qu'il fallait avoir quand même un petit niveau scolaire.* »⁸⁰²

Tous les joueurs ne possèdent pas un niveau d'éducation suffisant pour être conservé par une entreprise, ou pour y gravir les échelons. C'est sans doute le cas de Paul, au bénéfice d'un BEPC mais ayant quitté l'école avant d'obtenir le baccalauréat. Eprouvant des difficultés à être reconnu pour son travail au sein de la SOCOPAO puis de la CAMAIR, il choisit librement de quitter successivement ces deux institutions : « *Ça veut dire que à la SOCOPAO et à la CAMAIR, c'était pareil. J'ai attendu la promotion et elle n'est pas venue. Pourtant j'abattais un travail. Je jouais au football avec eux mais eux ils ne faisaient rien. Je suis parti d'un coup de tête. J'ai laissé tomber* »⁸⁰³. En se voyant coup sur coup refuser une promotion, Paul semble réaliser que les deux structures

⁸⁰⁰ Benoit, 60', 1D Cameroun, int.

⁸⁰¹ Benoît souhaite sans doute parler de la Société générale de banque au Cameroun (SGBC)

⁸⁰² Benoit, 60', 1D Cameroun, int.

⁸⁰³ Paul, 50', 1D Cameroun, int.

qu'il intègre durant sa carrière sont essentiellement intéressées par son capital sportif, qui leur permet de faire bonne figure lors des compétitions inter-entreprises.

Cette double déception pousse Paul à se lancer dans une carrière d'entraîneur au Cameroun, qu'il finira néanmoins par abandonner après quelques années, en l'absence de rémunérations régulières, pour se concentrer uniquement sur son activité de couturier, initiée durant les premières années de sa carrière de footballeur : « *Je n'ai jamais arrêté avec la couture. (...) J'ai acheté ma propre machine en 1973, pas moi mes parents. Ma maman m'avait offert une machine. Et je me suis mis à travailler, j'avais beaucoup de travail. Oui, même quand je suis à la CAMAIR, je goûtais⁸⁰⁴ la couture sauf quand je suis en déplacement.* »⁸⁰⁵ Les revenus issus de cette activité ne sont néanmoins pas les uniques rentrées financières de Paul : « *J'avais déjà ma maison. Et j'avais déjà mes locataires qui sont en bas là, qui me donnent quelque chose chaque mois, pour me remplir les poches.* »⁸⁰⁶

Un nécessaire retour à la terre

Marcel a suivi la filière enseignement de l'INJS et travaille dans un lycée de Yaoundé en parallèle à sa carrière. Lorsqu'il met un terme à celle-ci, au début des années 1990, il conserve son emploi, continuant ainsi d'enseigner l'éducation physique, dans le même établissement et auprès des mêmes élèves. En effet, si son statut de fonctionnaire lui assure un revenu sans transition en fin de carrière, il est néanmoins contraint de trouver des revenus annexes pour compléter son salaire d'enseignant et s'assurer une retraite plus décente.

Agé de 57 ans lorsque nous le rencontrons, et donc en âge de prendre sa retraite, il s'accroche à son emploi. Tant qu'il en a la possibilité, il repousse ainsi le plus longtemps possible la réduction massive de salaire qui l'attend. Son salaire actuel mensuel de 100'000 CFA (154 euros) sera très certainement divisé par deux, ce à quoi quelques milliers de CFA pourraient encore être rajoutés en fonction du calcul exact de son plan de retraite. Dans tous les cas, il estime que cette somme ne lui suffira pas pour subvenir à tous ses besoins.

Comme beaucoup de Camerounais, Marcel est contraint de compléter les gains issus de son activité principale d'enseignant par des travaux d'agriculture. Il s'est récemment lancé dans la plantation de fruits et de légumes, qu'il cultive sur la parcelle familiale, au village de ses parents. Il souhaite aujourd'hui développer cette activité : « *Moi j'ai envie de partir au village. J'ai des hectares de*

⁸⁰⁴ Sous-entendu je « pratiquais » la couture.

⁸⁰⁵ Paul, 50', 1D Cameroun, int.

⁸⁰⁶ Ibid.

terrain. Si j'avais ne serait-ce qu'un sponsor⁸⁰⁷, je l'aurais emmené au village. On fait une barrière qui peut quitter d'ici jusqu'au lycée bilingue et plus loin ou même la palmeraie. Ça commence à me donner l'argent. »⁸⁰⁸ Sans en être pour autant convaincu, il espère que le jour où son départ à la retraite lui sera annoncé, il sera en mesure de compléter sa rente avec les bénéfices de ses plantations : « Le jour où ils me diront donc que : "Notre ami là, tu es déjà vieux, tu ne peux même plus courir avec les enfants, bon termine." Est-ce-que ces bananiers-là seront déjà prêts, je voudrais dire mûrs ? »⁸⁰⁹ Le discours de Marcel laisse transparaître une certaine inquiétude au sujet de son avenir. Bien qu'étant en possession d'un titre de fonctionnaire et un salaire régulier, son quotidien reste précaire. A titre d'exemple, il lui est aujourd'hui difficile de récolter la somme de 5000 CFA (8 euros), ce qui correspond à la taxe d'inscription dans un projet de tontine mis en place par un groupe d'anciens joueurs⁸¹⁰ : « Madame que voilà [il pointe du doigt sa femme qui entre dans la pièce] m'a dit que "on est venu te chercher, pourquoi tu ne pars pas prendre le statut ? ». J'ai dit que je ne pars pas prendre le statut parce que je n'ai pas encore les 5000 CFA (7.5 euros) qu'on me demande. Il y avait l'argent mais il y avait les petits problèmes à résoudre⁸¹¹. J'ai donc dit que « je ne peux me pointer là-bas qu'avec mes 5000 CFA (7.5 euros), afin de me procurer aussi le statut de la mutuelle ». C'est ce que j'ai eu donc à penser. »⁸¹²

7.4. Envisager une réinsertion professionnelle

Cette section s'intéresse essentiellement aux Cadets, n'ayant pas bénéficié des structures facilitant des études ou un insertion professionnelle durant la carrière. En fin de carrière, ils se retrouvent généralement en Europe, sans formation professionnelle. Néanmoins, nous verrons qu'ils réussissent à se réinsérer progressivement. Quels sont les éléments qui rendent possible cette transition vers une activité professionnelle ?

Dans les deux paragraphes de cette section, nous pointerons le double processus de dé-conversion par lequel passent ces joueurs. Premièrement, un des moyens les plus efficaces semble être l'utilisation de son capital corporel en échange d'un emploi. De la même manière que les Aînés, les

⁸⁰⁷ Par « sponsor », l'ancien joueur entend une aide financière quelconque, venant d'un proche ou non. A ce titre, mentionner ce besoin durant l'entretien est certainement une manière de nous inclure parmi le cercle des sponsors potentiels, ce qui met en lumière une des particularité de la relation d'enquête.

⁸⁰⁸ Marcel, 50', 1D Cameroun, int.

⁸⁰⁹ Ibid.

⁸¹⁰ Nous aurons l'occasion de revenir sur cette entreprise dans la dernière section de ce chapitre.

⁸¹¹ Marcel entend par là les diverses requêtes venant de ses proches, telles qu'une participation aux frais scolaires d'un neveu, à des frais médicaux d'un aîné de la famille ou d'une quelconque demande de contribution financière de la part d'un proche.

⁸¹² Marcel, 50', 1D Cameroun, int.

Cadets cherchent en quelque sorte à monnayer leurs compétences physiques en échange d'une situation professionnelle qui leur permettra de vivre.

Deuxièmement, tout comme la conversion au football est un processus aux dimensions collectives, nous verrons que la dé-conversion n'implique pas uniquement une rupture avec l'économie symbolique de la réussite dans le football. Pour qu'elle soit effective, elle nécessite également une renégociation de son rapport au collectif, autrement dit un redimensionnement de son réseau d'obligés.

7.4.1. Redimensionner son réseau d'obligés

La dé-conversion n'implique pas uniquement un deuil de sa carrière de footballeur mais un deuil par rapport à son statut de redistributeur vis-à-vis de la famille également un éloignement par rapport à son rôle de migrant. L'incapacité de soutenir financièrement la famille élargie, ou la déception qui fait suite à l'absence de soutien de la part des proches dans les moments difficiles sont deux raisons qui poussent les joueurs à recentrer leur attention sur la famille nucléaire. A l'aide de plusieurs exemples, nous souhaitons mettre en avant dans ce paragraphe le rôle souvent central joué par les femmes d'anciens footballeurs dans l'accompagnement de l'après-carrière de leur mari, sur le plan financier mais aussi dans le prolongement de leur grandeur.

Mettre un frein à la solidarité

En parallèle à la distance prise avec leurs objectifs sportifs, Jérémie, Gilbert et Julien semblent également s'éloigner du rôle social qui leur incombe en tant que footballeur migrant, vis-à-vis de la communauté camerounaise et de leur famille. Vers la fin de sa carrière, Jérémie commence à changer sa manière de se comporter avec la communauté camerounaise, prenant ses distances et cessant progressivement de fréquenter ce milieu. Il préfère se concentrer sur le football et sa famille :

C'était foot-famille, foot-Cameroun. (...) J'ai été vite coupé du milieu africain. Le milieu africain, je suis désolé de vous dire mais on ne me connaît pas. On ne sait pas que je suis là, (...) Vous ne me verrez pas, c'est rare. Je suis quelqu'un de... casanier, qui est peut-être dans... Mais ça me va bien. J'étais à Zoug⁸¹³, au bout du monde, il faisait froid. J'avais cet appartement où j'étais seul. Et quand quelqu'un venait me rendre visite il me disait : « Mais tu vis comment ? » Je dis je suis très heureux là. Donc c'est peut-être ça qui me fait apprécier la Suisse⁸¹⁴.

Si Jérémie apprécie autant sa présence en Suisse, c'est parce qu'il a l'impression d'y avoir trouvé les conditions qui lui garantissent une certaine distance avec les obligations de contribuer à la

⁸¹³ Nom de ville modifié

⁸¹⁴ Jérémie, 80', 1D Suisse, int.

solidarité communautaire. Maintenir des liens proches avec les autres joueurs camerounais présents en Suisse le contraignait parfois à accueillir chez lui des migrants en situation irrégulière, comme nous l'avons mis en évidence dans le chapitre précédent.

De retour du Cameroun, où nous avons rencontré plusieurs membres de la famille de Gilbert, nous le rencontrons chez lui, dans un cadre informel. Il nous parle alors des nombreuses personnes qu'il a hébergé chez lui en France par le passé, et dont le comportement n'a de loin pas toujours été irréprochable. Un de ces hôtes de passage, également d'origine camerounaise aurait ainsi emprunté de l'argent au club de Gilbert à son insu et volé une chaîne Hifi et d'autres objets de valeur à son domicile, avant de partir. Ces expériences le poussent aujourd'hui à limiter son aide aux personnes qui lui sont le plus proches. Néanmoins, Gilbert a aussi dû prendre une certaine distance par rapport à sa famille restée au Cameroun, qu'il avait habituée à recevoir de régulières contributions financières, depuis que sa situation en France s'est stabilisée. L'obtention d'un permis de séjour, son mariage avec une française puis la naissance de ses deux enfants, l'ont poussé à revoir son mode de fonctionnement. Lors d'une discussion informelle, l'ancien joueur me fait ainsi savoir que lors d'un de ses derniers voyages au Cameroun, il est parti avec sa fiche de paie, pour prouver qu'il ne gagnait pas tant que ça. La famille se rend alors compte que le frère cadet de Gilbert, qui travaille dans une grande entreprise pétrolière à Douala, possède un salaire similaire. Depuis ce moment-là, sa mère se limite fortement dans ses demandes d'argent, ayant été convaincue que « *la vie est dure aussi en France* ». ⁸¹⁵

Enfin, Julien, dont nous parlerons dans le prochain paragraphe, a lui aussi changé sa vision de la solidarité. Dans le cinquième chapitre nous évoquons déjà sa vision désenchantée des relations sociales à l'intérieur du monde du football, en relayant ses propos au sujet des difficultés d'y nouer des amitiés durables. En fin d'entretien, il nous expose sa vision du recours au réseau de solidarité : « *Un homme qui se respecte ne doit pas vivre de la solidarité. Parce que si tu vis de la solidarité à 30 ans, à 40 ans, à 50 ans. A 60 ans, tu vas vivre comment ? De quoi ? Parce que la vraie vie, c'est pas maintenant, c'est demain. Quand tu n'auras plus la force, il faudra... Qui va te payer ta maison de retraite ? C'est pas la solidarité de tes amis. Si il n'y a pas de retraite, tu vas rentrer au pays. Si au pays t'as pas les moyens de manger, tu deviens quoi ? Un clochard ?* » ⁸¹⁶ Vivant en France, Julien sait que le système de solidarité ne fonctionne pas comme au Cameroun. Il pense en particulier à l'importance de travailler suffisamment pour garantir une retraite décente. Celle-ci ne sera pas prise en charge par ses enfants, comme cela est souvent le cas au Cameroun. Il ne souhaite pas non plus courir le risque de devoir retourner au Cameroun, où son échec aurait certainement pour

⁸¹⁵ Gilbert, 70', 4D France

⁸¹⁶ Julien, 70', 2D Portugal

conséquence une mise à l'écart des réseaux d'entraide, comme nous l'avons expliqué à plusieurs reprises dans les chapitres précédents.

Dans les quelques lignes ci-dessus, nous avons cherché à montrer à quel point les liens transnationaux construits durant la carrière ne résistent pas forcément à l'épreuve de la fin de carrière. Cela semble particulièrement être le cas des relations au sein desquelles les joueurs avaient une position de redistributeur. Il semblerait ainsi que le capital symbolique que Jérémie, Gilbert et Julien recevaient durant leur carrière en l'échange du soutien financier apporté à leurs proches et amis, ne soit plus recherché une fois la carrière terminée. Ces derniers font aujourd'hui face à de nouvelles réalités économiques, avec un revenu parfois largement inférieur à celui qu'ils avaient jusque-là, qui les pousse à s'éloigner du modèle d'épargne horizontal – représenté ici par la solidarité –, pour compter avant tout sur leurs propres économies, comme le mentionne Julien ci-dessus.

Il semblerait ainsi que la fin de carrière vienne modifier le profil « transnational » des sportifs migrants. Dans le cinquième chapitre, nous les avons identifiés comme des « settlers » (Agergaard et al., 2014), de part leur propension à chercher à s'établir durablement dans un nouveaux pays. Néanmoins, en fin de carrière, ces derniers semblent s'éloigner sensiblement de ce profil dont une des caractéristiques est le fait de « maintenir des relations et des liens avec des personnes et des lieux laissés derrière soi » (Agergaard et al., 2014, 196). Si Jérémie, Gilbert et Julien conservent certes certaines relations antérieures, ils s'en distancient néanmoins sensiblement. Cette observation montre l'importance de rajouter la temporalité dans la construction des typologies de migrants sportifs, dès lors qu'on s'intéresse également à leur devenir post-sportif.

En parallèlement à ce mouvement d'éloignement des joueurs par rapport à un large cercle de personnes avec qui ils entretenaient des relations de redistribution, nous observons un mouvement de rapprochement des joueurs vers un cercle familial bien plus restreint, au sein duquel leur épouse joue un rôle crucial, comme nous souhaitons désormais le mettre en avant.

Le couple comme ressource vers une réinsertion

Le soutien qu'un conjoint peut apporter dans des situations de vulnérabilité professionnelle a été mis en avant dans d'autres domaines que le football. Le rôle de ressource financière joué par les partenaires masculins de comédiennes est notamment illustré par Menger (1997), tandis que Sorignet (2004) souligne l'accompagnement de ces premiers dans la sortie du métier de danseuse contemporaine. Ce dernier emprunte à Reutièrre (1994)⁸¹⁷ l'expression « ressource de mobilité »

⁸¹⁷ Enquêtant sur une troupe de sapeurs-pompiers, Reutièrre (1994) met en avant les bénéfices que procure l'expérience de bénévolat en terme de mobilité sociale.

pour illustrer une stratégie de certaines femmes issus de milieu relativement aisés, cherchant un conjoint qui soit en mesure de les préserver d'un déclassement.

Plusieurs travaux soulignent la faculté d'adaptation des femmes sur le marché de l'emploi, en condition de difficultés économiques. C'est le cas d'un travail sur les nouvelles formes d'agency des femmes géorgiennes au sein du couple dans un contexte post 1990 (Paulovich, 2014). Avec un taux de chômage des hommes en forte augmentation, ces dernières semblent être plus facilement en mesure de lancer leur propre entreprise ou de trouver un emploi dans un domaine professionnel éloigné du leur. Le constat du renforcement des responsabilités des femmes au sein de la famille est également une réalité dans de nombreuses régions d'Afrique soumises à un important exode rural des hommes, à l'image de la vallée du Fleuve Sénégal. S'inspirant des travaux de Sow (1991), Antoine et Sow (2000) observent à ce sujet que l'absence d'hommes dans les villages a eu pour conséquence un recours au travail des femmes, au sein de la famille, mais aussi au-delà de la sphère domestique, ce qui a contribué à élargir leurs responsabilités. Dans les deux cas, en Géorgie comme au Sénégal, les auteurs pointent une augmentation de l'indépendance économique et du pouvoir des femmes au sein de la famille, résultant de leur rôle plus important de « breadwinner ».

Plusieurs témoignages d'anciens joueurs rencontrés mettent également en avant l'implication des femmes dans l'accompagnement de l'après-carrière. Souvent sans activité professionnelle rémunérée à la sortie de leur carrière, les joueurs en couple peuvent bénéficier du précieux soutien de leur épouse, au cas où celle-ci travaille, même si tous ne mettent pas forcément cela en avant. Dans les quelques lignes ci-dessous, nous souhaitons nous intéresser au cas de Julien, Gilbert et Siméon, dont les épouses se retrouvent être les « ressources de mobilité » (Reutière, 1994) de leur mari et les « breadwinners » de la famille. Au-delà des enseignements que l'on peut retirer des stratégies des anciens joueurs, ces quelques observations apportent des éléments de réflexion par rapport à la capacité des femmes de prendre en charge leur mari.

Julien vit avec sa femme martiniquaise et leurs deux enfants en région parisienne. Il estime que la situation de son épouse l'a beaucoup aidé durant les années où il cherchait un emploi : « *Ah oui ça c'est sûr. Si elle n'est pas là, tu ne sais pas comment arriver. Ca c'est sûr.* »⁸¹⁸ L'ancien joueur ne désire pas pour autant dépendre de son soutien financier : « *Oui oui, elle a un métier. Elle a un bon métier. Mais bon, elle a sa vie à faire. Je veux pas être un poids pour elle aussi.* »⁸¹⁹

Gilbert est lui aussi conscient de l'importance de vivre avec une personne qui contribue financièrement au ménage. Sa situation diverge néanmoins quelque peu de celle des joueurs auxquels nous venons de faire référence étant donné qu'il est occupé professionnellement à la

⁸¹⁸ Julien, 70', 2D Portugal

⁸¹⁹ Julien, 70', 2D Portugal

mairie d'un petit village. Sa femme n'est donc pas l'unique « breadwinner » du foyer. Néanmoins, il estime que le fait de vivre avec une personne qui travaille également le soulage du poids des redistributions : « Elle a un... Enfin, justement, j'ai la chance qu'elle a un salaire, puisqu'elle travaille aussi à la municipalité, au service culturel. Donc elle a un salaire et puis elle n'a pas besoin de... que je lui donne un centime »⁸²⁰. Le joueur nous fait d'ailleurs remarquer que son épouse n'hésite pas à contribuer également financièrement aux envois de son mari en Afrique, lorsqu'il en a besoin : « Au contraire, c'est elle qui des fois fait même des efforts pour si jamais j'ai besoin d'aide. Elle ne va pas hésiter à... Ouais, ça c'est une sacré chance que j'ai aussi donc voilà, donc voilà, voilà. »⁸²¹

Enfin, nous souhaitons encore évoquer la situation de Siméon. Depuis son retour d'Asie deux ans auparavant, il est toujours sans activité professionnelle. Blessé, et alors qu'il a déjà 32 ans, il espère certes encore signer dans un club local mais ne se fait plus trop d'illusion : « Moi je veux encore espérer jusqu'au mercato de juin prochain. Si je trouve plus rien, j'arrête. »⁸²² Celui-ci est en couple avec une femme qu'il connaît depuis le lycée, avec qui il a une fille aujourd'hui âgée de dix ans. Siméon nous parle à plusieurs reprises de son épouse, sans forcément que nous ne le questionnons à ce sujet. Nous comprenons alors que cette dernière a toujours joué un rôle important sur le plan économique, que cela soit aujourd'hui ou par le passé : « Je disais encore, Jérôme, ma femme même elle a un petit boulot dans une boutique chinoise. C'est elle qui s'occupe et de l'enfant, et de moi. (...) Elle réussissait à entretenir la petite famille. Je lui dois beaucoup de choses. Jusqu'à présent c'est toujours elle. »⁸²³

Les quelques extraits ci-dessus mettent en avant le rôle des femmes durant la période de transition post-footballistique de leur mari. Ce qui ressort le plus de ces quelques extraits est le rôle joué par les femmes dans l'accompagnement du projet professionnel de leur mari. Durant la phase de transition entre leur carrière footballistique et un autre emploi rémunéré, qui peut parfois durer plusieurs années, les joueurs sont déchargés de la nécessité de subvenir financièrement à leur famille proche, étant donné que leur femme s'en occupe. Dans la section suivante, nous verrons que la complicité de l'épouse est également un atout utilisé par les joueurs qui restent convertis au football. Loin d'être des cas isolés, ces situations de renforcement du statut de la femme au sein de la famille nucléaire marquent une tendance qui s'observe sous diverses latitudes, dans le cas de contextes économiques difficiles (Paulovich, 2014 ; Sow, 1991).

⁸²⁰ Gilbert, 70', 4D France

⁸²¹ Ibid.

⁸²² Siméon, 80', D1 Algérie

⁸²³ Ibid.

7.4.2. Utiliser son capital sportif pour accéder à un emploi

Se dé-convertir semble être une condition importante dans l'optique d'une réinsertion professionnelle. En effet, l'obstacle principal n'est pas forcément la difficulté de trouver un emploi mais les adaptations nécessaires sur le plan identitaire mais aussi vis-à-vis des demandes collectives. Parmi les joueurs dé-convertis, deux d'entre eux se sont réinsérés d'une manière relativement similaire : Gilbert et Julien. Ces derniers ont accepté de revoir à la baisse leurs ambitions, en rejoignant un club de niveau amateur, en échange d'un emploi.

Plusieurs éléments peuvent expliquer pourquoi les deux joueurs sont en mesure de faire le pas de la réinsertion professionnelle. Le premier est sans doute un niveau de jeu relativement peu élevé⁸²⁴ par rapport à la tendance générale de notre échantillon, qui rend la « redescente », autrement dit disqualification sociale moins importante que pour d'autres joueurs aux palmarès et salaires plus importants. Ajouté à cela, tant l'un que l'autre sont passés par des phénomènes de désenchantement vis-à-vis du monde sportif, ayant, entre autres, soufferts de promesses non tenues de la part d'agents de joueurs, voire d'actes racistes. Un autre élément est lié à leurs situations familiales respectives : mariés à une femme qui possède le passeport français, avec qui ils ont des enfants, ils doivent faire face à de nouvelles obligations, en France. Ces responsabilités semblent peu compatibles avec la précarité d'une carrière d'entraîneur, qui ne peut commencer d'être rentable qu'après quelques années.

Gilbert, employé du service des sports

Lorsqu'il signe son contrat dans un club de CFA2 situé dans la région de Rouen, Gilbert ne possède pas encore de titre de séjour valable, comme nous le mettons en avant dans la dernière section du chapitre précédent. Peu de temps après avoir reçu ce dernier, il est engagé par la commune qui l'accueille en tant que responsable des activités périscolaires dans une école. Il s'occupe en particulier d'accompagner les enfants dans leurs devoirs après l'école. A cette activité s'ajoute encore celle d'éducateur avec les jeunes joueurs du club de football dans lequel il joue toujours. Sa transition vers l'après football est donc progressive. Très satisfait de l'opportunité qui lui a été donnée, Gilbert va refuser les propositions d'autres clubs qui souhaitent le recruter: « *C'est vrai que j'ai eu des sollicitations de pas mal de clubs. Tous les ans c'est pareil. J'ai toujours dit "non". J'ai refusé de partir j'ai dit "je ne pars pas parce que voilà Montigny⁸²⁵ m'a donné ce qu'aucun club n'a*

⁸²⁴ Depuis son arrivée en Europe, le premier a joué principalement en quatrième puis en cinquième division française. Quant au second, malgré quelques sélections en équipe nationale, le plus haut niveau de jeu atteint est une deuxième division dans pays du sud de l'Europe.

⁸²⁵ Nom de village modifié

osé me faire voilà. »⁸²⁶ La fidélité de Gilbert est fortement appréciée par les dirigeants du club ainsi que aussi les autorités communales qui, quelques mois plus tard, lui proposent un emploi à la mairie au sein du service des sports. Gilbert a en outre l'avantage de posséder un Brevet d'Etat, obtenu durant les années qui précèdent son arrivée à Montigny. L'ancien joueur est d'autant plus conscient d'avoir réussi à saisir une bonne opportunité que le poste suscitait un attrait certain auprès de nombreux candidats. Jusqu'à ce jour, il est engagé comme responsable de la gestion des installations sportives de toute la commune.

Gilbert nous fait savoir à quel point il s'épanouit dans son travail au quotidien. Son activité professionnelle lui permet notamment d'avoir certaines responsabilités. Avec le recul, il ne jalouse d'ailleurs pas les footballeurs côtoyés durant sa carrière ayant joué à un niveau plus élevé. Il s'inspire notamment de l'exemple de Sandro, qu'il connaît bien, et qui a joué en Coupe européenne mais qui aujourd'hui envie sa situation. A aucun moment il ne souhaiterait échanger leurs situations respectives : *« Si aujourd'hui on me dit : "Est-ce que si on te demande de faire une carrière comme il a fait et puis te retrouver dans la situation où il est actuellement ou beh ne rien faire du tout, faire les petits clubs que j'ai pu faire DH, CFA, CFA2 et puis avoir un boulot comme j'ai aujourd'hui ?", le choix est vite fait, le choix est vite fait.* »⁸²⁷ Autrement dit, Gilbert est satisfait d'avoir rapidement privilégié une réinsertion professionnelle qui lui offre une certaine sécurité de l'emploi. La poursuite d'une carrière sportive aurait certes pu lui procurer quelques satisfactions mais sur un court laps de temps, alors qu'il est actuellement en possession d'un contrat à durée indéterminée.

Julien, agent de sécurité incendie

A la suite de quelques expériences en club particulièrement mouvementées, Julien prend une distance par rapport à son engagement dans le football. Alors âgé de 28 ans seulement, ce qui n'est pas encore considéré comme un âge avancé pour un gardien de but, le joueur est particulièrement fatigué par sa dernière expérience dans un club de troisième division italienne, où il est été victime d'une agression à caractère raciste. Arrivé en France, il joue une saison en Nationale (troisième division), avant de décider de mettre un terme à sa carrière professionnelle : *« J'ai commencé à jouer... Je me suis résolu. Je me suis dit : "bon, ça y est, la carrière c'est terminé, je passe à autre chose". J'ai joué en CFA (quatrième division française).* »⁸²⁸ Au sein de ce club, il va commencer à travailler en parallèle au football. Les dirigeants lui proposent alors des activités en tout genre : *« Ben c'est des travaux... des travaux... Il n'y a pas de sots métiers hein. Donc des travaux*

⁸²⁶ Gilbert, 70', 4D France

⁸²⁷ Ibid.

⁸²⁸ Julien, 70', 2D Portugal

d'accompagnement, des petits travaux. »⁸²⁹ Si Julien ne peut laisser transparaître un certain malaise à l'évocation des activités peu qualifiées dans lesquelles il est engagé, il accepte néanmoins de nous en faire part. Plutôt rare, cet aveu peut être interprété comme une preuve qu'il accepte sa situation actuelle, signe d'un processus de dé-conversion bien engagé.

A la fin de la saison, son club monte en division supérieure et le joueur perçoit à nouveau un salaire, qu'il estime entre 1800 à 2000 euros par mois, primes de victoires incluses. Si celui-ci lui permet de « survivre », pour reprendre les termes de Julien, il n'a par contre plus assez de temps pour compléter ce revenu en travaillant en parallèle, situation qui ne lui convient pas. En fin de saison, Julien se résout donc à trouver une structure qui va lui permettre de s'insérer plus durablement dans le marché de l'emploi. Le joueur rencontre alors les dirigeants d'un autre club de quatrième division, à qui il demande de lui trouver une activité professionnelle en parallèle du football : « *Je me suis dit "Ju, il va falloir réfléchir autrement parce que le foot finit, la vie continue. J'ai pas gagné d'argent comme de grosses stars, comme des avant-centres machin. Et puis ma carrière n'a pas été toujours continue parce qu'il y a eu des coupures. Donc tu passes à autre chose". Donc comme maintenant, j'ai retrouvé un club. Je leur ai demandé "vous me voulez ? Ok, y'a pas de soucis. Vous me trouvez un travail et je joue."* »⁸³⁰ Comme Gilbert, l'entretien de son capital physique lui a permis d'échanger ses compétences footballistiques contre un emploi. Ce capital physique est perçu par le président du club comme une plus-value contribuant à atteindre ses propres objectifs sportifs. Etant donné les capacités financières souvent limitées des clubs amateurs, le recours à ce type de prestations peut être perçu comme une forme de rétribution qui complète le salaire ou qui se substitue à celui-ci, sans nécessiter de frais supplémentaires.

Le président de ce club de la banlieue nord de Paris, un ancien immigré espagnol qui travaille comme architecte, va alors jouer un rôle important dans la réinsertion professionnelle de Julien, commençant tout d'abord par le conseiller : « *Il m'a mis le pied à l'étrier, comme on dit. Il m'a dit : "bon voilà, moi je te conseille de faire un métier manuel, qui peut... où tu seras indépendant".* »⁸³¹ Le président prend même personnellement en main la formation de Julien : « *Il a commencé à m'apprendre à changer les joints, à changer les ampoules.* »⁸³² Enfin, à travers son réseau de relations professionnelles, il réussit à introduire Julien dans un centre commercial : « *C'est là où j'ai commencé à apprendre à changer les fenêtres, à faire la peinture, à faire... J'ai fait beaucoup de choses.* »⁸³³

⁸²⁹ Ibid.

⁸³⁰ Ibid.

⁸³¹ Ibid.

⁸³² Ibid.

⁸³³ Ibid.

L'expérience de Julien dans ce centre commercial va prendre fin au terme de la saison de football, lorsque le président quitte le club. Julien se retrouve alors au chômage et bénéficie des aides à la réinsertion proposées par le système français. Il passe un Certificat d'aptitudes Professionnelles (CAP) dans la sécurité incendie, qui lui permet ensuite de rejoindre une entreprise dont il préfère taire le nom. Conscient qu'il n'occupe pas un poste socialement valorisé, le joueur s'estime néanmoins chanceux et satisfait de sa situation : « *Dieu merci, ils m'ont ouvert la porte. Donc depuis un an et demi, je suis dans la boîte et ça se passe super bien. Voilà. On va dire que c'est ça ma reconversion.* »⁸³⁴

7.4.3. Repartir de zéro

La dé-conversion peut prendre un certain temps avant d'aboutir à une réinsertion professionnelle, comme le montre l'exemple de Jean-Marc, qui a enchaîné toute une série de contrats de courte durée durant une dizaine d'années, avant de réussir à stabiliser sa situation. Tout comme d'autres anciens joueurs nés dans les années 1950 et 1960, Jean-Marc étudie et travaille en parallèle au football. Il ne s'engage pas pour autant de manière distanciée dans sa carrière, puisque son objectif reste largement centré sur le football, jusqu'à ce qu'il mette un terme à sa carrière. Dans le deuxième chapitre nous évoquions en outre sa manière de décrire sa passion « innée » pour le football, ce qui montre à quel point il a naturalisé son apprentissage du jeu.

Lorsqu'il arrive en France à l'âge de 18 ans, Jean-Marc est fortement encouragé par son père à poursuivre ses études. En parallèle, il souhaite poursuivre sa carrière de footballeur, initié au Cameroun. Après l'obtention d'un BEP en génie civil, il se lance dans des études d'ingénieur. Néanmoins, il va rapidement les abandonner pour s'adonner plus sérieusement à sa passion. Malgré cela, sa carrière ne suit pas le chemin souhaité. Après quelques expériences en troisième division française, il décide de retourner tenter sa chance au Cameroun, dans les années 1980. Il mise également sur la possibilité d'obtenir un emploi à responsabilité, dans les travaux publics d'une grande structure étatique du pays. Dans le chapitre précédent, nous évoquions les difficultés vécues lors de ce retour au Cameroun, et notamment les blessures à répétition, qu'il impute à des actes de sorcellerie.

De retour en France au début des années 1990, les premiers temps sont difficiles : « *J'avais un problème de genou. Je suis venu ici en France. Je me suis fait opérer et puis c'était la fin. Et c'était les deux : la fin et la faim, en fait (rire).* »⁸³⁵ Il décide alors de rejoindre un club dans la région parisienne et se lance dans des diplômes d'entraîneurs, sans pour autant réussir à gagner sa vie par

⁸³⁴ Julien, 70', 2D Portugal

⁸³⁵ Jean-Marc, 60', 1D France, int.

ce biais-là. La dé-conversion de Jean-Marc a pris du temps. Durant dix années, il enchaîne dès lors des contrats d'intérimaire. Comme le montre bien l'extrait d'entretien suivant, il ne nous a pas forcément été aisé d'en savoir plus sur ses activités :

JB : Mais là pendant ces dix ans, qu'est-ce que tu fais ?

Jean-Marc : C'est des petits boulots, à gauche, à droite. Il fallait... c'est un instinct de survie voilà parce que bon, tu peux pas quitter ce que tu avais tout d'un coup et retrouver le même confort quelque part. Il faut passer par ce cheminement pour essayer de se réinstaller. C'est ce que j'ai fait jusqu'à aujourd'hui donc finalement je me suis réinstallé, dans la durée.

Quel genre de petit boulot t'as réussi à trouver ?

Moi j'étais capable de faire n'importe quoi, l'essentiel c'est de me faire vivre, moi et les miens, jusqu'à aujourd'hui, c'est ce que j'ai fait.

Quand tu dis « les miens », c'est essentiellement...

Ma femme et ma fille. C'est très important. Jusqu'à aujourd'hui, si ma fille a une licence en commerce international, ça veut dire que bon, moi j'ai réussi.

C'était des petits boulots informels...

Oui mais bien sûr. J'ai fait même intermittent de spectacle pour Canal +, voilà. Moi je faisais tout ce qui venait, moi j'ai pas, non. Comparativement à ceux qui ont fait une carrière de football et qui n'arrivent plus à rien faire et qui n'osent rien faire. Ils veulent rester sur leurs acquis d'anciens footballeurs. Moi je faisais tout, parce qu'il me fallait vivre. Parce que je m'étais dit dans ma tête « après le football, il y a une vie ». Il fallait s'accrocher. Par contre d'autres qui ont fini, qui ont arrêté leur carrière, ils disent qu'ils s'arrêtent là et puis voilà.⁸³⁶

Au-delà de sa difficulté de parler de ses emplois temporaires, un autre élément est intéressant dans l'extrait ci-dessus : son rapport à la famille nucléaire. Celui-ci semble aujourd'hui être au centre de ses intérêts. A ce titre, il est possible d'imaginer que les accusations de sorcellerie dont il estime avoir souffert durant les quelques années passées au Cameroun en famille, s'expliquent par sa conception de la famille relativement restreinte, construite durant ses années passées en France. Celle-ci n'a pas forcément été accueillie positivement par les membres de sa famille élargie, qui s'attendait peut-être à plus de générosité de sa part. La distance prise avec le football durant sa carrière s'accompagne ainsi d'une conception de la famille restreinte, ce qui aide certainement le joueur à accepter sa situation actuelle.

Après avoir passé plusieurs formations en emploi, il travaille à l'heure actuelle pour la RATP dans la régulation du transport et continue à se former en parallèle. Cette position, certes peu qualifiée, lui

⁸³⁶ Ibid.

offre une sécurité et lui permet d'avoir un regard critique sur les anciens joueurs qui espèrent toujours obtenir un poste dans le milieu du football :

Je pense que j'ai eu la chance, n'est-ce pas, de comprendre très vite ce que c'est que la vie d'un homme. Et que la vie d'un homme ne s'arrête pas au sportif. Moi je pense que je schématise tout ça comme ça. Par contre, la majorité de ceux qui ont fait carrière dans le domaine sportif, n'ont pas compris que après ça, y'a une vie. Ils sont confrontés à des difficultés. Je ne peux pas me permettre de vous les citer, ils sont nombreux. Et ceux-là, en retour, ils ont du mal à accepter les gens comme nous autres, parce qu'ils estiment que « comment on a pu faire » ?⁸³⁷

Si Jean-Marc est aujourd'hui en mesure de parler de son cheminement avec un certain recul, il lui a néanmoins fallu plusieurs années avant d'en arriver là. Son retour en France, qui coïncide à la fin de sa carrière, s'est véritablement apparenté à un nouveau départ. Il estime avoir réussi à faire le pas de la réinsertion professionnelle, ne craignant pas le déclassement social. Il semble profiter de l'entretien pour prendre une revanche sur certains anciens joueurs, au palmarès sportif sans doute plus fourni, mais qui, contrairement à lui, n'arrivent pas à se dé-convertir.

⁸³⁷ Ibid.

Chapitre 8. Conclusion

Cette partie conclusive est divisée en deux sections. Dans la première, nous souhaitons revenir sur nos résultats, afin de montrer comment, progressivement, les jeunes camerounais s'engagent dans un processus de conversion au football qui implique un large collectif et comment ils font face au dilemme posé par l'après-carrière. La seconde section est réservée aux pistes de recherche qui permettraient d'améliorer ce travail et d'envisager des perspectives futures.

8.1. Faire face au dilemme de l'après-carrière

De nombreux travaux sur les carrières de sportifs de haut niveau européens ou nord-américains mettent en évidence la difficile gestion de l'après-carrière sportive. Trois constats sont régulièrement mis en avant. Le premier fait état de la difficulté de trouver une activité professionnelle en dehors du sport une fois la carrière terminée. Le capital sportif, défini comme un ensemble de ressources accumulées durant la carrière et spécifique à l'activité exercée (en particulier le capital symbolique, relationnel et physique) semble en effet peu « convertible » dans un domaine extra-sportif (Fleuriel et Schotté, 2008). Deuxièmement, l'absence de possibilité de se former (Fleuriel et Schotté, 2008 ; Javerlhac, 2014), ainsi qu'un certain mépris de classe à l'encontre du parcours scolaire (Parker, 2000 ; Mc Gillivray, 2005) ne favorisent pas l'accumulation d'un capital culturel en parallèle à la carrière. Enfin, la transformation identitaire, qui voit le sportif se « convertir » littéralement à sa pratique (Faure et Suaud, 1999 ; Sorignet, 2004 ; Roderick, 2006 ; Papin, 2007 ; Bertrand, 2008), rend également difficile la sortie, ces derniers se trouvant dès lors généralement contraints à faire le deuil d'une pratique vécue de manière passionnée (Sorignet, 2004) et à travers laquelle ils ont acquis un statut valorisé socialement.

C'est dans le prolongement des travaux cités ci-dessus que nous nous sommes engagés dans l'étude de l'après-carrière de footballeurs camerounais. Nous nous attendions ainsi à ce que la situation des individus rencontrés se rapproche de celle des sportifs qui ont fait l'objet des enquêtes citées précédemment, tout en nous en imaginant éventuellement, étant donné la fragilité du statut de footballeur africain en Europe (Poli, 2007 ; Lafabrègue et Tabé, 2014 ; Elliott, 2015), être confronté à des parcours post-footballistiques encore davantage incertains. Désirant prendre en compte l'entière temporalité des parcours des joueurs, nous nous sommes inspirés du concept de carrière (Hughes, 1958, Becker, 1985), faisant écho à d'autres recherches en sociologie du sport, sur les footballeurs anglais (Roderick, 2006), les cyclistes (Brissonneau et al., 2008) ou les bodybuilders (Coquet, 2016). Dès lors, nous avons envisagé l'après-carrière comme un nouveau pallier dans la vie des footballeurs camerounais, lequel résulte d'un enchaînement d'étapes

antérieures, séparées par des moments clés, relatifs au parcours social, sportif et éducationnel/professionnel des joueurs.

La méthode des récits de vie nous a permis de restituer la colonne vertébrale des parcours de ces anciens footballeurs rencontrés, soit une « succession temporelle d'événements, de situations, de projets et des actions et cours d'action dans la durée qui en résulte » (Bertaux, 2005, 36-37). L'entretien sous forme de récits de vie nous semblait particulièrement bien s'adapter au concept de carrière, étant donné le potentiel de cette méthode à enquêter sur divers domaines de l'existence tels que les relations familiales, l'expérience scolaire et la formation des adultes, l'emploi, l'insertion professionnelle ou encore l'articulation des domaines de l'existence (Bertaux, 2006). Si le processus d'engagement dans la carrière de footballeur, vécu comme une progressive conversion à la pratique, a facilement pu être identifié durant les entretiens, il ne s'est pas avéré aisé d'obtenir des informations sur la thématique de l'après-carrière, pourtant au cœur de notre recherche. Nos questions ont régulièrement mis nos interlocuteurs dans l'embarras, lorsqu'elles n'ont pas tout simplement été esquivées. Ces difficultés proviennent peut-être précisément du recours aux récits de vie afin d'enquêter sur ce type de population. En effet, alors que le paradigme⁸³⁸ du parcours de vie partage, entre autres⁸³⁹, une conception de l'individu comme sujet, « acteur de sa vie » (Lalivé d'Épinay, 2012, 25), nous avons montré tout au long de ce travail qu'une telle conception du sujet-acteur était éloignée de celle caractérisant l'individu au Cameroun, observation d'ailleurs partagée par Séraphin (2000)⁸⁴⁰. En Afrique, comme dans d'autres pays du Sud⁸⁴¹, l'individuation n'y est concevable que si elle est mise au service de ses proches (Marie, 1997). L'autonomie de l'individu est donc bien plus restreinte. De la même manière, la plupart des footballeurs observés subissent constamment l'effet de forces extérieures, de personnes vivantes ou décédées, qui agissent sur eux-mêmes, et qui les contraignent à penser sans cesse au collectif.

Dès lors, afin de mieux comprendre la réalité du vécu des individus rencontrés, et surtout les raisons qui expliquent les non-dits, malaises et autres stratégies d'évitement auxquels nous nous sommes régulièrement heurté, une reformulation de notre méthode d'enquête a été nécessaire.

⁸³⁸ Merton définit le paradigme comme « un ensemble de propositions ou d'énoncés qui circonscrit un champ commun d'études et qui guide l'analyse tant sur le plan théorique, en termes de formulation de concepts et d'identification de questions pour la recherche, que sur le plan empirique, en ce qui concerne le choix des stratégies d'enquête et des modes de traitement des données » (Merton in Lalivé d'Épinay (22, 2012).

⁸³⁹ Selon Lalivé d'Épinay, les deux autres principes du paradigme des parcours de vie sont le principe de la totalité (la nécessité de considérer les individus dans leur totalité anthropologique) et le principe de la temporalité (la nécessité de prendre en compte la vie individuelle dans son entièreté complexe et dynamique).

⁸⁴⁰ Selon l'auteur, une des caractéristiques de l'épistémè (Foucault, 1966) doualais est le partage d'une conception duale du monde. Celui-ci serait divisé en un monde visible, dans lequel ils vivent, dorment et mangent, et invisible, « qui contient le double de tous les êtres humains » (Séraphin, 2000, 29).

⁸⁴¹ Voir notamment les travaux de Besnier sur les îles du Pacifique Sud.

Les entretiens ont également été complétés par une démarche plus ethnographique donnant davantage de place aux discussions informelles et à l'observation. Ce détour méthodologique nous a permis de mieux interpréter les données recueillies en entretien et d'accéder ainsi au monde social (Becker, 1988 ; Cefaï, 2015) dans lequel les anciens joueurs se situent.

Cette modification de notre cadre conceptuel nous a également aidé à comprendre les raisons qui expliquent la difficile fin de carrière des footballeurs camerounais: les joueurs se retrouvent la plupart du temps face à une double contrainte. Sur le plan objectif, ils se retrouvent, parfois de manière abrupte, forcés⁸⁴² d'arrêter de jouer au football à un âge relativement précoce par rapport à une carrière professionnelle « classique ». En parallèle, sur le plan subjectif, ils restent profondément convertis au football, et en particulier au projet collectif mis en place durant leur carrière. Si la nécessité de mettre en terme à sa carrière à l'âge de 30-35 se comprend relativement facilement, de part les exigences du métier sur un corps vieillissant, le processus de conversion au football comme projet collectif est plus complexe. Comment expliquer l'inertie d'une telle conversion, même une fois la carrière terminée ? C'est le travail auquel nous nous sommes attelé dans les chapitres 2 à 6 de ce travail.

Notre travail aboutit en partie aux mêmes conclusions que Faure et Suaud (1999), dont les travaux ont inspiré plusieurs sociologues du sport en France par la suite (Slimani, 2000 ; Fleuriel, 2004, Papin, 2007 ; Fleuriel et Schotté, 2008 ; Bertrand, 2009, 2009 ; Rasera, 2012), à savoir que la conversion au football, tout comme la conversion religieuse, peut être analysée sous le prisme de la vocation (Suaud, 1974). Néanmoins, notre analyse a montré que la définition de la conversion proposée par Suaud ne s'applique pas totalement au processus observé dans le cas des footballeurs camerounais. En effet, « l'enchaînement de transformations subjectives », perçu par Suaud comme étant à l'origine de transformations du « statut social objectif » est la conséquence d'une conversion individuelle des « recrues ». Lorsque l'individu se détache fortement du sujet autonome, comme c'est le cas au Cameroun, cette conversion est collective, tout comme le sont les transformations subjectives ainsi que le statut social. Pour les jeunes camerounais, d'autant plus dans un contexte de crise économique (Nyamjoh, 2012), l'engagement dans une carrière de footballeur leur offre une place où « efficacious action is possible » (Vidacs, 2010)⁸⁴³ mais peut-être surtout la perspective d'une « individuation intra-collective » (Marie, 1997) qui permet, du moins

⁸⁴² Blessures ou non renouvellement d'un contrat sont deux des principales raisons qui peuvent pousser un joueur à devoir mettre un terme à sa carrière.

⁸⁴³ Vidacs fait ce constat en s'intéressant à la nature même du jeu, lequel possède des « règles » précises, bien que pouvant parfois être entravées. La nature structurée des matchs et des championnats, ainsi que la répétition, donnent une impression de « certainty » et de calculabilité, lesquelles, de manière générales, sont absentes du quotidien au Cameroun.

dans l'imaginaire, de s'extraire du poids des liens communautaires sans pour autant négliger la redistribution du fruit de son succès.

Cette consécration prend premièrement racine dans la spécificité de la carrière sportive, où la méritocratie est souvent considérée (à tort comme le montrent notamment Ehrenberg (1991) ou Fleuriel (2004)) comme une valeur cardinale. La plupart des joueurs rencontrés revendiquent le fait de s'être réalisés tous seuls, grâce à leur propre talent, voir à leur don pour le football. Ils soulignent souvent de manière forte à quel point ils n'ont pas eu besoin du soutien de leurs proches, ni du « couloir » (Le Pape et Vidal, 1987), comme c'est le cas des jeunes diplômés qui revendiquent un poste dans la fonction publique par exemple. Cette quête d'individuation se nourrit des différents phénomènes de consécrations individuelles observés dans le *Chapitre 3* (rétributions symboliques, attribution d'un surnom,...) et dans le *Chapitre 5* (transfert dans un grand club, sélection en équipe nationale,...) et leur permet d'atteindre une certaine forme d'« autonomie », notamment financière, pour reprendre les termes de Jérémie (*Chapitre 4*)⁸⁴⁴.

Deuxièmement, la conversion s'inscrit dans un collectif qui diffère de l'entourage des jeunes apprentis footballeurs français ou nord-américains (*Chapitre 2*). Dans un univers culturel fortement influencé par le principe du diemou⁸⁴⁵ (Kamdem, 2015), les grands frères, cousins ou oncles prennent également une place importante dans l'apprentissage du goût pour le football. En outre, la nature du soutien apporté par les membres de la famille ne répond pas uniquement à une volonté d'accomplir un devoir de paternité⁸⁴⁶ (Coakley, 2006), vu les potentiels bénéfiques dont ils peuvent jouir lorsqu'un des membres accède à une carrière professionnelle en Europe.

En focalisant l'attention sur la force des relations d'interdépendance entre les joueurs et leur entourage (*Chapitre 7*), nous avons vu que cette individuation était accompagnée d'un véritable souci de soutenir sa famille. Brice souligne à quel point grâce au football il a été en mesure de faire venir une partie de sa famille en Europe (*Chapitre 4*)⁸⁴⁷. Dans une logique de don et de contre-don, ces aides (financières, symboliques,...) valorisent également les donateurs qui, en retour, acquièrent un statut de « personne sociable », de « grand », voire même de personne « sacrée ». Ce terme est d'ailleurs utilisé par Eric, lorsque nous lui demandons de se présenter en début

⁸⁴⁴ Voir le paragraphe 4.3.2 « En quête d'autonomie financière »

⁸⁴⁵ Pour une définition du diemou ou du confiage, se référer au paragraphe 1.2.2

⁸⁴⁶ Accompagner son fils dans une activité sportive a notamment été décrit par Coakley (2006). Celui-ci y voit une manière, observée à partir du milieu du 20^e siècle en occident, de s'adapter, de la part des pères de familles, à une nouvelle exigence. Celle-ci consiste à prendre part aux tâches familiales, sans pour autant s'éloigner de la conception classique de la masculinité. Nous évoquons ce point dans l'introduction du deuxième chapitre de ce travail.

⁸⁴⁷ Voir le paragraphe 4.3.1 « Privilégier le football à l'école : un choix assumé »

d'entretien⁸⁴⁸. Le phénomène de sacralisation (*Chapitre 7*)⁸⁴⁹, semble s'appliquer particulièrement bien aux caractéristiques de la population observée. En admettant que le milieu camerounais se rapproche de la définition d'une société à petite échelle, telle qu'elle est donnée par Kopytoff (1986)⁸⁵⁰, il est dès lors important pour les footballeurs de renforcer le statut que l'entourage – au sens large du terme – leur assigne. Conserver et entretenir son statut est une manière de garantir un certain équilibre social, quelles que soient leurs conditions professionnelles objectives.

Face à la double contrainte provoquée par la fin de carrière, une majorité des joueurs rencontrés s'engagent dans une tentative de maintenir leur identité objective de footballeur continuant à s'impliquer dans le milieu, comme entraîneur ou agent de joueurs. En parallèle, ils maintiennent également leur identité subjective, en participant à des événements fortement ritualisés, à l'image des soirées organisées par l'ALIFE, les funérailles et autres jubilés⁸⁵¹. Tous les joueurs qui restent convertis au football ne prolongent pas forcément leur grandeur en interne. Cette option nécessite souvent un certain capital physique et une sécurité tant sur le plan financier qu'administratif, possible pour les joueurs qui se retrouvent dans une situation matrimoniale « exogamique », sous-entendue avec une femme qui possède le passeport français. Au sein de cette catégorie, nous retrouvons notamment plusieurs anciens internationaux, qui ne se voient pas forcément sortir du monde du football mais qui ne sont pas pour autant prêts à passer par le chemin, long et souvent précaire, qui mène à une carrière d'entraîneur. Leur situation, qu'ils tentent de masquer par différentes stratégies d'évitement ou de présentation de soi, est celle de personnes déclassées socialement.

Certains joueurs se distancient néanmoins de la tendance esquissée ci-dessus. La double contrainte provoquée par la fin de carrière est notamment moins fortement ressentie par les Aînés, nés dans les années 1950 et 1960, qui ont bénéficié d'une conjoncture favorisant un double projet ou une intégration en entreprise en parallèle à leur carrière. Etant pour la plupart restés ou revenus au Cameroun en fin de carrière, ils sont plus facilement en mesure de mettre à profit le capital symbolique et relationnel accumulé dans le football, en vue d'une réinsertion professionnelle.

⁸⁴⁸ Voir le point « Une entrée sur le terrain sous la forme d'énigmes » dans l'introduction

⁸⁴⁹ Voir les deux derniers paragraphes de la section 7.2 « Prolonger sa grandeur en interne »

⁸⁵⁰ Kopytoff (1986) nous aide à comprendre, en faisant une analogie entre les manières qu'ont les sociétés de construire des objets et des individus, les différences dans la manière de concevoir le « drame social » dans une société à « large échelle » et une société à « petite échelle ». Dans une société dite à large échelle, le drame social viendrait des difficultés qu'a l'individu à choisir entre plusieurs identités sociales, lesquelles, en l'absence d'un cadre culturel qui assignerait une identité claire à chaque individu, entrent en conflit les unes avec les autres. A l'inverse, dans le contexte de sociétés dites à « petite échelle », les identités sociales des personnes seraient plutôt stables et les changements conditionnés par des règles culturelles plus que par des particularités biographiques. Dans ce cas de figure, le drame reposerait donc sur le conflit entre le soi égoïste et la demande, sans ambiguïté, de l'identité sociale à laquelle il est censé correspondre (Kopytoff, 1986).

⁸⁵¹ Voir par exemple les deux derniers paragraphes de la section 7.1 « Prolonger sa grandeur en interne »

Enfin, quelques Cadets (nés dans les années 1970 et 1980) parviennent à se réinsérer sur le marché de l'emploi, principalement en échangeant leur capital sportif contre un emploi. Les joueurs concernés sont souvent ceux qui sont passés par un processus de « désenchantement » par rapport au monde du football durant leur carrière. Bien que souvent accompagnée d'un sentiment de déclassement social, cette réinsertion professionnelle leur offre une certaine stabilité sur le plan social et familial.

8.2. Limites et perspectives futures

Dans cette seconde section, nous souhaitons mettre en évidence certaines limites et possibilités d'approfondissement de nos données qui pourraient faire l'objet de recherches ultérieures. Selon nous, celles-ci consistent, entre autres, à donner une place plus grande à l'ethnographie, en enquêtant par exemple sur les rituels rythmant la carrière et l'après-carrière des footballeurs et en observant des réseaux de footballeurs en tant que systèmes clientélistes. La fin de carrière mériterait également d'être appréhendée comme une crise de la masculinité ou sous l'angle des nouvelles croyances religieuses.

Dans l'optique d'un travail futur, il nous semblerait nécessaire de recourir de manière plus intense et plus précoce à une démarche ethnographique avant de commencer la récolte d'entretiens, incluant une présence de longue durée au Cameroun qui nous aiderait à identifier plus rapidement la spécificité de notre terrain d'enquête. Nous avons ressenti quelques difficultés à gérer le large spectre de notre échantillon, qui impliquait des situations très différentes d'un joueur à l'autre, que cela soit en termes d'âge, de niveau de jeu et de parcours migratoires. Si la recherche d'une variété de témoignages répond à l'exigence de variation propre à une perspective ethnosociologique (Bertaux, 2010), elle nous a également compliqué la tâche. Sans doute aurait-il été plus aisé d'isoler au minimum une ou deux de ces trois variables pour obtenir un ensemble plus cohérent. Nous aurions ainsi pu, par exemple, sélectionner deux générations d'anciens internationaux, ayant participé respectivement aux Coupes du monde 1982 et 2002. Cela nous aurait également permis de mieux mettre en évidence les effets des changements structurels suite à la crise économique du début des années 1990. Enfin, dans un travail futur sur une thématique similaire, il pourrait également être intéressant de rendre plus systématiques les entretiens avec les membres de la famille des joueurs au Cameroun mais aussi en France, et en particulier ceux jouant un rôle important durant leur carrière. La place du collectif est en effet trop importante dans la compréhension des carrières pour que celui-ci ne soit interrogé que du côté des joueurs. Un tel travail, que nous avons certes mené avec quelques individus, en particulier Éric, Gilbert et Jules,

nous a fourni d'importants compléments aux discours recueillis en entretien et, bien souvent, des informations contradictoires, révélatrices de tensions au sein des familles ou des couples.

L'approche ethnographique du quotidien des anciens footballeurs pourrait sans doute encore mieux être exploitée. Comme nous le mentionnions dans l'introduction de ce travail, l'observation mise en place avait essentiellement pour but de nous faciliter l'accès aux mondes sociaux (codes, normes et représentations) du milieu observé et obtenir des informations complémentaires sur les parcours des anciens footballeurs étudiés, permettant ainsi de mieux interpréter les entretiens récoltés. Tant ils nous sont apparus riches en informations, ces événements mériteraient d'être observés de manière plus systématique, pour ce qu'ils peuvent nous exprimer en tant que tels.

Dans le dernier chapitre de ce travail, nous sommes certes revenus sur deux événements que nous avons pris le soin d'observer en détails : une remise de prix organisée par l'ALIFE et les funérailles d'un ancien joueur. Néanmoins nous avons assisté et participé à bien d'autres événements qui mériteraient une attention plus grande, ainsi que la prise de photos et de vidéos tout en veillant à garantir l'anonymat de nos interlocuteurs. Nous pensons par exemple à plusieurs tournois de football, deuils, soirées festives ou jubilés.

Le jubilé mériterait à nos yeux une attention particulière. Nous nous sommes certes fait l'écho d'une telle rencontre dans le dernier chapitre de ce travail⁸⁵², en évoquons le cas d'André, mais nous n'avons jamais, pour des questions d'agendas, réussi à y participer. Soulignons que l'organisation des jubilés est complexe étant donné le nombre de joueurs invités. L'enjeu est également de taille pour le joueur célébré mais aussi pour l'organisateur, souvent lui-même un ancien joueur, au-delà des éventuelles retombées financières. En effet, la renommée des joueurs invités ainsi que le nombre de spectateurs qui assistent à l'événement sont révélateurs du statut atteint par le joueur durant sa carrière, mais également de la « sociabilité » (Vuarin, 1994) de l'organisateur. Un jubilé prend ainsi la forme d'un acte d'institution « qui signifie à quelqu'un son identité, mais au sens à la fois où il la lui exprime et la lui impose en l'exprimant à la face de tous » (Bourdieu, 1982, 60). Le jubilé représente-t-il, pour les joueurs célébrés, l'occasion de souligner que leur identité n'est pas uniquement associée à leurs qualités physiques, mais qu'elle va persister et qu'elle s'inscrit dans une histoire collective ? A l'image des rituels de passage décrits par Turner (1969), le jubilé doit-il également être perçu comme une tentative de remettre en question un certain ordre établi dans le football ? Mettre au centre de l'attention un joueur retraité - rappelons que le joueur célébré se voit souvent recevoir l'opportunité de marquer un but de manière symbolique – aurait-il pour vocation de remettre en question le pouvoir symbolique associé aux

⁸⁵² Voir le point « Organiser son jubilé, un moyen de soigner sa façade » dans le septième chapitre

jeunes encore en activité, soulignant ainsi l'importance du respect des aînés en tant que valeur cardinale ?

Durant les entretiens effectués, nous avons pu observer la récurrence de noms de plusieurs associations de footballeurs ou d'anciens footballeurs. Citons, entre autres, l'Association des Lions Indomptables for Ever (ALIFE), le Syndicat national des footballeurs camerounais (SYNAFOC), l'Union des footballeurs camerounais (UFC), le récent Rassemblement des footballeurs camerounais (RFC) ou encore diverses associations locales, à l'instar d'une amicale des anciens joueurs du Tonnerre de Yaoundé. Étant donné le choix de centrer notre intérêt sur les parcours individuels de joueurs, nous n'avons pas forcément cherché à en savoir plus sur les enjeux se cachant derrière l'existence de ces associations. Néanmoins, une enquête plus approfondie des conditions de leur création, de leurs objectifs, des tensions et conflits potentiels entre elles, permettrait certainement de mettre à jour les particularités de ces réseaux clientélistes (Bayart, 2006) lesquels rendent avant tout possible l'obtention, pour les joueurs, d'une fonction au sein de la Fédération nationale de football. L'organisation de la Coupe d'Afrique des Nations au Cameroun en 2019 pourrait être une occasion idéale pour enquêter sur ces réseaux et les stratégies clientélistes de certains individus visant à se faire une place au sein de la Fédération camerounaise de football.

Nous sommes d'avis que ce travail ouvre également d'intéressantes pistes en vue de recherches plus approfondies sur la question des masculinités dans le sport, afin de compléter les récents travaux sur la question (Anderson, 2012 ; Besnier and Alexeyeff, 2014 ; Banas, 2016 ; Kovac, 2016). En effet, au-delà de la conversion au football et à un rôle de redistributeur, nous avons remarqué que les footballeurs observés mettaient en avant des formes particulières de masculinités. Dès lors que les joueurs perdent leur statut et des ressources au moment de la fin de carrière, alors qu'ils ont encore un rôle masculin traditionnel à joueur, celui de redistribuer de l'argent, la fin de carrière implique-t-elle également une nécessaire remise en question de leur masculinité hégémonique (Connell, 1995).

En outre, comment se renégocient les rapports de genre lorsque la femme d'un joueur se retrouve soudain dans une position hiérarchique supérieure ? Quels ajustements s'opèrent au sein du couple et comment sont-ils vécus par l'un et l'autre ? Assiste-t-on à une inversion progressive des rôles de pouvoir ou les hommes réussissent-ils à tirer profit de cette situation pour revaloriser leur grandeur perdue ? Voici quelques questions qui mériteraient assurément une plus grande attention et ouvriraient de nouvelles perspectives de recherches relatives à l'après-carrière de sportifs d'élite.

Par ce travail, nous avons en effet observé de grande divergence dans la manière avec laquelle les anciens footballeurs rencontrés se présentaient « en coulisse » et « en public » (Goffman, 1974).

Derrière la scène, nous avons pu remarquer une forme de redistribution des rôles au sein du couple. Ainsi alors que les femmes deviennent les principales « breadwinners » de l'unité familiale, les anciens athlètes cherchent à afficher une forme de masculinité hégémonique associée à l'image du footballeur en s'engageant de manière régulière dans la pratique du fitness. En outre, afin de rendre visible le fruit de leur travail, ils n'hésitent pas à publier les photos des résultats de leur pratique sportive sur leur page Facebook (*Annexe 6*). Renforcer de manière intensive son capital physique peut-il être interprété comme une manière de contrebalancer la perte d'autres ressources engendrées par la destitution du statut de footballeur, notamment le capital symbolique ? Enfin, nous avons également observé, et ce toujours dans un but de valorisation de la masculinité, des stratégies matrimoniales de la part des joueurs. Comme nous avons pu l'esquisser à partir de l'exemple d'Éric et d'Amélie⁸⁵³, celles-ci n'apparaissent pas toujours à l'avantage de leur épouse. Ces observations s'inscrivent-elles dans le prolongement de relation de subordination de la femme des joueurs à leur mari, comme cela a pu être démontré dans le cadre de recherches sur le football en France (Rasera, 2016) ?

Enfin, nous nous sommes rendu compte, à quel point le corps des joueurs pouvait également servir de ressource en dehors du terrain. Les relations économique-sexuelles (Broqua et Deschamps, 2014) entretenues par Siméon durant son séjour en Asie, auxquelles s'ajoutent de nombreuses pratiques déviantes, sont-elles révélatrices d'une nouvelle « économie morale » (Olivier de Sardan, 1996 ; Roitman, 2000) permettant de mieux résister aux logiques du marché sportif, voire du marché tout court ?

La relecture approfondie de nos entretiens, ainsi que l'acclimatation à de nombreux ouvrages anthropologiques de référence sur l'Afrique, et en particulier sur le Cameroun, nous a aidé à comprendre de manière bien plus fine certains témoignages qui, dans un premier temps, nous avaient laissé un sentiment de frustration. Nous faisons ici en particulier allusion aux récits de sorcellerie auxquels plusieurs joueurs ont fait références⁸⁵⁴, et dont nous avons sans doute longtemps sous-estimé le potentiel interprétatif. N'étant pas en mesure de comprendre en quoi les références aux forces occultes pourraient nous permettre de mieux comprendre l'après-carrière, nous nous souvenons avoir, pendant longtemps, laissé de côté la fin d'un entretien, à partir du moment où notre interlocuteur commençait à évoquer toute une série d'actes de sorcellerie. Ayant aujourd'hui mieux saisi les logiques qui sous-tendent de tels actes, à savoir une structure permettant de punir le comportement individualiste, ou prétendument individualiste, de la part

⁸⁵³ Voir le paragraphe 7.1.2 « Les conditions favorables au prolongement de la grandeur en interne »

⁸⁵⁴ Voir le paragraphe 6.1.3 « La sorcellerie comme instance de refoulement des vellétés individualistes »

d'un membre d'un groupe, nous serions aujourd'hui bien plus armés pour relancer nos interlocuteurs à ce sujet.

Dans le cinquième chapitre de ce travail, nous évoquons, à travers l'exemple de Norbert, le rôle que pouvaient jouer les croyances religieuses comme protection contre la sorcellerie⁸⁵⁵. Néanmoins cette thématique pourrait sans autres être approfondie. Ainsi, lorsque nous demandions à Ernest, en fin d'entretien, s'il souhaitait ajouter quelque chose d'important à la discussion, il nous faisait savoir à quel point son rapport à la foi avait pris une place centrale dans son quotidien et ce particulièrement en fin carrière. Il semblerait en effet que, en se concentrant principalement sur leur relation avec Dieu, plutôt qu'avec les membres d'un réseau qui refusent de sortir d'une relation de redistribution, les joueurs cherchent une réponse à l'impossible individuation. Etant donné que « payer la dîme à son église, à Dieu, c'est se libérer de la dette infinie » (Marie, 1997, 318), l'appartenance à de nouvelles formes religieuses aide-t-elle à gérer la transition de la fin de carrière, en validant le choix de restreindre son réseau d'obligés.

Afin d'aller plus loin, nous pourrions nous inspirer des travaux de Kovac (2016), selon qui l'attrait des joueurs pour ces nouvelles formes de religieux pourrait venir de leur propension à valoriser les bénéfices de la richesse matérielle, contrastant avec les anciennes formes de croyances prônant davantage un mode de vie ascétique. Dans cette optique, les joueurs ayant accumulé d'importantes sommes d'argent durant leur carrière trouvent-ils dans ces croyances nouvelles la possibilité de justifier leur mode de vie ostentatoire ? Enfin, les conversions religieuses se mettent-elles d'autant plus facilement en place que les joueurs sont déjà passés par un autre phénomène de conversion – au football – plus tôt ? Autrement dit, recherchent-ils d'autant plus une nouvelle conversion – la seule reconversion véritablement envisageable ? – qu'ils sont habitués à s'engager sur ce modèle-là ?

⁸⁵⁵ Voir le paragraphe 6.1.3: « La sorcellerie comme instance de refoulement de velléités individualistes »

Bibliographie

- Abélès, M. et Collard, C. (1985). *Age, pouvoir et société en Afrique noire*. Presses de l'Université de Montréal/Paris, Karthala (Hommes et Sociétés).
- Abbott, A. (1988). *The system of professions : An Essay on the Division of Labor*. Chicago, University of Chicago.
- Abbott, A. (2001). *Time matters. On theory and method*. Chicago, The University of Chicago Press.
- Adegboyega, O., Ntozi, J. P. M., Ssekamatte-Ssebuliba, J. B. (1999). La famille africaine. Données, concepts et méthodologie. in Adepoju A. *La famille africaine. Politiques démographiques et développement*. Paris, Karthala, 35-57.
- Adepoju, A. (Ed.) (1999). *La famille africaine. Politiques démographiques et développement*. Paris, Karthala.
- Agergaard, S. (2008). Elite athletes as migrants in Danish women's handball. *International Review for the Sociology of Sport*, 43, 1, 5-19.
- Agergaard, S. et Botelho, V. (2010). Female football migration. Motivational factors in early migratory processes. In : Maguire, J. et Falcois, M. (eds) *Sport and Migrations : Borders, Boundaries and Crossings*. London, Routledge, 157-172.
- Agergaard, S. et Tiesler, C. T. (eds) (2014). *Women, Soccer and Transnational Migration*. London, Routledge.
- Alegi, P. (2010). *African Soccerescapes. How a continent changed the world's game*. London, Hurst and Company.
- Alfermann, D., Stambulova, N. et Zemaityte, A. (2004). Reactions to sport career termination : a cross-national comparison of German, Lithuanian and Russian athletes. *Psychology of Sport and Exercise*, 5, 61-75.
- Alpes, M.J. (2012). Bushfalling at All Cost : The Economy of Migratory knowledge in Anglophone Cameroon. *African Diaspora*, 5, 90-115.
- Amselle, J.-L. (1987). Fonctionnaires et hommes d'affaires au Mali. *Politique africaine*, 26, 63-72
- Andersen, T. P. et Pekba, E. (2008). La pratique des surnoms dans Quartier Mozart de Hean-Pierre Bekolo : Un cas de particularismes discursifs en français camerounais. *Pratiques langagières dans le cinéma francophone, Glottopol*, 12, 96-110.
- Anderson, E. (2012). *Sport, Masculinities and Sexualities*. London and New York, Routledge.
- Antoine, P. et Sow, O. (2000). Rapports de genre et dynamiques migratoires. Le cas de l'Afrique de l'Ouest. In Bozon, M. et Locoh, T. (dir.) *Rapports de genre et questions de population*. Paris, INED, 143-160
- Aquatias, S. (1998). *En bas des barres*. Thèse de sociologie, Paris 8.
- Archetti, E. (1998). The meaning of sport in anthropology. A view from Latin America. *European review of Latin American and Caribbean Studies*, 65, 91-103.
- Arendt, A. (1958). *The Human Condition*. Chicago & London, The University of Chicago Press.
- Armstrong, A. (1999). Droit et famille en Afrique Australe. In Adepoju, A. *La famille africaine. Politiques démographiques et développement*. Paris, Karthala, 255-282.
- Armstrong, G. et Giulianotti, R. (eds) (2004), *Football in Africa: Conflict, conciliation and community*. Houndmills, Palgrave Macmillan.

- Armstrong, G. et Rosbrook, J. (2010). Les pionniers de la franchise de football : l'Ajax Amsterdam au Cap. *Politique africaine*, 118, 43-61.
- Arnaud, P. (1999). Sport et relations internationales. La nouvelle donne géopolitique (1919-1939). *Géopolitique*, 66, 15-24.
- Aubel, O. et Ohl, F. (2015). De la précarité des coureurs cyclistes professionnels aux pratiques de dopage. L'économie des coproducteurs du World Tour. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 209, 28-41
- Balandier, G. (1982) [1955]. *Sociologie actuelle de l'Afrique noire*. Paris, Quadrige/PUF.
- Bale, J. (2004). Three Geographies of African Footballer Migration : Patterns, Problems and Postcoloniality. In G. Armstrong et Giulianotti (dir.), *Soccer in Africa : Conflict, Conciliation and Community*. Basingstoke, Palgrave, 229-246.
- Bale, J. et Maguire, J. (Ed.) (1994). *The Global Sports Arena. Athletic Talent Migration in an Interdependent World*. London, Frank Cass.
- Baller S. (2014). Urban football performances : playing for the neighbourhood in Senegal, 1950s-2000s, *Africa*, 84,1, 17-35
- Banas, P. (2016). Playing football on the margins : West African football players in Poland. Article en ligne sur le site *Globalsport* de l'Université d'Amsterdam : <http://global-sport.eu/playing-football-on-the-margins-west-african-football-players-in-poland>
- Bancel, N. (1999). *Entre acculturation et révolution : les mouvements de jeunesse et les sports dans l'évolution politique et institutionnelle en AOF (1945-1960)*. Thèse de Doctorat, Université Paris-I/Université Paris-XI.
- Bancel, N. et Combeau-Mari, E. (2014). Histoire du sport et perspectives postcoloniales. *Movement & Sport Sciences*, 4, 86, 61-69.
- Bancel, N. et Gayman, J.-M. (2002). *Du guerrier à l'athlète. Éléments d'histoire des pratiques corporelles*. Paris, PUF.
- Banégas, R. et Warnier, J.-W (2001). Nouvelles figures de la réussite et du pouvoir en Afrique. *Politique africaine*, 2, 82, 5-23.
- Barbier, J.-C. (1981). Les groupes ethniques et les langues, in Encyclopédie de la République Unie du Cameroun. Douala, Nouvelles Editions Africaines, 239-260.
- Bateson, G ; Jackson, D.D ; Hayley, J. et Weakland, J. (1956). *Toward a theory of schyzophrenia*. *Behavioural Science*, 1, 4, 251-264.
- Baumann, E. (1998). L'ajustement structurel au service de la société civile ? Réflexions à partir d'exemples sénégalais. In *GESCIVIA, Individualisations citadines et développement d'une société civile : Abidjan et Dakar*. Paris, IEDES.
- Bayart, J.-F. (1979). *L'Etat au Cameroun*. Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques.
- Bayart, J.-F. (1996). *L'illusion identitaire*. Paris, Fayard.
- Bayart, J.-F. (1999). L'Afrique dans le monde : une histoire d'extraversion. *Critique internationale*, 5, 97-120.
- Bayart, J.-F. (2006) [1989]. *L'Etat en Afrique : la politique du ventre*. Paris, Fayard.
- Bayart, J.-F. (2008). Hégémonie et coercition en Afrique subsaharienne. La « politique de la chicotte ». *Politique africaine*, 2008, 2, 110, 123-152.

- Beamon, K.K. (2010). Are Sports Overemphasized in the Socialization Process of African American Males? A Qualitative Analysis of Former Collegiate Athletes Perception of Sport Socialization. *Journal of Black Studies*, 41, 2, 281-200.
- Becker, H. S. (1985). *Outsider. Etude de sociologie de la déviance*. Paris, Métailié.
- Becker, H. S. (1986). Biographie et mosaïque scientifique, in: *Actes de la recherche en sciences sociales*, 62-63, 105-110.
- Becker, H. S. (1988). *Les Mondes de l'art*. Paris, Éditions Flammarion.
- Becker, H. (2006). Sur le concept d'engagement. *SociologieS* [en ligne], Découvertes/Redécouvertes
- Bertaux, D. (2006). *Le récit de vie. L'enquête et ses méthodes*. Paris, Armand Colin.
- Berthoud, J. et Poli, R. (2011). L'après-carrière des footballeurs en Afrique du Sud. *Staps*, 4, 94, 25-38.
- Berthoud, J. et Poli, R. (2012). S'intégrer balle au pied. Le rôle de clubs de foot de migrants en Suisse. *Diversité (Ville-Ecole-Intégration)*, 171, 2, 165-171.
- Berthoud, J. ; Vonnard, P. et Quin, G. (2016). *Le football suisse : des pionniers aux professionnels*. Lausanne, PPUR (Collection Savoir suisse).
- Bertoncello et Bredeloup (2004). Trajectoires migratoires africaines en France. *La lettre du LPED*, 2004, 2, 1-3
- Bertrand, J. (2008). Se préparer au métier de footballeur : analyse d'une socialisation professionnelle. *STAPS*, 82, 29, 29-42.
- Bertrand, J. (2008b). *La fabrique des footballeurs. Analyse sociologique de la construction de la vocation, des dispositions et des savoir-faire dans une formation au sport professionnel*. Thèse de doctorat en Sociologie et Anthropologie, Université Lyon 2.
- Bertrand, J. (2009). Entre « passion » et incertitude : la socialisation au métier de footballeur professionnel, *Sociologie du travail*, 51, 361-378.
- Besnier, N. (2011). *In the Edge of the Global. Modern Anxieties in a Pacific Island Nation*. Stanford, Stanford University Press.
- Besnier, N. (2012). The athlete's body and the global condition : Tongan rugby players in Japan. *American ethnologist*, 39, 2, 491-510.
- Besnier, N. and Alexeyeff, K. (2014). *Gender on the Edge: Transgender, Gay, and Other Pacific Islanders*. Honolulu, University of Hawai'i Press.
- Besnier, N. (2015). Sport Mobilities Across Borders : Postcolonial Perspectives. *The International Journal of the History of Sport*, 32, 7, 849-861.
- Besson, R., Poli, R. et Ravenel, L. (2010). Comprendre les mécanismes des migrations « glo-balles » africaines. Les trajectoires transnationales et la diversification des filières. *Afrique contemporaine*, 233, 63-76.
- Besson, R., Poli, R. et Ravenel, L. (2011). *Demographic Study of the Footballers in Europe*. Neuchâtel. Centre international d'étude du sport.
- Betsi, A. (2010). Histoire controversée des fédérations de football au Cameroun. De l'arbitraire à l'esprit cupide 1934 – 2000. Yaoundé, Nnâ Maria.
- Betsi, A. (2013). Les crimes du football camerounais. Yaoundé, Nnâ Maria.
- Bidart, C. (2006). Crises, décisions et temporalités: autour des bifurcations biographiques. *Cahiers Internationaux de sociologie*, 120, 29-57.

- Bisanz, J., Morrison, F. J. et Dunn, M. (1995). Effects of age and schooling on the acquisition of elementary quantitative skills. *Developmental Psychology*, 31, 221-236.
- Blanc, X., Faure M. et Suaud C. (1998). *Sociologie de l'élite sportive suisse*. Discussion paper de l'IDHEAP no 11.
- Boli, C., Gastaut, Y. et Grognet, F. (2010). *Allez la France*. Paris, Gallimard.
- Boli Claude, (2010). N'Jo Léa père et fils, les étudiants footballeurs. In : Boli Claude, Gastaut Yvan et Grognet Fabrice, *Allez la France*. Paris, Gallimard
- Boltanski, L. et Thévenot, L. (1991). *De la justification*. Paris, Gallimard.
- Bonnet, N. et Meier, O., (2004). Halte au pillage des talents en Afrique !. *Outre-Terre*, 8, 195-208.
- Bouly de Lesdain, S. (1999). Migration camerounaise et emploi. L'impact du projet migratoire étudiantin sur la situation des Camerounaises face à l'emploi, *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 15, 2, 189-202.
- Bourdieu, P. (1970). *Esquisse d'une théorie de la pratique, précédée de trois études d'ethnologie kabyle*. Paris, Minuit.
- Bourdieu, P. (1978), Classement, déclassement, reclassement, *Actes de la recherche en sciences sociales*, 24, 2-22.
- Bourdieu, P. (1979a). *La distinction : critique sociale du jugement*. Paris, Minuit.
- Bourdieu, P. (1979b). Les trois états du capital culturel. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 30, 3-6.
- Bourdieu, P. (1980). Le capital social. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 31, 2-3.
- Bourdieu, P. (1982). Les rites comme actes d'institution. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 4, 58-63).
- Bourdieu, P. (1987). *Choses dites*. Paris, Éditions de Minuit.
- Bourdieu, P. (1992). *Réponses. Pour une anthropologie réflexive*. Paris, Seuil.
- Bourdieu, P. (1994). *Raison Pratiques. Sur la théorie de l'action*. Paris, Seuil.
- Bourdieu, P. (1997). *Méditations pascaliennes*. Paris, Seuil.
- Bourdieu, P. (2001). *Sciences de la science et réflexivité*. Paris, Raison d'agir.
- Bourdieu, P. (2011). Champ du pouvoir et division du travail de domination. Texte de manuscrit inédit ayant servi de support de cours au Collège de France, 1985, 1986. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 190, 126-139.
- Bourdieu, P. et Passeron, J.-C. (1970). *La reproduction : éléments pour une théorie du système d'enseignement*. Paris, Minuit.
- Bourdieu, P. et Wacquant, L. (1992). *An invitation to reflexive sociology*. Cambridge, Polity.
- Bourg, J.-F. et Gouguet, J.-J. (2005). *Economie du sport*. Paris, La Découverte.
- Bréant, H. (2016). *Les chemins internationaux de la mobilité sociale. Expériences de mobilité et d'immobilité sociales dans les parcours migratoires comparés d'émigrés comoriens et togolais*. Thèse de doctorat, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.
- Bréant, H. (2013). Migrations et flux monétaires : quand ceux qui restent financent celui qui part. *Autrepart*, 67-68, 31-52.
- Bredeloup, S. (2014). *Migration d'aventure. Terrains africains*. Paris, cths.

- Bredeloup, S. (2008). L'aventurier, une figure de la migration africaine. *Cahiers internationaux de sociologie*, 2008/2, 125, 281-306.
- Brissonneau, C., Aubel, O., Ohl, F. (2008). L'épreuve du dopage. Sociologie du cyclisme professionnel. Paris, PUF.
- Bromberger, C. (1995). *Le match de football. Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*. Paris, Maison des Sciences de l'Homme.
- Bromberger, C. (1998). *Football, la bagatelle la plus sérieuse du monde*. Paris, Bayard.
- Broqua, C. et Deschamps, C. (Ed.) (2014). *L'échange économique-sexuel*. Paris, éditions EHESS, Collection « Cas de figure ».
- Bruneteaux, P. et Lanzarini, C. (1998). Les entretiens informels. *Sociétés contemporaines*, 30, 157-180.
- Butt, J. et Molnar, G. (2009). Involuntary career termination in sport : a case study of the process of structurally induced failure. *Sport in Society*, 12, 2, 240-257.
- Bruckner, P. (1999). *Le vertige de Babel : Cosmopolitisme ou mondialisme*. Paris, Arléa.
- Burks, A.W. (1946). Peirce's Theory of Abduction, *Philosophy of Science*, 13, 4 (Oct), 301-306.
- Camara, S. (1994). La tradition orale en question. *Cahiers d'études africaines*, 36, 144, 763-790.
- Carter, T. (2007). Family Networks, State Interventions and the Experience of Cuban Transnational Sport Migration, *International Review for the Sociology of Sport*, 42, 4, 371-389.
- Carter, T. (2011). *In foreign Fields : The Politics and Experiences of Transnational Sport Migration*. London, Pluto Press.
- Castel, R. (2007). Au-delà du saariat ou en deçà de l'emploi ? L'institutionnalisation du précaire. In Paugam, S. (Ed.) *Repenser la solidarité*. Paris, Presses Universitaires de France, « Le Lien social ».
- Cecic Erpic, S., Wylleman, P., Zupanovic, M. (2004). The effect of athletic and non-athletic factors on the sports career termination process. *Psychology of Sport and Exercise*, 5, 45-59.
- Cefaï, D. (2015). Mondes sociaux, *SociologieS* [Online], Files, Pragmatisme et sciences sociales : explorations, enquêtes, expérimentations, Online since 23 February 2015, connection on 24 October 2016. URL : <http://sociologies.revues.org/4921>
- Cesari, J. (1997). Les réseaux transnationaux entre l'Europe et le Maghreb : l'international sans territoire », *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 13, 2, 81-94.
- Chamalidis, M. (2000). *Splendeurs et misères des champions*. Montréal, vlb éditeur.
- Charmes, J. (1996). Emploi, informalisation, marginalisation. L'Afrique dans la crise et sous l'ajustement, 1975-1995. In Coussy, J. et Vallin, J. *Crise et population en Afrique*. Chapitre 19.
- Charmes, J. (2001). Informal sector, Poverty and Gender : A review of Empirical Evidence' Background paper for the World Development Report.
- Chauvin, S. (2012). Cameroun : les enjeux de la croissance. *Macroéconomie & Développement*, 6, AFD.
- Chevandier, C. (2009a). *La Fabrique d'une génération. Georges Valéro, postier, militant et écrivain*. Paris, Les Belles-lettres.
- Chevandier, C. (2009b). Vocation professionnelle : un concept efficient pour le XX^e siècle ? *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, 116, 3, 95-108.
- Chifflet, P. et Gouda, S. (1996). *Olympisme et identité nationale en Afrique noire francophone*. *Staps*, 41, 17, 93-105.

- Chimot, C. et Schotté, M. (2006). Travailler dans une organisation sportive. Entre engagement passionné et investissement professionnel. *Regards sociologiques*, 32, 97-107.
- Chort, I. et Dia, H. (2013) L'argent des migrations : les finances individuelles sous l'objectif des sciences sociales, *Autrepart*, 4, 67-68, 3-12.
- Clignet, R. et Stark, M. (1974), Modernisation and football in Cameroun. *Journal of Modern African Studies* 12, 3, 409-421.
- Clignet, R. (1975). Education, emploi et succès professionnel au Cameroun. *Revue canadienne des études africaines*, 9, 2, 193-212.
- Coakley, J. (1983). Leaving competitive sport: Retirement or rebirth. *Quest*, 35, 1-11.
- Coakley, J. (2006). The Good Father : Parental Expectations and Youth Sports. *Leisure Studies*, 25, 2, 153-163.
- Collins, R. (2008). The Four M's of Religion : Magic, Membership, Morality and Mysticism. *Review of Religious Research*, 50, 1, 5-15
- Collovald, A. (2002). Pour une sociologie des carrières morales. In A. Collovald avec Lechien M.-H., Rozier S., Willemez L. *L'humanitaire ou le management des dévouements : enquête sur un militantisme de « solidarité internationale » en faveur du tiers monde*. Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- Coquery-Vidrovitch, C. (2002). Colonisation, coopération, partenariat. Les différentes étapes (1950-2000). In Sot, M. (dir.). *Etudiants africains en France (1951-2001). Cinquante ans de relations France-Afrique. Quel avenir ?* Paris, Karthala, 29-48.
- Coquet, R. (2016). *L'expérience sociale du bodybuilding*. Thèse de doctorat non-publié, Université de Lausanne.
- Connell, R. W. (1995). *Masculinities*. Berkeley and Los Angeles, University of California Press.
- Conzelmann, A. et Nagel, S. (2003). Professional careers of the German olympics athletes, *International Review for the sociology of sport*. Vol. 38, 3 September 2003, 259-280.
- Cornelissen, S. et Solberg, E., (2007). Sport mobility and circuits of power: The dynamics of football migration in Africa and the 2010 World Cup. *Politikon*, 34, 3, 295-314.
- Coulon, C. (2000). La tradition démocratique au Sénégal : histoire d'un mythe. in Jaffrelot, C. (dir.) *Démocraties d'ailleurs: démocraties et démocratisations hors d'Occident*. Paris, Karthala.
- Courade, G. (dir.) (1994). *Le village camerounais à l'heure de l'ajustement*. Paris, Karthala.
- Courade, G. et Courade, C. (1978). L'école du Cameroun anglophone : de l'école coloniale à l'école nationale. *Tiers-Monde*, 19, 76, 743-769.
- Creuzé, C. (2003). L'après-sport : les sportifs sont-ils tous égaux ?, in P. Duret et D. Bodin (dir.) *Le Sport en question*, Chiron.
- Cubizolles, S. (2010). *Le football en Afrique du Sud. Vécu d'un township au Cap occidental*. Paris, Karthala.
- Darby, P. (2000). The new scramble for Africa: African football labour migration to Europe. *European Sports History Review*, 3, 214-244.
- Darby, P. (2002). *Africa, football and FIFA : politics, colonialism and resistance*. London, Routledge.
- Darby, P. (2007a). Out of Africa: the exodus of African football talent to Europe. *WorkingUSA: The Journal of Labour and Society*, 10, 4, 443-456.

- Darby, P. (2007b). African football labour migration to Portugal: colonial and neocolonial resource. *Soccer and Society* 8, 4, 495–509.
- Darby, P ; Akindes, G, et Kirwin, M. (2007). Football Academies and the Migration of African Football Labor to Europe. *Journal of Sport and Social Issues*, 31, 2, 143-161.
- Darby, P. et Solberg, E. (2010). Differing trajectories : football development and patterns of player migration in South Africa and Ghana. *Soccer & Society*, 11, 1, 118-130.
- Darby, P. (2010). Ethnographie des académies de football au Ghana. Entre formation et commercialisation des jeunes joueurs. *Afrique contemporaine*, 233, 77-87.
- Darby, P. (2013) Moving players, traversing perspectives : Global value chains, production networks and Ghanaian football labour migration. *Geoforum*, 50, 43-53.
- Darmon, M. (2008). La notion de carrière : un instrument interactionniste d’objectivation, *Politix*, 82, 149-167.
- Déchaux, J.-H. (2009). *Sociologie de la famille*. Paris, La Découverte « Repères ».
- De Latour, E. (2001). *Métaphores sociales dans les ghettos de Côte d’Ivoire*. *Autrepart* 18, 151-167.
- De Latour, E. (2010). Joueurs mondiaux, clubs locaux. Le football d’Afrique en Asie. *Politique africaine*, 118, 63-83.
- Deliège, R. (2011). *Anthropologie de la famille et de la parenté*. Paris, Armand Colin.
- Delmotte, F. (2010). Termes clés de la sociologie de Norbert Elias. *i*, 106, 2, 29-36.
- Deltombe, T. ; Domergue, M. ; Tatsitsa, J. (2011). *Kamerun ! Une guerre cachée aux origines de la Françafrique 1948-1971*. Paris, La Découverte.
- Demazière, D. et Csakvary B. (2002). Devenir professionnel. *PanoramiqueS*, 61, 85-91.
- Demazière, D. et Jouvenet, D. (2011). Les agents sportifs dans le football. Rôles professionnels et régulations de l’activité. In Robin, G. *Football, Europe et régulations*, Villeneuve d’Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 191-199.
- De Singly, F. (1995). *Le couple, le soi et la famille*. Paris, Nathan.
- Deville-Danthu, B. (1997). *Le sport en noir et blanc, Du sport colonial au sport africain dans les anciens territoires français d’Afrique occidentale (1920-1965)*. Paris, L’Harmattan.
- Deville-Danthi, B. (1998). Le développement des activités sportives en Afrique occidentale française : un bras de fer entre sportifs et administration coloniale (1920-1956). *Revue française d’histoire d’outre-mer*, 85, 318, 105-118.
- Diagne, M. (2005). *Critique de la raison orale, Les pratiques discursives en Afrique noire*. Paris, Karthala.
- Dietschy, P. (2010). Histoire des premières migrations de joueurs africains en Europe. Entre assimilation, affirmation et déracinement. *Afrique contemporaine*, 233, 35-48.
- Dikoumé, F. et Noutcha, R. (2006). Le service public du sport en Afrique noire (l’exemple du cameroun). In Noutcha, R. (Ed). *Le sport au pluriel : Approches sociologique et politique des pratiques*. Actes du Colloque International de Yaoundé.
- Dimé, M. N. (2007). Remis en cause, reconfiguration ou recomposition ? Des solidarités familiales à l’épreuve de la précarité à Dakar. *Sociologie et sociétés*, 39, 2, 151-171.
- Dozon, J.-P. (2003). *Frères et Sujets. La France et l’Afrique en perspective*. Paris, Éd. Flammarion
- Dozon, J.-P. (2008). *Une anthropologie en mouvement. L’Afrique miroir du contemporain*. Paris, Éditions Quæ.

- Dubar, C. (1991). *La socialisation. Construction des identités sociales et professionnelles*. Paris, Armand Colin.
- Dubar, C. et Tripiier, P. (1998). *Sociologie des professions*. Paris, Armand Colin.
- Dufois, S. (2010). *Un pont par-dessus la porte. Extraterritorialisation et transétatisation des identifications nationales*. In: Dufois, S., Guerassimoff, C. et de Tinguy, A. (Ed) *Loin des yeux, près du cœur. Les Etats et leurs expatriés*. Paris, Presses de la fondation nationale des sciences politiques.
- Dumont, L. (1983). *Essais sur l'individualisme*. Paris, Le Seuil.
- Duret, T. (2008). *Sociologie du sport*. Paris, PUF.
- Durkheim, E. (1912). *Les formes élémentaires de la vie religieuse*. Paris, PUF.
- Eckert, A. (2015). *Le travail en Afrique*, in Fall, B., Phaf-Rheinberger, I. et Eckert, A. (Ed.) *Travail et culture dans un monde globalisé*, Paris, Karthala, 29-38.
- Edwards, H. (1983). *The exploitation of Black Athletes. AGB Reports, 28, 37-48.*
- Edwards, H. (1988). *The single-minded pursuit of sports fame and fortune is approaching an institutionalized triple tragedy in Black society. Ebony, 43, 10, 138-140.*
- Efionayi-Mäder, F. (2005). *Trajectoires d'asile africaines. Déterminants des migrations d'Afrique occidentale vers la Suisse*. Neuchâtel, SFM, Rapport de recherche 38A.
- Ehrenberg, A. (1991). *Le culte de la performance*. Paris, Calmann-Lévy.
- Ela, J.-M. (2006). *Travail et entreprise en Afrique. Les fondements sociaux de la réussite économique*. Paris, Karthala.
- Elliott, R. (2015). *Chasing the ball. The motivations, experiences and effects of migrant professional footballers*. In Elliott, R. and Harris, J., *Football and Migration. Perspectives, places, players*. London and New York, Routledge
- Eloundou-Eynegue, P. M. (1992). *Solidarités dans la crise ou crise des solidarités familiales*
- Emirbayer M. and Mische A. (1998). *What is Agency ? American Journal of Sociology, 13, 4, 962-1023.*
- Engono, J. N. (1999). *Les « déflatés » de la fonction publique au Cameroun : du rêve de la réussite sociale au désenchantement. Etude de cas sur l'itinéraire des « déflatés » du Minrest. Bulletin de l'APAD [en ligne], 18.*
- Esson, J. (2013). *A body and a dream at a vital conjuncture : ghanaiian youth, uncertainty and the allure of football. Geoforum, 47, 84-92.*
- Fatès, Y. (2010). *La genèse du football en Algérie*. In Boli, C. ; Gastaut, Y. ; Grognet, F. *Allez la France. Football et immigration*. Paris, Gallimard-CNHI.
- Faure, J.- M. et Suaud, C. (1999). *Les footballeurs professionnels en France : l'éclatement d'une corporation. Les Cahiers de l'INSEP, Football jeu et société, 25, 207-228.*
- Faure, J.-M. et Suaud, C. (1999b). *Le football professionnel à la française*. Paris, Presses Universitaires de France.
- Faure, J.-M. (2010). *Les skieurs de l'équipe de France 1968-1988. Reconversions et destins sociaux*. In Faure, J.-M. et Fleuriel, S. (eds), *Excellences sportives. Economie d'un capital spécifique*. Broissieux, Editions du croquant. pages
- Fisiy, C. F. et Geschiere, P. (1993). *Sorcellerie et accumulation*. In Geschiere, P. et Konings, P. (eds), *Les itinéraires d'accumulation au Cameroun*. Paris, Karthala, 99-131.

- Flahaux, M.-L. ; Mangalu, J. ; Rakotonarivo, A. (2015). La situation de migrants congolais en Belgique et leurs liens avec le pays d'origine. In Mazozochetti, J. (dir.) *Migrations subsahariennes et condition noire en Belgique. A la croisée des regards*. Paris, L'Harmattan academia.
- Flanagan, J. (2004). Combining sports and education. Support for athletes in the EU Member States, report requested by the European Parliament's Committee on Culture, Youth, Education, the Media and Sport [http://www.europarl.europa.eu/RegData/etudes/etudes/join/2004/341532/DG-4-CULT_ET(2004)341532_EN.pdf] (consulté le 31 juillet 2016).
- Fleuriel, S. (2004). *Le sport de haut niveau en France : sociologie d'une catégorie de pensée*. Grenoble, PUG.
- Fleuriel, S. et Schotté, M. (2008). *Sportifs en danger : La condition des travailleurs sportifs*. Bellecombe-en-Bauges, Editions du Croquant.
- Fleuriel, S. et Schotté, M. (2011). La reconversion paradoxale des sportifs français. Premiers enseignements d'une enquête sur les sélectionnés aux jeux olympiques de 1972 et 1992, *Sciences sociales et sport*, 4, 115-140.
- Forté, L. et Mennesson, C. (2012). Réussite athlétique et héritage sportif. *SociologieS* [En ligne], Théories et recherches, mis en ligne le 15 novembre 2012
- Foucault, M. (1966). *Les mots et les choses : une archéologie des sciences humaine*. Paris, Gaillard.
- Frackowiac, G. (2002). Les galibots-footballeurs : des sportifs sans reconversion ? *Panoramiques*, 61 (Un monde foot, foot, foot !), 74-77.
- François, P. (2010). La vocation des musiciens. De l'illumination individuelle au processus collectif. In Demazière, D. et Gad, C., *Sociologie des groupes professionnels*. Paris, La Découverte « Recherches », 165-174.
- Frenkiel, S. (2008). Larbi Ben Barek, Marcel Cerdan et Alfred Nakache : icônes de l'utopie impériale dans la presse métropolitaine (1936-1944) ? *Staps*, 80, 2, 99-113.
- Frenkiel, S. (2011). Les transformations historiques des conditions d'émigration des footballeurs professionnels camerounais en France (1954-2010). *Stadion*, 37, 2, 327-347.
- Frenkiel, S. (2012). La permanence de la condition d'immigré sportif africain : une socio-histoire des footballeurs professionnels camerounais en France (1954-2010), *Histoire Sociale - Social History*, 14, 90, 255-280.
- Frenkiel, S. (2014). *Une histoire des agents sportifs en France*. Neuchâtel, Editions CIES.
- Freund, J. (1965). *Essais sur la théorie de la science*. Paris, Plon.
- Gaillard, J. et Meyer, J.-B. (1996). Le brain drain revisité : de l'exode au réseau. In : Waast, R. et Gaillard, J. (Ed.) *Les sciences hors d'Occident au 20^e siècle*. Paris, Orstom, 331-347.
- Gandoulou, J.-D (1989). *Au cœur de la Sape : mœurs et aventures des Congolais à Paris*. Paris, L'Harmattan.
- Gastaut, Y. (2006). Algérie-Allemagne, la victoire des héritiers du « Onze de l'Indépendance » lors de la Coupe du Monde 1982 » in Dietschy, P. ; Gastaut, Y. et Mourlane, S. *Histoire politique des Coupes du Monde de football*, Paris, Vuibert, 295-310.
- Gearing, B. (1997). More than a game : The experience of being a professional footballer in Britain, *Oral History*, 25, 1, 63-70.
- Gebauer, G., Braun, S., Suaud, C. et Faure, J.-M. (1999) *Die soziale Umwelt von Spitzensportlern*. Berlin, Verlag Hofmann.
- Geschiere, P. (1995). *Sorcellerie et politique en Afrique : la viande des autres*. Paris, Karthala.

- Geschiere, P. et Konings, P. (Ed.) (1993). *Itinéraires d'accumulation au Cameroun*. Paris, Karthala.
- Glaser, B. G. et Strauss A. L. (1967). *The Discovery of Grounded Theory: Strategies for Qualitative Research*, Chicago, Aldine Publishing Company.
- Glick Schiller, N., Basch L. et Szanton Blanc C. (1992). Transnationalism: A New Analytic Framework for Understanding Migration. *Annals of the New York Academy of Science*, 645, 1-24
- Glick Schiller, N., Basch L. et Szanton Blanc C. (1995). From immigrant to transmigrant. Theorizing transnational migration. *Anthropological Quarterly*, 68, 1.
- Godbout, J. T. (2006). Le don au-delà de la dette. *Revue du MAUSS*, 27, 91-104.
- Goffman, E. (1961). *Asiles*. Paris, Les éditions de Minuit.
- Goffman, E. (1973). *La mise en scène de la vie quotidienne. La présentation de soi*. Paris, Les éditions de Minuit.
- Goffman, E. (1974). *Les rites d'interaction*. Paris, Les éditions de Minuit.
- Goffman, E. (2002). La distance au rôle en salle d'opération. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 143, 80-87.
- Grégoire, N. (2014). *Redéfinir les frontières de l'enre-soi en situation postmigratoire. Carrières associatives et construction d'un espace associatif « panafricain » à Bruxelles*. In Mazozochetti, J. (dir.) *Migrations subsahariennes et condition noire en Belgique. A la croisée des regards*. Paris, L'Harmattan academia.
- Grégoire, N. et Mazzocchetti, J. (2013). Altérité « africaine » et luttes collectives pour la reconnaissance en Belgique. *Revue européenne des migrations internationales*. 29, 2, 95-114.
- Grün, L. (2011). *Entraîneur de football : histoire d'une profession de 1890 à nos jours*. Thèse de doctorat. Université Claude Bernard, Lyon 1.
- Guiot, P. et Ohl, F. (2008). La reconversion des sportifs : un épreuve de la petitesse ? *Loisirs et Société*, 30, 2, 385-416.
- Guyer, J. (Ed.) (1995). *Money Matters. Instability, Values and Social Payments in the Modern History of West African Communities*.
- Hannerz, U. (2003). Being there... and there... and there ! Reflections on multi-site ethnography. *Ethnography*, 4, 201-216.
- Harris, O. (1994). Race, sport, and social support. *Sociology of Sport Journal*, 11, 40-50.
- Hatcheu, E.T. (2003). *L'approvisionnement et la distribution alimentaires à Douala (Cameroun) : logiques sociales et pratiques spatiales des acteurs*. Thèse de doctorat. Paris 1, Panthéon Sorbonne.
- Hatton, T.J. et Williamson J. G. (2005). *Global Migration and the World Economy : Two Centuries of Policy and Performance*. Cambridge MA, MIT Press.
- Haugaa Engh, M., Agergaard, S. et Maguire, J. (2013). Established – outsider relations in youth football tournaments. An exploration of transnational power figurations between Scandinavian organizers and African teams. *Soccer and Society*, 14, 6, 781-798.
- Heinich, N. (1999). *L'épreuve de la grandeur. Prix littéraires et reconnaissance*. Paris, La Découverte.
- Helsen, W., van Winckel, J., et Williams, A. M. (2005). The relative age effect in youth soccer across Europe, *Journal of Sports Sciences*, 23, 6, 629–636.
- Hoggart, R. (1970). *La culture du pauvre*. Paris, Editions de Minuit
- Hugues, E.C. (1958). *Men at their Work*. Glenoce, The Free Press.

- Hughes, E. C. (1996). Le drame social du travail. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 115. Les nouvelles formes de domination dans le travail (2). 94-99.
- Hugon, P. (1996). Sortir de la récession et préparer l'après-pétrole : le préalable politique. *Politique africaine*, 62, 35-44.
- Irlinger, P. (2003). Le traitement social des sportifs de haut niveau. Une étude internationale comparative, in Duret, P. & Bodin, D. (Éds). *Le sport en questions*. Paris, Chiron, 25-33.
- Jacquemin, M. (2009). « Petites nièces et « petites bonnes » à Abidjan. Les mutations de la domesticité juvénile. *Travail, genre et société*, 22, 53-74.
- Jacquemin, M. (2012). « Petites bonnes » d'Abidjan. *Sociologie des filles en service domestique*. Paris, L'Harmattan.
- Janin, P. (2003). Vivre ensemble ou la douleur d'être « en grande famille ». *Politique africaine*, 91, 33-50.
- Javerlhiac, S., Bodin, D., Huet, A., Robène, L. (2011). Pouvoir et vouloir se former. Analyse d'une étape décisive dans le processus de reconversion des sportifs de haut niveau en France à travers l'étude comparée de l'escrime et du tennis de table. *L'année sociologique*, 61, 1, 175-199.
- Javerlhiac, S., Bodin, D., Robène, L. (2010). Préparer sa reconversion entre engagement personnel et contraintes sportives. *Terrains et travaux*, 17, 75-91
- Javerlhiac, S. (2014). *La reconversion des sportifs de haut niveau. Pouvoir et vouloir se former*. Rennes, Presses Universitaires de Rennes.
- Jenkins, R. (1996). *Social Identity*. New York, Routledge.
- Jourdain, A. et Nauin, S. (2011). *La théorie de Pierre Bourdieu et ses usages sociologiques*. Paris, Armand Colin.
- Jullien, H., Turpin, B., Carling, C. (2008). Influence of birth date on the career of French professional soccer players, *Science & Sport*, 23, 3-4, 149-155.
- Kadlcik, J., et Flemr, L. (2008). Athletic career termination model in the Czech Republic: A qualitative exploration. *International Review for the Sociology of Sport*, 43, 251-269.
- Kamden, P. (2007). *Camerounais en Ile-de-France. Dynamique migratoires et stratégies d'intégration socio-spatiale différenciées*. Paris, L'Harmattan.
- Kamdem, P. (2015). *Éléments d'une géopolitique des migrations au Cameroun. Territorialité migrante, citoyenneté et frontières*. Paris, L'Harmattan.
- Kana, C. (2014). *La fabuleuse histoire des Lions Indomptables. De Samuel Mbappé Léppé à Samuel Eto'o*. Le plessis-Trevisse, Teham Editions.
- Kanté, S. (2002). *Le secteur informel en Afrique subsaharienne francophone*. Genève, BIT.
- Kaufmann, J.-C. (2004). *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*. Paris, Hachette Littératures.
- Kemo-Keimbou, D. C. (1999). *Représentations politiques et pratiques corporelles au Cameroun (1929-1996). Enjeux et paradoxes du sport et de l'éducation physique en Afrique noire*. Thèse de doctorat STAPS, Université Marc Bloch de Strasbourg.
- Kneyer, W. (1980). *Spitzensport und soziale Mobilität*. Ahrensburg, Czwalina.
- Kopytoff, I. (1986). The cultural biography of things : commoditization as process. In Appadurai (Ed.) *The social life of things. Commodities in cultural perspective*. Cambridge : Cambridge University Press, 64-91.

- Kovacs, U. (2016). Football dreams, pentecostalism and migration in southwest Cameroon. Article en ligne sur le site *Globalsport* de l'Université d'Amsterdam : <http://global-sport.eu/football-dreams-pentecostalism-and-migration-in-southwest-cameroon>
- Kunene, M. (2006). Winning the Cup but losing the plot ? The troubled state of South African Soccer, in S. Buhlungu, J. Daniel, R. Southall et J. Lutchman (Eds.) *State of the Nation : South Africa 2005-2006*, Cape Town, HSRC Press, 369-391.
- Kunz, R. (2011). The Political Economy of Global Remittances. Gender, Governmentality and Neoliberalism. *International Feminist Journal of Politics*. London and New York, Routledge.
- Künzler, D. et Poli, R. (2012). The african footballer as visual object and figure of success : Didier Drogba and social meaning. *Soccer & Society*, 13, 2, 207-221.
- Lahire, B. (2004). *La culture des individus*, Paris, La Découverte.
- Lafabre, C. et Tabé, A. (2002). *La fabrication des carrières migratoires de footballeurs africains. Le cas des joueurs béninois partis gagner leur vie en France*. In Caradec, V., Ertul, S., Melchior, J.-P. *Les dynamiques des parcours sociaux*. Rennes, Presses Universitaires de Rennes.
- Lahire, B. (1995). *Tableaux de famille*. Paris, Gallimard, Le Seuil.
- Lahire, B. (2004). *La culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*. Paris, La Découverte.
- Lalivé d'Epinay, C. (2012). Les parcours de vie au temps de la globalisation. Un eamen du « paradigme du parcours de vie ». In Caradec, V., Ertul, S., Melchior, J.-P. *Les dynamiques des parcours sociaux*. Rennes, Presses Universitaires de Rennes.
- Lallemand, S (1993). *La circulation des enfants en société traditionnelle. Prêt, don, échange*. Paris, L'Harmattan.
- Lanfranchi, P. et Taylor, M. (2001). *Moving with the ball: the migration of professional footballers*. Oxford, Berg.
- Lanfranchi, P. (2002). Football, cosmopolitisme et nationalisme. *Pouvoir*, 101, 15-25.
- Lapeyronnie, D. (2008). *Ghetto urbain. Ségrégation, violence, pauvreté en France aujourd'hui*. Paris, Robert Laffont.
- Lavallee, D. et Wyllemann P. (2000). *Career transitions in sport : international perspectives*. Morgantown, WV : Fitness Information Technology.
- Lavallee, D. et Robinson, H. K. (2007). In pursuit of an identity: a qualitative exploration of retirement from women's artistic gymnastics. *Journal of Psychology of Sport and Exercise*, 8, 119-141.
- Lee, E.S. (1966). A Theory of Migration, *Demography*, 3, 1, 47-57.
- Lefèvre, N. (2010). Construction sociale du don et de la vocation de cycliste. *Sociétés contemporaines*, 80, 47-71.
- Lehnertz, K. (1979) *Berufliche Entwicklung der Amateurspitzenportler in der Bundesrepublik Deutschland*. Schorndorf, Hofmann.
- Lelart, M. (1989). L'épargne informelle en Afrique : les tontines béninoises. *Revue Tiers-Monde*, 30, 118, (avril-juin 1989), 271-298.
- Lelart, M. (eds) (1990). *La tontine, pratique informelle d'épargne et de crédit dans les pays en voie de développement*. Paris, éditions John Libbey Eurotext.

- Lerch, S.H., (1984). Athlete retirement as social death: An overview, in N. Theberge & P. Donnelly (Ed.), *Sport and the sociological imagination*, Forth Worth, Texas Christian University Press, 259-272.
- Levi-Strauss, C. (1962). *La pensée sauvage*. Paris, Plon.
- Levi-Strauss, C. (1974). *Anthropologie structurale*. Paris, Pion.
- Levy, R., Gauthier, J.-A. et Widmer, E. (2006). Entre contraintes institutionnelle et domestique: Les parcours de vie masculins et féminins en Suisse. *The Canadian Journal of Sociology / Cahiers canadiens de sociologie*, 31, 4 (Autumn, 2006), 461-489.
- Lötscher, F., Roth, H.W. and Weber, M. (1979). Spitzensport und Beruf, In H. Gabler, H. Eberspächer, E. Hahn, J. Kern and G. Schilling (eds). *Praxis der Psychologie im Leistungssport*. Berlin, Bartels & Wernitz.
- Lupton, D. et Barclay, L. (1997). *Constructing Fatherhood. Discourses and experiences*. London, Sage.
- Magee, J. D. (1998). *International labour migration in English league football*. University of Brighton : Unpublished PhD thesis.
- Magee, J.D. et Sugden, J. (2002) « The World at their Feet ». Professional Football and International Labor Migration, *Journal of Sport and Social Issues*, 26, 4, 421-437.
- Maguire, J. (1996). Blade runners : Canadian migrants, ice-hockey, and the global sports process, *Journal of Sport and Social Issues*, 20, 3, 335-360.
- Maguire, J. (1999). *Global Sport : identities, societies, civilizations*. Cambridge : Polity Press/Blackwell Publishers.
- Maguire, J. et Bale, J. (1994) *The global sports arena*. London : Frank Cass.
- Maguire, J. et Falcoux (eds) (2011). *Sport and Migration. Borders, Boundaries and Crossings*. London and New York. Routledge.
- Makhulu, A.-M, (2010). The search for Economic Sovereignty. In Makhulu, A.-M, Buggenhagen, B. A. et Jackson S. (Ed.) (2010). *Hard work, hard times. Global Volatility and African Subjectivities*, 28-47.
- Malaquais, D. (2001). Arts de feyre au Cameroun, *Politique africaine* 2, 82, 101-118.
- Malon, C. (2006). *Le Havre colonial de 1880 à 1960*. Caen : Presses universitaires de Caen.
- Mangan, L.A. (1987). Ethics and ethnocentricity : imperial education in British tropical Africa. In : Baker, W.J. / Mangan, J.A. (eds.), *Sport in Africa : essays in social history*. New York : African Publishing Company, 138-171.
- Manirakiza, D. (2010). Football amateur au Cameroun : entre clientélisme politique et échanges mutuels. *Politique africaine*, 2010/2, 118, 103-122.
- Mantovani, D., Papadopoulos, F., Sutherland, H., Tsakloglou, P. (2005). Pension Incomes in the European Union : Policy Reform Strategies in Comparative Perspective, *The Institute of the Study of Labor (IZA)*, Discussion paper No. 1537, March 2005
- Marcus G.E. (1995). Ethnography in/of the world system : The Emergence of Multi-Sited Ethnography. *Annual Review of Anthropology*, 24, 95-117.
- Marie, A. (1995). « Y'a pas l'argent » : l'endetté insolvable et le créancier floué, deux figures complémentaires de la pauvreté abidjanaise. *Tiers-Monde*, 36, 142, 303-324.
- Marie, A. (éd.) (1997). *L'Afrique des individus*. Paris : Karthala.

- Marie, A. (2007). Communauté, individualisme, communautarisme : hypothèses anthropologiques sur quelques paradoxes africains. *Sociologie et sociétés*, 39, 2, 173-198.
- Martucelli, D. (2006). *Forgé par l'épreuve*. L'individu dans la France contemporaine. Paris, Armand Colin.
- Mauss, M. (2007) [1925] *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*. Paris, PUF.
- Mazwai, T., Mseleku, S., Lerman, S., et Copper, B. (Eds) (2003). *Thirty Years Of South African Soccer*. Cape Town, Mafube.
- Mbaye, A. (1998). Les navétanes au Sénégal ou le football parallèle *Société & représentation*, 7, 141-154.
- Mbembe, A. (1992). Provisional Notes on the Postcolony. *Journal of the International African Institute*, 62, 1, 3-37.
- Mbembe, A. (2000). *De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*, Paris, Karthala.
- Mbembe, A. (2010), *Cameroun: au-delà de la débâcle des Lions indomptables*. Entretien de Norbert Ouendji, www.mediafreres.org (24.06.2010).
- Mbengalack, E. (1995) *La gouvernementalité du sport en Afrique : le sport et le politique au Cameroun*. Thèse de doctorat, Lausanne, Centre d'études et de recherches olympiques du CIO.
- Mbida Nana, F. M. (2016). *De nouvelles articulations entre les politiques publiques et les pratiques sportives aut-organisées : l'exemple des sept communes de Yaoundé (Cameroun)*. Thèse de doctorat. Université Paris-Saclay, préparée à l'Université Paris-Sud.
- McGillivray D., Fearn R., McIntosh A. (2005). Caught up in and by the Beautiful Game. A Case Study of Scottish Professional Footballers. *Journal of Sport and Social Issues*, 29,1, 102-123.
- McPherson, B. D. (1980). Retirement from professional sport : The process and problems of occupational and psychological adjustment. *Sociology. Symposium*, 30, 126-143.
- Mead, G.H. (1963). *L'esprit, le soi et la société*. Paris, PUF.
- Mebenga Tamba, L. (2010). *Anthropologie des rites funéraires en milieu urbain camerounais*. Paris, L'Harmattan.
- Médard, J.-F. (1992). *Le big man en Afrique. Du politicien entrepreneur*. L'Année sociologique n° 42, pp. 167-192.
- Meillassoux, C. (1977). *Terrains et théorie*. Paris, Editions Anthropos.
- Memmi, A. (1979). *La dépendance*. Paris, Editions Gallimard.
- Menger, P.-M. (1997). *La profession de comédien*. Paris, Ministère de la Culture et de la communication, Département des études et de la prospective.
- Menger, P.-M. (1999). Artistic labor markets and careers. *Annual Review of Sociology*, 25, 541-574.
- Mennesson, C. (2004). Etre une femme dans sport « masculin ». Modes de socialisation et construction des dispositions sexuées. *Sociétés contemporaines*, 3, 55, 69-90.
- Mennesson, C. et Clément, J.-P. (2009). Boxer comme un homme, être une femme. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 179, 76-91.
- Merton, R. K. (1997). *Eléments de théorie et de méthode sociologique*, Paris, Armand Colin.
- Messner, M. (1985). The changing meaning of male identity in the lifecourse of the athlete. *Arena Review*, 9, 2, 31-60.

- Messner, M. (1988). Sports and male domination: The female athlete as contested terrain. *Sociology of Sport Journal*, 3, 197–211.
- Mihovilovic, M.A. (1968). The status of former sportsmen. *International Review of Sport Sociology* 3, 73-96.
- Mouaffo, D. (1994). Crise et célébrations sociales : les funérailles en pays Bamiléké. In. Courade, G. (Eds). *Le village camerounais à l'heure de l'ajustement*. Paris, Karthala.
- Nazareth, C. (2014). « Faire quelque chose de bien dans le foot » : Une stratégie familiale d'accès à l'espace du football professionnel français. *Sciences sociales et sport*, 2014/1, 7, 139-165.
- Ndjambou, L. E. (2004). Echange maritime et enclavement en Afrique de l'Ouest : le cas des Ports d'Abidjan et de Cotonou, *Cahiers d'Outre-Mer*, 226/227, 233-258.
- Ndiaye, M. (1998). *Les Moudou Moudou ou l'ethos du développement au Sénégal*, Dakar, Presses Universitaires
- Njiale, P.-M. (2006). Crise de la société, crise de l'école. Le cas du Cameroun. *Revue internationale d'éducation de Sèvres*, 41, 53-63.
- Ngome, I. et Mpako, J. (2009). Cameroon : In-flow of Remittances. *AfricaFiles* <http://www.africafiles.org/article.asp?ID=21792>
- North, J., & Lavalley, D. (2004). An investigation of potential users of career transition services in the United Kingdom. *Psychology of Sport and Exercise*, 5, pp. 77–84.
- Nyeck C. R., Mouafo, D., Linjoun, M. C. (2011). Retraités sans retraite comme stade ultime de la précarisation et généralisée des emplois au Cameroun, *Revue européenne du droit social*, X, 1, 21-31.
- Oates, J. C. (1987). *On Boxing*. Garden City, Doubleday.
- Ochiai, E. (2010). Quitter l'Occident, rejoindre l'Orient : les deux « décennies perdues » dans l'évolution de la famille au Japon. *Ebisu*, 44, La modernisation du Japon revisitée. Que reste-t-il de l'approche moderniste ? [sous la direction de Lévy, C.], 185-204.
- Oliver, M. (1980). Race, class, and family's orientation to mobility through sports. *Sociological Symposium*, 30, 62-86.
- Olivier de Sardan, J.-P. (1996). L'économie morale de la corruption en Afrique. *Politique africaine*, 63, 97-116.
- Onambélé, M.-J. S. (2010). *Oncle maternel – neveu : une relation privilégiée chez les Ewondo*. Paris, L'Harmattan.
- Oso Casas, L. (2002). Stratégies de mobilité sociale des domestiques immigrées en Espagne, *Tiers-Monde*, 43, 170, 287-305.
- Oumar Ba, C. et Choplin A. (2005). Tenter l'aventure par la Mauritanie : migrations transsahariennes et recompositions urbaines. *Autrepart*, 4, 36, 21-42.
- Page, J. et Plaza, S. (2006). Migration Remittances and Development : A review of Global Evidence. *Journal of African Economies*, 00, AERC Sup 2, 245-336.
- Park, S., Lavalley, D. and Tod, D. (2013). Athletes' career transition out of sport: a systematic review. *International Review of Sport and Exercise Psychology*, 6, 1, 22–53.
- Parker, A. (2000). *Training for « Glory », Schooling for « Failure » ? : English professional football, traineeship and educational provision*. *Journal of Education and Work*, 13, 1, 61-76
- Passeron, J.-C. (2006). *Le raisonnement sociologique*. Paris, Albin Michel

- Papin, B. (2007). *Conversion et reconversion des élites sportives : approche socio-historique de la gymnastique artistique et sportive*. Paris, L'Harmattan.
- Patton, M. (1990). *Qualitative evaluation and research methods*. Newbury Park, California Sage Publications
- Paugam, S. (1986) Déclassement, marginalité et résistance au stigmatisme en milieu rural breton. *Anthropologie et Sociétés*, 10, 2, 23-36.
- Paulovich, N. (2016). A readwinner or a housewife ? Agency in the everyday image of the Georgian woman. *Anthropology of the Contemporary Middle East and Central Eurasia*, 3, 2, 120-140.
- Pellerin, H. (2011). De la migration à la mobilité : changement de paradigme dans la gestion migratoire. Le cas du Canada, *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 27, 2, 57-75.
- Pike, K. L. (1954). *Language in Relation to a Unified Theory of Human Behaviour*. The Hague : Mouton.
- Pirès, A. (1997). Échantillonnage et recherche qualitative : essais théorique et méthodologique. In : Deslauriers, J.-P., Groulx, L.-H., Laperrière, A., Mayer, K., Pirès, A. et Poupart, J. (eds), *La recherche qualitative : questions et pratiques méthodologiques*. Montréal, Gaétan Morin, 150-176.
- Polanyi, K. [1944] (1983). *La Grande Transformation. Aux origines politiques et économiques de notre temps*. Paris, Gallimard.
- Polanyi, K., Arensberg, C. et Pearson, H. [1957] (1975) *Trade and Market in the Early Empires. Economies in History and Theory*. The Free Press, New York.
- Poli, R., (2002). *Le football en Côte d'Ivoire. Organisation spatiale et pratiques urbaines*. Neuchâtel, Editions CIES.
- Poli, R. (2004). *Les migrations internationales des footballeurs. Trajectoires de joueurs camerounais en Suisse*. Neuchâtel, CIES.
- Poli, R. (2004b). Des migrants à qualifier. Les footballeurs africains dans quatre pays européens. In *La mobilité internationale des compétences. Situations récentes, approches nouvelles*, 143, 164.
- Poli, R. (2004c). La discrimination salariale des footballeurs africains en Suisse. *Tangram*, 15, 79-84.
- Poli, R. (2006). African Status in the European Football Players Labour Market. *Soccer and Society*, 7, 278-291.
- Poli, R. (2006b). Les politiques migratoires dans le football européen. Quotas et naturalisations dans une optique géopolitique. *Revue européenne d'histoire sociale*, 18-19, 46-61.
- Poli, R. (2007). Transferts de footballeurs : la dérive de la marchandisation. *Finance & Bien commun*, 26, 1, 40-47.
- Poli, R. (2007b). Migrations de footballeurs et mondialisation : du système-monde aux réseaux sociaux. *M@ppemonde* 88/4 <http://mappemonde-archive.mgm.fr/num16/articles/art07401.html>
- Poli, R. (2008). *Production de footballeurs, réseaux marchands et mobilités professionnelles dans l'économie globale. Le cas des joueurs africains en Europe*. Thèse de doctorat, Université de Neuchâtel, Suisse.
- Poli, R. (2010). *Le marché des footballeurs. Réseaux et circuits dans l'économie globale*. Berne, Peter Lang.
- Poli, R (2010b). Le ballon ne tourne pas rond en Afrique : les effets pervers de l'extraversion dépendante. *Afrique contemporaine*, 233, 49-61.
- Poli, R. (2010c). Football et mondialisation. *Afrique contemporaine*, 233, 103-103.

- Poli, R. (2010d). L'importation des footballeurs en France (1960-2005). in Boli C., Gastaut, Y. et Grognet, F. (dir.), *Allez la France, Football et immigration*, Paris, Gallimard/MNS/CNHI, 62-65.
- Poli, R. (2011). African migrants in Asian and European football : hopes and realities. *Sport in Society*, 13, 6, 1001-1011.
- Poli, R. et Besson, R., (2010). From the South to Europe: A Comparative Analysis of African and Latin American Football Migration, in Maguire J. and Falcous M (eds.), *Sport and Migration: Borders, Boundaries and Crossings*, London, Routledge, 15-30.
- Poli, R., Berthoud, J., Busset, T., Kaya, B. (eds.) (2012). *Football et intégration. Les clubs de migrants albanais et portugais en Suisse*. Berne, Peter Lang.
- Poli, R. et Dietschy, P. (2006). Le football africain entre immobilisme et extraversion. *Politique Africaine*, 102, 173-187.
- Poli, R. et Ravenel, L. (2005). Les frontières de la « libre » circulation dans le football européen : vers une mondialisation de flux des joueurs ? *Espaces populations société*, 2, 293-303.
- Poli, R. et Ravenel, L. (2010). L'internationalisation du marché des footballeurs. Le cas français (1960-2010). *Hommes et Migrations*, 1285, 48-57.
- Poli, R., Ravenel, L. et Besson, R. (2010). *Annual Review of the European Football Players Labour Market*. Neuchâtel, Editions CIES.
- Poli, R. Ravenel L. et Besson, R. (2010b). Les trajectoires des footballeurs africains à la lumière de la mondialisation. *Les Cahiers d'Outre-Mer*, 250, 235-252.
- Poli, R., Ravenel, L. et Besson, R. (2015). *Nations exportatrices dans le football mondial*. Rapport mensuel de l'Observatoire du football du CIES, 10, 8.
- Poli, R., Ravenel, L. et Besson, R. (2016). *Slow foot. Déchiffrer le présent pour penser l'avenir*. Neuchâtel, Editions CIES.
- Portes, A. (1999). La mondialisation par le bas. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 129, 15-25.
- Putnam, R. (2000). *Bowling Alone: The Collapse and Revival of American Community*. New York, Simon and Schuster.
- Putnam, R. (2007). E Pluribus Unum: Diversity and Community in the Twenty-first Century. *Scandinavian Political Studies*, 30, 2, 137-174
- Rasera F. (2010). La recomposition d'une vocation : enquête sur l'éviction et la reconversion des apprentis footballeurs. In Sobry C. (Eds.), *Sport et travail*. Paris, L'Harmattan.
- Rasera, F. (2012). Le corps en jeu : les conditions sociales de l'arrêt de travail des footballeurs professionnels, *Sociologie du travail*, 54, 338-355.
- Rasera, F. (2016). *Des footballeurs au travail. Au cœur d'un club professionnel*. Marseille, Agone.
- Raath, P. (2002). *Football through the years 1862-2002 : The Official History of South African Soccer*. Cape Town, Peter Raath.
- Retière, J. N. (1994). Être sapeur-pompier volontaire : du dévouement à la compétence, *Genèses*, 16, 107.
- Ricoeur, P. (1985). *Temps et récit. Le temps raconté*. Paris, Seuil.
- Rifkin, J. (1997). *La fin du travail*. Paris, La Découverte.
- Roderick, M. (2006). *The work of Professional Football. A labour of Love ?* New York, Routledge.

- Roderick, M. (2013). From identification to dis-identification : case studies of job loss in professional football, *Qualitative research in Sport, Exercise and Health*, 6, 2, 143-160.
- Roitman, J. (2000). Economie morale, subjectivité et politique. *Critique internationale*, 6, 6, 48-56.
- Roncaglia, I. (2006). Retirement as a career transition in ballet dancers. *International Journal of Educational and Vocational Guidance*, 6, pp. 181-193.
- Rosenberg, E. (1981). Gerontological theory and athletic retirement, in S. L. Greendorfer & A. Yiannakis (Eds.), *Sociology of sport : Diverse perspectives*, 118-126. West Point, NY, Leisure Press.
- de Rosny, E. (1981). *Les yeux de ma chèvre. Sur les pas des maîtres de la nuit en pays Douala*. Paris, Plon.
- de Rosny, E. (1992). *L'Afrique des guérisons*. Paris, Karthala.
- de Rosny, E. (dir.) 2006). *Justice et sorcellerie*. Colloque international de Yaoundé, 17-19 mars 2005. Yaoundé, Presse de l'Université catholique d'Afrique centrale (UCAC).
- Roitman, J. (2000). Economie morale, subjectivité et politique. *Critique internationale*, 6, 6 48-56.
- Rouch, J. (1956). Migrations au Ghana, Gold Coast, Enquêtes 1953-1955. *Société des Africanistes*, 1-173.
- Ruggieri, G. (Eds) (1988). *Eglise et histoire de l'église en Afrique*. Actes du Colloque de Bologne. Paris, Beauchesne.
- Rui, S. (2014). Statut, *Sociologie* [en ligne], Les 100 mots de la sociologie, mis en ligne le 01 octobre 2014, consulté le 19 mai 2016. URL : <http://sociologie.revues.org/2478>
- Sabo, D., et Runfola, R. (Eds.). (1980). *Jock: Sports and male identity*. Englewood Cliffs, NJ, Prentice-Hall.
- Sainsaulieu, R. (1997). *Sociologie de l'organisation et de l'entreprise*. Paris Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques et Dalloz.
- Salem Zekeria Ould (2008) cf Banégas et Warnier
- Sapin, M., Spini D., Widmer E. (2007). *Les parcours de vie: de l'adolescence au grand âge*. Le Savoir Suisse 39, Lausanne, Presses Polytechniques et universitaires romandes.
- Sayad, A. (1998). Le retour, élément constitutif de la condition de l'immigré. *Migration société*, 57, 9-45.
- Sayad, A. (1999). *La double absence*. Paris, Seuil.
- Schlossberg, N. (1981). A model for analysing human adaptation to transition. *The Counselling Psychologist*, 9, 2-18.
- Schotté, M. (2008). Les migrations athlétiques comme révélateur de l'ancrage national du sport. *Sociétés contemporaines*, 69, pp. 101-124.
- Schotté, M. (2012). La condition athlétique. Ethnographie du quotidien de coureurs professionnels immigrés. *Genèses*, 71, 84-105.
- Schuerkens U. (2000). Migrants Africains à Paris : l'intégration sociale en tant que problématique interculturelle. *Revue internationale de Sociologie*, 10, 3, 365-384.
- Scotch, N. A. (1961). Magic, sorcery, and football among urban Zulu : a case of reinterpretation under acculturation. *Journal of Conflict Resolution* 5 (1), 70-74.
- Sémin, J. (2007). L'argent, la famille, les amies. Ethnographie contemporaine des tontines africaines en contexte migratoire. *Civilisations*, 56, 183-199.

- Séraphin, G. (2000). *Vivre à Douala (Cameroun) : l'imaginaire et l'action dans une ville africaine en crise*. Paris, L'Harmattan « Villes et entreprises ».
- Shipton, P. (1995). *How Gambians Save : Culture and Economic Strategy at an Ethnic Crossroads*. In Guyer, J. (Ed.) *Money Matters. Instability, Values and Social Payments in the Modern History of West African Communities*, 245-276.
- Sinclair, D. A. et Orlick, T. (1993). *Positive transitions from high performance sport*. *The Psychologist*, 9, 2-18.
- Sinigaglia, J. (2007). *Un répertoire d'action composite : la mobilisation des intermittents du spectacle entre traditions syndicales, nébuleuse contestataire et spécificité artistique*. *Passer à l'action : les mobilisations émergentes*, L'Harmattan, 1-20.
- Slimani, H. (2000). *La professionnalisation du football français : un modèle de dénégation*. Thèse de doctorat en Sociologie, Université de Nantes.
- Sorignet, P.-E. (2004). *Sortir d'un métier de vocation : Le cas des danseurs contemporains*. *Sociétés Contemporaines*, 56, 111-132.
- De Sousberghe, L. (1986). *Don et contre-don de la vie : Structure élémentaire de parenté et union préférentielle*. Bonn, Anthropos-Institut e.V ST. Augustin.
- Sow, F. (1991). *Le pouvoir économique des femmes dans le département de Podor*. Dakar, IFAN, UCAD.
- Sorignet, P.-E. (2010). *Danser. Enquête dans les coulisses d'une vocation*. Paris, La découverte.
- Stambulova, N., Stephan, Y., & Japhag, U. (2007). *Athletic retirement: A cross-national comparison of elite French and Swedish athletes*, *Journal of Psychology of Sport and Exercise*, 8, 101-118.
- Stambulova, N., Alfermann D., Statler T. et Côté J. (2011). *ISSP Position stand : Career development and transitions of athletes*. *International Journal of Sport and Exercise Psychology*, 7, 4, 395-412.
- Stephan, Y. ; Bilard, J. ; Ninot, G., Delignières, D. (2003). *L'arrêt de carrière sportive de haut niveau : Entre déséquilibre et retour vers l'équilibre. Une étude longitudinale de 16 mois de l'estime globale de soi et du soi physique chez les athlètes de haut niveau en transition*. *Xe Congrès International de l'ACAPS*, Toulouse, 20 octobre – 1^{er} novembre 2003.
- Strauss, A. and Corbin J. (1998). *Basics of Qualitative Research*. Newbury Park. California, Sage.
- Suaud, C. (1978). *La vocation : conversion et reconversion des prêtres ruraux*. Paris, Minuit.
- Tafferant, N. (2007). *Le « business » : une économie souterraine*. Paris, PUF.
- Takou, T. (2006). *La figure du footballeur camerounais. Société, dissidence, pouvoir et argent dans les villes camerounaises. Les imaginaires populaires urbains et l'entrée en scène de nouvelles élites : les footballeurs camerounais*, In Noutcha R. *Le Sport au pluriel. Approches sociologique et politique des pratiques*, Strasbourg, Imprimerie de l'université Marc Bloch, 261-286.
- Taylor, J. et Ogilvie B.C. (1994). *A Conceptual Model of Adaptation to Retirement Among Athletes*. *Journal of Applied Sport Psychology*, 6, 1, 1-20.
- Taylor, J.E. (1999). *The New Economics of Labour Migration and the Role of Remittances in the Migration Process*. *International Migration*, 37, 1, 63-88.
- Terray, E. (Ed.) (1987). *L'Etat contemporain en Afrique*. Paris, L'Harmattan.
- Testard, A., Lécrivain, V., Karadimas, D., Govoroff, N., (2001). *Prix de la fiancée et esclavage pour dettes. Un exemple de loi sociologique*. *Etudes rurales*, 159-160, 9-34.
- Testard, A., Govoroff, N., Lécrivain, V. (2002). *Les prestations matrimoniales*. *L'Homme*, 161, 165-196.

- Thomas, L.-V. (1963). Remarques sur quelques attitudes négro-africaines devant la mort. *Revue française de sociologie*, 4, 4, 395-410.
- Timera, M. (2001). Les migrations des jeunes sahéliens : affirmation de soi et émancipation. *Autrepart*, 18, 2, 37-49.
- Timera, M. (2009). Aventuriers ou orphelins de la migration internationale. Nouveaux et anciens migrants « subsahariens » au Maroc. *Politique africaine*, 3, 115, 173-195.
- Tonda, J. (2005). *Le Souverain moderne. Le corps du pouvoir en Afrique centrale (Congo, Gabon)*. Paris, Karthala.
- Torregrosa, M., Boixadós, M., Valiente, L. et Cruz, J. (2004). Elite athletes' image of retirement: the way to relocation in sport. *Psychology of Sport and Exercise*, 5, 1, 35-43.
- Triandafyllidou, A. (2009). Sub-Saharan African immigrant activists in Europe : transcultural capital and transcultural community building. *Ethnic and Racial Studies*, 32, 1, 93-116.
- Tsala Tsala, J.-P. (2009). *Familles africaines en thérapie. Clinique de la famille camerounaise*. Paris, l'Harmattan.
- Turner, V. (1969). Liminality and Communitas. In *The Ritual Process : Structure and Anti-Structure*. Chicago, Aldine Publishing, 94-113
- Ungerleider, S. (1997). Olympic athletes' transition from sport to workplace. *Perceptual and Motor Skills*, 84, 1287-1295.
- Uperesa, F. L. (2014). Fabled Future : Migration and Mobility for Samoans in American Football. *The Contemporary Pacific*, 36, 2, 281-301.
- Vamplew, W. (1988). *Pay up and play the game. Professional Sport in Britain 1875-1914*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Van de Bogaert, S. (2005). *Practical Regulation of the Mobility of Sportsmen in the EU Post Bosman*, La Hague, Kluwer.
- Vertovec, S. (1999). Conceiving and researching transnationalism. *Ethnic and Racial Studies*, 22, 2, 447-462.
- Vidacs, B. (2010). *Vision of a better world : Football in the Cameroonian Social Imagination*. Berlin, LIT Verlag.
- Vidal, C. (1991). *Sociologie des passions (Côte d'Ivoire, Rwanda)*. Paris, Karthala
- Vidal, C. (1994). « La solidarité africaine » un mythe à revisiter. *Cahiers d'études africaines*, 136, v.34, 687-691.
- Viti, F. (2013). *Travail et apprentissage en Afrique de l'Ouest. Sénégal, Côte d'Ivoire, Togo*. Paris, Karthala.
- Vuarin, R. (1994). L'argent et l'entregent. *Cahiers des Sciences Humaines*, 30 (1-2), 255-273.
- Wacquant, L. (1995). Pugs at Work : Bodily Capital and Bodily Labour among Professional Boxers. *Body & Society*, 1, 65-93.
- Wacquant, L. (2000). *Corps et âmes. Notes ethnographiques d'un apprenti boxeur*. Marseille, Editions Agone.
- Wahl, A. et Lanfranchi, P. (1995). *Les footballeurs professionnels : Des années 1930 à nos jours*. Paris, Hachette.
- Warnier, J.-P. (1993). *L'esprit d'entreprise au Cameroun*. Paris, Karthala.

- Watzlawick, P. et Helmick-Beavin, J. Jackson D. (1972). *Une théorie de la communication*. Paris, Seuil.
- Weber, F. (1989). *Le Travail à-côté : étude d'ethnographie ouvrière*. Paris, INRA-EHESS.
- Weber, M. (1922). *Wirtschaft und Gesellschaft*. 2^e édition augmentée, publiée comme 3^e section de l'ouvrage collectif *Grundriss der Sozialökonomik*, Tübingen, J.C.B. Mohr (Paul Siebeck).
- Weber, M. (1971). *Economie et société. Tome 1 Les catégories de la sociologie*. Paris, Plon.
- Weber, M. (1992) [1904-1917]. *Essais sur la théorie de la science*. Paris, Pocket.
- Weber, M. (2002). *Protestant ethic and the spirit of capitalism*. Harmondsworth, Penguin.
- Welk, G. J., Babkes, M. L. et Schaben, J. A. (2004). Parental influences on youth sport participation. In Silva, M. (Ed.). *Biosocial approach of youth sports*, 95-122.
- Wylleman, P., Lavallee, D. et Alfermann, D. (1999). *Career Transitions in Competitive Sports*. FEPSAC (Fédération Européenne de Psychologie des Sports et des Activités Corporelles) Monograph, 1.
- Young, J. A., Pearce, A. J., Kane, R. et Pain, M. (2006). Leaving the professional tennis circuit: exploratory study of experiences and reactions from elite female athletes. *British Journal of Sports Medicine*, 40, 477-483.

Table des index

- Adam 63, 71, 82, 83, 85, 146, 173, 174, 189, 263, 265, 300, 301, 302
- Alain..... 49, 85, 95, 117, 158, 169, 170, 208, 329, 330, 331
- Albert..... 43, 84, 91, 97, 125, 144, 208, 232, 233, 242, 243, 264, 269, 301
- Benoît..... 39, 112, 138, 139, 149, 250, 251, 267, 268, 271, 272, 302, 339
- Brice 83, 85, 90, 101, 111, 141, 144, 156, 157, 169, 170, 185, 208, 214, 216, 223, 319, 324, 325, 326, 327, 331
- Eliot..... 85, 129, 132, 230, 231
- Éric 17, 18, 19, 63, 70, 71, 81, 85, 92, 93, 94, 122, 125, 151, 155, 172, 179, 207, 209, 212, 213, 243, 284, 287, 289, 290, 291, 292, 297, 298, 299, 300, 321, 331, 332, 359, 362
- Ernest..... 99, 158, 186, 217, 218, 219, 220, 221, 242, 244, 245, 246, 272, 274, 290, 291, 296, 363
- Félix 17, 18, 19, 38, 97, 98, 99, 114, 130, 148, 254, 256, 257, 302
- Gilbert..... 43, 70, 71, 81, 82, 83, 85, 97, 101, 102, 103, 104, 105, 112, 114, 118, 119, 130, 131, 140, 141, 172, 173, 175, 176, 181, 192, 194, 195, 196, 243, 246, 260, 261, 320, 329, 342, 343, 345, 347, 348, 349, 359
- Gilles..... 43, 85, 96, 126, 140, 141, 173, 267, 268
- Jacques..... 99, 115, 126, 146, 171, 172, 210, 293, 294, 295, 329
- Jean-Marc 49, 80, 85, 92, 119, 138, 142, 227, 228, 254, 255, 331, 338, 350, 351, 352
- Jérémie ... 42, 43, 44, 85, 156, 159, 160, 180, 183, 184, 192, 193, 224, 225, 231, 245, 246, 328, 342
- Joachim.... 86, 138, 139, 141, 142, 214, 215, 259, 267, 268, 333, 334, 335, 336, 339
- Jules..... 70, 71, 97, 128, 135, 173, 174, 192, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 249, 250, 359
- Julien 94, 186, 217, 221, 229, 230, 233, 329, 342, 343, 345, 347, 348, 349, 350
- Justin 94, 111, 143, 168, 186, 225, 229, 248, 249, 288, 289, 290, 293, 294
- Laurent 84, 85, 97, 101, 116, 139, 145, 146, 214, 215, 256, 284, 285, 290, 299, 332
- Léopold.. 37, 38, 42, 85, 112, 119, 121, 138, 140, 152, 153, 155, 159, 259, 333, 334, 335, 337, 338
- Marcel..... 121, 149, 210, 269, 334, 338, 341
- Norbert.. 68, 79, 80, 85, 158, 169, 214, 216, 232, 233, 258, 260, 271, 273, 275, 276, 277, 333, 334, 337, 338, 363
- Paul.. 12, 101, 114, 115, 122, 123, 135, 153, 155, 211, 212, 213, 227, 228, 273, 277, 332, 334, 338, 339, 340
- René 63, 85, 135, 144, 152, 155, 227, 299
- Sandro 43, 44, 62, 83, 85, 90, 120, 126, 156, 157, 183, 184, 190, 191, 192, 193, 225, 242, 244, 246, 319, 320, 321, 322, 348
- Siméon 62, 143, 144, 173, 177, 178, 179, 180, 181, 187, 198, 199, 200, 201, 207, 226, 233, 251, 264, 265, 266, 276, 277, 329, 345, 346, 362
- Simon.... 15, 16, 17, 18, 19, 40, 96, 116, 121, 171, 172, 186, 217, 243, 244, 246, 259, 263, 264, 319, 322, 323
- Timothé 85, 91, 97, 113, 123, 178, 187, 188, 284, 285, 286, 290
- Tom .. 85, 100, 101, 141, 189, 226, 260, 296, 327

Table des figures

Figure 1 : Localisation du travail de terrain en fonction du typ de données récoltées	65
Figure 2 : Schéma du parcours migratoire de Gilbert	200
Figure 3 : Schéma du parcours migratoire de Siméon	204
Figure 4 : Schéma du parcours migratoire de Jules	207
Figure 5 : Les trophées distribués aux membres de la diaspora camerounaise	311
Figure 6 : De gauche à droite, le Président de l'ALIFE, le responsable de la remise du prix du meilleur joueur de la diaspora et le lauréat du prix	312
Figure 7 : De gauche à droite, le Président de l'ALIFE, le responsable de la remise du prix du couple le plus glâmour et les lauréats du prix	312
Figure 8 : Extrait de la page Facebook de Tom (1)	316
Figure 9 : Extrait de la page Facebook de Tom (2)	317
Figure 10 : Extrait de la page Facebook de Tom (3)	317
Figure 11 : Extrait de la page Facebook de Tom (4)	318

Annexes

Annexe 1 : Profil des interviewés

Profil des interviewés

Nom d'emprunt	Décennie de naissance	Pays de résidence actuel	Lieu de l'entretien	Date du premier entretien	Région ou ville de naissance/origine	Profession des parents	Plus haut diplôme décerné	Centre de formation	Niveau de jeu le plus élevé (pays, ligue)	Sélections en équipe nationale	Activité professionnelle en 2014
Paul	50'	Cameroun	Douala	20.08.12	Douala	Technicien office nationale des ports	BEPC	NON	Cameroun, 1	OUI	Couturier
René	50'	Cameroun et France	Yaoundé	31.07.14	Centre/Bakoko	Cheminot	BEPC	NON	France, 1	OUI	Fonctionnaire
Joachim	50'	Cameroun et France	Douala	19.08.12	Littoral/Bassa	Enseignant et directeur	Bac	NON	France, 1	OUI	Consultant indépendant
Marcel	50'	Cameroun	Yaoundé	31.08.14	Centre/Etoundi	Commis PTT	BEPC	NON	Cameroun, 1	OUI	Enseignant d'EPS, INJS
Léopold	50'	Cameroun	Yaoundé	05.08.14	Yaoundé	Fonctionnaire au cadastre	Bac	NON	Cameroun, 1	NON	Expert en communication
Jean-Marc	60'	France	Paris	08.05.12	Douala	Expert-comptable	Diplôme post-scolaire	NON	Cameroun, 1	NON	Employé RATP
Laurent	60'	Cameroun	Yaoundé	09.08.12	Yaoundé	Maire agglomération (tuteur)	BEPC	NON	France, 1	OUI	Entraîneur
Benoit	60'	Cameroun	Douala	20.08.14	Bafang/Bamiléké	Planteur	Diplôme post-scolaire	NON	Cameroun, 1	OUI	Entraîneur
Alain	60'	France	Paris	07.05.12	Littoral	Enseignant de français	BEPC	NON	France, 1	OUI	-
Timothe	60'	Cameroun	Yaoundé	02.08.12	Yaoundé	Militaire	CEPE	NON	Sud, 1	OUI	Entraîneur
Eric	60'	France	Paris	06.02.12	Centre/Banen	Administrateur civil et missionnaire (mère)	BEPC	NON	Portugal, 2	OUI	Educateur
Felix	60'	Cameroun et France	Yaoundé	07.08.12	Yaoundé	Policier (oncle)	Diplôme post-scolaire	NON	Grèce, 1	OUI	Fonctionnaire Ministère des sports
Ernest	70'	France	Paris	07.02.12	Douala	Technicien	CEPE	NON	Grèce, 3	NON	-

Annexe 1 (suite) : Profil des interviewés

Profil des interviewés

Nom d'emprunt	Décennie de naissance	Pays de résidence actuel	Lieu de l'entretien	Date du premier entretien	Région ou ville de naissance/origine culturelle	Profession des parents	Plus haut diplôme décerné	Centre de formation	Niveau de jeu le plus élevé (pays, ligue)	Sélections en équipe nationale	Activité professionnelle en 2014
Norbert	70'	Cameroun et France	Douala	18.08.12	Douala	Directeur d'un petit atelier	Diplôme post-scolaire	NON	Grèce, 1	OUI	Indépendant cabinet de management
Julien	70'	France	Paris	09.05.12	Douala/Sawa	Imprimeur	BEPC	NON	Portugal, 2	NON	Agent de sécurité incendie
Simon	70'	France	Paris	10.02.12	Littoral	Directeur société privée (père) et fonctionnaire (mère)	Bac	NON	Grèce, 1	OUI	Indépendant import-export
Gilbert	70'	France	Rouen	10.02.12	Littoral/Bakaka	Enseignante et directrice (mère)	BEPC	NON	France, 4	NON	Employé service des sports
Brice	70'	France	Paris	08.02.12	Yaoundé	Gendarme	BEPC	NON	Turquie, 1	OUI	Conseiller sportif
Albert	70'	Suisse	Genève	12.08.11	Bamenda/Bamiliéké	Vendeuse commerces informels (mère)	BEPC	OUI	France, 1	OUI	Sertisseur
Gilles	70'	Cameroun	Yaoundé	06.08.12	Ouest/Bamiliéké	Haut cadre dans l'administration	BEPC	OUI	Angleterre, 1	OUI	?
Jacques	70'	France	Paris	31.10.13	Littoral/Banen	Instituteur	BEPC	OUI	Allemagne, 1	OUI	Educateur
Justin	70'	France	Paris	06.05.12	Douala	Plombier	BEPC	NON	Espagne, 2	OUI	Educateur
Sandro	80'	France	Rouen	06.02.12	Bués/sud-ouest (anglophone)	Agriculteurs	CEPE	OUI	Suisse, 1	NON	Footballeur
Jérémie	80'	Suisse	Lausanne	27.01.12	Douala/Bamiliéké	Ouvrier société textile	BEPC	OUI	Suisse, 1	OUI	Réinsertion avec l'AI
Tom	80'	France	Paris	29.10.13	Douala	Secrétaire-général mairie	BEPC	NON	Roumanie, 1	NON	coach
Adam	80'	Suisse	Yverdon	11.08.11	Yaoundé/Bamiliéké	Employé banque	BEPC	NON	Suisse, 1	NON	Logisticien à la poste
Eliot	80'	Cameroun	Douala	21.08.14	Douala/Bassa	Comptables (père et mère)	BEPC	OUI	RD Congo, 1	NON	encore actif
Siméon	80'	Cameroun	Yaoundé	01.09.14	Sud/Beti	Fonctionnaire	Bac	NON	Algérie, 1	NON	-
Jules	90'	France	Paris	23.04.15	Yaoundé	Fonctionnaire (mère)	Bac	NON	Cameroun, 2	NON	-

Annexe 2 : Itinéraire du tour de ville de Yaoundé lors du retour de la Coupe du Monde 1990 en Italie

a écarté l'Italie

L'Argentine, championne du monde en titre, a créé la surprise en éliminant l'Italie en demi-finales du Mondiale, 4 tirs au but à 3, la rencontre ayant pris fin sur le score de 1

but partout. Méconnaissable par rapport à son premier match, l'Argentine n'a absolument pas volé son succès, certes acquis aux dépens d'une for-

mation assez étonnée. L'incontournable Schillaci avait ouvert la marque à la 18^e minute pour l'Italie. Alors que l'on croyait assister à un succès facile des grands

favoris de l'épreuve, les Sud-Américains allaient au contraire faire face avec beaucoup de talent pour finalement obtenir une égalisation méritée grâce à un but de la tête du très rapide Caniggia (69^e) mn.

Itinéraire du tour de ville de Yaoundé à l'occasion du retour des Lions Indomptables du Mondiale 90 en Italie

DEPART

- Aéroport de Yaoundé (2 groupes de danse)
- Brasseries du Cameroun
- Carrefour Mvog-Mbi (1 groupe de danse)
- Commissariat Nkolondongo
- Carrefour IFTEC
- Permanence du Parti de Nkolondongo
- Collège Ndi-Samba
- Carrefour El-Dorado
- Collège Ndi-Samba
- Lycée Bilingue
- Carrefour Chimbière
- Stade Omnisports (1 groupe de danse)
- Ellig Edzou
- Rue Mangoulers
- Gare Routière Etoudji

- Carrefour Palais présidentiel (1 groupe de danse)
- Bata Nlonglak
- Rond Point Nlonglak
- Province du Centre
- Maison de la Radio
- Carrefour Warda
- Hôtel Aurore (1 groupe de danse)
- Ecole de Police
- Sous-préfecture de Tsinga (1 groupe de danse)
- Nkomkama
- Madagascar
- Cindima le Fébé
- Ancien stationnement Douala
- Ellig Effa
- mini ferme Melien
- Carrefour CHU
- Marché Melien
- Carrefour Blyem Aasi

- Carrefour Obili (1 groupe de danse)
- Camp SIC Blyem Aasi
- Collège Vogt
- Mvoglyé
- Dispensaire Etoulan (1 groupe de danse)
- Carrefour Naam (1 groupe de danse)
- Gare de Mvoglyé
- Olyzoa
- Voies municipales
- Poste centrale
- Boulevard du 20 Mai

ARRIVEE
Eplanade de l'Hôtel Hilton (2 groupes de danse qui seront emmenés par les groupes de danse de l'aéroport, du carrefour Mvog-Mbi et du carrefour Aurore).

Et la fatidique séance de tirs au but sourit à l'Argentine, déjà vainqueur de la Yougoslavie de la même façon en quarts de finale, Donadoni et Serena voyant leurs coups de pied stoppés par Goycochea, décidément excellent dans ce match.

L'Argentine disputera la quatrième finale de coupe du monde de son histoire dimanche à Rome, face au vainqueur de l'autre demi-finale qui opposait hier soir à Turin la RFA à l'Angleterre.

(PANA)

côté « chauvin par procuration », l'équipe de France étant absente du Mondiale 90, et les joueurs du Cameroun étant presque tous des habitués des championnats français, le jeu offensif et alerte des Camerounais rallie tous les suffrages. Aussi, le premier but anglais contre le cours du jeu, est accueilli par un murmure de réprobation... Peu après, une information nous est communi-quée : environ 200 Camerounais qui doivent prendre un avion au même moment à Orly, bloquent le départ de celui-ci jusqu'à la fin du match, qu'ils suivent dans une salle d'attente sur une télé-écran au duty-free shop... Eclat de rire général dans la salle.

Chaque occasion de but camerounais fait l'objet de dépit ou d'encouragement. Puis pénalty pour faute sur Milla : tout le monde respire son soufite ! et explose quand Kunté le transforme.

Alors bien sûr, quand Ekeke donne l'avantage au Cameroun c'est comme si la France était devenue championne du monde... Surtout que l'on voit mal les Anglais archi-dominés et balladés réussir à égaliser.

Commentaire ironique et admiratif de Roger Zaïel : « Ils (les Camerounais) jouent beaucoup plus intelligemment que les Français lorsqu'ils menaient 3-1 contre l'Allemagne ! ». Autre avis de Dominique Grimaud (journaliste sportif de TF1) : « Les Anglais se défendent bien... Mais au vrai sens du terme, tellement ils sont submergés ! ».

Le pénalty pour l'Angleterre est suivi dans un silence de mort, ponctué par des « Nkomo

Annexe 3: Paroles de « Mon cousin est militaires », de Donny Elwood

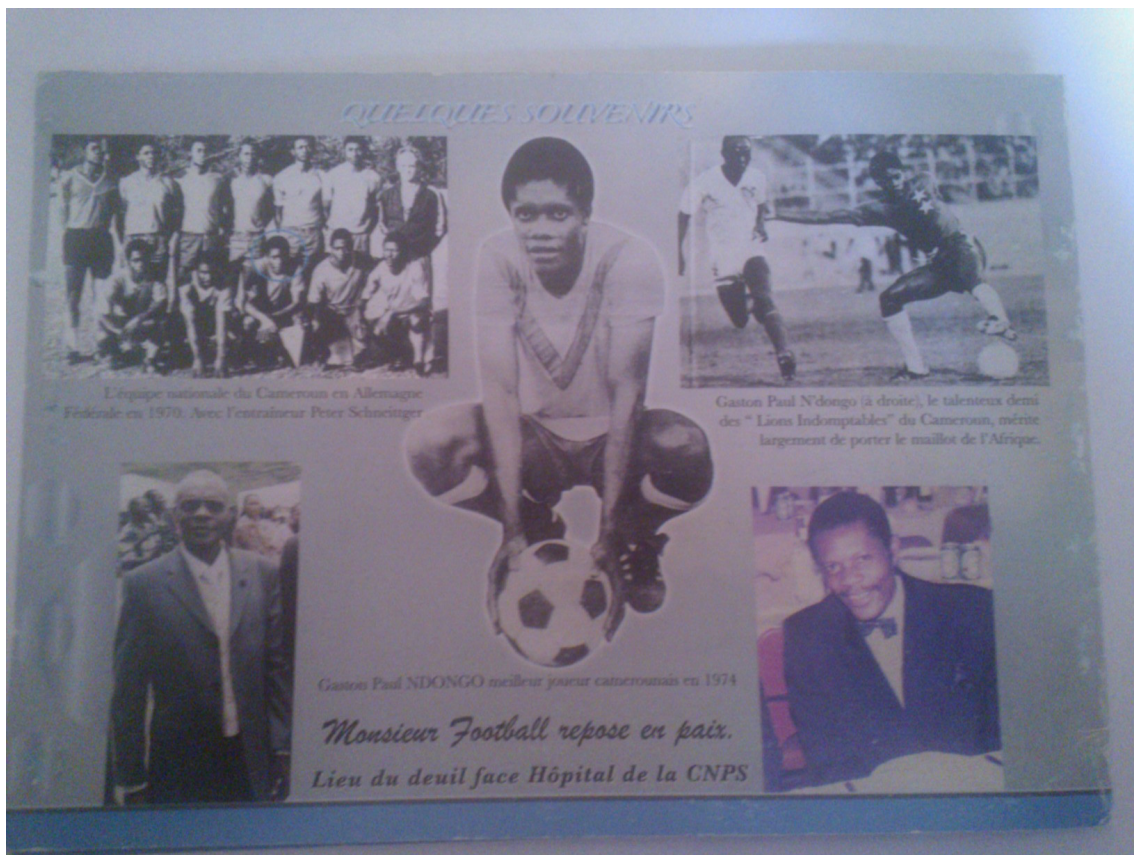
Heureusement que j'ai mon cousin militaire
(bis)
je serais déjà au cimetière
à deux mètres sous terre
pauvre cadavre
simple squelette
en train de sourire comme tous les squelettes
de la terre
qui n'arrêtent pas de sourire
Le sourire de la mort
mort de misère
misère des hommes
pauvres macabées
on m'appelle monsieur galère
on m'appelle tonton misère
je vis dans un quartier populaire
et nous sommes de vrais prolétaires
insuffisance alimentaire, vestimentaire
monétaire nous sommes de vrais prolétaires
et nous sommes majoritaires
sur cette terre de misère
Heureusement que j'ai mon cousin militaire
quand il touche son salaire
me donne mon argent de bière
et moi je fonce chez ma roudière
toutes les nuits on s'envoie en l'air
ça c'est tout à fait prioritaire
chez nous les prolétaires
les bières et les roudières
car on n'a rien d'autre à faire
que de s'envoyer en l'air

avec nos mégères faire des héritières
et des héritiers de la misère
Heureusement que j'ai mon cousin militaire
quand il s'en va en guerre
là-bas vers la frontière
moi je fais des prières
moi je fais des paternes austères
une mauvaise guerre
une guerre frontalière
une guerre incendiaire
une guerre meurtrière
une guerre suicidaire
Heureusement que c'est un vaillant militaire
quand il revient de guerre
me garde des pommes de terre
des bouts de pain rassis
de la sardine à l'huile
quelques kilos de riz
c'est de ça que je me nourris
Heureusement que j'ai mon cousin militaire
j'ai pourtant fait le cours élémentaire
je sais lire je sais compter
a, b, c, d, 1, 2, 3, 4,
je peux même réciter le corbeau et le renard
mais, où, et, donc, or, ni, car
je maîtrise même la grammaire
bijou, caillou, joujou,
bal, cale, carnaval
faites quelque chose pour moi mes frères
je ne veux pas mourir dans la misère
je ne veux pas finir dans la galère
Heureusement que j'ai mon cousin militaire
(bis)

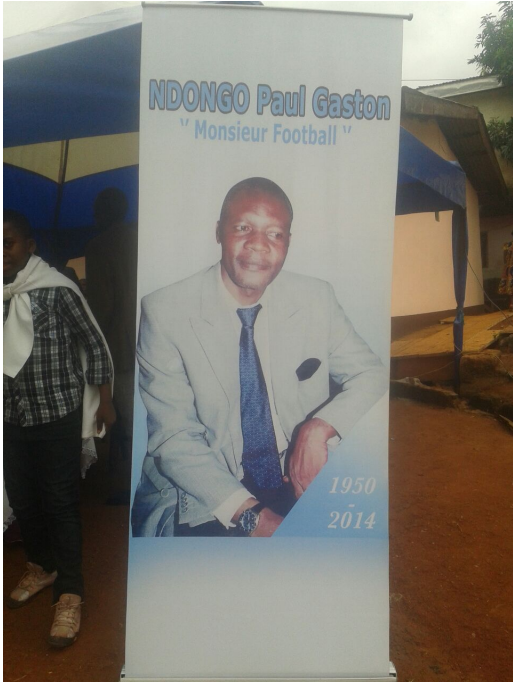
Annexe 4 : Les funérailles de « Monsieur Football »



Annexe 4 (suite) : Les funérailles de « Monsieur Football »



Annexe 4 (suite) : Les funérailles de « Monsieur Football »



Annexe 5: Extraits de discours lors des funérailles de « Monsieur football »

Discours du Préfet de la région

« Le Ministre directeur du cabinet civil de la présidence de la République m'a demandé de décorer au nom du chef de l'Etat l'illustre disparu que j'ai bien connu en tant que fervent supporter du Tonnerre Kalara club de Yaoundé. J'ai su apprécier la beauté du style, la qualité de jeu de ce grand citoyen camerounais que nous avons côtoyé pendant notre temps d'enfance. Nous l'avons vu jouer au stade militaire et même au stade Amadou Ahidjo. Donc je dois dire la satisfaction qui est la mienne aujourd'hui de venir déposer sur son cercueil cette décoration du chef de l'Etat. A la famille si durement éprouvée, je voudrais joindre ma parole à celle du représentant de Monsieur le Ministre des sports, pour traduire à la famille, comme je l'ai dit si durement éprouvée, nos sincères regrets d'avoir perdu cet illustre disparu et toute notre compassion. Je vous remercie. »

Extrait du discours du représentant du Ministre des Sports et de l'Education physique

« Malheureusement retenu très loin du pays pour des raisons hautement professionnelles, il me charge de le représenter et d'apporter ici l'hommage fervent de la République, à un vaillant soldat des aurores, dont le nom structure, se confondant tout à la fois avec la légende. Il s'appelait Ndongo Paul Gaston, « Monsieur Football », un lingot d'or, le génie dans ce qu'il a de plus exquis et de plus authentique, comme on le dit chez nous, le talent à l'état brut, à l'état pur. Mes souvenirs d'enfance resteront encore longtemps marqués par les actions inimitables d'un jeune homme à l'apparence frêle, mais au geste déroutant. Au demeurant, la mort à ce moment précis et dans les conditions que l'on sait de Monsieur Football, nous parle comme administrateurs des sports et parle à l'histoire de notre communauté sur la place du football et du footballeur. En tout état de cause, elle revêt à nos yeux une charge symbolique spéciale, au moment où le football camerounais, otage de valeurs opportunistes, patauge dans les incertitudes sans précédents, à la recherche de l'homme, un homme pour faire ou refaire l'histoire, un homme comme Monsieur Football. Les autres sont attendus et les enchères sont ouvertes (...).

Annexe 6 : Simon et Emile en salle de fitness

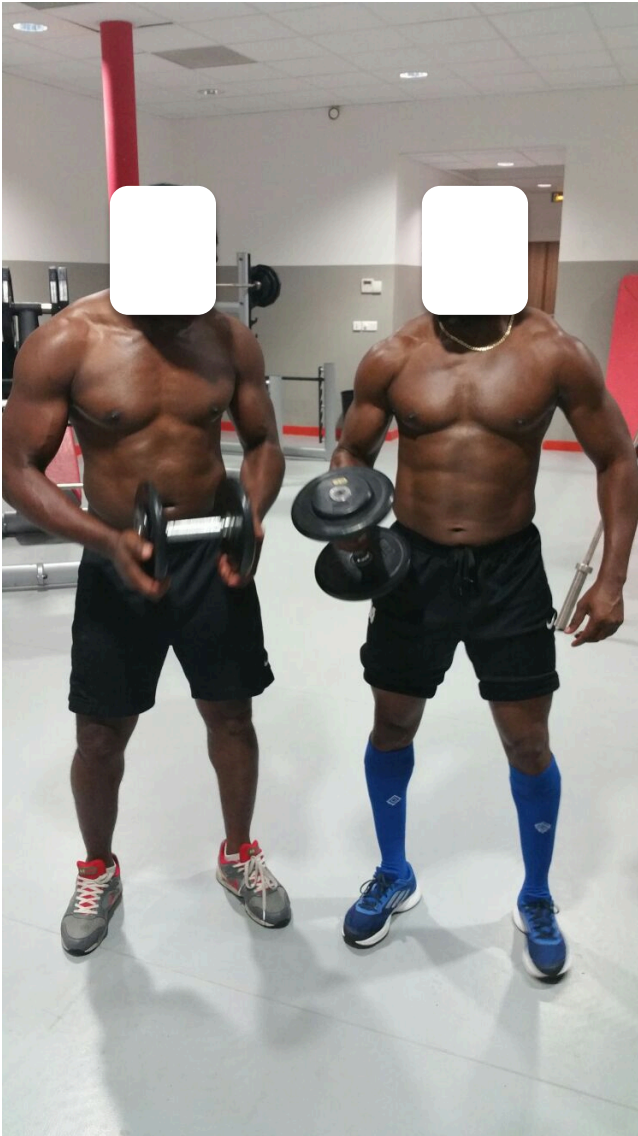


Table des matières complète

CHAPITRE 1. INTRODUCTION	9
1.1. "L'envers du décor".....	11
1.1.1. Rapport à l'objet.....	11
1.1.2. Un sujet médiatisé de manière caricaturale.....	12
1.1.3. Entre impasse et adaptation de nos outils d'enquête.....	14
Une entrée sur le terrain sous la forme d'énigmes	15
Une nécessaire adaptation des cadres théoriques et méthodologiques.....	18
1.2. Revue de littérature.....	20
1.2.1. Appréhender l'après-carrière des sportifs d'élites	20
De nombreux freins à l'accumulation de ressources culturelles	22
Des ressources difficilement transférables	25
Gérer le poids de l'identité athlétique	26
Sortir du « cocon ».....	28
Faire le deuil d'un métier de vocation	29
1.2.2. Des sportifs migrants	31
Les structures matérielles et immatérielles qui encadrent les mouvements migratoires	31
Des sportifs « transmigrants »	33
1.3. Les structures d'apprentissage du football au Cameroun.....	37
1.3.1. L'école postcoloniale	37
1.3.2. Les championnats de vacances.....	39
1.3.3. Les centres de formation ou académies.....	41
1.4. Approches théoriques.....	44
1.4.1. Carrières et engagements.....	45
1.4.2. De la vocation à la consécration	47
1.4.3. Le poids des liens communautaires en Afrique centrale et de l'Ouest.....	49
Le sujet communautaire et la famille élargie.....	50
Crise économique et individuation	53
Travail salarié et accumulation	56
1.5. Problématique.....	60
1.6. Méthodologie	62
1.6.1. Définition de notre échantillon.....	62
1.6.2. Une démarche socio-anthropologique	64
Récits de vie avec des anciens footballeurs camerounais.....	66
Entretiens d'experts	67
Entretiens informels et observations.....	68
1.7. Plan du travail	71
CHAPITRE 2. LES CONDITIONS INITIALES DE L'APPRENTISSAGE DU GOUT POUR LE FOOTBALL.....	73
2.1. Le modèle de la négation de la socialisation familiale au football	78
2.1.1. « Le football, c'est pour les voyous »	79
Minimiser le passé footballistique des parents proches.....	79
Entre interdictions et mesures disciplinaires	81
Un discours qui dépasse les différences sociologiques et générationnelles.....	83
2.1.2. Le discours rapporté des parents : reflet d'un « habitus communautaire » camerounais.....	85
2.1.3. Le discours des joueurs : être l'acteur de sa propre réussite	89
« Jouer en cachette »	90

Jouer au foot : une passion innée ?	91
Éric et le mythe du « self-made man »	92
2.2. Lorsque la transmission familiale fonctionne	94
2.2.1. Le modèle de la « naturalisation » de la transmission par le père	94
2.2.2. Le modèle de l'ancrage dans un réseau familial étendu	97
Des figures de socialisation complémentaires au sein des familles	97
Zoom sur l'éducation de Gilbert	102
CHAPITRE 3. LE TALENT, PRODUIT D'UNE RECONNAISSANCE EXTRA-FAMILIALE	107
3.1. Le rôle décisif des « big men »	110
3.1.1. « Grands frères » et personnalités du quartier	111
3.1.2. Les enseignants et directeurs d'institutions scolaires	112
3.1.3. L'appel de personnalités issues du monde sportif	114
3.2. Des pratiques qui contribuent à l'engagement	117
3.2.1. L'attribution d'un surnom	118
3.2.2. Encouragements matériels et symboliques	120
Petites rémunérations	120
Les cadeaux	122
3.2.3. Côtoyer l'excellence	124
3.2.4. « Couper son âge »	127
Une pratique qui remet en question la validité des diplômes scolaires	128
Entre gêne et adhésion à une nouvelle économie morale	129
CHAPITRE 4. DU GOUT POUR LE FOOTBALL A LA DISPOSITION PERMANENTE	133
4.1. Des constantes intergénérationnelles	135
4.1.1. Un niveau de scolarisation plus élevé que la moyenne camerounaise	136
4.1.2. Une scolarité au prix de sacrifices	138
Lorsque le football empiète sur l'école	138
Lorsque l'école empiète sur le football	141
4.1.3. Un retrait scolaire basé sur des arguments économiques	142
Se substituer au père de famille	143
Recevoir l'approbation des parents	145
4.2. Un contexte socio-historique qui favorise le double projet des Aînés	147
4.2.1. Suivre des études supérieures	148
4.2.2. Travailler en parallèle à sa carrière	150
Une entrée sur le marché du travail facilitée	151
Léopold : joueur du Canon de Yaoundé et employé de la CNPS	153
4.3. Le football comme nouveau moyen de réussite sociale pour les Cadets	155
4.3.1. Privilégier le football à l'école : un choix assumé	156
4.3.2. En quête d'autonomie financière	159
CHAPITRE 5. ENTRE ELECTION ET FRAGILISATION DU CAPITAL SPORTIF	163
5.1. Les transferts	166
5.1.1. Les transferts comme instances de consécration	167
Clubs et agents : principaux acteurs de la migration	168
Des joueurs désirés de toutes parts	171
Quand la famille s'en mêle	173
5.1.2. Une élection « sous contrôle » des dirigeants et des agents	178
De la subordination à l'exploitation	179
Entre paternalisme et interdépendance affective	183

« Souffrir en silence »	186
Une prédominance de trajectoires de type « descendante »	190
5.1.3. S'éloigner d'une vision « enchantée » de la carrière sportive	191
Jouer pour obtenir ses papiers.....	192
Précarité, prostitution et matchs truqués : le parcours de Siméon en Asie	198
Aventure, mariage blanc et paternité : le parcours de Jules en Europe	202
5.2. Devenir un Lion indomptable	207
5.2.1. Faire partie d'une élite.....	207
Une modification quantitative et qualitative de l'auditoire	209
Du statut d'élite à celui d'élite : récits d'une élection miraculeuse.....	211
5.2.2. Servir sa patrie.....	214
L'équipe nationale vécue comme une responsabilité	214
Un sentiment d'amertume	216
5.2.3. Des échecs qui renforcent la vocation	217
Un impossible retour aux études.....	217
Quitter le Cameroun « à tout prix ».....	218
Une soudaine quête d'individuation.....	221
5.3. L'ambiguïté des liens avec le réseau camerounais	222
5.3.1. Le réseau d'amitié au sein des joueurs camerounais.....	223
Un réseau d'amitié ici et là-bas	223
Le réseau de coéquipiers comme ressource	225
Un pouvoir d'influence des coéquipiers parfois surestimé	226
Un soutien éphémère	229
5.3.2. Le soutien sélectif de la communauté camerounaise à l'étranger.....	232
CHAPITRE 6. LA CARRIERE COMME PROJET COLLECTIF	235
6.1. La solidarité familiale, entre obligations et valorisations de son statut	238
6.1.1. Du changement de statut individuel à la consécration collective.....	240
6.1.2. Une pluralité des discours sur la « solidarité africaine ».....	241
Une solidarité qui va de soi	242
Redistribuer pour valoriser son statut.....	247
Faire face aux pressions familiales.....	248
6.1.3. La sorcellerie comme instance de refoulement de vellétés individualistes.....	253
Une étrange atteinte au capital physique.....	254
Une tante à l'origine des effets d'un esprit malveillant.....	256
La religion chrétienne comme protection contre la sorcellerie	257
6.1.4. Des familles peu demandeuses.....	259
6.2. Epargne et investissement	262
6.2.1. L'épargne individuelle.....	263
Entre embarras, absence et obstacles.....	263
Un exemple d'épargne individuelle : construire sa propre maison	267
6.2.2. Epargnes collectives	269
Des stratégies d'épargne « horizontales ».....	269
Faire des affaires en famille	274
6.2.3. Aux sources de l'absence de réciprocité.....	277
CHAPITRE 7. DEVENIR UN ANCIEN FOOTBALLEUR	279
7.1. Prolonger sa conversion « en interne »	282
7.1.1. A l'origine du prolongement de la conversion	284
La quête d'une nouvelle élection.....	284
Prendre une revanche sur son passé	288
Entraîner : un choix par défaut ?.....	290
7.1.2. Les conditions favorables au prolongement de la grandeur en interne	292

Mettre à distance la famille élargie	292
Mettre à distance la communauté pour mieux entretenir la fiction	294
La complicité de l'épouse dans le prolongement de la grandeur.....	296
Asseoir son entregent	299
Des revenus parallèles qui rendent possible le prolongement.....	300
7.1.3. Prolonger sa grandeur de vivant: ethnographie d'une soirée de l'ALIFE	303
La remise des prix	304
En quête de liens sociaux plus « égalitaires »	307
Un rituel de maintien de la grandeur	308
7.1.4. Prolonger sa grandeur « au-delà » : les funérailles de « Monsieur Football »	312
7.2. « Bloqués » dans la conversion	319
7.2.1. Eviter le déclassement.....	319
« Si je suis éducateur, je vais gagner quoi ? »	320
« Entraîner des gens sous le froid ? Non »	322
Lorsque le refus de la disqualification sociale mène... à la prison	324
7.2.2. L'absence de deux ressources essentielles	327
Un projet de réinsertion qui n'aboutit pas.....	328
Organiser son jubilé, un moyen de soigner sa façade	329
Des problèmes de couple à l'origine des difficultés de réinsertion ?	331
7.3. Un engagement distancié qui facilite la transition	332
7.3.1. Devenir indépendant.....	334
Léopold, le multitâches	334
Joachim : consultant indépendant.....	335
Norbert, le transnational mobile.....	337
7.3.2. Lorsque l'ascension sociale est limitée.....	338
Une promotion qui ne vient pas	339
Un nécessaire retour à la terre.....	340
7.4. Envisager une réinsertion professionnelle	341
7.4.1. Redimensionner son réseau d'obligés	342
Mettre un frein à la solidarité	342
Le couple comme ressource vers une réinsertion.....	344
7.4.2. Utiliser son capital sportif pour accéder à un emploi.....	347
Gilbert, employé du service des sports	347
Julien, agent de sécurité incendie	348
7.4.3. Repartir de zéro.....	350
CHAPITRE 8. CONCLUSION	353
8.1. Faire face au dilemme de l'après-carrière.....	354
8.2. Limites et perspectives futures	359
BIBLIOGRAPHIE	365
TABLE DES INDEX	386
TABLE DES FIGURES	387
ANNEXES	389
TABLE DES MATIERES COMPLETE	398

